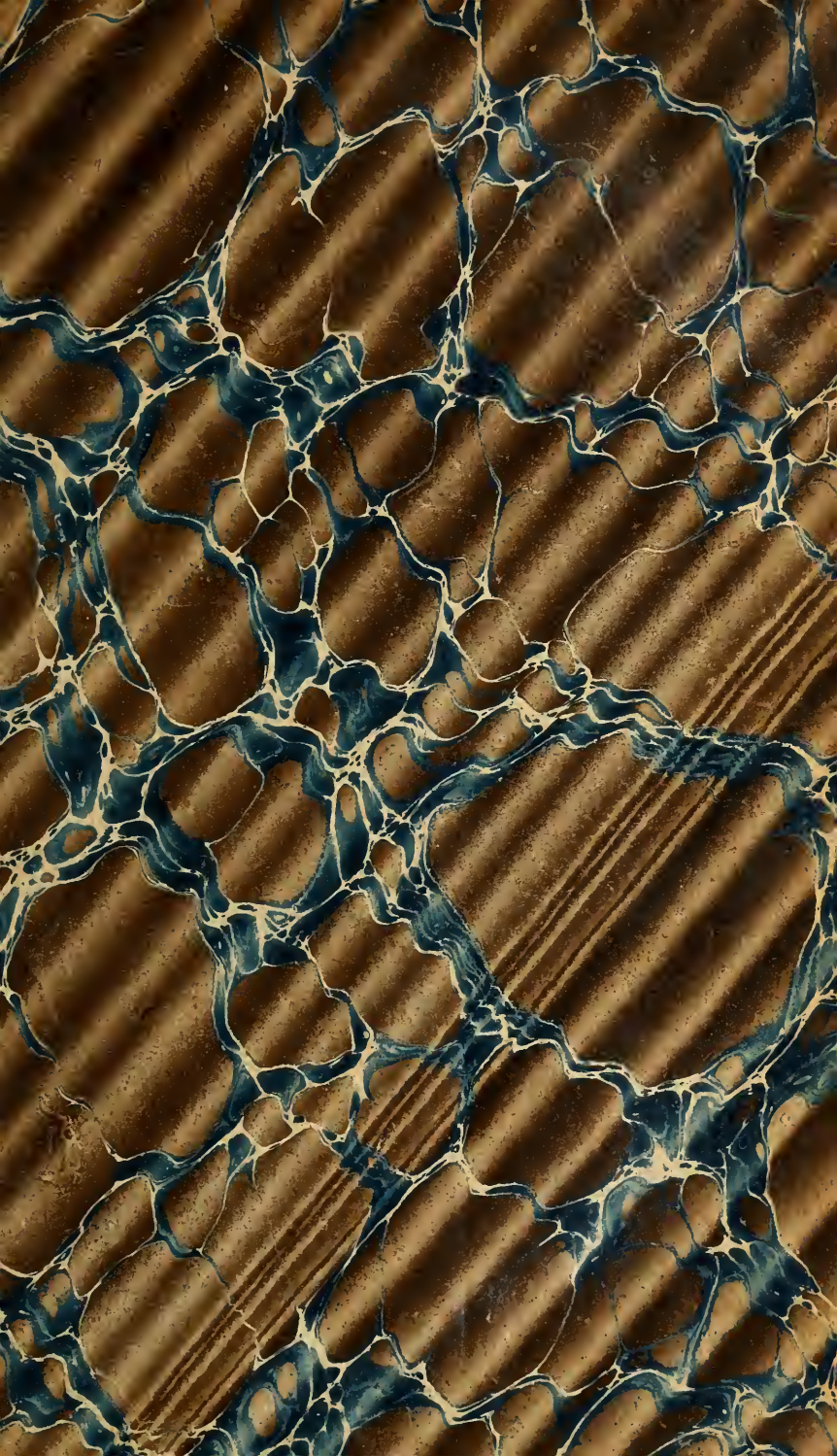
T. LEMIEUX
RELIEUR



MÉLANGES

TOME II

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.

LF
V594me

MÉLANGES

RELIGIEUX, HISTORIQUES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

Louis VEUILLOT

RÉDACTEUR EN CHEF DE L'*UNIVERS*

TROISIÈME SÉRIE

TOME II

(1867 – 1868)

402460
28.4.42

PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue Delambre, 13

1876

MÉLANGES

RELIGIEUX, HISTORIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

LETTRES DE ROME

SUR LES FÊTES DU CENTENAIRE DE SAINT PIERRE ET L'ANNONCE DU CONCILE.

I

Vue de l'Italie régénérée.

Rome, 22 juin 1867.

C'est par Suze que je suis entré en Italie, je serais tenté de dire en *Cavourie.* Autrefois Suze avait la physionomie honnête et tranquille de tout cet honnête et tranquille Piémont, qui était l'un des pays respectables de la terre. Ce n'était pas encore l'Italie, mais on approchait. On sentait que cette frontière recevait les visites du soleil. Le soleil venait là en bonhomme, désarmé, comme pour se reposer. Je ne sais pas ce que le soleil fait de bon et d'aimable à Suze maintenant, mais certainement il y éclaire de sauvages douaniers.

J'ai vu bien des douaniers dans ma vie. J'ai vu ceux de l'ancienne Italie, contre qui l'on criait tant; j'ai vu ceux de la France. Ils ne m'ont nulle part réjoui les yeux. Le douanier de Suze a été créé pour la désolation du voyageur. On ne saurait imaginer rien de plus important, de plus rustre, de plus sot. Oh! voyageurs, méfiez-vous du douanier de Suze! Cet oison à griffes va au fond des malles, déplie les mouchoirs, ouvre l'étui à chapeau et l'étui à lorgnette. Les ayant bien étudiés, il les rouvre et cherche encore à saisir. Et c'est dans l'espoir de voir enfin la suppression ou tout au moins l'adoucissement des douanes, que tant d'honnêtes gens ont applaudi aux révolutions de l'Italie!

Turin, comme Suze, comme l'Italie, comme le monde, a l'air de quelque chose d'ébauché qui croulera avant d'arriver au couronnement. Turin jadis si correct! Nous y achetâmes des journaux dans une gare pleine de jactance, historiée, peinturlurée, attifée de tous les atours d'une gare de capitale, et portant ce décor avec la noblesse d'un café chantant. Les journaux étaient de Florence. Il y en avait des piles. Nous demandâmes l'*Unità cattolica*, mais nous arrivions trop tard. Les deux journaux les plus estimés de l'Italie et les plus lus sont l'*Unità*, de Turin, et la *Civilta*, de Rome, qui tiennent aussi le premier rang parmi les journaux catholiques du monde. On y trouve un talent, un bon sens, un courage, une probité qui n'existent point ailleurs ; mais la Révolution supporte sans le moindre inconvénient pour elle cette véritable popularité. Il n'y a rien que la Révolution ait moins à craindre que l'opinion des honnêtes gens, et je ne sais pas si quelque chose peut mieux peindre l'état du monde.

Le premier article sur lequel tombèrent mes yeux, dans le premier journal que j'ouvris, témoignait de la grande préoccupation des Italiens en ce moment. C'est le pèlerinage de Rome. Tous les articles de fond roulent là-dessus, c'est le sujet de toutes les caricatures. On voit que les ouvriers de la Révolution croyaient bien en avoir fini avec l'Église catholique, qu'ils croyaient bien qu'elle avait succombé sous l'effort simultané et persévérant de leurs livres, de leurs brochures, de leurs articles, de leurs rapines, de leurs persécutions. Cependant la multitude court à l'appel du Vicaire de Jésus-Christ, comme si M. Renan n'était pas plus lu que M. Mazade.

L'*Opinione*, prenant son parti de ce fait inattendu, fait remarquer l'indulgente sérénité, la bonne grâce, la merveilleuse grandeur d'âme avec laquelle les Italiens laissent passer tous ces prêtres qui vont à Rome : « Du « moins, M. Veuillot pourra voir si les Italiens, comme « il le dit, mangent chaque jour deux prêtres à leurs « deux repas, et si la religion, en Italie, n'est pas dans « les meilleures conditions de liberté. » M. Veuillot peut attester que les Italiens, en effet, *per oggi*, ne mangent pas les prêtres ; ils se contentent de les écorcher.

A Bologne, à Ancône, même à Florence, quelques groupes de nos pèlerins ont été hués par la canaille. Les caricatures s'emploient de leur mieux à leur procurer ces avanies. La caricature souille tous les chemins ; on ne voit actuellement rien en France qui révèle un pareil fond d'abjecte scélératesse. Ce sont des jovialités de bagne.

Nous avons passé un jour à Florence. Hélas ! je n'avais point vu Florence depuis 1838. Une des choses que

j'avais remarquées alors, c'était la chasteté des murailles. Aujourd'hui, la politique s'y ajoute à l'obscénité, et elle est séditieuse. La police efface avec soin ces graphites inconstitutionnels ; ils reparaissent toujours. Le cri de la muraille, hier, était : *Viva Polcinelli!* Ce Polcinelli est un bonhomme qui a dit quelque chose à la Chambre des députés contre l'impôt sur la mouture. Il y a aussi des : *Morte!* en abondance.

Je suis entré à la Chambre des députés, au *Palazzo Vecchio*. C'est une grande salle sourde et sombre. On discutait sur les fusils de la garde nationale. J'ai eu la satisfaction d'entendre la voix du ministre de la guerre, M. de Revel. Il ne gagnerait pas sa vie comme ténor. J'aurais voulu voir M. Urbain Rattazzi, mari de M^me^ Rattazzi. Même sans M. Rattazzi, vous ne sauriez imaginer à quel point cette assemblée a l'air de peu de chose.

Sur la porte du palais on a laissé la vieille inscription de Florence, deux mots autour du monogramme du Christ : *Rex regum, Dominus dominantium.* Les députés passent par cette porte, et l'œil hébété de Florence n'y voit plus rien. *Viva Polcinelli!*

J'ai visité le couvent de Saint-Marc, qu'habitèrent saint Antonin, Savonarole, Fra Angelico et Fra Bartholomeo. On en fait un musée. Quelques religieux y restent comme gardiens, en attendant qu'on leur ait bâti un autre cloître, qu'ils ont grande chance de n'habiter jamais. J'ai vu un à un, moins longtemps que je ne l'aurais désiré, les beaux ouvrages de Fra Angelico. Priant Dieu et pleurant, il peignit dans presque chaque cellule ces incomparables pages, pour que chacun de ses frères eût constamment sous les yeux une image du Rédempteur. Après trois siècles, ces inspirations de sa

piété empêchent que son cher couvent ne soit livré aux profanateurs et aux démolisseurs. Les lois que l'on fait au Palais-Vieux ne dureront pas si longtemps et ne conserveront pas l'Italie.

Enfin, à travers les poussières, nous sommes arrivés à Rome. On nous donne aussitôt la grande nouvelle de la convocation imminente du Concile œcuménique : c'est-à-dire que Rome, désarmée, assiégée, sans appui visible sur la terre, prend officiellement en main les rênes du monde. Le passage de Florence à Rome est le passage de la mort à la vie. Cela semble long. Il y a des tunnels à passer et d'abominables fondrières à franchir : mais la lumière apparaît, et l'on sait où l'on va, et ce qu'il faut ne pas faire, et ce qu'il faut faire, et qu'il reste un homme dans le genre humain.

Le lendemain de mon arrivée, c'était la Fête-Dieu. Après tant de voyages à Rome, cette pompe divine m'était encore inconnue. On tend quelques toiles, on attache aux murailles quelques tapisseries, belles surtout par leur antiquité, on suspend quelques guirlandes, on jette sur le pavé un peu de sable jaune parsemé de feuillages. Le moindre village fait autant de frais, et c'est bien peu de chose que ce décor, en comparaison d'un grand jour d'Opéra ou d'Hôtel-de-Ville. Mais on est à Rome, et la procession se déroule sur la place du Vatican, sur le sol du cirque de Néron, autour de l'obélisque dressé en l'honneur des dieux Auguste et Tibère, relevé par la main de Sixte-Quint, qui lui fit porter une parcelle du bois de la Croix.

On voit passer par longues files les ordres religieux, le clergé romain, les curés de Rome, les chapitres des basiliques, les évêques, les archevêques, les patriarches,

les cardinaux. La richesse des ornements disparaît devant la majesté des noms, des situations et des visages. Je revoyais là, vivants, tous ces types que je venais d'admirer à Florence dans les peintures d'Angelico. Ce sont les mêmes traits, les mêmes expressions. Grâce à Dieu, ils vivent encore et le monde les verra.

Parmi ces vieillards augustes, nous avons reconnu et salué dans nos cœurs plusieurs de nos vénérables évêques de France, chargés d'œuvres et d'années. Oh ! que ce spectacle était grand, et quel horizon il ouvrait devant nos yeux ennuyés des mortes et stériles splendeurs de la matière ! Enfin le Pape parut, à genoux, le Saint-Sacrement dans les mains, calme au milieu de cette foule comme s'il était seul dans son oratoire, le front appuyé sur l'ostensoir d'or : et quelque chose disait à la multitude que cette figure immobile était l'appui du monde.

En fermant les yeux on eût pu se croire dans un désert ; il n'y avait d'autre bruit que le gazouillement des fontaines. Quel moment, quels soupirs, quelles larmes à toutes les paupières quand les fronts relevés se tournèrent vers l'éclatante vision qui passait ! Et c'est le lieu où Néron courait emporté sur son char, à travers les chrétiens enduits de résine et brûlant comme des torches, pour éclairer les jeux du maître de l'empire, souverain pontife des dieux que s'était forgés la raison humaine !

II

Rome, Pie IX et le Concile.

24 juin 1867.

On voit dans Paris de prétendues paysannes napolitaines et romaines, traînant un costume mélangé de parisien, qui ne font guère penser aux madones de Raphaël. Elles ont parfois un reste de pittoresque sur le dos ; s'il se trouve un reste de vertu dans le cœur, Dieu le veuille, mais *chi lo sa?* Telles qu'elles sont, chaussées de bottines éculées, enveloppées de tartan, vivant de mauvaise mendicité et de plus mauvais travail, esclaves, par-dessus le marché, d'un entrepreneur qui gagne à leurs vices et tond sur leur misère, ces pauvres exportées vous représentent bien l'Italie de Victor-Emmanuel. Le mâle de cette espèce est particulièrement visible dans le pays de Florence, A la station de Pistoja, je l'ai entrevu.

C'était un garçon de trente ans, magnifique de stature, de visage, de barbe, d'œil noir ; un Antinoüs en veste de coutil ; et toute sa personne semblait trempée d'abjection. L'admirable drôle, côtoyant la longue file des wagons remplis de prêtres, s'amusait à marmotter des invocations grotesques, dans lesquelles il insultait les noms de Jésus et de Marie et se moquait de la foi des voyageurs. Un regard significatif lui montra qu'on l'entendait, il baissa le nez et se tut. Quand le train se remit en marche, il redressa la tête, caressant superbement sa moustache de l'air qu'aurait pu prendre le général d'armée Fracassini, s'il avait pu voir fuir les Autrichiens.

La traversée de l'Italie est désagréable, à cause de

l'abondance de ces figures. Les prêtres insultés ne le sont pas par le peuple, mais par ces messieurs-là, qui tiennent les emplois de tout ordre. Des réprimandes sensibles leur sont mille fois dues, et alors ils deviendront très-prudents. Même dans la guere au « clérical » qui est leur triomphe, les héros de la nouvelle Italie prennent soin d'assurer leurs derrières ; *lo spadone a due gambe* fait partie de leur armement, et la poudre d'escampette est la principale de leurs munitions.

Ni la grossièreté ni l'impertinence fanfaronne des italianissimes n'altèrent encore l'ancienne bonne physionomie du peuple romain. La courtoisie italienne s'est réfugiée dans Rome. On ne signale pas un trait d'irrévérence, les murs ne font point de grimaces obscènes, ne hurlent point de cris de mort. Toute la ville a une physionomie de bonne humeur cordiale. Les cochers, aussi occupés que partout ailleurs, ni ne blasphèment, ni ne frappent, ni n'écrasent, ni ne refusent de marcher, et généralement ne réclament que ce qui leur est dû. J'aurais d'autres singularités à marquer ; celle-ci suffit pour l'étonnement d'un jour.

Il faut pourtant que le progrès entre aussi dans Rome. Il y est. Tout à l'heure je l'ai salué ; il m'a pris un *baïocco*.

Sur la *piazzetta* de Saint-Charles, au Corso, à la porte d'un café, une petite table placée à l'air et à l'ombre m'invite irrésistiblement à déjeuner. Une tasse de café au lait, une pagnotte, deux admirables figues fraîches laissant échapper des perles de miel, deux de ces figues que l'empereur Auguste aimait tant, un grand verre de belle eau, le spectacle animé de la rue, la vue et le voisinage d'un balcon tendu d'étoffes brillantes, — combien

estimeriez-vous tout cela? J'ai payé cinq sous, et c'était trop cher : il y avait un baïocco de trop, le baïocco du progrès !

Vous ne pouvez imaginer l'abondance de vie qui coule en ce moment dans Rome, Les fontaines jaillissantes et bondissantes qui réjouissent la ville ne sont qu'une faible image de ce torrent. A Paris, vous avez l'agitation ; elle ne manque pas ici. On peut se régaler du bruit des voitures ; comme les eaux de Condé, elles ne se taisent ni jour ni nuit. Mais ici, sur trois de ces voitures qui courent à grand tapage, l'on peut calculer qu'une au moins, et souvent deux et trois, portent des idées. Voilà ce que Paris n'offre point dans la même mesure. Tous les visiteurs de Paris sont à la curiosité ou aux affaires terrestres, tous les visiteurs de Rome sont à la grandeur, à la beauté, à la sainteté, aux choses de l'esprit.

On aura beau s'enivrer des merveilles de l'Exposition universelle, et je n'en veux point médire : c'est très-différent de revenir du compartiment *chinois* et même de la *galerie de l'histoire du travail*, ou de revenir du Vatican, du Colysée, des prisons Mamertines, de la voie Appia. La présence imposante des souverains entourés de leurs hommes de guerre n'éveille pas des pensées d'un ordre aussi grand que la vue de Pie IX entouré des évêques inclinés devant le crucifix. C'est autre chose de raisonner sur les dispositions secrètes des maîtres de la politique humaine et sur la portée des dernières conférences de Londres, ou de calculer la portée de cette politique divine qui convoque le Concile œcuménique pour rasseoir la raison ébranlée du genre humain.

Le Concile est le sujet de tous les entretiens. Il relègue bien loin quantité de petites questions et de *faits divers*

dont on s'occuperait en d'autres temps. On sort des anecdotes, on entre dans l'histoire. Tout à l'heure va être écrite une des grandes pages des annales de l'humanité. Le Concile, voilà ce que le dix-neuvième siècle laissera de plus considérable à l'avenir. Une grande voix a dit que la Révolution, commencée par la proclamation des droits de l'homme, ne finirait que par la proclamation des droits de Dieu. Il serait téméraire et presque insensé de prétendre que la Révolution va finir ; mais le jour où le Concile sera indiqué, on pourra dire que la contre-révolution commence.

Il y aura enfin une voie ouverte pour sortir de l'anarchie sans tomber dans la tyrannie, et toutes les âmes droites, maintenant désolées par leur fatal isolement, connaîtront le terrain où elles pourront et devront s'unir.

C'était une idée des dernières années de Rossi. Un jour, à la veille de 1848, causant avec un prêtre français, Rossi, ambassadeur de Louis-Philippe à Rome, se laissa aller à lui conter sa vie pleine de tous les essais et de toutes les aventures de la pensée moderne. A la fin de cette sorte de confession, il ajouta : « Je peux dire que j'ai tout vu... excepté pourtant un concile œcuménique ; — et je ne désespère pas de le voir. » Il l'aurait pu voir, en effet, sans le poignard de la Révolution, Mais le poignard de la Révolution ne peut rien sur les desseins de Dieu.

La parole de Rossi étonna fort l'homme distingué qui l'écoutait [1]. Il y a vingt ans, l'on ne pensait pas généra-

[1] C'était Mgr P. P. La Croix, clerc national de France, vieillard plein de vivacité, de littérature et de souvenirs, plein surtout de l'amour de Rome où il vécut plus de quarante ans, voyant tout le monde et aimé de tout le monde. On a pu dire de lui qu'il savait Rome *par cœur* et que le demi-siècle qu'il y a passé n'a été qu'une

lement que le monde pût de sitôt se trouver mûr pour un Concile. Rossi n'était pas un homme ordinaire. Il avait su quelque chose de l'Église, il l'avait oublié ; il commençait à le réapprendre et à le savoir mieux. Une des fonctions divinement imposées au diable est souvent d'enseigner le catéchisme, et alors il y excelle. Éclairé de ces lueurs renaissantes, Rossi devinait que l'Église seule pourrait et saurait prononcer le *Fiat lux* qui débrouillerait le chaos dans lequel est retombé le monde.

Le moment est arrivé. L'industrie, parmi ses merveilles, n'a pu produire un phare capable de guider l'esprit humain. En présence de ce dénûment, Pie IX ouvre sa bouche sacrée, et la grande parole, le *Fiat lux* va sortir de ses lèvres. Il semble que déjà la lumière émerge du noir horizon. On sait le jour où la première lueur apparaîtra, comme on sait le moment précis où doit se montrer la première pointe de l'aurore. A mon avis, beaucoup d'hommes qui auraient pu désirer de vivre en une autre époque doivent maintenant se réjouir de vivre en celle-ci, car elle sera une date solennelle de l'histoire ; elle verra tout au moins poser la pierre inébranlable de la reconstruction. Il y a ici, je ne dirai pas une espérance, mais une sorte de conviction unanime, que Pie IX ouvrira, présidera, sanctionnera le concile dont le nom va s'inscrire, pour toute la durée des âges, à côté et peut-être au-dessus des grands noms de Nicée et de Trente.

contemplation et qu'un ravissement. Il est mort avant l'invasion piémontaise. Dieu lui a épargné d'en voir les horreurs qui l'eussent tué. Au moment de rendre le dernier soupir, le bon vieillard traduisait à ses amis une inscription qu'il avait souvent fait lire aux visiteurs de Rome sur un tombeau de Saint-Pierre *in Montorio :*

Douce me fut la vie et douce m'est la mort.

Oui, et encore une fois durant ce mémorable pontificat, le monde étonné verra les événements suspendre ou ordonner leur tumulte, de telle façon que le Vicaire de Jésus-Christ puisse faire ce qu'il veut faire à la gloire et pour le salut de l'immortelle Église du Christ. L'Europe a maintenant quelque raison de compter sur environ deux années de paix, parce qu'*il faut que le Concile se tienne, Pie IX en ayant assigné le jour.*

Nous invitons les libres-penseurs — ceux qui osent encore penser — à considérer ceci : Des fenêtres du Vatican, Pie IX peut voir les tentes des Piémontais, les tentes du Barbare, établies sur son domaine usurpé. Il est sans armes et sans remparts contre l'ennemi puissant qui veut lui prendre Rome, il entend les cris qui célèbrent la chute imminente de l'édifice chrétien, il peut, comme tout autre homme, se demander par quel miracle il n'a pas encore péri : c'est dans ce moment-là que les entrailles engourdies de la terre s'émeuvent à la voix du Pontife, pour enfanter de nouveau la civilisation de la Croix.

Ils ont parlé de démolir Saint-Pierre : en effet, l'immense basilique devient trop étroite pour la foule : il faudra sans doute en élargir les dimensions, faire place pour le genre humain autour de ce tombeau immuable et immortel.

III

Le rôle du journaliste.

25 juin 1867

Je suis dans l'admiration des belles choses que les journaux disent de moi, et je ne peux résister à un

mouvement de vaine gloire. Suivant le *Mémorial diplomatique*, le gouvernement impérial daigne s'inquiéter de l'opposition systématique dont je le persécute, et réclame à ce sujet auprès du gouvernement pontifical, lequel me fera sans doute savoir que j'ai tort. En sorte que, dans ce moment pressé, à travers l'Exposition universelle et le Centenaire de saint Pierre, en attendant l'arrivée du Grand-Turc et la convocation du Concile, j'occupe le Pape et l'Empereur. Situation admirable pour un petit journaliste de 8,000 abonnés !

Un autre confrère me tresse une autre couronne. Il ne peut croire que j'aie quitté mon beau bureau de Paris, orné de 8,000 abonnés, à une portée de fiacre de l'Exposition, dans la seule vue de baiser le pied de la statue de saint Pierre, et de réciter un *Miserere* et un *Ave Maria* devant la croix du Colysée. Il m'attribue un dessein plus vaste, tout à fait grandiose : je voudrais détourner le Pape de venir à l'Exposition universelle, et le dissuader de convoquer le Concile. Cela encore est magnifique, et vraiment mon confrère est trop bon. J'aurais cru qu'il ne pourrait prêter des conceptions de cette importance qu'à des hommes tout à fait autorisés à ne pas douter d'eux-mêmes, tels que MM. Havin et Grandguillot.

Il m'en coûte de dissiper des illusions dont notre profession, un peu plus qu'endommagée, peut avoir besoin. Dans un temps où plusieurs publicistes, pour se faire lire, sont réduits à donner des layettes et du Champfleury, je serais flatté de faire honneur à ces pauvres journalistes, en montrant à toute la terre un journaliste si bien emmanché dans les grandes affaires du monde. Par là, les peuples apprendraient à mieux connaître ces

personnages contestés ; on s'expliquerait généralement pourquoi la photographie leur donne des mines si fières et les montre partout aussi décorés qu'Abd-el-Kader ou M. Dumas. Malheureusement il faut dire la vérité : tant de *réclames* sont mal placées sur mes épaules.

Je suis à Rome, c'est certain ; j'y suis bien, rien n'est plus sûr ; je n'y suis pas venu pour rien, j'avoue encore cela. Ce qu'il faut pourtant ajouter, c'est que personne n'est ici plus petit garçon que moi, non-seulement à mes propres yeux, mais encore aux yeux d'autrui. J'habite à la cime d'un escalier de péperin qui n'est pas usé par les grandeurs humaines ; je n'y tiens nul conseil sur l'impulsion qu'il convient de donner aux humains.

Je descends de là pour visiter des patrons à qui je demande ce qu'ils pensent ; pour leur dire ce que je pense moi-même, j'attends qu'ils daignent me le demander. Je n'ai pas vu encore le Saint-Père et je ne sais si j'aurai ce bonheur à cause de la multitude de personnes plus considérables qui l'ont sollicité avant moi et qui ont à dire plus de choses que moi. Et comme d'ailleurs les églises ne sont pas fermées et que le pied de bronze est toujours dans saint Pierre à portée de mes lèvres, et comme aussi je conserve la liberté de me mettre à genoux dans la rue devant le bon Dieu et devant le Pape lorsqu'ils passent, le but de mon voyage est parfaitement rempli.

Entre les nombreuses raisons pour lesquelles je suis catholique, il en est une qui m'est particulièrement précieuse : c'est que la foi catholique me dispense absolument du souci de gouverner mon Église ; et par parenthèse, je ne puis comprendre pourquoi l'esprit si

élevé de M. Guizot ne se rend pas à cette raison-là. Je fais en ce moment mon huitième pèlerinage ; s'il plaît à Dieu, ce ne sera pas le dernier.

Je n'aurais pas visité Rome tant de fois, et je ne sentirais pas la pleine allégresse qui m'y ramène invinciblement, si j'y devais apporter des avis. On propose aux Catholiques de soutenir jusqu'à l'effusion de leur sang, *inclusivè*, la croyance à l'infaillibilité de Pierre : il y a longtemps que j'ai fait ce vœu, et je le regarde comme un des vœux du baptême. On peut ne point le renouveler explicitement, mais je ne vois nul moyen d'être catholique sans l'accomplir. Dès lors, je n'ai ici qu'à entendre : entendre, c'est croire ; croire, c'est obéir.

On me dira que le journalisme est essentiellement un métier de donneur d'avis. Je le veux bien ; et, en effet, je ne renonce pas à donner des avis. Je prétends même en donner, au besoin, que d'autres peut-être ne donneraient pas. Je serais d'autant plus disposé à m'y entêter que je sais ce qu'il en coûte ; mais ce n'est pas à Rome que je trouve nécessaire de donner des avis. Tout en estimant assez ma profession (de la manière dont je la veux pratiquer), pour la préférer à toute autre, je me flatte de lui connaître des limites.

J'écris un journal catholique non comme ayant une *mission*, mais parce que j'ai une *permission*. Que l'on veuille bien saisir cette nuance très-sérieuse. Et si la permission pouvait s'étendre jusqu'à m'immiscer dans le gouvernement de l'Église, alors, plutôt que d'en user moi-même, je crois que je me couperais la main ! J'aimerais mieux faire de la littérature dans la *Revue des Deux-Mondes*, entre M. le prosateur Mazade et M. le poète Pailleron.

J'ai des scrupules plus étranges. Je me donne des bornes même en politique. Quand le *Mémorial diplomatique* m'accuse de faire une opposition *systématique* au gouvernement impérial, c'est un honneur que je récuse. Je ne peux même comprendre son erreur qu'en supposant qu'il ignore les obligations de la conscience chrétienne. L'opposition systématique est un parti pris d'injustice, par conséquent, un parti pris de mensonge.

Je n'aurais point demandé l'autorisation de faire cela, par cette raison toute simple qu'il ne nous est point permis de mentir. C'est ce que j'ai dit spontanément au ministre de l'intérieur, après qu'il eut signé son décret. Nous sommes tous très-fermes à rester dans cette ligne, sévèrement gardée autrefois. Elle n'est pas la plus favorable aux développements du talent d'écrire, et elle nuit à la popularité du journal, mais la conscience y trouve des forces.

Si donc j'ai le bonheur de voir le Saint-Père et d'entendre un mot de sa bouche qui me soit spécialement adressé, je suis à peu près certain qu'il ne sera pas question des reproches du *Mémorial diplomatique*. Je peux dire d'avance tout ce qui se passera. Je m'agenouillerai, je baiserai les pieds du Saint-Père, je lui dirai que j'ai pris l'audace de lui dérober un moment, parce que dans l'Évangile le lépreux guéri est loué d'être revenu pour remercier son bienfaiteur. Il me recommandera de servir fortement la vérité, d'aimer inébranlablement la justice, d'observer la charité; il daignera me bénir, moi, et mes frères, et tous ceux que sa bonté sait bien que je porte dans mon cœur; je baiserai de nouveau le bas de sa robe royale, et je reviendrai plein de reconnaissance, de courage, de joie et d'amour.

IV

Vues de Rome. — La Chaire de saint Pierre. La fête.

27 juin 1867.

Trois ou quatre fois par jour j'ai l'envie de vous décrire Rome, ou plutôt je l'ai toujours ; en ce moment elle me tient plus que jamais, et j'y renonce encore. Par où commencer ? Le soleil, les lieux, les hommes ? Tout est divers, tout est beau, tout éblouit. La moindre course est un voyage à travers l'histoire des quatre parties du monde. On a ici, vivants et se mêlant, le passé, le présent et l'avenir ; oui, l'avenir aussi, et plus encore que tout le reste ! C'est ici le grand réservoir d'où l'avenir coulera et s'épanchera sur le genre humain. On est convaincu pour peu que l'on sache voir et entendre. Les destinées du monde sont ici pour longtemps, pour toujours. J'en donnerai la raison en deux mots à M. Taine, qui prétend que Rome « sent la mort » : Ici sont les choses pour lesquelles on meurt. Je crois que M. Taine peut comprendre cela. S'il ne comprend point, il a trahi son intelligence encore plus que je ne pensais.

Écoutez ce petit récit d'une demi-journée.

Je suis sorti de bon matin et je suis entré dans une église près de mon logis. Déjà une centaine de messes y avaient été dites. On célèbre à Rome, en ce moment, dix mille messes tous les matins, et quel est le coin de la terre qui ne fournit pas sa parcelle dans ce foyer ou plutôt dans ce volcan d'encens ? Car il n'y a guère de diocèse et de mission qui n'ait ici député son évêque ou

quelqu'un de ses prêtres auprès de celui qui est l'Évêque et le prêtre universel ; « véritable *prince de l'âme publique*, » a dit l'évêque de Tulle, appliquant au Pape une expression que Cicéron employait à moins juste titre pour qualifier le sénat romain.

Après la messe, j'entrepris de visiter quelques évêques. Au bout de deux ou trois heures, j'avais vu des prélats français, allemands, hongrois, anglais, suisses, des missionnaires de l'Amérique et de l'Asie, des écrivains, des docteurs, des orateurs, surtout des apôtres. En faisant ces courses, j'avais parcouru divers quartiers de Rome et salué au passage les souvenirs accumulés de plus de deux mille ans d'histoire ; j'avais passé devant les chambres du conclave où Pie IX fut élu, devant le palais du Quirinal où il fut prisonnier, devant la colonne Trajane surmontée de la statue de saint Pierre, devant le Panthéon d'Agrippa, au pied de la colonne Antonine ; j'étais entré dans le beau couvent de la *Minerve*, transformé en caserne pendant la protection française, maintenant reblanchi, rendu à sa paix et à sa dignité, purgé de l'odeur soldatesque, et n'ayant rien gardé de cette époque gênante, sauf quelques traits d'esprit militaire sur les fresques du cloître, témoignages pénibles que la charité des religieux voudra sans doute effacer.

Mes courses finies, j'allai faire un tour au Capitole. Il y a une salle de portraits des empereurs depuis Jules César jusqu'à Julien l'Apostat, dont l'intérêt historique est incomparable. C'est là qu'on entend, qu'on sent l'histoire romaine, et qu'on lit ce que le vice et l'orgueil peuvent écrire sur un visage humain. La plus ingrate figure de ce musée est celle de Julien l'Apostat. Il est plus impudent que Caligula, qui disait : *J'ai une qualité*,

mon impudence ! plus cruel même que Néron, tout à fait tourné à la bête ; plus fat dans sa négligence calculée que l'impatientant Lucius Verus, dont il faut retrouver partout la tête savamment ébouriffée. A quelle étrange illusion ont cédé quelques-uns des nôtres [1], qui se sont pris de faiblesse pour cet abominable Trissotin, dans lequel ils ont voulu voir une première ébauche des réconciliateurs de l'Église et de l'esprit du monde !

Julien n'est pas le type de l'errant qui s'égare et cherche avec un reste de bonne foi. C'est le sot savant de notre époque, qui se travaille pour ne pas savoir, qui ne veut pas croire pour ne point obéir. Ce faquin s'était mis en tête de détruire le Christianisme, ne voyant que ce moyen à sa portée de faire une grande chose. Cela est bien écrit sur son vulgaire visage, plein du stupide contentement de soi. Julien, de nos jours, est économiste, penseur, écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*, et, pour ne désigner personne, le plus ennuyeux ; il va entrer à l'Académie des sciences morales et politiques, il sera élu par le suffrage de Marc-Aurèle, depuis longtemps modérateur de cette assemblée.

C'est au Capitole qu'est la belle statue du gladiateur expirant. Il est blessé, il est tombé, le bras sur lequel il se soutient encore fléchit, il va s'allonger dans la poussière ; tout à l'heure, des crocs de fer mordront son cadavre palpitant et le tireront hors de l'arène, où quelque novice, s'il n'est pas tout à fait mort, l'achèvera pour se former la main. Il y a dans cette figure une expression de douleur défaillante qui fait saigner le cœur. On voit la scène, on entend les cris du peuple qui applaudissent

[1] Entr'autres le P. Lacordaire, à qui je pensais.

à cette mort élégante, et saluent le coup savant du vainqueur. C'était la civilisation que voulait ressusciter Julien, les jeux que Marc-Aurèle, en les désapprouvant, tolérait pour l'amusement de Commode. Cette civilisation était éminemment favorable à la statuaire : nous avons des amateurs du beau qui la regrettent et qui parlent de la restaurer; ma pensée les évoqua.

Vous ne pouvez imaginer quel effet font ces aimables rêveurs, considérés du haut du Capitole. Le premier de leur espèce dans les temps modernes fut l'Anglais Gibbon, un grassouillet malsain qui prétendait aussi, comme Julien, élaguer le Christ. Gibbon avait pris cette idée sur le Capitole, lieu redoutable à beaucoup de pauvres cervelles que le contact de l'eau bénite ne garantit plus. Peut-être était-il accoudé à cette même fenêtre de la salle du gladiateur, d'où l'on voit d'un même coup d'œil l'arc de Septime-Sévère, l'arc de Titus, le Palatin, le campanile de Sainte-Françoise Romaine, le Colysée, plus loin les Thermes de Titus, à gauche Sainte-Marie-Majeure et d'autres monuments, et d'autres ruines. Quel tableau, quelle histoire et quelles beautés ! Gibbon s'indigna de voir des moines sur la voie des triomphateurs. La Révolution est venue, elle a poussé jusqu'ici, à diverses reprises, le flot de ses armées purifiantes. Gibbon en est mort de peur; les moines sont revenus.

Le Forum est leur promenade favorite. Tout en traînant leurs sandales sur la voie Sacrée, — à la manière de gens qui se sentent chez eux, — les moines ne laissent pas de s'occuper des affaires du monde. Ils n'ont pas si peur que l'on croirait. Ils disent qu'ils auront toujours quelque chose à faire, et qu'enfin le plus mauvais temps où les chrétiens puissent vivre n'est pas celui où

il faut souffrir et mourir pour la vérité. Ils croient à la solidité du Vatican. Ils sont de ceux qui estiment que, si le Vatican venait à crouler, ses débris rouleraient par le monde, écrasant les trônes, les institutions, les peuples, lapidant partout la race humaine. Mais à leur avis le monde n'en est pas là ; et ce qui coulera du Vatican, ce qui coulera de la pierre placée par Jésus-Christ, ce sont les eaux vives et fécondantes de la doctrine ; et la pioche même qui voudra déchirer et déraciner cette pierre en fera jaillir la source de vie.

Vendredi.

Je vous ai laissés hier pour reprendre mes courses. J'ai beau me dire que je suis un vieil hôte de Rome, que j'ai tout vu ; je me laisse tenter et je repars. Nos prêtres me donnent l'exemple de ne pas craindre les flèches de midi. On les voit partout, en fiacre, en omnibus, le plus grand nombre à pied, disant leur bréviaire au grand soleil, pour ne pas perdre un instant. Ce sont de rudes piétons, une race de fer, habitués à porter la chaleur du jour. Du matin au soir, toutes les églises sont remplies de ces vigoureux pèlerins. Ils s'assistent réciproquement à la sainte messe. On voit de vieux prêtres, la tête blanche, les épaules courbées, qui font fonction d'enfant de chœur auprès de quelque jeune confrère ; peu de spectacles sont plus attendrissants.

J'ai eu ce matin une des vives émotions de ma vie. J'étais entré à Saint-Pierre, et j'entendais la messe dans la chapelle des âmes du Purgatoire, où est la belle *Pietà* de Michel-Ange, lorsque tout à coup le chant du *Te Deum* retentit, venant, à ce qu'il me parut, du haut de la basi-

lique. La messe finie, j'y allai, et j'arrivai juste à la chapelle de la Sainte-Vierge, ornée d'une manière inusitée, et fermée par des tentures. J'appris qu'on venait d'y transporter la Chaire de saint Pierre, retirée pour cette circonstance du reliquaire où elle est gardée ordinairement, au-dessus de l'autel de l'abside. La translation s'était faite sous la présidence du doyen du Sacré-Collége. La Chaire, placée sur un brancard, avait été portée processionnellement par quatre diacres et quatre prêtres ; quatre archevêques tenaient les cordons.

J'eus le bonheur d'être du premier flot qui entra, quand la chapelle fut livrée au public. Comme toujours, nos chers rabats n'y manquèrent point. Je n'essaie pas de vous dire ce que j'éprouvai ; mais si j'avais besoin de l'expliquer, je ne parviendrais jamais à vous le faire comprendre. Dispensez-moi aussi de la description, vous l'aurez bientôt ; les photographes et les dessinateurs sont déjà en besogne. La Chaire est un grand fauteuil de bois, rehaussé de quelques plaques d'ivoire. C'est de ce bois mort qu'a germé, entre autres merveilles, la plus vaste et la plus riche basilique de l'univers chrétien. Ce bois est la réalité matérielle de la plus grande chose qui soit au monde : voilà le trône, voilà la chaire de vérité, voilà le Saint-Siége. Un bois vermoulu sans doute, mais sur ces ais vermoulus s'est assis l'homme à qui il fut dit : *Tu es Petrus!* Assis là, Pierre a répété les affirmations sublimes qui lui ont valu les affirmations du Christ.

En ordonnant que la Chaire de saint Pierre serait exposée à la vénération des fidèles, le Saint-Père a voulu aussi qu'elle fût gardée par les zouaves, qui comptent dans leurs rangs des enfants de toutes les

nations. Pie IX est l'homme de ces inspirations fortes et charmantes, et Rome y suffit toujours. Un poète italien a dit de Rome : « Ici la beauté s'élève à toute grandeur, ici la grandeur se plie à toute beauté. » Parmi les zouaves qui tenaient le poste, je remarquai que plusieurs avaient la médaille des blessés de Castelfidardo. Ils étaient là debout, les armes à la main, victorieux dans ce lieu d'honneur. Belle image de ceux qui ont voulu combattre et tomber pour l'invincible justice [1] !

Samedi.

La fête, commencée hier à midi au son des cloches, s'est poursuivie pour ainsi dire sans interruption jusqu'à la fin de la messe, et n'est pas encore terminée. Hier soir la ville entière était illuminée avec une profusion et une allégresse dont nos climats politiques ne fournissent guère d'exemples et qui surpassaient d'ailleurs, me dit-on, même ce que l'on voit ordinairement ici. La politique apportait son contingent dans cette démonstration religieuse. En honorant saint Pierre, les Romains honorent leur roi ; quand ils récitent le *Credo,* ils proclament leur constitution, et quand ils font cet acte de foi, ils entendent bien aussi faire acte de vie nationale. Il suffisait de se promener hier dans les rues de Rome : quoi que le « comité romain » puisse dire, on comprenait tout de suite que les Romains n'ont nul désir de voir leur majestueuse cité abdiquer son rang de capitale du monde pour devenir capitale de l'Italie.

[1] Là, ce même jour, j'ai vu, commandant le poste, mon cher Arthur Guillemin, blessé de Castelfidardo, qui devait bientôt mourir à Monte-Libretti, attaquant à la tête d'une centaine d'hommes cette place occupée par mille ou douze cents garibaldiens qui s'enfuirent.

Ce matin, j'ai vu entrer le Pape dans la basilique, précédé d'un cortége de près de cinq cents évêques. Songez à ce qui se fait et ce qui se dit sur la terre tous les jours et sans relâche et depuis un siècle, pour empêcher cela : vous aurez une idée de puissance qu'un défilé de quatre millions d'hommes ne vous donnerait pas, ces quatre millions d'hommes fussent-ils munis des artilleries les plus perfectionnées. Pour ceux-ci, ils sont armés d'une houlette ; ils disent : *Pax!* et leur épée est une lumière, car ils ne reconnaissent pas qu'ils puissent avoir d'autres ennemis que les ténèbres.

Quand Bonaparte disait à un de ses diplomates : « Traitez le Pape comme s'il avait deux cent mille hommes, » il n'était pas si bon, ni si large évaluateur qu'il croyait. Manifestement le Pape a quelque chose de plus. Ne parlons pas de Dieu et de sa Providence, nous froisserions des gens de génie qui n'admettent pas ces « hypothèses, » et qui veulent des raisonnements positifs. Mais le Pape, au moins, a pour lui temps et la conscience humaine. Je crois qu'il en donne aujourd'hui des preuves assez multipliées. Quand je serai de retour, je tâcherai de savoir à quelle somme de force physique ces avantages constants peuvent être évalués. Je ne doute pas que nos grands journalistes ne soient déjà prêts à le dire.

L'illumination intérieure de la basilique passe tout ce que l'on peut imaginer. Il semble que l'on ait fait entrer le firmament des étoiles sous cette voûte, élevée d'ailleurs pour contenir un mystère plus grand et un travail plus beau. Dans le milieu de la grande nef est suspendu un immense lustre ayant la forme d'une croix renversée, couronnée de la tiare et des clefs. C'est l'astre principal

de ce ciel fait de main d'homme ; il éclaire et commente une inscription qui mériterait de rester : sur la frise supérieure, à la naissance de la voûte, on a écrit l'Évangile du jour de saint Pierre : *Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es, Simon...*

Adieu, chers amis, consolons-nous de tout : Jésus et Pierre sont vivants, ils veillent et ne laisseront pas détruire la Béthléem éternelle, la *maison du pain* qui nourrit le monde.

V

Audience de Pie IX.

3 juillet 1867.

J'espère que quelqu'un aura la bonne inspiration de faire un volume de tout ce qui se passe à Rome, de recueillir les documents, de ramasser les noms, de donner quelques croquis des lieux et des figures ; et ce sera un monument historique du premier ordre. Car ces journées de Rome sont une révélation de l'état du monde et le point de départ d'un renouvellement. Jamais souverain pontife n'a vu ce que Pie IX vient de voir. Il s'est trouvé quelquefois ici, dans la durée des siècles, peut-être autant d'évêques ; autant de prêtres venus de si loin, cela est inouï. La Rome spirituelle s'en réjouit, la Rome matérielle en est fière, l'Italie révolutionnaire en est consternée.

Je ne serais pas surpris que quelque coup de fureur ne fût tenté prochainement ; je ne serais pas surpris

non plus qu'il n'y eût rien. Tout va par des conseils qui ne sont plus, ni de part ni d'autre, dans les voies ordinaires de la raison. Les œuvres révolutionnaires sont au-dessous de la sagesse humaine, les œuvres de Pie IX sont au-dessus. Les premières tâtent misérablement le hasard, comme de certains industriels tâtent une serrure dans la nuit ; les secondes sont dictées par une inspiration supérieure qui se confie à la Providence. Pie IX agit comme ce saint à qui Dieu commanda de passer la mer, et qui, arrivé sur le bord, ne trouvant point d'esquif, étendit son manteau sur les flots agités et passa. Je demande pardon au *Siècle* d'employer cette image. Il ne croira jamais que cela soit *arrivé*. Cependant saint François de Paule, je crois, a fait ce miracle ; Pie IX l'a fait, le fait et le fera. J'accorde que le *Siècle* n'en verra rien. Le Concile se tiendra tout de même.

O merveilles de Dieu ! Pierre, ayant ordre de prendre Rome à Satan pour la donner à Jésus-Christ, l'a prise avec son bâton. Pie IX, ayant ordre de défendre et de conserver Rome contre le plus long et le plus savant effort que Satan ait pu faire pour s'en emparer de nouveau, la défend et la conserve sans autre arme que son bâton. En vérité, le *Siècle* a bien sujet de s'étonner. Rendons-nous miséricordieux à ses étonnements. Pour ma part, je les comprends, et jusqu'à un certain point je les partage.

Mgr l'évêque de Tulle nous a donné hier la clef de ce mystère, dans un discours qu'il a prononcé à Saint-Louis des Français. Nous étions là, non pas tout ce qu'il y a de Français dans Rome, mais tout ce que Saint-Louis en pouvait contenir. C'était le premier jour d'un *triduo* de prières solennelles en l'honneur de sainte Germaine

Cousin, la bergère de Pibrac, canonisée le jour du Centenaire. Il y a quelque chose dont on se souviendra dans cette rencontre, qui veut que le jour du Centenaire de Pierre, à la veille du Concile, une paysanne de France ait été canonisée. Pour entendre l'éminent évêque, aussi grand poète que grand théologien, la foule a subi deux heures de vêpres en musique, par la plus étouffante chaleur de Rome. Il faut avouer que ces musiques sont horribles, et que l'auditoire harassé en appelait au Pape et au Concile, de bien bon cœur. Enfin l'évêque a paru, et nous avons entendu le véritable chant de Rome et de la fête.

Ce chant, je n'essaie pas de vous le faire entendre. L'orateur n'a rien changé à sa méthode ordinaire. Vous savez qu'il parle en chaire comme au coin de son feu, touchant à tout sans ordre et sans confusion, roulant les flots de sa pensée comme ces grands fleuves qui semblent moins pressés de se rendre à la mer que de promener leur beau miroir parmi les merveilles de la création. Nous étions plusieurs à prendre des notes et nous parviendrons à restituer au moins quelques fragments sur le mystère de Rome, sur la mission de Pierre, sur le grand travail qu'il fait à Rome et dans le monde pour compléter le corps mystique du Christ et y rattacher l'humanité.

On part, et je fais mes préparatifs comme tout le monde. J'ai hâte de me retrouver parmi vous. J'achèverai alors le travail que je suis venu témérairement entreprendre ; mais au moins je me suis muni pour donner à nos adversaires les éclaircissements qu'ils pourront désirer. Hélas ! s'ils voulaient les recevoir dans ce même sentiment avec lequel je les mettrai à leur

service, comme nous aurions bientôt fait de devenir bons amis!

Faut-il vous dire, pour rassurer ceux qui ont bien voulu s'inquiéter si fort de mon voyage, que j'avais vu le Saint-Père? Tout s'est passé comme je l'avais annoncé, sans gloire pour ma grande qualité de journaliste, mais néanmoins d'une façon assez consolante pour moi et pour nous tous, puisque le Saint-Père a daigné nous donner sa bénédiction, et que j'ai pu m'assurer par mes yeux du bon état de sa santé.

Je n'étais pas seul. Il y avait là mon compagnon d'audience, un excellent Belge, très-dévoué au Saint-Siége, et le bon et aimable cardinal Bérardi qui avait bien voulu nous faire passer à la dérobée, entre deux séances de travail. Je n'ai donc pu m'appliquer à dissuader le Saint-Père de venir à Paris, ni lui présenter mes vues contre l'opportunité du Concile. Le Saint-Père est resté debout tout le temps, et moi à genoux une partie du temps. Je demande bien pardon aux journalistes parisiens de les avoir si mal représentés, de n'avoir donné aucun conseil ; mais c'est toujours ainsi. Quand je suis en présence du Saint-Père, il ne me vient jamais à l'esprit de chercher ce que je pourrais bien dire qui me fît mettre à la porte. Enfin, j'ai entendu sa voix douce et paternelle, j'ai vu son visage souriant.

Comme je m'excusais de mon indiscrétion, il m'a dit qu'à la messe du matin, il avait lu l'évangile où Notre-Seigneur interroge trois fois saint Pierre, lui demandant : M'aimez-vous? « Et, ajouta-t-il, à la troisième interrogation, Pierre s'émeut, car il ne comprend pas encore que Jésus veut non-seulement s'assurer de sa charité, mais aussi, je pense, lui enseigner que la pa-

tience sera l'une des vertus essentielles de sa fonction. » — Voilà mon audience, et je suis parti bien content. Ou je ne vous connais plus, ou vous n'êtes pas moins contents que moi. Adieu, très-chers amis. Si vous avez vu le Turc, vous me conterez vos impressions.

VI

Le compte-rendu du Moniteur (*Journal officiel*).

Le *Moniteur* publie un compte-rendu des fêtes de Rome. Ce travail est inintelligent, sans malveillance sensible. Il y a quelques bourdes, qui viennent purement de l'ignorance du rédacteur, et cette ignorance n'est ni involontaire ni calculée : elle a pour unique cause le noble dédain que méritent ces petites choses de la religion catholique. Les allocutions du Saint-Père, l'Adresse des évêques sont analysées en courts paragraphes où l'on remarque des tours de traduction enfantins. Les évêques disent au Pape : « Continuez à dis- « penser aux brebis qui vous sont confiées les *subsides* « *utiles* pour la vie éternelle. » Le Pape annonce aux évêques que le Concile, réuni sous les auspices de la Vierge conçue sans péché, sera ouvert « le jour où nous « célébrerons la mémoire du *singulier privilége* qui lui a « été accordé. » Encore que le *Moniteur* ne sache pas le latin aussi gaillardement qu'il sait l'anglais, ces versions écolières semblent entachées de malice. Nous ne saurions guère nous dissimuler que le *Moniteur* nous méprise un peu ! Mais enfin c'est un mépris doux.

Le journal officiel profite de l'occasion pour signaler une fois de plus « l'apaisement général » qui se fait en

Italie sur la question religieuse. Il y a longtemps que le *Moniteur* voit la situation sous ce jour gracieux. Nous ne trouvons pas les choses si avancées ni du côté catholique ni du côté italien. Selon le *Moniteur*, les Italiens (catholiques) venus à Rome « se sont abstenus « de toute manifestation pouvant avoir une portée « politique, » et dans les acclamations qui ont partout salué le Saint-Père, « aucune *énonciation* ayant un carac- « tère politique n'a pu être remarquée. » Le *Moniteur* nous permettra de dire que cette rédaction est vicieuse. Premièrement, les Italiens des cent villes, qui ont été présentés au Saint-Père par le marquis Boschetti, au nombre de douze ou quinze cents, ne se sont pas du tout donnés pour des partisans de l'unité italienne, et le Saint-Père ne les a point reçus comme tels. Si le *Moniteur* veut reproduire leur adresse et la réponse du Saint-Père, tous les préfets, tous les maires et tous les fonctionnaires de l'empire en seront convaincus. Secondement, les Italiens et autres, tous ceux qui ont acclamé le Saint-Père ont eu grand soin de crier : *Vive le Pape-Roi! énonciation* éminemment politique. Le *Moniteur* soutiendrait mille fois le contraire que pas un de ceux qui étaient à Rome ne se rendrait à ses serments.

Du côté purement italien, le *Moniteur* donne d'autres assurances de « calme parfait » qui ne se vérifient pas davantage : « Les chemins de fer, dit-il, ayant offert des « facilités *spéciales,* de nombreux groupes de pèlerins « se sont décidés *à faire suivre* leur pèlerinage religieux « de quelques excursions de pur agrément, et *il est cer-* « *tain* qu'ils n'auront pas à s'en repentir, grâce à l'es- « prit de conciliation qui tend à prévaloir dans tous les

« esprits en Italie. » O *Moniteur*, quel style français !

La vérité est que ces dignes Italiens ont fait ce qu'ils ont pu pour vexer, insulter et pressurer les « pèlerins, » et qu'ils n'y ont pas mal réussi.

Parmi les prophéties plus ou moins authentiques qui courent l'Italie depuis une vingtaine d'années, et qui toutes annoncent malheur, il en est une que les pèlerins de Rome ont vu accomplir à la lettre. Elle porte qu'après le règne de Charles-Albert, la péninsule tombera sous le joug d'un peuple puéril, *popolo puerile*, qui la remplira de dérision. C'est le peuple révolutionnaire, on ne peut s'y méprendre ; peuple insolent, méchant, mais surtout *puéril* et fait pour les verges. Ses illustres chefs viennent d'en convaincre plusieurs milliers de personnes raisonnables de toutes les nations civilisées.

Irrités d'avoir vu pendant quinze jours l'Europe catholique traverser leur territoire pour aller à Rome et leur donner en passant des marques de son peu d'estime, les hommes d'État de Florence en ont voulu tirer quelque satisfaction et du même coup quelques sequins. Ils ont imaginé un moyen doublement ingénieux, qui est tout à la fois une vexation très-effrontée et une extorsion assez plantureuse : ils feignent de croire que le choléra est à Rome. En soumettant les pèlerins à de prétendues visites de santé, qu'ils multiplient et rendent interminables, on leur fait manquer les heures de départ et on les retient dans les auberges italiennes, où ils sont rançonnés sans merci. Les chrétiens aux lions !

Il y a trois sortes de lions dans l'Italie régénérée : le douanier, la punaise et l'aubergiste.

A la frontière révolutionnaire, apparaissent les gen-

darmes italiens, ornés de plumets incroyables. Ces gendarmes à plumets sont sans nombre. A présent, Mignon devrait chanter :

Connais-tu le pays où fleurit le gendarme?

Mais si les gendarmes italiens sont les plus amusants qu'on puisse voir, leur emploi cesse bientôt d'amuser. Ils vous invitent à descendre, pendant que les employés du chemin de fer font semblant de décharger les bagages, et l'on passe dans une salle où l'on est soumis soit à une fumigation, soit à une aspersion très-infecte.

Je n'ai point goûté de la fumigation, n'ayant pas jugé à propos de quitter mon wagon, où, grâce sans doute à ma qualité de laïque, les gendarmes ont bien voulu me laisser en paix ; mais d'autres, en revanche, l'ont subie cinq fois en vingt-quatre heures, sous différentes formes. J'ai vu des vieillards et des femmes qui en étaient encore incommodés et même malades deux jours après. Ces formalités dérisoires de douane ou de santé, qui n'atteignaient d'ailleurs qu'une partie des voyageurs pris au hasard, étaient volontiers accompagnées de paroles outrageantes. Un vénérable prêtre, impatienté de la minutie arrogante des visites, s'étant écrié : — Pour qui nous prend-on? il lui fut répondu : — Pour des prêtres, et cela suffit. On cite beaucoup de semblables propos de ces mauvais drôles. Il faut dire, néanmoins, qu'envers ceux qui leur résistaient, ils n'insistaient point. Du côté d'Ancône, où ils se montraient particulièrement empressés, Mgr l'évêque de Tulle refusa tout net la fumigation, dit aux Italiens que c'étaient eux et non pas lui qui avaient la peste, et leur enjoignit de se retirer. Ils

obéirent. Mais il ne put leur enjoindre de le laisser continuer son voyage ; le train correspondant était parti. Il fallut passer par la punaise et par l'aubergiste.

La fumigation n'empêchait pas l'aspersion. Encore que nous eussions été censés fumés à Narni, où l'opération avait exigé une station de quatre heures, nous fûmes purifiés à Florence, d'ailleurs assez poliment et sans trop de lenteur, attendu qu'il n'y avait plus nul moyen d'échapper à l'auberge, au moins pour le reste de la journée. On nous dit obligeamment que nous avions été fumés à Narni pour préserver l'Italie de la peste de Rome, et que maintenant nous étions aspergés pour nous préserver nous-mêmes de la peste de Florence. On ouvrit nos sacs de nuit et l'on y versa quelques gouttes d'un liquide blanchâtre qui ne puait pas trop, et qui me parut être une teinture d'eau de Cologne.

Cela se fit très-gravement, sous le buste du roi Victor-Emmanuel, lequel n'a pas une tête sculpturale, tant s'en faut. Un vieux médecin en habit noir présidait à ce mouillage ; il avait parfaitement l'air de Cassandre en train de gagner une bataille, et l'on sentait qu'il sauvait et vengeait sa patrie. *Popolo puerile !*

L'eau purifiante versée dans mon sac de nuit m'a coûté une paire de gants qui fut gâtée, plus un retard de vingt-quatre heures et les frais du séjour à Florence. Si le *Moniteur* me dit que c'est en être quitte à bon marché, j'en demeure d'accord. J'ajoute, pour être juste, que je me sens préservé parfaitement de la peste italienne, et je crois pouvoir en dire autant de tous ceux qui ont subi la même épreuve. L'aspect actuel de Florence n'est pas contagieux ! On y voit un peuple déguenillé dans tous les sens, et toutes les hontes, toutes les

dégradations de l'intelligence étalées sous forme de brochures, d'affiches, de photographies et de caricatures parmi les chefs-d'œuvre du passé ; et tout cela est sans invention et sans fièvre, plate et hideuse copie de tout ce qui se fait de plat et de hideux ailleurs.

Florence, où se concentre la vie intellectuelle de l'Italie révolutionnaire, n'a pas un homme, pas un artiste, pas un brochurier, pas un caricaturiste à montrer au monde. C'est un vil atelier de viles contrefaçons, une fabrique d'abjects moulages. Les mendiants y abondent, et l'on en peut compter un plus grand nombre sur la seule route de Florence à Fiesole, qu'il ne s'en montre dans tout Rome. Mais les scandales l'emportent encore sur les mendiants. Tout cela grouille, grimace, offense les yeux, les oreilles et l'honneur. Telle est, dans sa gloire de capitale, la fière cité qui ne reconnaissait que le Christ pour souverain seigneur, la ville de Cimabue, de Dante, de Brunelleschi, de Savonarole, de Michel-Ange, des Médicis, aujourd'hui la ville des Garibaldi, des Dolfi et de l'Égérie qu'on appelle *Madame Urbain*. Le pauvre Dante y est en grand honneur. Sa statuette est dressée dans toutes les salles d'auberge, à côté de celles de Garibaldi et de Victor-Emmanuel. Son profil étrusque, plein de sévère noblesse, produit un étrange effet en pareille compagnie. On croit entendre sa hautaine parole :

> O sovra tutte, mal creata plebe
> Che stai nel loco onde parlar è duro!

D'une certaine façon, donc, le *Moniteur* dit vrai. *Il est certain* que ceux qui ont été forcés de prolonger, comme nous venons de l'expliquer, leur voyage d'agrément en

Italie, n'*auront pas à s'en repentir*, — bien que l'agrément ait beaucoup manqué.

Mais ce sont des misères dont il ne convient pas de s'occuper longuement. Le pèlerinage de l'Europe catholique à Rome en 1867 aura d'autres conséquences dont le *Moniteur* sera instruit plus tard, et que le monde connaîtra, quand même le *Moniteur* les voudrait taire toujours. Aucun de ceux qui ont vu ce spectacle ne l'oubliera. Je m'accuse de l'avoir trop mal décrit.

Là-bas, ou pour mieux dire *là-haut*, il n'y avait aucune possibilité d'écrire, surtout de peindre. La matière et la lumière écrasaient l'artisan. Ceux qui ont vécu dans ce tourbillon de pensées et de merveilles m'excuseront. Seule en Europe, Rome a conservé l'élément des magnificences spirituelles. Elle est le théâtre unique d'une chose unique : elle est Rome et elle a le Pape. Mais Rome elle-même, depuis des siècles, n'avait pas vu le Pape dans cette splendeur, et peut-être qu'il n'y apparut jamais si manifestement avec son caractère de chef du genre humain, entouré des pasteurs de tous les peuples, tenant les clefs du ciel, répandant les paroles de vie.

On nous dit sur tous les tons de la colère que Rome en même temps est assiégée et cernée, que ses paroles de vie tombent sur une multitude irritée ou indifférente qui répond ou laisse répondre par des paroles de mort. Nous ne l'ignorions point, et nul n'est entré dans Rome qu'en traversant cette multitude qui serre partout ses murailles. La foule est épaisse. Ceux qui venaient des extrémités du monde n'avaient pu faire un pas hors de leurs solitudes sans rencontrer cette foule et sans entendre ses blasphèmes.

Il y a des libres-penseurs et des bourreaux dans la

Chine, des esprits forts chez les Malgaches, des souscripteurs à la statue de Voltaire chez les *Têtes-Plates* et chez les *Nez-Percés.* Dans les îles nouvelles, dès qu'il entre quelques missionnaires, il se fait tout de suite l'équivalent d'un *Charivari.* En moins de rien, la peuplade a des poètes, des dessinateurs, des gens d'esprit qui la fournissent d'arguments contre les *robes noires;* cela est aussi bien fait qu'à Paris et à Florence, et tue avec une même facilité. Oui, certes, Rome est assiégée, et les assiégeants sont en nombre ! Mais le spectacle n'en était pas moins auguste de voir le Pape au milieu de cinq cents évêques, leur montrant le genre humain, leur montrant Paris, Londres, Florence, Honolulu et Pékin et Llassa et le reste de la terre, et leur disant : *Ite, docete !*

Ils ont passé, ils repasseront. Ils trouveront la multitude, les murailles, les empires; ils franchiront les sables, les flots, les rocs, les feuilles de papier : et rien n'empêchera que l'Évangile ne soit prêché à toute créature.

PRÉLIMINAIRES DE MENTANA.

29 juillet 1867.

Dans tout ce qu'annoncent les révolutionnaires italiens de toutes les catégories, furieux ou modérés, il y a toujours beaucoup de jactance; dans tout ce qu'ils déclarent pour affirmer ou pour nier, il y a toujours beaucoup de mensonge. Ils ont le besoin de tromper, ils en ont le goût et l'art, et se trompent entre eux; et enfin, grâce à une qualité de nature qui leur est commune, chacun de ces maîtres fourbes si entendu à tromper les autres, se trompe soi-même : par jactance il annonce plus qu'il ne compte faire, par prudence il fait moins qu'il ne veut. Aucun ne connaît à l'avance le point précis où le cœur lui faudra. Avant la dernière guerre, tous se proposaient d'entasser les merveilles, de ne rien laisser à l'Autriche, de la traverser de part en part; mais celui qui devait arriver à Vienne en tranchant les montagnes, se sent las au pied des premières collines, et celui qui devait enlever Trieste et Venise, va sombrer dans Ancône.

Il est difficile de savoir ce qu'ils se proposent en ce moment relativement à Rome. Rien n'est sûr, que leurs mauvais desseins. Qu'ils veuillent s'emparer de Rome,

en chasser le Pape, en arracher le fondement de l'Église, c'est le but suprême de la Révolution ; elle croira n'avoir rien fait tant qu'elle n'aura pas commis ce dernier crime. Mais le moment est-il venu? C'est là leur doute, et aussi le nôtre.

Si c'était simplement une question de force matérielle entre la révolution et le Saint-Père, il n'y aurait point de difficulté. Les dix mille hommes qui défendent le Pape pourront s'illustrer par la plus noble mort, ils n'arrêteront pas l'armée italienne. S'il ne s'agissait que de passer sur la convention faite avec la France, au seul prix d'un manque de parole, on trouverait un prétexte, ou l'on s'en dispenserait, et ce ne serait pas là non plus un embarras. Mais la France donnera-t-elle dispense pour la convention, comme elle a donné dispense pour le traité de Zurich? La réponse n'est pas à Florence et ne peut pas être déterminée par le seul intérêt florentin.

C'est ce qui nous rend très-incertains des vrais projets de Garibaldi et des vrais desseins de M. Rattazzi. Garibaldi est-il *autorisé*, comme au temps des expéditions de Sicile et de Naples? Est-il abandonné ou leurré, comme plus tard? Est-il assez persuadé de sa puissance politique et de son génie militaire pour risquer un nouvel Aspromonte, avec la chance d'être cette fois fusillé plus haut que le talon? Est-ce lui qui trompe M. Rattazzi? Est-ce M. Rattazzi qui le trompe? Sont-ils d'accord? Qui le sait? Garibaldi est surtout habile comédien. Il y a un Scapin, et des plus madrés, dans ce Jocrisse tonnant, qui gagne ses batailles avec le canon d'autrui. M. Rattazzi est un mime d'un autre genre, moins épris de gloriole, fait pour être trompé et pour n'avoir jamais

le droit de s'en plaindre. Si Garibaldi marche, on aura sujet de penser qu'ils sont d'accord.

Néanmoins, Garibaldi peut avoir fini par se prendre au sérieux. C'est l'aboutissement et la punition ordinaire des folies simulées, de devenir réelles. On feint le fanatisme pour entraîner la foule, pour se donner le droit de tout dire et de tout entreprendre, et l'on arrive à se croire prophète. Garibaldi peut en être là. Ses lettres, qui pleuvent sur l'Italie comme les sourates d'un nouveau Coran, révèlent un notable progrès de la vieille infatuation qui le pousse à se laisser traiter de rédempteur de l'Italie. Sa pauvre cervelle est manifestement troublée du récent triomphe de Pie IX [1]. Le « rédempteur » considère Pie IX comme le mauvais ange de l'Italie, et le hait non-seulement à titre de prêtre, mais aussi à titre de rival. C'est le trait le plus accusé de sa démence. Tous ces mouvements le peuvent pousser à un coup de tête, en dépit des excellentes raisons et même des menaces que lui adresserait M. Rattazzi pour le décider à se tenir tranquille.

En ce cas, réduit à lui-même, attaquant Rome avec ses seules forces et son seul génie, il jouerait grand jeu et courrait sa plus grande aventure. N'ayant pas l'assistance de l'armée régulière, il a grande chance d'être rudement battu. Ce serait un beau jour pour les zouaves pontificaux que celui où Garibaldi leur offrirait un tête à tête en rase campagne ; et, dussent-il perdre l'avantage du terrain et celui du nombre, ils aimeraient mieux en passer par là que de manquer la partie.

Mais, selon toute apparence, il ne s'y risquera point.

[1] Le Centenaire.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'est notre désir. Mieux vaut qu'il n'y ait point de combat, et que Garibaldi, continuant d'éditer son Coran et de hurler *Rome ou la mort,* n'obtienne ni Rome ni la mort. A l'heure qu'il est, ce derviche écrivassier s'enfonce dans le ridicule, très-heureusement pour la raison publique. Qu'il achève ainsi ses jours! Qu'il meure intact dans un lit de plume, voyant Rome tranquille et les brandons qu'il y jette s'éteindre sous les pieds pacifiques de Pie IX, victorieux par le seul respect du monde.

OTHON, ANCIEN ROI DES GRECS.

1er août 1867.

L'ancien roi des Grecs, Othon Ier, prince de Bavière, vient de disparaître, enterré brièvement dans les *faits divers*. Les cours n'ont pas même pris le deuil d'usage. Il était cependant roi par l'élection des puissances, et il avait régné assez longtemps. Donnons un souvenir à cette majesté de fabrication diplomatique.

Il fut chassé par son peuple, il y a quelques années. Paris s'en amusa. La chose s'était faite plaisamment et lestement, à la française. Elle se fût faite tragiquement, qu'elle n'eût pas diverti beaucoup moins. Dans la rue et dans l'omnibus, partout, on entendait rire du roi *Oté*. En France, le prince ne pourrait pas sans inconvénient se nommer Othon. Tout le monde dirait : *Otons!* Plus de sécurité possible.

Dans la presse sérieuse, on s'abstint de ces jeux de mots. Mais nous doutons qu'un journal ait pris parti pour le roi détrôné. Le *Monde* seul dit quelque chose en sa faveur : « Ce roi, remarqua M. Coquille, ne faisait pas de mal ; il s'habillait en palikare et vivait en honnête homme, constitutionnellement. » C'était la vérité pure. Jusqu'au dernier moment, Othon a fait preuve de bonne pâte bavaroise et constitutionnelle. Innocent, il ne ré-

clama point. Il donna sa démission et s'en alla, n'attendant pas même ses meubles, que ses injustes sujets voulurent retenir.

Pour le principe, on eût souhaité que le roi Othon exigeât ses meubles. Il le comprit et fit plus tard quelques démarches, dont le public a ignoré la suite. Lâcher la couronne était l'acte d'un sage. Un roi constitutionnel ne peut mieux faire. La majorité ou la minorité qui le renvoie a bien le même droit que la majorité ou la minorité qui l'appela. Cette théorie n'est contestable que par la voix des régiments. Quand les régiments se taisent, alors il faut gagner la frontière au plus vite. Ainsi fit le roi Othon. Son royaume de Grèce avait au moins cet agrément, que la frontière n'était pas loin. Eût-il allégué le sacre populaire? Mais il était *désacré*, excommunié. Il revint donc à Munich, en habit de palikare.

Nous aimerions à n'en pas dire plus long. Malheureusement la justice et la conscience ont leurs droits. Le roi Othon des Grecs, bavarois de naissance, qui ne faisait pas de mal, donnait pourtant un mauvais exemple.

Il était né catholique. Pour l'élever sur le noble trône de Grèce, nouvellement confectionné, les aigles de la diplomatie européenne parlèrent de lui faire abjurer la religion catholique et embrasser le schisme. Il s'y refusa, ou l'on refusa pour lui, car il était jouvenceau. Et alors, afin de tout concilier, les mêmes aigles ont imaginé de lui faire jurer qu'il élèverait ses enfants dans la *foi grecque*. Il a juré.

Ce sont des gens ingénieux, ces diplomates de l'Europe moderne ; les difficultés ne les embarrassent guère! Ils ont même dû trouver, eux qui ne se piquent pas de

piété, qu'en cette circonstance ils honoraient deux religions pour une, et faisaient deux actes de foi pour un : Le père restera dans l'unité catholique, par respect pour sa foi particulière : hors l'Eglise catholique point de salut! Et il élèvera ses fils dans le schisme, par respect pour la foi des palikares : hors l'Eglise grecque point de salut! Et voilà le bienfait d'une dynastie assuré à la Grèce.

Il arriva que le roi Othon n'eut point d'enfants, et qu'après trente ans de règne, la « foi grecque » le mit dehors. Fut-il expulsé pour cause de stérilité ou pour quelque autre raison? Sauf de n'avoir point fait d'enfants, c'est-à-dire point fait de Grecs, il ne paraît pas que l'Église grecque lui pût rien reprocher ; il n'a pas non plus fait de catholiques. Ce prince s'est scrupuleusement abstenu de protéger sa religion ; il l'a laissé injurier, conspuer, vexer tant qu'on a voulu. La même inertie a réglé sa conduite à l'égard des schismatiques. Certes, il n'a rien entrepris sur leur conscience! Ils sont restés Grecs en religion, Grecs en politique, Grecs à l'écarté.

Cependant, Othon ne sut pas inspirer à ses peuples une estime parfaite. Les ingrats se sont décousus de lui avec une désinvolture rare en ces sortes d'affaires, et il a délogé à souhait pour ceux qui lui montraient les issues.

Nous nous adressons une question. Si le roi Othon, retiré en Bavière, où il mettait encore quelquefois son habit de palikare, était venu à avoir de la postérité, la diplomatie, gardienne des serments, l'aurait-elle obligé de faire élever ses enfants dans la « foi grecque? »

Un complément lugubrement comique de l'aventure du prince bavarois, c'est que la diplomatie lui a donné,

vivant, un successeur danois, né luthérien, de qui elle a exigé les mêmes engagements religieux, — et il les a pris.

Que de coups portés à la morale européenne, depuis un demi-siècle ! Et comment s'étonner que les peuples méprisent et soient méprisés, et que de toutes parts la foi et le respect périssent, et que sur toute la surface de la terre la force triomphe sans règle et sans pudeur !

UN LIVRE POUR L'ENFANCE.

MADAME TESTAS.

6 août 1867.

Il se fait d'incroyables quantités de livres pour les enfants ; mais, dans cette abondance, la perfection est rare, et même la bonne médiocrité ne se rencontre pas souvent. C'est un art particulier, qui exige des qualités peu communes, la simplicité, la piété, la gaieté, surtout l'expérience et la mesure. Malheureusement le goût d'écrire est indépendant de tout cela, et la fureur d'imprimer ne suffit pas. Les auteurs suivent quelque programme de bureau, remplissent quelque programme de libraire, et fabriquent des fadaises compliquées pleines de pédantisme et d'ennui. D'autres sont simples comme une femme qui se néglige. Cette simplicité en pantoufles, en camisole et en bonnet de nuit est un autre défaut qui touche au vice. Plutôt mille fois l'excès de tenue et tout ce que peuvent édifier les épingles, la gomme et le bougran. Toutefois, ni ceci, ni cela, ne vaut rien, et c'est presque toujours ou ceci ou cela.

Les *Contes* de Mme Testas, directrice de l'asile du quai d'Anjou, à Paris, franchissent très-heureusement l'un et l'autre écueils. Ils sont d'une simplicité parfaite, qui

n'est jamais étudiée, qui ne dégénère jamais en négligence. Une courte préface avertit qu'ils ont été contés avant d'être écrits. L'auteur les a essayés sur un auditoire très-compétent, le personnel même de l'asile confié à sa direction. L'on s'en aperçoit bien. Le rude métier de directrice d'asile est un métier de mère-grand. Le principal talent est de faire des contes, des apologues surfins qui ne laissent rien à deviner, et qui néanmoins cachent bien la leçon. Réussir dans le conte d'enfants est un don plus encore qu'un art. Mme Testas, qui manifestement entend fort bien cette besogne, et qui s'y exerce depuis longtemps, reconnaît que les plus habiles peuvent échouer quelquefois. Elle n'a recueilli dans son court volume que ce qui a été reçu avec un applaudissement général. Il est vrai qu'on ne peut rien désirer de plus clair, ni qui soit d'une morale plus pure et mieux ajustée.

Quant à l'intérêt, nous pourrions dire que ce point ne nous regarde pas, puisque les juges ont prononcé; mais nous devons avouer que nous avons lu ces contes, absolument comme s'ils étaient pour nous.

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

A condition que Peau d'âne ne soit pas conté ineptement par un professeur de rhétorique ou par un niais, Perrault a conté Peau d'âne pour La Fontaine et s'en est glorieusement tiré. Avec ces quelques pages, il est entré dans le rang éminent des classiques. Toutefois, ce ne serait pas absolument un éloge si Perrault avait voulu satisfaire un auditoire d'enfants et pourtant ne pas inquiéter les papas et les mamans doués d'une

oreille délicate. Madame Testas a réussi, certainement sans y penser, dans cette œuvre que Perrault aurait pu trouver difficile.

Tous ses contes sont parfaits pour les enfants, et la plupart sont conduits et tournés de manière à intéresser les hommes. L'honnêteté de l'âme, la bonne grâce aidée de l'esprit, l'expression juste, naturelle et souvent fine, l'à-propos de la morale lui assurent le succès qu'elle n'avait point cherché. Elle a d'autres qualités d'écrivain qui sont aussi les qualités du bon sens. Les enfants qu'elle met en scène agissent et parlent comme ils doivent agir et parler. Ils sont avertis, punis, corrigés, récompensés par des conséquences logiques de leur caractère très-ingénieusement mis en action dans les petits drames où elle les engage. La pensée chrétienne y est sans cesse présente, mais sobrement; elle manifeste sans sermon, sans emphase, par des traits qui portent toujours. Enfin, pour dernier éloge, ces contes sont admirablement appropriés à un auditoire d'enfants pauvres. On n'y trouve rien qui puisse éveiller des désirs insensés, exciter aucune convoitise ni aucune jalousie. Tout au contraire, ils présentent souvent d'aimables tableaux de la pauvreté laborieuse, honorée et contente. Quiconque a jeté les yeux dans un certain nombre des livres écrits pour les enfants appréciera ce mérite.

LA SCIENCE,

A PROPOS DE M. SAINTE-BEUVE.

I

14 août 1867.

Parmi les personnages considérables qui entourent M. Havin, dans son comité pour la statue de Voltaire, M. Sainte-Beuve est de ceux qui méritent considération. Il est sénateur, et il n'a pas fait le chemin du Sénat en carrosse comme les diplomates, ni à cheval comme les gens de guerre, ni assis sur un fauteuil comme les administrateurs, ni suspendu à une voiture de maître comme les chambellans, ni emporté par un coup de vent comme les ministres, ni soulevé par un coup de grâce comme les convertis. C'est un piéton très-laborieux, tout couvert des poussières d'une incroyable quantité de chemins. Il a hanté les cénacles les plus divers. Il a été *Joseph Delorme*, *Amaury*, l'un des *messieurs de Port-Royal*, et bien des choses encore. Il a siégé dans les conseils du docteur Véron, dans les chaires du Collége de France, sur les bancs de l'Académie. Peu d'hommes ont tant vu, tant expérimenté, tant tâté. Les souffles de l'adversité ne lui furent pas inconnus; il les a reçus sous la forme la plus dure aux gens de lettres,

celle du sifflet; il a été sifflé littérairement, politiquement et même parfois injustement. A travers ces pérégrinations mêlées de tribulations, gagnant les sommets de la gloire ou du moins ceux de la récompense, il a gagné aussi un âge respectable. M. Sainte-Beuve, encore plein de jeunes ardeurs, n'est plus un jouvenceau. Vapereau le fait naître en 1804. Il est ce que l'on peut appeler un homme qui connaît les choses du temps et les choses de la vie.

Il a eu des peurs bleues, je veux dire *rouges*, car telle est de nos jours la couleur des belles peurs. Ce fut après février 1848. Il se crut impopulaire et s'exila. En ces passes lugubres, toute la France s'amusa un moment de son hégire à Lausanne.

Il est aujourd'hui aux cimes de la popularité, et c'est surtout son courage que l'on admire, cette belle qualité française! Il craignit Caussidière et Sobrier, mais il ne craint pas Jésus-Christ. Il soutient que Jésus-Christ n'est point Dieu. Rien ne fait tant de plaisir à ceux qui n'en sont point convaincus, car ce doute ne laisse pas de les gêner en une multitude d'occasions; et si Jésus-Christ n'est point Dieu, quel autre sera gênant? Jésus-Christ une fois ôté des consciences, nul n'a plus à compter qu'avec le sergent de ville. L'art de vivre est simplifié.

M. Sainte-Beuve est l'un des maîtres de la pensée contemporaine. Il sait où le bât la blesse, et il lui parle au nom de la *Science*. Ce n'est pas moi, dit-il, c'est la *Science* qui enseigne absolument que Jésus-Christ n'est pas Dieu. L'esprit contemporain s'incline et demande ce que l'on peut répondre à la Science? Nous poserons à l'esprit contemporain une autre question : Qu'est-ce que c'est que la *Science?*

Les encyclopédistes, il y a cent ans, faisaient grand usage d'une autre dame, qu'ils appelaient la *Nature*. Joseph de Maistre cherchait quelqu'un qui voulût bien le présenter à cette dame-là. On ne savait trop où la prendre. Quand on la rencontrait, tantôt elle ne disait pas ce que l'on voulait lui faire dire, tantôt elle avait quantité de demoiselles de compagnie qui la contredisaient et qui, non sans titres, prétendaient être aussi la *Nature*.

L'embarras devint insoutenable. Les croyants bafouaient la *Nature*, les incrédules n'osaient plus l'alléguer. Mais comment se passer d'un si bel argument? Les successeurs des encyclopédistes ont inventé la *Science*.

Exactement comme l'ancienne Nature, comme le jeune Fouilloux, et comme le vieux Galvaudin, rédacteurs de journaux légers et graves; exactement comme le *Journal des Débats* et comme le *Hanneton ;* exactement comme les poètes du *Parnasse contemporain* et comme MM. Sainte-Beuve et Legouvé de l'Académie française, la Science dit que Jésus-Christ n'est pas Dieu. Mais la question de Joseph de Maistre se dresse toujours : Quelle est cette dame? d'où vient-elle? où demeure-t-elle? Faites voir ses papiers?

Y a-t-il *une* Science ou *des sciences?* Est-ce une mère, sont-ce des filles? La science est-elle mère de plusieurs filles, est-elle fille unique de plusieurs mères? Premières difficultés, qu'il serait bon de résoudre! La Science, c'est bientôt dit; mais il fait raisonner.

Ce n'est pas la première fois que la Science paraît sur la scène du monde; c'est-à-dire qu'un monsieur ou quelques messieurs, s'avançant tout au bord de la

rampe, affirment au public qu'il y a là, dans la coulisse, un être mystérieux nommé la Science, qui leur a dit ceci et cela ; en général, toujours la même chose, quand les messieurs en question veulent être absous de leurs peccadilles, applaudis et grassement payés.

La plupart ont obtenu ce qu'ils désiraient, quelques-uns ont longtemps occupé la place ; tous, promettant tous les plaisirs et tous les biens, ont mis les armes aux mains des auditeurs et le feu au théâtre. La Science qu'ils annonçaient n'est jamais apparue pour éteindre le feu et pacifier les combattants.

Jetons un coup d'œil sur les manifestations diverses de la Science au point de vue de l'esprit contemporain. Car il y a une science de Dieu et de l'homme dont l'esprit contemporain se détourne avec horreur, et qu'il ne faut pas lui proposer sans préparation.

Adam eut la science. Il connut Dieu et Dieu lui révéla la nature. Il nomma les êtres et les choses. Le serpent lui dit : Désobéis, tu connaîtras davantage, tu seras égal à Dieu ! Voilà deux sciences, les voilà face à face. En fait de philosophie, il ne s'est rien produit de nouveau depuis ce temps-là.

Le premier homme acquit la science du mal et dégénéra dans la science du bien. Il perdit l'innocence, et la race des maîtres naquit sur la terre. Cette race, Dieu ne l'avait pas créée ; elle fut un des premiers produits de la science du mal. « La liberté, c'est l'innocence, » dit Epictète. S'il a bien su tout ce qu'il disait, cet Epictète avait un beau génie !

Notons en passant que la première parole de Satan à l'homme est une confession de l'existence de Dieu. Plus tard, il a dit : *Non est Deus ;* mais Dieu a voulu tirer de

lui ce premier témoignage. Pour que Satan pût se dédire, il a fallu que l'homme décrût sensiblement de son premier état d'innocence et de lumière, et que la Science de Satan eût produit son effet. A présent, cela va tout seul. L'homme perfectionné se laisse dire carrément que Jésus-Christ n'est point Dieu, qu'il n'y a point de Dieu, que tout est Dieu.

Les débris de la première science d'Adam passèrent à Noé. Par cette science, Noé sut obéir à Dieu qui lui commandait de construire l'arche. Il la construisit avec l'aide et le concours de plusieurs ouvriers très-habiles en toutes sortes d'ouvrages matériels. Ce fut un beau palais de l'industrie. Nous savons qu'alors on s'amusait beaucoup sur la terre. Probablement, les académies et les écoles ne manquaient point; nul doute qu'il n'y eût aussi des sénateurs. Ce monde savant ne prévit point du tout les grandes eaux : comment prévoir et comment craindre une catastrophe *anti-physique?* Noé recueillit dans l'arche plusieurs couples des animaux que Dieu avait créés; la terre devait garder les germes, autres produits de l'industrie divine; et, seul avec ses enfants, image parfaite de celui qui devait s'appeler Pierre, Noé flotta sur les eaux du déluge.

Dans les temps historiques, Abraham est le père des sciences. Rien ne remonte plus haut. Par Abraham on touche à la révélation primitive, sur laquelle déjà le genre humain avait fait d'irréparables pertes. Or, il est vrai de dire d'Abraham, le plus savant des hommes, comme de Noé, qu'il était chrétien; et Job aussi, qui a prononcé cette grande parole : *Je sais que mon Rédempteur est vivant.*

On peut connaître bien des applications du caout-

choue, et bien des applications de la conscience en politique et en littérature, et n'être pas aussi savant que le bon paysan Job, de la terre d'Idumée.

Nous entrons dans la Science moderne, la Science Renan, Sainte-Beuve et Flammarion.

Salomon traita de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Il faut avouer que, personnellement, le roi Salomon put donner mauvaise idée de la sagesse pratique des encyclopédistes. Pour cette cause et pour d'autres, les Juifs conçurent peu d'estime de ce savoir si étendu et si recherché. Le prudent Ezéchias fit brûler les rouleaux de l'Aristote hébreu, ne voulant pas qu'ils vinssent à détourner le peuple de l'attention qui est premièrement due aux livres saints. Observons qu'à travers ses erreurs, ses oublis, ses défauts et ses crimes, grâce à une minorité de serviteurs et d'adorateurs de la Loi, le peuple hébreu fut en définitive le seul peuple honorable et libre que l'on voit dans toute l'antiquité.

La Bible est d'ailleurs le livre des sciences. Tous les savants qui l'ont prise pour guide ont reconnu et ont prouvé qu'ils tenaient le vrai flambeau. Bossuet y montre les principes du gouvernement et les règles de la politique ; Cuvier y épela les entrailles de la terre ; l'Américain Maury a connu la merveilleuse structure de la mer, en scrutant ce qu'en ont dit ces pasteurs des premiers âges, qui n'ont jamais vu que leurs fleuves tranquilles et leurs lacs endormis.

Cette Égypte cachotière, qui prétendait avoir toutes les clefs et qui reculait la date de ses connaissances à des quarante et cinquante mille ans avant Alexandre, se trouva moins savante que Joseph, le fils des pasteurs d'Hébron ; moins savante que Moïse qui vainquit ses

académiciens (si l'on veut prendre Joseph et Moïse pour des SAVANTS).

Les Égyptiens tenaient des Hébreux ce que les Grecs venaient apprendre à Memphis ; mais les Hébreux n'avaient pas tout dit, et les Égytiens n'avaient pas tout gardé. A juger de leur science par ce qu'en ont rapporté Thalès et Pythagore, le trésor était mince. Lorsque, plus tard, Strabon visita ces prêtres tant vantés, il n'en rencontra pas un qui sût autre chose que certaines cérémonies de leur culte ; encore en ignoraient-ils le sens.

Quelques-uns ont attribué aux Phéniciens la paternité de la philosophie grecque ; mais qui sait quelque chose de la philosophie des Phéniciens ? Cadmus était de Phénicie, *dit-on,* et se trouvait chez les Grecs à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. Il leur fit présent de l'alphabet et de la philosophie, et c'était vers le temps de Josué. On peut le croire, mais il y a de meilleurs garants de l'existence et de la mission des Apôtres ! Sept ou huit siècles après Cadmus, vint Phérécyde, syrien, dit Cicéron. Syrien de Syrie ou de Scyros ? on l'ignore. On assure seulement qu'il avait lu les Phéniciens. Le premier, il écrivit en prose ; il forma Pythagore et Thalès : et voilà l'honneur de la Phénicie, qui l'élève au rang de témoin de la Science contre l'Évangile !

Mais Aristote réclame l'antiquité pour les Perses. Les Mages admettaient la coexistence de deux principes, un dieu du bien, un dieu du mal, co-éternels, également puissants. Ce sont, d'après Aristote, les plus anciens philosophes : ils ressemblent beaucoup aux plus nouveaux. Cependant les anciens étaient moins fous. D'abord, on ne leur avait pas dit autre chose ; ensuite, ils

croyaient à la victoire du bien, à l'éternelle séparation des bons et des méchants. Mais qui étaient les bons et qui étaient les méchants? Les bons portaient des habits blancs, couchaient sur la dure et mangeaient des légumes.

Les Mages ont eu Zoroastre, inventeur de la magie et de l'astrologie. Ils vivaient dans le feu. Quand a-t-il vécu? On est moins affirmatif. Xantus : Six cents ans avant l'expédition de Xerxès. Suidas : Cinq cents ans avant la guerre de Troie. Plutarque : Cinq mille ans avant la prise de Troie. Aristote : Six mille ans avant Platon. Selon Banier, Zoroastre est le même que Mesraïm, fils de Cham : Justin dit qu'il fut roi de la Bactriane ; Prideaux, qu'il était d'origine juive et domestique du prophète Daniel. Faites-vous une opinion.

Quelques principes de la doctrine de Zoroastre, transmis par Eusèbe, autorisent le sentiment de Prideaux : il dit que Dieu est éternel, cause générale, source de tous biens, père de la justice, créateur de la nature. En même temps, la religion de Zoroastre autorisait le plus monstrueux des incestes.

Ce n'était pas assez de connaître la science des Mages. Les Grecs qui voulaient prendre le brevet de philosophie, allaient admirer les gymnosophistes de l'Inde. Ceux-ci adoraient une souveraine intelligence, répandue dans tout l'univers, enseignaient la métempsycose, dédaignaient le plaisir, bravaient la douleur, méprisaient la mort. Les Grecs leur empruntèrent le fond de maintes sentences héroïques qu'ils ciselèrent, sans négliger de mettre à rafraîchir le vin des banquets. Suivant Pline, ces fameux Indiens parvenaient à contempler le soleil, de son lever à son coucher, avec des yeux

fixes ; quelques-uns réussissaient à se tenir tout un jour debout sur un seul pied. O Science !

C'était entre les peuples une grande émulation d'avoir des sages comme aujourd'hui d'avoir des fusils à aiguille. On se disputait aussi l'antiquité de la sagesse. La Thrace y prétendait et vantait son Orphée. Les Gaules mettaient en avant leurs Druides. Les quartiers philosophiques des Druides ne seraient point méprisables. Si l'on en croit un fragment conservé par Diogène Laërce, Aristote les tenait pour les plus anciens. Il en a dit autant des Perses ; mais peut-être que les Perses ont acheté Aristote. Nous devons, nous autres Gaulois, par esprit national, maintenir les droits des Druides.

Ils enseignaient la piété envers les dieux, l'amour de la patrie, le courage militaire, le mépris de la mort. Leur originalité consistait à composer d'immenses poëmes qu'ils n'écrivaient pas, regardant l'écriture comme ennemie de la mémoire. Ramus déplore leur erreur, sans laquelle, dit-il, nos Gaules auraient fourni des Platons, des Aristotes, des Euclides, des Ptolémées et peut-être des auteurs encore plus fameux. Néanmoins, que les Druides soient bénis de leur préjugé contre l'écriture ! autrement, M. Duruy ne manquerait pas de nous faire apprendre leurs poëmes. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme et ne souillaient point ce dogme par les folies de la métempsycose. Au jugement de César, c'est la doctrine de l'immortalité de l'âme qui rendait les Gaulois si courageux. Leur doctrine ne les préserva pas de l'infamie des sacrifices sanglants, ni leur courage de la conquête romaine. Dieu sait ce qu'il y avait dans leurs poëmes si regrettés de Ramus ! Mais nous pouvons nous assurer que ces débris de la vérité pre-

mière, qui restaient partout, ne suffisaient pas à soulever le poids de la malédiction et souvent même le rendaient plus lourd. Ces débris n'étaient en quelque sorte que la pierre sur laquelle le sacerdoce diabolique aiguisait le couteau du sacrifice.

Nommons les sages de la Grèce. On les borne à sept par une sorte de superstition du nombre, sans faire entrer toujours les mêmes dans le canon. La spirituelle Grèce les admira surtout pour avoir imaginé quelques stratagèmes de guerre, de politique, de commerce, stratagèmes essentiellement grecs; ou pour avoir résolu quelque problème de physique, ou aiguisé quelques bons mots. Pittacus et Périandre furent des tyrans assez durs; Cléobule excella dans la composition des énigmes; Mison, déclaré le plus sage des Grecs cent ans avant Socrate par l'oracle d'Apollon, était misanthrope; Anacharsis le Scythe disait de jolies choses comme celle-ci : « La vigne porte trois sortes de fruits : la volupté, l'ivresse et le remords. » Cela pourtant ne menait pas loin.

Et le monde en restait à ces beaux débris ramassés par Pythagore, un peu à l'aventure, que personne ne pouvait mettre en ordre et qui demeuraient inféconds.

Socrate! Il s'était trouvé dans la même école de philosophie avec Périclès et Euripide. C'est l'époque brillante de la civilisation grecque. Athènes se remplit de grands artistes, d'orateurs, de sophistes, de gens de lettres. Tout citoyen y était homme de guerre et homme d'Etat; la sédition surtout y exerçait le pouvoir, et le jour d'Alexandre approchait. Jour décisif, dernier jour!

Socrate n'a rien écrit, mais il a beaucoup parlé, si

l'on en croit ses disciples Xénophon et Platon. Personnellement, tel qu'ils le représentent, c'est le bon vivant dont le blasphème de M. Renan veut donner la figure à Notre-Seigneur. Pour rabaisser Jésus-Christ, la *Science* qui se respecte et qui veut n'avoir pas l'air d'insulter grossièrement, se voit forcée de le rapprocher de l'homme qu'elle estime le plus. Que Jésus ne soit qu'un homme, elle consent qu'il soit le plus grand, le plus sage, le plus juste, le plus saint. La conscience publique ne s'y trompe pas, et là même où elle est moins délicate, elle leur crie qu'ils font injure au Fils de Dieu.

Néanmoins, Socrate possédait une rare puissance d'esprit. Il s'éleva plus haut que n'avait su encore atteindre l'intelligence humaine privée du secours de la révélation. Platon dit qu'il ajouta du feu au feu; en d'autres termes, de beaucoup d'étincelles éparses, réunies à ses propres lumières, il fit un grand foyer. Ce foyer, Platon lui-même l'entretint et l'augmenta.

La sagesse antique n'a cessé de chercher à se mettre en possession de la vérité, comme d'un bien perdu dont l'humanité conservait le souvenir. On a comparé les sages du paganisme à des hommes ivres qui, voulant retourner chez eux, frappent à toutes les portes et prennent toutes les maisons pour la leur. Toujours un reste de raison leur fait entrevoir ce qu'ils cherchent, toujours un fond inépuisable de corruption leur fait perdre le vrai chemin. Socrate tombe lourdement des hauteurs où il s'élève, Platon a des voluptés qu'il ne veut pas abjurer, Aristote ne peut se désembourber de la matière et lui accorde l'éternité. Mais par leurs côtés véritablement lumineux, ils sont chrétiens.

Platon commença d'écrire immédiatement après les

trois derniers prophètes. On conjecture qu'il avait eu quelque connaissance des livres saints. Sa *République* semble parfois tracée et plus souvent contrefaite sur le modèle de la République des Hébreux. Ses devanciers, ses contemporains et lui-même avaient assez fréquenté de Juifs pour connaître au moins cette parole de Moïse : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est UN. » Cette parole leur traduisait la voix de la nature, qui parle si universellement et si haut de l'unité de son Créateur.

Il est toujours certain que cette philosophie ou science grecque, qui par ses représentants les plus illustres a tant trébuché et tant dit de folies, a aussi, dès son origine, comme Satan dans l'Éden, confessé contre elle-même quelques principes d'un ordre tout à fait supérieur, par conséquent chrétiens. « Platon établit, dit Dacier, qu'en aucune science il ne faut jamais recevoir que ce qui s'accorde avec les vérités éternelles et avec les oracles de Dieu. Par ces vérités, il entend une tradition qu'il prétend que les premiers hommes avaient reçue de Dieu. » Ce même Dacier, qui connaissait si bien son Platon, et qui l'interprétait sous le contrôle d'un public autrement compétent que celui de nos jours, ne le prenait pas du tout pour l'inventeur du Christianisme. Il le considérait comme un apologiste suscité d'avance par un effet de la divine miséricorde envers le genre humain : « Dieu, pour fermer la bouche « à l'incrédulité, préparait déjà la conversion des « païens, si souvent prédite par les prophètes... N'est-ce « pas l'ouvrage de Dieu, qu'un païen qui, dans la plus « idolâtre des villes et près de quatre cents ans avant « l'Évangile, annonce et prouve une grande partie des « vérités de la religion chrétienne?... » Il ajoutait sage-

ment, en honnête hommme instruit et qui n'entendait pas se moquer, si se faire moquer : « Sachons démêler « les vérités qu'il a plu à Dieu de lui découvrir (à « Platon), d'avec les illusions dont il les a enveloppées. « Nous pouvons le faire, et nous avons la règle, qui est « la parole de Dieu. » C'est, en effet, le seul moyen de tirer parti de Platon pour la raison humaine.

II

Après Platon, il n'y a plus d'invention philosophique. La sagesse humaine a dit son dernier mot : il est obscur, impuissant, infécond ; il ne peut être illuminé que par la parole du Christ. Mais ce n'est pas encore le Christ qui vient ; ce sont les sophistes qui accourent, et la doctrine de Platon, au bout de quatre siècles, va sombrer dans l'athéisme, comme depuis longtemps la patrie de Platon a sombré dans la conquête romaine.

Les Romains n'étaient point philosophes, ni artistes : ils étaient le peuple croyant et dur d'un démon qu'ils appelaient Rome. Le démon, leurs chefs le nommaient d'un autre nom, ignoré des esclaves qui devaient lui assujétir la terre, en subissant eux-mêmes le joug le plus lourd et le plus humiliant qu'aucune civilisation ait porté.

Les Romains accomplirent leur tâche. Ils amenèrent à Rome tous les dieux, tous les chefs-d'œuvre, tous les trésors des nations. Ils eurent alors les floraisons de l'esprit, la littérature, les arts, la philosophie, — et l'empire ! Néron fut le bilan des longues conquêtes de Rome et du plus lent labeur de l'esprit humain. La terre n'a-

vait jamais vu de peuple aussi fort, ni à ce point avili. Déjà, quand Virgile chantait, quand Jésus naissait à Bethléem, la fille d'Auguste, maître de la terre, s'était prostituée sur la tribune encore chaude de la parole et encore tachée du sang de Cicéron ; déjà Caligula avait relié le Capitole au Palatin par la construction d'une maison de débauche : Néron fit voir à Rome un maître plus cynique, et Rome l'adora. Voilà l'enfantement de la Science : il ne lui restait qu'à enfanter la mort, et elle ne pouvait tarder de faire au monde ce dernier présent, le seul que le désespoir de l'homme crût encore pouvoir invoquer des dieux.

Mais entre l'empereur Auguste et l'empereur Néron, pendant que passaient les Tibère, les Claude et les Caligula, Dieu avait envoyé son Fils unique. La vraie science, la vraie Sagesse, la vraie Lumière était donnée au monde, et avec elle la Vie. Jésus avait construit de ses mains et lancé du Calvaire une arche plus grande que celle de Noë, et faite pour lasser de plus longs orages ; il en avait choisi le pilote éternel, et il lui avait dit : « Je suis avec toi et rien ne prévaudra. » Et ce pilote, Pierre, était dans Rome en même temps que Néron.

M. Sainte-Beuve veut-il relire cette histoire ? Tout savant qu'il est, nous croyons qu'il en a besoin. C'est la véritable histoire de la vraie science ; elle peut être résumée en quelques mots.

Celui donc à qui toutes les nations furent données en héritage, le Fils unique de Dieu, notre Sauveur et roi Jésus-Christ, mourut le visage tourné vers l'Occident, et il inclina de ce côté la tête en rendant le dernier soupir, comme pour indiquer la portion du globe où vivrait la race directrice du genre humain, et là, dominait ce

monstre, cet empire universel que les prophètes avaient appelé la Bête, qui broyait et dévorait l'humanité.

C'était la Bête qui, d'un coup de sa puissance brutale, pour faire plaisir à des vaincus méprisés, venait d'écraser sur la croix, la liberté, la justice, l'amour, l'innocence reconnue, la vérité manifeste ; et en faisant cela, elle avait dit avec dédain : Qu'est-ce que la vérité? Le Christ mourant sur la croix était le type divin de tout ce que la savante Rome haïssait, opprimait et voulait faire mourir ; mais Lui, du haut de la croix, tournant le front vers Rome, la choisissait pour être l'instrument premier par lequel son Église devrait tout ressusciter et tout affranchir.

Cette Église, elle se trouvait là tout entière, au pied de ce gibet. Quelques hommes effrayés, quelques femmes en pleurs. Elle avait mission de détruire la Bête, de lui prendre sa langue, ses peuples, ses armes, de lui prendre Rome et d'en délivrer le monde, qui lutterait pour n'être pas délivré. Non-seulement l'Église ignorait comment elle pourrait accomplir l'œuvre, elle ne savait même pas que l'œuvre lui fût assignée. Tout consistait en quelques paroles dont elle ne comprenait pas encore le sens : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez, prêchez l'Évangile à toute créature... Enseignez les peuples et baptisez-les, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* La liberté du monde était dans ces paroles ; ces paroles devaient rompre toutes les chaînes, illuminer toutes les ténèbres, ouvrir l'éternité.

Bientôt remplis du Saint-Esprit, qui vint, selon la promesse de Jésus, leur *rappeler* et leur apprendre toutes choses, les Apôtres se répandirent sur la terre, ne se laissant arrêter par aucune puissance des hommes ni

de la mort. Et Pierre, à qui il avait été plus expressément dit de délivrer les captifs, *dissolve catenas*, partit sans chaussure pour faire le siége de Rome et y asseoir sa principauté. Il prit Rome, il y planta la croix de son maître et la sienne, et ce fut fait à toujours. Au pied du Capitole romain, l'arbre du Calvaire poussait son rejeton immortel. *Qu'est-ce que la vérité?* Voilà, Pilate, ce que c'est; et le Capitole est vaincu, et maintenant la liberté est sur la terre.

César veut arracher ce germe, il le veut avec rage. Il y emploie la fureur de ses esclaves, qui remplissent le Sénat, les armées et la ville : l'arbre grandit, l'Évangile est prêché, les ténèbres se dissipent, les chaînes tombent, l'Olympe croule, écrasant les autels et le trône de César. Après trois siècles, lorsque la terre est devenue un lac de sang chrétien, la croix du Calvaire est répercutée par ce miroir du témoignage, et le *Labarum* apparaît dans le ciel, mettant la force matérielle aux mains des patients qui n'ont lutté que par le sacrifice de leur vie. Le peuple du Christ est constitué avec tous ses droits de peuple. Il a droit de se défendre, droit d'attaquer, droit de conquérir. Dans la personne de Constantin, il devient empereur; mais en même temps l'empire est vaincu. Réduit à changer de lieu comme de lois et de vie, l'empire laisse Rome au pontife de son vainqueur.

Ainsi opéra cette science, annoncée si longtemps par le peu de lueurs qui jusqu'à son avénement avaient pu jaillir de toute science humaine. On aurait tort de la mépriser parce qu'elle se nomme *la science du Crucifié.* Nulle autre science n'a autant fait et ne promet autant.

Nous savons ce qui l'a précédée. Tout ce qui a suivi

et s'est élevé avec la prétention de la contredire, n'a été qu'une déviation qu'elle a promptement redressée ou qui s'est promptement abîmée dans une négation imbécile. On a renouvelé Platon et tous les sophistes, qui avaient détruit Platon ; on a inventé des hérésies ; on a fait de la chimie et de la physique, et on a prétendu tirer de l'œuvre de Dieu des preuves contre l'existence de Dieu. Tout s'est trouvé aussi contraire au fond même de la nature humaine qu'à la vérité qu'il s'agissait de détruire. On a réussi à plonger la presque totalité du genre humain dans une abjecte ignorance de cette vérité divine : l'ignorant même demeure chrétien par le cœur et par le bon sens, et il hausse les épaules quand M. Sainte-Beuve lui dit : « qu'il n'y a plus moyen de croire aux vieilles histoires et aux vieilles bibles, » que l'histoire, la critique, les sciences naturelles, la *Science* en un mot, a ruiné tout cela.

M. Sainte-Beuve aura le temps d'apprendre qu'en fait de bible, il n'y en a pas de plus ruinée par l'histoire, par la critique, par les sciences naturelles et par toute science que la bible de son précieux ami M. Renan, déjà mise au niveau des bibles de Freret, de Dulaure et de Strauss. Et les bibles de M^me^ Sand aussi sont ruinées, et déjà elles ont plus que l'âge de leur charmant auteur. Et enfin les *Causeries du lundi*, autre bible nouvelle, subiront le même destin, malgré leur mérite plus aimable. Car il n'est pas possible que l'esprit français ne se dégoûte de l'alambiqué, du scepticisme, du vide, des fadaises et des lubricités qui sont là-dedans.

M. Sainte-Beuve, auteur de ces *Causeries du lundi*, proclame qu'il « se crée lentement *une morale et une justice* « *à base nouvelle*, plus solide que par le passé, parce qu'il

« n'y entrera rien des craintes *puériles* de l'*enfance*. » C'est sa pensée, sans doute. Mais où M. Sainte-Beuve s'assure-t-il d'être sorti lui-même des puérilités? Est-ce que ses livres ne sont pas des puérilités toutes pures? N'est-ce pas une enfance de croire, comme il en a l'air, que l'on devient prophète de la même façon que sénateur?

Napoléon Ier, de la race dont le monde fabrique ses dieux, et qui voyait les hommes de son temps se disposer à en venir là, conserva ou retrouva ce qu'il lui fallait de raison pour protester contre l'*endivinement*. Il déclara qu'il se sentait homme et non point Dieu; M. Sainte-Beuve, pauvre parnassien échauffé, s'installe résolument prophète ou d'un Dieu qu'il nie, ou d'une religion sans Dieu, ou d'une morale et d'une justice sans religion. Tout lui est bon, et même il n'a besoin de rien, pourvu que sa science prophétise. Ni un premier être ni un premier principe ne lui sont nécessaires; il peut se passer de ces ingrédients indispensables à la faiblesse des anciens sages! Dans la crise où les débauches de la science athée ont engagé le monde, il ne voit qu'une chose à faire, il la propose lestement, comme il écrirait un article sur le quatorzième amant de quelque grande femme de lettres, matière où il est savant :

« ... Il n'y a qu'une chose à faire pour ne point languir et *croupir* en décadence : passer *vite et marcher ferme* vers un ordre d'idées raisonnables, *probables*, enchaînées, qui donne des *convictions* au défaut de *croyances*, et qui, tout en laissant aux restes de croyances environnantes toute liberté et sécurité, *prépare* chez tous les esprits *neufs et robustes* un *point d'appui pour l'avenir*. »

Voyez-vous ce vigoureux, et comme il tient son affaire! Ne point *croupir* dans la doctrine de Jésus-

Christ, passer vite, *marcher ferme* du côté d'un ordre d'idées *probables;* dégager de la *probabilité,* des *convictions* remplaçant des *croyances*! Quoi de plus simple, de plus facile, de plus clair? Et tout ce travail *préparera* aux esprits *neufs et robustes* un point d'appui pour l'*avenir*. Quoi de plus tentant!

Seulement, puisque c'est la science qui fera tout cela, il faut aider la science.

Et comme le commencement du salut est de ne point croupir dans l'Évangile, la science qu'il faut premièrement aider est celle du joli Renan, qui offre au genre humain de le débarrasser de l'Évangile en le débarrassant de Jésus-Christ.

Faisons donc d'abord un petit acte de foi à la science du joli Renan. Prenons les yeux fermés, en esprits neufs et robustes, la conviction que le joli Renan est aussi incapable de tromper le monde que de se tromper soi-même; qu'il sait mieux l'hébreu que saint Jérôme et même que les Septante; qu'il est plus au courant des choses de Jésus-Christ que ne l'était saint Paul; que Jésus-Christ n'a point fait de miracles, que ses disciples n'en ont point fait, qu'il n'y pas eu de conquête du monde par ces honnêtes fourbes, ou que du moins cette conquête ne signifie rien, et surtout ne signifie pas qu'ils eussent la vérité; que le premier signe de la fausseté d'une chose, c'est la croyance qu'on y a, et que cette chose est d'autant plus fausse que la croyance a tenu plus longtemps; soyons convaincus que le Christianisme, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX, est un pur aveuglement du genre humain; soyons convaincus, enfin, que Jésus-Christ n'est pas Dieu, puisque le joli Renan l'assure et en a su persuader l'auteur des *Cause-*

ries du lundi. Alors, Jésus-Christ écarté, le reste de Dieu ne tiendra pas beaucoup. Aussitôt nous entrerons dans l'ordre d'idées *raisonnables* et *probables* qui devra remplacer les croyances par des convictions et préparer aux esprits robustes qui viendront après nous un point d'appui... pour l'avenir !

En attendant le point d'appui, nous flotterons peut-être un peu. Nous serons carpocratiens, gnostiques, pétrobusiens, manichéens, pyrrhoniens, déistes, panthéistes ; mais nous ne serons plus catholiques, c'est l'essentiel, et nous ne manquerons pas de devenir athées. La *Science* aura touché le but.

Nous achevons le raisonnement de M. Sainte-Beuve. Si nous concluons mal, il nous le dira. Mais, alors, qu'il s'en prenne à ses prémisses, et à l'histoire et à la critique, tant invoquées par lui : ce sont elles qui fournissent ces conclusions. Nous croyons d'ailleurs que M. Sainte-Beuve ne les récusera pas. On ne se sépare point de Jésus-Christ pour prendre un autre dieu ; le fanatisme anti-chrétien le plus ardent ne saurait pousser jusque-là un vieux homme de lettres à qui le vif sentiment du ridicule n'a jamais manqué. M. Sainte-Beuve peut faire le prophète, c'est déjà fort, c'est un prodige de l'habit de sénateur ; il ne fera pas le prêtre ! Il est purement et simplement athée, membre, dit-on, de ce banquet des athées où s'asseoient *sub rosâ* plusieurs autres des *Considérables* de M. Havin-Voltaire. Il ne se fait point là de cérémonies : on y veille seulement à ne point s'y trouver treize à table, et l'on n'invoque aucune divinité, faute d'en connaître une qui assure l'heureuse digestion des trop bons repas.

Mais, hélas ! la Science qui insuffle l'athéisme a comme

une autre ses *desiderata*. Elle ne rend point compte de tout, elle ne fait point raison de tout, et elle bronche notamment devant la construction de l'âme humaine. Il y a là des labyrinthes que Jésus-Christ seul connaît bien, et des tanières insondables, d'où les dieux sortent à foison lorsque Jésus-Christ n'y a pas jeté sa clarté. Ce mystère a fait jusqu'ici chavirer tout l'ordre des idées *raisonnables et probables* qui doivent fournir le fameux « point d'appui » pour l'avenir.

Tacite, ayant raconté l'entrevue de Tibère avec un astrologue qui lui promettait le trône, observe que la plupart des hommes croiront toujours que l'avenir de chaque mortel est fixé dès sa naissance; et que si les prédictions des astrologues ne se vérifient pas, on l'imputera à leur ignorance ou à leur imposture, mais non pas à l'art, dont la certitude lui paraît démontrée [1]. Voilà déjà l'astrologie, et les superstitions qui s'ensuivent.

De son côté, La Bruyère fait cette remarque : « Je sens « qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait « point; cela me suffit, tout le raisonnement du monde « m'est inutile ; je conclus que Dieu existe. » Un Dieu, des astrologues et point de Christ révélateur et rédempteur, la chaîne des idées « raisonnables » est cassée, et Tibère, à qui l'on a promis l'empire, devient empereur et Dieu. Les mathématiciens *convaincus* n'y feront rien ; il faut des martyrs qui croient un autre dieu que Tibère, sinon le monde rentre à pleines voiles dans l'océan de la

[1] Je ne peux donner ni indiquer le texte. J'écris de mémoire, dans un port de mer très-civilisé, où les journaux ne manquent pas, mais où il est difficile de se procurer Tacite. Il y avait ici une abbaye, Tacite s'y trouvait. On a supprimé l'abbaye en 93, et Tacite est parti avec les moines; il ne reviendra qu'avec eux.

mort. Un mot de Fénelon résume l'histoire universelle sur ce sujet : « Le culte a dû naître avec le genre hu-« main. Il a fait sentir aux hommes ce qu'ils se doivent « les uns aux autres, par rapport à Celui à qui ils doi-« vent tout. C'est lui qui a modéré, policé, uni les hom-« mes. Ce lien si puissant a manqué à tous les peuples « qui ont oublié Dieu. Il a fallu par *politique* y revenir, « et les hommes égarés, faute de la vraie religion qu'ils « avaient perdue, *n'ont pu se passer d'en inventer de ridi-« cules et d'affreuses.* »

Nous en avons sous les yeux la preuve vivante et d'aujourd'hui. Luther s'est élevé contre la foi catholique, et il a beaucoup détruit dans le monde qu'elle avait édifié. Il y a trois cents ans ; c'est à peu près le temps qu'il a fallu aux sophistes pour noyer la belle doctrine de Platon dans la fange dont Rome allait pétrir les autels de ses empereurs, ses derniers dieux et les plus honorés. Pour connaître les effets de la destruction luthérienne, il suffirait de regarder en Angleterre, où conspire contre l'ordre social et contre elle-même l'immense populace, la plus misérable, et la plus ignorante qui soit au monde ; en Allemagne, où les nationalités meurent sous la faulx implacable de la conquête ; en Russie, où le protestantisme, devenu instituteur, n'a élevé que des bourreaux. Mais dans ces pays une ombre de christianisme reste encore, et, quoique vaincue, ne cesse pas de lutter. Il faut aller en Amérique. Là le sol n'était pas chrétien, le protestantisme a trouvé une terre dénuée, qui n'avait point porté de saints ni de martyrs : toutes les aberrations religieuses y sont en fleur. Cependant les missionnaires catholiques sont arrivés par là, et dans le rayon de leur pa-

role, la raison humaine n'atteint pas l'apogée de ses frénésies et de ses délires.

Mais plus loin, hors du rayon apostolique, la raison a conquis un espace où elle domine absolument, sans aucun souvenir qui la contraigne, sans aucune aspiration qui la gêne. Qu'y a-t-elle créé? Le Mormonisme, c'est-à-dire quelque chose qui est infiniment au-dessous de la religion de Mahomet. Un bas imposteur, un chenapan authentiqué a crié au milieu des protestants américains qu'il avait une révélation divine : il s'est vu bientôt à la tête d'une foule et presque d'un peuple. Il a eu pour successeur un madré compère, un nommé Brigham, encore vivant, qui a vu croître le nombre de ses fidèles, qui leur a tout simplement donné pour loi et pour religion sa volonté, et qui est aujourd'hui le souverain le plus obéi du monde. Ces Mormons savent lire; ils sont ingénieurs, cultivateurs; ils se sont bâti une ville très-bien alignée, éclairée au gaz; ils ont un théâtre et point d'autel. Voilà des gens qui vont au raisonnable et au probable; mais ils ont un dieu : et c'est Brigham. Il faut un dieu, on le prend comme il se trouve ou comme il se donne, plutôt que de n'en avoir pas. Il faut une religion ; on l'invente ridicule et affreuse, sans prières, sans autels et sans vertu, mais non sans sacrifices.

Il y a un sacrifice chez les Mormons, le même que le vieux Moloch a partout et toujours exigé, le sacrifice du faible, le sacrifice de la femme et de l'enfant. Brigham a fait don à son église de la polygamie, que Joë Smith n'avait pas instituée. La femme chez les Mormons n'est pas, comme en Asie, l'esclave oisive d'un maître nonchalant et couvert d'or! elle travaille pour un pleutre en habits sales, sans politesse, sans littéra-

ture et sans beauté, qui travaille lui-même pour Brigham, en attendant que Brigham ait pu lui procurer d'autres esclaves que ses femmes et ses enfants.

Et comme cet ordre est contre nature, Brigham le maintient par l'esclavage et par l'omnipotence de la police, ministres indispensables, et partout présents dans l'histoire, de tout pouvoir qui ne confesse pas Jésus-Christ. L'esclavage et la police omnipotente, vrais « points d'appui pour l'avenir ! »

Si elle peut durer, la civilisation des Mormons, parfaitement scientifique, sera parfaitement la civilisation du Dahomey, avec une école de vaudeville, une école polytechnique, et probablement une école de gladiateurs. Toutes ces écoles existaient à Rome du temps de Néron, et il y avait même des tribuns et des sénateurs pour en empêcher la décadence et en procurer le progrès.

Cette civilisation pourra s'établir et durer en Mormonie et se rétablir et durer ailleurs, jusqu'à ce que s'y introduise la *science du Crucifié*, la seule par laquelle les hommes se laissent bien persuader qu'ils sont libres et qu'ils ont une âme à sauver; la seule aussi qui leur enseigne à sauver leur liberté et leur âme.

Sénateur ! sénateur ! si par hasard vous veniez à douter que votre âme fût bien en état de paraître tout à l'heure devant Dieu, par quel moyen chimique, physique ou critique entreprendriez-vous de purifier votre âme ?

III

21 août 1867.

Voici des réflexions du *Journal des Débats* qui nous concernent. Elles ont le mérite de faire bien voir ce qu'est devenu ce fameux établissement de politique et de littérature, où tous les gouvernements, depuis trois quarts de siècle, ont pris tant de sénateurs. Nous les reproduisons par ce motif, et aussi pour ne pas priver M. Sainte-Beuve d'un secours très-sortable à son génie :

« M. Veuillot vient de publier un article, ou plutôt une sorte de mandement en deux parties, où il expose ses idées sur la science. Le rôle de la science consiste simplement, selon M. Veuillot, à venir en aide à la théologie, et son premier devoir est d'être rigoureusement orthodoxe. Hors de l'orthodoxie, la spéculation scientifique s'égare nécessairement dans le faux et le vide. On connaît cette théorie qui n'est pas neuve, et qui tend à placer le miracle de la Salette sous le patronage de l'Académie des sciences. M. Veuillot n'y ajoute rien de son propre cru, excepté des considérations sur la philosophie de Platon et sur la chaussure de saint Paul ; mais le rédacteur de l'*Univers* croit dire des nouveautés quand il expose brutalement certaines idées que les habiles du parti ont cru devoir seulement indiquer avec précaution.

« Là où les maîtres ont glissé légèrement, il appuie et souligne avec complaisance. Si nous parlons de ce mandement de l'Evêque laïque de l'*Univers*, comme on a appelé M. Veuillot, c'est à cause de la conclusion, qui est d'une bizarrerie à laquelle on ne s'attendait pas. La science rationaliste doit, selon M. Veuillot, conduire le monde au mormonisme. Pourquoi et comment? C'est ce qui ne nous est pas expliqué. Les Mormons sont une secte religieuse ; ils ont des livres saints fabriqués par eux, en vertu d'une prétendue révélation, et qui sont imités de la Bible et du Nouveau Testament; ils se qualifient eux-mêmes de saints, et ils font à tout propos étalage de maximes édifiantes et religieuses

avec autant d'onction et d'agrément que M. Veuillot lui-même.

« Quel rapport peut-il donc y avoir entre une telle secte et la science rationaliste, qui ne tient compte que des faits positifs et n'admet pas la révélation? Si M. Veuillot veut y regarder de près, il s'apercevra qu'il y a plus d'affinité entre ses propres dispositions d'esprit et celles des Mormons, qu'entre ces derniers et les partisans de la liberté scientifique. Le mandement dont nous parlons est adressé à M. Sainte-Beuve.

« P. David. »

Le *Journal des Débats* outrepasse les droits d'une loyale contestation lorsqu'il donne à croire que nous voulons placer le miracle sous le patronage de l'Académie des sciences. Notre pensée est précisément tout le contraire, et nous engagerions plutôt l'Académie des sciences à se placer sous le patronage du miracle, c'est-à-dire à confesser tout bonnement le miracle constaté, quitte à déclarer qu'elle n'y comprend rien. Cette bonne foi lui augmenterait le bon sens, ce bon sens lui augmenterait la lumière, cette lumière épargnerait aux savants des disgrâces souvent ridicules. Il est certain, par exemple, que M. Renan, pour n'avoir pas voulu se placer dans la clarté du miracle, s'est cassé le nez au tombeau de Lazare et en beaucoup d'autres endroits, ce qui altère grandement les agréments de son visage scientifique. Certes! il est toujours joli; mais, sans ce nez cassé, combien il serait plus joli!

Quant au défaut de nouveauté, le *Journal des Débats* se fait tort en nous adressant ce reproche. Il devrait savoir que nous faisons profession de ne rien dire de nouveau. Si quelquefois nous l'étonnons, c'est par effet de l'ignorance où il s'entretient. Ces choses qui le surprennent sont de toute antiquité. Ainsi nos considérations sur la philosophie de Platon, qu'il pense être de notre cru,

sont prises d'un auteur du dix-septième siècle, non méprisable et qui lui-même ne les avait pas inventées. Est-ce que la « science » du *Journal des Débats* aurait du révélé ou de l'inédit sur Platon !

Il mentionne aussi, en passant, nos « considérations sur la chaussure de saint Paul, » et l'on voit qu'il lit Voltaire. Nous admirons son esprit. Mais il voudra bien remarquer que nous avons parlé des pieds nus de saint Pierre et que ces pieds nus constituent un argument d'une certaine importance lorsqu'il s'agit de la conquête de Rome, de l'empire et du monde. L'Ecriture Sainte, pour donner une idée de la force redoutable d'un conquérant, dit que pas une courroie ne manque à la chaussure de ses soldats et qu'il veille aux pieds de ses chevaux. Toutes les histoires militaires nous font comprendre l'importance de la chaussure dans les armées. La grande gloire de l'armée de Sambre-et-Meuse ou de quelque autre est d'avoir fait campagne sans souliers. Nous parierions que monsieur Duruy n'a pas omis ce détail dans ses histoires patriotiques, et les rédacteurs du *Journal des Débats*, tous plus ou moins gens de collége, ne dédaigneront point, quand le jour viendra, d'emboucher le clairon. Si l'armée victorieuse est sans chaussures, c'est alors que la victoire tient du miracle.

Or, saint Pierre a entrepris la conquête de Rome sans chaussure, en d'autres termes, dans des conditions qui eussent également déconcerté tous les héros de Sambre-et-Meuse et tous les héros du *Journal des Débats*. Puisqu'il est question de la valeur réciproque de la science chrétienne et de la science rationaliste, nous cherchons ce que le *Journal des Débats* peut trouver de plus raisonnable que cette raison des souliers. Car, ou la science

chrétienne qui s'est emparée de Rome et du monde sans le concours d'aucune force humaine, est très-supérieure scientifiquement à la science rationaliste qui lui résistait, ou la conquête s'est opérée absurdement par le plus brutal et le plus entêté des miracles, et alors la science rationaliste, niant ce miracle qui l'écrase, s'avoue incomparablement plus absurde et plus brutale que le miracle même. Nous disons donc que la science rationaliste, très-bien chaussée, a été vaincue par la science chrétienne, sans chaussure. Nous avouons que ce n'est pas nouveau.

Un mot de la mormonie. Il y a longtemps que le *Journal des Débats* a perdu le privilége de nous étonner. Cependant l'assimilation qu'il établit, un peu de côté, suivant sa manière, entre le christianisme et le mormonisme, nous le montre en progrès. Il trouve donc que le christianisme et le mormonisme reposent également sur une révélation quelconque, et de même origine à ses yeux. Le courage de M. Sainte-Beuve l'a gagné ; il n'était pas encore si nettement entré dans la thèse de M. Renan. Du reste, c'est son lieu.

Eh bien, qu'il regarde autour de lui, dans sa maison, dans son peuple, dans sa race, et il comprendra sans nul travail d'esprit ce que nous croyons d'ailleurs avoir clairement expliqué : Pourquoi et comment la science rationaliste doit conduire le monde au mormonisme. C'est véritablement une chose toute simple et toute naturelle.

Que la science rationaliste doive conduire le monde au mormonisme dogmatique, il n'y a rien d'impossible, parce qu'il *faut* une *religion*, comme les Mormons eux-mêmes le prouvent en ce moment après toute l'histoire,

conformément au vœu le plus profond de la nature humaine.

Que la science rationaliste doive conduire le monde au mormonisme pratique, il n'y a rien de plus assuré, parce que la science rationaliste, qui n'admet aucune révélation, ne peut par là même admettre aucune morale et est déjà mormonne implicitement, effectivement et invinciblement. Si donc le monde la veut suivre, elle ne peut que le conduire ou plutôt l'attirer où elle est déjà.

Cela dit, nous reconnaissons de bon cœur que le *Journal des Débats* est plein de jeunes grâces. Les moëlles fraîches et ardentes du *Charivari* pétillent dans ses vieux os. Véritablement ce trait sur la chaussure de saint Paul et cette autre galante imagination d'appeler *mandement* un article de journal, font le plus grand honneur à M. le secrétaire David et à toute la rédaction. C'est pimpant, c'est leste et printanier ; ils ont tous des perruques blondes.

SOUVENIR DU DUC DE MORNY,

FONDATEUR DE VILLES.

24 août 1867.

M. Auguste Villemot compte parmi les rares écrivains de la presse parisienne qui jouent avec distinction les *infarinati*, les enfarinés. C'est un rôle important. Voltaire fut l'*infarinato* gigantesque d'une société qui avait mérité de périr par la dérision. L'espèce n'a point fourni d'autre géant ; elle est lilliputienne. Mais le monde n'est plus si grand qu'il était, et Lilliput a aussi ses cent-gardes, M. Villemot touche à la taille. Il le sait ; on lui voit cet air content des hommes qui se connaissent du mérite. Il pousse le sentiment de sa valeur jusqu'à se permettre aujourd'hui une larme. Certes, il ne doute pas de ses moyens, l'homme qui entreprend de donner l'*ut* de poitrine sur le mirliton ! Cette larme sillonne bizarrement son visage enfariné. L'auteur la dédie au feu duc de Morny.

Ils s'aimaient.

M. Villemot est choqué de la manière chiche et oublieuse dont on vient d'élever une statue à son beau duc, « l'Alcibiade moderne, » dit-il. C'est dans l'endroit nommé Deauville, où est tracé l'emplacement d'une

ville que le duc devait bâtir. Nul doute, dit toujours l'*infarinato* épique, nul doute que cette ville ne fût née si le duc avait vécu, et *ne fût devenue la Capoue de la côte normande.* Il raconte les beaux plans que le duc, un jour, à Bade, lui avait confiés. En vertu de traités passés avec quatre théâtres de Paris, le *Gymnase*, le *Palais-Royal*, les *Variétés* et le *Vaudeville*, on y aurait joué tous les soirs la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, la *Belle Hélène* et toutes les œuvres analogues qui font l'admiration des peuples et des rois. L'histrionnerie parisienne et l'Océan face à face ! Ce n'est pas tout : le duc aurait fondé à Deauville « le cercle des cercles, » c'est-à-dire que tout membre d'un cercle de Paris eût été admis dans un salon qui eût réuni tous les agréments et tous *les luxes* des *meilleures institutions* de ce genre. En outre, il aurait « ménagé aux journaux et aux journalistes une installation privilégiée, » car « il faisait grand cas de la presse, » et il disait : *Sans la publicité, rien n'est possible en ce temps-ci.*

Telles étaient les grandes idées d'Alcibiade, confiées par lui-même à M. Villemot, un jour que, s'étant rencontrés dans Bade, ils échangèrent leurs vues sur l'art de fonder et de policer les cités humaines. Il existe à Bade une *institution* puissante, la *Roulette*, dont il dut être question dans l'entretien de ces deux sages, ou bien ils ne connaissaient pas leur monde. Nous sommes convaincus qu'ils en ont parlé ; nous voudrions savoir ce qu'ils en ont dit, en d'autres termes, nous voudrions en obtenir l'aveu. Mais le duc est mort, et Deauville n'est devenue ni Salente, ni Capoue, ni Deauville. Il y a du sable par là ; un sable fin, volant, inextinguible. Ce n'était pas trop du bras de M. de Morny pour arrêter le

sable de la mer : et voilà que ce bras puissant est lui-même ensablé. Ah ! le sable...

Enfin, ils lui ont fait une statue, et la statue a été inaugurée l'autre jour à Deauville, grande ville *in petto*. C'est ici que M. Villemot donne passage à son pleur. Il a vu le fond ingrat du genre humain.

« On s'attendait à quelque cérémonie éclatante, en résumé le spectacle a été d'une indigence affligeante. L'Etat était représenté par un général et un préfet!... L'étranger qui aurait traversé Deauville aurait pu croire que cette petite ville normande érigeait une statue à quelque cultivateur, signalé par des perfectionnements dans la manipulation du cidre ; il ne se serait jamais douté que ce bronze représentait un homme qui a sa place dans l'histoire de nos révolutions, et qui a passionné, à tant de titres divers, l'attention de ses contemporains.

« A défaut de députations officielles, on pouvait compter sur la présence de ce monde spécial dont M. de Morny était le modèle et l'inspiration. Seul, M. Daru, entouré des enfants du duc, représentait les clubs, la gentilhommerie, et cette société qui, groupée autour de l'Alcibiade moderne, reconnaissait en lui son prince. Je n'ai vu là aucun de ceux qu'il a faits ministres et ambassadeurs. C'est dans une sphère plus humble que l'on a eu la mémoire du cœur. Quelques amis de sa petite familiarité étaient venus lui rendre un dernier témoignage ; par exemple Hector Crémieux, Ludovic Halévy et Offenbach, qui ont été les collaborateurs de M. de Saint-Rémy [1]. Je ne dois pas omettre MM. Donon, Boitelle et Biesta, qui avaient connu M. de Morny sur un tout autre terrain.

« Le préfet du Calvados a prononcé un discours quelconque, qui ne m'a pas paru avoir été bien compris des bonnes femmes en bonnet de coton qui représentaient la France. — Il y a eu un dîner chez M. Boitelle ; on a tiré quelques chandelles romaines

[1] C'est le nom sous lequel M. le duc de Morny, président du Corps législatif, a écrit avec les collaborateurs que l'on vient de nommer quelques petites pièces peu morales et d'une platitude incompréhensible.

sur la plage et, pendant ce temps, les travailleurs de la mer criaient : Voilà, messieurs, la biographie du duc de Morny, la voilà pour deux sous !

« Pour deux sous ! la biographie de celui qui fut tant aimé, tant haï, tant loué et tant insulté ; de cet homme dont l'imagination cherche encore l'ombre dans les compositions du théâtre et du roman ! »

Le sable ! le sable ! le sable victorieux — et juste !

On remarquera que M. Villemot tourne à l'indignation. L'attendrissement lui réussit mieux.

Pleurer est le privilége inaliénable de la nature humaine, et une larme peut encore toucher même sur la joue *infarinata* d'un plaisant de profession. Pour notre compte, nous savons gré à M. Auguste Villemot du petit mouvement de cœur qui l'a pris devant ce bronze érigé par des souvenirs qui avaient cru se soutenir plus longtemps. Mais s'indigner avec la *pratique* dans la bouche, c'est vouloir manquer son coup. Les *infarinati* ne devraient pas oublier que leur art consiste précisément à tourner en raillerie ces grands mouvements de l'âme. Ils sont payés du monde pour tarir ou embouer les sources de l'indignation, qui sont les mêmes que celles de l'admiration et également gênantes.

A la fin de l'article, M. Villemot reprend sa nature goguenarde, ou du moins remet sa farine, et dit un mot plus naïf que drôle. Il réclame contre un collaborateur qui voudrait que le *Figaro* fût plus décent :

« M. Jouvin mange du voltairien et il nous interdit de mordre à la soutane. J'avais toujours compris que le *Figaro* devait manger de tout, et surtout « du plat du jour. » C'est par ce système de tolérance que ce journal s'était distingué des autres qui donnent à leurs rédacteurs un uniforme et une cocarde. »

Ainsi cet homme d'esprit « comprend » le journal comme une tabagie où ne doit régner aucune opinion ni aucun sentiment, et où chacun s'applique uniquement à se moquer des autres et à être moqué, en somme, à rire de tout et de soi-même.

C'est la candeur de Diogène.

MORT DE CH. BAUDELAIRE.

2 septembre 1867.

M. Charles Baudelaire, auteur d'un volume de poésies qui a fait un bruit regrettable, est mort hier, après une maladie de plusieurs années. Il a demandé et reçu les sacrements.

Il avait du talent ; ses pensées du fond de l'âme valaient mieux que celles qu'il a montrées. Comme tant d'autres, il a été dans sa vie et dans ses œuvres le jouet des égarements de son esprit. Le frivole désir d'étonner lui a ouvert un abîme où sa santé s'est perdue, où sa raison a presque péri. Il a joué, sinon sérieusement, mais on pourrait dire héroïquement, le personnage de son imagination, souvent contre sa propre nature. Pour être étrange, il a usé une force qui aurait pu lui permettre de devenir original.

Dieu a eu pitié de son âme, qu'il opprimait lui-même ; il lui a donné le temps de réfléchir ; et la fin de Baudelaire console ceux qui, le connaissant mieux qu'il ne voulait se connaître, le plaignaient, le condamnaient et ne cessaient de l'aimer.

LE ZOUAVE GUÉRISSEUR.

4 septembre 1867.

Tous les journaux ont parlé du zouave guérisseur. Ces relations nous montrent Paris en plein incroyable et en pleine crédulité. Un soldat de trente et quelques années, trombonne dans la musique de son régiment, parfaitement inculte, disait aux malades : Soyez guéris ! Et les paralytiques se levaient, les boîteux marchaient, les fiévreux sentaient tomber leur fièvre. Des milliers de personnes avaient vu ces choses surprenantes et en rendaient témoignage. D'autres niaient obstinément, mais ceux-ci n'étaient point écoutés. On se précipitait chez le zouave, on lui apportait des malades, la foi croissait d'heure en heure ; bientôt les chemins de fer auraient dû organiser des trains spéciaux pour les infirmes de la province, remuée par des lettres qui parlaient avec une bien autre assurance que les journaux.

Sur quoi reposait tout cela? Le guérisseur guérissait-il, croyait-il même guérir? Jouait-il une farce audacieuse dont le succès le dupait comme il dupait la foule? La réponse est encore difficile. Les croyants et les sceptiques s'entêtent et sont pleins de passion. Cependant les sceptiques, d'abord assez mal menés, ont à présent le dessus. En effet, tout semble fini. Après

quelques semaines, les merveilles font relâche, et l'on dit que le guérisseur est en maison de santé. Il n'a pas remis sur pied un maréchal de France qui s'offrait à être guéri. Ce coup lui a été plus funeste que toutes les dénégations des médecins. Évidemment, un simple soldat qui ne guérit pas un maréchal de France n'a pas le don ni l'art de guérir! Ce fut le triomphe des sceptiques; l'enthousiasme s'éteignit subitement. Si le maréchal avait pu jeter ses béquilles, nous aurions eu un beau spectacle : toutes les têtes fortes de la civilisation niaient en bloc résolûment tous les miracles, et non moins résolûment croyaient au *fluide* du zouave.

Car c'était le FLUIDE. On ne parlait pas encore de miracles; du moins les croyants distingués n'en prononçaient pas le nom; mais quant au fluide, la contestation n'était guère tolérée. Il fallait bien que ce fût quelque chose! Les savants matérialistes, qui nient aussi le « fluide, » indisséquable comme l'âme, commençaient à paraître d'étranges faquins. Durant trois semaines, que d'actes de foi au fluide, et dans des lieux où les actes de foi sont rares! Pour la foule, elle croyait dru, ne requérant aucune raison de rien. Fluide ou miracle, un malade qu'elle avait vu venir en civière et qu'elle voyait s'en retourner à pied lui rendait assez compte de tout. Les journalistes, témoins étonnés, constatent l'émotion de la foule, sa patience, son ardeur, son respect en présence du zouave, sa docilité à tout ce qu'il ordonnait; et la plupart d'entre eux sont visiblement atteints des sentiments qu'ils dépeignent. Nul doute que si le zouave avait distribué des chapelets, on ne les eût pris et récités avec grande dévotion. Certes, il ne tenait qu'à lui de prescrire quelque médication morale, comme

d'aller se montrer au prêtre, brûler un cierge, prier dans telle ou telle église ; nous ne nous croyons pas téméraire d'assurer que l'église désignée pour ces pèlerinages de santé eût été promptement envahie, et l'on y eût vu des gens d'Académie autant que de gens de faubourg.

Des dix lépreux guéris par une parole du Sauveur, et à qui il ordonna ensuite d'aller se montrer au prêtre, un seul revint pour le remercier. Mais si la guérison corporelle avait dû suivre la visite au prêtre, il est probable que tous auraient fidèlement fait la visite et seraient fidèlement revenus. A Paris, il n'y aurait guère de négligents ; on confesserait lestement la lèpre de l'âme pour être guéri de la lèpre du corps. Que n'est-il possible d'entrer en discussion avec Dieu ! On lui dirait : « Seigneur, vous faites trop d'honneur à notre espèce. Vous vous adressez au cœur, à l'intelligence, à la raison ; vous nous proposez des vertus, vous nous promettez des joies spirituelles, vous respectez notre liberté, vous ne voulez rien de nous que par la liberté et l'amour ; ce n'est point cela. Traitez-nous sans raisonner, par la jouissance et par le bâton ; donnez à vos saints et à vos prêtres un fluide qui puisse nous transformer d'animaux malades en animaux bien portants : vous verrez notre obéissance ! »

Mais ce rêve de complète animalité est inutile. Force est de rester libre et responsable, et c'est pourquoi nous invitons nos contemporains à réfléchir sur l'épisode du zouave. Le fait n'est pas sans enseignement. En pleine Exposition universelle, il est venu exciter plus d'admiration populaire que tout l'étalage du génie mécanique ; il a révélé dans Paris, capitale de l'incrédulité, l'exis-

tence d'une profonde et violente disposition à croire l'incroyable. Il y a là, si l'on veut, de quoi éclairer quelques raisonnements sur les choses de la foi, par conséquent de quoi diriger l'exercice de la liberté touchant les mêmes matières, liberté que la responsabilité suivra. Cet homme qui a surgi dans la foule des faubourgs comme un volcan dans la mer, pour jeter une fumée et s'abîmer aussitôt, n'a pas cependant paru en vain : il indique l'état du sol sous-marin, il dit ce que renferment les entrailles de la terre.

Nous laissons de côté la question du surnaturel et surtout celle du *sous-naturel.* Le *sous-naturel*, c'est-à-dire l'influence diabolique, peut avoir eu sa grande part dans les opérations du zouave guérisseur ; nous n'hésiterions pas à l'affirmer, s'il était certain que ce garçon eût opéré quelque chose ; car il n'agissait pas au nom de Dieu, ni pour le bien des âmes. Nous ferons seulement observer à ceux qui allèguent le fluide, que le fluide n'explique rien. Le don du fluide est aussi rare et beaucoup plus inexplicable que le don des miracles, lequel n'est par lui-même qu'un don comme un autre parmi ceux de la foi, et n'occupe pas une place privilégiée dans l'énumération qu'en fait saint Paul. Qu'est-ce que c'est que le fluide, et pourquoi celui-ci l'a-t-il quand celui-là ne l'a pas? Pourquoi et par qui est-il attribué à un illettré qui le possède à son insu et sans l'avoir demandé ni cherché, tandis qu'il est refusé au savant qui le poursuit? Aucun tenant du fluide ne rend compte de ces mystères.

Si l'on dit qu'il n'y a rien, pas plus de fluide que de science et pas plus de guérison que de fluide, que tout n'est qu'une pure illusion, alors d'où vient cette illu-

sion? Sur quoi repose la foi des gens qui croient avoir vu? Quelques-uns répondent que l'espèce humaine est ainsi faite, que la foi est une faculté de l'enfance qui s'épuise dans les peuples à mesure qu'ils vieillissent, comme elle s'épuise dans l'enfant à mesure qu'il marche vers la virilité. Ceux-là, qui se prétendent bien virils, ajoutent ordinairement que l'humanité aussi est virile et n'a plus la faculté ou l'infirmité de la foi. Mais le zouave nous a prouvé le contraire. On a vu que le peuple est encore enfant, et que les maréchaux de France et les journalistes eux-mêmes ont assez de foi pour risquer d'en prendre davantage ou pour agir et parler comme s'ils en étaient pourvus.

On objecte que cela n'a guère duré; qu'il a suffi d'un coup manqué, d'une lettre de subalterne, d'une interdiction de police, qu'aussitôt tout a disparu, fluide, miracles et crédulité; que le thaumaturge est à Charenton; que ceux mêmes qui affirmaient avoir été guéris, doutent maintenant qu'ils aient été malades, ou croient à l'épuisement du fluide, ou se persuadent d'avoir avalé sans s'en apercevoir quelque drogue qui les a remis sur pied. Conclusion : point de prodige, jamais de miracles.

Point de prodige du zouave, c'est plus que probable. Jamais de miracle, tout n'est point dit. Il n'y a jusqu'à présent qu'une preuve très-éclatante de la difficulté d'établir la croyance aux faux miracles, et une démonstration irréfragable du prompt succès, mais aussi du prompt et radical avortement de toute supercherie en cette matière, quelle que soit la crédulité du public.

En fait de crédulité, on ne vit jamais rien de mieux. Les multitudes groupées autour de l'Exposition ont cru

comme dans l'enfance du monde, les uns sur le témoignage de leurs yeux, les autres sur le témoignage d'autrui ; les plus éclairés y ont ajouté l'absurdité particulière d'attribuer ces faits merveilleux au fluide, dans le dessein de les tourner contre la croyance aux miracles, ce qui prouve également qu'ils ont gardé la faculté de croire et perdu la faculté de raisonner.

Mais puisque néanmoins le faux miracle tombe si vite à plat; puisqu'un mot, une affiche collée par le moindre agent de police, la simple dénégation de quelque personnage un peu autorisé, suffisent pour en avoir raison, alors les incrédules voudraient-ils nous dire ce qu'ils font de tant de miracles soumis à bien d'autres épreuves, et qui subsistent encore, crus de l'élite du genre humain, après des siècles de persécution, d'argumentation et de dérision ?

Les hommes de ce temps, qui ont cru aux miracles du zouave ou qui allaient y croire, pourraient-ils nous donner une raison de ne pas croire, aux miracles du Christ, à ceux des Apôtres et à ceux des saints? Les hommes de ce temps, qui ont vu grandir et crouler en une minute cette supercherie ou cette illusion, pourraient-ils nous expliquer comment le culte chrétien s'est établi sur les miracles et subsiste encore? Certes il n'a pas manqué d'ordonnances de police qui ont défendu de faire des miracles, ni de bourreaux pour en tarir la source, ni de beaux esprits moqueurs pour les déshonorer. Souvent même la puissance des miracles a manqué aux saints, ou s'est comme tarie en eux malgré l'ardeur de leur prière et de leur charité; souvent aussi leur charité même a refusé les miracles qui lui étaient demandés par les puissants du monde.

Les Apôtres ne purent guérir l'enfant lunatique ; saint François de Paule, appelé par le roi Louis XI, qui lui demandait de prolonger sa vie, lui dit de se préparer à paraître devant Dieu. Il y a des milliers de pareils exemples ; ils n'ont pas affaibli la foi des peuples. Tous ceux qui réclament l'intercession des saints pour obtenir un bienfait matériel, tous ceux qui vont aux pèlerinages ne sont pas exaucés. Ces refus n'empêchent point les saints d'être honorés et n'éloignent point la foule du lieu de leurs tombeaux, où souvent leurs reliques ne sont plus. Quel *fluide* fait accourir toutes les populations du midi de la France près des humbles restes de la pauvre bergère Germaine, et entretient la vénération de sainte Geneviève dans la population si peu croyante des environs de Paris?

Nous aimerions une réponse de la presse sur ces questions, et il nous plairait même que l'Académie des sciences morales les mît au concours.

M. VILLEMOT.

SES SIX MOTIFS D'INCRÉDULITÉ.

5 septembre 1867.

M. Villemot, écrivain d'agrément, se met à expliquer les motifs de son extrême irréligion. Ce ne sont pas des motifs de première force ; il les expose en termes auxquels il est difficile de toucher. En se proposant de devenir dans son genre un journal de « gens bien élevés », le *Figaro* a fait un rêve héroïque, mais M. Villemot le déclare impraticable. Il doit le croire, et pour peu que le grand succès du journal tienne à ses chroniques, l'impraticabilité est démontrée. Il faut rester un petit *Siècle* et un gros *Charivari*.

Voyons, à titre d'étude, les raisons qui retiennent M. Villemot dans l'irréligion. Il se flatte d'en avoir plusieurs.

La première est l'estime que nous professions, selon lui, pour le gouvernement espagnol, à son avis très-impur. Nous ne pensons pas qu'on nous ait vus souvent en admiration devant les gouvernements modernes. Nous ne faisons la chronique scandaleuse d'aucun, ce n'est point notre fonction, et les chroniqueurs nous

semblent d'assez mauvais garants de tout ce qu'ils racontent ; mais enfin nous n'admirons ni l'Espagnol ni les autres.

Si M. Villemot veut être juste, voilà un de ses motifs par terre. Il remarquera que, poussant jusqu'au bout nos principes, nous n'admirons pas non plus les Alcibiade, les Prim et les autres vertueux sur lesquels il semble compter pour purifier le monde. Car M. Villemot a ses ingénuités et ses ferveurs ; il veut que la vertu règne sur le genre humain, et il espère qu'Alcibiade, Prim et Garibaldi couronneront enfin de vraies rosières.

Second motif d'irréligion : Nous condamnons la roulette à Bade, et nous approuvons la loterie à Rome.

La loterie n'étant pas un dogme, nous l'abandonnons volontiers. Cependant la roulette de Bade et la loterie de Rome ne sont pas tout à fait la même chose. A Rome, personne, pas même les avancés, ne violente une caisse pour mettre à la loterie, ne se fait sauter la cervelle pour avoir perdu sa mise. On note mille inconvénients de la roulette que la loterie n'offre point. Puisque la roulette n'empêche point M. Villemot d'aller à Bade, pourquoi la loterie l'empêche-t-elle d'aller à Rome ? Il avouera que son second motif ne tient pas contre le raisonnement.

Mais il y a autre chose. A Rome, le gouvernement triche à la loterie ! M. Villemot le sait par l'expérience... d'un autre. Étant à Rome, il a voulu tenter le sort. Un peintre français de ses amis, « qui connaît Rome depuis l'enlèvement des Sabines, » lui a dit que s'il gagnait, on le mettrait en prison pour l'empêcher de réclamer son lot, et là-dessus il a prudemment gardé le petit écu

qu'il allait aventurer. Cette charmante anecdote nous fait plaisir. Elle prouve qu'au moins M. Villemot ne manque pas de foi.

A Bade, où Alcibiade et lui se disaient tant d'illustres choses, si Alcibiade, en sa qualité d'ancien élève de Socrate, lui a parlé de l'immortalité de l'âme, et si M. Villemot a raconté les motifs principaux qui l'éloignent de la religion, Alcibiade a dû terriblement s'affermir dans la pensée que les hommes ne sont pas difficiles à gouverner et qu'on aurait grand tort de se gêner avec eux! Le troisième motif de M. Villemot est donc plus mauvais que les deux précédents : il va contre la vertu et contre le respect dû au genre humain.

Quatrième motif : Les miracles! M. Villemot n'en veut point du tout. Là il est très-fort, parce qu'il ne sait point du tout pourquoi les miracles lui déplaisent tant. Il faudra quelque zouave pour le convertir.

Dès à présent toutefois, il peut voir qu'un de ses grands arguments contre les miracles n'est pas solide. « On va tout à l'heure, nous dit-il, rapporter en Europe la dépouille mutilée et insultée d'un prince que tous nos Pontifes avaient béni quand ils l'avaient envoyé au Mexique pour y faire fleurir le catholicisme selon le *Syllabus*. » On aurait là-dessus mille observations à faire, qu'il ne faut pas faire à ceux qui n'ont lu que l'histoire de *Candide*. Les Pontifes donnent leurs bénédictions à qui les demande ; Dieu n'en laisse profiter que les justes ; ils en profitent jusque dans le martyre, et ce ne sont pas les seuls justes et les seuls martyrs qui meurent. On voit aussi les cercueils des excommuniés triomphants.

Cinquième motif : L'existence de l'*Univers*. L'*Univers*

a « attristé une quantité de chrétiens paisibles et tourné contre la religion une foule d'âmes tièdes et indécises qui demandaient seulement à ne pas être violentées. » Comme M. Villemot ne se vante pas d'être un chrétien paisible, qu'est-ce que cela lui fait? Et s'il est une âme tiède et indécise, il doit savoir que les âmes tièdes et indécises tournent toutes seules, et que son souffle à lui peut les tourner comme un autre.

Pourquoi charge-t-il sa conscience du péril de tourner contre la religion les âmes tièdes et indécises? Est-ce que l'on a parlé de cela dans les entretiens de Bade? Alcibiade a-t-il prononcé qu'il ne faut écrire de journaux que pour les âmes tièdes et indécises, ou qu'il ne faut pas écrire de journaux, parce qu'il y a des âmes tièdes et indécises?

Du reste, les raisons de M. Villemot contre l'*Univers* ne sont pas à lui ; il est médiocre inventeur de raisons. Celle qu'il donne ici, il l'a prise des abbés de l'*Étendard,* qui l'ont prise ailleurs. Elle sert depuis fort longtemps contre la vérité, contre la justice et contre le bon sens à tous ceux qui se sont trouvés dans un mauvais pas en face de la justice, de la vérité et du bon sens.

L'excellent roi Achab reprochait au grand-prêtre Élie d'attrister les Israélites paisibles, de troubler les âmes tièdes et indécises de ses chambellans ; et l'abbé de La Chambre, recevant Boileau à l'Académie, lui faisait entendre qu'il avait porté le plus grand préjudice aux bonnes lettres en ébranlant la considération qui était due à Cotin, à Boyer, à Pinchêne. Les abbés de l'*Étendard,* qui sont sans littérature, ne savent pas qu'ils copient l'abbé de La Chambre, et M. Villemot, qui est sans culture religieuse, ignore qu'il copie Achab ; mais c'est

cela, et c'est de peu de valeur. Donc, cinquième motif qui ne vaut rien.

Il y a un sixième motif : M. Villemot demeure persuadé que les rédacteurs de l'*Univers* ont trop d'esprit pour croire ce qu'ils disent. Nous avons la satisfaction de ne pouvoir lui rendre ce mauvais compliment. Nous lui croyons toute l'irréflexion qu'il faut pour se tenir aux raisons qu'il nous donne. Lorsqu'il y voudra penser, il n'en trouvera pas une qui puisse attirer au *Figaro* un homme de goût, ni éloigner de la messe un homme d'esprit.

M. PLÉE, DU *SIÈCLE*,

DANS LES ÉTOILES.

---

7 septembre 1867.

Un fulgurant, un sonore, un enjambeur d'océan, un trouveur de célestes voûtes, un aventureux qui empoigne les comètes par les crins et qui se fait traîner dans les firmaments pour ravir leurs secrets et leurs étoiles ; un penseur qui casse les idées comme une simple femme casse des œufs, et qui en fait à la minute une omelette dorée et baveuse ; un homme-orchestre, en même temps trombonne, flûte et lyre, carillonneur de métaphores à distancer M. Hugo, plein de soleils et d'ahurissements ; un Léotard de la phrase et de la pensée, qui grimpe, qui tourbillonne, qui s'élance, qui donne le vertige, qui retombe sur la plante des pieds, les bras arrondis et la bouche en cœur, voilà ce que le *Siècle* vient de nous offrir, et c'est M. Plée !

M. Plée traite de *la destinée de l'homme sur la terre*, pas davantage ; et en une colonne du *Siècle*, il nous décrotte cela d'une seule main ! En une colonne, d'une seule main, il a remué la terre et les cieux.

Il commence par déclarer que le problème est insoluble. Ce premier mot a déjà une tournure ineffable,

quelque chose de biblique... dans le goût de M. Havin.

Il semble bien que M. Havin, s'il était atteint des revers de Job, parlerait ainsi :

« Qui se flattera de pouvoir établir quelle est la destinée de l'homme sur la terre? »

Le catéchisme et la raison nous disent que l'homme est sur la terre pour aller ailleurs, et que par conséquent la terre est son passage et non sa destination. Suivant qu'il fait le voyage, il arrive. Il y a deux routes, deux manières de marcher, deux issues, deux destinées. L'homme a le choix. Donc, sa destinée *sur la terre* est d'y faire sa destinée dans une autre vie. Il le peut toujours et sa liberté reste entière, quelle que soit la condition matérielle que la Providence lui ait assignée ici-bas.

Il peut se damner dans toutes les conditions, il peut se sauver dans toutes les conditions. Pour se sauver, c'est-à-dire pour se conquérir la destinée bienheureuse, il lui suffit d'appliquer sa liberté à suivre les fidèles inspirations de la grâce, par lesquelles la miséricorde divine aide et répare les forces de la nature déchue. Si quelque plieuse du *Siècle* a une petite fille en âge de faire sa première communion, M. Plée peut interroger cette enfant. Elle lui donnera la solution catholique du problème de la destinée humaine. — Qui vous a créée? — C'est Dieu. — Pourquoi Dieu vous a-t-il créée? — Pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle.

Mais cette solution est bonne pour les enfants et gens de rien; elle est trop simple pour M. Plée. Il lui faut de l'indéchiffrable et du sublime, de la matière à style.

Voici son style. Les fins dégustateurs d'incongru, les philosophes qui aiment à se rendre compte de la vraie force intellectuelle des gens qui enseignent aujourd'hui le monde, ne réclameront pas contre la longueur de la citation :

« Les uns tournent éternellement la roue du potier (?). Pour les autres, la route *infaillible* du tombeau est voilée par une *perpétuelle* ivresse. Ceux-ci, dès leur premier pas sur le sol *humain*, heurtent la misère et le crime; pour ceux-là, les sourires de la fortune éclairent *aussitôt* le chemin.

Vous trouvez partout le contraste, même dans les *collectivités* humaines. Il semble que le partage de certains peuples *soit la dénationalisation et la défaite*, tandis que celui de certains autres *soit* la victoire ou la domination.

« *Ange des cieux*, dit la chanson de la mère riche à l'enfant « qui naît, que seras-tu? l'homme heureux de la paix et du « silence, ou l'homme brillant de la guerre? De quelle profes- « sion seras-tu l'honneur, *ou bien* vivras-tu de poésie tranquille « et d'amour *parfumé?* »

« Mais le chant de la mère pauvre n'est pas le même. Oh! *le* « *malheur!* dit-elle, encore un qui souffrira, qui travaillera « comme son père, qui sera inquiet le jour et la nuit. Mon Dieu! « pourquoi me l'as-tu donné? Avais-je donc besoin de ce far- « deau? »

« Ce n'est pas tout. L'homme bâtit des villes; de grands empires, de grandes civilisations se développent. *Mais qu'est devenue Ninive? A quoi servent aujourd'hui les temples de l'Egypte?* Plus forts que l'homme, le sable et le flot détruisent ce qu'il y a de *plus superbe*.

« Nous interrogeons avec anxiété nos meilleures espérances, notre foi *la plus patriotique*, et, en voyant tant de nations qui se sont éteintes *sans avoir seulement soulevé le voile qui nous cache les destinées de l'humanité*, nous nous demanderons si notre chère France, si notre Europe seront privilégiées. *Ruines, vous qui êtes si éloquentes, pourquoi nous dérober les secrets de la vie?*

« Quelle perplexité *aussi* quand on se demande le pourquoi de l'humanité! Quel est son but? On voit bien que *sans elle*, livrée aux forces animales et végétales, la terre serait étouffée sous sa

propre vitalité. L'homme est l'ÉMONDATEUR puissant, le jardinier *à la serpe d'or*. Mais *combien* n'est-il pas aussi *celui qui gâte à plaisir* les plus belles choses ! »

Les religions ne répondent pas plus que les ruines aux perplexités du penseur. M. Plée règle le compte des religions en un petit paragraphe où nous nous reprocherions de porter la *serpe d'or* de l'*émondateur*. Il ne faut pas *émondater* de si beaux rameaux :

« Dans les philosophies et les religions, même embarras. — Ta destinée, dit l'une, est de connaître ton Dieu. — Ta destinée, dit l'autre, est de te connaître toi-même. — Gagner le ciel, éviter l'enfer, voilà le but révélé, dit *une troisième* (?). — Courte et joyeuse, dit l'épicurien. — Dieu, Dieu seul, dit l'ascète. — Oh! science, prolonge ma vie, dit le savant, fais que j'ajoute à l'azote et à l'oxigène *un frère nouveau*, et que je ne meure pas sans savoir recomposer le diamant.

« *Donc* le combat est partout *et le doute nulle part* (?).

« La lutte des religions et des philosophies, l'inégalité des conditions humaines, ces *doutes*, ces incertitudes qui encombrent la route de l'humanité, n'ont pas arrêté l'auteur du livre que nous avons à examiner. »

Le livre, le tremplin d'où M. Plée a pris son élan pour exécuter ces merveilleuses cabrioles, est dû à un « vigoureux et hardi traducteur de Spinosa. » Parti lui-même de la doctrine de Spinosa à la recherche de la destinée de l'homme sur la terre, il commence, dit M. Plée, « par écarter toutes les superstitions ».

Nous n'avons pas besoin de le suivre davantage. Nous savons ce que cet homme « vigoureux » a pu tirer de Spinosa, et ce que M. Plée peut tirer de lui et ajouter de son propre. C'est toujours la même connaissance des choses, la même logique et le même style. Ces régals deviennent promptement lourds et fastidieux.

Bornons-nous à dire que M. Plée, d'après son auteur, conclut, sans peut-être en avoir bien conscience, qu'il n'y a rien, qu'on ne sait rien, et qu'il faut ne rien croire, mais écouter la nature, conserver la liberté, demeurer vertueux. Cette conclusion dépasse en ahurissement tout le reste :

« Le doute, non pas le doute stérilisant qui se rit de tout, mais le doute *fécondateur* du philosophe qui fait tout sonder, tout rechercher, *et par conséquent tout progresser*, tel est le grand instrument qu'il faut appliquer aux obscurités morales. Avant de se prononcer sur la maladie, le médecin doute, examine, recherche toujours. Tel doit être l'esprit humain. Le jour où il se fixerait immuablement à une doctrine en s'écriant : « J'ai trouvé ! » ce jour-là même il manquerait à son but. L'homme ne trouve jamais qu'une vérité relative, il est toujours dépassé par l'homme.

« Honneur donc à ceux qui ont, comme M. Prat, le courage de soulever énergiquement les voiles, de résumer les documents et les faits, de dire à tous : Etudiez, travaillez, recherchez, rapprochez-vous de la nature, faites un faisceau de forces, embellissez et étendez votre domaine, aimez-vous surtout les uns les autres, et ne croyez pas à ceux qui sèment la haine et la division ! »

Le doute *fécondateur* va bien, comme langue, avec le jardinier *émondateur*. Mais le triomphe de la logique, c'est le double rôle de ce doute, destiné d'une part à ne jamais trouver et ne jamais laisser trouver le vrai, de l'autre à éteindre la division et à « enfanter l'amour ».

Tels sont ces docteurs ; rien n'échappe à leurs décisions ; ils s'inscrivent en faux contre les croyances du genre humain, et au bout du compte ils ne savent pas même leur langue.

Mais hélas ! plus c'est ridicule, plus c'est effrayant ; et, « notre chère France » avale sans broncher ces pataquès abominablement difformes.

USAGES SINGULIERS DE LA DIPLOMATIE.

8 septembre 1867.

On nous donne à lire une circulaire de M. le marquis de Moustier, notre ministre des affaires étrangères, touchant l'entrevue de Salzbourg. Elle offre peu de prise aux commentaires. On ne peut guère consentir à ne rien trouver dans une pièce revêtue de cette signature considérable et traitant de cette circonstance importante ; on ne peut guère davantage y trouver quelque chose. M. le ministre des affaires étrangères avoue de bonne grâce que les deux Empereurs ont causé ; ce n'est pas une révélation. Il ajoute en style diplomatique qu'ils n'ont rien dit ; ce n'est pas une lumière. Le mystère de l'entretien subsiste tout entier, enveloppé d'un autre petit secret : Pourquoi M. le marquis de Moustier a-t-il pris la peine de rédiger ce document absolument vide, et pourquoi, l'ayant rédigé, ne l'a-t-il pas publié dans le *Moniteur,* lequel est fait pour cela ? A quel dessein profond cette circulaire est-elle donnée au public comme une pièce dérobée et dont l'intégrité ne serait pas tout à fait sûre ? On observe que ce sont les mœurs et les lois de la diplomatie, laquelle doit toujours s'entourer de quelque voile pour frapper les

imaginations, inquiéter les esprits, leur laisser croire qu'ils sont trompés, et par là suggérer et dérouter les conjectures.

En diplomatie, une pièce bien confectionnée est celle qui ne dit rien lorsqu'elle semble dire quelque chose, ou celle qui dit quelque chose lorsqu'elle semble ne rien dire. Elle est parfaite lorsqu'elle prête d'une manière quelconque aux sorties et aux entrées les plus inattendues et ne lie aucunement celui qui l'a écrite en toute bonne foi. De là ce style particulier des fins diplomates, qui évite essentiellement la précision, et qui met encore des étoupes et des couvertures autour de ce qui pourrait être articulé sans le moindre inconvénient. Ainsi, dans la circulaire de M. de Moustier, le meurtre horrible de l'archiduc Maximilien, dont la Révolution a fait si hautement une menace à toutes les têtes couronnées, s'appelle « un malheur récent de la famille impé-« riale d'Autriche. » A la rigueur, il serait possible d'avoir à soutenir plus tard qu'il s'agit d'autre chose, et il ne faut pas provoquer les susceptibilités de Juarez. La phrase suivante a le même caractère : « Dans *une* « *conjoncture récente,* nous avons vu les cabinets de « l'Europe rendre justice à la loyauté de notre poli-« tique et *prêter* leur concours aux *idées d'apaisement. Ce* « *qui s'est passé alors* est un gage de *l'appui qu'au besoin* « *les pensées de modération trouveraient encore auprès* « *d'eux.* »

Mais nous nous apercevons qu'en la lisant ainsi, la circulaire de notre ministre des affaires étrangères s'éclaire beaucoup et devient un chef-d'œuvre du genre. Mettons-nous au point de vue. Puisque, « dans une conjoncture récente », les cabinets de l'Europe ont *prêté* leurs

concours aux *idées d'apaisement*, l'on peut justement croire que dans une conjoncture prochaine les *pensées de modération* trouveraient encore de l'appui auprès d'eux ; par conséquent l'Europe serait toute aux idées d'apaisement, aux pensées de modération, et dès lors à quoi bon des projets de guerre ? Il est évident « que les en- « tretiens des deux Empereurs n'ont eu pour objet ni « pour résultat d'arrêter des combinaisons que *rien ne* « *justifierait* dans la situation actuelle de l'Europe. »

Mais si cette heureuse situation actuelle de l'Europe, toute à la paix, venait à subir un changement infiniment regrettable, si les cabinets retiraient aux « idées d'apaisement » le concours qu'ils leur ont *prêté*, ou si les « pensées de modération » ne *trouvaient* plus auprès d'eux l'appui dont elles auraient besoin, alors pourquoi les empereurs n'auraient-ils pas arrêté des « combinaisons » que tout justifierait ?

Il faut prendre garde aux conditionnels.

En résumé, l'Empereur Napoléon et l'Empereur François-Joseph se sont cherchés à la suite d'un ou de plusieurs malheurs récents et se sont rencontrés à l'approche possible d'un ou de plusieurs malheurs futurs. Il y a la Prusse et la Révolution qui semblent bien s'entendre ; il y a l'Allemagne et l'Italie qui se font pour défaire l'Autriche et la Papauté, et encore autre chose. Il y a eu des revers et, sinon des fautes, au moins des succès qui ont mal tourné. Il y a eu Solférino, dont nous nous sommes réjouis, mais qui a engendré Sadowa, dont nous n'avons pas lieu d'être contents. Cette Prusse belliqueuse jusqu'au fanatisme, et cette Italie ingrate jusqu'à l'abjection, invisibles, il y a quelques années, sont deux

points noirs d'une dimension sérieuse, et l'horizon tout entier en reçoit une obscurité que les phares de l'Exposition universelle ne dissipent point. Il y a encore la Russie, il y a encore autre chose.

Prétendre que les deux Empereurs se sont promenés tête à tête durant plusieurs jours et n'ont point remarqué ces signes permanents, ou avouer qu'ils les ont remarqués et prétendre qu'ils se sont dit en confidence : « Il va faire mauvais temps, prenons l'engagement d'honneur de rester chacun chez nous », la diplomatie le peut affirmer, mais le croire nous semblerait irrévérencieux.

Nous croyons donc pouvoir traduire ainsi la circulaire de M. le ministre des affaires étrangères : Les deux Empereurs se sont parlé. Ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont arrêté de faire ne regarde pas encore le public.

Nous avouons sans difficulté que c'est assez notre avis. Seulement, il nous semble que cette réponse à beaucoup de questions qui n'en pouvaient pas recevoir une autre, aurait été aussi bien faite par M. Limayrac ou par M. Cohen.

Mais la diplomatie a ses usages.

LES JUIFS ALLEMANDS.

IDÉES D'UN PROTESTANT PRUSSIEN.

8 septembre 1867.

Un protestant prussien écrit à un journal autrichien pour lui faire part de certain souci qu'il ne peut confier aux journaux de la Prusse.

« Nous avons, dit-il, à Berlin et dans toute notre monarchie prussienne, quantité de juifs, et ces juifs ont quantité d'affiliés.

« Ils sont tous très-libéraux, attelés au char du progrès, grands-prêtres de la civilisation ; et ils font beaucoup, beaucoup d'affaires, toutes sortes d'affaires ; mais principalement des affaires de juifs.

« Vous souvenez-vous des juifs d'Espagne? Ils avaient affermé les impôts et tenaient les finances, avec quoi l'on tient tant de choses. Le peuple en murmurait. Plusieurs de ces juifs imaginèrent de se faire chrétiens, et ils parvinrent rapidement à tous les hauts emplois, non-seulement dans l'Etat, mais dans l'Eglise. Il y en eut qui devinrent Évêques. Tous restaient juifs secrètement, en relation très-intime avec leurs parents et amis juifs officiels. Ils répandaient l'indifférence parmi les

chrétiens qu'ils fréquentaient. Avec leurs affidés juifs, ils s'amusaient de la simplicité chrétienne, et leur commerce allait bien. Encore un peu, l'Espagne était conquise par ces habiles gens. Je suis protestant, c'est-à-dire chrétien doux, et je déteste le fanatisme catholique... Mais je dois avouer que l'astuce de ces juifs espagnols me fournit une explication puissante de l'Inquisition.

« C'est récemment que les juifs ont réussi à se faire recevoir dans la haute société prussienne. Ils y entrèrent sous le manteau du progrès. Un premier ministre introduisit l'écrivain juif Auerbach aux thés de la cour, d'où il fila dans tous les salons. En un clin d'œil, le monde important se vit plein de juifs. On les reçut bien ; ils enseignaient la télégraphie appliquée. Coup de télégraphe, coup de bourse.

« Comme il y a encore quelque préjugé, ils se font baptiser. Cette opération leur ouvre la carrière des emplois. Dans tous les ministères ils occupent des positions choisies, et ils tiennent par bien des fils aux positions qu'ils n'occupent pas. Ils aiment fort les magistratures ; nous avons le plaisir d'être jugés par eux à toutes les juridictions.

« Il est remarquable que le juif baptisé n'épouse guère qu'une juive baptisée. Il est remarquable que les parents restés juifs restent en relation intime avec les apostats. Il est remarquable que les chrétiens qui se trouvent en rapport fréquent avec ces couples de juifs baptisés et leur parenté juive finissent promptement par n'avoir presque plus de sentiments chrétiens. C'est ce que l'on a eu l'occasion d'observer dans les dernières agitations électorales. Et tout cela est révolutionnaire admirablement.

« L'effet général est sensible. Le préjugé chrétien baisse très-vite. La philosophie doit y applaudir, sans doute. Ainsi fais-je. Pourtant je trouve que le préjugé baisse trop. Depuis vingt-cinq ans, quantité d'officiers, gentilshommes pauvres, ont épousé de riches filles juives qui se sont fait baptiser pour avoir un titre nobiliaire. Passe encore ! Mais voici du nouveau et qui ne se voit que chez nous. On commence à ne plus compter les demoiselles nobles qui se sont faites juives, — oui, juives ! — afin d'épouser des juifs riches. Oh ! noblesse de Prusse !

« Ces endiablés juifs sont merveilleusement adroits ! Si parmi les membres d'un tribunal il se trouve un juif, tenez pour certain que ce juif dominera ses collègues. Dernièrement un tribunal avait décidé de la même façon singulière plusieurs procès qui devaient avoir une autre issue. On prit l'éveil : il se trouva que le président du tribunal en question n'était pas tout à fait indépendant de son beau-père juif.

« Beaucoup de faits incompréhensibles ont leur claire explication dans la vertu des alliances juives. Un ministre de Wurtemberg sut faire émanciper les juifs de ce pays, par amour, si vous voulez, pour son épouse, juive de Leipzig. Cette Esther coûtera cher au peuple wurtembergeois !

« Dans un autre ordre de la société, parmi les voleurs, ce sont les juifs presque exclusivement qui dirigent les chrétiens. Ils ont les idées, ils donnent le ton, ils font le style. Bien plus, ils convertissent leurs gens et les mènent à la synagogue. Avec le fait des demoiselles nobles ci-dessus citées, c'est ce que je connais, en Prusse, de plus étonnant.

« Ils ont des ressources pour se faire adjuger les travaux et les fournitures de l'Etat, et par eux la cour s'intéresse aux arts. Un artiste chrétien propose quelque ouvrage de sa façon, point de réponse. Quelques jours après, un brocanteur juif vient par hasard chez l'artiste, achète à bon compte le travail refusé, le porte à la cour et en obtient deux ou trois fois le prix qu'avait demandé l'auteur.

« Le juif a ses chambellans. Il a aussi ses dames d'honneur. Il en fallut pincer un dernièrement, qui s'était par trop adonné à la contrebande, et lui faire son procès. On trouva dans ses livres qu'il avait fourni des étoffes à plusieurs très-hautes dames, au tiers du prix ordinaire.

« Enfin, le juif sait tout, il entreprend tout, il réussit en tout, et ses aides masculins et féminins se rencontrent partout, mais principalement dans les classes les plus élevées et même dans d'augustes positions. Je dis *augustes*, et je sais ce que je dis.

« Et je dis que ces sires juifs, baptisés ou non, malgré l'indifférence qu'ils affichent, sont juifs dans les moelles, juifs têtus, haineux, essentiellement ennemis du *goï* : c'est le chrétien. Je dis qu'ils nous deviennent supérieurs ; qu'ils nous tiennent pieds et poings liés, et que la crainte si souvent exprimée par nos journaux de voir judaïser (*ver judem*) toute la société, n'est pas une crainte vaine.

« Sur mon âme, l'Inquisition d'Espagne avait du bon ! »

Ainsi raisonne ce protestant de Prusse, dans la *Gazette de l'Église*, de Vienne.

L'ESPAGNE.

M. DE MAZADE, BULOZIEN ÉMINENT.

9 septembre 1867.

M. de Mazade est l'un des greniers de la *Revue des Deux-Mondes*, rempli de tout : poète, penseur, économiste comme M. Esquiros, politique comparable à M. Garcin, critique et videur de livres égal à M. Saint-René Taillandier. M. Buloz peut lui demander n'importe quoi : Voilà, monsieur ! C'est propre, c'est meublant et point ruineux. En outre, ce praticien universel est catholique. A ce titre, il peut dire en quoi l'Église a failli ou s'égare. De temps en temps, respectueux mais ferme, il avertit le Pape de ne pas tant éloigner la ligne de M. Buloz. Grande figure du catholique sincère et indépendant, M. de Mazade !

S'il n'avait pas toutes les spécialités, M. de Mazade serait spécialement espagnol. Ayant vu le jour non loin de la frontière, sur un territoire où de temps immémorial les Navarrais viennent vendre des foulards et du chocolat, il a pour ainsi dire trouvé l'Espagne dans son berceau. Il la connaît à fond. Il sait qu'une contrée

montagneuse se nomme une *sierra*, la cour d'une maison un *patio;* quant aux plaines, ce sont des *vegas*, et c'est ainsi qu'il ne manque pas de les appeler en ses écritures.

Il sait aussi que l'Espagne traverse une « époque de transition », et il en informe assidûment la terre depuis vingt-cinq bonnes années ; il dit aux hommes d'État espagnols quel devoir ce passage leur impose. Un jour il a vertement redressé Donoso Cortès, dont les idées là-dessus n'étaient pas assises et mûres comme les siennes. Car M. de Mazade ne se laisse pas éblouir par un vain éclat d'éloquence. Pour lui, Donoso Cortès n'était qu'un esprit brillant, mais « exagéré ; » un homme de génie si l'on veut, mais incapable de discerner ce qui convient à un pays qui traverse une « époque de transition. »

Comme il contestait Donoso Cortès, tout en lui reconnaissant du génie, il a eu l'occasion, dans la *Revue des Deux-Mondes*, de contester et de reprendre un autre écrivain espagnol, qu'il déclare d'ailleurs charmant et qui l'est en effet. C'est la femme très-distinguée par tous les dons du cœur et de l'esprit qui s'est acquis une gloire si pure sous le nom de Fernan Caballero. Fernan Caballero est catholique. Il aime la vieille Espagne, grande, poétique, belle, fière, heureuse ; il se rit de l'Epagne moderne et n'en parle qu'avec mépris. Voilà où M. de Mazade le reprend. — Car, dit-il, on doit se défendre de l'exagération : tout n'était point parfait dans le passé, tout n'est pas méprisable dans le présent, et les époques de transition conseillent d'attendre l'avenir.

Cette réserve faite, le critique bulozien, entraîné par un bon instinct qui est en lui, fait une peinture du paysan de l'Andalousie, qui peut s'appliquer aux paysans de toutes les Espagnes et qui justifie complétement les

prédilections de Fernan Caballero. Nous lui voulons emprunter ce témoignage. On le trouvera plein d'intérêt, quoique, malheureusement, écrit en style de transition :

« L'Andaloux des campagnes est pauvre d'*habitude*. Il travaille peu, mais *aussi* son *organisation* le défend contre les *besoins*; il est essentiellement sobre : avec un morceau de pain, une orange et un rayon de soleil, il est content, et il se console *parfois* en répétant que « profit et honneur ne sont pas dans un même sac. » Une singulière égalité d'humeur est la compagne de sa pauvreté. Le paysan de l'Espagne méridionale gagne une piécette par jour, et avec cela tout marche dans la maison. On vit à la grâce de Dieu; mais le chef de la famille se donne toujours ce costume national, qui est souvent la plus grande richesse de l'Andaloux. C'est un peuple matériellement misérable et moralement aristocratique, qui ne songe point au nécessaire et qui a le goût de tous les luxes de la vie, la passion, les danses, les chants.

« Aussi le peuple andaloux est-il essentiellement poétique. Ses chants sont des légendes pieuses, d'autres sont des histoires de bandits ou un écho des lointaines traditions locales ; la plupart sont consacrées au plaisir, à la passion, à l'amour, et ce sont les plus vifs, les plus colorés.

« Le soir, dans quelque vallée, une voix vibrante s'élève tout à coup, et répète peut-être quelque chant comme celui-ci, où un jeune homme trace le portrait de sa maîtresse : « Tu as un front qui est une place de guerre où l'amour triomphant a planté sa bannière. — Tu as des yeux, lumières de l'aube, dont l'éclat s'adoucit aux rayons de la lune. — Tu as un menton avec une fossette au milieu; si on devait m'enterrer là, je voudrais être mort. — Tu as une gorge si claire, si belle, que même ce que tu bois se voit au travers. — Ta taille, ô jeune fille, ressemble à un beau palmier superbe entre toutes les plantes. — Tes pieds foulent si fièrement la terre, que partout où tu passes fleurissent les roses. »

« Et maintenant, qu'on se rappelle ces chansons nées sous l'influence de la faim dans les districts industriels de l'Angleterre : « Travaille, dit la jeune femme en haillons, rivée à sa tâche,

dans sa petite chambre glacée et nue; — travaille, travaille, misérable esclave! travaille dès que le coq chante, travaille quand les étoiles brillent, travaille jusqu'à ce que le sommeil te dompte, et qu'en rêvant tu achèves ta misérable besogne! »

Cette esquisse donne assez, ce nous semble, l'idée d'un peuple heureux. M. Plée, du *Siècle*, trouverait que l'Andaloux réalise une des rares conditions du bonheur dans la destinée de l'homme sur la terre : il vit « d'amour parfumé. » La suite n'offre pas moins d'intérêt; il y est question d'une *curiosité* dont M. Plée encore ne méconnaîtrait par l'importance :

« Un des points les plus *curieux* à observer, ce serait la part du catholicisme dans cette vie sociale, dans ce caractère populaire. Cette part est immense. Le catholicisme de l'Espagne, et surtout de l'Andalousie, n'est pas seulement une religion, un ensemble de dogmes parlant à l'intelligence; il n'a rien de métaphysique ni d'abstrait, il a au contraire une couleur extraordinaire de réalité. Il est partout et il est l'explication de tout; il est dans les mœurs, dans la manière de voir et de sentir, dans les caresses de la mère à son enfant, dans les relations des hommes, dans les usages les plus familiers et même dans le plaisir. Il est passé dans la chair et dans le sang du peuple...

« Il s'est formé une sorte de mythologie populaire où les traditions chrétiennes sont fécondées et transformées par une imagination qui aime à rendre tout sensible, à donner une forme familière à ses croyances et à rattacher les plus simples faits à quelque souvenir religieux. Pourquoi, direz-vous, le romarin est-il une plante qui se plaît chez les pauvres, et que les pauvres ont en prédilection? Parce que, pour ceux-ci, c'est une plante sacrée depuis que la Vierge étendit sur un romarin les langes du Dieu-enfant.

« Pourquoi l'hirondelle est-elle un oiseau aimé et respecté, accueilli en signe de bonheur? C'est que ce fut une hirondelle qui alla arracher les épines enfoncées dans le front saignant du Christ. Le hibou était autrefois un des oiseaux qui chantaient le

mieux; il se trouva présent lorsque le Seigneur expira, et depuis ce moment il n'a plus fait entendre que le cri plaintif où le peuple andaloux croit distinguer encore le mot *cruz ! cruz !*

« Ces traditions sont innombrables et sont répétées dans tous les foyers. C'est évidemment d'une pensée religieuse qu'est née cette tradition *qui consiste* à laisser l'horloge du palais de l'audience de Séville en retard de dix minutes, comme pour accorder aux suppliciés dix minutes de plus pour se repentir ou pour obtenir une grâce tardive. »

Au risque d'étonner beaucoup M. de Mazade, nous lui ferons remarquer que ce tableau, d'ailleurs aimable, et ces réflexions très-sensées ne s'appliquent pas seulement à l'Andalousie. L'Andalousie est encore et l'Espagne tout entière était ce que furent sans exception tous les pays catholiques, tant que la religion catholique y régna. Partout le catholicisme avait fait les mœurs, il avait passé dans la chair et dans le sang du peuple, et partout il était la paix, l'ordre, la joie, la poésie.

La morne Angleterre, cette ouvrière esclave et brutale que le *policeman* ramasse ivre-morte par la rue au temps des réjouissances de Noël, et qui dans son morne sommeil écrasera son enfant, tant qu'elle fut catholique elle a été « la joyeuse Angleterre », et les plus merveilleuses fleurs se sont épanouies dans ses brouillards. Le soleil catholique n'a lui qu'un instant dans les pays scandinaves ; parmi ces glaces, il a fait éclore des lois douces, des cathédrales et des chansons. Quel peuple n'avait pas ses fêtes, ses fréquents repos, ses poésies, ses légendes charmées ?

Au foyer de quel pauvre ne s'asseyait pas le Christ souriant ? Est-ce la France qui était lugubre et ennuyée, est-ce l'Allemagne, était-ce, hier encore, l'Italie ? Tous les peuples chrétiens, dans tous les climats, ont eu le

repos, l'art, l'honneur, l'espérance, la joie ; ces richesses leur ont été arrachées, elles leur ont été volées, et les voilà maintenant en voie de transition, comme dit M. de Mazade. Transition vers quoi ? Pour l'Espagne, transition du cardinal Ximenès au général Prim, et de l'expulsion des Maures à l'invasion des Portugais !

Nous ne savons par quelle heureuse inadvertance M. de Mazade emprunte à Fernan Caballero ce joli et vivant portrait d'une *notabilité* espagnole moderne, c'est-à-dire de l'*homme de transition :*

« Don Andres Peralta se retira du service, acheta du bien et se consacra à diverses entreprises, notamment à la démolition des couvents, dont il vendait à bas prix les matériaux de grande valeur. Il avait été alcade, et il était actuellement député provincial. En un mot, il était devenu un personnage, le type du citoyen moderne, grand dépensier de phrases sonores, apôtre zélé de la moralité et de la philanthropie, arrogant ennemi des superstitions, archiprêtre de *saint Positif,* habile architecte de son propre piédestal.

« Rien ne manquait à ce Salomon des jugements de conciliation, à ce Démosthène d'une société récemment fondée pour la création d'un canal dont les travaux, à force de juntes et de rapports, étaient déjà fort avancés, car il ne manquait plus que de l'argent pour l'ouvrir et de l'eau pour le remplir. »

Mille remerciements, senor Mazade. Cette figure de progressiste est exquise après celle du paysan andaloux, et voilà deux excellents personnages dont vous enrichissez nos galeries.

Pour conclure, le pauvre peuple espagnol, — il n'est pas le seul, — ne demande qu'à garder ses vieilles croyances, ses vieilles mœurs, ses vieilles chansons, et à vivre en paix à l'ombre de ses vieilles cathédrales

pleines du pain vivant ; mais il est tombé dans le filet de la Révolution, conquis par des spéculateurs qui sentent le besoin d'expulser le Christ pour démolir les églises et en vendre les matériaux et le mobilier. Prim et quelques autres sont les Peralta militaires qui feront la besogne. Ils ouvriront le canal de la transition avec l'argent de la banqueroute, et si l'eau manque toujours, leur épée le remplira de sang.

LES CORRECTIONS DE M. RENAN.

10 septembre 1867.

M. Renan cherche une revanche de ses *Apôtres*, accueillis avec un mépris si caractérisé; il donne une nouvelle édition de sa pièce à succès, l'œuvre qu'il a osé intituler la *Vie de Jésus*. Cette reprise est conduite comme au théâtre : on annonce des changements, des décors nouveaux, un prologue, enfin des rajeunissements. M. Renan appartient à la race qui hait Jésus-Christ, et il ne manque pas d'amour pour la gloire. Il s'est aperçu qu'il avait perdu sa peine à outrager les Apôtres, l'Église et l'idée de Dieu, mais que l'outrage direct à Jésus-Christ faisait plus d'effet. Il y revient.

Il en renvoie l'honneur à la critique rationaliste. Elle lui a fait connaître plusieurs défauts de son ouvrage. Il croyait encore trop au Dieu de l'Évangile, il avait encore trop respecté la tradition. Cela est corrigé. Plusieurs de ces corrections offrent une certaine importance. Ainsi, il ôte à saint Jean son évangile, qu'il lui avait à peu près laissé. A présent l'évangile de saint Jean n'est plus de saint Jean; il est de quelqu'autre, ou il s'est fait tout seul, par alluvions.

Touchant les miracles, la *Vie de Jésus* a reçu des perfectionnements analogues. M. Renan s'était efforcé

d'expliquer honnêtement la supercherie des miracles, du moins d'un certain nombre. On se souvient de l'explication sur Lazare. Lazare, homme simple, s'était cru mort; ses amis, gens simples, partageant son erreur, avaient cru le mettre au tombeau; Jésus, dans sa simplicité, avait cru le ressusciter après trois jours, et toutes ces illusions s'étaient accréditées par une suite naturelle de la simplicité du genre humain. Les autres explications, moins travaillées, offraient le même caractère. Il en coûtait au fils de Mme Renan la mère, de laisser un nuage sur la sincérité du fils de Marie. Mais l'historien a des devoirs! Il le voit maintenant: ces explications obligeantes, qui ne le satisfont pas lui-même, ne satisfont personne. Rationalistes et catholiques sont d'accord pour les rejeter; il les rejette aussi, il y renonce. Plus de miracle, à aucun prix, sous aucun prétexte. Il ne veut plus examiner le miracle, même pour en ôter le miraculeux; désormais il se contente de le biffer tout net, à titre d'impossibilité scientifique.

M. Renan s'avoue bien où va ce parti pris, et il ne recule point. Jésus a allégué ses miracles comme preuve de sa mission. Or, ne pouvant croire lui-même à ses miracles, puisqu'il n'en faisait pas, ni par conséquent croire davantage à sa mission, puisqu'elle avait, de son propre aveu, besoin de ce témoignage des miracles qu'il ne donnait pas, Jésus était donc un imposteur. C'est l'opinion définitive de M. Renan. Néanmoins, il se garde de prononcer ce gros mot d'imposture; ce n'est point sa manière. Sa manière, la voici :

« Tel voudrait faire de Jésus un sage, tel un philosophe, tel un patriote, tel un homme de bien, tel un moraliste, tel un saint. Il ne fut rien de tout cela. Ce fut un *charmeur*. »

Il charmait et il était sous son propre charme! Voilà les difficultés levées!

M. Renan n'a pas à changer le genre particulier d'insolence dont il est le créateur, et qui constitue sa vraie originalité. Depuis longtemps l'exégèse rationaliste cherche à se délivrer du témoignage de saint Jean et du témoignage des miracles. Il n'y a pas de miracles, il y a des charmes!

Nous doutons que M. Renan ait trouvé des arguments nouveaux et jusqu'ici sans réfutation. Mais son genre d'insolence est bien à lui, et il faut convenir que, dans la détestable foule qui hurle autour du Crucifié, il a un *Ave Rabbi* capable de faire bondir encore les cœurs que n'émeuvent plus les coups et les crachats.

C'est peut-être un bien que cet homme se soit rencontré avec ce génie distinct. M. Renan n'a pas laissé de rendre un certain service. Il a remué des fibres qu'avaient engourdies la multitude et la vulgarité des outrages ordinaires. La répulsion qu'il excite revigore des ardeurs épuisées ou dégoûtées. On a quelque peine à s'émouvoir d'un fanatique qui clabaude dans le lointain sur la vieille note de l'ironie ou de la fureur. Voltaire nous avait blasés. Qui eût pris la peine de répondre, par exemple, à M. Peyrat, incrédule aussi radical que M. Renan, et doué peut-être d'un talent plus masculin? Mais ce défroqué douceâtre, avec son fond de mine d'ancien bon apôtre, ses restes de surplis et ses bouts de bougie emportés du sanctuaire, est admirable pour donner envie de lui courir sus. On se force à l'écouter, on étudie. Voilà le profit incontestable.

Il n'y a vraiment dans ce monde que des instruments de Dieu. Ils sont dociles ou ils sont rebelles, c'est toute

la différence. Dans les jours de sévérité, lorsqu'il faut détruire les savants édifices du mal, Dieu emploie les instruments rebelles : il vient des sophistes, des soudarts, des destructeurs. Ils veulent détruire, ils détruisent en effet ; mais ce qui tombe n'est pas ce qu'ils comptaient renverser. Ils font place nette à la reconstruction future et nécessaire ; ils forment l'armée et l'atelier dont les reconstructeurs auront besoin. Alors apparaissent les instruments dociles, les grands rois, les grands docteurs, les saints : ils viennent le cœur plein de foi, l'esprit plein de clartés, les mains pleines de miracles ; l'oubli engloutit les blasphémateurs, et le pardon de Dieu s'épanche sur l'humanité.

LE SCAPULAIRE

ET LA CROIX D'HONNEUR.

I

Courte instruction pour M. de la Bédollière.

11 septembre 1867.

M. de la Bédollière raille fortement le scapulaire bleu et le scapulaire rouge ; il oublie le scapulaire brun, mais il n'ignore pas que des indulgence et des grâces sont attachées à tous les scapulaires, et c'est ce qui lui fait horreur. Pour remède à ces superstitions, il recommande la nouvelle édition de Voltaire à laquelle il donne ses soins :

« Il y a donc encore des gens qui s'imaginent qu'en se mettant au cou un lambeau d'étoffe, en marmottant quelques *oremus*, ils vont échapper à la fois aux peines dans l'autre monde et aux épidémies dans celui-ci ! Qui peut nier, en présence de pareilles superstitions, la nécessité d'honorer la mémoire et de propager les œuvres de Voltaire ? Qui ne s'explique l'empressement avec lequel on souscrit à la statue de cet apôtre de la raison ? »

Suivant nous, le scapulaire est plus utile que Voltaire, et nous nous flattons d'amener la conscience de M. de la Bédollière à notre avis. Qu'il remplisse sa

choppe, et qu'il allume le calumet de la parfaite attention.

Pour ridiculiser la dévotion du scapulaire, M. de la Bédollière s'appuie principalement d'un prospectus dont il tait l'origine. Véritablement, ce qu'il en cite est tourné comme une rédaction de M. Plée ; mais il faudrait savoir d'où cela vient. Rien n'empêchant le premier venu de vendre des objets de dévotion et d'en rédiger le prospectus, la religion n'est pas responsable des sottises que l'ignorance et même la malveillance y peuvent glisser.

Que dirait M. de la Bédollière s'il nous prenait fantaisie de lui attribuer des vers de treize pieds, chantés à quelque banquet voltairien de Sainte-Ménehould ? Serions-nous bien venus à dire qu'ils sont de lui parce qu'on y trouve *Comus* et *Momus*, *buvons* et *trinquons*, *progrès* et *vin frais*, toutes ses idées, toute sa foi, toutes ses rimes ?

Sauf ces observations, il est vrai que le scapulaire est une pratique fort approuvée dans l'Église. Le plus grand nombre des catholiques s'y soumettent, l'évêque comme l'enfant de la première communion, le soldat comme la sœur de charité ; le P. Lacordaire portait le scapulaire, le P. Hyacinthe en est habillé et le distribue ; Pie IX, comme le moindre des fidèles, « marmotte » les *oremus* indiqués pour gagner les indulgences attachées au scapulaire qu'il a sur les épaules. Et, en passant, qu'est-ce que M. de la Bédollière trouve de plus sot à « marmotter » des prières pour obtenir les miséricordes de Dieu, qu'à mâchonner des rimes oxydées, comme il en fait pour obtenir les sourires de M. Jourdan, et de la prose pour garder les complaisances de M. Havin ?

Les catholiques savent que le scapulaire n'efface pas le péché. Il y faut la confession. C'est la lecture de Voltaire qui efface le péché, en persuadant au pécheur qu'il est dans son droit et même dans son devoir.

M. de la Bédollière, comme propagateur de Voltaire, est un grand distributeur d'absolutions sans confession et sans repentir. Le voltairien qui a trop trinqué à une inauguration de statue patriotique, peut croire qu'il s'absout de l'ivrognerie par une prise d'ammoniaque; le catholique, dans un cas semblable, ne croira jamais s'absoudre en tâtant son scapulaire. Le scapulaire plutôt lui reprochera son péché et lui suggérera de demander la grâce nécessaire pour n'y pas retomber. M. de la Bédollière chante : *Trinquons, buvons, progrès, vin frais!* Le scapulaire dit : « Ne te ruine pas et ne « t'avilis pas dans l'ivresse; ne jette pas dans cette « fange ton intelligence et ton cœur; n'y jette pas le « pain de tes enfants ! » Ainsi le scapulaire est un appui de la raison.

Venons aux indulgences. Le péché étant confessé et regretté, l'indulgence est une remise de la peine encourue. Ce n'est pas là-dessus que M. de la Bédollière peut élever des difficultés. Pour croire aux indulgences, il suffit de croire à la divinité de Jésus-Christ.

M. de la Bédollière, nous lui rendons cette justice, ne s'est jamais prétendu athée ni anti-chrétien, ni hérétique. Il croit à la divinité de Jésus-Christ, et nous savons qu'il fait tous les ans, depuis 1830, dire une messe pour ses amis les morts de Juillet. Ce ne peut être qu'afin d'adoucir et d'abréger par l'indulgence les expiations dont ces pauvres âmes seraient, — quoique victimes patriotiques, — redevables dans l'autre vie. Or,

Jésus-Christ est sans doute le Dieu des vivants et des morts. Pourquoi ne ferait-il pas en faveur des vivants ce que M. de la Bédollière lui demande en faveur des morts ?

Porter le scapulaire est un acte de foi, le véritable acte de foi est un acte d'amour. Or, même dans le train ordinaire des choses humaines, l'acte de foi et d'amour vaut toutes sortes de grâces à celui qui le produit. Nous ne voyons qu'indulgences politiques et civiles accordées à ceux qui font acte de foi et d'amour ; indulgences pour eux-mêmes, indulgences pour autrui.

Comment sort-on de la prison politique, comment pénètre-t-on dans la prison si désirée des emplois ? En prenant la cocarde, en se faisant appuyer par ceux qui viennent de la prendre ou qui l'ont toujours portée. Prendre la cocarde, c'est précisément l'acte de foi et d'amour. Pourquoi le Roi du ciel ne se serait-il pas réservé ce beau privilége des rois de la terre, d'être indulgent à ceux qui viennent à lui, de l'être même à ceux qui s'écartent?

Quant à la vertu du scapulaire pour préserver de divers maux et accidents, des épidémies, par exemple, ce n'est pas un dogme ; mais M. de la Bédollière se hâte trop de proclamer qu'une certaine disposition à le croire est un symptôme de folie qu'il faut corriger au plus vite par l'achat de son édition de Voltaire.

Nous remarquons en M. de la Bédollière un certain défaut général de réflexion, qui l'empêchera toujours d'atteindre dans l'ordre de la pensée la haute place qu'il occupe dans l'ordre de la poésie, où il se fait remarquer de M. Havin.

Dans les temps d'épidémie, il y a des gens qui se

cuirassent de camphre, d'autres qui avalent des ratafias. Camphre et ratafias sont des scapulaires. Le moindre prospectus, n'importe comment rédigé, les recommande aux libres-penseurs ; ils s'en munissent incontinent. Les incrédules à ces préservatifs prennent d'autres moyens ; ils deviennent sobres et pénitents comme des Trappistes.

Au premier cas de choléra, il se peut que M. de la Bédollière lui-même s'observe sévèrement sur le homard, sur le melon, sur le chambertin, sur tout ce que la médecine met à l'*index* : scapulaires!

Il ne faut donc pas tant se moquer des gens qui se munissent d'une bénédiction représentée par un signe matériel quelconque, estimant que Dieu est le meilleur médecin, et la confiance en lui le meilleur remède. En matière de crédulité, ces superstitieux rencontrent de tous côtés des émules qui ne sont pas pour les faire rougir.

M. de la Bédollière nie-t-il que Dieu puisse préserver de la peste, et a-t-il une assurance particulière que Dieu, qui peut préserver de la peste, n'a aucun égard pour ceux qui sollicitent leur grâce en se marquant du signe du salut?

Il y a un scapulaire civil très-couru de nos contemporains, et les gens de lettres, malgré leur fierté, ne font pas exception. M. Havin le porte, M. Plée l'a reçu dernièrement, non sans instance : c'est cette rose artificielle qui fleurit sur le sein de M. About, et qu'on appelle la *croix d'honneur*. Elle est sollicitée, non-seulement comme indulgence, mais encore comme préservatif.

On estime que, dans certains cas, elle impose aux douaniers et peut préserver de l'attouchement trop

précipité des sergents. Celui qui porte ce scapulaire se présente aussi avec plus d'assurance devant les entrées gardées ; enfin ce scapulaire rouge réunit vingt avantages que tout le monde connaît et qui le font rechercher. Plusieurs y joignent le scapulaire bleu, le scapulaire vert, le scapulaire orange, car il y en a mille, et aucun n'est dédaigné.

Nous n'imaginons pas pourquoi le vrai scapulaire paraîtrait ou moins honorable ou moins utile, soit en voyage, soit en temps d'épidémie et en tout temps. N'est-il pas bien naturel de vouloir se rendre aussi respectable devant les anges de Dieu que devant les anges de M. Piétri? Signe pour signe, médaille pour médaille, maître pour maître, le scapulaire avec l'image du Christ et celle de la sainte Vierge vaut certainement toute autre décoration.

Est-ce que M. de la Bédollière prétendrait sérieusement me faire rougir de mon scapulaire devant sa croix de juillet, ou devant sa médaille de Sainte-Hélène, ou devant son ordre piémontais?

Mais, pour revenir à la question d'utilité en temps d'épidémie (sans parler de l'épidémie morale), nous prions M. de la Bédollière d'observer une chose.

Le scapulaire, ce spécifique sacré, raffermissant l'âme de celui qui le porte, devient par là même physiquement hygiénique. L'âme a de l'influence sur le corps, et les médecins recommandent extrêmement la paix de l'âme en présence des jeux du choléra. Or, la paix de l'âme est le fruit et le privilége des actes de piété ; et les hommes qui l'ont acquise par ce moyen en font profiter les autres.

Parmi ceux qui s'empressent autour des pestiférés, il

y a plus de porteurs de scapulaires que de buveurs de chambertin et de lecteurs de *Candide*. Saint Charles Borromée, Belzunce et les capucins de Marseille, le cardinal Altieri, les sœurs de charité et les zouaves pontificaux d'Albano portaient le scapulaire ; les autres décampaient.

Telle est l'utilité du scapulaire ; M. de la Bédollière ne l'a point vue, faute de réfléchir, ou peut-être parce que, en écrivant son article, il était préoccupé de trouver une rime neuve à *trinquons !*

II

Supplément d'instruction.

16 septembre 1867.

M. de la Bédollière demande un complément sur le scapulaire, ou plutôt il ne le demande pas, mais il nous fournit l'occasion de le lui administrer. Cette inadvertance nous fait grand plaisir ; nous n'avions pas tout dit. On sait que M. de la Bédollière est pour nous une catégorie, une multitude, presqu'un monde. Il a ses qualités, le soin que nous prenons de lui le fait assez voir ; ses défauts sautent aux yeux et sont intéressants. Il est encombré de mauvaises lectures, présomptueux, frivole. Trop entreprenant sur les matières de dévotion, il brise aussi trop tôt l'entretien. Il en a tout de suite assez, il s'évade, n'objecte rien, ne se laisse rien expliquer à fond, et nous ne savons quoi l'empêche ordinairement d'entendre le peu qu'il écoute. S'il veut nous permettre un avis, cette légèreté lui fait tort. Il perd

des instructions que la manie de toucher aux choses catholiques lui rend très-nécessaires ; il se trompe, il oublie, il revient, — et il se cogne.

Donc, l'autre jour, n'ayant rien de religieux à se mettre sous la dent, pas de refus d'enterrement, pas de refus de baptême, pas le moindre mort ni le moindre marmot à croquer, notre bourgeois s'est jeté sur le scapulaire, dont personne ne lui parlait. Sa brûlante imagination lui a conseillé d'en faire un prospectus pour son édition de Voltaire, estimant que la raison, la dignité, la pureté d'esprit et de mœurs, le vrai sentiment chrétien que l'on gagne à lire *Candide* et la *Pucelle* constituaient le seul bon antidote contre cette dévotion ridicule.

Nous avons expliqué à M. de la Bédollière ce que c'est que le scapulaire ; il ne le savait sans doute pas ; car souvent il fait semblant de ne pas savoir, mais plus souvent il ne sait pas. Nous lui avons montré que dans sa religion à lui, qui est une religion à l'envers, la pratique du scapulaire est parodiée et suivie très-sérieusement ; qu'on y connaît les scapulaires les plus variés, qu'on les sollicite avec empressement, qu'on s'en décore quels que soient le chiffre, la figure d'homme ou de bête dont ils sont marqués ; et que même les libres penseurs les plus déterminés et les plus impies tiennent beaucoup à porter de cette façon le signe et le nom de la *croix*.

Nous avons ajouté qu'ils portent ces scapulaires généralement absurdes, ces faucons, ces aigles, ces éléphants, ces nichans, ces roses, etc., etc., etc., exactement (à l'envers) comme nous portons les nôtres. En effet, sauf la foi, l'humilité, la prière et l'amour, il n'y

manque rien : les libres-penseurs traînent ces chiffons bariolés pour gagner de certaines indulgences civiles ou pour se préserver de certains maux.

M. de la Bédollière n'est point dépourvu de toute pudeur ni de toute prudence dans la discussion, et ces deux qualités, diversement louables, l'empêchent de contester l'exactitude de nos rapprochements entre le scapulaire dont il a voulu se railler et les décorations dont ses amis et lui-même sont revêtus après s'en être déclarés dignes. A ce propos, il remarquera que le chrétien ne demande pas le scapulaire par orgueil, mais par humilité.

Manifester que l'on sent le besoin de gagner des indulgences n'est pas déclarer qu'on se juge meilleur que les autres hommes. Dans la religion du *Siècle*, où tout se fait à l'envers, on s'offre modestement pour entrer dans la « Légion d'honneur, » et on se fait attacher un signe qui oblige les pauvres soldats à vous porter les armes.

Mais à ces raisons M. de la Bédollière trouve un défaut : elles ne lui paraissent pas « dignes de la religion ! » Il nous permettra d'observer qu'en cette circonstance, la question étant de lui répondre, c'était assez que la réponse fût digne de lui. Cependant ne le laissons pas aller et donnons-lui satisfaction entière.

Parce que nous pensons que le chrétien peut et doit se rendre agréable à Dieu en prenant même matériellement ses livrées, comme les libres-penseurs décorés prennent la livrée des puissances de la terre, et parce que nous avons comparé Dieu aux rois, le bon havinien nous accuse d'anthropomorphisme.

An-thro-po-mor-phis-me !... Nous voyons d'ici les lec-

teurs du *Siècle* épelant ce mot et se demandant ce que cela peut bien vouloir dire?

Ne vous fatiguez point, braves gens, vous ne le saurez jamais. Ce que M. de la Bédollière prend pour *anthropomorphisme*, aucun homme de bon sens n'y voit autre chose qu'une anthropologie. Cela est décidé depuis des siècles. Il y a là-dessus un texte formel de Tertullien (*Adv. Marcion.*, l. II, c. XXVII) : vous pouvez vérifier, et si M. de la Bédollière veut s'y méprendre, ce ne peut être que par un venin de manichéisme (ma-ni-ché-isme) dont il serait entaché. Vous voilà avertis, méfiez-vous! Et lorsque les chrétiens tâcheront de vous faire comprendre quelque point de doctrine en employant des expressions figurées, comme, par exemple, les *yeux de l'âme,* ne croyez point qu'ils veuillent vous insinuer que l'âme est un corps.

Une autre comparaison qui choque notre délicat adversaire, est celle que nous avons faite entre les anges du ciel et les anges de la rue de Jérusalem, placés sous les ordres de M. Piétri. Nous la maintenons pourtant. Elle est très-bonne, comme la comparaison des scapulaires, pour marquer la différence et la ressemblance des deux religions, la religion à l'endroit, qui est la religion catholique, et la religion à l'envers, qui est la libre-pensée.

Le procureur impérial, le préfet de police et ses escouades, et jusqu'aux gardes-chiourmes, sont des anges de diverses hiérarchies, institués par la raison humaine à l'usage principalement des diverses catégories d'individus qui nient la surveillance de Dieu sur les actions humaines et qui ont répudié ses anges en même temps que ses lois.

Pour conclusion, nous engageons M. de la Bédollière à confier dans l'occasion sa bourse, son corps malade et tout ce qu'il a de précieux, plutôt à un porteur de scapulaire rouge, bleu ou brun qu'à un lecteur de *Candide*, même de l'édition enrichie de ses commentaires. Voilà qui est fini.

M. VILLEMOT EN PAIX AVEC L'*UNIVERS*.

ÉCLAIRCISSEMENT SUR LE CULTE DES SAINTS.

12 septembre 1867.

M. Villemot revient mais pour prendre congé, tout aimable et un peu cérémonieux, en habit noir, en cravate blanche. Nous nous reprocherions quelque hauteur, si nous le laissions aller sans dire mot. Nous ne tenons pas la plume pour choisir dédaigneusement nos interlocuteurs; notre métier, au contraire, est de répondre à tous et à tout, quand nous avons la moindre espérance de faire pénétrer le moindre rayon de vérité. Il faut jeter la vérité à mains pleines.

M. Villemot, donc, insiste poliment sur divers points. Le principal est toujours le préjudice qu'il craint que nous ne portions à notre cause. Nous sommes charmés de le voir s'intéresser tant au succès de l'apologétique chrétienne; mais il sait quelles raisons nous inclinent à penser qu'il ne doit point s'inquiéter de cela; elles sont solides, qu'il se tranquillise. Jadis M. Billault, ministre de l'intérieur, eut le même scrupule et proposa avec succès la suppression de l'*Univers*, dans l'intérêt de la religion. Voilà une première garantie; il y en a d'autres

et d'un ordre supérieur ; des juges plus autorisés sauront toujours nous avertir en temps oportun.

Un autre compromettеur de la religion, aux yeux de M. Villemot, c'est le Pape, à cause de l'immorale loterie, conservée dans l'État romain. M. Villemot ne croit plus que le Pape fasse mettre en prison les porteurs de billets gagnants pour s'emparer de leurs lots, mais il lui reste assez de griefs. — Quoi ! dit-il, une mère nourrira le quaterne au lieu de nourrir son enfant, et le Pape tolère ce crime ! M. Villemot marche à pas de géant dans la voie de la vertu. Cet emportement a son côté louable, cependant il faut se modérer. Les Romains sont des hommes ; l'art de gouverner les hommes est aussi de leur tolérer quelques faiblesses. Dieu même en passe beaucoup. Mettre à la loterie peut être une imperfection, ce n'est pas un péché, et toutes les mères ne nourrissent pas le quaterne du lait qu'elles doivent à leurs enfants. A côté de la loterie, il y a la confession qui l'empêche de dégénérer en infanticide.

Conclure de l'existence de la loterie à Rome que le Pape n'est pas roi de droit divin, qu'il n'est pas infaillible sur les questions de foi et que le Christianisme est une erreur, la conséquence est trop tirée ! Quand M. Villemot saura sur quoi le Christianisme repose, il en rabattra. Il comprendra, comme le Pape, que Rome puisse rester un royaume sans devenir un monastère, et que le Pape en est le roi et non l'abbé.

La conscience religieuse de M. Villemot s'embarrasse encore beaucoup de l'hommage rendu aux saints. Il s'est laissé compter là-dessus des choses inexactes. Il se persuade que les catholiques font tort au « Créateur ; » qu'un « paganisme s'est introduit dans l'Église

« et masque *aujourd'hui* le culte de Dieu derrière des « idoles de bois et de plâtre. » Il ajoute d'un ton qui jure avec l'habit noir : « On n'adore plus le Créateur, « on se prosterne devant le tibia d'un diacre ou la fausse « côte d'un martyr japonais. »

M. Villemot, dans la situation d'esprit toute nouvelle où il s'est laissé amener, n'apprendra pas sans plaisir que cette objection est frivole.

Quand nous l'avons vu en larmes, tête nue, prosterné à sa manière devant la statue d'Alcibiade, se plaignant que cette grande mémoire ne fût pas suffisamment honorée, nous n'avons nullement dit qu'il adorât Alcibiade, et lui transportât un culte qui ne serait dû qu'à Périclès ou à Alexandre ou aux dieux. Nous avons simplement dit et simplement cru qu'il célébrait les vertus et vénérait la mémoire d'Alcibiade, canonisé civilement par lui et par une vingtaine d'autres, dont un notaire.

Proportion gardée, et suivant nos rites, un peu différents, nous ne faisons pas davantage pour nos saints. Nous célébrons leurs vertus et leurs services, nous les honorons, nous les vénérons, nous leur dressons des statues; sachant qu'ils vivent devant Dieu, nous leur demandons d'intercéder pour nous; nous n'adorons que le Dieu qui les a donnés aux misères du monde. En quoi ces hommages dépassent-ils le droit de la créature? qu'y trouve-t-on qui outrage le bon sens ou qui lèse le Créateur?

Que la statue soit de plâtre ou de bois, ou de bronze, qu'importe? Que la relique honorée soit un tibia, une fausse côte ou une épine dorsale; que le saint ait été diacre, ou roi, ou mendiant; que le martyr soit Japonais ou Picard, qu'il ait été tué par Dioclétien ou par Minn-

Meng, il y a dix-huit siècles ou il y a dix-huit mois, qu'importe? Il est un ami de Dieu, un témoin de Dieu, un héros de la vérité, il est pour nous un frère, un protecteur, un modèle; nous le vénérons. Est-ce donc si difficile à comprendre !

Pour terminer, M. Villemot, après avoir loué la modération de nos réponses et marqué d'une certaine nuance d'excuse la « vivacité » des siennes, veut bien nous exhorter à persévérer dans cette modération qui lui a plu. Ce suffrage a certainement son prix, mais nous devons dire que nous croyons le mériter depuis longtemps. Véritablement, la modération nous est devenue facile.

La passion qui s'exaspère sans relâche contre nos convictions, et qui se manifeste contre nous personnellement par tant d'injures, ne nous offre plus rien de nouveau. Ses conceptions, ses cris, ses fureurs, ses compliments même (elle en essaie aussi quelquefois), ne nous émeuvent plus. Nous vivons très-paisiblement au milieu de ce concert, et nous remplissons notre devoir, souvent avec la compassion, toujours avec la tranquillité de l'infirmier qui dirige une douche ou qui applique la camisole de force.

LE *SIÈCLE* DEMANDE L'ABOLITION

DE L'ÉCHAFAUD ET CELLE DU MARIAGE.

M. Louis Jourdan. — M. Plée.

14 septembre 1867.

Dans un même numéro du *Siècle*, M. Louis Jourdan demande l'abolition de la peine de mort, et M. Léon Plée glorifie un livre qui demande l'abolition de la peine du mariage.

D'après M. Louis Jourdan, l'abolition de la peine de mort fera fleurir la vertu. Dès que l'échafaud sera aboli, les hommes se feront un point d'honneur de ne plus se mettre dans le cas d'y monter. Mais si l'échafaud reste, alors un certain penchant ou une certaine curiosité ne manquera pas de créer des criminels en quantité suffisante pour occuper le parquet.

D'après le livre qu'admire M. Plée, le divorce est le seul topique qui puisse fermer la plaie de l'adultère. Ce sera exactement comme pour l'échafaud : dès que l'indissolubilité du mariage n'existera plus, personne n'en voudra plus insulter les nœuds. Sachant qu'ils peuvent

se séparer, les époux feront assaut de bonne grâce et d'aimables procédés pour demeurer ensemble. M. Plée ne s'en déclare pas tout à fait sûr, mais il ne dit point non.

Quant à M. Jourdan, son esprit n'éprouve pas la moindre hésitation. Il est persuadé que la séduction de l'échafaud fait l'assassin, comme feu Jobard (de Bruxelles) était convaincu que c'est la muselière qui fait les chiens enragés.

La force du préjugé est bien grande, car les arguments de M. Jourdan, et ceux de M. Plée nous laissent misérablement partisans de la peine de mort et de l'indissolubilité du mariage, malgré ce que l'une et l'autre peuvent avoir de gênant, la seconde surtout. Mais ce qui nous étonne davantage, c'est que M. Jourdan et M. Plée puissent rester rédacteurs du *Siècle*.

Nul doute qu'ils ne soient amis de la vertu et tout à fait remplis du plus noble et du plus ardent désir de la faire régner sur la terre. M. Jourdan ne veut pas qu'un homme soit mis à mort, M. Plée ne veut pas qu'une femme soit mise à mal.

Or, ce n'est pas là que nous en sommes. A leurs aveux et à leurs plaintes, il paraît même que la civilisation présente, si préconisée du *Siècle*, ne nous y conduit pas.

Quatorze mille pétitionnaires seulement — encore où les a-t-on pris? — ont demandé au Sénat l'abolition de la peine de mort, et M. de la Guéronnière, sénateur des plus doux, très-civilisé, ne s'est pas montré favorable à leur désir. Dans un rapport que M. Jourdan traite à peu près de pathos, M. de la Guéronnière a délayé cette pensée, qu'avant de détruire la peine de mort, il faut

« commencer par détruire ses *alliées*, la misère, l'ignorance et la perversité. » Cela fait à détruire trois légions considérables. N'y en eût-il qu'une, la *perversité*, ce ne serait pas peu de chose. M. Jourdan s'écrie : Si c'est ainsi qu'il faut procéder, nous n'en finirons jamais !

Cependant M. de la Guéronnière n'a pas tout vu, et l'auteur de M. Plée, que M. Plée ne contredit pas, révèle l'existence d'une quatrième légion qu'il faudrait détruire avant la peine de mort, car elle est aussi une alliée importante de la mort : c'est la légion des gens mariés.

On rencontre dans cette vaste catégorie quantité de gens qui ne sont point ignorants, ni pauvres, ni précisément pervers, mais si ennuyés, si excédés, si désolés que, ma foi, peu satisfaits des mesquines ressources de la séparation de corps et de l'adultère, ils finissent ou par faire un très-mauvais parti à leur compagnon de chaîne, ou par choisir un très-mauvais parti pour eux-mêmes. « Selon M. Franklin-Berger (ainsi se nomme l'auteur de M. Plée), le divorce supprime une masse de crimes, les empoisonnements, les suicides. » Une MASSE !

Donc l'homme n'est pas parfait, et les principes de 89, après une application de près d'un siècle, n'auraient pas produit une société parfaite, et il n'y a que 14,000 signataires, et pas un sénateur, pour l'abolition de la peine de mort, cause d'une multitude de meurtres ; et M. Plée lui-même n'est pas ouvertement avec M. Franklin-Berger pour l'abolition de la peine du mariage, source d'une *masse* de crimes !

Nous sommes des barbares, nous formons une société

barbare, et M. Plée croit devoir faire encore semblant d'avoir des préjugés !

89 est impuissant !

Cela étant si bien constaté, on cherche comment et pourquoi M. Jourdan et M. Plée demeurent dans la rédaction d'un journal conservateur de cette société brutale, assassine, monogame ; société qui laisse debout le vieux temple et le vieil échafaud, société qui ne trouve point et ne veut point de remède contre le meurtre ni contre l'adultère par qui elle est dévorée.

Au fond, M. Louis Jourdan en rougit. Il cite à la France, pour la couvrir de honte, le Portugal, qui vient d'abolir la peine de mort, après avoir chassé de ses hôpitaux les Sœurs de charité, lesquelles infligeaient aux malades la peine de la contrition de leurs péchés. Le Portugal, voilà un glorieux et fier et vertueux pays !

M. Plée, s'il osait se rendre aux idées de M. Berger-Franklin pourrait citer aussi des exemples capables de nous piquer d'honneur : la Prusse, l'Angleterre, la Turquie et le Maroc ont le divorce. Aussi quels peuples purs et délivrés d'une *masse* de crimes !

Qui nous dira pourquoi M. Jourdan et M. Plée ne quittent pas le *Siècle*, et ne vont pas fonder quelque chose de plus radical, entre la feuille de M. Vermorel et la feuille de M. Peyrat ?

Mais il est vrai que le *Siècle* est très-bon pour débarrasser la France et le monde du fléau qui fait à lui seul plus de mal que l'échafaud et le mariage, qui corrompt davantage les mœurs, parce qu'il enchaîne davantage la liberté. Ce fléau, c'est la religion catholique. S'il est encore douteux que l'abolition du culte diminue le nombre des assassins, il est certain du moins qu'il aug-

mentera beaucoup celui des époux malheureux, et le mariage n'y résistera pas. Alors, sans nul doute, il y aura de moins « une masse » de crimes, et les sénateurs verront moins d'inconvénient à déposer le bourreau.

Quand on sonde M. Jourdan et M. Plée, on finit toujours par connaître qu'ils sont bien ce qu'il faut à M. Havin ; et que M. Havin est bien ce qu'il faut à la raison du siècle présent.

UN CROYANT DE GARIBALDI.

16 septembre 1867.

C'est M. Rochefort. Le sceptique qui ne croit à rien et se moque de tout, croit à Garibaldi et vénère Garibaldi.

Soyons exact, il y croit tout juste ; mais il le vénère absolument. On a beau être sceptique et railleur, il faut croire un peu à quelqu'un et vénérer un peu quelque chose. La croyance et la vénération sont inhérentes à l'homme. Aucun rédacteur en chef veillant sur sa feuille n'est maître de cet instinct et n'en défend ses collaborateurs. Tout ce que peuvent obtenir les plus sages, c'est qu'on ne croie pas en Jésus-Christ et qu'on ne vénère pas le Pape.

Le *Siècle* est une église, M. Havin est un souverain pontife, MM. Jourdan et Plée des prêtres. Dans cette église-là, M. de la Bédollière est sacristain pour tout faire. Il quête, préside aux cérémonies, compose et chante les hymnes, nettoie les burettes, prêche au besoin, et sa pipe est aussi un encensoir. Quel officier de bas-chœur est aussi occupé que M. de la Bédollière ? car cette église n'est pas sans culte, et le culte n'est pas sans frais. On fait beaucoup de frais en ce moment pour la statue du

saint, auteur, entre autres bonnes œuvres, de *Candide* et de la *Pucelle*. Et M. de la Bédollière (toujours lui !) en écrit le panégyrique, lequel sera livré à bon marché, mais non pour rien.

Donc, partout croyance et vénération. Il est bien plus naturel, partant bien plus facile à l'homme de croire l'absurde et de vénérer l'infâme que de ne rien croire et rien vénérer. Certains forts (ils sont rares), parviennent à se serrer assez les lèvres pour que ce fond de l'humanité ne paraisse pas au dehors. Mais examinez-les bien : la faculté comprimée en eux n'est pas morte : au contraire, elle se développe jusqu'au prodige ; ceux-là parviennent à croire en eux et à s'adorer eux-mêmes. Ces forts sont les géants de l'espèce, qu'on appelle les *fats*.

M. Henri Rochefort reste dans l'ordinaire nature. Il croit un peu à Garibaldi, et il vénère en lui, ce qui lui fait honneur, non pas des putréfactions comme les œuvres du saint de l'église havinienne, mais des vertus, la conviction, la sincérité, le désintéressement.

La conviction s'appelle aussi la croyance, et la sincérité est la chose la plus grave du monde. On accuse assez généralement Garibaldi d'être un Jocrisse, et M. Rochefort lui-même ne dit pas tout à fait non ; mais on estime son sérieux.

Ainsi, M. Henri Rochefort, sceptique, railleur et homme d'esprit, n'a qu'un héros dans le monde présent, et c'est un stupide croyant et sérieux !

Il aurait pu mieux choisir ; néanmoins son inconséquence est louable, et nous lui souhaitons de la comprendre un jour.

Quant à nous, nous voulons bien que Garibaldi soit convaincu, nous voulons bien qu'il soit sincère, nous

voulons bien qu'il soit désintéressé, nous voulons bien qu'il ait toutes ces vertus ; mais ces vertus nous semblent moins glorieuses à Charenton qu'ailleurs, et ce n'est pas là que nous allons les admirer.

Si M. Henri Rochefort pouvait un jour avoir besoin d'un sujet d'article, nous lui recommandons la dissection des vertus de Garibaldi. Il sera très-amusant sur ce chapitre, et les méditations qu'il devra faire, tout en se jouant, ne laisseront pas de l'aider beaucoup à diriger le perpétuel zig-zag de ses idées.

Il peut laisser de côté le mérite des convictions, qui doivent pourtant reposer sur quelque chose de solide ; le mérite de la sincérité, qui ne consiste pas uniquement à montrer l'intérieur d'un cerveau dérangé ; le mérite de la frugalité, très-grand s'il provient de l'obéissance à l'Esprit-Saint, et très-médiocre s'il ne tient qu'aux exigences d'un esprit malsain ; mais nous recommandons à M. Rochefort le paragraphe du désintéressement.

On loue le caissier fidèle, le cocher fidèle, le serviteur fidèle ; on ne les donne pas pour ce que le monde a vu de plus grand et de plus rare, et on a encore raison. Pourquoi donc tant d'éloges au dictateur fidèle? En vérité, le désintéressement tient trop de place dans les panégyriques de Garibaldi et finit par jeter un nuage sur les panégyristes. Est-ce donc si merveilleux et si au-dessus des forces de l'homme de rendre un porte-monnaie perdu, de ne point violer un dépôt, de se contenter de son gage, et après avoir été dictateur de ne point prendre un poste d'aide-de-camp ?

Les journaux racontent avec un enthousiasme attendri que Garibaldi n'a point de place, point de pension, pas même de linge, et qu'un jour, ayant donné son unique

mouchoir de poche, comme relique, à une dame, il eut peur une fois en sa vie : il trembla d'éternuer.

C'est sublime, certainement ; mais s'il avait des places, des pensions, s'il était décoré comme Abd-el-Kader et Galvaudin, il n'aurait pas partout voiture à six chevaux, le canon sonnant ses entrées, bon couvert et bon gîte, un peuple idolâtre pour faire des reliques de ses vieilles bottes, de ses mouchoirs sales et des épluchures de son dessert ; les dames anglaises ne se réjouiraient pas de rencontrer ses regards de « vieux ange », les journalistes ne tomberaient pas en extase devant sa noble figure classique, il ne ferait pas mille autres profits.

Garibaldi, intéressé, ne serait qu'un général en retraite du roi *Vittorio ;* Garibaldi désintéressé, est le héros du désintéressement littéraire et démocratique. Il peut donner son dernier mouchoir ! les pairesses d'Angleterre ôteront leurs gants et leur voile, et, s'il y daigne consentir, se disputeront l'honneur de le moucher de leurs blanches mains.

Garibaldi est sérieux, mais fin ; il n'entend pas merveilleusement l'école de peloton, mais il entend le désintéressement ; il n'est pas l'éloquence en personne, mais il a du costume et du geste.

Ce loup est béni des moutons par une raison bien digne des moutons : il les tue, mais il n'en mange qu'à son appétit !

M. Rochefort dirait sans doute tout cela d'une manière charmante.

LES FILLES DE LA CROIX.

HISTOIRE DE LA FONDATRICE, ÉLISABETH BICHIER DES AGES.

19 septembre 1867.

Un prêtre du diocèse de Poitiers vient de publier une vie de la Fondatrice des *Filles de la Croix*, M^lle^ Élisabeth Bichier des Ages, qui naquit, travailla et mourut dans ce diocèse si souvent glorifié. La vie est admirable, le livre bien fait. Il fournirait le sujet d'une étude littéraire intéressante. Nous le considérerons néanmoins à un autre point de vue, plus urgent.

Élisabeth Bichier, la *Bonne-Sœur*, comme on l'appelait, ne s'occupa guère de politique ; elle ignora les principes scientifiques et jusqu'au nom d'économie sociale. Sa politique était de servir Dieu, son économie sociale de prendre à sa charge plus de pauvres qu'elle n'en pouvait nourrir. Ce sont les bases sur lesquelles elle a institué les *Filles de la Croix*, tout à fait en dehors de l'esprit et des sagesses modernes. Il est vrai cependant que les saints, ayant l'esprit de Dieu, sont généralement des politiques très-supérieurs à ceux qui n'ont que l'esprit du monde.

Ils voient, ils savent, ils veulent, et Dieu leur donne de pouvoir. Le monde a grand besoin d'eux pour réparer les erreurs des hommes d'Etat qui, volontiers, les accusent de folie. Dans l'extrémité présente des choses humaines, en face de la Révolution et de la misère, rien ne nous semble plus politique et plus social que la vie d'une grande servante de Dieu, fondatrice d'un institut florissant. Nous voudrions que les gens du métier politique jetassent les yeux sur ces étrangetés : ils y apprendraient des choses qu'ils ignorent et verraient résoudre des problèmes dont toute leur science ne les tirera jamais par d'autres moyens.

Il est bon de savoir quelles âmes et quelles œuvres enfante toujours l'Église catholique, lorsque tant de voix la proclament désormais stérile, lorsque tant d'ignorances, de stupidités et de perversités vont jusqu'à la déclarer funeste et digne de mort. Ce spectacle fortifie les chrétiens; pour les incrédules de bonne foi, nous leur promettons qu'il a de quoi piquer leur curiosité. Ne sont-ils pas curieux de connaître Jésus-Christ vivant? Le voilà. Il est vivant dans ses saints, et il y a encore des saints.

On en a vu de nos jours. Des saints, héroïques comme aux premiers siècles, mystiques et enthousiastes comme au moyen âge, actifs, laborieux et *positifs*, comme notre époque les requiert. La *Bonne-Sœur*, était parfaitement de cette race que l'on dit perdue. Son histoire suffit pour réfuter le livre de M. Renan. Elle le réfute en montrant que Jésus-Christ est vivant de toute sa vie humaine et divine, Dieu-Homme, plein de miséricorde et de miracles, enseignant les pauvres, guérissant les malades, multipliant les pains, faisant, en un mot, les œuvres

qu'il les a toujours faites depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, et depuis le Calvaire jusqu'à nous.

Élisabeth Bichier naquit en 1773. Elle était noble, riche et belle, non moins douée du côté de l'esprit. La Révolution mit la main sur sa fortune. Elle ne l'eût pas disputée, mais elle avait une mère infirme. Elle tint tête aux tribunaux révolutionnaires et leur arracha son bien. Elle allait à la messe dans les prisons; là, les prêtres captifs, sachant qu'ils distribuaient la résurrection et la vie, lui apprenaient à ne pas craindre les bourreaux. Cette belle fille de vingt ans était si digne et si prudente qu'elle traversa toute l'époque du délire révolutionnaire sans baisser la tête et sans être insultée.

Le procès fini, elle revint dans son château, et commença de faire le catéchisme aux enfants. Il y eut alors beaucoup de ces mains faibles et désarmées qui, quand l'autel croulait encore, déjà s'avançaient pour le reconstruire. Celles d'Élisabeth furent des plus diligentes. Il n'existait plus de couvents, et elle avait résolu d'être religieuse. Elle fit son noviciat pour une destination inconnue; voulant se trouver prête au premier appel, elle mena sans guide une vie qu'aucune règle de communauté n'eût demandée plus austère.

Après plusieurs années, elle apprit qu'un prêtre célèbre dans la contrée, M. Fournet, curé de Mâillé, était rentré de l'exil. On se souvenait de son éloquence, de sa sévérité et de sa charité. Au fort de la tourmente, il n'avait pas voulu quitter son peuple. Traqué de refuge en refuge, un acte de foi le fit échapper à la mort. Deux sicaires le poursuivaient : il aperçut une croix encore debout; il y courut, et les bras étendus sur les bras de la croix, faisant face à ses persécuteurs, il attendit. Ces

hommes s'arrêtèrent. « Le tuerons-nous sur la croix ? se dirent-ils. Ce serait pire que Judas ! » Judas n'était pas encore réhabilité. Cependant M. Fournet dut s'expatrier. Parti des derniers, il revint des premiers, franchit la frontière dans le moment que le Directoire venait de remettre en vigueur les décrets de la Convention contre les prêtres catholiques, traversa tout le Midi de la France et reparut où l'appelait le devoir, à demi-caché, défendu par la foi et l'amour de ses paroissiens. La France redemandait Dieu ; le sang des martyrs noyait le bourreau.

Élisabeth, sachant M. Fournet à quelques lieues de sa demeure, se hâta vers lui. L'historien marque une circonstance caractéristique. Lorsque la noble et belle demoiselle se présenta, les paysans, de qui elle était honorée, lui firent place. Elle parvint tout de suite auprès de l'apôtre. Il l'accueillit durement : — Pensez-vous, lui dit-il, que je laisse pour vous entendre ces mères de famille, ces pauvres qui sont venus de loin? Elle répondit : — Mon père, consentez à m'entendre après eux.

Il l'entendit, et ces deux âmes se lièrent à jamais, afin d'accomplir une œuvre qu'elles ne connaissaient pas encore, mais dont le prêtre, dès lors peut-être, entrevit le plan immense. Quant à Elisabeth, elle n'avait plus qu'à obéir. Ce jour-là, le Christ vivant et sauveur, de sa main divine sema du blé, le blé pur, le froment céleste qui produit la nourriture de l'âme et la nourriture du corps ; il en sema pour rassasier les multitudes plus grandes que celles qui l'avaient suivi sur la montagne au jour de la multiplication des pains. Le temps de la moisson n'a pas tardé ; depuis que la moisson est

ouverte, elle n'a pas cessé ; elle dure, toujours plus abondante ; elle grandit toujours.

Oui, ce jour-là fut jeté le germe de la Congrégation des Filles de la Croix. Quelques années plus tard, les six premières religieuses, l'une desquelles était l'ancienne femme de chambre d'Elisabeth, désormais sa sœur, firent vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour se consacrer au service des pauvres jusqu'à la mort. C'était au mois de février 1807. Le monde s'occupait alors de la bataille d'Eylau.

On a raconté dernièrement un autre vœu qui se fit à cette autre occasion. Ce fut sur le sanglant champ de bataille d'Eylau qu'un armurier prussien résolut d'employer sa vie à trouver un fusil de guerre meilleur que celui dont ses compatriotes se servaient ; et, méditant une donnée de Napoléon, il trouva en effet, après de longues études, un fusil qui devint le fusil de Sadowa.

Les naissantes Filles de la Croix ne se livrèrent pas à tant de recherches et trouvèrent plus vite ce qu'elles désiraient, le moyen d'aller à Dieu dans la vie éternelle et d'y conduire les autres par le sacrifice absolu et prolongé de la vie ici-bas. Il y a un art ancien et sublime d'entendre ce que Dieu demande et de le faire avec cette constance et cette sévère allégresse qui, tout à la fois, brise et centuple les forces humaines. Cet art, l'abbé Fournet et la sœur Élisabeth le possédaient déjà ; il était la conquête d'un travail de plusieurs années, commencé dès leur jeunesse, âpre et doux, docile et ardent. Dieu leur donna d'y faire un progrès rapide. Ils communiquèrent leur flamme toujours plus vive à ces humbles jeunes filles du petit peuple des villes et des champs qui venaient en foule s'offrir à eux.

Quoique habitués à de tels miracles, les yeux qui considèrent les choses de l'Église s'étonnèrent de la rapide croissance de cet humble rameau. Il faut en suivre le détail dans l'historien. Tout est plein d'intérêt, de charme, d'aimables et grandes merveilles. Il y a un enthousiasme du bien, un élan, un amour du sacrifice et de la pauvreté, une naïveté d'obéissance qui ravissent le cœur, une abondance de vocations et de fondations que l'on ne peut contempler sans être rempli de consolation et même de fierté. C'est la noble France qui apparaît, pleine d'incomparables trésors.

Bientôt les Filles de la Croix se comptèrent par centaines, toutes animées du simple et ardent esprit des fondateurs, généreuses, infatigables, dignes de leur magnifique nom. L'historien rapporte quantité de traits qui égalent les plus suaves et les plus ingénus des premiers compagnons de saint François d'Assise.

Dans ce gracieux troupeau, l'on pourrait dire dans cette armée de vaillantes vierges, la grandiose figure de la *Bonne-Sœur* domine avec les majestés d'une mère, d'une reine et d'une sainte. Elle est douce, ferme, sévère, éclairée, diligente, elle est humble et pénitente par-dessus tout. Aucune difficulté n'abat son courage, aucune infirmité ne suspend son travail surhumain, aucune souffrance intérieure ne trouble sa sérénité, aucun succès n'enfle son cœur. Tout la rencontre et la laisse égale à elle-même. C'est une des âmes les plus héroïquement trempées que l'on ait vues dans le monde. Fatigues, revers, succès, hommages et outrages, tout prend même niveau devant cette tranquillité souveraine d'une intelligence qui voit Dieu en toutes choses et qui ne veut qu'obéir. Sur ce chemin de lumière, quand le

but est visible et certain, qu'importent les traverses, les impuissantes avanies ou les louanges vaines des passants ?

Un jour qu'elle se rendait dans une assemblée de grandes dames à Paris, où devait se décider la fondation d'une maison des Filles de la Croix, elle fut insultée par les laquais, à la porte même du salon où elle était attendue. Sa longue cape noire et sa cornette empesée leur parurent ridicules, ils se moquèrent ; l'un d'eux cracha sur elle, les autres se hâtèrent d'imiter un si bel exemple, et elle entra couverte de crachats, sans le savoir, car autrement elle se fût essuyée. Ce furent les dames elles-mêmes qui l'essuyèrent tandis qu'elle s'excusait en souriant de la bizarrerie de son costume qui avait sans doute choqué ces pauvres garçons. Si les dames balayèrent ensuite l'antichambre, quelques-uns de ces « pauvres garçons » durent se répandre dans la littérature politique du temps. Ils avaient fait preuve de vocation !

Quant à la Bonne-Sœur, elle ne se détournait point pour si peu. Sauf le tort que se font à eux-mêmes ceux qui persécutent les ouvriers et les œuvres de Dieu, à choisir entre les outrages et les hommages, entre les persécutions et les faveurs, elle eût choisi l'outrage et la persécution. Il lui plaisait d'être humiliée.

C'est le caractère général des saints. Pour s'en rendre compte, il faut les considérer comme un marbre qui, sous l'outil du statuaire, aurait en même temps le sentiment de la douleur physique et la conscience de la parfaite et immortelle beauté dont le revêt l'artiste divin. L'âme chrétienne est le marbre choisi pour devenir une œuvre éternelle ; l'épreuve est le marteau et le

ciseau que Dieu emploie pour réaliser sa sublime conception.

C'est le sens prophétique de cette parole des béatitudes, qui n'a cessé d'enfanter la sainteté : « Bienheureux les pauvres, bienheureux les miséricordieux, bienheureux les pacifiques, bienheureux les chastes ! Quiconque aura quitté pour me suivre sa maison, ses frères, ses sœurs, son père et sa mère, recevra le centuple et possédera la vie éternelle... L'hiver de l'épreuve a passé, la pluie des larmes a cessé pour jamais : lève-toi, viens, reçois la couronne ! »

Au milieu du triomphe qu'il donnait à l'Œuvre des Filles de la Croix, Dieu ne ménagea pas Élisabeth. L'hiver de l'épreuve devint plus dur lorsqu'elle atteignit l'hiver de la vie. Elle vit mourir M. Fournet, qui avait été si longtemps son guide, et quelques-unes de ses sœurs les plus anciennes et les plus chères. Elle les pleura amèrement. Cette âme victorieuse de toutes les passions subissait les nobles déchirements de toutes les tendresses ; la douleur, perpétuellement vaincue, y était forte et durable comme l'amour, perpétuellement vainqueur.

Mais enfin il lui fut dit : Lève-toi et viens ! Son dernier travail, le travail de la mort fut terrible. Elle le soutint comme elle avait soutenu tous les autres, avec la même générosité, avec la même humilité et la même inébranlable et héroïque espérance. C'est un beau et formidable récit. A contempler cette vie et cette mort, on s'étonne des forces de l'âme et des rigueurs de Dieu ; mais l'amour et la couronne sont là, et l'œuvre est fondée.

L'historien rappelle cette tendre parole du Sauveur :

Misereor super turbam. C'est, dit-il, l'impression dominante du cœur de la sœur Élisabeth ; elle avait compassion de la multitude. C'est pourquoi elle se mit à l'œuvre pour faire à cette multitude tout le bien, moralement et corporellement, qui était en son pouvoir. Elle exprimait ainsi sa pensée et son désir, en traçant le projet des constitutions des Filles de la Croix :

« On doit embrasser toutes sortes de bonnes œuvres : « le soulagement des pauvres, des malades, dans leurs « maisons et dans la nôtre ; l'instruction des filles et des « petits garçons pauvres à la maison et partout où l'on « pourrait leur porter l'instruction ; prendre les petits « pauvres infirmes et sans ressources pour les ins- « truire, les soigner, leur apprendre à travailler ; aider « les pauvres dans leurs travaux. »

Et à cause de son amour, il lui fut donné de se multiplier et de créer, en quelque sorte, des milliers d'autres elle-même qui, sous ses yeux, et maintenant autour de sa tombe bénie, et pour une longue suite d'années, feront tout ce qu'elle a fait, sans autres ressources humaines que la sainte volonté de son cœur, soumis à la volonté de Dieu.

VOLTAIRE.

22 septembre 1867.

M. l'abbé Maynard vient de terminer sa terrible *Histoire de Voltaire*. Le second volume n'est pas moins remarquable que le premier par la tranquille vigueur de l'esprit et de la main ; l'intérêt du récit est encore supérieur. Voltaire s'y découvre tout entier : on le voit dans ses grandes affaires, dans sa splendeur à Postdam, à Ferney, à Paris, en face de Frédéric, en face de Fréron, en face du monde, en face de Dieu. Nous avons une vraie vie de Voltaire, solide, lumineuse, inattaquable ; justice est faite.

Joseph de Maistre proposait d'élever à Voltaire une statue par la main du bourreau. Pour employer le bourreau, il faut d'abord un jugement. M. l'abbé Maynard a rempli cette clause essentielle : il a instruit la cause et prononcé l'arrêt. Il n'a pas plaidé. Son livre est sans passion, sans colère, quelquefois même on le voudrait plus irrité. Mais l'écrivain est prêtre ; il voit ce que cette âme malheureuse a porté au tribunal divin ; il songe au terme où va ce triomphateur, à cette mort sans repentir après de telles œuvres et une telle vie.

Quel besoin a-t-il d'accuser? Il expose; son but n'est

pas de charger le coupable, il ne veut qu'éclairer la conscience publique devant qui ce coupable est cyniquement et stupidement glorifié. La glorification de Voltaire est un attentat contre le genre humain, une insulte à toute justice, à toute pudeur, à tout bon sens. Il fallait montrer qu'un homme ne fait pas métier d'outrager Dieu sans se mettre en dehors de l'humanité, et que Voltaire eut au delà du contingent de vices ordinaire à l'espèce. Voilà un point établi sur pièces authentiques. A présent la statue peut venir : qui que ce soit qui l'élève, celui-là sera le bourreau ; et quand tout le genre humain s'y mettrait et ferait de cette statue d'ignominie une idole, cela ne prouverait qu'une chose, qui fut le crime de Voltaire : l'avilissement du genre humain.

Le très-pauvre esprit qui anime le *Siècle*, principal moteur de cette sotte entreprise de canoniser Voltaire, se réjouit de la douleur qu'en ont les catholiques et de l'affront qu'elle leur inflige. Il a chargé un subalterne d'adresser à un Évêque le premier volume d'une édition complète de Voltaire, piédestal nécessaire de sa statue, et il s'admire de trouver ces gentillesses. Voltaire allait plus loin. Pour humilier son Évêque et montrer tout son génie, il communiait. C'était bien plus drôle ; et ceux qui lui dressent une statue pour ce fait comme pour les autres, prouvent qu'ils ne sont pas encore bons voltairiens.

Notre douleur est immense et d'une nature qu'ils ne peuvent comprendre ; mais quant à l'affront, nous ne croyons pas qu'aucun catholique rougisse de l'honneur de n'être point avec eux. Ce sont eux-mêmes qui se trouvent mal à l'aise, encore qu'ils ne manquent point d'une certaine ingénuité. Ils se font un Voltaire retou-

ché, très-différent de celui dont ils louent la vie et les œuvres ; ils le couvrent de feuilles de vigne auxquelles ils donnent les plus amples dimensions que puisse avoir un manteau ; aussi respectueux que les fils de Noé, ils s'approchent à reculons, ils allongent ce manteau jusque sur les pieds, ils le font monter jusque sur le visage, ils prodiguent les plis. Nul d'entre eux n'ose dire : Eh bien, oui ! le Voltaire vrai, celui que vous nous montrez et que ses œuvres montrent à qui peut braver l'horreur de les lire, l'impie de profession, le ribaud, l'horrible jeune homme, l'horrible homme fait, l'horrible vieillard, c'est là notre père et notre prophète, et c'est ainsi que nous l'aimons !

Jamais, jamais ils n'avouent ce vrai Voltaire. Ils offrent à l'admiration du monde un Voltaire drapé, un philosophe, un sage, un croyant, tranchons le mot, un imbécile qui aurait fait sans le vouloir les trois quarts de ses livres ; qui a naïvement écrit la *Pucelle* pour n'être pas publiée, *Candide* pour purifier les mœurs, le *Dictionnaire philosophique* pour faire suite aux œuvres de Fénelon et répandre l'amour de Dieu. C'est M. Havin qui dit cela. Ayant reçu très-serré sur les doigts la férule à laquelle il avait inconsidérément offert la main de son subalterne, il a trouvé cette défaite. Tout simplement M. Havin rougit de Voltaire. Il n'en est pas quitte ; le livre de M. Maynard le forcera bien de savoir tout au long et au large à qui revient l'affront de sa statue.

Donc, M. l'abbé Maynard a raconté Voltaire depuis la naissance jusqu'à la mort ; il l'a contemplé dans le berceau, dans la vie, dans la tombe : quatre-vingts années de la corruption la plus précoce, la plus suivie, la plus abondante qui fût jamais ; quatre-vingts années de dé-

risions, de blasphèmes, de jalousies, de haines, de rages, d'insolences sans exemples, de bassesses désespérées, de pasquinades ignobles!

Il y a une malédiction sur cet homme, elle apparaît aussitôt. Son berceau flotte sur la fange, son cercueil est tiré d'une tombe escroquée pour être traîné au Panthéon à travers un fleuve de boue. Si une seconde apothéose lui est faite, nous verrons une farce dont le monde se souviendra [1].

Élevé par un prêtre digne de l'intimité de Ninon, Voltaire blasphéma avant d'avoir pensé. Ce prêtre, qui était son parrain, l'abbé de Chateauneuf, lui enseigna des blasphèmes pour exercer sa mémoire. Les premiers vers qu'il récita outrageaient la Divinité; dans les premiers vers qu'il fit, il outragea sa mère; outrage d'ailleurs mérité.

Ainsi il fut lui-même dès le premier jour, il s'annonça dès le premier mot. Il continua quatre-vingts ans, vivant et mourant comme il était né, sans laisser trace d'un écart de sa voie, d'une tentation d'en sortir, d'une aspiration même lointaine vers la beauté, vers la vérité, vers l'amour. Ces sentiments lui sont étrangers, il ne les a pas. En dehors du public, devant qui l'hypocrisie est nécessaire, face à face avec ses intimes ou avec lui-même, il ne les feint pas. C'est un phénomène. Il n'a pas une fois l'idée de devenir honnête homme, il ne se frappe pas une fois la poitrine, on ne lui voit pas un éclair de bon repentir, en quatre-vingts ans! Peut-être qu'il n'y a rien de semblable dans l'histoire des hommes.

[1] La seconde apothéose a eu lieu, presque *incognito*. Néanmoins on se souvient de la farce. C'était le jour de Reischoffen.

Si jamais ouvrier a dû soupirer de contentement et savourer la sensation de la délivrance en terminant sa tâche, c'est bien l'historien d'une pareille vie. La difficulté y était égale au dégoût ; le dégoût était la difficulté permanente mêlée à toutes les autres et les enveloppait toutes perpétuellement. Voltaire n'ayant rien fait qui fût entièrement honnête, s'est partout matelassé de mensonges. Il a toujours un calcul, il veut toujours souiller quelqu'un ou quelque chose, il se cache.

Ses querelles sans nombre sont menées avec autant de perfidie que de persévérance et d'audace ; ses spéculations, qui aboutissent souvent à des accusations réciproques et fondées d'escroqueries, sont entourées de ténèbres ; ses bonnes œuvres d'humanité et de commerce, ses négociations diplomatiques, tout cela se noue et se poursuit sous quelque couvert que le public ne doit pas lever. Pour saisir l'homme à travers cette nuit, il fallait partout et toujours marcher la lanterne à la main. L'historien ne s'est pas dégoûté et n'a pas bronché. Il tient son homme, il le traîne au grand jour, le voilà !

C'est le méchant ; c'est proprement un monstre. Il est invraisemblable et jusqu'à un certain point inexplicable. M. Victor Hugo a vraiment bien dit :

> Singe de génie
> Chez l'homme en mission par le diable envoyé !

Singe de génie est une expression un peu ample. *Génie de singe*, si la prosodie le permettait, conviendrait mieux ; mais ne disputons pas et laissons au singe le génie de sa mission. L'ambassadeur est digne du souverain. Il est bas, il réunit admirablement les extrêmes

des mauvaises qualités les plus contraires, absolument cynique et absolument hypocrite, absolument téméraire et absolument poltron, absolument fastueux et absolument ladre, absolument égoïste et malgré lui presque toujours absolument exploité. Il a un autre caractère moins connu : il est généralement bâtonné et ridicule, doué d'une faculté rare et prodigieuse de sentir le sifflet et d'en être percé jusqu'aux moelles. C'est un Cassandre rugissant. Il rugit, mais on le joue, on le berne, on le pille.

Sa belle Émilie, odieux bas-bleu, avec laquelle il échangeait en anglais des injures ordurières que n'eussent pu supporter les laquais témoins de leurs querelles, cette grande et « vertueuse » Émilie, si adulée en vers de dix pieds rembourrés de tant de misérables étoupes, femme abominable, supérieure à lui néanmoins par la vigueur du caractère, le nourrit des plus aigres potions de Georges Dandin ; il enrage, et ce qui manque à la comédie de Molière, elle l'oblige à convenir, en bon philosophe, qu'ainsi le veut la nature et qu'elle a bien raison. Ce malheur lui fut ordinaire, il ne s'en accommoda jamais.

Une autre vautrée, plus répugnante en dépit de l'impossible, sa fameuse nièce, M^me^ Denis, laide et épaisse commère, partout moquée, le tient sous un joug encore plus dur, le compromet dans mille embarras grotesques, lui mange de l'argent, et lui dit son fait en attendant son héritage, qu'elle voit mûrir sans la moindre douleur. S'il peut sembler que Voltaire ait machinalement aimé quelqu'un, c'est cette gaupe ; elle le domine par l'épouvante qu'elle lui connaît de se trouver seul avec lui-même.

Il n'est pas plus heureux en amis qu'en maîtresses. Son ami Frédéric de Prusse, pandour musqué, l'attache à un rude service de *réclames* dont il ne le paie pas, lui fait « laver son linge sale, » lui lave la tête, le fatigue à corriger ses vers et le corrige à son tour par des bastonnades orales et épistolaires les plus bafouantes que bel esprit de cour ait jamais reçues. C'est Marsyas qui écorche Apollon. Son ami Dalembert le mène, son ami Richelieu le lâche, son ami Thiériot l'escroque; ses autres amis conviennent entre eux de ses vices, de sa folie, se plaignent de ses importunités, le rappellent à l'ordre, ne le servent que par gloriole ou pour obéir au fanatisme d'impiété dont il est le héros.

Personnellement, Voltaire n'a pas un ami présentable. Il est entouré de drôles, de faquins, d'histrions, de petits auteurs. Jusque dans le tripot littéraire on l'abandonne à l'encens grossier des carabins, et lui leur crache des louanges énormes, n'osant autrement les siffler. Tous ceux qui se sentent un peu de poids gardent leurs distances; il les recherche, il est le très-humble admirateur d'un Moncrif, d'un Dalembert, d'un Saint-Lambert et de moins que cela. Parmi les admirateurs importants, quiconque eut encore de l'honneur et le put voir d'un peu près s'éloigna plein de mépris : ainsi le président de Brosses, Tronchin de Genève, vingt autres. Pas un ami désintéressé, pas un ami dans le monde des vrais honnêtes gens, pas un! En quatre-vingts années, il n'a pu se faire un garant devant la postérité. Il fit parler le monde entier; pas une voix d'homme intact et intelligent ne rend témoignage pour lui.

Il faut lire cette histoire si instructive, si morale au

fond, quoique ce soit un grand bourbier. Personne ne commencera sans aller au bout, personne n'y reviendra et ne la voudra relire. Toute douceur en est exclue, tout repos de l'esprit, du cœur et des yeux. On n'y trouve pas l'ombre d'une chose aimable. C'est l'odyssée d'un malfaiteur dans un monde mauvais, dont il vient accroître les corruptions et précipiter le châtiment. Il rencontre partout des complices, il obtient des succès hideux et navrants, il allume l'incendie, mais l'on sait que l'incendie ne dévorera pas suffisamment ces souillures et qu'elles renaîtront. Quel siècle et quel homme faits l'un pour l'autre ! Il n'y a pas de cour et de salon élégant où on ne lût la *Pucelle,* et les jeunes filles de sang noble écoutaient ces lectures ! et quand Voltaire rentrait dans Paris, la foule criait : Vive l'auteur de la *Pucelle !*

Cependant la justice, qui va venir si terrible, se manifeste déjà. Voltaire n'en verra pas l'explosion, il a son châtiment particulier. Il cherche le repos et ne le trouve point ; il mène une vie de banni, misérable et affreuse. Certes ! Dieu qui est le grand personnage de toute histoire humaine générale ou privée, est visible aussi dans cette existence qui ne voulut être qu'un duel insolent contre lui. Dieu ne laissa pas plus de repos à Voltaire que Voltaire n'en prétendit laisser à Dieu.

Dieu le poursuit et le fustige sans relâche. Dieu aussi dit : Écrasons l'infâme ! Il l'écrase de coups railleurs et injurieux. *Et ego ridebo et subsannabo !* Il lui donne la santé, l'argent, la gloire et la honte ; il le traîne dans les dépits, dans les rages, dans les nazardes, dans les viles terreurs. Il n'y a point de vie plus sottement malheureuse, plus dévorée d'ignobles soucis, plus remplie

de déconvenues en tous genres; nul homme n'a plus mordu aux fruits de Gomorrhe et n'y a trouvé plus de cendre et d'infection. Voltaire traverse le siècle en triomphateur, le laurier sur la tête, et en criminel châtié, les verges sur le dos. La plupart du temps son rire n'est qu'une grimace de la colère et de la douleur.

Il y a trois édens principaux où Voltaire a séjourné; tous trois célèbres : Cirey, Potsdam, Ferney. Ce furent trois bagnes. Il en a longuement vanté les charmes, les plaisirs, les loisirs féconds et laborieux. Mais sans compter le train ordinaire de ses inquiétudes et de ses frénésies, à Cirey, il eut Mme Duchâtelet; à Potsdam, Frédéric; à Ferney, Mme Denis : trois tête-à-tête prolongés, dont un seul, et le plus court eût pu compter pour une sévère expiation de beaucoup de méfaits. Les projets qu'il caressa le plus dans ces lieux de délices furent des projets d'évasion. Il ne se tira de Cirey que pour aller à Potsdam, il ne se tira de Potsdam que pour aller à Ferney, il ne se tira de Ferney que pour aller mourir, c'est-à-dire pour aller au jugement de Dieu.

Du reste, l'œuvre principale de sa vie, et notamment de ces séjours, dit assez les joies qu'il y trouvait. Il n'est pas possible qu'un homme goûte une bonne joie et fasse en même temps la *Pucelle* et le *Dictionnaire philosophique*. Ce sont les deux œuvres où Voltaire se résume tout entier, et l'on peut dire qu'il ne fit guère autre chose. Il y travailla d'ailleurs toute sa vie. Mais la *Pucelle* est spécialement le travail de Cirey, et cela est logique : pareil œuf devait être couvé dans un taudis adultère.

Le *Dictionnaire philosophique* est spécialement le travail de Ferney : il y fallait l'audace du triomphe per-

sonnel et l'assentiment d'une société parvenue au dernier terme de la corruption et de la folie. A Ferney, Voltaire ne craignait plus les hommes et ne devait plus rien croire ni rien craindre de Dieu qui semblait l'avoir oublié. Il était à cette heure du festin où la débauche fatiguée ne sait plus que faire et cherche à se ranimer en souillant les vases sacrés. C'était aussi et c'est toujours l'heure de mourir.

Nous jetons en courant ces impressions, nées d'une lecture qu'on peut ne pas vouloir recommencer, mais qu'on ne peut oublier, et que nous recommandons à ceux qui veulent avoir le mot de Voltaire et le mot de son siècle. Si les amis de Voltaire désirent plus de détails, nous sommes à leur service. Nous possédons maintenant leur secret; nous croyons le posséder plus et mieux qu'eux-mêmes, et nous voulons bien en causer. S'ils ne savent pas ce qu'ils font, ils pourront l'apprendre; s'ils le savent, c'est nous qui apprendrons quelque chose : nous apprendrons qu'il peut y avoir un siècle plus misérable et qui finisse plus mal que celui dont Voltaire a été le docteur, c'est celui dont Voltaire serait le saint et qui, se rendant bien compte de son œuvre, se prêterait de plein gré et en connaissance de cause à lui élever une statue.

AFFAIRES D'ITALIE.

UNE BROCHURE DE Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

23 septembre 1867.

Nous avons reçu un important travail de Mgr l'Évêque d'Orléans sur les entreprises imminentes de Garibaldi contre Rome. Le vénérable Prélat, s'adressant directement au ministre de Victor-Emmanuel, lui démontre jusqu'à la plus parfaite évidence sa honteuse complicité avec le chef des bandes révolutionnaires, sa déloyauté à l'encontre de la France, le crime bas et stupide dont le gouvernement italien se rend coupable envers l'Europe et même envers l'Italie.

Il ne dédaigne pas de parler à M. Rattazzi de son propre honneur ; mais il y a lieu de croire que M. Rattazzi tout le premier trouvera cette considération bien superflue. Depuis Cavour, les subalpins n'ont plus guère de cet honneur-là, et l'époux de « madame Urbain, » type de l'homme moderne, est particulièrement au-dessus de beaucoup de choses dont on se gênait autrefois.

L'argumentation de Mgr l'Évêque d'Orléans est serrée. Il n'y a rien à contester. Elle n'embarrassera pas

néanmoins M. Rattazzi. Ce ministre fait ce qu'il doit faire dans la place qu'il occupe, ce qu'il veut faire étant ce qu'il est, et probablement ce qu'il peut faire. M. Rattazzi n'aura pas sujet de rougir, car il n'est pas trompé. Mais a-t-il sujet de craindre, c'est-à-dire trompe-t-il lui-même quelqu'un qui ne consentirait pas à l'être? Dans cette occasion, joue-t-il, c'est-à-dire, brave-t-il la France?

Voilà ce que l'on ne sait pas encore positivement. Les bruits sont contradictoires, et il y a encore quelque petite incertitude sur les résolutions de Paris. Il est bien difficile que la France laisse l'Italie déchirer la convention du 15 septembre; il est bien difficile qu'un Garibaldi et qu'un Rattazzi tentent sans permission un pareil coup.

On dit très-haut et de tous côtés que la main de M. de Bismark est là-dedans. Le roi de Prusse allié de Garibaldi! Mais nous vivons dans un temps de merveilles, et après tout, S. M. le roi de Prusse peut invoquer des précédents encore frais : dans la guerre d'Italie, qui nous a donné la victoire de Solférino, — laquelle nous a valu la bataille de Sadowa, — Garibaldi figurait comme puissance à part, allié du roi de Piémont et de l'empereur des Français. Nous avions alors remarqué cette circonstance ; elle a porté ses fruits, les voilà mûrs.

Mais l'alliance de la Prusse avec Garibaldi, et sa complicité avec le rapt que ce héros médite de concert avec M. Rattazzi, peut bien faire la sécurité de ce dernier; elle n'est, quant à nous, qu'une preuve de plus et une preuve décisive du grand intérêt politique qu'aurait la France à s'y opposer.

Ainsi, nous avons abaissé l'Autriche, élevé l'Italie, dépouillé le Pape, tant d'or a été perdu, tant de sang a

coulé, et nous serions au moment de faire plus et pire, incomparablement plus et incomparablement pire, tout cela pour agrandir la Prusse aux dimensions de l'Allemagne et mettre cette Allemagne agrandie en position de reprendre bientôt ses prétentions sur l'Italie elle-même.

Les jugements de Dieu sont terribles.

ARRESTATION DE GARIBALDI.

SES MOTIFS ET SES CONSÉQUENCES.

I

26 septembre 1867.

Nous ajournerons nos commentaires sur l'arrestation de Garibaldi par le gouvernement italien.

La mesure est bonne et digne d'approbation, les effets en seront pacifiques, et le « héros » lui-même, nous n'en doutons nullement, pardonnera aux bras amis qui enchaînent sa valeur. Certes, il a assez crié : *Retenez-moi!* Sauf quelques fusées de son éloquence propre, qui ne remueront en rien l'Italie ni le monde, il prendra doucement le repos qu'on lui donne. Tranquille dans sa pauvre Caprera, sans souci du loyer ni de l'impôt, il regardera croître ses choux, en marmottant : Rome ou la mort !

Tout cela est très-évident.

Mais les motifs de M. Rattazzi, nous ne les connaissons pas, et nous avons besoin qu'il ait parlé pour savoir au moins ce que nous ne devons pas croire.

Dans le fond, et en attendant le détail, cet incident est une nouvelle manifestation du *je ne sais quoi* qui

veille toujours sur Rome. Au moment de toucher à ces murs sacrés, on sent qu'ils gardent autre chose que le Pape. Pour l'Immortel qui les habite, ils ne sont qu'une propriété ; pour d'autres, ils sont une cuirasse dont ils hésitent à se démunir. Le Pape protége plus qu'il n'est protégé.

Quand le Pape ne sera plus dans Rome, il y aura tant de choses sur la terre dont Garibaldi et Mazzini ne veulent pas ! tant de choses qui n'auront plus aux yeux de Dieu ni de personne aucune raison d'être !

Lorsque l'Autriche, enfermée dans le quadrilatère, laissa assassiner le pouvoir temporel, c'est-à-dire l'indépendance de l'Église, à Castelfidardo, ce jour-là l'Autriche abandonna sa fonction, et le quadrilatère se trouva ouvert, et la mort est entrée.

II

27 septembre 1867.

D'après l'ensemble des informations et des commentaires des journaux, le gouvernement français aurait menacé d'intervenir pour faire observer la Convention du 15 septembre, et le gouvernement italien se serait alors décidé à porter une main sacrilége sur Garibaldi.

Dans un vaudeville français qui fut longtemps fameux, les *Saltimbanques*, le principal personnage, expliquant une résolution pénible qu'il a dû prendre, s'écrie pour toute raison : IL LE FALLAIT !

C'est l'explication et la raison de M. Rattazzi.

Elle est suffisante.

Il existe néanmoins des raisons secondaires qui con-

solent tout le monde, et qui sont capables de consoler Garibaldi lui-même.

D'abord, quant au gouvernement français, on assure avec quelque apparence de vérité qu'il était précisément en train de négociation avec Florence pour modifier la Convention, lorsque Garibaldi est venu inopportunément agiter son sabre imbécile. Or, le Cabinet de Florence ne peut vouloir modifier la Convention que dans un sens qui l'accommode lui-même, c'est-à-dire qui lui permette d'agir. Il faudrait peu de chose : laisser par exemple la désertion dissoudre la légion d'Antibes.

En désertant, les soldats de cette légion dégageraient la France du souci de faire respecter la parcelle du drapeau tricolore qui couvre leurs bayonnettes. Ce serait la première fois que des soldats français serviraient leur pays de cette façon ; mais nous sommes aussi le peuple de l'esprit nouveau. Comme en même temps ces braves gens trahiraient le Pape, cela serait compté pour vertu civique et compenserait le *déficit* réalisé sur la vertu militaire. Il y a donc de l'espoir du côté de la France. C'est ce que dit le *Journal des Débats*.

M. Rattazzi, non plus, n'est pas désespérant. Sa *Gazette de Florence* fait observer que le trouble apporté en Italie par l'équipée garibaldienne, poussée jusqu'au bout, aurait pu entraver « l'opération » sur les biens d'Église. Pour maintenir l'honneur du gouvernement, pour le montrer dans sa force, loyal, pur, exact observateur des traités, et pour lui donner le temps de trouver des recéleurs, il fallait arrêter Garibaldi; *il le fallait !* Mais les motifs étant si bons, qui peut lui en vouloir ?

Cependant les journaux révolutionnaires roulent les yeux. L'*Opinion nationale* se distingue. M. Guéroult, qui

est un homme rose, souriant et bien en chair, paraît hors de lui. Il a fait un maître article en deux morceaux, où il explique bien au long qu'il est question de faire une seconde expédition romaine, une faute égale à l'expédition du Mexique, une chose épouvantable, inconstitutionnelle, qui trahit la civilisation moderne, qui peut perdre l'empire. Mais le voilà désabusé.

Nous supposons qu'il n'en avait pas grand besoin, et qu'il y a dans tout ce tapage un peu de pyrotechnie. La presse démocratique est pleine de très-fins artificiers, parmi lesquels M. Guéroult ne tient pas le dernier rang. Certainement M. Guéroult est assez fanatique pour rugir lorsqu'il est question de Rome ; mais il est assez politique pour ne rugir que dans la mesure. Il la passe ici, et nous le soupçonnons de faire un peu soupape.

Qu'il nous pardonne si nous nous trompons. On voit partout tant de compères ! Du reste, il n'a pas besoin de se hérisser comme il le fait : nous sommes persuadés de la force des idées qu'il représente, d'autant plus persuadés que nous sommes aussi convaincus que lui-même que cette force n'est pas en lui. Non, non, la civilisation moderne n'est pas en péril, n'a rien du tout à craindre de l'échec de Garibaldi !

Garibaldi, probablement, n'ira pas à Rome. La justice railleuse qui ne cesse de présider aux choses de ce monde, même lorsqu'elle est couverte de voiles plus épais, écartera ce matassin, réservé à quelque fin bête. Mais le drapeau garibaldien pénétrera dans Rome. Tout porte à croire que le monde recevra cette leçon dont il a besoin. M. Guéroult peut donc se tenir moralement sûr de grimper au Capitole. Seulement il faudra redescendre. Ce sera un moment de vive émotion.

En somme, dans tout ce bruit de la minute présente, il n'y a rien de nouveau en Italie, que M. Rattazzi vainqueur, et en France, que M. Guéroult fictivement alarmé.

Nous ne nous trouvons pas non plus dans une situation nouvelle. Après ce fameux coup par lequel Rome est encore une fois sauvée, le poids dont nous nous sentons surtout allégés est celui de la reconnaissance. Peu de gens sont aussi assurés que nous de ne point changer d'horizon.

On a fait quelque petite démonstration à Florence en l'honneur de Garibaldi. Trois ou quatre sergents de ville ont été rossés. La circonstance ne requérait pas davantage, mais eux et Garibaldi méritaient bien cela. Les garibaldiens de plume doivent trouver que le gouvernement de Florence, un peu ingrat (*il le fallait!*), fait d'ailleurs très-convenablement les choses à l'égard du héros.

La justice railleuse dont nous parlions tout à l'heure a permis qu'il fût pris dans un lieu qui a comme un aspect de longues oreilles (*Asina-lunga!*), mais M. Rattazzi répare cette irrévérence en enfermant tout de suite l'homme fastique et fatidique dans une forteresse qui se nomme *Alexandrie*. A la vérité, elle tient ce nom d'un Pape, mais les Subalpins doivent l'avoir oublié, et ils croient certainement aujourd'hui que le grand Alexandre était Piémontais.

GARIBALDI DANS LES FERS.

1er octobre 1867.

Les italianissimes refont la tête du bonhomme Giuseppe, rentré à Caprera quelque peu défrisé. Après Asinalunga, cette besogne était urgente. Trois Turinois s'y sont mis, M. Cibrerio, M. Bottero et M. Pugno. Ils ont fait visite à Garibaldi « dans sa prison. » Il avait sa chemise rouge, il s'appuyait sur une canne, et « son visage portait l'empreinte de la tristesse de son âme. »

Mais cette tristesse n'a pas tenu. « Charmé et flatté à la fois » de voir du même coup trois Turinois, et quels Turinois! Bottero, Cibrerio et Pugno, il s'est écrié soudain : « Malheur à l'Italie, malheur à l'honneur national, « si l'on s'imagine que la question romaine est finie! « Elle finira le jour où Rome sera délivrée du pire des « fléaux ! »

Le héros a lâché plusieurs autres dits mémorables. Pugno, qui narre, ne rapporte pas tout, car la conversation a duré deux heures, « roulant sur la question romaine, l'histoire, *la littérature* (!). » Justement, quand les trois Turinois sont entrés, le héros lisait Tite-Live.

Il était plein, il se répandit. Pugno n'a pas voulu tout perdre.

Garibaldi leur enjoignit d'être « bien convaincus » que nonobstant les trames « perfides et malveillantes » de l'étranger, « l'Italie sera toujours la première nation du monde, ne fût-ce que par ses souvenirs grandioses. »

Les trois Turinois en tombèrent d'accord.

Le héros poursuivit :

« Arrêtez-vous sur la place Saint-Pierre, interrogez du regard et de l'esprit ces éloquents souvenirs, reportez-vous à l'époque des Brutus et des Camille, et dites-vous avec orgueil : Je suis Italien. Oh! la belle république que la République romaine! quels hommes dans son sein! Pensez au jour où la pauvre Rome, après la grande bataille perdue, envoyait en Espagne ses légions, et ce jour-là même mettait aux enchères publiques les terrains romains occupés par Annibal; et il y avait de grands citoyens qui en faisaient l'acquisition au prix le plus élevé.

« Nous, au contraire, nous hésitons à nous acheminer vers la ville éternelle, où nous défient des ennemis faibles et méprisables. Oh! je vous assure, mes amis, que si un jour nous posons le pied sur le Vatican, ce jour sera le plus beau de ma vie, et alors je pourrai mourir.

« Le général, à ce moment, avait l'air inspiré, et son visage s'était tout d'un coup illuminé, transfiguré par un vif enthousiasme. »

Pugno fut électrisé. Il « s'écria » :

« Général, donnez-nous toujours vos ordres! Nous serons toujours avec vous *et pour vous!* »

C'est ainsi que Garibaldi put partir pour Caprera très-convenablement retapé, et les trois Turinois « embrassés plusieurs fois *avec l'étreinte* la plus amicale » se réintégrèrent dans Turin.

Le *Siècle* a traduit ce récit émouvant, et toutes les grâces de l'italien ont passé dans sa version. Toutefois, M. Louis Jourdan ne s'en tient pas là. D'une main légère,

il jette un œil de poudre aromatique, en guise d'auréole, sur l'invaincu recrêpé.

Il croit opportun d'expliquer que Garibaldi n'est pas *l'infamie personnifiée*, comme les cléricaux pourraient le dire, *puisqu'ils l'ont bien dit de Voltaire*. Garibaldi a voulu prendre Rome. Mais où est le mal? Ce n'est pas une mauvaise action de vouloir prendre Rome. Au contraire. Il en avait le droit, il en avait le devoir, comme le gouvernement italien avait le droit et le devoir de l'empêcher; ce qu'il a fait et bien fait.

Car le gouvernement était lié par la Convention du 15 septembre; mais cette Convention ne liait pas Garibaldi, qui ne l'a point signée. Donc Garibaldi s'est conduit comme un honnête homme, et le gouvernement italien comme un honnête gouvernement.

Ainsi raisonne M. Louis Jourdan avec un air de contentement parfait, en homme qui porte à la fois sur son cœur le scapulaire rouge de Garibaldi et le scapulaire vert des Saints Maurice et Lazare.

A Dieu ne plaise que nous attaquions cette argumentation! Elle est très-bonne pour la position du *Siècle*. Mais d'où vient que M. Jourdan nous fait ce tort de croire que nous puissions regarder Garibaldi comme l'*infamie personnifiée*? Nous ne l'avons jamais regardé que comme une des nombreuses personnifications du ridicule.

De Garibaldi à Voltaire, il y a très-loin dans tous les sens. Si Voltaire avait eu quelques-uns des traits odieux de Garibaldi, ils lui auraient tenu lieu de beauté. Garibaldi est sincère, il est fier, il paie de sa personne, il a au moins de beaux semblants de tout cela; en somme, il joue assez proprement le héros. Il écrivaille abomina-

blement, mais il a des secrétaires qui doivent en répondre plus que lui ; et enfin l'inepte emphase de sa plume ne s'est jamais égarée dans le bourbier d'immoralité que la plume de Voltaire ne quitte jamais.

Si M. Jourdan a placé dans la chapelle de ses lares le buste de Garibaldi à côté de celui de Voltaire, c'est une grande et grosse injure qu'il fait à Garibaldi, une injure imméritée que nous ne lui faisons pas.

Quant au droit de Garibaldi sur Rome, c'est tout juste le droit qu'un Alsacien devenu Allemand pourrait avoir sur Strasbourg, et qu'un Niçard devenu Italien pourrait revendiquer sur Nice et sur Ajaccio.

En France, on aurait tort de reconnaître ces sortes de droits-là.

AFFAIRES DE ROME ET DE L'ITALIE.

DROIT DU MONDE CATHOLIQUE SUR ROME. — ÉCHECS PROCHAINS ET CHATIMENTS CERTAINS.

12 octobre 1867.

La fidélité des populations et l'ardeur des troupes pontificales déconcertent la fourberie révolutionnaire. Après un si savant travail pour démoraliser ce peuple, il demeure attaché à son prince et à sa nationalité augustes, ferme dans ses devoirs et dans ses souvenirs. Les Romains ne veulent être ni impies ni subalpins. Nous en étions convaincus dès longtemps; ce faible reste de l'Europe catholique, ces derniers enfants et ces derniers sujets de l'Église, décriés par tant de misérables pamphlets, sont comme peuple ce qu'il y a de plus honorable sur la terre, et nous ne le disons pas pour la première fois. Le sentiment du devoir est là plus vivant qu'ailleurs; il y a plus de sagesse et de probité dans la pensée, plus d'amour de la justice dans les cœurs.

Ce fait, devenu évident même à Florence, explique la dernière aventure de Garibaldi. Il est évident que M. Rattazzi a rendu service au « héros » en l'éloignant de cette

pauvre petite frontière qui devait s'ouvrir ou plutôt se dissoudre à son aspect. Si le « héros » avait passé, les zouaves n'auraient point fui pour cela, et la Révolution risquait fort de perdre cette belle carte de son jeu. Garibaldi tout le premier semble en avoir eu quelque appréhension. Il s'est au moins laissé détourner bien aisément, faisant ainsi preuve de plus de bon sens que n'en annonce ordinairement son langage. Prisonnier fictif, il sert mieux la Révolution qu'à la tête de ses bandes, il est plus redoutable dans les mains de M. Rattazzi que dans les siennes mêmes. Quel parti pourrait-on tirer encore du « libérateur » battu par ceux qu'il venait délivrer, et que ferait-on des os de Garibaldi martyr? Il faut le conserver invaincu, sinon invincible. C'est à quoi M. Rattazzi a très-sagement pourvu, connaissant les dispositions des Romains.

Du reste, ces dispositions seraient diamétralement contraires, que la situation du Pape resterait identiquement la même à l'égard de l'Italie, et la situation de l'Italie, pour ce qui concerne l'État romain, la même aussi à l'égard de l'Europe. Les Romains insurgés ne pourraient transférer à l'Italie un droit qu'ils n'ont pas et que la félonie ne leur créerait pas. Ils ont le devoir de défendre leur prince, nullement le droit de le renverser ou même de s'abstenir, et fussent-ils unanimes à vouloir briser cette couronne de paix et de gloire que Dieu leur a donnée, l'Europe catholique aurait le droit et le devoir de la rétablir.

Sur le Vatican, sommet de la civilisation chrétienne, là et non ailleurs, Dieu a placé une source dont les eaux sont nécessaires au monde. Le monde a le droit de maintenir la pureté et la liberté de cette source contre les

coupables de lèse-humanité qui se prétendraient libres de l'empoisonner ou de la tarir, sous prétexte qu'ils en habitent les bords.

Mais les Romains n'ont point cette folie et ne veulent point commettre ce crime. Tout au contraire, ils résistent, ils combattent pour garder le dépôt qui leur a été plus spécialement confié. Ils n'ouvriront point les portes de Rome, ils ne les laisseront point crocheter, il faudra les forcer, et c'est pourquoi Garibaldi ne suffit plus.

L'Italie elle-même suffira-t-elle? Ses hommes d'État n'en sont pas unanimement persuadés. M. Rattazzi se déclare tout prêt. Dieu sait ce qu'il en est au fond. Il y a des doutes et des terreurs jusque dans ces âmes perdues; les passions qui les emportent n'y ont pas totalement submergé l'intelligence. En tout cas, la volonté de M. Rattazzi, s'il est prêt, comme il le dit, dépend d'une permission. Il faut le consentement de la France.

Ce consentement sera-t-il donné? Il paraît qu'on cherche en ce moment un biais qui annule la Convention du 15 septembre. Pourra-t-on, osera-t-on le trouver?

Nous ne dissimulerons pas nos alarmes. Il y a dans l'air quelque chose qui sent l'imminence des catastrophes. La politique française laisse voir des hésitations de mauvais présage. On lui conseille d'abdiquer un grand devoir et un grand honneur, et ces conseils ne sont pas repoussés comme il conviendrait. Quand le devoir et l'honneur paraissent des fardeaux qu'il pourrait être bon de laisser là, tant de forces morales se dissolvent et périssent qu'il y a lieu de s'épouvanter.

La miséricorde divine recule avec une sorte d'obstination l'accomplissement des désirs de l'impie; elle lui

donne le temps de se désister, elle donne à ceux qui devraient le combattre le temps de s'armer et d'accourir. Mais le délai de la miséricorde s'épuise enfin, l'heure de la justice arrive; la justice tombe plus dure sur des crimes que le repentir pouvait effacer et que la persévérance a aggravés. Depuis des années, que de mensonges, que de ruses honteuses, que de blasphèmes pour achever d'aveugler et de corrompre les consciences, afin de frapper avec plus de sécurité le dernier coup! Et, du côté de la miséricorde, que de lumières et d'avertissements obstinément dédaignés!

Tout cela est maintenant au terrible compte de la justice. On s'effraye du sort des coupables. Sur la terre, quel juge oserait les décharger des circonstances aggravantes du discernement et de la préméditation? Heureusement pour eux, le juge en dernier ressort connaît mieux l'incurable faiblesse humaine, et devant ce juge ils trouveront des avocats moins empêchés de les défendre. Les martyrs ne craindront pas d'envoyer au ciel le cri du Calvaire; malgré le poids des chaînes, Pie IX élèvera ses mains pures; le pied de la bête, pesant sur sa bouche, n'y étouffera pas la prière triomphante : *Pater, dimitte illis: non sciunt...*

En vérité, ils ne savent pas, il faut qu'ils ne sachent pas ce qu'ils font et où ils traînent la société humaine! Sans doute, ils savent ce qu'ils veulent, ils savent qu'ils veulent détruire; ils savent qu'ils sont volontairement iniques, volontairement barbares; ils suivent une frénésie qui n'est pas légitime à leurs propres yeux, puisqu'elle les oblige à tant d'injustices criantes et à tant de basses fourberies. Mais l'étendue du crime qu'ils commettent contre l'humanité et contre eux-mêmes, ils ne

l'ont pas mesurée. Leur perversité va au delà de leur intelligence, leur forfait au delà de leur perversité.

Autant qu'on peut se rendre compte de la politique qui a conduit les choses dans l'extrémité peut-être irrémédiable où elles sont présentement, une longue ignorance des conditions de la vie sociale en est la cause.

Il est venu des hommes qui n'ont pas cru au Dieu de l'Évangile et devant qui le christianisme n'a été qu'une conception de l'esprit humain. Ayant perdu la croyance en Dieu et l'amour de Dieu, parce qu'il n'est pas possible de croire raisonnablement en Dieu et d'aimer Dieu lorsqu'on rejette Jésus-Christ, ils ont aussi perdu le respect et l'amour de l'homme, parce que ce sentiment ne subsiste pas en dehors de l'homme-Dieu qui en a fait une loi certaine et en a enseigné la pratique.

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre « cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est « là le plus grand commandement ; et voici le second « *qui lui est tout semblable* : Vous aimerez votre prochain « comme vous-mêmes. Ces deux commandements ren- « ferment toute la loi et tous les prophètes. » Tel est tout le christianisme, dit Bossuet, et l'honneur que Jésus-Christ fait à notre race : l'obligation d'aimer l'homme égalée à l'obligation d'aimer Dieu !

Les hommes qui rejetaient le Christ et le christianisme rejetaient donc aussi cela. Ils le rejetaient sans le savoir peut-être, et assurément sans le vouloir avouer ; mais ils le rejetaient, et ils brisaient la science et le monde.

Se léguant leur erreur, élargissant les ténèbres, perdant de plus en plus le sens chrétien et l'affaiblissant de plus en plus parmi les peuples, chassant Jésus-

Christ des institutions, des lois, des mœurs, ils se sont vus enfin les maîtres des affaires humaines tombées dans une confusion hideuse et quasi désespérée. Cette prépondérance leur a été donnée à une heure de délire, lorsque le genre humain en dissolution réclame partout l'ordre, la lumière, la liberté, la justice, la charité, la dignité, en un mot tous les fruits du christianisme, et lorsque partout en même temps, soit dans les torpeurs, soit dans les fureurs d'une ivresse d'impiété sans exemple, il abjure la loi du Christ.

Si la pitoyable figure d'un Garibaldi peut tenir tant de place sur la terre, c'est qu'elle résume cette contradiction et cette aberration du genre humain. La force de Garibaldi est d'être une contrefaçon de la folie de la Croix, un Pierre l'Hermite à l'envers, prêchant une croisade à rebours dans une multitude où dominent les esprits renversés. Sincère ou non, peu importe, ivre ou fou, il figure l'inspiré, le désintéressé, le saint ; il fait le pauvre, il revêt un froc couleur de sang ; l'imagination populaire le voit pieds-nus dans un carrosse à six chevaux, et il va prêchant sa croisade, vociférant qu'il faut détruire la Pierre du Christ, le dernier rempart de l'humanité rachetée.

Cette seule pierre, encore aujourd'hui, ferme l'abîme où le Christ avait lié César ; Garibaldi la montre comme le poids sous lequel l'humanité expire! Et la misérable humanité se partage en deux camps : l'un qui croit l'absurde prophète, l'autre qui doute, qui tremble et qui laisse faire. Car ceux dont le sang un jour délivrera la vérité sont cachés, se taisent, ou même s'ignorent.

Prodige ignominieux, honte amère de l'orgueil ! Parmi ceux qui doutent et dont plusieurs commencent

à trembler, se trouvent les forts et les puissants que le ramas garibaldien contraint à faire l'œuvre que ne saurait tenter le sabre débile de Garibaldi. Oui, ceux-là dont la main agite le haillon rouge, et qui peuvent à l'occasion le mettre dans leur poche, ceux-là même tremblent de ce qu'ils vont faire! Une dernière lueur de leur intelligence plus cultivée leur révèle l'abîme que la multitude a cessé de voir. Le soudard rouge admet sans peine qu'il ne faut qu'un parricide pour faire régner la fraternité parmi les hommes; Rattazzi et les autres sont contraints de s'inquiéter, et ils s'interrogent au fond de l'âme sur ce que deviendra la famille, lorsque le père sera ôté.

Nous avons sujet de craindre qu'ils ne le sachent avant peu; car, selon toute apparence, ils n'hésiteront plus guère. Ils ont cru qu'en allongeant le temps, qu'en usant de ruse, ils parviendraient à dissoudre le Pape et la Papauté, qu'ils mineraient la Pierre et qu'ils parviendraient à la faire crouler peu à peu, sans allumer la mine, et comme nous le lisions l'autre jour dans un journal de beaux esprits contents, « sans que la catastrophe fît fléchir la rente. » Mais non; il faut frapper et avoir du sang sur les mains.

Qu'à si peu ne tienne! Ils frapperont donc. Ils en verront la suite.

La suite, sans être prophète, nous pouvons la décrire en peu de mots! L'intelligence chrétienne pénètre aisément cet avenir. Il échappe aux esprits perspicaces qui sondent les ruses de Florence et qui cherchent à deviner les plans de Berlin, mais il a moins de mystère pour quiconque a suivi l'histoire des blessures faites à l'Église, c'est-à-dire à la souveraine vérité, à la sou-

veraine justice ; et cette histoire est aussi celle des revanches de Dieu.

Donc, voici la suite.

Quant au parricide, les Italiens ne le commettront pas, la permission leur en fût-elle donnée. Il ne l'accompliront ni par la ruse, ni par la force, ni par le poison, ni par le fer, parce que Pierre est immortel, et ils auront seulement la responsabilité de leur intention. Elle les suivra longtemps et elle sera lourde !

Quant à la Papauté, ils ne la détruiront pas, parce que Pierre, toujours vivant, ne la leur livrera pas. Ils pourront enchaîner ses membres, non pas son âme, ni la foi de l'Église. Cela aussi est immortel et peut attendre.

Quant à la paix, ils ne l'auront pas ; parce que le contentement qu'ils donneront à la folie du monde aura pour effet immédiat d'accroître, d'envenimer et de porter au comble toutes les plaies morales du monde. Que le Pape soit exilé de Rome ou captif dans Rome et le Vatican mis au pillage : des millions d'âmes en seront outrées d'indignation et de douleur, aucune âme n'en sera pacifiée, aucune passion assouvie ; le pain même restera cher ; Garibaldi et Mazzini ne se tiendront pas satisfaits ; M. de Bismark aura quelque chose de considérable à promettre aux catholiques allemands.

Il y aura une barrière de moins autour des héritages, et il n'en restera plus guère ! un scrupule de moins dans les cœurs ambitieux des puissants de la terre qui font déjà si peu de compte des droits et du sang des hommes, et qui regardent l'humanité comme une matière que la force peut pétrir et tailler à sa fantaisie.

Le père dépossédé, le Maître surgira. Le Pape, représentant du Christ, est le père des patries. Toutes sont

nées du Christ. Le droit du Christ les a arrachées des flancs du despotisme païen, en communiquant son énergie au droit naturel violé et englouti. La Papauté abattue comme constitution politique, c'est la restauration du despotisme ; la force reprend son élan, rétablit son empire homicide. Ce résultat est visible dès maintenant.

L'institution de la Papauté est le moyen de Dieu pour unir les peuples par l'amour ; le despotisme entreprendra de les unifier par le fer.

Le sort de l'Italie est certain. Ingrate entre toutes les nations chrétiennes, elle met plus qu'un autre la main au grand forfait : elle en sera la première et la plus rudement châtiée. Elle tombera de Rattazzi à Mazzini, et ce ne sera pas même un mal ; et enfin elle recevra le fouet de l'Allemagne, et avant de le recevoir, elle l'aura imploré ! Ce n'est pas la croix de Savoie qui remplacera la croix de Jésus-Christ et de Pierre sur le Capitole ; ce n'est pas l'aigle romaine qui volera si haut.

Et la France? Destituée et découronnée du protectorat de l'Église, la France proclamera le principe de la non-intervention.

Des conquérants, des sbires, des prostitutions et le silence. Voilà l'avenir.

L'ENTREPRISE GARIBALDIENNE.

Nous reproduisons quelques-uns des nombreux articles que l'*Univers* a publiés sur l'entreprise de Garibadi contre les États romains. Elle eut lieu, bien entendu sans déclaration, avec le concours caché du gouvernement italien et l'aveu irrésolu et plus dissimulé du gouvernement français. Comme la première fois, mais à voix plus basse encore, Napoléon avait dit : *Faites vite!* Et peut-être ne fit-il qu'un geste que l'italien interpréta mal. C'est ce que l'on peut augurer de la surprise que montra le cabinet des Tuileries et de la lenteur calculée de son intervention. Il fit tout pour intervenir trop tard et donner à Garibaldi le temps de créer un fait accompli. Ce criminel ne put pas faire son coup. Démonté par l'activité et l'intrépidité d'une poignée de zouaves, il donna aux forces françaises le temps d'arriver, et les bandes de Garibaldi vinrent se briser à Mentana.

I

Premières défaites des Garibaldiens. Figure de M. Rattazzi.

23 octobre 1867.

Après le sang versé, l'entreprise garibaldienne se termine par le moyen que chacun indiquait comme suffisant pour la prévenir. La France a dit qu'elle ne voulait pas, et c'est fini. L'héroïque valeur des troupes pontificales a eu raison des hordes que le gouvernement

de Florence laissait pénétrer ou plutôt lançait sur le territoire romain ; un souffle de la France en a dispersé l'inépuisable réserve, qui n'était autre que l'armée régulière du Piémont.

Ce dénoûment est une dernière et infamante preuve de la félonie de ces chefs de bandes qui se prétendent l'Italie. Après tout ce que la Révolution a fait depuis un siècle, ils trouvent moyen d'imprimer à ce nom une tache nouvelle et plus hideuse. Il y a peu d'exemples d'un gouvernement qui se soit appliqué à donner des primes au brigandage, à déguiser ses soldats en assassins, et qui, ne rencontrant pas toutes les complicités sur lesquelles il osait compter, ait plus ignoblement rengaîné le poignard à l'aspect de la gendarmerie !

Que ce M. Rattazzi, la fleur des politiques italiens, fait une belle figure et donne un beau lustre à son royaume, avec les palmes qu'il emporte dans sa retraite ! Il se retire, la crosse des zouaves dans les reins, chargé des biens de l'Église qu'il a pu voler, mais dont il ne peut vivre, et du sabre de Garibaldi, qui se trouve aux yeux du monde être un sabre de bois. Il a mis à nu tout le vil et abominable mensonge qui, grâce aux hurleurs de la Révolution européenne, est l'unique ressource de son misérable établissement. Ses ruses ont abouti à démontrer clair comme le jour qu'il n'y a d'autres forces révolutionnaires en Italie que le gouvernement lui-même. Rattazzi arrêtant Garibaldi et se laissant mettre les menottes par Cialdini, mandataire de la gendarmerie française, voilà le géant révolutionnaire italien !

On avouera que le pauvre petit État romain présente un autre spectacle, et c'est encore une démonstration que le concours de M. Rattazzi n'a pas mis en médiocre

lumière. Là, on ne ment pas, on ne se déguise pas, on ne faiblit pas. Là, l'ordre, la paix au milieu des alarmes militaires; la fidélité du peuple, inébranlable à toutes les suggestions d'un ennemi qui semblait assuré de la victoire; là, toutes les beautés du courage, du dévouement et du martyre, et finalement le triomphe. Il est vrai que là résident la justice et la vérité. Elles sont tout entières dans cet espace réduit, comme Dieu est tout entier dans les dimensions de l'hostie consacrée; elles y sont, et la conscience universelle les révère quoi qu'on ait su faire faire pour la corrompre, et leur triomphe est un allégement pour l'âme attristée du genre humain.

Que pense Garibaldi, — si Garibaldi pense, — que pense-t-il de ces « mercenaires » qu'ont rencontrés ses gens sur la frontière romaine, de ces soldats du Pape qu'il appelait dans son noble langage « la lie des bagnes de l'Europe? » Mais qu'il se console, les Chemises-Rouges pouvaient valoir mieux et les soldats et les sujets du Pape déployer moins de valeur et de fidélité, le résultat eût été le même. Les envahisseurs s'attaquaient à un ennemi qui n'est vaincu que lorsqu'il veut l'être, quel que soit l'adversaire. Dieu a donné au Pape les succès de Bagnorea, de Monte-Libretti et de Nerola, comme il lui avait donné le revers également glorieux et triomphant de Castelfidardo.

Enfin, les Piémontais se retirent avec leur honte. Dans l'état présent des choses, c'est ce que nous pouvions désirer de mieux comme chrétiens et comme Français. La France a tenu sa parole, et le Pape demeure libre chez lui. Nous verrons ce que le général Cialdini saura faire en sa nouvelle qualité de ministre

conservateur, et quelles garanties seront données au monde catholique contre le retour des déloyautés et des crimes dont nous venons d'être témoins.

Il nous reste à remercier Dieu, à glorifier nos morts et à redoubler de constance et de sacrifices. Il nous faut maintenant mettre le Saint-Père à même d'entretenir et d'accroître autour de lui, dans les proportions nécessaires, cette petite garde de martyrs, dont la miséricorde divine double si merveilleusement les forces au moment du péril.

II

27 octobre 1867.

Le *Moniteur* annonce que les ordres donnés pour suspendre l'embarquement des troupes réunies à Toulon ont été révoqués, ce qui veut dire, sans doute, que les troupes sont parties. Il est temps! Le gouvernement italien, sans jeter encore tout à fait le masque, est parti de son côté. Le même numéro du *Moniteur* donne la nouvelle que Garibaldi à la tête d'environ quatre mille hommes, s'avance vers Rome du côté de Monte-Rotondo.

Ces quatre mille hommes, le *Moniteur* les appelle encore des « volontaires. » C'est une euphonie diplomatique. Ni le *Moniteur* ni personne ne doute que la troupe actuelle de Garibaldi est simplement une fraction de l'armée régulière chargée d'arrêter ses bandes et lui-même. En suivant Garibaldi, ces réguliers ne désobéissent pas. Le roi Victor-Emmanuel est aujourd'hui le « volontaire » de Garibaldi. Il s'est servi de Garibaldi, Garibaldi se sert de lui.

Un roi ne donne pas impunément de tels exemples. Battu aux portes de Rome, il y devra revenir pour n'être pas battu chez lui. Et ce n'est point la seule besogne qu'il ait à faire ; il lui faut aussi déshonorer la France en lui arrachant un consentement, ou la déposséder à force ouverte du protectorat que jusqu'à ce moment elle prétend maintenir. S'il vient à bout de tout cela, s'il entre dans Rome, alors il y sera de trop : ce n'est pas sa dynastie qu'il est chargé d'introniser au Capitole.

La question du moment est de savoir si la France se sera laissé jouer encore une fois, si elle arrivera trop tard et seulement pour constater un fait accompli.

Nous avons sujet de craindre. Ce qui s'est passé en Italie depuis Villafranca et depuis Castelfidardo, ce qu'il y a eu de paroles oubliées et de paroles violées, d'inexplicables humiliations endurées et d'imprévoyances et de connivences de toutes sortes, n'autorise que trop toutes les alarmes. Cependant il nous est impossible de ne pas espérer. Enfin la mesure doit être comble et nous sommes la France ! Cette dernière avanie italienne doit faire déborder le vase. Nous ne pouvons pas toujours tendre la joue, être toujours insultés et dupés, et, quand la Providence s'obstine à nous offrir l'honneur de protéger le plus grand intérêt moral du genre humain, nous obstiner à le refuser toujours.

Nous parlons comme Français, nos craintes ne vont pas au delà de ce qui touche spécialement la France. La France peut manquer, nous ne craignons pas pour cela que Dieu manque. C'est le Christ que l'on poursuit à Rome ; c'est à Rome que le Christ triomphera. Si les catholiques font défaut, il y a des hérétiques et des infidèles. Quand même le genre humain tout entier pour-

rait s'égarer à la fois, Dieu donnerait assez de force au sang et à la prière de ses martyrs pour lui ramener tout le genre humain. Il a le temps ; son Église reçoit de lui cette richesse que M. Rattazzi ne lui ravira pas. A défaut d'autres miracles, la folie même de ceux qui veulent rejeter Dieu du monde le vengerait et éclairerait les impies. Il n'y a point de fait accompli contre le christianisme. Le premier en date, c'est le triomphe que Caïphe, Pilate et Judas ont remporté sur le Calvaire.

L'iniquité n'a qu'une puissance durable, Dieu ne lui en laisse qu'une : elle fait des martyrs. *Semen christianorum.*

—

Les engagements et les départs des zouaves continuent. Ils sont nombreux, nous en connaissons de sublimes : des frères qui suivent leurs frères déjà sous la Croix ; d'autres qui vont remplacer un frère mort ; d'autres qui, ayant déjà servi, ayant déjà versé leur sang, mais ne croyant pas avoir assez fait, puisqu'il leur reste quelque chose, se donnent de nouveau. De nobles enfants devant qui s'ouvrait le plus beau et le plus doux avenir abandonnent tout, prennent le fusil de leurs mains que le travail pouvait non-seulement enrichir, mais illustrer ; des pères et des mères, après une vie de rudes labeurs auxquels la fortune n'a pas souri, portent à l'autel cette unique richesse, ce dernier lambeau de leur cœur, car Dieu leur a déjà beaucoup demandé, et ils n'ont rien refusé.

Le monde ne voit pas ces choses, ou ne les voit qu'à travers un nuage qui lui en dérobe la beauté ; mais ceux qui les contemplent face à face, et qui pleurent,

demandent à Dieu de pouvoir faire aussi quelque sacrifice et leur âme s'affermit pour jamais.

III

29 octobre 1867.

D'après les nouvelles que donne le *Moniteur*, Garibaldi ayant échoué devant Monte-Rotondo, avait pris un autre chemin et marchait sur Rome ; une colonne sortie de la ville allait à sa rencontre. C'était samedi vers la fin du jour ; il se peut donc qu'un combat ait eu lieu hier dimanche, et nous devons compter que la télégraphie piémontaise ne tardera pas à nous envoyer un bulletin triomphant.

Que les garibaldiens de Paris ne se hâtent pas néanmoins d'allumer leurs lampions. Le *Moniteur* nous tait le nombre des agresseurs. Si Garibaldi ne se trouve pas en force bien constatée, nous doutons qu'il affronte le choc. D'un autre côté, l'on doit croire que les troupes qui vont au-devant de lui ont ordre de se replier sur la ville en cas de trop grande infériorité. Il faut attendre les nouvelles officielles soit de Rome, soit du gouvernement français. Tout ce qui vient du Piémont est plus que suspect. Les échecs de la campagne purement garibaldienne ont été, sans exception, enregistrés comme victoires, et déjà le véridique télégraphe de Florence avait ajouté les palmes de Monte-Rotondo aux palmes de Bagnorea et de Monte-Libretti.

Nous n'attendrons pas d'ailleurs beaucoup. Si nos vaisseaux ont marché réglementairement, ils sont arrivés cette nuit à Civita-Vecchia, et, à moins de temps

très-contraire, le débarquement s'est opéré ce matin. Au moment donc où paraîtront ces lignes, le drapeau français flottera sur les remparts de Rome, et Garibaldi n'y entrera pas. Il devra reculer jusqu'à cette frontière qu'il s'est ouverte, comme toujours, avec une fausse clef.

Malgré les lenteurs accordées à la fourberie florentine, Dieu aura permis que nous arrivions à temps. Toutefois, un certain nombre des généreux défenseurs du droit, accablés par le nombre, auront pu périr aux portes de la ville ; on devra éprouver quelque regret de s'être si peu pressé.

Nous, nous aurons le sang et les larmes, mais pas le regret.

IV

29 octobre 1867.

Il y a toujours quelque chose de louche dans nos rapports avec l'Italie, et les explications n'en sont jamais bien claires. Nous intervenons avec dix ou quinze mille hommes, tambour battant, mèche allumée, et ce n'est point la guerre, nous en avons le *Moniteur* pour garant :

« L'intervention n'a aucun caractère agressif. La nation italienne et son souverain n'en peuvent douter, et ne sauraient avoir d'autres sentiments que les nôtres. »

La thèse du *Moniteur*, dégagée du langage sibyllin qu'il prend volontiers dans les grandes occasions, est celle-ci : Nous intervenons comme alliés du roi Victor-Emmanuel, et à son profit, pour l'aider à faire respecter, par notre concours imposé, une convention qu'il a signée avec nous par la main de ses ministres réguliers,

et qu'il viole contre nous avec le concours et par la main de Garibaldi, son ministre irrégulier.

Le roi Victor-Emmanuel a deux gouvernements, l'un qui est notre allié et avec lequel nous concluons des traités, l'autre qui est notre adversaire et avec lequel nous échangeons des coups de fusil; et ces deux gouvernements sont le même gouvernement.

Il a aussi deux armées : l'une est régulière, l'autre ne l'est pas; — et ces deux armées sont la même armée, les troupes irrégulières garibaldiennes sont la même chose que les troupes régulières italiennes, et *vice versa*. Nous battrons les Italiens sans faire la guerre à l'Italie, et même dans l'intérêt de l'Italie, parce qu'ils seront battus comme irréguliers.

Cette distinction est subtile ! Malgré toute l'application qu'on y peut mettre, c'est un embarras de comprendre comment il est de l'intérêt de l'Italie que des soldats italiens, fournis par le gouvernement italien pour un but qu'il doit croire italien, soient battus.

On se demande comment le gouvernement se soutiendra après la victoire, puisqu'il a besoin de la défaite, et comment il se soutiendra après la défaite, puisqu'il a besoin de la victoire ?

Ce sont sans doute des mystères qu'il faut laisser au *Moniteur* et à l'avenir. *Terrible il faut !*

La politique, lorsqu'elle est bien menée, est vraiment un art délicat et fait pour désespérer les curieux. A l'heure qu'il est, comment savoir s'il y a entente pour amener Garibaldi à se rompre le cou dans une folle escalade, ou pour le hisser triomphant sur le Capitole ?

V

30 octobre 1867.

La question de Rome continue d'être obscure. Les documents diplomatiques qui viennent d'être livrés à la publicité nous semblent même l'obscurcir.

Ces documents sont la proclamation du roi Victor-Emmanuel, que nous avons reçue hier, peut-être avant les Italiens, et une circulaire de notre ministre des affaires étrangères, M. de Moustier, publiée ce matin par le *Moniteur*.

La proclamation désavoue Garibaldi, suivant l'usage, mais elle est d'ailleurs toute garibaldienne en ce qui regarde le pouvoir temporel du Saint-Siége. Elle ne contient qu'un engagement de respecter provisoirement la Convention du 15 septembre. Cet engagement n'étant contresigné que du ministère Menabrea, sous la pression française, ne lie aussi que le cabinet Menabrea. On sait que le roi Victor-Emmanuel a deux gouvernements. Si les deux gouvernements à la fois avaient engagé leur parole, ce serait encore peu de chose; cette faible garantie n'est même pas donnée.

Les Rattazzi et les Cialdini restent en dehors, avec tous les honneurs du patriotisme et de la résistance aux ingérences françaises. Pour quelque temps ils sauront se montrer commodes. On peut croire que, l'heure venue, — et ce sera celle où, pour une raison quelconque, ils n'auront plus peur de la France, — ils ne seront beaucoup embarrassés ni de l'épée du ministre Menabrea ni de la parole de leur roi. Victor-Emmanuel se

laisse aisément délier de sa parole. Il est rompu à cette manœuvre.

Cependant le naïf *Moniteur* se montre satisfait de la promesse florentine. Il y trouve de la fermeté et une belle « résolution de sauvegarder l'honneur du pays « (italien), en faisant respecter à l'avenir, par tous les « citoyens sans exception les lois et les stipulations in- « ternationales qui ont reçu la sanction constitutionnelle « du roi et des Chambres. » Oui; mais si les Chambres déclarent et si le roi « sanctionne », comme il est déjà arrivé, que Rome est la capitale de l'Italie?... Le *Moniteur*, tout charmé des assurances qu'il enregistre, ne veut pas prévoir ce coup de canif à travers le contrat. Il croit !

Pourtant, M. de Moustier, dans sa circulaire, ne montre pas une conviction si affermie. Tout en exprimant la confiance la plus loyale et la plus entière, comme il sied à un gentilhomme qui veut être content, il annonce positivement qu'il faut chercher quelques moyens de contenir l'Italie, et qu'un seul gouvernement, fût-ce le gouvernement français, ne peut suffire à pareil labeur. Il parle d'un congrès des puissances. Ce n'est pas nouveau, et l'on y connaît des difficultés.

La principale est de savoir quelles puissances voudront garder le Saint-Siége contre l'Italie, à des conditions que toutes puissent souscrire et que le Saint-Siége puisse accepter.

Il y a sept puissances au moins à mettre ici d'accord entre elles et avec le Saint-Siége : la Russie, l'Angleterre, l'Espagne, l'Autriche, la Prusse, l'Italie et la France.

Et il y a une huitième puissance qui les domine toutes,

ou peu s'en faut, particulièrement sur ce point. Elle ne les domine pas pour les unir dans un sentiment de respect et de justice envers l'Église : cette huitième puissance est la Révolution.

A notre avis, la question de Rome, essentielle à la constitution de l'Italie, ne sera réglée qu'en dehors de l'Italie et de la Révolution, ce qui, vu l'état du monde et le penchant général des puissances, en ajourne la solution à quelque temps. Les années qui devront s'écouler jusque-là seront remplies d'événements notables ! L'Europe est tombée dans de telles ténèbres qu'elle verra plus clair qu'aux lueurs de l'incendie.

L'Italie ne peut être *constituée* que comme fille de l'Église, comme gardienne fidèle et respectueuse de ses lois et de sa liberté. Il n'y a place pour un « roi d'Italie » qu'à titre de gonfalonier de la sainte Église, et cette mission même ne peut être que temporaire; car il faut avant tout que le Vicaire de Jésus-Christ, Père commun des fidèles, soit par lui-même le plus indépendant des rois. L'Italie n'a pas pris ce chemin, on ne la forcera pas de le prendre, on la contraindrait plutôt d'en prendre un autre, et c'est pourquoi un avenir de discordes et de ruines lui est ouvert. Nulle autre solution au mal de l'Italie et du monde que l'indépendance et la liberté de l'Église.

Cela est si vrai, que ceux-là mêmes qui repoussent et nient davantage cette solution, la recherchent. Au moment de quelque coup violent qui supprimerait cette importune question de l'Église en supprimant le Pape, on recule d'épouvante. Le vide qui s'ouvrirait au milieu du monde apparaît soudain, assez vaste et profond pour que tous les empires et tout le genre humain y soient

engloutis. Alors des scrupules s'éveillent, on écarte avec colère des conseils qui font trembler encore, et on maintient le *statu quo*.

Ainsi fait en ce moment la France. Ce n'est pas assez. Qu'elle en soit louée cependant, et puisse cette reconnaissance incertaine et ignorante, lui être comptée comme un acte de foi. Dieu lui donne du temps, elle ne le refuse pas, elle en demande encore : aux jours où nous sommes, à peine peut-on espérer plus. Confions-nous à la miséricorde de Dieu. Aux balances divines, qui sait ce que pèse la prière du juste et la goutte de sang du martyr !

VI

M. Labbé, de l'*Opinion nationale*, réclame contre la férocité des catholiques.

1er novembre 1867.

La grande affaire des journaux garibaldiens de Paris, en ce moment, est de persuader à leurs lecteurs que « l'ultramontanisme » déborde, que la « pieuvre monacale » enlace le monde et que nous allons tout à l'heure rétablir l'Inquisition. Cela s'écrit un peu et se dit beaucoup, car il y a des mots d'ordre qui courent sous le langage extérieur. C'est la même guerre qu'à Rome, où les hommes de l'avenir introduisent des barils de poudre au pied des maisons, pour y mettre le feu en temps opportun.

Suivant l'*Opinion nationale*, la situation actuelle des affaires inspire à l'*Univers* des joies *féroces*, et « M. Louis « Veuillot est tellement halluciné qu'il sourit déjà aux

« flammes des bûchers qu'il entrevoit dans ses rêves. »

Cette phrase est de M. Labbé. Il se peut, à la vérité, que M. Labbé ne sache pas lire ; il se peut aussi qu'il prenne ses mesures pour nous faire traiter un jour en hallucinés ou en bêtes féroces. La nature et l'étude nous semblent ne lui avoir pas donné beaucoup de moyens de combattre autrement. Dans les temps de révolution (nous y sommes) les gens de lettres sans littérature font volontiers sauter les adversaires qu'ils désespèrent de convaincre.

Volontairement ou non, M. Labbé se méprend beaucoup sur notre situation, très-clairement avouée, et sur nos sentiments, non moins clairement exprimés. Nous sommes sous la griffe du tigre, rien ne nous garantit que nous en serons tirés. Ce n'est pas une situation triomphale ni l'instant de nous montrer féroces, y fussions-nous disposés par nature.

Cependant, pour dire toute notre pensée, M. Labbé a bien un instinct confus de ce qui se passe dans nos âmes, encore que cela soit fort au-dessus de sa portée. Il voit en nous quelque chose qui ressemble à la joie ; il ne se trompe pas tout à fait.

Oui, véritablement, écrasés du présent, incertains de l'avenir, ne sachant pas, à l'heure qu'il est, si la justice et la vérité ont encore un refuge sur la terre, recevant d'une main tremblante nos courriers dont chacun nous apprend qu'un de nos amis est blessé ou mort ; dans cette angoisse si longue et dans ces deuils si nombreux, le cœur aussi pressé et déchiré qu'il puisse l'être, nous goûtons néanmoins une joie et un triomphe ; mais une joie et un triomphe à nous, exclusivement à nous, et que M. Labbé ne peut comprendre.

Nous triomphons de la conduite de nos amis, de nos frères et de nos enfants qui combattent le bon combat. Nous triomphons de leur valeur si brillante et si généreuse, de leur mort si belle, de cet éclat de bonne gloire qui vient à leur drapeau et qui rejaillit jusque sur la France. Il s'agit de notre France à nous, bien entendu, et tant pis pour M. Labbé si cette France n'est pas la sienne. Nous avons la vieille patrie, nous en aimons le vieil honneur : tant pis pour ceux qui, s'étant fait une France toute neuve, répudient l'honneur ancien et ne réussissent pas à s'en faire un nouveau. C'est le triomphe et la joie de nos cœurs de voir ces beautés de l'âme humaine, ces miracles de l'amour de Dieu. Voilà l'armée de Castelfidardo, assassinée il y a sept ans, la voilà plus forte ! Les promesses de Dieu n'ont point failli, les tombeaux ont enfanté !

Quelques généreux enfants déchirent les trames de la politique, font pâlir l'Italie et rougir le reste du monde, et donnent à la justice de Dieu le temps d'arriver à son heure ! Nous voyons ces choses ; nous voyons des frères partir pour remplacer leurs frères ; nous voyons des mères qui ne voudraient pas retenir leurs enfants, qui ne voudraient pas qu'on leur rendît ceux qu'elles pleurent, s'ils devaient perdre la gloire de leur mort ; nous savons que ces tombes seront fécondes, et M. Labbé ne veut pas que nous en ayons de la joie ! Qu'il se procure les mêmes joies au même prix, et il saura qu'on les garde.

En présence de ces héros qui soutiennent en saints une guerre impie, nous avons le contraste de leurs adversaires ; il frappe tous les yeux, M. Labbé lui-même doit en être accablé. Sincèrement M. Labbé veut-il que nous n'apercevions pas ce contraste ! Veut-il que nous ne

nous réjouissions pas d'être du côté de Pie IX, lorsque tant d'autres sont du côté de Garibaldi? Il y a des combattants de nuit qui viennent dix contre un et qui sont battus; il y en a qui lancent des bombes dans la foule désarmée; il y en a qui se glissent dans les égoûts pour ouvrir des cratères au milieu d'une ville paisible; il y en a qui cherchent à forcer la porte des hôpitaux pour assassiner les blessés; il y en a qui, n'ayant pu gratter et escroquer les traités, les déchirent, mais qui, même dans cet acte de violence ouverte, n'agissant plus tout à fait en lâches, agissent encore en traîtres et en menteurs : M. Labbé s'étonne-t-il vraiment qu'on se réjouisse de n'être pas de ces gens-là ni avec ces gens-là?

Il connaît maintenant nos triomphes et nos joies du moment. Si notre « férocité » le révolte toujours, sa naïveté nous étonne moins que jamais.

VII

Conséquences de l'abandon du Sonderbund.

2 novembre 1867.

La situation actuelle de l'Europe est la même qu'en 1847, au moment du Sonderbund, seulement avec une aggravation immense. Les gouvernements légitimes et populaires de Fribourg et de Lucerne, assiégés par les corps francs révolutionnaires, bientôt suivis des troupes régulières de la Confédération, avaient pour eux le droit, la justice, la volonté du peuple, la foi des traités. Ils avaient aussi des puissances protectrices, intéressées autant qu'eux-mêmes à leur triomphe ou plutôt à leur délivrance.

La France et l'Autriche, à qui ils demandaient secours, craignirent la Révolution et ne leur donnèrent que de stériles paroles. M. de Metternich écrivit de belles dépêches, assez fières, qui furent les dernières de sa façon; le gouvernement vieilli de Louis-Philippe ne se hasarda pas si loin. Le Sonderbund fut vaincu, et l'Europe monarchique et conservatrice avec lui.

L'Autriche reçut un ébranlement dont elle ne devait pas se remettre, et qui, en vingt années, l'amène à craindre prochainement le sort de la Turquie.

On sait quel fut le destin du gouvernement français. S'il tomba parce qu'il fut attaqué ou parce qu'il ne fut pas soutenu, peu importe. Quand les gouvernements ont manqué à leur but, ils perdent leurs défenseurs naturels. On ne conspire pas contre eux, on ne les attaque pas, on les supporte, mais leur sort n'intéresse plus. La vieillesse arrive, les embarras se multiplient, un choc survient, ils succombent.

Le gouvernement de Louis-Philippe excita, on ne sait pourquoi, le dégoût de la bourgeoisie qui l'avait fait, et qu'à son tour il avait couronnée. Elle se mit à trinquer contre lui. M. Barrot trinquait avec M. Baroche, et M. Thiers laissait trinquer. On buvait à sa santé.

Pendant que ces messieurs disaient toutes ces belles choses qu'ils pouvaient dire après boire, et que M. Guizot répétait : « Ce n'est rien ! » quinze cents ou deux mille démagogues, dont la moitié étaient inscrits parmi les agents de la police, s'emparaient de Paris, soufflaient sur le trône, sur la régence, sur les Chambres, et mettaient la France en république. Tout le monde eut grand peur. M. Barrot, M. Baroche et M. Thiers et les républicains furent seuls très-étonnés.

Le gouvernement est aujourd'hui plus armé et plus vigilant qu'il n'était alors. Tout le monde est persuadé qu'il saurait très-vite et très-rudement couper une émeute républicaine dans les rues de Paris. C'est une grande raison pour qu'il n'y ait pas d'émeute à couper. Donc, aucun sujet de prévoir en France, comme contre-coup de la chute de Rome, l'ébranlement soudain qui suivit la chute du Sonderbund.

Néanmoins, il y aura bien des affaires que le temps n'arrangera point, bien des embarras qui se multiplieront! La Révolution ne s'endormira pas sur son triomphe, en Italie ni ailleurs; elle voudra compléter son iniquité; elle en aura les moyens. C'est toujours un grand malheur pour un gouvernement, un malheur politique des plus graves, de ne savoir pas, de ne vouloir pas, de ne pouvoir pas protéger la justice.

Si l'Autriche, rassemblant ses forces et en appelant aux préliminaires de Villafranca, n'avait pas toléré le premier crime du Piémont contre la souveraineté pontificale, elle aurait aujourd'hui, dans ses possessions, le quadrilatère en plus, dans ses fastes, la bataille de Sadowa en moins, ce qui nous accommoderait autant qu'elle. Si l'Italie s'était tenue aux stipulations de Zurich, ou si on l'y avait renfermée, le roi Victor-Emmanuel n'eût pas été forcé de se ruer sur l'Église, et pourrait espérer un règne plus paisible, peut-être plus long, certainement plus honorable.

Si la France soutient sa parole du 15 septembre et met à couvert tout ce que cette parole l'oblige au moins de conserver, elle retrouvera les jours de 1852; sinon le cycle des grandes catastrophes est ouvert, et il y a dans le monde, plus profond qu'on ne l'a jamais vu, le

gouffre dont parle Shakespeare, ce gouffre de la souveraineté arrachée, où tout se précipite, et qui se remplit de sang.

Dieu protégera toujours son Église, elle vivra toujours, elle donnera au monde ses dernières beautés, ses dernières vertus, les dernières âmes qui ne subiront point la honte de la tyrannie. Mais les nations, que deviendront-elles ?

Dieu protége la France !

VIII

La prise de Nerola.

Paris, 3 novembre 1867.

Nous recevons des détails authentiques sur l'affaire de Nerola. La lettre qui les contient, écrite quelques jours après l'action par un témoin placé pour bien voir, fait le plus grand honneur aux soldats de la légion romaine. Ils ont combattu avec une valeur toute française et des sentiments tout chrétiens.

Ils formaient quatre compagnies, placées sous le commandement de M. Cirlot, chef de bataillon. Ayant pris position à cent cinquante mètres du château, ils en admirèrent, non sans quelque plaisir, le site et la force redoutable. Il leur était agréable que ce ne fût pas petite besogne d'entrer là-dedans. Ils s'étaient tous confessés et ils avaient tous communié, et ils disaient : *On est vraiment encore plus disposé à se battre, lorsqu'on a la conscience en paix !*

Les garibaldiens hissèrent le drapeau piémontais et

crièrent : Vive Garibaldi ! L'officier qui était en face répondit : Vive Pie IX ! et le feu commença. Les garibaldiens tirèrent les premiers ; leur fusillade était très-bien nourrie. Sous la grêle des balles, les hommes de la légion se mirent à genoux et reçurent la bénédiction de leur dévoué et courageux aumônier, Mgr Bastide, placé sur un tertre, au feu comme eux-mêmes. Ils se levèrent en criant : *Vive Pie IX ! vive la France ! à bas Garibaldi !* Ils étaient superbes dans toute leur contenance. — « J'en pleurais, dit l'auteur de la lettre qui nous est communiquée ; j'étais bien heureux et bien fier de me trouver là ! »

Le commandant Cirlot avait déployé ses quatre compagnies de manière à cerner le château et à l'envelopper d'un cercle de feu pour empêcher les garibaldiens de rester sur les plates-formes. En un quart d'heure toutes les positions furent occupées ; bientôt la fusillade garibaldienne diminua sensiblement.

Le canon arriva, escorté par les zouaves, et commença son office. M. de Quatrebarbes, qui commandait cette pièce, et qui l'avait amenée par des sentiers à peine praticables pour des mulets, pointa si bien et tira si juste, qu'au bout d'une dizaine de coups ce fut fini ; les garibaldiens se rendirent à discrétion. On leur prit trois ou quatre cents fusils, des pistolets, des sabres, des munitions et cent trente-quatre hommes ; mais ce qu'ils perdirent surtout, ce fut leur assurance ; et ce que gagnèrent les Français de la légion romaine, ce fut la joie de s'être montrés tels qu'ils sont, pleins de dévouement, décidés à vaincre ou à mourir pour la cause juste qu'ils ont embrassée, et pour l'honneur de la France dont ils restent les fils.

La lettre nomme les capitaines des quatre compagnies ; ce sont MM. Carlhion, Bruzerolles de Vazeille, de Chalus et Audren de Kerdrel, lieutenant. Tous ont été admirables. M. le lieutenant Eschemann a été gravement blessé.

La colonne avait quatre aumôniers, Mgr Bastide et le R. P. Ligier, Dominicain, pour la légion ; Mgr Daniel et le R. P. Wild, de la Compagnie de Jésus, pour les zouaves. Ces aumôniers marchaient à cheval dans la colonne, et chacun d'eux, à tour de rôle, portait la très-sainte Eucharistie, en sorte que ces braves soldats pouvaient véritablement dire : Dieu est avec nous. Et grâce à Dieu ils le disaient, ils le sentaient, et ils l'ont fait voir.

IX

Conséquences de la bataille de Mentana.

6 novembre 1867.

Voilà Garibaldi bien battu, en compagnie de messieurs ses fils, en présence de l'armée italienne, illustre nourrice de ses meilleurs soldats. Il a résolument pris la fuite devant les pontificaux, qu'il avait tant et si follement et si bassement insultés. Rien ne nous étonne moins que sa défaite comme général et sa retraite personnelle, un peu précipitée peut-être, comme soldat. Encore qu'il puisse ne pas manquer de bravoure, il étalait trop de jactance pour faire ferme jusqu'à la dernière heure et tenir son serment. Il disait : *Rome ou la mort!* C'était son grand refrain. Il le chantait dans les églises dépouillées par ses hordes, il le jurait sur les autels

profanés par les prêtres de sa communion. Mais quand le rideau français est venu voiler Rome à ses yeux, et quand la mort s'est montrée, le héros s'est souvenu que le fameux *spadone a due gambe*, la grande épée à deux jambes, faisait partie de son armement. Il a tourné face et s'est mis en sûreté.

Ni Rome, ni la mort! C'est bien ; c'est ce que nous souhaitions, ce que nous avions osé prédire. Nous avons toujours cru que Dieu n'accorderait pas à Garibaldi la mort du champ de bataille. Il mourra dans les tisanes et dans les cataplasmes, en sonnant des fanfares imbéciles et en dictant d'ineptes impiétés. Que l'Italie le ramasse et l'enveloppe de flanelles pour éponger les sueurs de la défaite : il est encore le plus beau de ses chevaux de course, — et il lui fera perdre d'autres paris ! La prolongation de Garibaldi est nécessaire à son châtiment.

Quant aux affaires générales de l'Italie, on a vu le contre-coup immédiat de la victoire de Mentana. Il a décidé l'armée italienne à désarmer sans délai un autre corps garibaldien, qui, d'ailleurs, n'y a fait aucune difficulté, en sorte que l'héroïque petite armée pontificale a ainsi remporté, au même moment, deux victoires. C'est la preuve, d'une autre part, que l'Italie est déjà décidée à plier devant l'ultimatum français qui, dit-on, lui donne jusqu'à jeudi pour débarrasser le territoire pontifical.

La France a parlé, elle a parlé comme l'exigeait son honneur, et nous serions bien étonnés si la paix ne se faisait pas instantanément dans toute l'Italie. On va voir tout de bon fermer les bureaux garibaldiens, cesser les manifestations révolutionnaires, le Parlement devenir raisonnable, et Garibaldi lui-même, battu mais bien por-

tant, se livrer sérieusement au jardinage. Il reste à prendre des mesures pour que cet apaisement instantané ne soit pas momentané. Il reste à couper les relations de l'Italie avec la Prusse. Qu'elle doit être prussienne en ce moment-ci !

Et nous, catholiques, n'oublions pas que nous avons aussi quelque chose à faire. D'ici à quelque temps le garibaldisme n'est plus à craindre, ni dans Rome ni dans l'État pontifical. La leçon qu'il a reçue a été forte et sera de durée, mais tout n'est pas fini. Il y a de glorieux vides à combler dans l'armée du Saint-Père : ne laissons pas diminuer cette école de fidélité, de valeur et de foi ; elle est une des forces du monde, et ce qu'elle vient de faire l'appelle peut-être à un rôle encore plus salutaire et plus grand.

Malgré bien des sujets d'alarmes, félicitons-nous néanmoins de ce qui arrive aujourd'hui. Depuis longtemps le droit n'avait pas obtenu un si grand avantage, la Révolution n'avait pas si bien montré le peu qu'elle est lorsqu'on la veut résolument combattre. Nous osons dire que si la société entreprenait une fois de se défendre, elle serait promptement étonnée de ses forces et de son succès, et qu'il ne lui en coûterait pas beaucoup d'enclouer bien des canons et de faire tomber bien des poignards.

—

On nous demande de tous côtés s'il est encore temps de partir pour Rome, si l'on peut espérer d'y être utile. Nous ignorons ce qu'on peut faire à Rome, mais à notre avis il n'est pas seulement bon et utile, il est urgent d'aller s'offrir. Ces départs si nombreux, si

empressés, si généreux, montrent que la justice ne manquera pas de dévouements; c'est une bataille gagnée dans l'opinion.

X

On nous rappelle au respect des vaincus.

10 novembre 1867.

Visiblement nos journaux garibaldiens ne sont pas sans inquiétude sur la figure présente et future de Garibaldi. L'immense personnage se lézarde ; ils se demandent si la chemise rouge est tout à fait bon teint? Bataille de bon sens perdue à Genève, bataille politique perdue à Asinalunga, batailles militaires perdues sur le territoire pontifical, et, pour finir, déroute de Mentana! Que de désastres précipités, accumulés, risibles; car l'élément comique n'y manque point. Réparer tout cela n'est pas petite affaire. L'encre, quoiqu'elle fasse des merveilles, ne peut boucher tous les trous et laver toutes les taches; elle enlève surtout difficilement les traces du plat de l'épée. Nos journaux garibaldiens ne désespèrent pas, mais ils requièrent des égards. Toutes les plaisanteries que cette déconfiture provoque irrésistiblement leur paraissent de mauvaise grâce. « On ne sait plus, disent-ils, respecter les vaincus! »

Le respect des vaincus! Ils sont délicats sur ce chapitre. Qui s'en est moins soucié que Garibaldi lui-même, de respecter les vaincus? Quand les adversaires auxquels il vient de se heurter témérairement n'étaient encore que les glorieux vaincus de Castelfidardo, quels outrages indignes d'un soldat n'a-t-il pas jetés sur eux?

On a la mémoire souillée de ces invectives basses dont il croyait accabler le Saint-Père, son armée et tous les catholiques : Le *chancre,* le *vampire,* les *hideux oppresseurs de l'humanité*, les *esclaves*, la *lie des bagnes* de l'Europe, etc., etc. Il était inépuisable.

Ne disait-il pas aussi que ces « mercenaires » n'étaient point dignes de la baïonnette, et qu'il fallait en finir avec la crosse du fusil? Cette littérature exigeait une autre contenance sur le champ de bataille. Après avoir parlé de la sorte, il ne fallait pas lever le pied si lestement; il fallait du moins n'arriver au refuge que le dernier. Les journaux garibaldiens enregistraient ces belles choses et ne protestaient pas, se piquant plutôt de les imiter. Ils souffriront qu'on leur en rafraîchisse la mémoire. En somme, il a vite donné de l'éperon, leur ci-devant invincible, et cet accident jette un nuage sur ses anciens hauts faits, qui déjà n'étaient pas bien clairs.

Il a attaqué une fois des portes dont il n'avait pas la clé ; il s'en est aperçu trop tard, et il a changé d'attitude en changeant de fortune.

Cet homme, assez hardi pour jouer sa vie, nous le voulons bien, a rencontré en face des hommes décidés à perdre la leur. Ce n'était pas l'ennemi sur lequel il comptait : il s'est troublé et il a retiré son enjeu.

Mais enfin il est battu, il a droit à quelque pitié. Soit! Nous ne lui refusons pas, vaincu, la pitié que nous aurions encore s'il était vainqueur. Aucun de ceux qui l'aiment ne le plaint aussi sincèrement que nous.

Tous ses comptes ne sont pas réglés! La journée de Mentana n'efface que son auréole et laisse subsister son forfait. La main de Dieu pèse sur lui; il la sent et la

méconnaît ; il est dépouillé de son oripeau de gloire et il blasphème. Nous n'imaginons pas qu'on puisse être plus à plaindre. Si ceux qu'il a injuriés et que sa criminelle folie a fait périr cherchaient des vengeances, ils seraient satisfaits.

Le voilà donc battu, châtié, marqué dans le dos ! Laissons-le aller ; plus clément envers lui que ceux qui essaieront de le rajuster, souhaitons-lui de se faire oublier. Un point pourtant demeure entendu. Ce vaincu n'est pas un vaincu comme un autre : on peut détourner la tête lorsqu'il passe et ne le point voir, mais il ne fut point un combattant légitime et il n'a pas droit au salut de l'épée.

L'avait-on provoqué, allait-on le chercher, produisait-il un titre de guerre ? défendait-il son foyer ou son autel ? était-il seulement le soldat obéissant d'un pouvoir reconnu ? Non, et tout cela n'existait que de l'autre côté. Sans droit, sans titre, poussé par sa seule vanité et sa seule fureur, il s'est rué sur les foyers et sur l'autel d'autrui. Il a porté ses armes de fraude dans le royaume de la paix, pour en exiler à jamais la paix, et ravir au monde ce dernier lambeau de terre où tout orphelin trouve encore la maison paternelle et tout proscrit la liberté. Il a appelé le carnage, la destruction, la mort impie dans les lieux aimables et sacrés qui sont le patrimoine de la prière, le sanctuaire de la pensée et de l'art, la forteresse du droit et de la civilisation dont ils sont aussi le berceau. Il a voulu établir là son fétiche habillé de sanglantes guenilles : il a laissé des cadavres, et il a été chassé.

Il a agi non pas même en aventurier, mais en vandale, et il n'est pas autre chose qu'un forban. Son cou-

rage nous importe peu. Les forêts et les repaires sont remplis de cette sorte de courage, que toute saine intelligence refuse d'honorer. Si le temps misérable où Garibaldi domine, et sa propre nullité intellectuelle, lui sont une excuse, il en recueille tout le bénéfice qu'il peut prétendre, lorsqu'on le jette à l'oubli au lieu de le livrer aux lois.

10 novembre 1867.

L'assistance donnée aux troupes pontificales par les troupes françaises, contre les pseudo-garibaldiens, est un acte loyal et honorable, dont il faut féliciter le gouvernement. La France s'est ici montrée fidèle à sa vocation comme à ses engagements. Si la vocation a parlé plus haut que les engagements, ou si les engagements ont eu le pas sur la vocation, ou si l'accord a été parfait, c'est le secret de la politique et une affaire de curiosité. La curiosité sera satisfaite plus tard. Aujourd'hui, le devoir est rempli, le droit maintenu, l'honneur content.

Que Dieu aime la France et lui fait une belle destinée! Deux fois en vingt ans, sans s'y être probablement résolue d'avance, et à coup sûr sans le vouloir unanimement, elle aura eu la gloire et l'avantage de protéger Rome. Elle est là comme un soldat ébranlé peut-être, incertain, combattu en lui-même, mais qui ne peut pourtant se décider à quitter son poste. Les cheveux de Samson repoussent sous le ciseau de Dalila. Enlacé, endormi, il laisse l'ennemi s'enhardir et le croit lui-même victorieux; il lui dit de se retirer, mais d'une voix hésitante. Puis, au dernier moment, lorsque tout va être perdu, la force revient, le héros, quasi machinalement,

se lève, frappe un coup, fait reculer l'assaillant... et se rendort. Ah! si la France voulait! comme le monde saurait bientôt où s'assoiera l'empire!

Quelques journaux feignent des inquiétudes sur ce que pensera l'Italie à propos de ce dernier coup, longtemps imprévu. Nous croyons qu'ils n'ont pas à s'inquiéter. L'Italie pensera ce qu'elle voudra, mais elle n'a rien à dire et nous n'estimons point qu'elle voie pour le moment rien à faire. On a pris des précautions. Ce n'est point l'Italie qui a été frappée; c'est Garibaldi, sujet rebelle au roi et au gouvernement d'Italie. A-t-on oublié que le roi lui avait ordonné de s'arrêter, que le gouvernement n'avait rassemblé une armée que pour l'empêcher de franchir la frontière, que cette armée était officiellement à sa poursuite?

L'armée italienne n'étant pas assez forte contre Garibaldi, le gouvernement français, en bon allié, l'a fortifiée de quelques bataillons, et force est restée à l'Italie.

Tout cela est très-correct, et l'Italie nous doit des remercîments.

LE PRÉFET HAUSSMANN,

VIOLATEUR DU DIMANCHE.

---

26 octobre 1867.

Nous avons fait quelques observations sur le zèle à l'ouvrage de M. le préfet de la Seine, qui travaille le dimanche comme les autres jours, et qui démolit de toute sa force les commandements de Dieu, en même temps que les maisons de Paris. Les commandements de Dieu aussi gênent la circulation !

Le *Siècle* fait l'apologie du magistrat philosophe. C'est naturel. Il y a du rapport entre les œuvres de M. Haussmann et celles de M. Havin. Même style, même but : l'alignement. Quand Paris, plein de halles, de casernes et de cafés chantants, aura pris la physionomie matérielle et les agréments de ces trois choses, la cage sera digne de l'oiseau que M. Havin a seriné. Il en faut passer par là : il existe désormais une époque de l'histoire française où aura dominé l'esprit de M. Havin, et M. Haussmann en pétrit la noble figure. O progrès, quel pendant de Périclès et d'Athènes !

Il nous paraît à propos de reproduire l'apologie de M. Haussmann par le journal de M. Havin. Dans l'état

où nous sommes, quelques bonnes humiliations peuvent être salutaires.

C'est un tout petit morceau du genre badin :

« M. Haussmann n'est pas heureux. Il vient d'encourir la colère de l'*Univers*. Le journal de M. Veuillot est indigné, et justement indigné. Qu'on en juge. Le préfet de Paris ne se contente plus de démolir pendant la semaine, il démolit même le dimanche. Et, pour comble de scandale, c'est autour de l'église St-Germain-des-Prés que s'est exercée, à l'heure de l'office, sa rage de démolitions. Dieu s'abstint de créer en pareil jour, et M. Haussmann se permet de détruire. *Proh pudor!* L'*Univers* en est suffoqué, il en oublie presque Garibaldi. — *Eugène Ténot.* »

M. Ténot s'abstient habituellement de faire de l'esprit, on voit que ce n'est pas faute de moyens. Ses tournures sont gaillardes et il exécute la pirouette voltairienne avec une charmante facilité. Entre deux absinthes, que cela doit paraître charmant !

Mais M. Haussmann, qui a l'honneur d'être le premier magistrat de Paris, et, de plus, une des colonnes de la Religion Réformée, et en outre un homme du monde et à ce que l'on assure, un homme d'esprit, que pense-t-il du fond de l'apologie et du ton de l'apologiste ?

Quels avantages dignes des efforts d'un magistrat, quels avantages pour les mœurs, pour les lois, pour l'ordre public, trouve-t-il à provoquer d'un côté les indignations que la violation du dimanche éveille dans toutes les consciences chrétiennes, et de l'autre de pareils applaudissements ?

Il peut n'estimer aucunement les gens qui dans ce temps-ci ont la simplicité de rester encore chrétiens, il peut les traiter d'arriérés et de stupides, et s'en former une idée exactement la même que celle qu'aurait, par

exemple, M. Ténot; mais c'est un fait certain que les chrétiens regardent la violation systématique du dimanche comme un acte sauvage, comme une injure gratuite à tous leurs sentiments, comme un outrage dirigé contre Dieu même, et que Dieu vengera. Ils pensent ainsi, et l'on doit comprendre que ce n'est pas M. Ténot qui leur fera quitter cette pensée.

Pourquoi donc les insulter et les révolter avec cette persistance, et venir, sans qu'ils puissent fermer les yeux ni détourner la tête, piétiner la loi de Dieu jusque sur le seuil des églises?

Qu'un libre-penseur profite de la proximité d'une église pour troubler l'office du dimanche par le bruit des maçons, ce n'est qu'un brutal qui s'amuse à offenser autrui, et la désuétude de la loi lui en donne licence. Ce scandale est un assez beau triomphe contre nous. Nous entendons les blasphèmes, nous avalons la poussière, nous sommes éclaboussés; nous voyons, chose plus triste, les serfs de ce libre-penseur, qui témoignent de leur liberté en s'attelant comme des bêtes de somme à de vils fardeaux et qui seront ivres demain; voilà l'indépendance du penseur, bien constatée! Mais que ce soit le magistrat de Paris qui inflige cet affront à la foi des citoyens, que ce soit lui-même qui paraisse sous ces vêtements souillés et qui fasse une guenille impie du respectable habit de travail, voilà ce qui étonne, ou plutôt ce qui indigne; car, hélas! on ne s'étonne plus!

Ce que M. le préfet de la Seine trouve bon d'ordonner et de faire, il y a une loi qui le défend encore, du moins à lui; il y a des convenances qui le lui interdiraient encore, quand même la loi le permettrait; il y a des circulaires ministérielles récentes qui promettent que cet

abus de la puissance publique ne sera plus commis.

Un *Communiqué* qui expliquerait pourquoi ni la loi, ni les convenances, ni les circulaires du ministère des travaux publics n'empêchent M. Haussmann de démolir les commandements de Dieu, viendrait à propos et serait lu avec intérêt.

L'EMPEREUR D'AUTRICHE A PARIS.

POURQUOI LES ROIS S'EN VONT.

6 novembre 1867.

L'empereur d'Autriche a quitté Paris hier. Les résultats politiques de son voyage ne sont pas connus et probablement n'importent guère. La politique conservatrice, s'il y a une politique conservatrice en Europe, manque d'une première force, qui est de savoir ce qu'elle veut conserver. De là son impuissance, dont l'opinion a le sentiment profond, elle aussi. On sent crouler le monde. Les uns n'espèrent plus, les autres dédaignent. Il semblait que la présence de l'empereur d'Autriche, un souverain naguère si puissant, et qui a tant besoin de faire quelque chose, dût remuer les esprits. Personne n'a pensé qu'il en fût même question. L'Empereur a passé en curieux, et M. de Beust, en petite curiosité. On avait déjà vu ce fin diplomate... dans les vaudevilles de Scribe : l'air méditatif, la parole brève, l'âme sereine, occupé d'attacher une épingle pour enchaîner les avalanches.

Les qualités personnelles de François-Joseph, la convenance de son attitude, ses récents malheurs, quelque pressentiment peut-être d'un avenir encore plus douloureux, exigeaient le respect. On lui en a marqué. La

foule se découvrait sur son passage. Dans les occasions d'apparat, à l'arrivée, au départ, à la revue, là où se trouvent toujours des gens pour agiter leur chapeau, la politesse générale a fait un peu plus de bruit. Ce bruit n'exprimait aucune attente, aucun vœu, aucune émotion. Rien, rien, rien ! Le monde est mort. Ceux qui disent le contraire prennent l'activité de la dissolution pour le mouvement de la vie.

Le monde est mort parce qu'il est décapité. La monarchie a vécu. Ces souverains n'amenaient pas leurs peuples. Les paroles qu'ils ont prononcées dans nos banquets n'étaient pas des actes, mais de simples opinions, et peu sûres et très-contestées. Ils ont parlé comme n'importe qui et ce qu'ils ont dit vaut tout autant.

Autrefois il existait à la tête de chaque peuple un homme qui était le père de la patrie, l'expression de sa foi, le résumé de ses souvenirs, la pensée qui contenait ses aspirations, le bras qui portait son épée, enfin la goutte la plus pure et la plus vivante de son sang. Quand cet homme, quand ce roi mettait sa main dans la main d'un autre roi, une alliance était faite, et il y avait quelque chose sur la terre, parce que deux forces s'étaient unies. Ces temps-là sont passés. François-Joseph doit en souffrir, lui le chef de la maison de Habsbourg, lui l'Empereur apostolique, lui sur qui tant d'existences reposaient !

Être diminué matériellement, perdre des batailles, perdre des provinces, aujourd'hui Milan, demain Venise, ce ne sont encore que des coups légers de la mauvaise fortune. D'autres rois en ont subi de plus durs, et ils sont restés rois et dans leur gloire. Le peuple demeurait

fidèle au roi malheureux, fournissait la rançon du roi captif. On parlait en ce temps-là une langue oubliée ; on disait : *Tout est perdu fors l'honneur*. L'honneur et le peuple réparaient tout.

Louis de France, mort en captivité, rentra aussi glorieux, aussi roi dans son cercueil que lorsqu'il revenait de sa première croisade, portant la couronne d'épines entre ses mains ; sur ce cercueil du roi, la fidélité des peuples et la fidélité de Dieu déposèrent la souveraineté de Toulouse. De moins dignes n'obtinrent pas moins d'honneur : la France se garda à François Ier et à Henri III ; plus tard, Louis XIV, vieux et accablé de désastres, pouvait dire malgré les longues erreurs de son règne : « Je parcourrai Paris, j'y montrerai ma honte et ma douleur, et j'en sortirai suivi d'une armée. » Il y avait pacte de fidélité entre le peuple et le roi.

Le pacte est rompu. Le malheur délie tous les serments ; les fidélités tombent quand les troupes mettent bas les armes ; les rois excommuniés par les décrets révolutionnaires ne rentrent pas dans la communion de leurs peuples. Qui a changé ainsi les peuples ? Qui les a dénationalisés ?

François-Joseph d'Autriche connaît l'amertume de ces abandons. Il protégeait plusieurs couronnes, elles ont péri à la suite des traités qu'il avait signés pour les maintenir ; il a vu ces traités foulés aux pieds d'un misérable ennemi. Il était aussi le protecteur de l'Église : il l'a vu dépouiller, lui en armes, et ses forteresses, du haut desquelles il regarda commettre le sacrilége, ont croulé sous ses pieds le lendemain d'une victoire, et son peuple n'a pas frémi, et sa capitale lui a demandé de n'être pas défendue !

Ce prince est né malheureux. Au début de son règne, sorti prématurément d'un terrible orage, mais plein d'espérances, il avait fait volontairement une bonne et grande chose, la principale, sinon la seule chose qui soit à faire aujourd'hui pour reconstruire le monde : il avait élargi la liberté de l'Église. Le Concordat était son titre de gloire, « son meilleur papier, » comme Fontanes le disait à Napoléon, à propos d'un acte analogue. Ce Concordat il souffre que la Révolution le déchire par les mains du fâcheux ministre dont la défaite de Sadowa lui a fait présent. Après avoir assisté, témoin trop tranquille, au désastre et au pillage de la religion en Italie, il tolère qu'elle subisse le même dommage dans ses propres États. Il verra *décatholiciser* l'Autriche, il fera semblant d'y mettre la main, il signera peut-être une constitution civile du clergé.

Prince véritablement à plaindre ! Sa mauvaise étoile a voulu qu'il fût à Paris dans le moment même que l'Italie essaie de commettre le dernier attentat contre l'Église, qui avait espéré en lui. Cette nouvelle est venue le prendre au milieu des festins, et l'on n'a pas dit qu'il ait laissé tomber son verre, ni que sa main ait tremblé !

Or, les rois catholiques étaient institués pour protéger la foi catholique, et c'est parce qu'ils ont abandonné cette fonction suprême que les fidélités meurent, que les peuples se dissolvent, que les nationalités périssent, et que les tyrans s'annoncent pour remplacer les rois — qui s'en vont.

AU FOND DE LA CONSCIENCE

DU *JOURNAL DES DÉBATS*.

—

QUE LA FRANCE NE DOIT PAS DONNER SA DÉMISSION DANS LES MAINS DE M. VEUILLOT.

12 novembre 1867.

L'une des raisons capitales qui firent, en 1847, abandonner la cause du Sonderbund par le gouvernement français, ce fut que le *Journal des Débats* se fatigua de la soutenir. Il l'avait en effet soutenue un peu — pas beaucoup, — non par amour de la justice, mais par égard pour M. Guizot, qui s'y trouvait porté et qui avait bien quelque droit au secours du *Journal des Débats*.

Soit secrète sympathie pour les radicaux, soit prudence en vue de leur triomphe que tout annonçait, le Bertin régnant trouva qu'il ne fallait pas davantage compromettre les *Débats* dans une cause juste, il ne prétendait pas le contraire, *mais* où l'Église était intéressée. Il se rendit de sa personne auprès du premier ministre, et lui signifia qu'il le lâchait sur cette ques-

tion. C'était la question capitale. On croyait avoir besoin du *Journal des Débats* contre les oppositions coalisées, M. Guizot abandonna le Sonderbund.

Le parti de l'ordre, vaincu en Suisse, se désorganisa en Europe et en France. On sentit venir la République, elle vint. M. Bertin n'en eut pas une petite sueur! La République n'était point ce qu'il voulait. Il voulait passer à M. Thiers, pour repasser à M. Guizot, et couler ainsi doucement ses jours, en faisant également profiter son jardin de la pluie et du beau temps. Or, la République menaçait fort d'abîmer ses choux et ses raves! Il s'en tira. Il louvoya, se bariola, n'eut point de vitres cassées. Il célébra la liberté, Voltaire, 89, l'ordre; il s'enhardit, il murmura religion, famille, propriété, et rentra dans les bonnes places. Il avait été pair de France, il devint sénateur.

Mais il est très-scrupuleux! Le calme rétabli, il s'est reproché d'avoir fait des signes de croix pendant l'orage. Redevenu par conscience anti-catholique, il est devenu par logique anti-chrétien. Il aurait besoin qu'on le débarrassât tout à fait et décidément de ce Dieu enraciné. Ce n'est pas que Dieu le gêne beaucoup dans le cours ordinaire de la vie, mais il lui fait méchamment peur quand il tonne.

Comme il y a toujours une certaine ingénuité dans les esprits-forts les plus forts, le *Journal des Débats* imagine sans doute que, si les cloches ne sonnaient plus, il ne croirait plus en Dieu et dormirait tranquille. Le moment lui semble venu d'accomplir cette suppression désirée : il demande instamment qu'on abandonne Rome et que ce soit fini.

Remarquons ici l'enchaînement des idées, et notons

une preuve de la divinité du christianisme que M. Renan n'aura pas ruinée de sitôt.

Il n'y a aucune raison au monde d'aimer ni de haïr Jésus-Christ, sinon qu'il est Dieu. Il n'y a aucune raison d'aimer ni de haïr l'Église, sinon qu'elle est l'œuvre divine de Jésus-Christ, Fils de Dieu. Il n'y a aucune raison de vouloir conserver ni renverser le Pape, sinon qu'il est le chef divinement institué de l'Église, œuvre de Dieu. Il n'y a aucune raison de vouloir laisser ou de vouloir ôter Rome au Pape, sinon que la possession de Rome est intimement et divinement liée à la confession de la divinité de Jésus-Christ et au maintien de sa loi sur la terre.

Qu'on y regarde, on verra que cela est écrit ineffaçablement dans toute conscience humaine, et que la divinité de Jésus-Christ est le mobile de tout. C'est lui qu'on hait et c'est lui qu'on aime, c'est lui qu'on attaque et c'est pour lui qu'on meurt. Les sceptiques, les épicuriens, les sicaires ne peuvent rendre compte de leurs efforts, comme nous de nos combats, que par le même mystère, qui est le mystère de Jésus-Christ.

Ils l'avouent, du reste, aussi clairement que nous. La seule différence est que nous n'avons qu'une seule manière de l'avouer et qu'ils en ont deux, toutes deux absurdes. La première, plus brutale, est une négation franche de cette divinité qui les occupe uniquement et qui les affole; la seconde, plus honteuse, est une négation détournée, par laquelle ils entreprennent de surprendre les consciences et d'engager la politique dans leurs voies, en y engageant les passions et les intérêts. Celle-ci réussit mieux, mais leur souffle aussi parfois des inspirations plus ridicules.

Pour déterminer la France à abandonner la cause du Pape et par conséquent la cause du Catholicisme, le subtil *Journal des Débats* a trouvé la raison solennelle que voici :

« IL N'EST PAS BON QU'ON S'ACCOUTUME A CROIRE EN EUROPE QUE LA FRANCE DE 89 A REMIS SA DÉMISSION ENTRE LES MAINS DE M. LOUIS VEUILLOT. »

Cette raison est absolument précieuse. Elle a surtout un aspect gai, dont les circonstances ont besoin. Il faut émailler de fleurs les sévérités du champ de bataille! Et elle montre que M. Molinari, qui en est l'inventeur, ne manque pas de ressources dans l'esprit. Peut-être M. Molinari l'a-t-il tirée de l'ancien bagage de son collaborateur, M. Caraguel, autrefois charivariste si distingué. Mais enfin, avec tous ses mérites, elle nous paraît insuffisante.

Premièrement, nous pourrions dire qu'il ne serait pas bon qu'on s'accoutumât, en Europe, à croire que la France de tous les temps, nation essentiellement catholique, — même dans les temps de 89 et de 93, où elle produisit plus de confesseurs et de martyrs que de bourreaux, — a remis sa démission dans les mains de M. Molinari, lequel est, religieusement parlant, essentiellement rien ; et par là M. Veuillot a tout de suite sur M. Molinari l'avantage considérable d'être quelque chose.

Secondement, la France de 89 s'étant constituée sur les fluctuations de l'opinion, très-mauvais sol, elle peut suivre l'opinion de M. Veuillot, aussi bien ou aussi mal que l'opinion de M. Havin, aussi bien ou aussi mal que l'opinion de M. Molinari, aussi bien ou aussi mal que

l'opinion de tout autre ; et M. Molinari de 89, n'étant pas suivi, n'a absolument rien à faire, qu'à grommeler sa contre-opinion.

Si l'on veut étudier d'un côté les listes de la souscription pour l'armée pontificale, de l'autre les listes de la souscription pour la statue de Voltaire, et ensuite évaluer ce que pourrait rassembler de suffrages une souscription pour honorer, n'importe comment, n'importe quel membre de la famille Bertin, on trouvera que l'opinion de M. Molinari ne forme pas un groupe qui lui permette de dédaigner l'opinion de M. Veuillot.

Donc, la très-belle raison que M. Molinari propose pour abandonner Rome, n'est pas suffisamment appuyée sur la valeur propre de M. Molinari.

Il le sent lui-même et il se corrobore des raisons d'un homme supérieur, d'un prophète de l'humanité fort en crédit parmi les raffinés qui pratiquent le culte du dieu *Absent*, dont apparemment M. Molinari est l'un des fidèles.

Ce prophète est le perillustre M. Quinet (Edgar), lequel, en 1848, parut très-singulier à cheval comme colonel de la garde nationale, et à la tribune comme député. Le *Journal des Débats* s'en amusa beaucoup alors, non sans quelques exécrations. Mais, depuis, le prophète Quinet s'est bien relevé, en prophétisant qu'il faut abolir le catholicisme et l'étouffer dans la boue.

Le prophète Quinet, ancien colonel, est naturellement garibaldien. Il a fait, entre autres choses, un poëme épique qui n'a pas réussi. Mal monté sur son cheval de garde national, mal monté sur Pégase, il a pris en haine la vieille société ; il veut (pardon de l'expression) qu'on lui coupe le sifflet. Son dada actuel, serait la con-

fection d'une nouvelle humanité. Il chevauche là-dessus.

Rome l'embarrasse il y a longtemps, et il demande qu'on l'en délivre. Mais, après s'en être exprimé clairement jadis, il use aujourd'hui de finesse. Il écrit au *Temps* que la France est perdue si elle continue de s'enfermer dans Rome, parce qu'alors la direction de la pensée libérale passera à la Prusse. M. Molinari s'empare de la centurie où le prophète développe cette forte pensée, et ne voit pas ce que l'on y peut répondre.

Cependant, la pensée du prophète Quinet, non plus, n'est pas suffisante. Car enfin la Prusse ne cessera pas d'être la Prusse, parce que la France ne sera plus catholique. Pendant que la France patronnait les idées libérales, la Prusse augmentait sa population et trouvait le fusil à aiguille. Pourquoi les idées libérales l'empêcheraient-elles de perfectionner le fusil Chassepot? — Répondez, Molinari!

Et si la France, n'étant plus catholique, s'occupe *d'étouffer le catholicisme dans la boue,* pour complaire au prophète Quinet et à son croyant M. Molinari de 89, comment la Prusse, voyant la France à cette besogne difficile, s'en trouverait-elle plus empêchée de « faire l'Allemagne »?

Et si la Prusse, ayant fait l'Allemagne, prenait les idées libérales d'un autre côté, et jugeait à propos de pacifier, sans les étouffer dans la boue, vingt ou trente millions d'Allemands catholiques qui n'ont pas donné leur démission dans les mains de M. Quinet?... Si elle trouvait bon de défendre le Pape contre les Italiens et les quinettins? Alors c'est la France qui serait dérangée, fût-elle assurée de l'inébranlable Italie.

En vérité, pour peu que M. Molinari veuille y réfléchir, il verra que le problème est compliqué.

En somme, il y a encore assez de catholiques en France, en Allemagne et ailleurs, et jusqu'en Italie. Ils sont à étouffer dans la boue, c'est bien ; mais l'opération n'est pas terminée.

Le plus simple est donc de laisser la France de 89, à qui personne ne demande sa démission, suivre sa vocation d'avant 89, qui persiste après 89.

La difficulté à résoudre est celle-ci : l'Italie aux Italiens (non pas aux Piémontais), et Rome indépendante et vivante aux catholiques.

C'est par là seulement qu'on en pourra finir, et les moyens sont trouvés. Nous n'avons pas fait en Italie l'unité, mais l'affranchissement de la nationalité. Voilà l'issue, telle qu'elle fut indiquée, ouverte et même acceptée à Zurich.

Quant à « faire l'Italie » de manière à défaire l'Église, non ! Ce n'est pas l'Église qui sera défaite, et la France ne donnera pas sa démission dans les mains de M. Molinari et pas même dans celles de M. Quinet.

PROJET DE CONGRÈS.

SON IMPORTANCE ET SON UTILITÉ. — LES ITALIES.

13 novembre 1867.

Maintenant que la fumée de la bataille est un peu dissipée, on reparle du congrès annoncé pour régler les situations respectives de l'État pontifical et du chaos qui se nomme l'Italie; mais les choses ne paraissent pas être bien avancées de ce côté-là. Nous recueillons les divers bruits qui circulent.

L'Angleterre, il y a quelques jours, n'avait pas encore entendu parler du congrès, et si l'on pénétrait un peu plus avant dans l'ignorance légèrement ironique de ses hommes d'État, on démêlerait que l'affaire leur semblerait nulle à force d'être épineuse.

La Prusse n'a pas pour habitude de révéler sa pensée lorsqu'on la lui demande; elle aime mieux l'étaler lorsqu'on se soucierait moins de l'entendre, ce qui lui permet toujours d'en cacher plus ou moins long. Sa pensée lui a-t-elle été demandée? Tout ce que nous savons, c'est qu'elle ne la fait pas connaître. La discrète Prusse est boutonnée hermétiquement, et prétend ne rien savoir du congrès que par ouï-dire; elle prétend plus encore n'avoir, quant à présent, aucune idée sur ce projet

« philanthropique. » Elle dit *philanthropique* et ne dit pas *politique*.

De l'Espagne, du Portugal, de la Belgique, de la Hollande, point de nouvelles.

De l'Italie, point de nouvelles non plus. L'Italie avait une solution toute faite qui n'a point prévalu. Elle sait mauvais gré à la France d'avoir repoussé un peu brusquement cette solution, cependant apostillée de M. Molinari, de M. Bonneau, de M. Labbé, de M. Havin, de M. Guéroult, de M. Sauvestre, de M. Quinet, — et de M. Vermorel.

Le roi de Bavière, se trouvant de passage à Paris avec son ministre, a été questionné, et n'a pas fait le mystérieux. Il a dit, ou son ministre a dit que la Bavière ne se *considérait pas comme puissance catholique*. C'est un trait de sincérité. En effet, la Bavière vise à autre chose. Elle deviendra peut-être une puissance musicale, elle couve peut-être en son giron la musique de l'avenir, cela n'est point encore démontré. Mais puissance catholique, non, la maison de Witelsbach ne l'est plus. Elle est une fleur de poésie hégelienne et kantiste, établie sur un peuple catholique où elle ne se flatte plus de vivre toujours. Néanmoins, s'il y a congrès, la Bavière ne refusera pas d'y remplir un fauteuil.

L'Autriche aussi a entendu et a répondu quelque chose. Comme il convient à la condition appauvrie de la maison de Hapsbourg, ce n'est pas l'empereur, c'est M. de Beust qui a entendu et qui a répondu. Il a dit que, vu les délibérations actuelles de son Parlement, de sa presse et des divers personnages considérables de l'empire, il n'était pas bien sûr que l'Autriche fût une puissance catholique. Moins grand diplomate, M. le

baron de Beust aurait pu parler moins dubitativement. Lorsqu'on n'est pas bien sûr d'être catholique, on a d'assez fortes raisons de croire qu'on ne l'est pas du tout. Le langage de M. de Beust est sincère comme celui de la Bavière, au niveau de laquelle cette réponse place la puissance qu'il a l'honneur de diriger, et ainsi s'explique le surnom que l'on donne en Allemagne à cet « homme d'État » depuis que l'opinion est fixée sur ses talents, *Œstreichs Todtengræber*, fossoyeur de l'Autriche.

Du reste, si le congrès est convoqué, l'Autriche ne refusera pas sa présence, toujours comme la Bavière.

La Russie, pressentie également, ne montrerait ni difficulté à faire partie du congrès, ni mauvaises dispositions contre la sécurité du pouvoir temporel. Mais cela doit avoir été dit en grec! Il y a lieu de soupçonner que la Russie distingue mentalement et saurait distinguer effectivement entre la sécurité et la liberté.

On ne dit pas que le Sultan ait reçu des ouvertures. Ce ne serait pas le souverain de l'Europe qui nous inspirerait le moins de confiance, quoique ce fût une grande singularité de voir l'*Émir-el-Moumenin* appelé à garantir le pouvoir temporel du Vicaire de Jésus-Christ. Il n'y a pas actuellement, après Rome, de pays civilisé où la religion catholique soit plus libre et plus honorée qu'en Turquie.

Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance!

Enfin, ce qui a son importance dans l'état présent de la question, le Saint-Siége n'a pas été prié de s'expliquer sur le projet de congrès et n'a pas davantage témoigné le désir d'être informé. Il n'y a nulle témérité à

augurer que le Pape pourrait laisser faire le congrès comme il a laissé faire la convention de septembre, remettant à qui de droit, et en première ligne à Dieu, le soin d'en gouverner les suites.

Si le congrès s'ouvre, ce qui n'est encore nullement certain, l'apparence est donc que les couronnes européennes, ne pouvant pas comprendre la gravité de l'intérêt sur lequel elles auront à délibérer, laisseront carte blanche à la France.

Ainsi la France, fille aînée de l'Église, et maintenant en quelque sorte sa fille unique, puisque malheureusement l'Espagne est reléguée, la France se trouve seule chargée de ce grand intérêt de l'humanité. Si elle l'abandonne, il succombe, jusqu'à ce que le protectorat passe en d'autres mains ; c'est-à-dire jusqu'à ce que Dieu suscite un autre peuple pour être le premier dans le monde.

Mais en même temps que la France est seule à défendre immédiatement la constitution matérielle de l'Église, l'Église n'est immédiatement attaquée que par la seule Italie. Assurément la tâche n'est pas au-dessus de nos forces, et jamais gloire plus grande ne nous fut offerte à meilleur marché.

Il y a néanmoins une solution impossible : c'est celle qui serait cherchée d'accord avec l'Italie. Quand la France et toutes les puissances, et l'Italie elle-même le voudraient avec une bonne foi entière, on ne fera jamais sur cette base qu'un compromis de peu de durée, soumis aux fluctuations de la politique intérieure et extérieure, attaqué par les conspirations renaissantes de l'esprit révolutionnaire, redoutable à la Papauté, périlleux à l'Italie elle-même. L'Italie ayant le Pape sous la main, toutes les nations tour à tour lui demande-

raient compte du Pape, et elle devrait perpétuellement ou l'opprimer ou le défendre. C'est la situation que faisait à l'Autriche sa prépondérance en Italie. Dans cette situation terriblement aggravée, l'Italie succomberait bientôt.

Mais ce que l'on ne pourra jamais faire avec l'Italie deviendra immédiatement réalisable et sera immédiatement réalisé avec LES ITALIES.

Quel besoin avons-nous d'une unité italienne, dont l'Italie elle-même ne veut pas? Pourquoi faire une seule Italie, qui n'exista jamais que par la force et la conquête et que la force et la conquête ne constitueront jamais pour longtemps, lorsqu'il y a plusieurs *Italies* qui peuvent vivre comme elles ont déjà vécu, dans la liberté, dans la prospérité et dans la gloire?

L'Italie révolutionnaire ne peut être qu'une anarchie tyrannisée par elle-même et par autrui. A l'intérieur, elle n'a point la paix, ni l'ordre, ni la richesse; à l'extérieur, elle n'est pas libre de ses alliances et elle n'a ni l'estime ni l'honneur, car son incurable faiblesse la condamne à la duplicité. Il faut donc lui donner la constitution que réclament également sa nature, son histoire et l'intérêt universel et sacré du pontificat établi sur son territoire par un dessein de Dieu contre lequel elle réclamerait aussi follement que contre son climat. L'Italie ne peut se séparer ni du Pape ni du soleil.

Les gouvernements qui ont assisté avec une sorte d'indifférence médiocrement estimable aux vains efforts tentés pour confectionner *une* Italie, laisseront, par différents motifs, refaire *les* Italies aussi volontiers qu'ils eussent laissé défaire l'Église. Dieu a mis dans les choses humaines cette disposition, aujourd'hui plus fa-

vorable que contraire. La France est maîtresse de son action. Elle peut tout pacifier instantanément et solidement ; elle peut ajourner la paix, ajourner la guerre, prolonger *l'Italie* ou ressusciter *les Italies*.

Mais le traité qui permettrait, n'importe par quelle voie, à l'Italie de s'essayer encore à défaire l'Église, irait plus promptement à défaire même la France qu'à faire l'Italie.

INQUIÉTANT DISCOURS DU TRONE.

L'EMPEREUR PARLE DE L'UNITÉ ITALIENNE.

---

20 novembre 1867.

Les discours du trône sont une des charges lourdes et parfois périlleuses du régime constitutionnel, même quand ces discours ne doivent pas être suivis d'une réponse. Il faut aborder des questions sur lesquelles la sagesse politique conseillerait le silence, montrer quelque chose de la roideur souveraine, lorsque toute la flexibilité diplomatique ne serait pas de trop. De là des compromis nécessaires, des sous-entendus, des contre-poids et des équilibres qui ne laissent pas à la parole du prince toute la netteté fière dont elle devrait resplendir et qu'on lui souhaiterait.

Il y a de l'énigme et du doute. Le sujet écoute en vain, il n'est pas fixé. La voix la plus solennelle qui puisse s'élever dans l'État vient d'exposer la situation des affaires publiques, et cette situation n'est pas mieux connue que la veille, l'est moins peut-être. Quelle affaire est conclue, quelle autre le sera et dans quel sens, que reste-t-il à craindre, que peut-on espérer? Est-on à la paix, est-on à la guerre?

Ces discours embarrassés sont embarrassants à examiner; les journalistes qui font ici le rôle d'Œdipe ne se sentent point à leur aise. Ce n'est pas la crainte d'être dévorés : ce péril n'atteint que ceux qui le veulent absolument rencontrer; mais en dehors de toute considération semblable, il est difficile de se prononcer entre des affirmations également dignes de créance, et qui cependant se contrarient et s'annullent. On n'aime pas à se tromper, à mal voir et à mal prévoir, à donner des paroles en l'air, à jeter de l'inquiétude, à se rassurer plus qu'il ne convient.

Nous sommes de ceux qui pensent que le chef de l'État s'intéresse autant qu'un autre au bien de la patrie, et qu'il connaît mieux le fort et le faible de la situation, encore qu'en certains points il se puisse méprendre. Les précautions pour ainsi dire minutieuses de sa parole révèlent assez que l'horizon ne s'est pas éclairci depuis que l'Empereur lui-même y signalait des « points noirs. » Il y a l'Allemagne, l'Italie et autre chose. On en est à s'enquérir sur l'industrie, sur le commerce, sur l'agriculture. Toutes ces enquêtes n'annoncent pas que la machine générale fonctionne bien, et les *points noirs*, visibles au loin, s'épaississent aussi sur nos têtes; l'orage peut venir de bien des côtés à la fois. Dans des circonstances si graves, nous nous sentons peu le goût d'apporter notre part d'embarras sur le navire. Et néanmoins, si nous voyons des écueils, pouvons-nous le taire?

Les assurances de paix et les « gages incontestables de concorde » entre tous les peuples, qui sont énoncés dans le paragraphe consacrés à la gloire de l'Exposition universelle, se trouvent plus qu'équilibrés par ce qui est dit ensuite du devoir « impérieux » d'améliorer les

institutions militaires et de perfectionner les armements. La tempête peut venir de ce côté, l'écueil n'y est pas à craindre, et les ambitions que l'on tolère ou même que l'on appprouve aujourd'hui n'ignorent plus qu'elles rencontreront nos baïonnettes au point qu'elles ne doivent pas franchir.

Nous ne disons rien des paragraphes de l'intérieur. Le Discours avoue des embarras trop évidents, des souffrances trop certaines. C'est une autre guerre à livrer. la France n'y sera pas vaincue : elle sera patiente et charitable. Comme elle aura toujours du sang à répandre, elle aura toujours du pain à donner. Là encore, point d'écueil.

Nous avons en France une cause de malaise plus profonde et plus féconde, c'est le trouble et l'inquiétude des âmes. Le Discours paraît l'ignorer, il n'y touche que sur un point et en passant. La question de Rome et de l'Italie est traitée comme une question purement extérieure, en paroles nous ne voulons pas dire ambiguës, mais qui cependant laissent craindre plus qu'espérer.

Il y a deux paragraphes sur cette question. Dans le premier, l'Empereur annonce qu'il a exécuté la convention du 15 septembre et *protégé le pouvoir du Saint-Siége*. Ce paragraphe a été salué d'applaudissements ardents, prolongés et unanimes. On peut dire que là l'Empereur a senti battre le cœur de la France.

Dans le second, il parle de l'*unité* et de l'indépendance de l'Italie, il annonce le prochain retour de l'*Italie* à de meilleurs sentiments, et par suite le prochain rapatriement de nos troupes ; il proclame le maintien de la convention du 15 septembre, mais il laisse prévoir son

remplacement par un nouvel acte international ; il parle enfin du congrès proposé aux puissances pour régler les rapports de l'Italie avec le Saint-Siége et prévenir de nouvelles complications.

Ce paragraphe n'a pas été accueilli comme le précédent; il a passé en silence. L'écueil, quoique couvert encore, a été pressenti. En effet, l'écueil est là.

L'écueil, c'est l'*unité de l'Italie*.

Ce mot, assez rare dans le langage officiel de l'Empereur, et qui peut-être y paraît pour la première fois, implique le désaveu du traité de Zurich, jusqu'à présent inexécuté, mais non pas abandonné.

Personne ne conteste l'*indépendance* de l'Italie, et tout le monde au contraire l'approuve. Mais l'*unité* de l'Italie n'est pas son indépendance, c'est sa conquête, cette unité politique est le contraire de sa véritable unité comme de sa véritable liberté, puisqu'elle la livre dès à présent à l'oppression des discordes civiles, et la livrera dans un temps donné aux discordes religieuses, par lesquelles elle sera conduite infailliblement à une seconde conquête, celle de l'étranger.

L'unité de l'Italie est la cause de tout le mal. Elle menace l'Église, et menace également la monarchie. L'expression de l'Italie *une* n'est pas Victor-Emmanuel, c'est Garibaldi, et encore plus Mazzini, le prophète de la république universelle.

L'Italie révolutionnaire ne veut avoir Rome que pour en chasser le Pape, elle ne veut chasser le Pape que pour abolir le christianisme, elle ne veut abolir le christianisme que pour réintégrer à Rome César empereur, Pontife et Dieu de la terre. Tout cela est parfaitement au-dessus de la portée de Victor-Emmanuel. Dès long-

temps ce que l'on appelle le « parti monarchique, » en Italie, n'est plus qu'un docile agent de la Révolution. Qui peut compter sur lui pour le salut du principe monarchique et la conservation de l'ordre européen ?

C'est par là que la question italienne est une question française intérieure du premier ordre, la première de toutes, celle dont la solution favorable ou contraire peut assurer au gouvernement le plus de concours ou lui créer le plus d'embarras.

Dans ce Discours qui rappelle les splendeurs de l'Exposition universelle et qui constate la cherté des vivres, qui donne des assurances de paix et qui dénonce des nécessités de guerre, qui montre enfin de si grandes prospérités, mais sur les bords de si profonds précipices, aucune expression qui indique une pensée religieuse ! Dieu n'y paraît pas, même sous le nom discret de Providence. C'est une nouveauté comme l'*unité* de l'Italie.

Ce serait dommage que l'on renonçât à un usage qui a toujours sa raison d'être et qui serait encore toléré.

L'HOPITAL MILITAIRE A ROME.

21 novembre 1867.

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre écrite de Rome par l'une des généreuses dames chrétiennes qui se sont vouées au service des blessés [1] :

Rome 13 novembre.

... Quant à moi, Dieu merci, j'ai pu m'engager, et je savoure un *parfum de Rome* que vous ne connaissez pas. Je suis infirmière. Je passe mes journées, de huit heures du matin à quatre heures et demie du soir, à l'hôpital. Nos blessés sont admirables là comme à la bataille. Ils m'appellent *ma sœur*, et ils ont bien raison. Je n'aimerais pas davantage mes frères.

Les blessures sont horribles ; il faut faire beaucoup d'amputations qui ne préviennent pas toujours la mort. Je viens de quitter avec regret un pauvre Suisse à qui une balle a traversé le poumon. Il ne sera plus demain. Il me disait : « Le ciel, ma sœur, le ciel !... » Et avec quel accent de foi ! Un autre, qui est administré, n'a pas encore parlé depuis qu'il est à l'hôpital. On le soutient

[1] Mme la comtesse de L..., belge. Elle avait suivi à Rome son mari qui s'était offert pour remplacer son frère assassiné.

avec un peu d'eau et de vin. Hier, apres l'avoir cru mort, il me parut faire effort pour dire quelque chose. J'approchai mon oreille, et je distinguai quelques mots de l'*Ave Maria*. Sauf en cette occasion, il n'a remué les lèvres que quand j'y ai posé les pieds du Crucifix. Je pourrais remplir une longue lettre de traits semblables.

Le Saint-Père est venu; il pleurait à chaudes larmes près de ces doux martyrs. L'un d'eux me disait : « Ma sœur, malgré mes deux blessures, je courrais dans le feu pour Lui. » Je voudrais vous peindre cette bienfaisante douleur, ces élans, ces frémissements sacrés, cet amour. Le Saint-Père a visité aussi quatre blessés garibaldiens qui sont au rez-de-chaussée. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas donné une marque de regret ni de respect! Le bon Saint-Père les a bénis, plus affligé de leur dureté que des nobles blessures de ses enfants fidèles.

J'ai vu l'hôpital des garibaldiens. Quel spectacle différent! Il y en a de qui l'on peut espérer quelque chose, de pauvres aveuglés; mais beaucoup ont bien l'air d'être la descendance directe du mauvais larron. Ne comprenant même pas la charité chrétienne, plusieurs s'imaginaient qu'on leur montrait de l'intérêt par sympathie pour leurs opinions. L'un d'eux le fit voir en répondant à un visiteur particulièrement affectueux.

« — Vous vous méprenez, lui dit son visiteur, je suis un curé de Rome. »

Le malheureux venait de dire qu'il aurait voulu tuer tous les curés de Rome. Il est resté tout saisi. D'autres disent qu'ils n'en veulent pas au Saint-Père et qu'ils ne se sont battus que pour l'Italie *una*. Ce sont les politiques ou les illuminés; mais le gros est de franche canaille, comme les actes l'ont assez fait voir.

A-t-on bien loué les Hollandais? Ce sont de solides catholiques et de solides soldats, et qui n'ont pas l'air de s'en douter. L'un d'eux, à Mentana, reçut presqu'au même instant trois balles dans la poitrine; il posa son doigt sur le premier trou et dit : *Au nom du Père!* sur le second trou : *Au nom du Fils!* sur le troisième : *Au nom du Saint-Esprit!* et il mourut. Le voyez-vous entrant dans le ciel, voyez-vous les anges saluant ses plaies et adorant la divine Trinité ainsi écrite sur cette poitrine rayonnante!

Vous savez comme Garibaldi a filé; vous n'en avez pas été bien surpris. Vous savez leurs méfaits, leurs sacriléges, leurs profanations brutales et bestiales qui ne se peuvent dire. Pauvre civilisation, si fière, et qui nourrit de telles hordes! Garibaldi a été obligé d'en faire fusiller plusieurs. On dit qu'il en a tué un de sa main, et que c'est à ce prix qu'il a pu dompter une indiscipline qui l'épouvantait pour lui-même. Voilà un revers de l'Exposition auquel les béats du Champ-de-Mars ne s'attendaient point.

On frémit à la pensée de ce que serait devenue Rome dans la main de ces possédés. Les Romains l'ont bien senti; c'est pourquoi rien ne peut donner une idée des transports de joie et de reconnaissance qui ont salué la rentrée des troupes victorieuses. C'était vraiment la paix qui rentrait dans ces murs effrayés. On respire, on prie, on est heureux. Je vous laisse à penser si les zouaves sont contents, et si l'esprit français s'en donne. Du reste, il n'a pas cessé. A l'embarcadère du chemin de Rome à Tivoli, on criait, en français : *Messieurs les voyageurs pour l'autre monde, en voiture!*

Tout n'est pas fini cependant. On sent quelque chose

dans l'air. Trop de preuves de perversité féroce ne permettent pas de croire que les méchants soient convertis. On parle d'hommes déjà pardonnés plusieurs fois, qu'il a fallu arrêter de nouveau ; on découvre tous les jours quelques traces de la machine infernale qui était disposée pour faire sauter en quelque sorte Rome tout entière.

Avez-vous remarqué que l'explosion de la caserne Serristori a tué plus d'hommes que les garibaldiens n'en ont fait tomber dans toute la bataille, et encore ça été un coup manqué ! On devait faire sauter la caserne des Antibiens, le cercle des officiers, d'autres lieux de réunion encore. Il est affreux de penser que de telles choses sont révélées et que le monde ne pousse pas un cri d'horreur. J'ai vu les armes que l'on a découvertes ; il y en a de terribles et en quantité, des baïonnettes à quatre lames, d'ignobles coutelas de boucher, des bombes à mettre dans le fusil et dont l'effet doit être de disperser en morceaux le corps qu'elles atteignent.

C'est bien le propre de l'enfer de chercher à faire d'inguérissables blessures et de dégrader le combat à n'être plus qu'un assassinat immense. Il y a des gens qui font cela et qui élèvent leurs enfants pour le faire. Lorsqu'on a dit aux petits enfants de la femme du Transtevère que leur père et leur mère étaient tués, ils ont répondu : « Ma mère nous a toujours dit qu'il vaut mieux mourir le stylet que le chapelet à la main !... »

Oh ! quelle fortune d'être du côté de la croix !

LES LIBRES-PENSEUSES.

27 novembre 1867.

« Il faut faire des *libres-penseuses!* » C'est le cri de l'Instruction publique et de l'Université, et l'étonnement de nos oreilles. Depuis la faveur de M. Duruy, nous avons entendu force paroles bizarres, singulières, étranges, aucune qui nous étonnât précisément, aucune non plus qui nous fît d'une certaine façon tant de plaisir. Par la franchise ou par l'audace ou par la simplicité de cet aveu, nous savons enfin sur quel terrain nous sommes, nous voilà forcés de le savoir. Il n'y a plus d'illusion possible, il faut se défendre, et se défendre vigoureusement. Bénéfice immense.

A vrai dire, nous n'en doutions pas, nous autres, que la perpétuelle entreprise de l'Université sur l'éducation des femmes était de faire des libres-penseuses; l'Université doit poursuivre dans l'éducation des femmes le même but que dans l'éducation des hommes. Mais nous n'aurions pas affirmé avec cette netteté que c'était aussi le dessein du Grand-Maître. Premièrement, nous aurions craint de nous tromper, car enfin, cela est bien gros! Secondement, nous aurions appréhendé qu'on ne nous crût pas, qu'on nous accusât d'hyperbole dans le langage et de malveillance dans la pensée.

Mais ils le disent eux-mêmes : ils ne sont pas démentis.

et la manière dont l'exécution commence est un aveu surabondant que le ministre ajoute au leur. Le premier coup est frappé là où il pouvait avoir plus d'éclat, en présence de l'Évêque qui a poussé le cri d'alarme. Dernièrement, M. Duruy se vantait familièrement de « prendre le taureau par les cornes. » Rendons-lui justice : il n'y a pas manqué. Et s'il a bien calculé son action, elle est plus que valeureuse, car les cornes de la mître sont plus fortes que celles du taureau.

Nous en verrons la suite, elle ne se fera point attendre. Nous ne croyons pas que cette bataille, si bien entamée contre nous, soit perdue pour nous. M. Duruy met en ligne trente-neuf Jeanne d'Arc, renforcées de leurs mères et grand'mères. C'est quelque chose, et déjà ces jeunes inspirées ont entendu M. Boucher, chef du chœur des voix de collége qui doivent les élever au-dessus des préjugés chrétiens ; mais d'autres voix s'élèveront, et *souvent femme varie!* Il n'est pas certain que toutes ces demoiselles et toutes ces mamans tiendront jusqu'au bout du cours. On leur proposera, elles se proposeront bien des objections de divers côtés qu'elles n'ont point prévues et auxquelles M. Duruy ni M. Boucher n'auront point de réponse.

Faire des libres-penseuses, rien que cela ! Se débarrasser de la femme forte, produit de l'Église, et la remplacer par la femme esprit-fort, qui sera le produit du collége ! Si nous sommes mûrs pour cette confection, ainsi que M. Duruy s'en flatte et que M. Guéroult l'atteste en son *Opinion nationale*, il arrivera des choses dures et des choses gaies dont on se fatiguera promptement. Il n'est pas déjà si facile de placer une fille qui n'a que sa modestie et ses vertus ! Or, tout ce que M. Boucher peut

donner ne valant pas même un *Mobilier*, ni un *Saragosse*, ni un *Italien*, il ne restera que la libre-pensée. Pauvre dot que cette crinoline ! Faible compensation de la modestie et des autres vertus ! Et, sous le régime de la libre-penseuse, il y a des chances pour que Chrysale et Georges Dandin paraissent des époux fortunés.

M. Duruy, peut-être, n'a pas bien calculé qu'il a contre lui le gaulois comme le chrétien. Ce sont deux grands adversaires à combattre que Molière et Bossuet !

Si ses universitaires et ses journalistes n'avaient parlé que de la femme lettrée et instruite, il n'y aurait eu qu'à discuter sur le degré, la nature et la qualité de l'instruction, et là-dessus il aurait quelquefois pour lui le chrétien contre le gaulois, Bossuet contre Molière. Tant s'en faut que l'Église soit ennemie de l'instruction des femmes !

Bossuet ne repousse pas même la femme savante, dont Molière se moque implacablement. Tout dernièrement Mgr l'Évêque d'Orléans traçait un plan d'occupations littéraires et intellectuelles pour les femmes, qui, selon notre humble avis, pécherait plutôt par l'étendue que par l'étroitesse. Mais il s'agit de faire des libres-penseuses, et le chrétien veut encore moins de la libre-penseuse que le gaulois du *bas-bleu*.

La femme esprit-fort est essentiellement ce que l'on appelle la « faible femme. » Angélique de Sottenville, embryon de libre-penseuse, est déjà faible devant Clitandre ! Lorsqu'elle aura passé par la littérature, par l'histoire, par la philosophie, par l'esthétique et l'exégèse de l'Université ; lorsqu'elle saura qu'il ne faut pas croire en Dieu ; lorsqu'elle sera *solidaire* ; lorsqu'elle récitera les leçons d'Abélard, hélas ! pauvre Dandin !

Non-seulement Clitandre paraîtra toujours aimable, mais Trissotin et Vadius encore auront des auréoles.

En vérité, le monde révolutionnaire offre bien son côté comique ! Il a le côté de l'encre, d'un comique bas et grotesque, comme il a le côté du sang, d'un tragique bas et hideux. M. de Bonald, qui accepta avec d'autres hommes distingués une situation dans la première Université napoléonienne, trouvait même que le côté comique dominait. Roulé, ruiné, exilé, insulté, écrasé, il disait, avec sa ferme fierté de penseur et de chrétien, qu'à bien regarder la Révolution, ses idées, ses hommes et ses œuvres, elle n'inspirait pas tant encore l'horreur que le mépris.

Le grand type de la Révolution n'est pas le bourreau, c'est le cuistre. De là le filial amour des vrais révolutionnaires pour Rousseau, cuistre parfait ; de là le récent éclat de M. Renan ; de là d'autres succès inexplicables. Or, ce fut le rêve de Rousseau et c'est le rêve perpétuel du cuistre d'instruire des demoiselles. Le cuistre est sensible et prudent !

Pour donner une forme à son rêve, Rousseau a écrit l'*Héloïse,* — voyez le naturel souvenir d'Abélard ! — cette fameuse *Héloïse* si justement conspuée de Voltaire, impie, mais point cuistre. Il a créé Saint-Preux, le cuistre idéal. Personne autant que les cuistres de Genève et de Lausanne n'a nui au bon sens du monde et gâté l'Europe. Ils avaient été depuis un quart de siècle les maîtres d'école de tous les princes et de tous les grands, lorsque la Révolution a éclaté. Ils avaient tout éduqué à la Saint-Preux, garçons et filles, tout rempli d'Émiles et de Julies. On connaît l'histoire intime et le fruit de ces éducations.

Les bons parents de Julie d'Etanges, pénétrés de l'utilité des lumières, ont fait à l'avance tous les raisonnements de M. Duruy. Voyant comme leur fille est apte aux sciences, ils la mettent dans les mains du cuistre, lequel se déclare « heureux d'orner de quelques fleurs un si beau naturel. » Elle s'instruit très-bien, devient très-forte d'esprit, très-ennemie des préjugés, très-éloquente: son père en est ennuyé, mais trop tard. C'est l'histoire privée. Dans l'histoire publique, les inconvénients ne furent pas moindres; il en résulta deux inventions, celle de l'Être suprême et celle de la guillotine. Quel besoin de recommencer tout cela? Il en reste assez!

M. Duruy connaît-il beaucoup de barons de Wolmar qui voulussent épouser la Julie de Rousseau, une fois son éducation terminée? La recommanderait-il aux jeunes fils ou aux hommes graves du corps enseignant? Pour notre part, nous ne saurions pousser si loin la rancune envers aucun professeur ni envers aucun agrégé. Il aurait trop le goût de la vengeance, le clérical qui mettrait un universitaire en pareil paradis!

M. Duruy, ses conseillers, ses professeurs et tous ses doctes ne sont pas assez instruits du christianisme, même au seul point de vue littéraire; ils n'ont pas assez lu les livres saints, ni les grands écrivains qui en ont commenté la morale, ni les lois et les institutions innombrables qui en ont appliqué les enseignements à toutes les conditions de la société, de l'âme et de la vie humaine. Ils sauraient qu'on ne les a pas attendus pour s'occuper de l'éducation de la femme, et que l'Église, à cet égard, ne s'est pas montrée plus négligente envers ses filles qu'envers ses fils.

Ont-ils ouï parler du portrait de la *Femme forte*, tracé

dans les livres de Salomon? Ce document, qui ne date pas d'hier, est le programme de l'éducation de la femme chrétienne. Il n'a pas cessé d'être médité, commenté, appliqué depuis les premiers jours du christianisme. Il a enfanté des milliers de volumes, il en produit encore de nos jours qui ne sont pas au-dessous des anciens, ni par le mérite ni par le succès. Il y a un livre de Mgr Landriot, archevêque de Reims, et un autre de Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, dont il s'épuise une édition tous les ans depuis qu'ils ont paru. Peu de livres universitaires, sans excepter ceux de M. Duruy, sont à semblable fête.

Voici en abrégé le portrait de la femme forte et la matière de ces livres. C'est assez d'y jeter les yeux pour connaître si l'ignorance en forme le principal caractère, comme M. Duruy se l'est faussement persuadé.

« La femme forte est d'un prix inestimable et le bien le plus précieux qui soit sur la terre. Le cœur de son époux se repose en elle; par elle il verra l'abondance dans sa maison, et elle lui rendra le bien et non le mal durant tous les jours de sa vie. Elle l'honore, et il est considéré dans les assemblées publiques; il siége avec dignité parmi les juges du peuple.

« Elle a cherché la laine et le lin, ses doigts ont pris le fuseau, elle travaille avec des mains sages et ingénieuses; elle est comme le vaisseau d'un marchand qui apporte son pain de loin. Sa lampe ne s'est pas éteinte pendant la nuit; elle se lève avant le jour, elle a préparé les besognes et la nourriture de ses serviteurs, et elle ne craint pas le froid ni la neige, parce que tous ceux qui la servent ont double vêtement.

« Elle a considéré un champ et l'a acheté, elle a planté

une vigne ; elle a affermi son bras, elle a ceint ses reins pour agir avec plus de vaillance. Sa main, qui se porte à des choses fortes, elle l'a ouverte à l'indigent, elle a étendu son bras vers le pauvre.

« Elle s'est fait des meubles de tapisserie, elle se revêt de lin et de pourpre ; elle a tissé un linceul et elle l'a vendu, elle a vendu une ceinture au marchand ; elle a considéré les besoins de sa maison et elle ne mange pas son pain dans l'oisiveté.

« Elle a parlé et commandé sagement, et la loi de la clémence est sur ses lèvres. Elle est revêtue de force, de douceur et de beauté ; d'une âme sereine, elle rira devant le jour à venir.

« Ses enfants se sont levés et l'ont dite bienheureuse ; son mari s'est levé et l'a louée : Beaucoup de filles ont amassé la richesse des vertus : toi, tu les as toutes surpassées !

« Trompeuse est la grâce, vaine est la beauté. La femme qui craint Dieu, c'est celle-là qui sera louée.

« Donnez-lui sa récompense, louez-la des fruits de son travail ! Que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des juges, que ses œuvres parlent pour elle au tribunal de Dieu ! »

Telle est la femme forte, celle qui craint Dieu, et qui seule sera louée de Dieu et des hommes : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur*. Mais l'Écriture trace un autre portrait qui n'est pas moins digne des méditations du ministre de l'instruction publique ! C'est celui de la femme *étrangère*, c'est-à-dire qui ne connaît pas ou qui ne connaît plus Dieu ; en d'autres termes, la libre-penseuse réclamée par l'*Opinion*, de M. Guéroult, et saluée ailleurs comme le fruit prochain des nouveaux cours et

des nouveaux labeurs de l'Université. Nous abrégeons encore et nous adoucissons :

« Craignez la femme étrangère, la belle diseuse au langage flatteur. Elle abandonne celui qu'elle avait épousé en sa jeunesse, elle oublie l'alliance qu'elle avait faite avec son Dieu. Sa maison penche vers la mort, ses sentiers mènent aux enfers; quiconque s'engage avec elle ne rentrera point dans les chemins de la vie.

« Étant à ma fenêtre et regardant à travers les barreaux, j'ai vu cette femme fastueusement et déshonnêtement parée, adroite à surprendre les âmes, bavarde et coureuse, inquiète, dont les pieds n'ont point d'arrêt et qui ne peut tenir au logis.

« Elle est sotte, querelleuse, brillante de fard ; elle discourt hardiment et ne sait rien du tout (*mulier stulta et clamosa, plenaque illecebris, et nihil omnino sciens*). Elle s'est assise en un lieu élevé de la ville pour appeler ceux qui allaient leur chemin. Elle crie : Que celui qui ignore vienne à moi ! Et elle dit à l'insensé qui l'écoute : Les eaux détournées sont les plus douces et le pain mangé en cachette est le plus savoureux !

« La femme hardie couvrira de honte son père et son époux, et ne sera estimée ni de l'un ni de l'autre.

« La bouche de l'étrangère est une fosse profonde, celui contre qui le Seigneur est en colère y tombera ; sa méchante langue est à un homme paisible ce qu'est une montagne sablonneuse aux pieds d'un vieillard; toute malice est légère au prix de sa malice ; qu'elle soit le sort du pécheur ! »

Nous n'ajouterons qu'un mot : En français, la femme chrétienne instruite s'appelle *Sévigné;* la libre-penseuse instruite s'appelle *Ninon.*

M. ANDRÉ LEFÈVRE

FLUTE DE PAN.

28 novembre 1867.

Nous avons reçu une pauvre mince brochure de seize pages, sous couverture bleue, prix 15 cent. C'est le septième numéro de l'*Horizon, bulletin international et bimensuel de la philosophie, de l'art et de la littérature.* On y détruit généralement toutes les religions, et en particulier, bien entendu, la catholique; on y célèbre l'avénement et le grand avenir de la poésie matérialiste en France. Car il paraît qu'il existe une « poésie matérialiste », et qu'elle a un avenir en France. Du moins, M. Russelli, rédacteur en chef de l'*Horizon*, n'en doute pas. Elle a un avenir parce qu'elle a un chef, et ce chef, nommé André Lefèvre, a fait un chef-d'œuvre intitulé : la *Flûte de Pan*. Voilà ce que peut apprendre quiconque jette les yeux sur l'*Horizon* de M. Russelli, prix 15 centimes.

Il paraît que M. André Lefèvre est plus fort que M. Leconte de Lisle, lequel fut un temps plus fort que tous les autres, au gré de M. Russelli. Mais dans la *Flûte de Pan*, « il semble », — M. Russelli ne s'en tient pas tout à fait sûr — que M. André Lefèvre est plus fort que

lui-même. M. Russelli se demande pourquoi? Il se répond qu'il ne sait. Au surplus tout le monde en convient, et M. André Lefèvre-*Flûte de Pan*, est l'objet d'une admiration générale.

Il a d'ailleurs tant de génie, qu'il n'a pu tout mettre dans cette inénarrable *Flûte :*

« Des vers admirables, qu'il a donnés à la *Libre Pensée* et à la *Poésie Nouvelle*, n'ont pas peu contribué au succès consolant pour la philosophie que ces deux journaux, l'un après l'autre, ont si vite obtenu. »

M. Russelli passe au détail des mérites de M. Lefèvre. Il en a deux principaux : Le premier est d'être absolument païen, le second est d'être absolument athée. Tout le monde n'a pas la chance d'atteindre à cette perfection ; mais M. André Lefèvre s'y est pris de bonne heure :

« Il a dû se débarrasser de bonne heure des langes d'une religiosité raide et triste, primitivement imposée, et d'un seul coup d'aile, sans passer par les nuances de chrétien tempéré et amoindri, de déiste plus ou moins vaguement inconscient, le poète, instinctivement et fort heureusement pour le public, a dû devenir païen. Il était probablement poussé vers l'antique par de bonnes études préliminaires suffisamment incomplètes... »

M. Russelli dit d'autres bonnes choses, qui ont le même genre de saveur, toujours sur la *Flûte :*

« Nulle part la dignité de la matière n'a été célébrée sur un ton aussi imposant et aussi noble. M. Lefèvre plane à des hauteurs vertigineuses au-dessus de ces fantaisies particulières que l'on nomme les religions et des mesquines querelles que le sentiment religieux provoque dans le cœur des hommes... »

Il faut bien montrer ces vers étonnants qui ont fait le

prompt succès de la *Libre-Pensée*. M. Russelli, éperdu d'admiration, produit ce que voici :

« La nature se meut depuis l'éternité.
Le mouvement féconde et la nature enfante,
Et jamais les soleils, leurs fils, n'ont avorté,
Et rien n'arrêtera leur course triomphante.
Les molécules sœurs s'attirent; un contour
Les revêt d'unité, leurs vertus se combinent.
Puis, selon leur essence et leur force d'amour,
A leur rang dans la foule immense elles cheminent. »

Ce qui prouve clair comme le jour que la matière est éternelle et qu'elle pense, — et que la poésie matérialiste se combinera promptement avec le fromage de gruyère.

L'enthousiasme de M. Russelli tourne à l'ivresse, en présence du quatrain suivant :

« Le fleuve incandescent aux horizons lointains
Descendait, s'écroulant en subtile poussière;
Ses flots évanouis pénétraient de lumière
Les émanations des mondes mal éteints. »

Malheureusement, il oublie d'expliquer aux profanes ce que cela veut dire.

Voulant laisser le lecteur sous une impression suave, le critique cite encore cette « chaste description de l'amour de la chair pour elle-même. » C'est de l'antique, façon Pompadour :

« Et penchée, à genoux, s'appuyant d'une main,
Dans l'eau calme, Léda s'admire,
Libre et se croyant seule en sa félicité,
Elle savoure en paix sa joie et sa beauté. »

Tournant à demi sa *figure*,
Elle cambre sa taille où se dessine un pli,
Et pose sur son bras, tant son bras est poli,
Sa bouche avec un doux murmure. »

Il citerait davantage, mais la place lui manque et le moment de conclure est venu. Il se demande s'il ne ferait pas bien, lui athée, de conclure par une prière. La réponse qu'il se donne vaut à elle seule le prix du numéro :

« Une prière? pourquoi non, un athée peut prier, c'est-à-dire demander tout comme un autre, avec cette légère différence que ce qu'il demande est juste. Il demande non pas à être réhabilité, mais à être compris. Il est attristé de voir la foule ignorante ou égarée — prétendre et répéter que l'athéisme conduit droit à l'absolutisme et à l'intolérance. L'athée, qui ne peut s'honorer de ce beau nom autrefois si décrié, sans posséder l'instinct de l'indépendance avant tout autre instinct chez lui développé, demande sa place au soleil.

« Il tient à n'être pas confondu parmi ceux qui font profession de libéralisme, et qui s'écrient niaisement : « Hors de « Dieu pas de démocratie. » Il demande simplement, l'athée, à n'être pas traité en « bête fauve, » honni, vilipendé et pourchassé comme tel. Il demande enfin, et sa prière alors devient fervente, qu'un poëte naisse — pour raconter ses misères, ses luttes, ses angoisses et le laborieux enfantement de son triomphe lointain encore. »

Pauvre athée, allons, prenez votre place au soleil ! Ceux qui vous traitent de « bête fauve » exagèrent un peu. Vous n'avez rien de *fauve*.

Mais, par exemple, lorsqu'il vous prendra fantaisie de prier, ne demandez point de n'être pas sifflé, car ce ne serait plus une chose juste, et la nature elle-même défendrait que vous fussiez exaucé.

Les molécules sœurs s'attirent,

et il n'y a pas de molécules plus sœurs que les molécules qui font l'athée et les molécules qui font le sifflet : quand les unes se montrent, les autres prennent leur élan.

Et rien n'arrêtera leur course triomphante !

Il faut que la jonction s'opère, il faut que les vertus se combinent.

O la bonne nature, qui a fait ce vent pour dévorer ces miasmes, et qui a voulu que Spinosa devînt père de Gringalet et de Jocrisse !

LE BRILLANT M. YUNG

DE LA JEUNE UNIVERSITÉ.

1er décembre 1867.

Le *Journal des Débats* essaie de ranger Mgr l'Archevêque de Paris et toute la Sorbonne sous la bannière de M. Duruy, instituteur général des filles. Cette belle et fine entreprise est entamée par un universitaire brillant et galant, caractère général de la jeune Université.

La jeune Université porte la toque sur l'oreille, elle est casseuse d'assiettes et casseuse de vitres ; mais elle n'a point d'Amilcar plus craquant, plus fleuri, plus sifflottant et plus pirouettant que M. Yung, du *Journal des Débats*. C'est lui qui prend des demi-lunes et des lunes tout entières, sans même dégaîner son épée en verrouil ; il lui suffit d'aller à ses adversaires et de secouer sur eux les poussières parfumées de sa perruque blonde.

Au sujet de ces fameux cours universitaires destinés, ne l'oublions pas, à tourner en *libres-penseuses* toutes les demoiselles de condition, il veut que Mgr l'Archevêque de Paris et toute la Sorbonne prennent parti contre Mgr l'Évêque d'Orléans. Mgr l'Évêque d'Orléans n'est pas seul ; d'autres Évêques pensent comme lui et l'ont dit

assez haut ; mais M. Yung néglige de compter ceux qu'il a résolu de vaincre, ou il considère que ne les nommant point, c'est comme s'ils n'existaient plus.

Son argument est d'ailleurs léger. Il a en mains certains compliments d'apparat, que dans une certaine solennité d'apparat toute récente, moitié de Sorbonne et moitié d'Université, M. l'abbé Freppel et ensuite Mgr l'Archevêque de Paris ont bien voulu distribuer aux universitaires qu'on y avait invités. L'Église est polie, condescendante ; elle sait glisser des avis sous forme d'éloges ; elle encourage avec une extrême délicatesse les bons mouvements qu'elle devine et démêle dans l'esprit de ses auditeurs, et que parfois même elle y suppose ; elle fait semblant de cultiver comme existant déjà ce qu'en réalité elle essaie de planter. Le premier modèle de cette forme oratoire si délicate et si charitable a été fourni par saint Paul dans son discours à l'Aréopage, sur le Dieu inconnu.

C'est ce que l'on appelle aussi de « l'eau bénite. » Non pas toutefois de l'eau bénite de cour ! Un prêtre, un évêque parlant en présence de l'autel où les saints mystères viennent d'être célébrés, ne donnent pas de l'eau bénite de cour. Ils savent ce qu'ils disent et ce qu'ils font, et ils donnent de l'eau bénite d'église, de l'eau bénite vraie. Mais l'eau bénite d'église elle-même ne produit pas tout son effet suivant le seul esprit et le seul dessein de celui qui la donne ; il y faut encore le bon esprit de celui qui la reçoit. La bénédiction refusée retourne à celui de qui elle est sincèrement venue. Souvent le bon grain tombe en mauvaise terre : il est foulé aux pieds des passants et des bêtes, dévoré par les oiseaux, étouffé par les épines. On ne lit pas dans les *Actes des*

Apôtres que saint Paul ait converti l'Aréopage ou l'ait cru chrétien parce qu'il l'avait si doucement exhorté, désirant le salut des gens d'esprit qui l'écoutaient.

Pourtant, il gagna celui qui devint plus tard Denis l'Aréopagite et qui fonda l'Église de Paris. Il gagna aussi une femme nommé Damaris. Les autres, lorsqu'il toucha le point de la résurrection, lui dirent : A une autre fois ! et s'en allèrent à leurs affaires athéniennes, qui n'avaient rien de commun avec la résurrection ni avec le Dieu inconnu. *Sic Paulus exivit de medio eorum.*

Si M. l'abbé Freppel et Mgr l'Archevêque de Paris ont trouvé leur Denis et leur Damaris dans la solennité dont nous parlons, ils croiront avec raison n'avoir pas perdu leur temps et s'estimeront bien heureux ; mais alors Damaris, fût-elle d'Orléans, ne mènera pas sa fille aux cours universitaires et s'en retirera elle-même. Et Denis, prenant congé de ses collègues de l'Université, leur dira, comme en semblable occasion le rhéteur Victorin, quittant sa noble et florissante école de Rome : — Sachez qu'à présent je suis chrétien, et je combats ce que jusqu'ici je vous ai enseigné.

M. QUINET.

2 décembre 1867.

M. Quinet, dans une lettre que le *Journal des Débats* publie avec ivresse, donne à Garibaldi tout l'honneur de la bataille de Mentana. Il fait son compte pour établir que Garibaldi n'avait que quatre mille *enfants* mal armés, tandis que les autres ne se pouvaient compter.

Enfin :

« Voici, cher et grand général, ce que tout le monde dira en Europe de la journée de Mentana. Elle sera considérée pour vous et vos héroïques compagnons d'armes comme l'une des plus glorieuses.

« On verra l'immense différence des forces, et, malgré cela, la victoire disputée jusqu'au dernier moment.

« Une poignée d'hommes sans armes a tenu en échec, en rase campagne, des alliés qui avaient pour eux tous les avantages, et derrière eux deux ou trois puissances.

« Que vos amis soient fiers d'une telle journée : ils en ont le droit. Quant à moi, mon seul bonheur et mon seul orgueil est de me dire

« Votre ami, E. Quinet. »

Mais pour saisir toute la saveur de ce bulletin, il faut avoir vu le représentant du peuple Edgard, colonel Quinet, à la tête de sa légion, en 1848; c'est-à-

dire, à la tête de son cheval, qu'il n'enfourcha jamais. Car ce fougueux prophète et ce belliqueux tribun n'a jamais pu monter ni cheval ni tribune. Il n'est pas né cavalier. Pégase aussi lui a joué de mauvais tours. Un jour croyant l'avoir sellé et bridé, il donne de l'éperon, il part. Où alla-t-il, nul n'en sait rien. Il revint après une longue course déchiré, contusionné, moucheté de bleus, hérissé de bosses, bègue, sourd, boiteux, ahuri, furieux pour le reste de ses jours, traînant un poème épique !...

C'est ce malheureux poème épique qui lui a fait prendre en haine le genre humain, lequel, à l'unanimité, refusa de le lire.

Il se hissa aussi, par la brume, sur une sorte de mulet né d'un mariage morganatique du coursier d'Apollon, Pégase de la prose, jadis à l'usage de Bitaubé. Ce bidet aussi mal gouverné, l'emporta dans d'affreuses broussailles, des broussailles de haute Allemagne, stériles et sans lumière. Il en résulta *Ahasvérus*, poème absolument sans queue ni tête, où le « poisson Maquar » dit des choses échevelées.

En réalité, M. Quinet n'a jamais trouvé qu'une monture, c'est la *Revue des Deux-Mondes*. Là il se sent à son aise. On voit qu'il a reçu la profonde empreinte du poisson Maquar ; quelquefois même c'est le poisson Maquar tout entier qui apparaît sous son habit noir ; mais l'habit noir sauve tout, et M. Buloz est content.

Néanmoins ceux qui ont vu le Quinet de 1848, en tribun au pied de la tribune, et en uniforme de colonel, à la tête de son cheval, ceux-là seuls jouiront de la lettre à Garibaldi.

Nous qui avons eu ce spectacle, nous osons dire que la lettre à Garibaldi complète M. Quinet. Nous y retrouvons ce je ne sais quoi d'indiciblement sérieux et gauche, cet ahurissement, cet empois, ce *raté* qui caractérisaient tout l'homme, et qui ne lui faisaient pas un moment perdre l'opinion qu'il était né pour remuer la terre et les cieux.

Nous sommes parfaitement convaincus que M. Quinet croit très-sincèrement à Garibaldi, et qu'il croit aussi brûler devant la face (?) du « cher et grand général » un encens de toute première qualité, le propre encens qu'il se donne à lui-même.

Au fond, M. Quinet est un vrai Garibaldi, et Garibaldi est un vrai Quinet. Le mérite de l'un comme philosophe est exactement le mérite de l'autre comme militaire. Ils livrent la même bataille avec un génie semblable et des moyens analogues, ils la gagnent de la même façon. M. Quinet et Garibaldi sont le même homme, et tous deux se sentent quinauts, et tous deux s'en vengent en s'admirant, non pas l'un l'autre, mais l'un dans l'autre.

Et M. Quinet ne peut pas croire que Garibaldi ait perdu la bataille de Mentana, par cette raison qu'il ne peut croire que M. Quinet ait perdu la bataille d'*Ahasvérus*.

LES IRONIQUES

DU *JOURNAL DES DÉBATS*.

3 décembre 1867.

Les ironiques du *Journal des Débats* ne peuvent supporter l'ironie. Ils prétendent toucher à tout et n'être jamais frôlés. Au premier bourdonnement d'ironie, ils perdent contenance ; un courant d'air les importunerait moins. Ils s'interrompent, ils deviennent soucieux, furieux, tragiques ; ils prennent le ciel et la terre à témoins de l'injustice d'une pareille agression. Faiblesse humaine ! Craindre si peu Dieu, et tant le sifflet !

Écoutons M. de Molinari, l'ironique quinettin. Avant-hier, il se donnait l'amusement de faire une leçon de charité chrétienne à trois Évêques. Il les accusait d'indiscrétion, de violence, de diffamation, de calomnie, d'antipatriotisme, de divers autres crimes, tout suffisants pour justifier à leur égard une interdiction d'écrire. Nous l'avons convaincu d'erreur sur tous ses points. Voici ce qu'il répond :

« L'*Univers* ne nous pardonne pas d'avoir relevé les exagérations et les violences de certaines lettres pastorales, et l'auteur des *Odeurs de Paris* nous adresse à cette occasion trois colonnes

de personnalités qu'il s'est évertué à rendre aussi injurieuses que possible. Nous ne croyons pas qu'il soit bien nécessaire d'y répondre. D'ailleurs, nous n'avons nulle envie de lutter avec le peintre des déesses de l'*Alcazar* sur le terrain où il se place d'habitude. Quand il s'agit d'injures, ce défenseur de la foi, croisé de l'Arétin et de Joseph de Maistre, est expert en son art, et nous lui laissons volontiers un genre de polémique pour lequel nous avons toujours ressenti un profond dégoût. »

Ces expressions effarouchées manquent de justesse. Nous ne prétendons ni remettre ni retenir les péchés du *Journal des Débats*, nous prenons simplement le soin de corriger quelquefois ses dires et d'en casser les pointes. Dans cette circonstance, nous n'avons pas permis qu'il accusât trois Évêques de calomnie, de mensonge et d'injure, lorsque c'était lui-même qui s'écartait si fort des convenances et de la vérité.

Nous n'acceptons pas l'accusation de personnalité. Un journaliste doit payer de son nom quand il engage le nom d'autrui, comme M. de Molinari l'a fait. La discussion peut alors comparer les personnes. L'argument *ad hominem* en cette occasion, est une arme légitime. Notre adversaire accordera bien que sa condition d'enrôlé belge sous le drapeau de M. Bertin, capitaine de la libre-pensée, n'est pas sans analogie avec celle du catholique enrôlé sous les drapeaux du Pape, père de tous les catholiques. Cette analogie peut l'aider à comprendre que la qualification de *mercenaires*, appliquée aux soldats français de la légion romaine, est de trop dans son discours.

La paye n'y fait rien. Quatre sous pour la goutte de sang du soldat ou quatre francs pour la goutte d'encre de l'écrivain, peu importe. Pour être moins payé que

l'encre, le sang n'en a pas moins de vertu. La question est dans l'œuvre, Dieu sait et juge qui donne ou qui vend son âme. Et l'écrivain qui traite le soldat de mercenaire, s'attirera des répliques. Ces répliques, nous les avons modérées, loin de nous « évertuer à les rendre aussi injurieuses que possible. » Le possible livrait plus de champ, sans s'évertuer.

M. de Molinari s'échauffe plus que de raison lorsqu'il parle de l'Arétin. On ne lui a pas donné l'exemple d'un pareil oubli. L'Arétin, expert en tout vilain métier d'écritoire, vendait sa plume à tous les vices et à tous les vicieux. Dans quel journal écrirait aujourd'hui ce libre-penseur consommé? A coup sûr, il n'aurait pas même la pensée de s'offrir ici. N'ajoutons rien. De tels noms introduits dans la polémique sont un excès entièrement répréhensible, et Trissottin lui-même doit l'interdire à sa rage.

Notre adversaire ne fait qu'user de son droit lorsqu'il nous reproche les *Odeurs de Paris*. Il a donc lu ce mauvais livre? C'est un avantage qu'il a pris sur nous. Jamais aucune clameur publique ne nous a engagé à ouvrir un seul des nombreux essais d'économie de M. de Molinari. Vapereau en donne la liste redoutable. Si nous avions jeté les yeux dans ces paquets, le voyant si fécond économiste, le sachant zélé pour la charité chrétienne, nous pourrions l'appeler un Malthus croisé de Fénelon, pour lui rendre poliment son « Arétin croisé de Joseph de Maistre. » Mais il faudrait consulter les paquets.

Nous abandonnons à sa vertueuse censure les *Odeurs de Paris;* nous blâmons même avec lui le public qui a lu cette frivolité plus que tous ses graves ouvrages. Cependant, qu'il remarque une chose : Les « déesses de

l'Alcazar » ne sont pas à nos yeux les produits les plus scandaleux de la civilisation parisienne. Il y a pire. Il y a d'autres figures de la déesse Liberté, avec leurs groupes de fidèles hypocrites ou niais, qui tous dissimulent plus ou moins quelque lacet pour étrangler la liberté d'autrui ; il y a les apôtres de la tolérance, toujours prêts et toujours ardents à diffamer ceux qu'ils veulent faire proscrire ; il y a les gens de métier qui tiennent boutique de vérité et qui distribuent l'imposture ; il y a les mains habiles qui jettent doucement des calomnies bien faites et ne les rétractent jamais ; il y a les journaux enfin. A côté des journaux, qu'est-ce que l'Alcazar et toutes ses déesses, et tous ses breuvages ?

Pour terminer, le *Journal des Débats* accusait un vénérable et clément Évêque d'avoir attribué aux révolutionnaires italiens, sans ombre de preuve, des desseins atroces que ces honnêtes gens sont incapables de former. Nous lui avons mis le fait dans les mains, avec tous les authentiques. Il n'en demande pas davantage, mais se bouchant les oreilles et les yeux, il continue. Eh bien ! il en pensera ce qu'il voudra, nous continuerons, nous, à ne pas le laisser tranquillement pratiquer un genre de polémique « pour lequel (M. de Molinari nous permettra d'emprunter ses élégances) nous avons toujours ressenti un profond dégoût. »

TÉMOIGNAGES

EN FAVEUR DU POUVOIR TEMPOREL.

5 décembre 1867.

Voici deux témoignages en faveur du pouvoir temporel, qui ne paraîtront pas sans intérêt : l'un est de M. Dupin l'aîné, l'autre de M. Victor Cousin ; tous deux sont inédits.

Nous ne les donnons pas comme ce que l'on peut désirer de plus net. Ni M. Dupin, ni M. Cousin n'avait le sens catholique très-développé. M. Dupin, en 1848, ne croyait peut-être que bien juste à l'Église ; M. Cousin, en 1866, quelques mois avant sa mort, n'était pas, hélas ! encore certain de la divinité de Jésus-Christ. Mais tous deux, néanmoins, avaient l'esprit assez grand et assez cultivé et connaissaient assez le monde et les choses humaines pour que leur expérience s'épouvantât de voir crouler l'indépendance temporelle de la Papauté. Le témoignage qu'ils en rendent, chacun à son point de vue, n'en est que plus considérable.

La lettre de M. Dupin est adressée à Mgr Dufêtre, évêque de Nevers, son ami. Nous avons l'original sous les yeux :

« Paris, 19 décembre 1848.

« Monseigneur,

« Je vous remercie de m'avoir envoyé votre mandement qui ordonne des prières pour S. S. le Pape Pie IX.

« Il ne doit y avoir qu'un sentiment de sympathie pour les malheurs du Souverain-Pontife dans tous les cœurs catholiques.

« Et quant à la question politique, il n'y a pas deux partis à prendre ; il n'y en a qu'un seul : c'est de maintenir l'indépendance temporelle du Pape, comme garantie de son indépendance spirituelle, qui couvre de même l'indépendance de toute l'Église dans les choses de la hiérarchie canonique et de la foi. Je pense que toute intervention de la France aura pour but d'arriver à ce résultat. Mon frère Charles a exprimé à cet égard mon sentiment autant que le sien dans ce qu'il a dit en cette occasion.

« Si le Saint-Père vient en France, il y obtiendra un pieux et noble accueil, et les honneurs qu'il y recevra deviendront un enseignement pour le monde chrétien.

« Le grand travail de tous, aujourd'hui, est de défendre *la société* contre ceux qui l'attaquent et qui en sapent tous les fondements : la religion et la justice, la propriété et la famille, et de raviver chez les hommes tous les sentiments moraux qu'on s'efforce de détruire.

« Recevez, je vous prie, Monseigneur, l'assurance de mon respectueux et filial dévouement.

« DUPIN. »

La lettre de M. Cousin est adressée à un écrivain qui, en d'autres temps, n'avait eu que trop d'occasions de contester ses idées et ses actes. Hors de combat lui-même à cette époque, cet écrivain, sans connaître M. Cousin personnellement, avait cru devoir lui offrir un livre sur Rome, dont il est l'auteur. Il espérait un peu que M. Cousin lirait ce livre ; il désirait beaucoup adoucir, s'il y avait lieu, le sentiment que le philosophe, près de sa fin, pouvait avoir conservé des attaques d'autrefois.

« Sorbonne, 8 avril 1866.

« Monsieur,

« J'arrive de ma station d'hiver depuis quelques jours, et je trouve ici deux choses bien différentes : l'une est une diatribe

de M. ***, l'autre est votre livre et votre lettre. Je n'ai encore lu que votre lettre; mais permettez-moi de vous dire qu'elle nous honore tous les deux. Vous m'avez jugé digne d'entendre ou du moins d'écouter avec une sérieuse attention une voix qui parle de Rome, et vous avez raison, monsieur. Je fais profession de croire que le christianisme est la philosophie du genre humain, et que l'expression la plus large et la plus haute du christianisme est la religion catholique. Voilà ce que je disais naguère publiquement à Mgr l'Évêque d'Orléans.

« Aussi on ne peut m'apporter, au milieu des douleurs et des misères où j'achève ma vie, de plus grande consolation que de me fournir des raisons nouvelles qui confirment ma foi et mes espérances dans les destinées et l'avenir de Rome. Je défends Rome comme nécessaire au monde, avec la sincère conviction d'un philosophe et à ma manière, mais je ne repousse aucune manière de défendre ce grand trésor de l'humanité. Nous servons au fond la même cause et j'entends bien vous lire, non comme un adversaire d'un grand talent, d'un talent égal à sa sincérité, mais comme un allié qui a son drapeau particulier et ses armes d'une très-bonne trempe, qui ne sont pas les miennes. Il me sera doux et salutaire de sentir des parfums émanés de Rome, et je vous remercie d'avance du plaisir et du bien que vous me ferez.

« Votre très-humble serviteur,

« V. Cousin. »

Ainsi, M. Dupin, en 1848, au milieu d'une sorte d'écroulement de la société européenne, reconnaît qu'il faut avant tout maintenir « l'indépendance temporelle « du Pape comme garantie de son indépendance spiri- « tuelle, qui couvre de même l'indépendance de toute « l'Église dans les choses de la hiérarchie canonique et « de la foi, » et il confesse que c'est *politiquement* le seul parti que la France puisse prendre. Et dix-huit ans après, M. Cousin, qui avait, comme un autre, lu le *Syllabus*, où il était plus touché que beaucoup d'autres,

proclame que Rome papale est *nécessaire au monde*, et se fait gloire de défendre à sa manière *ce grand trésor de l'humanité*.

Il nous semble que ces deux paroles contrebalancent suffisamment les récents discours de MM. Favre et Guéroult.

M. ÉMILE OLLIVIER.

12 décembre 1867.

Nous n'avons pas, jusqu'à présent, bien démêlé le côté supérieur de M. Emile Ollivier, ce côté par lequel il réjouit un certain groupe d'invisibles dont on entend quelquefois l'applaudissement. L'orateur n'est point dépourvu de fluidité ni de sonorité, ni même, si l'on veut, d'une certaine grâce de jeunesse. Néanmoins, dès que l'applaudissement se met à susurrer, nous serions tenté de croire à nous ne savons quels effets de ventriloquie. Quel est ce bruit? que veut-il dire? Car encore une fois personne ne se montre, et le discours lui-même, qui a provoqué ces échos, se dissipe. C'est proprement la bulle de savon qui s'évanouit au moindre attouchement; la main ne l'a point saisie et l'œil ne la trouve plus.

N'y a-t-il rien? Ce n'est point ce que nous prétendons. Nous accusons l'imperfection de nos sens, et nous faisons une sorte d'acte de foi sur l'existence de l'*idée* et du *parti* Ollivier. On a même dit qu'un jour M. Ollivier avait frôlé le ministère, et nous avons vu tout à l'heure M. Thiers, l'homme de la réalité, se laisser impatienter par ce bourdonnement de l'invisible et de l'insaisissable. Donc, il y a quelque chose.

Ce quelque chose, M. Thiers l'a voulu prendre corps

à corps, il s'y est appliqué. C'était un spectacle de voir ce lion blanchissant et devenu plus fort, retrouver son agilité pour attraper cette mouche. Mais a-t-il réussi ? M. Thiers n'en est pas sûr et M. Ollivier atteste le contraire. Comment pourrait-il croire que M. Thiers l'a saisi ? Il n'en viendrait pas à bout lui-même !

Cependant nous croyons, cette fois, avoir entrevu la pensée de M. Ollivier. Nous ne la déduisons pas tant de ses propres affirmations que de ses négations obstinées et indécises, aux questions si claires dont M. Thiers le pressait. Ce problème intellectuel nous a intéressé. On ne trouvera pas que nous nous livrons à des recherches oiseuses, si l'on considère que M. Ollivier est député de Paris, tout comme M. Darimon, et qu'il peut demain se réveiller ministre, tout comme M. Duruy.

La pensée de M. Ollivier est une pensée qu'il est persuadé qu'il n'a pas, et il tend par cette pensée à un but auquel il se flatte de tourner le dos. C'est en quoi il se distingue de M. Guéroult, de M. Favre, de quantité d'autres républicains. Ceux-ci affectent de détester une pensée qu'ils caressent, et prennent soin de cacher un but où ils savent bien qu'ils vont tout droit. Ainsi s'explique le peu d'estime que ces politiques lui accordent. Point de finesse !

M. Ollivier est simplement un césarien qui s'ignore, et qui ne voudrait pas l'être. Rien de plus commun en ce temps-ci. Mais son ignorance fait précisément que ce caractère très-commun lui semble très-rare. Il se prend vraisemblablement de bonne foi, pour une sorte d'inventeur et de prophète.

D'un autre côté, il est aussi une sorte de chrétien ; chrétien selon la nature, non selon la grâce. Il ne vou-

drait point abolir le christianisme, où il trouve sincèrement du bon et du beau. Il n'a pas sur ce sujet la fureur triviale de M. Guéroult. Seulement il remplace Jésus-Christ et le Pape par lui-même, en attendant la nécessité, imprévue de lui, de les remplacer par César. Et alors, si César vient à temps, il sera aussi bon prêtre de César qu'un autre, sans excepter M. Darimon, ni M. Havin, ni M. Guéroult.

Le monde actuel est encore plein de ces sortes d'esprits. Ce sont des naïfs doux et orgueilleux. Ils croient que leur bonne volonté philanthropique, leurs grandes lumières et leur belle parole gouverneront très-bien le monde dans les voies de la justice et de la vérité, sans que la soumission à l'Église y soit aucunement requise. S'affranchissant de cette gêne, ils en affranchissent le genre humain ; et lorsqu'on leur oppose quelques doutes, ils répondent que la raison, la droiture naturelle, le *progrès*, et enfin leur éloquence sont là.

Une difficulté que M. Ollivier ne connaît pas et que les discussions présentes n'ont pu absolument lui faire comprendre, tout en le mettant dans l'impossibilité manifeste de la résoudre, c'est la difficulté de conserver la société sans le catholicisme, le catholicisme sans le Pape, le Pape sans l'indépendance de son pouvoir temporel, et de remplacer tout cela par l'éloquence de M. Ollivier.

Une autre difficulté également ignorée de cet esprit ailé, mais ailé comme les papillons, c'est celle de conserver une France grande et forte, au centre des énormes agglomérations que provoque et accomplit le principe des nationalités, mis en œuvre par les mains libérales de la Prusse, de la Russie et de l'Italie.

Une troisième difficulté, plus insoupçonnée encore s'il se peut que les précédentes, c'est de maintenir une liberté quelconque, une ombre de liberté dans ces nouveaux empires, fatalement policiers et militaires, entre lesquels le principe des nationalités menace de distribuer le monde civilisé, pour arriver à le ranger sous la loi d'un seul homme. Ils s'établissent aisément, ces empires! Une conspiration bien menée, beaucoup de fourberies, encore plus de mensonges, quelques batailles, quelques victoires escroquées par l'entremise de la défection, l'empire est fait! Mais il faut le maintenir; il faut cercler de fer ces annexions violentes ou surprises que le véritable esprit de nationalité, se réveillant alors, veut énergiquement dissoudre : la police intervient, la liberté périt, et la guerre scelle pour longtemps son tombeau.

M. Ollivier assiste, comme tout le monde, à la confection de l'empire slave, de l'empire allemand, de l'empire italien. Il voit fonctionner le pilon, il voit serrer le pressoir qui doit former une seule pâte de ces nations condamnées à n'être plus qu'une foule : les traditions sont proscrites, les gloires nationales abattues, les mœurs et les fiertés broyées; les consciences crient, le sang ruisselle : et notre jouvenceau est ravi de ce bel élan par lequel les grandes familles des peuples se reconstituent pour un avenir de justice, de paix, de gloire et de liberté! Il sollicite la France de s'y employer avec plus de suite qu'elle ne fait, de ne pas tarder à livrer, par exemple, le Capitole aux Italiens, et de pousser elle-même sous le pilon cette pierre résistante qu'on appelle l'Église!

M. Thiers l'a convaincu de ne pas bien connaître

l'histoire de France et de se tromper impardonnablement, lorsqu'il croit que Henri IV fut le précurseur de M. de Bismark et de M. de Cavour. Il est encore plus neuf sur l'histoire politique du christianisme !

Il ignore que c'est Pierre, vicaire du Christ, et nul autre, qui a délivré le monde de César ; que la liberté suit le Christ, va où il va, s'arrête aux limites que sa doctrine n'a point franchies, se retire lorsqu'il se retire. Il ignore que César reprend aussitôt l'empire ôté à Pierre, que les consciences qui abandonnent ce guide et cet appui retombent promptement sous le joug de ce maître, et que la pâte dont nous parlions tout à l'heure, quand désormais le pressoir en a exprimé le sang vivifiant du Christ, n'est qu'une viande vile dont César fait ce qu'il veut et qu'il peut jeter à ses chiens.

On ne lui a point dit ces choses ; il les ignore. Il a chance de ne les savoir jamais, car ses maîtres ne les diront pas, et cet esprit, qui se croit libre, n'est pas pourtant de taille à pouvoir chercher tout seul. Il a son évangile de 89, qu'il n'entend pas, mais qui lui semble la merveille des merveilles, parce que chacun, César aussi, peut l'interpréter à son gré. Son interprétation, à lui, est la négation de la liberté de conscience pour les chrétiens : c'est tout ce qu'il lui faut, et sa raison ne découvre même pas que cette interprétation est aussi une interprétation césarienne.

Ce qu'il y a de particulier, de bizarre et de vraiment douloureux, c'est qu'en ce point M. Ollivier va contre son propre instinct, supérieur à son esprit mal dirigé. Faisons-lui ce compliment, ou plutôt rendons-lui cette justice. Cet instinct est celui de l'âme « naturellement chrétienne », dit Tertullien, c'est-à-dire faite pour être

chrétienne, pleine d'aspirations, de désirs et d'attentes que le christianisme seul peut combler. Césarien sans le vouloir, il est chrétien sans le savoir. Il a une vague perception, une vague attente (tout est vague en lui) de cette grande œuvre du christianisme, sans cesse espérée du genre humain : l'unité.

Un dans son origine, *un* dans sa destinée, le genre humain s'est toujours souvenu de son origine, tend toujours à sa destinée. *Un seul pasteur, un seul troupeau!* C'est une de ces paroles par lesquelles le Christ, répondant perpétuellement au fond même de l'humanité, révèle clairement que l'humanité est son ouvrage.

La nécessité et l'attente de l'unité remplissent l'histoire. Par elles, les conquérants reçoivent une sorte d'adhésion instinctive de la conscience même des peuples vaincus ; et lorsque la conquête apporte la communication de la vérité, alors elle *incorpore* véritablement ceux qu'autrement elle n'aurait pu que *soumettre*. Contre cette conquête, désormais légitimée, il n'y a plus de revendication. Le conquérant est devenu initiateur, législateur et père.

Ainsi Gibbon a pu dire que la France *avait été formée par les Évêques*, quoiqu'il n'ait pas connu la profondeur de la loi divine que les Évêques appliquaient, ni les vrais moyens qu'ils prenaient pour l'appliquer.

Ainsi les Normands ont fondé leur empire en Angleterre ; ainsi, le Portugal et l'Espagne avaient noblement accompli la conquête d'une partie des Indes et ouvert à la civilisation chrétienne ce champ immense de l'extrême Orient. Les déviations occasionnées par le protestantisme l'ont fermé, et depuis trois siècles, le commerce n'a pu le reprendre, tandis qu'en quelques années

l'apostolat catholique l'avait semé de jalons, y répandant partout ses sueurs et le sang de ses martyrs. Ainsi, enfin, par le procédé contraire de la force, l'Angleterre protestante n'a pu s'assimiler l'Irlande, qui tôt ou tard lui échappera, ni la Russie et la Prusse leur part de la Pologne dépecée, ni l'islamisme les terres chrétiennes qu'il s'est soumises.

Bref, cette loi qui astreint la conquête à la communication ou au respect de la vérité, est tellement certaine en tous les sens, que la France, malgré les douceurs et les largeurs du régime auquel elle soumet les populations de l'Algérie, négligeant de leur communiquer le bienfait du christianisme, n'est parvenue qu'à les soumettre, nullement à les incorporer et n'est pas plus avancée après bientôt un demi-siècle qu'au premier jour.

Dieu ne permet pas à l'ambition d'un homme ou d'un peuple de réaliser par la violence, sans Lui et contre Lui, ce qu'il veut réaliser par l'amour, c'est-à-dire par Lui. Les tentatives de monarchie universelle, perpétuellement formées et soutenues dans ce dessein d'ambition humaine, ont toujours échoué ; elles échoueront toujours. L'humanité rachetée du sang de Jésus-Christ n'aura pas d'autre monarque universel que Jésus-Christ. La puissance souveraine de l'Antechrist, annoncée pour la fin, ne sera en effet que l'échec définitif de cette suprême folie de l'orgueil, puisqu'alors, immédiatement après la dernière protestation du martyre, le Fils de l'homme ayant complété son peuple éternel interviendra et tuera l'impie.

Mais sans évoquer ici cet avenir, visible seulement à des yeux dessillés par la foi, c'est assez de contempler le passé.

Le passé, sans doute, n'est clair qu'aux regards à qui la foi permet d'embrasser aussi l'avenir, comme la graine n'est bien connue que de celui qui connaît également la plante et le fruit. Car d'avoir vu un grain de blé et de voir l'herbe verte qui en sort, ce n'est pas tout ce qu'il faut pour savoir que cette herbe portera du pain, et le malfaiteur peut remarquer la belle venue du chanvre, sans prévoir que cette plante vigoureuse et agréable à ses yeux est justement la corde avec laquelle il sera pendu.

Cependant, c'est bien le miracle des illuminations libérales et philosophiques, si un esprit suffisamment honnête ne peut pas comprendre que tous les essais de monarchie universelle, fatalement appuyés par la force, fatalement entraînés à tous les excès de la tyrannie, ont fatalement avorté dans la sédition ou dans la guerre après avoir fait couler des fleuves de sang. Le plus savant, le plus poursuivi, le plus favorisé et le plus durable de ces essais a été celui du peuple romain. Il a abouti à mettre Rome dans l'esclavage en même temps que le monde; il a donné Rome et le monde à Auguste, puis à Tibère, puis à Néron, à Commode et aux autres : des orgueilleux, des cyniques, des féroces, des fous, des brutes; tous adorés !

Il y a deux captifs dans le bagne : le forçat qui traîne la chaîne, et le garde-chiourme qui traîne le forçat. Dans ce grand bagne de l'unité impériale, le vainqueur romain traînait l'humanité vaincue. Tous deux étaient assez bien administrés, mais tous deux néanmoins croupissaient, et le progrès allait à la destruction de l'espèce. Nous osons prier M. Ollivier d'arrêter ses réflexions sur le sort qui attendait l'humanité, cerclée dans

cette unité césarienne qu'il rêve de reconstituer en compagnie de M. Guéroult; nous lui demandons de se rendre compte de la figure qu'il aurait su faire, en présence de *Sa Divinité* et de *Son Éternité* l'empereur Domitien.

Nous voulons croire qu'il eût cherché un refuge dans les Catacombes.

C'était l'unique refuge. Là se trouvait Pierre, l'homme établi de Dieu pour préparer et faire l'unité véritable, l'unité voulue de Dieu et du monde; et Pierre à cause de cette fonction divine, était le seul vainqueur possible de César; il était le Père qui devait relever la famille et la délivrer du tyran. Autour de lui et non ailleurs, se trouvaient les combattants, les défenseurs légitimes de la liberté, les seuls qui, voulant résolûment désobéir à César, fussent assurés de ne pas mourir d'une mort ou criminelle ou honteuse ou inféconde. Le reste n'était que des sicaires ou des conspirateurs et ils n'avaient que des poignards. Du sang de César abattu, ils oignaient un autre César, et l'abrutissement et le meurtre de l'humanité continuaient.

Enfin, la clémence du Christ y mit un terme. La prière des catacombes fit éclater le cercle de fer qui la comprimait. Le monde reconnut son pasteur et son père, et la liberté, qui n'avait été qu'une lueur dans les ténèbres, devint la clarté du jour pour le monde, naissant une seconde fois. Des débris de l'unité impériale, la prévoyance de Pierre créa la multitude des nations. Il les fit libres et autonomes dans l'unité nouvelle où les enveloppaient également sa lumière, sa justice et sa charité. En leur donnant des frontières qui les constituaient comme autant de forteresses de la liberté générale contre les reprises toujours imminentes de la vieille

tyrannie, il leur donna l'unité par en haut, l'unité de la foi, l'unité de la prière, l'unité de la langue, l'unité et l'union de l'amour. Alors on parla de la *république chrétienne*, parole profonde, dont M. Ollivier n'a pas le sens.

C'est là ce que le protestantisme et la révolution ont ébranlé, et ce que M. Ollivier, dans son amour pour la liberté, pour l'humanité et pour la France, veut achever de détruire, en chassant Pierre de Rome afin d'y remettre César.

Pour développer et affermir parmi les hommes le sentiment de la fraternité, il demande qu'on y supprime jusqu'à l'idée de la paternité.

Par amour des hommes, il trouverait bon qu'on abolît cet instrument de civilisation qui est l'Évangile, et qu'on le remplaçât par cet instrument de civilisation qui est le fusil-Chassepot !

Il croit avoir trouvé tout seul toutes ces grandes idées, et il s'en approuve.

Si un électeur parisien, — nous savons combien c'est peu de chose, — peut se permettre quelque conseil envers un député de Paris, nous conseillons à M. Ollivier d'être fier seulement d'avoir conservé son innocence.

M. DURUY SOUS LE VOILE.

16 décembre 1867.

Nous avons une brochure sur l'affaire de l'enseignement des filles. Elle est universitaire, officieuse et anonyme. Il ne faut pas être grand expert pour nommer la main d'où l'ouvrage est sorti : certaines phrases boîtent d'une certaine façon qui vaut la signature la plus lisible. Mais sans soulever le voile, contentons-nous de l'aveu qu'il implique touchant cette cause dont l'avocat veut rester masqué.

Faible avocat, d'ailleurs ! La brochure est simplement une apologie de M. le Ministre de l'instruction publique, ami de toutes les lumières, contre M^gr^ l'Évêque d'Orléans, ami de toutes les ténèbres. Les fermes critiques de ce prélat ne sont point discutées. On invoque les belles intentions du ministre, les vertus de l'Université, la science, le progrès ; on met la tyrannie épiscopale et l'obscurcissement clérical en repoussoir, et tout est dit.

Il y a quelque feinte de discrétion dans l'apologie. L'auteur parle du *Grand-Maître* sans se souvenir de Jupiter, ni d'Alexandre, ni de César, ni d'Aristote, ni de

Socrate, ni du soleil, ni de la lune. Il ne lui donne que la louange de le citer beaucoup. Pas d'encens, rien qu'un parfum de violette.

L'invective n'est pas si mesurée. Mgr l'évêque d'Orléans est accusé de fougue, d'injustice, de violence, d'injure, de très-mal servir la religion, de détourner les évêques de leurs « devoirs diocésains, » d'ameuter les journalistes cléricaux, de comploter avec eux, de se contredire, et (pour le mot de la fin) de n'être pas de son temps, de n'être pas de son pays, de n'être même pas de son opinion.

A ce fond s'ajoute une forme volontairement impolie, involontairement incorrecte. L'Université ne sait pas écrire, mais elle n'écrit pas toujours aussi mal. La première partie, semée de paragraphes de M. Duruy, est rugueuse. Il est bien vrai que d'habitude M. le ministre « manque à parler Vaugelas. » Pour nous borner aux citations de l'officieux anonyme, on y trouve d'étranges tournures : « Cette action des caractères *se heurtant* « *et s'assouplissant* les uns *contre* les autres... — La jeune « fille, *elle* est *quelque chose*, je *ne dis pas de si fragile*, « *mais de si délicat*, et que nous devons entourer de tant « de précautions et de réserveS... — Que de plaintes ne « *s'élèvent point* sur la difficulté, » etc., etc. Ce mauvais exemple officiel a pu porter notre officieux à se négliger lui-même. Néanmoins, il se néglige trop. Qu'il n'ait pas pris sur lui de corriger le texte du grand-maître, on le conçoit; mais il devait soigner le sien. Un brochurier n'est pas dans la cruelle situation d'un ministre législateur, qui n'a le temps ni de méditer ni de se relire : et ce brochurier-ci, organe d'un corps qui s'offre à remplir la France de femmes savantes et bien disantes.

devait se montrer capable de parler et d'écrire au moins proprement.

Le titre de la brochure est déjà une rusticité : *M. Dupanloup devant l'opinion publique*. Vraiment ! c'est vous qui appelez « M. Dupanloup » devant l'opinion publique ; vous, Lindor ? Dumanet crie : Caporal, j'ai fait un prisonnier ! — Amène-le. — Mais il ne veut pas venir ! — Viens tout seul. — Mais il ne veut pas me lâcher !...

L'entrée en matière est digne du titre. Prenons une idée de ces grâces universitaires :

« A lire certains journaux, *on* croirait *vraiment* qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire et de tout à fait inattendu, le jour où M. Duruy *a eu* l'audace de prendre sous son patronage la société libre *qui vient de se fonder à Paris* pour l'enseignement des filles. La circulaire du ministre *a eu* le privilége d'être ardemment combattue *et dénoncée* à l'opinion publique, dans deux lettres que nous sommes forcés d'appeler des *pamphlets, par le plus impétueux* de nos prélats. Plusieurs Evêques, qui ne se seraient probablement jamais *laissé distraire de leurs devoirs diocésains par* la circulaire ministérielle si l'*on* n'avait sollicité leur adhésion, sont *partis en guerre* sous les ordres de leur *fougueux* collègue, et, devenus polémistes *ordinaires* des journaux, *ils ont, pendant plusieurs jours, défrayé la presse*. Le public est encore *scandalisé* des erreurs de raisonnement, des violences, et, il *faut le dire*, des *étranges inconvenances de langage* que nous vaut depuis huit jours l'alliance intime de l'*épiscopat militant et du journalisme romain*. »

Beau ramage, et bien inquiétant pour « M. Dupanloup ! »

Écoutons néanmoins ce que la complaisance la plus amoureuse peut alléguer en faveur des plans de M. Duruy.

L'effort principal de l'officieux est de montrer : 1° M. Duruy fidèle à lui-même ; 2° M^gr^ l'Évêque d'Orléans en contradiction avec lui-même.

Le premier point n'offre aucune difficulté. Tout le monde trouve bien que M. Duruy agit avec précipitation, personne ne l'accuse d'agir sans préméditation. Il sait ce qu'il fait. Sa marche bondissante est tracée vers un but certain. Qui croit y remarquer du désordre se trompe. Beau désordre, effet de l'art! Ce conquérant a bien étudié la carte du pays. Il pousse une reconnaissance, il place un engin, il élève un fort, il creuse une mine, il barre un passage ; rien n'est improvisé, et ce n'est point sans stratagème qu'il coupe la queue de son chien. Le public a ri de ces maîtres d'école campaguards promenés à travers Athènes et quotidiennement régalés d'une demi-tasse aux frais de l'Archonte. Riez ! c'est par de tels bienfaits que les grands ambitieux, dans toutes les démocraties de l'antiquité, se sont fait un parti. Le maître d'école qui a savouré sa demi-tasse au milieu des féeries du café chantant, se moque bien de vos rires! Il fredonne la *Femme à barbe*, et frappe sa médaille d'or : « Siècles passés et probablement futurs, quel ministre semblable à M. Duruy ! »

Donc, M. Duruy, dans la présente campagne, est le même M. Duruy que toujours, et ses plans pour le perfectionnement des demoiselles sont identiques à ses œuvres pour le perfectionnement des garçons. Il veut que l'Université donne aux filles et aux mères le même enseignement qu'elle a donné aux pères et qu'elle donne aux fils. Elle fait des libres-penseurs, il faut qu'elle assortisse le couple et fasse aussi des *libres-penseuses*. Le mot a été lâché par un ami imprudent ; on le regrette, mais il est si bien accroché qu'il n'y a plus moyen de le reprendre.

Or, que M. Duruy ait toujours voulu faire des libres-

penseuses, que ce soit là son dessein caressé, qu'il en tire sa force et sa gloire, nous ne devinons pas ce que Lindor croit trouver en tout cela qui puisse gêner beaucoup Mgr l'Évêque d'Orléans « devant l'opinion publique. »

Voilà M. Duruy fidèle à lui-même. Abordons le second point : Mgr l'Évêque d'Orléans en contradiction avec lui-même.

Ce prélat, dont les actives sollicitudes ne se bornent pas à ce que l'universitaire anonyme appelle les « devoirs diocésains, » a publié récemment un écrit assez étendu, intitulé : *Femmes studieuses et Femmes savantes.* C'est une exhortation aux travaux de l'intelligence, et la suite d'un écrit du même genre, spécialement destiné aux hommes. L'un et l'autre contiennent des considérations brillantes sur la nécessité, sur le devoir même où sont les gens du monde, hommes et femmes, de cultiver leur esprit. Avec sa chaleur accoutumée, le vénérable auteur leur démontre qu'ils ont besoin de l'étude, d'abord pour n'être pas écrasés des loisirs que leur fait la fortune et perdus par les suggestions redoutables de l'ennui, ensuite et surtout pour remplir toutes les obligations de la vie chrétienne dans une condition élevée. Il n'y a rien de plus raisonnable que ce fonds, ni de plus abondamment prouvé. Mgr l'Évêque d'Orléans y a mis l'ardeur de son caractère et les ressources variées de son esprit.

Après avoir solidement établi sa thèse, flétri la frivolité mondaine, marqué la honte, le vice, l'immense danger de l'ignorance volontaire et relevé l'honneur du bon savoir par des traits et des flammes que l'on ne verra jamais sortir de l'encrier, ni des lèvres, ni du cœur de

M. Duruy, il trace un plan d'études et de travail pour les gens du monde.

A coup sûr, ce plan n'est pas d'un ennemi des lumières! Pour notre part, et nous l'avons dit, nous le trouverions trop vaste, à l'usage des femmes surtout. Nous craindrions un peu que la femme savante ne nuisît à la femme prudente, la femme studieuse à la femme laborieuse, la femme ornée à la femme modeste, et que toutes ces armures ne vinssent à amollir le cœur et le bras de la femme forte, dont la vigueur est dans l'humilité.

Mais, enfin, le noble écrit de Mgr l'Évêque d'Orléans n'est qu'un plan qu'il propose et non pas une institution qu'il impose. On peut le modifier selon les temps, les circonstances, les aptitudes : il indique des voies à l'esprit; il éveille la bonne volonté et lui ouvre des routes dans lesquelles elle ne doit s'engager qu'après conseil et munie de guides compétents.

Évêque et s'adressant aux fidèles, Mgr l'Évêque d'Orléans les presse d'étudier, principalement par ce motif qu'ils doivent s'appliquer à mieux connaître la religion, afin de la mieux défendre et lui faire plus d'honneur : il ne leur ouvre pas, surtout aux femmes, toutes les armoires de livres et toutes les boutiques de science où se perd le bon sens pour ne rien dire de plus. L'Église est la gardienne du bon sens autant que des bonnes mœurs. Elle sauve les bonnes mœurs par le bon sens et le bon sens par les bonnes mœurs, et sa vigilance ne laisse pas ses enfants lire tout seuls, ni suivre tous les maîtres qui prétendent les instruire. Pas plus que tout autre évêque, Mgr l'Évêque d'Orléans n'est disposé à abdiquer cette surveillance, laquelle d'ailleurs est au

premier rang des « devoirs diocésains. » Il l'a prouvé maintes fois et avec éclat, avant l'éclat de la circonstance présente.

C'est assez dire en quoi le plan d'études proposé aux femmes chrétiennes par l'Évêque d'Orléans diffère du plan et des moyens d'instruction générale des femmes, chrétiennes et autres, que nous insinue aujourd'hui M. le ministre de l'instruction publique, pour l'imposer plus tard. La différence est celle qui existe entre le prêtre catholique et le laïque libre-penseur ; entre le ministre de la foi qui veut faire des chrétiennes plus chrétiennes, et le ministre de la raison qui veut faire des libres-penseuses plus libres.

Cependant il plaît à l'officieux apologiste de M. Duruy de dire que l'Évêque a proposé exactement ce que veut le Ministre, et que le Ministre propose exactement ce que l'Évêque a voulu. Il se targue d'en faire la démonstration, et il entreprend d'exécuter ce tour de force au moyen de trois citations, chacune de quelques lignes, où il met en présence, d'un côté les plaintes sur l'ignorance exprimées dans l'exhortation à l'étude, de l'autre les éloges de l'éducation des couvents, exprimés dans la critique des conceptions de M. Duruy ; et voilà « M. Dupanloup » en contradiction avec lui-même !

Cette faible espiéglerie n'a même pas tout le médiocre sel qu'il était facile d'y jeter. Outre que les citations tirées de l'Évêque ont une tournure, une couleur et une vigueur fâcheuses pour les citations précédentes, tirées du Ministre, l'universitaire, peu adroit de sa nature, ne sait point s'emparer des semblants d'avantages qu'elles pouvaient lui fournir : elles fondent sous ses lourds et maladroits commentaires, et il n'y a plus rien, ou bien

il s'y empêtre et il y reste pris. Il fera sagement de relire *le Corbeau qui veut imiter l'Aigle.*

Du reste, quand même Mgr l'Évêque d'Orléans se serait trompé sur quelques points, quand il aurait d'un côté trop étendu non pas les avantages, mais le cercle des études, de l'autre trop rabaissé ou trop exalté le résultat de l'instruction actuellement donnée aux femmes, et quand il y aurait là matière à de vaines contradictions de polémique, très-indifférentes au fond des choses, ce n'est plus la question, La question n'est pas davantage entre l'Évêque d'Orléans et M. Duruy. En face de la grandeur du débat, Mgr l'Évêque d'Orléans disparaît au sein de l'Église, et M. Duruy au sein de l'Université, qui est le corps sacerdotal de la libre-pensée.

La question est de savoir si l'Église pourra continuer de former des chrétiennes, ou si l'Université, lui enlevant par un moyen quelconque la part qui lui reste dans l'éducation des femmes, aura aujourd'hui la licence et demain le droit absolu de faire des *libres-penseuses.* On ne repousse pas M. Duruy personnellement, il importe moins qu'il ne pense et l'on sait qu'il est mouvant s'il n'est pas mobile : c'est l'Université qu'on repousse comme maîtresse de l'enseignement féminin.

Sans parler de tant d'inconvenances de toutes sortes, assez signalées, et du changement périlleux que cette nouvelle institution introduirait dans les mœurs, on ne veut pas de vos professeurs à cet usage : on ne veut pas de leur science ni de leur babil, ni de la nécessité où ils seraient placés d'enseigner l'indifférence religieuse, quand même ils se feraient unanimement un devoir de ne pas enseigner l'incrédulité.

Otons tout le reste et ne laissons que ce défaut inévi-

table et indispensable : vos cours ouverts à tout le monde et faits pour tout le monde, seront au moins des cours d'indifférence, donc des leçons de libre-pensée; et c'est comme propagateur de la libre-pensée que les Évêques vous accusent, vous combattent « devant l'opinion publique. »

Il se passera du temps avant que M. Duruy et ses apologistes connus et anonymes y tiennent le rang de « M. Dupanloup » et des hommes vénérables qu'ils ont à vaincre en même temps et au même titre !

HONORÉ D'ALBERT DE LUYNES.

18 décembre 1867.

M. le duc de Luynes vient de mourir à Rome. Il s'y était rendu au moment le plus grave des dernières affaires, pour se mettre à la disposition du Souverain Pontife, et ce ne fut pas un acte de peu d'importance ni un secours de peu de valeur. Encore que Honoré d'Albert de Luynes ne fût dans sa patrie qu'un simple particulier, et ne tînt au monde officiel que par le titre imperceptible de membre de l'Académie des sciences, il n'en était pas moins l'un des chefs éminents de la société française, du très-petit nombre de ceux qui restent en plein et universel éclat d'honneur.

Lorsqu'on le vit, à son âge déjà avancé, avec une santé ébranlée, ne plus se contenter des royales offrandes qu'il faisait au trésor pontifical, mais servir de sa personne, parce que le péril devenait plus pressant, il y eut dans l'opinion un frémissement d'émotion généreuse. Le courant des souscriptions et des enrôlements s'élargit; il prit cette puissance qui, peut-être, détermina la volonté du gouvernement français, jusqu'à ce moment si indécise, en apparence au moins.

Le duc de Luynes arriva sur un bateau chargé de jeunes volontaires, quelques jours avant la bataille de Mentana. Rome était en proie aux abominables agressions des garibaldiens, épouvantée de leurs bombes, de leurs poignards, de leurs menaces auxquelles tant de crimes sauvages forçaient trop d'ajouter foi. Il prit tout de suite son office de bon citoyen dans cette ville que d'ignobles coupables voulaient ravir au monde. Il était à Mentana, non comme combattant, ses forces ne le permettaient plus, mais comme infirmier. Ces humbles fatigues lui laissèrent le germe de la maladie à laquelle il vient de succomber.

En même temps qu'il soignait les blessés, il prenait soin de la gloire des morts. Un esprit de grandeur et de magnificence qui le caractérisait et que relevait encore sa simplicité personnelle, lui avait fait concevoir le dessein d'élever à ses frais un monument partout où une victime de la cause sainte était tombée. Il parcourut donc les lieux qui avaient vu les épisodes héroïques de cette bataille de quarante-cinq jours, dressant la topographie du vaste champ des martyrs, afin de poser le témoignage du respect et de l'amour à chaque place illustrée par le témoignage du sang.

Cette action rappelle la piété de Tobie envers les morts de son peuple. Elle reçut une récompense qui n'est pas sans analogie avec celle qui fut donnée au juste d'Israël. Tobie, en ensevelissant les morts, devint aveugle, et ensuite recouvra la vue par l'entremise de la piété filiale. Le duc de Luynes n'était pas aveugle selon la chair, mais si ce que nous entendons dire est vrai (car nous n'avons pas eu l'honneur de le connaître personnellement), cet homme de cœur faisait ces glorieuses

choses sans posséder encore toutes les clartés de la foi. C'était la grande magnanimité naturelle de son âme, l'amour naturel de la justice, le sentiment du beau qui le portaient seuls à tant d'œuvres louables; ni la douleur morale qui ne l'a point épargné, ni l'étude assidue, ni les efforts d'une haute intelligence, ni la visible splendeur des vertus chrétiennes n'avaient pu tout à fait dissiper le doute qui, depuis longtemps, l'enveloppait.

Il sentait, pour ainsi dire, la vérité et lui rendait les hommages d'un témoin; mais il ne la voyait point. Disons mieux, il croyait ne point la voir; car cette épreuve aussi est quelquefois infligée à la nature humaine, et nous honorons des saints qui l'ont subie. Aux approches de l'heure suprême, les obscurités cessèrent. Derrière les voiles du doute, la charité multipliant, en quelque sorte, les lumières, elles déchirèrent enfin l'obstacle, et, comme la vie allait finir, le jour apparut. Le duc de Luynes avait auprès de lui sa belle-fille, M^me^ la duchesse de Chevreuse, une de ces femmes que Dieu semble avoir élues pour leur faire connaître le poids de tous les sacrifices, pour les former à les adoucir aux autres et pour placer dans leurs mains, par une clémence spéciale, ce miséricordieux flambeau de la mort qui éclaire au delà du temps.

Nous ne voulons rien dire des autres œuvres du duc de Luynes, de ses recherches et de ses voyages qui lui avaient mérité l'estime des savants. Il était le protecteur éclairé des arts, l'ami vigilant des lettres. Sans parler de ses abondantes aumônes, dont il gardait le secret, il savait encore déguiser en encouragements les bienfaits les plus généreux. D'autres qui connaissent mieux ces détails s'empresseront de payer un juste tribut de

louanges à l'un des derniers grands seigneurs français.

M. le duc de Luynes était vraiment un grand seigneur. C'était sa condition très-distincte dans un temps qu'il acceptait sans aucune autre lutte que de ne pas se laisser entraîner aux courants de vulgarité qui le traversent et le rongent partout. Il y garda toute la hauteur de sa physionomie, il y accrut l'honneur de son grand nom, il y fit le plus magnifique usage de son immense fortune ; il sut noblement vivre et mérita de bien mourir, l'un des plus dignes citoyens de Rome, comme il avait été l'un des plus fiers citoyens de Paris.

DEVOIRS DES JOURNAUX CATHOLIQUES

ENVERS LES ÉVÊQUES.

---

20 décembre 1867.

Le *Journal des Débats* se félicite de nous avoir tendu un piége, à l'occasion des opinions exprimées par Mgr l'Archevêque de Paris dans le Sénat; il nous félicite nous-mêmes de nous en être habilement tirés. Puisque cet espiègle est si content et de si bonne humeur, continuons le jeu. Nous ne trouvons pas inutile de lui dire une fois pour toutes le succès qu'obtiendront toujours ces jolis tours de son métier. Il peut les dresser tant qu'il voudra, nous les déjouerons perpétuellement avec la même habileté, et ainsi ses contentements n'auront point de fin.

S'il connaissait mieux Mgr l'Archevêque de Paris et nous, la situation du Prélat et la nôtre, les droits de l'autorité épiscopale, que nous ne contestons pas, et les droits de notre liberté, que l'autorité épiscopale ne nie point, le *Journal des Débats* serait tout de suite au courant. Du premier coup d'œil il verrait comment notre finesse ne peut manquer d'échapper à ses embûches. Il n'y a pas d'autre difficulté à suivre le grand chemin.

Mgr l'Archevêque de Paris est notre pasteur particulier. Il a droit et juridiction sur nous à ce titre, comme sur tous les catholiques habitant son diocèse. C'est exactement la situation personnelle des rédacteurs du *Journal des Débats*, de ceux du moins qui seraient baptisés. La seule différence entre eux et nous, c'est que nous voulons obéir et payer filialement à notre Archevêque tout ce que nous lui devons, tandis que peut-être les fidèles des *Débats* y mettraient moins de jalousie.

Mgr l'Archevêque est juge de la doctrine, inquisiteur de la foi pour son troupeau. Il a donc droit d'examen, de censure, de condamnation sur nos écrits imprimés et publiés dans le diocèse ; il peut en défendre la lecture, prononcer même l'excommunication contre nous. Il a aussi ce droit sur le *Journal des Débats* et sur les autres, sans excepter l'*Officiel*. L'*Officiel*, comme les autres, s'il était frappé de la sorte serait légalement frappé. Il pourrait appeler à Rome, et dans le même cas, nous aussi.

Nous nous trouverions imprudents et répréhensibles de contester, à Paris ou ailleurs, un acte de la puissance épiscopale, un mandement par exemple. Encore que cette contestation pût être permise dans une certaine mesure et même sembler nécessaire, c'est au moins un péril de scandale qu'il vaut mieux éviter. Les fils ne sont pas les juges du père, et il y a un « pasteur des brebis » aussi vigilant et prudent qu'infaillible.

Ce malheur nous est arrivé une fois par mégarde. Il s'agissait d'une question, suivant nous, purement littéraire. Nous fûmes immédiatement et sévèrement repris, exclus des communautés religieuses du diocèse dont nous avions, en ce seul point, critiqué le pasteur. La

mesure nous parut prompte et peut-être dure. Ce ne fut point l'avis du *Journal des Débats*, bien au contraire! Toutefois nous ne protestâmes point. La discipline pouvait se trouver enfreinte: l'autorité épiscopale doit veiller à ne pas se laisser diminuer, même par les mains les plus notoirement soumises.

Une autre fois il nous arriva de relever publiquement de grosses erreurs dans un livre en faveur duquel on avait surpris l'approbation de l'Ordinaire. L'examinateur du livre était un prêtre attaché au *Journal des Débats*. En ce temps-là, le *Journal des Débats* ne négligeait point ces appendices : à présent il s'adjoint des adhérents du pontife Quinet. Autre temps, autres dieux! — L'auteur du livre était une sorte d'herboriste universitaire, très-large sur la circulation des mauvais simples, l'examinateur ecclésiastique en avait laissé passer considérablement.

Néanmoins, on jugea que l'approbation épiscopale, quoique indûment proposée et donnée, devait couvrir l'ouvrage contre les censures de la presse religieuse; qu'il aurait fallu le dénoncer au tribunal de l'*Index*, non au public. Ainsi pensèrent ceux mêmes qui nous approuvaient au fond, et qui firent lever la sentence rendue contre l'*Univers*, à raison en partie de cette censure, non pas coupable, mais entachée pourtant d'irrévérence. On condamna le livre, on blâma le journal. Et cela encore était très-sage. Les fidèles ont plus besoin de donner l'exemple du respect envers l'autorité pastorale, que l'autorité pastorale n'a besoin de leurs avis, même quand ce sont de justes avis.

Ces leçons datent de loin. Nous n'en avons oublié que l'amertume, et nous tenons, sans entrer dans de plus

longs détails, que le premier devoir de la presse catholique est la soumission la plus respectueuse envers l'autorité.

Le respect doit suivre encore l'Évêque, même dans les choses qui ne sont plus du ministère sacré. Mais là cependant, il ne s'agit plus de soumission. Sans doute, un Évêque au Sénat est un sénateur particulièrement considérable, et un Évêque à l'Académie est un académicien qui mérite plus de révérence qu'un autre. Les opinions de l'Évêque sénateur sont réglées par une méditation probablement plus sévère des lois de la justice éternelle et des stricts devoirs de l'homme politique envers tout ordre, tout droit, toute vérité. En des matières beaucoup moins importantes, les opinions et les sentiments de l'Évêque académicien découlent encore de considérations sérieuses, élevées, épurées, consciencieuses; l'intérêt religieux n'en a pas été banni et n'y a pas été négligemment consulté. Mais enfin, au Sénat et à l'Académie, ce ne sont après tout que des opinions. Devant ces opinions, le fidèle reste libre. Non-seulement il n'est pas du tout tenu de s'y rendre, mais il peut encore y contredire.

C'est tout simplement ce que nous avons fait, dans la mesure la plus permise; c'est tout simplement ce que nous continuerons de faire lorsqu'il y aura lieu, sans que la très-sainte et très-libérale autorité épiscopale en soit et s'en trouve le moins du monde lésée. Et voilà tout simplement notre industrie pour nous tirer des piéges que nous tend cet espiègle *Journal des Débats*.

MESSIEURS LES BEAUX ATHÉES.

26 décembre 1867.

Il y a des messieurs, au nombre de quelques centaines, qui trouvent que MM. Jules Favre et Guéroult ont encore trop de sentiment chrétien, et qui se flattent pour leur compte d'être athées, mais avec piété, et matérialistes, mais avec esprit. Ils donnent leurs noms, nous avons eu la curiosité de les lire. Le plus illustre est M. le baron de Ponnat. Ses talents l'ont élevé au grade éminent de membre correspondant de la rédaction du *Phare de la Loire*.

Les autres jouissent d'une heureuse obscurité dans les lettres, dans les arts, dans le barreau, dans les métiers et dans la vie. Beaucoup d'étudiants, quelques paveurs, un charcutier.

M. le baron de Ponnat dernièrement, pour faire pièce aux catholiques, imagina d'emprunter de saint Thomas les moins pauvres objections que l'imbécillité de la raison croit pouvoir alléguer contre l'existence de Dieu. Il ne nomma point saint Thomas, et proposa les doutes comme de son crû. Quelqu'un lui rendit la pareille en répondant par les propres réfutations de saint Thomas. Le baron demeura coi. Il n'avait point supposé que saint

Thomas pût réfuter des arguments si forts, et il en était resté à la lecture des objections. Voilà sur quelle vaste et solide étude le baron se fait l'honneur d'être athée.

Mais tous n'ont pas pris tant de peines. Le gros des confrères pénètrent dans le temple par la vertu d'une contremarque ou d'un billet de faveur que leur a donné quelque passant.

Cependant il existe bien en France, présentement, certains athées de distinction. Les principaux se sont formés en couronne autour d'un autel d'Epicure, desservi par un vivandier de renom. Le banquet hebdomadaire ou bimensuel en réunit quinze à vingt, la plupart appartenant sinon aux sommités sociales, du moins à l'ordre élevé des salariés. On y voit des habits d'or, des traitements de trente mille francs. Une demi-douzaine environ font proprement de la prose ou des vers, et sur cette demi-douzaine, trois ne sont pas encore démodés. La table est rarement complète, parce que beaucoup sont cacochymes.

Un jour qu'ils se trouvèrent treize, plusieurs parurent inquiets : ils avaient l'œil éteint, la parole embarrassée, le rire était mou, l'appétit noyé d'une angoisse manifeste. Les autres, les plus jeunes, s'enquirent d'eux s'ils sentaient des courants d'air ? Rien ; tout était clos. Mais ils avaient froid et ils tournaient au lugubre. Enfin, l'un de ces sages avoua courageusement que « cela lui faisait quelque chose » de se voir treize à table ; car l'un des treize doit mourir dans l'année, — et l'on ne sait pas lequel ! Le vivandier prêta sa petite fille pour rompre l'enchantement. La belle humeur revint, le bel appétit avec la belle humeur, et Dieu vit beau jeu.

Mais ces athées de haut grade ne se commettent pas

avec la foule. Ils la regardent de haut, lui imposent généralement le « respect des cultes » et n'admettent comme athées sérieux que ceux qui dînent à vingt francs par tête et savent raisonner des dix parties du discours. Véritablement ils peuvent s'estimer plus athées, ayant quelques raisons apparentes de s'estimer plus ingrats.

C'est notre avis que l'athéisme est plutôt en baisse. La maladie générale de l'incrédulité offre peu de ces cas aigus. L'athéisme est une foi et même une foi robuste. Les volontaires du baron de Ponnat, ces étudiants, ces couvreurs, ces paveurs, ce charcutier ne manquent pas de fluide vénérant. Ils transportent à la matière le respect et l'adoration que la raison ordinaire offre naturellement à Dieu. Ce sont des gens qui, devant la *Transfiguration* ou devant la cathédrale de Paris ou en regardant les bancs placés dans un parc aux plus jolis endroits, admirent dévotement comme la matière sait s'ordonner d'une façon ingénieuse : et ces ouvrages leur paraissent d'autant plus beaux, qu'on ne peut aucunement, à leur avis, y soupçonner la pensée, la main, ni l'existence d'un ouvrier quelconque. Ainsi, le monde s'est créé tout seul ; ainsi, tout seul, un beau jour, le singe de M. Duruy s'est fait humanité.

Ces profonds théoriciens ont contre eux que généralement leur théorie paraît folle et qu'ils l'expriment en très-mauvais français. Mais ils n'en sont que plus fiers de se distinguer tant du vulgaire ; l'estime qu'ils prennent d'eux-mêmes les pousse peu à peu à reconnaître enfin l'existence d'un Dieu, qui est leur aimable et savante personne. Par là Gringalet et Jocrisse arrivent à la même conception et à la même satisfaction que leur

grand-père Spinosa, sans s'être donné l'ennui de lire son beau latin.

Ce qui n'empêche nullement qu'aujourd'hui même, tandis que nous écrivons ces lignes, plusieurs centaines de milliers d'habitants de Paris, de toute condition, de tout âge, de toute langue, en communion avec l'Église du Christ répandue sur la surface du globe, ne chantent au Dieu créateur : *Tui sunt cœli, et tua est terra : orbem terrarum et plenitudinem ejus tu fundasti : justitia et judicium præparatio sedis tuæ !* Les cieux t'appartiennent, la terre est à Toi ! Tout l'ordre de l'univers est ton ouvrage et tu l'as rempli de tout ce qu'il contient, et la sagesse et la justice sont les fondements de ton trône !

Ils sont donc à Paris environ quatre cents, pas tous également sûrs de leur fait, qui s'inscrivent en faux, — avec diverses orthographes — contre cette universelle et perp étuelle protestation du genre humain.

LE COMTE DARIUS PONIATOWSKI.

26 décembre 1867.

On nous annonce d'Hyères la mort de M. le comte Darius Poniatowski, d'une grande et illustre famille de l'Ukraine. C'était dans la force et la beauté du mot un homme de bien, et, pour dire davantage, un chrétien véritable. Il avait au suprême degré toute la noble fierté des grandes races et toute la charmante humilité d'un disciple de Jésus. Écarté des affaires par son état constant de maladie, il faisait largement l'aumône, se donnant au soin des pauvres avec un cœur aussi ardent que son esprit était élevé. Il avait, étant jeune, étudié la médecine; aussi longtemps que ses forces le permirent, il servit de ses mains ceux qu'il assistait de sa bourse. Ses compatriotes malheureux le comptaient au premier rang de leurs bienfaiteurs; mais sa charité ne s'arrêtait pas là, et il était vraiment le frère de tous ceux qu'il voyait souffrir. Son intelligence, très-belle et très-cultivée, l'aurait rendu remarquable partout; elle n'était toutefois qu'un charme secondaire dans le rayonnement de son ardente bonté. Sa vie, durant les dernières années, ne fut en quelque sorte qu'une agonie. Dans cet état même, à force de patience, de piété, de courage,

il savait encore se rendre aimable à ceux qui l'entouraient.

Il était de ces hommes rares qui sont joyeux dans la douleur, qui apparaissent grands dans les petites circonstances de la vie cachée. Il a souffert et il est mort au milieu de l'obscurité de ses vertus avec la constance sereine d'un héros exposé aux regards du monde. Mais par sa foi il avait sur lui bien plus que les regards du monde : il avait les regards de Dieu, et ses regards étaient sur Dieu. Perte irréparable, si ceux qui l'ont subie n'avaient appris de lui-même à reconnaître et à bénir en tout la volonté qui nous donne la vie et nous en assigne les chemins et les travaux.

UNE VIERGE DE RAPHAEL.

26 décembre 1867.

Un artiste romain publie une gravure de la *Belle Jardinière*, l'une des vierges de Raphaël, que nous avons au Musée du Louvre. Il est inutile de décrire ce chef-d'œuvre universellement admiré. Raphaël est le poète qui a créé et jeté dans le monde le plus de personnages vivants. On les connaît par leur nom, par leur attitude, par leur caractère ; on connaît le poème dont ils sont ou les épisodes ou le centre. Aucun héros, aucune scène d'Homère et de Virgile ne tiennent dans la mémoire publique une place égale à celle de ces créations inspirées que l'on appelle la *Madone de Saint-Sixte*, la *Vierge à la chaise*, la *Vierge au linge*, la *Vierge au poisson*, la *Belle Jardinière*, etc., etc. Ceux mêmes qui ne savent point les *lire* et qui n'en peuvent goûter tout le charme n'échappent pas à l'ascendant de leur merveilleuse beauté.

La *Jardinière* a notamment le privilége d'imposer l'exquise admiration du beau dans son ordre le plus délicat, même aux esprits les moins faits pour le comprendre ou qui ont eu le malheur de s'en détourner davantage. Elle ne caresse en rien le vulgaire, elle lui

expose une pensée dont il n'a pas l'intelligence et lui parle une langue qu'il n'entend pas. Quel rapport semble possible entre Raphaël et le public de M. Courbet? Et néanmoins, ce public-là aussi, qui se délecte à la vue de ces réalités répugnantes, s'arrêtera devant cette suavité, cette chasteté et cette majesté de l'idéal virginal et maternel. Le Beau s'impose comme le soleil : il condamne la fange à refléter un moment la pureté des cieux.

Il existe de nombreuses gravures de la *Jardinière*. Celle que nous donne ce romain, Perugini, prendra rang parmi les meilleures. Nous venons de la comparer au tableau. Elle a le mérite d'une grande exactitude et d'un effet charmant. On a vraiment sous les yeux la pensée du maître et quelque chose de la délicieuse harmonie dont il l'a revêtue. Raphaël a voulu exprimer, presque commenter cette profonde parole de l'Évangile, qui montre l'humble Jésus obéissant à Joseph et à Marie : *Et erat subditus illis*. L'enfant-Dieu parle tout à la fois avec la majesté d'un Dieu et la naïveté d'un enfant; c'est ce que Raphaël a exprimé par un geste et une attitude aussi simples qu'indescriptibles; et tandis que le fils de Zacharie et d'Élisabeth reçoit la parole du Maître en adorateur fervent, la divine Marie écoute avec l'attention d'une âme fidèle, mais en même temps avec la douce autorité d'une mère.

Voilà, en trois personnages, dans une seule scène, toute la période douce de l'Évangile et tout le poème de l'Église au berceau. Raphaël a posé ce groupe adorable au milieu d'un de ces paysages dont il a le secret, clairs et souriants comme une vision de l'Éden à l'heure fugitive de la première aurore. L'on croit que les maison-

nettes et les deux campaniles qu'il y a placés sont un souvenir de son cher pays d'Urbin. Un peintre nous disait : Il n'y a point de bêtes malfaisantes dans cette campagne, ni de reptiles sous ce gazon, ni d'impies dans ces demeures; l'imbécile blasphème n'a jamais traversé les sérénités de cette lumière !

Le nouvel interprète a surtout voulu rendre cette atmosphère raphaëlesque. Il y a réussi, plus peut-être que ses éminents devanciers. C'est le mérite de la gravure en taille-douce. Par là le burin n'est plus seulement un outil de copiste, il devient le digne compagnon, le parent du pinceau, dont il multiplie les merveilles, et il garde, dans l'art, une place que la lithographie, la photographie et les autres mécaniques à mal copier, basses inventions de ce temps, n'usurperont pas.

On dit que la photographie tuera la gravure : ce sera probablement l'un de ses crimes contre l'art qu'elle attaque doublement en débilitant ses chefs-d'œuvre et en propageant ses ignominies. Mais il faut d'abord qu'elle avilisse le goût public et favorise la lésine plus encore qu'elle n'a pu le faire. Espérons que d'autres inventions neutraliseront en partie les ravages du collodion. Déjà l'aciérage des planches permet de donner des estampes comme celles que nous annonçons à un prix très-réduit. Une photographie de même dimension coûterait à peine moins cher.

Le graveur romain nous a conté une anecdote qui intéressera nos lecteurs.

Il est élève de l'illustre école de gravure établie à Rome dans l'hospice de San-Michele. Lorsqu'il y faisait son apprentisage, comme orphelin, aux frais du trésor pontifical, le directeur général de l'établissement était

l'abbé Mastaï-Ferretti, qui, lui aussi, faisait ou complétait là un autre apprentissage, où il ne s'enrichissait pas, mais dont le monde devait recueillir les fruits.

Il y a quelques années, l'orphelin de San-Michele, devenu un artiste estimé, alla voir son ancien maître, devenu le Pape Pie IX. Il lui portait le dessin qu'il voulait graver. Pie IX le reconnut, l'accueillit avec bonté et même avec joie, lui parla de son enfance, lui rappela des circonstances que lui-même avait oubliées, loua son dessin, lui indiqua une correction aujourd'hui nécessaire, et enfin se trouva assez riche, c'est-à-dire assez généreux pour lui donner sur-le-champ un encouragement royal : *Sei cotento, cosi, figlio? Va bene!* Es-tu content comme cela, fils? C'est bien!

En sorte que cette belle gravure peut être appelée la *Vierge de Pie IX.*

FARCES DURUYTHIQUES

A MARSEILLE.

31 décembre 1867.

Un ami nous communique le prospectus-programme de l'*Association pour l'enseignement secondaire des filles*, formée à Marseille sous les patrons ordinaires. La pièce est curieuse par ses ressemblances de forme et de fond avec les séduisantes affiches des magasins de nouveautés ; le rédacteur semble avoir compris que c'était ici la même chose de placer de la « science, » ou de placer des popelines, des velours et des poults-de-soie grande largeur.

Mais ce que les affiches de la Nouveauté ne portent pas, c'est une petite note manuscrite tracée à l'angle gauche des exemplaires adressés aux maîtresses de pension : *Envoi du Recteur*.

L'encre est noire, l'écriture impérative.

L'administration de l'instruction publique a beau nous protester qu'elle se défend de peser sur personne ; cet envoi du rectorat ne laisse pas de donner au prospectus un certain caractère d'avertissement.

Quant à la forme, nous pensons qu'elle est due au professeur de littérature. Nous citons :

« En présence *des* progrès qui s'accomplissent dans notre système *d'*instruction publique, l'*état d'*infériorité *de* l'enseignement secon*daire des* filles est devenu un sujet *de* légitimes *préoccupations. Des* réclamations ont été faites *de* divers côtés, et *déjà, dans* plusieurs grandes villes, *des* associations *de* professeurs se sont formées pour répondre à l'*appel des familles* (!) et *relever* l'instruction *de* la femme *au niveau qu'elle doit atteindre.* »

Assurément, le *Coin de Rue* et la *Belle-Jardinière* n'emploieraient pas d'autres tournures pour lancer un taffetas nouveau, économique et brillant : « En présence des progrès qui s'accomplissent dans notre système de toilette générale, l'état d'infériorité des étoffes pour jeunes filles est devenu un sujet de légitimes préoccupations. Des réclamations ont été faites de divers côtés, et déjà dans plusieurs centres d'industrie, des établissements se sont formés pour répondre à l'appel des familles et relever la toilette de la femme démocratique au niveau qu'elle doit atteindre. »

C'est bien ainsi que la nouveauté rédige ses prospectus, et c'est ainsi que l'Université de France écrit le français.

Le rédacteur sort de ces trivialités parisiennes pour répéter, non sans enthousiasme, un passage naïf et fameux de la fameuse et naïve circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique. C'est justement celui qui a le plus indigné les catholiques, en leur montrant le dédain ingénu de M. Duruy pour la religion :

« L'instruction religieuse de la jeune fille *se poursuit* à *l'église* ou au *temple*, sous la direction des Ministres de son culte. Mais,

pour fortifier son *jugement* et son *intelligence,* pour apprendre à gouverner son *esprit* et se mettre en état de porter *avec un autre* le poids des devoirs et des responsabilités de la vie, sans sortir du rôle que la nature lui assigne, IL FAUT à la femme une instruction *forte et simple* qui offre au *sentiment religieux* l'appui d'un *sens droit,* et aux entraînements de l'imagination l'obstacle d'une *raison éclairée.* »

C'est-à-dire, tout bonnement, qu'aux yeux de M. Duruy l'instruction religieuse, soit de l'Église, soit du Temple, soit de la Synagogue, ne fortifie pas le jugement ni l'intelligence de la femme, ne lui apprend pas à gouverner son esprit ni son cœur, ne la met pas en état de mener la vie conjugale, n'affermit pas le « sentiment religieux, » n'éclaire pas la raison : en d'autres termes, n'est propre à rien. Les seuls professeurs de l'Université, par leur belle science, peuvent engager dans le droit chemin la catholique, la protestante, la juive, et toute femme assez riche pour se payer le trousseau de lumière que ces messieurs veulent bien confectionner et vendre au plus juste prix.

Assurément M. Duruy le dit comme il le pense, et personne ne doute de sa conviction ; mais personne non plus ne doute que, lorsqu'il parle du « sentiment religieux » et de « l'instruction religieuse, » il parle de ce qu'il n'a pas et de ce qu'il ne connaît pas ; et c'est pourquoi son idée et son langage éveillent tant de répulsions qu'il ne prévoyait pas.

Après cette opportune citation de la bulle universitaire, le prospectus reprend le style du *Coin de Rue.*

« Ces idées *si justes* devaient rencontrer à Marseille *la plus sympathique adhésion.*

« Les cours publics de Littérature et de Sciences, fondés dans

cette ville depuis quelques années, sont déjà fréquentés par un grand nombre de dames et de demoiselles. *Leur succès est une garantie pour l'œuvre qui va être entreprise.* »

Suivez le monde!... Il y manque le *rinforzando* de cuivre et de peau d'âne qui enlève la foule encore hésitante lorsque l'orateur des spectacles forains a jeté ses amorces ; mais la musique est suppléée par la liste composant « la société de professeurs appartenant aux « Facultés et au Lycée impérial qui s'est constituée « *sous le haut patronage* du Préfet et du Maire, avec l'ap- « probation de *Son Excellence* le Ministre de l'Instruction « publique. » Et « ces professeurs sont *suffisamment* con- « nus des familles pour qu'il *suffise* de citer leurs noms. « Ce sont... »

La raillerie de l'ordre alphabétique a voulu que le premier nom fût celui d'un prêtre. Il vient trop ostensiblement, tout de suite après l'expression sans fard des idées « si justes » de M. Duruy sur le néant intellectuel et moral de l'instruction religieuse, comme s'il le contresignait.

Suit le détail de l'organisation des cours.

« Les cours répartis en trois années (trousseau complet), chacune de deux trimestres, comprendront la Littérature ancienne et moderne, l'Histoire, la Géographie, les Mathématiques, les Sciences physiques et naturelles et le Dessin d'imitation. » Heureuses étudiantes! Dans le court espace de six trimestres, à trois leçons par semaine, chacune de deux heures (une heure pour les Lettres, une heure pour les Sciences), les voilà toutes *pic-mirandolisées*, savantes, fortes, judicieuses, et capables de *porter avec un autre le poids des responsabilités de la vie!* — « Le *règlement* a lieu par trimestre et

d'avance. Le prix de chaque inscription trimestrielle est fixé à 60 francs. »

Il est d'ailleurs entendu que « les devoirs écrits, bien que facultatifs, sont recommandés aux élèves qui veulent *sérieusement* s'instruire » en littérature ancienne et moderne, histoire, géographie, mathématiques, sciences physiques et naturelles et dessin d'imitation. Les devoirs « consisteront soit à résumer la leçon du profes- « seur, soit à traiter le sujet qu'il aura désigné. » Celles qui voudront s'en dispenser, dame ! elles risqueront par la suite de ne pas se placer aussi bien.

Du reste, les professeurs ne s'épargneront pas.

« Tous les devoirs remis seront régulièrement rendus, corrigés et annotés. En un mot, ce qui dominera dans cet enseignement *sera le caractère pratique*. »

Affaire exceptionnelle. — Histoire, littérature, sciences physiques, etc., etc., et dessin d'imitation, et tout cela *pratique*, et tout cela pour six fois 60 francs ! Et attendez, ce n'est pas tout, la *Maison* se sacrifie : « Une « diminution sera faite en faveur des mères qui inscri- « ront deux sœurs et des *maîtresses de pension* qui con- « duiront aux cours au moins cinq élèves ! ! ! » Qu'on se le dise !

Enfin, pour porter au comble l'allèchement des familles, le prospectus finit par « la répétition de l'enseignement pour la première année. » On y voit entre autres choses que M. le professeur*** traitera des « principaux écrivains de l'antiquité, » et M. le professeur*** « des principaux écrivains français. » Mais quels seront ces principaux antiques et ces principaux français, et s'ils seront examinés en totalité ou en partie, c'est ce

que la sollicitude des familles doit provisoirement ignorer; et elle doit ignorer aussi dans quel esprit il sera traité de l'histoire naturelle et du reste. « Ce qui dominera dans cet enseignement, c'est le caractère pratique, » en voilà bien assez !

Tout simplement les familles sont invitées à donner soixante francs (diminution pour celles qui livreront deux sœurs) et un blanc-seing.

Espérons de plus en plus pour la religion, pour les convenances, pour l'économie domestique, pour le repos du père et de la mère, pour le bon sens particulier de l'Étudiante et pour le bonheur de l'*Autre*, que tout cet effort de prospectus se terminera promptement par la suite que beaucoup de prospectus analogues ont promptement amenée :

« Fermeture pour cause de *faillite* SÉRIEUSE. »

C'est un de nos souhaits de bonne année.

APOLOGIE POUR LES PEUPLES SALES,

CONTRE UN VOLTAIRIEN NETTOYÉ. — BENOÎT LABRE ET VOLTAIRE.

5 janvier 1868.

M. de Pompery, voltairien sérieux, humanitaire enjoué, phalanstérien encore, si nous avons bonne mémoire, besogne solennellement, démocratiquement et gaiement dans l'*Opinion nationale*. L'autre jour, il y vengeait les peuples « propres », humiliés l'an passé, suivant lui, devant les peuples « sales », par l'auteur d'un livre intitulé : *Les Odeurs de Paris*. Ce livre, à ce qu'il paraît, promet l'empire aux peuples « sales ». Grande erreur et grande horreur ! dit M. de Pompery, avec une pompe riante.

Nous ne croyons pas que l'auteur des *Odeurs de Paris* se soit tant trompé. Mais d'abord remercions M. de Pompery et tâchons de lui rendre la politesse qu'il fait à ce livre en le nommant comme s'il vivait encore. Justement, vers l'époque des *Odeurs de Paris*, M. de Pompery a lui-même publié un volume, à dessein de décrotter Voltaire, dont il est l'admirateur honnête, c'est-à-dire nettoyé. Personne n'éprouva le besoin d'en

parler. Il mourut subitement, on l'enterra. Voilà notre dette payée.

Donc, l'auteur des *Odeurs de Paris* proclamerait la supériorité physique, militaire, politique et morale des peuples qui usent peu du savon et de l'eau de Cologne? C'est bien possible ; et M. de Pompery, qui s'en indigne, pourrait n'avoir pas compris ce qu'il lisait.

Autant qu'il nous souvienne, la thèse en question, soutenue par un artiste catholique, ami du pittoresque et de la liberté, contre un penseur libéral, ami de la police et de la symétrie, est un pur lieu commun, légèrement rajeuni par le tour littéraire. Elle revient à dire que les peuples rudes se soumettent les peuples amollis. C'est l'idée la plus reçue et la plus vérifiée. Seulement, les peuples les plus efféminés étant qualifiés peuples *propres*, et les peuples rudes, au contraire, peuples *sales*, ces épithètes ont dérouté la raison de M. de Pompery. A qui la faute? M. de Pompery dira qu'un écrivain doit se faire entendre, l'auteur dira qu'un critique ne doit pas se méprendre.

L'histoire dépose en faveur des barbares contre les civilisés. Dès que les barbares ont appris à se battre, ils sont les plus forts. Dès que les barbares s'amollissent et se donnent les aises de la civilisation, ils sont à leur tour battus, soit par des étrangers qui surviennent, soit par les classes inférieures beaucoup moins parfumées qui surgissent de leur propre sein. Il y en a toutes sortes d'exemples en tous sens. Les soldats d'Alexandre prenaient moins soin de leur barbe que ceux de Darius; l'armée d'Annibal périt à Capoue pour s'être trop lavée; Rome sombra dans les bains et dans les cirques, Constantinople dans les bains et dans les écoles, Stamboul

succombe asphyxié par les pastilles du sérail ; les charmantes splendeurs du règne monarchique-pompadour, la poudre, les dentelles, les broderies, les grâces voltairiennes ne tinrent pas contre la rudesse des *sans-culottes*. *Démocratie*, pas plus que *sans-culottisme*, n'est synonyme de propreté.

Mais laissons un débat sans intérêt. Nous ne publions pas l'*Univers* pour interpréter les *Odeurs de Paris*, et nous n'avons nul souci de l'opinion que M. de Pompery peut s'être formée de cette satire. *Abeat quo libuerit!*

Il y a un autre point où l'esprit de notre adversaire se dérègle davantage.

D'une ironie qu'il n'entend pas ou qu'il feint de ne pas entendre, il tire cette conclusion voltairienne et excessive : que la religion catholique frappe d'anathème la propreté corporelle. En preuve, il cite le bienheureux Benoît Labre, scandale de la raison humanitaire.

Si tel est l'obstacle qui l'éloigne de l'Église et qui retient dans l'incrédulité les lecteurs proprets de l'*Opinion nationale*, nous pouvons leur ôter cette pierre d'achoppement. Saint Augustin appelle la propreté une demi-vertu, et l'Église, en béatifiant Benoît Labre, dont la pénitence supportait la vermine, n'a pas décanonisé sainte Thérèse, qui se plaisait au linge blanc. La propreté ne reluit nulle part autant que dans la pauvreté des monastères, et il n'y a point de péché, même pour un moine, à prendre un bain, même le dimanche. M. de Pompery commence-t-il à se rassurer?

Disons plus : ce serait au moins une faute contre la charité de se rendre incommode aux autres dans la vie commune par trop de négligence envers soi-même.

Sans doute, il faut d'abord épargner au prochain les torts considérables que lui inflige l'infection de l'âme, qui est le péché, ne le point scandaliser, ne le point piller, ne le point opprimer, ne le point corrompre; mais il n'est pas superflu de lui épargner aussi de moindres désagréments. Donc, le christianisme est sociable, encore que sa sévère discipline proscrive les mollesses de la vie et déconseille l'abus des onguents de senteur, en quoi, d'ailleurs, elle suit la sagesse païenne.

Mais Benoît Labre! dira M. de Pompery. Est-ce que dans la personne de Benoît Labre, l'Église n'a pas canonisé le défaut d'incommoder le prochain? M. de Pompery fera bien de prendre garde à cet argument.

Benoît Labre, vivant solitaire, couchant dans les écuries, dans les ruines et dans les galetas, ne fréquentant que des pauvres aussi négligés que lui, quoique par un autre principe, et leur partageant les aumônes qu'il avait reçues, n'incommodait personne habituellement.

Ceux à qui ses haillons inspiraient de la répugnance étaient parfaitement libres de détourner leurs regards et leurs pas. Le démocrate M. de Pompery conteste-t-il aux gens la liberté de porter des haillons? Aurait-il fait emprisonner Chodruc et Gustave Planche? Il devrait alors interdire beaucoup d'autres choses! Nous le prions d'observer que Benoît Labre ne montait pas dans les omnibus: qu'on ne le rencontrait jamais ivre, jamais arrogant; qu'il ne faisait pas imprimer; qu'il ne prenait pas les gens au collet, les interpellant par leur nom sur les places publiques pour les forcer d'écouter des injures, des grossièretés, des obscénités et des blasphèmes.

Les délicats dont il blessait la vue étaient rares, Quan-

lité de témoins ont attesté que la multitude éprouvait comme un éblouissement de la beauté morale qui rayonnait de son visage et faisait resplendir ses haillons. On reconnaissait le pénitent, le pauvre, l'ami du Christ. Pour beaucoup cette splendeur fut une lumière de Dieu ; elle les tira des délices mondaines, des ambitions, des avarices, des voluptés, de toutes les infections par lesquelles l'homme se perd et nuit aux autres. Telle fut la mission particulière de Benoît Labre, en un temps particulièrement dévoré de mollesse et de luxure. Sa vermine prêchait contre une autre vermine qui rongeait le monde, et que Voltaire, qui en était lui-même, adorait de l'adoration qu'il se rendait à lui-même.

Nous ignorons comme le reste des hommes, par quels moyens M. de Pompery a essayé de désinfecter Voltaire; l'opération est demeurée secrète; elle est et sera toujours à recommencer. Voltaire, après toutes les lessives et dans toutes les auréoles, restera ce qu'il fut, le contraire d'un homme de bien.

C'était, de sa personne, un seigneur fort pommadé. Il étalait le faste des habits et des équipages ; il apparaissait aux Parisiens en carrosse d'azur semé d'étoiles d'or, se morguant de richesses, comme cet autre charlatan, Rousseau de Genève, « né de la la chienne d'Erostrate et du chien de Diogène, » se morguait de gueuserie. Jolie paire de sages ! Du reste, dans son carrosse et dans sa gloire, le gentilhomme Voltaire, tout imbibé d'eaux de senteur, était cruellement infecté de l'esprit de lésine, de l'esprit de vanité, de l'esprit de mensonge, de l'esprit de rancune, de l'esprit de luxure, de tous les esprits qui constituent parfaitement ce que l'on appelle « un vilain monsieur. »

Certes ! Benoît Labre, avec ses haillons et ses poux, était moins incommode à rencontrer. Demandez à Fréron, à La Beaumelle, à Maupertuis, à Desfontaines, au président De Brosses, à Jean-Jacques, à cent autres ! Et lui-même, Voltaire, si souvent repris, éconduit, berné, pillé, battu et le reste, et pas content, se fût mieux trouvé de rencontrer Benoît Labre que la plupart de ses adversaires, de ses thuriféraires, de ses patrons et de ses maîtresses qui le firent étouffer de colère pendant soixante bonnes années.

Car la pénitence volontaire et couronnée de Benoît Labre fut douce, auprès des pénitences forcées et superflues de monsieur de l'Empirée. Le mondain vêtu de dentelles et de velours, se sentit bien autrement mordu que le mendiant couvert de vermine. Quelle paix dans le cœur du pouilleux, quels ravissements dans son âme pleine des attentes et des visions du ciel ! Quels troubles honteux, quelles peurs basses, quelles angoisses et quelles rages poussées jusqu'au délire dans le cœur et dans l'âme du poète-dictateur organisant la claque ou rugissant sous la pointe du sifflet !

Supposons que Benoît Labre eût prévu les mépris de M. de Pompery : en quoi la sérénité de son âme en eût-elle été atteinte ? Voltaire eût pâli devant la plume des *Figarotins*. Mais si l'on veut se représenter matériellement le contraste des deux hommes et des deux destinées, qu'on se figure Benoît Labre à Lorette, où il reçoit le baiser du Christ, et Voltaire à Postdam, où il reçoit les sarcasmes, les affronts et finalement le congé de Frédéric, son dieu du moment. Les voilà l'un et l'autre tout entiers en un seul trait : Labre, soulevé de terre par le feu de son cœur, transfiguré, rayonnant,

accueilli dans le sanctuaire comme un fils glorieux qui vient à la maison paternelle ; Voltaire, expulsé du tripot le plus scandaleux qu'il y eût alors au monde, non à titre d'honnête homme, mais à titre de trop mauvais garnement et de trop vile espèce même pour ce lieu-là !

Comparons un moment les œuvres. Pour Labre, ce sera bientôt fait : il évangélisa, c'est tout dire, et ce seul mot le rattache à tout ce qui a paru de plus utile, de plus auguste parmi les hommes ; il fut un imitateur et un coopérateur du Christ, un ouvrier de la paix, de l'amour, de la lumière. Il évangélisa toute sa vie, prêchant la face de l'évangile dont le siècle avait surtout besoin : pauvreté, renoncement, humilité, vigueur de la pénitence, dédain des délices qui tuaient les âmes, mépris de cette chair qui, à force de mollesse, devenait une gangrène qu'il faudrait livrer au couteau. Sa mission dura quinze ans.

Durant quinze années, il reprit ainsi les vices sans offenser les vicieux. Eloquent par son seul silence et son seul aspect, doux à l'injure lorsque par hasard elle lui était adressée, craignant et fuyant la louange qui venait à lui de toutes parts, consolant les pauvres en leur montrant le prix et la gloire de la pauvreté, et en les assistant de son nécessaire. Lorsqu'il mourut, à trente-sept ans, de consomption, suivant M. de Pompery, de la véhémence de son amour pour Dieu, selon d'autres qui s'y connaissent davantage, Rome entière cria : Le saint est mort ! Et ceux à qui le genre particulier de ses austérités avait inspiré de la répugnance, vinrent avec la foule lui baiser les pieds sur le grabat où s'étaient exhalés sa dernière prière et son dernier soupir.

A quelque place que l'on prenne quinze années de la vie de Voltaire, on le trouve dans les scandales, dans les querelles, dans les haines, dans les fureurs, dans les mensonges surtout et dans les impudicités. Il entame et poursuit avec frénésie quelque livre à faire courir sous le manteau; il est toujours sans ami, jamais sans complices; il conspire toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose, parfois contre sa patrie, souvent contre ses complices de la veille, souvent contre la justice, toujours pour sa vanité et ses vengeances; il outrage et viole toujours quelque pudeur; il travaille toujours à ce poème impur, résumé de toute sa pensée et de toute sa passion, œuvre et crime et cloaque de toute sa vie.

Et l'on est propre, et l'on parle avec de beaux dégoûts des haillons et des poux de Benoît Labre! Voltaire a laissé d'autres haillons, et d'autres poux dans ces haillons que l'on secoue perpétuellement sur le monde!

Léguant au genre humain ce bel héritage, il mourut à quatre-vingts ans, surmené et brûlé par des joies d'histrion, enragé comme toujours, hurlant, blasphémant, souillé, épouvantable. On en a des procès-verbaux qui font frémir. Qui s'approcha pour lui baiser les pieds? La loi du pays chrétien qu'il avait insultée sans relâche, lui refusait la sépulture des chrétiens. Elle se fit respecter de son cadavre.

On farda cette dépouille horrible, on la roula dans un habit, et quelqu'un l'emporta de nuit, en hâte, et la glissa dans un sépulcre escroqué. Le pauvre du Christ, entouré d'encens et de lumières, précédé de la croix, escorté des chants de l'Eglise et des bénédictions du

peuple qui le priait déjà, entra magnifiquement au lieu de son repos, dans la terre sainte qui devait bientôt, par un solennel jugement de l'Église, le restituer aux autels.

Lorsque la Révolution exhuma Voltaire, ce fut à l'outrage de Dieu et des hommes. Au milieu d'un clinquant stupide, avec des vociférations, ils le traînèrent dans une église polluée, afin que la putréfaction de sa chair fît à Geneviève l'injure que la putréfaction de son esprit avait faite à Jeanne, et qu'il eût la gloire d'insulter la France au baptême comme il avait insulté la France au combat. On avait gardé son cœur. Il y a quelque temps, le dernier dépositaire de ce cœur cherchait à le placer : ce fut à qui n'en voudrait pas, et M. Havin n'offrit point de lui donner un reliquaire d'or. On finit par le fourrer dans une bibliothèque. Autour des ossements du pauvre Benoît, déjà germent des temples.

Qui donc triomphe aujourd'hui, qui s'élève radieux et pur aux yeux de la conscience humaine, ou l'humble mendiant de saintes ignominies, ou l'orgueilleux mendiant d'ignoble argent et d'ignoble gloire?

Bâtissez un monument à Voltaire excommunié par l'Église, et raillez le pouilleux que l'Église a canonisé : vous ne ferez pas le monument de Voltaire si haut qu'un jour le clocher de saint Benoît Labre, ne le domine et ne l'écrase. Allez! prenez de la peine, aiguisez votre esprit : ce que l'Église retranche est mort, et ce qu'elle bénit est vivant. Benoît Labre sera invoqué par des peuples qui ne prononceront jamais le nom de Voltaire, et parmi ceux qui sauront ces deux noms et qui connaîtront ces deux hommes, ce partage de la vie et de la

mort, de la vraie gloire et de la vraie ignominie, sera stable dans le temps comme dans l'éternité [1].

[1] Depuis que ces pages sont écrites, l'un des collaborateurs de l'*Univers*, M. Léon Aubineau, a publié une *Vie de saint Benoît Labre*. C'est un fort beau travail, d'un style ferme, ample et très-élégant. Ce siècle a vu paraître fort peu d'aussi belles études. Il est à remarquer que les journaux hostiles en ont très-peu parlé, ce qui ne l'a pas empêché de parvenir rapidement à sa troisième édition.

UN ÉVÊQUE POUILLEUX [1].

9 janvier 1868.

Dans une réunion d'intimes, convoqués pour honorer un Évêque missionnaire, on parlait du bienheureux Benoît Labre et de sa pénitence. Quelqu'un qui a bien étudié cette vie extraordinaire, en citait divers traits, capables d'étonner même des auditeurs familiers avec l'histoire des saints. Une autre personne témoigna de la surprise et demanda : A quoi cela est-il bon? L'Évêque, homme de grande figure, prit la parole. Son discours nous frappa. Nous voulons essayer de le redire, afin d'inspirer à M. de Pompery et à d'autres, sinon le goût, du moins l'intelligence et le respect d'une certaine austérité. Lorsque l'on se donne le mérite de travailler pour s'approcher de la pensée, il faut s'abstenir d'injurier ce que d'autres vénèrent, en fût-on instinctivement choqué. S'il suffit d'être choqué d'une chose pour la réputer digne de mépris, il n'y a point de vérité en ce monde qui ne doive périr sous le ricanement des ignorants et sous le piétinement des brutes.

[1] Mgr Grandin, des Oblats de Marie Immaculée, présentement évêque de Saint-Albert en Canada.

L'Évêque missionnaire, demi-souriant, demi-sérieux, parla à peu près en ces termes :

J'avoue que je vis habituellement dans la condition matérielle où voulut rester le bienheureux Labre, et même dans une condition pire. Je le fais sans aucune sensualité, mais je le fais de bonne volonté, je sais « à quoi cela est bon. »

Mon diocèse, plus grand que la France, est situé dans les extrêmes régions du pôle nord. Nous avons sept ou huit mois de neiges et de glaces, un mois de boues et de marécages ; la moitié du reste, des poussières. J'ai passé de nombreuses nuits dehors, par 45 degrés de froid. J'aime mieux 45 degrés sans vent que 25 avec du vent : j'ai voyagé des mois entiers dans les neiges, sur les lacs gelés, perdant ma route quand ce terrible vent nous fouettait de ses âpres tourbillons.

Je couche sur la terre nue, je ne mange pas de pain, je ne bois pas de vin ; je me nourris de poisson séché ou gelé, ordinairement arrosé de neige fondue, peu limpide. En voyage, nous vivons d'une poudre de viande sèche roulée dans le suif. Je n'y suis pas habitué après quinze ans. Tout cela ce n'est rien encore.

Il faut coucher en compagnie ! Lorsqu'il s'agit de passer la nuit sur un lit de glace, sous un édredon de neige, les rudes vêtements de cuir, les peaux de bêtes n'entretiennent pas la chaleur nécessaire pour dormir. On se met en tas sous les couvertures. J'ai un sauvage à ma droite, un sauvage à ma gauche, et parfois il faut introduire aussi dans ce lit les chiens qui traînent les bagages.

Or, rien n'égale la malpropreté des sauvages. Elle n'est pas seulement hideuse et infecte, elle est souvent

infâme. Les Européens leur ont communiqué des vermines qu'ignorait leur barbarie. Dans ces cas-là, je me contente de mes chiens. Mais si les sauvages n'ont que des poux, je les prends — et je prends aussi leurs poux. Oui, toujours, à la fin d'une course apostolique, j'ai des poux. En vérité, messieurs, je ne crois pas que personne s'astreigne à nourrir des poux uniquement par plaisir! Quant à moi, je m'en débarrasse sitôt que je peux. J'ose ajouter que mes sauvages eux-mêmes, quoique moins importunés, s'en séparaient volontiers.

Je rapporte donc des poux, et en quantité, et sans aucune satisfaction d'en avoir, veuillez le croire. Néanmoins, dès qu'il faut repartir, je repars. Je me trouverais fou de ne pas repartir, je me trouverais coupable de rester dans ma station.

Ma station n'est pas un lieu de délices. J'y suis maçon, charpentier, pêcheur, tailleur, garde-malade, maître d'école, etc., etc. J'y ai des nuits d'un mois; j'y suis moqué fréquemment, car mes sauvages, grands orateurs et très-puristes, trouvent que je ne parle pas leurs dialectes avec l'élégante correction qu'il faudrait... Bref, mille ennuis me rencontrent là. J'y ai même des bourgeois, des européens qui font le commerce des pelleteries : négociants, hérétiques, ennemis de nature, habiles à me donner des soucis les plus amers pour mon cœur. Ce n'est pas tout : mes nombreux métiers, mes visiteurs, le genre d'installation imposé par le climat, notre misère, en éloignent les parfaites délices de la propreté. Mais enfin, je n'y ai point de poux... c'est-à-dire, je n'en ai pas tant à la fois, ni si longtemps. Je repars néanmoins, comme je vous le disais; j'attends avec impatience le moment de repartir.

Et je ne saurais le déguiser, Messieurs : certainement je me plairais ici. Voilà un bon feu, nous quittons une bonne table, la soupe était excellente ; elle m'a rappelé la soupe de mon pays manceau. — Que de fois je n'ai pu me défendre de désirer une bonne soupe de mon pays ! — Enfin, vous êtes chrétiens, mes amis et mes frères, et votre hospitalité m'est très-douce. Toutefois, je voudrais être loin ; je voudrais être dans mon désert de glace, sous mes couvertures de neige, à jeun depuis la veille, couché entre mes chiens et mes sauvages pouilleux.

C'est que je n'ignore pas à quoi ma vie de là-bas est bonne.

Dans cette nuit, je porte la lumière ; dans ces glaces, je porte l'amour ; dans cette mort, je porte la vie.

J'ai là-bas des sauvages chrétiens et des sauvages païens. Les chrétiens sont de bons chrétiens, grâces soient rendues à Dieu Rédempteur ! Ils ont de la foi, ils obéissent à l'Église. Ils reçoivent les sacrements et ils gardent les commandements. J'ai la ferme espérance que la plupart seront sauvés. En attendant, ils pratiquent des vertus supérieures à leur état de société misérable, et par là, beaucoup de peines leur sont diminuées ou ôtées. Même, quelques-uns des vrais bienfaits de la civilisation pénètrent jusqu'à eux. Les femmes sortent de leur abjection effrayante et acceptée, les vieillards et les enfants trouvent un appui, la famille se fonde. Je vous l'ai dit, ce sont des chrétiens. J'arrive parmi eux les mains pleines des présents du roi Christ. J'apporte le baptême, la pénitence, le mariage ; j'apporte l'Eucharistie ; j'apporte le saint courage de la vie et la sainte grâce de la mort ; j'apporte la bénédiction sur le

berceau et la prière sur la tombe ; j'apporte la vérité, la charité, la consolation, l'espérance, l'honneur.

Ce sauvage, cette bête moins estimée du trafiquant européen que la bête qu'il lui fait tuer pour en avoir la peau, cette chair vile et cette âme avilie, je les dessouille, et j'en fais des vases d'honneur où je verse Dieu. Oui, je fais cela, j'ai ce bonheur tous les jours ! De ma main encore tachée des boues de la route, je rouvre à ces exclus les rangs de la famille humaine ; je prends ces morts, je les restitue à la vie éternelle, je leur rends le service et la gloire qui sont dus aux enfants de Dieu. Si l'un d'eux m'appelle à deux ou trois journées de chemin, j'y cours, j'entre en rampant sous sa hutte, je m'agenouille à son chevet de terre, je sacre avec l'huile sainte pour la résurrection ses membres que la mort va roidir ; je dis : *Sors de ce monde, âme chrétienne!* Et je bénis avec ivresse mon grand Dieu de miséricorde et de bonté qui a daigné me faire venir de si loin, afin que ce pauvre sauvage pût mourir en paix et mourir pour la résurrection.

Chez les païens, je vais offrir ce que les chrétiens demandent. Je livre combat non plus seulement au péché, mais à l'erreur. Ce n'est pas si peu de chose que l'on croirait. Il y a là des ergoteurs qui ne le cèdent pas aux vôtres. Les *Pieds-Noirs*, les *Sauteux*, les *Loucheux*, les *Plats-Côtés-de-Chien*, divers autres de ces gentils, ont une religion très philosophique et très rationnelle. Point de culte, point de sacerdoce, à peine quelques mystères, — presque rien que des idées toutes simples.

Les *Plats-Côtés-de-Chien* ont la vanité de descendre d'un grand chien, comme plusieurs de vos savants, à ce que j'ai appris, ont l'humilité de remonter à un grand

singe; mais ce point n'engage nos sauvages qu'à se défendre tant qu'ils peuvent d'être les créatures de Dieu, toujours comme vos savants. Ils croient à deux principes, et leur rendent quelques discrets hommages, surtout au mauvais, dont ils ont peur. Avec cela, on fait en sécurité de conscience tout ce que l'on peut. On vole, on pille, on répudie sa femme, on abandonne père et enfant, on tue, on se venge, on boit de l'eau-de-vie; il en faudrait dire trop long !

Néanmoins, cette simplicité de croyances ne triomphe pas de certaines faiblesses inhérentes à l'esprit humain. Lorsque de grandes calamités les éprouvent, ou lorsque des malheurs particuliers les poursuivent, ces libres-penseurs deviennent très-pénitents. Les uns se coupent une ou plusieurs phalanges des doigts de la main; d'autres entretiennent des charbons ardents sur leur poitrine nue; d'autres se passent une courroie dans les chairs, l'accrochent à une branche et s'abandonnent à leur poids jusqu'à ce que la courroie ou la chair ait cédé. Ils ont aussi la confession publique. La confession et la pénitence faites, ils reprennent leur vie antérieure.

Qui leur a ainsi enseigné le dogme de l'expiation, et cette manière de le pratiquer? Ce n'est point nous, la coutume est ancienne. Nous travaillons à la déraciner, et nous n'en venons pas tout de suite à bout. Ah ! Messieurs, voilà les peuples endormis dans la mort ! En Europe, vous ne savez pas ce que c'est. Vous ne voyez guère que les endormis dans le péché. On ne calcule pas tout ce que le christianisme entretient encore de raison, d'humanité, de douceur envers le prochain, de vertus particulières et publiques, même en ceux qui l'ont le plus criminellement abjuré. Vous n'ima-

ginez pas cette dureté, ce mépris, cette folie absolue et abominable de l'homme sans Dieu envers son prochain et envers lui-même. Il y a cependant quelque chose de plus mauvais, de plus pervers que le sauvage : c'est le renégat transplanté dans ce noir milieu de la sauvagerie. Cela, c'est l'impiété radicale, c'est le démon. Le sauvage n'est que le sujet naturel et la victime du démon.

Or, Messieurs, le missionnaire qui se met en route pour pénétrer dans cet enfer visible, pour en arracher ces pauvres âmes, pour les soustraire à ces malédictions, à ces tortures, à cet esclavage qu'ils font peser les uns sur les autres, pour dissoudre ces glaces d'éternelle infamie où ils sont liés tout vivants, l'homme, dis-je, qui va là porter le Christ et les dons du Christ, croyez-vous qu'il ne fasse pas une chose qui soit et qu'il connaisse bonne? Le croyez-vous bien tenté de compter ses pas et ses privations, et les gênes de toute sorte, et la vermine enfin qui va s'attacher à lui? Il prend la vermine comme le reste de son attirail de voyage, puisqu'il n'arrivera qu'à cette condition. Cette vermine pourra pulluler sur sa chair : elle ne rongera pas la joie de son âme ni les trésors qu'il vient répandre ; et il l'entretiendrait avec un soin jaloux, comme une souffrance de plus, s'il pensait que cette souffrance, ajoutée aux autres, attirera la bénédiction de Dieu sur son labeur.

En vérité, lorsque le missionnaire baptisera, lorsqu'il ressuscitera tout ce misérable peuple, il s'inquiétera peu s'il a des poux!

Et s'il n'obtient pas ce triomphe que Dieu peut réserver à d'autres, c'est assez pour sa gloire, pour sa joie et pour sa récompense de l'avoir préparé.

Je parle de joie et de récompense immédiate, dès ce monde. Cet homme si misérable, si chargé, « la balayure du monde » aux yeux des trafiquants qui sifflent sa folie, et souvent aux yeux des sauvages qui méprisent sa faiblesse corporelle, sa pauvreté et son langage, et qui sont lents à comprendre son amour; cet homme est déjà dans la grandeur, puisqu'il fait l'œuvre de Dieu, et déjà dans la récompense, puisque ses travaux entretiennent en son cœur la présence de Dieu.

Eh bien, l'un de vous l'a dit avec raison : Benoît Labre fut un missionnaire, un envoyé de la miséricorde de Dieu envers une civilisation qui ne différait pas autant qu'il semble des barbaries où nous nous engageons. Pour accomplir sa mission, animé d'un grand amour, il se tailla lui-même les croix que nous trouvons toutes faites. C'est là son mérite, et il marcha vers son but comme il y fallait marcher.

Dans presque toutes nos missions, nous rencontrons des hommes d'Europe qui mènent matériellement la même vie à peu près que nous; ils subissent les mêmes privations, les mêmes gênes, sans excepter la vermine, et ils n'ont pas les mêmes consolations. Nous, nous célébrons la messe, nous avons la présence réelle du Dieu vivant; eux, ils ne sont soutenus que par l'espérance du gain. Voilà sans doute une véritable et basse folie : écorcher des poux afin d'en tirer de l'or! Cependant, lorsqu'ils ont fait fortune, on les loue, on admire leur persévérance, eussent-ils, par les fatigues et par l'eau-de-vie, procuré la ruine et la mort d'autant de sauvages que nous en avons baptisés.

S'il ne s'agit que de faire fortune, quand nous mourons au travail, nous avons fait fortune aussi, et plus solide-

ment et moins onéreusement pour les pauvres. Quand Benoît Labre traînait ses haillons qui prêchaient la pénitence et qui étaient écoutés; quand il donnait au travail de la prière les instants que d'autres consacrent à l'oisiveté, à la débauche, au plaisir, ou même au repos légitime, il faisait fortune, et certes une fortune brillante. A qui cette fortune a-t-elle imposé le moindre sacrifice non volontaire, infligé la moindre douleur honteuse et inféconde? Beaucoup d'âmes ont trouvé la paix en ce monde et sont montées à la lumière éternelle par la vertu des prières et des exemples de ce mendiant!

On le traite encore de fainéant. Je suis donc un fainéant, moi! Je voudrais savoir ce qu'ils font, ceux qui parlent ainsi, et ce qu'ils donnent au genre humain du fruit de leurs œuvres? Toutes les langues ont une expression qui signifie ce que nous entendons par le travail de la souffrance, et dans notre langue à nous, c'est le même mot que *labor* et *dolor;* mais la douleur est précisément le grand travail, le travail fécond, et la pénitence est par-dessus tout la grande et la féconde douleur. Pourquoi donc la pénitence volontaire et de surcroît offerte pour d'autres, la pénitence qui se rapproche de celle de l'homme-Dieu, n'aurait-elle pas au moins les mérites du travail, de la douleur et de la pénitence imposés? Fainéant, l'ouvrier de jour et de nuit qui travaille pour le salut de tous, le portefaix de la misère publique! Je vous assure, Messieurs, que ces dérèglements du langage me semblent bien voisins de la barbarie, et j'ai peine à croire que ceux qui s'y abandonnent puissent voyager loin dans le pays des idées.

Ainsi, à peu près, parla cet Évêque de sauvages. En

l'écoutant, nous nous disions deux choses : premièrement que l'Église catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes ; secondement, que ces hommes que fait l'Église catholique ne seront pas de sitôt, Dieu merci, supplantés par ceux que font les hérésies. Ceux qui méprisent les délices matérielles seront plus forts que ceux qui les cultivent, iront plus loin, dureront plus longtemps. Ils sont même plus séduisants : ils touchent des cordes de l'âme plus élevées, plus vibrantes ; ce sont eux qui éveillent les pensées victorieuses et qui allument les flammes triomphantes.

L'Évêque nous disait aussi dans le cours de la conversation : « Ma mission n'est pas poétique ; la prose, une horrible prose y abonde, comme vous voyez. Je n'ai pas le martyre à promettre ; mais je promets des fatigues sans relâche, des neiges sans limites, des nuits prolongées, des marais, des fanges, enfin des poux ; et avec ces petits moyens, je trouve encore des hommes et même des femmes. Oui, j'ai des sœurs là-bas, et si j'étais assez riche pour les emmener et les établir, j'en aurais autant que je voudrais. »

Donc, si Fourier, ce Mahomet de cuisine, et les autres révélateurs du temps, qui tous plus ou moins tiennent de lui, pouvaient parvenir à faire de l'Europe le mauvais lieu qu'ils ont rêvé, la religion catholique y entretiendrait encore un élément de force avec lequel un beau jour elle nettoierait l'ignoble harem ; et si toute ressource était perdue, alors elle porterait ailleurs la virilité humaine, et une poignée de ses robustes enfants, peut-être fort négligés dans leur toilette, viendrait subjuguer l'Europe, comme aujourd'hui une poignée d'Européens subjugue le monde oriental.

Ce fut le destin de Rome devant les Barbares. Rome avait été très savante et très recherchée en parfumerie. Dans le grand cirque, quand le sang des hommes mêlé à celui des bêtes avait imbibé la terre, on faisait tomber des pluies de parfums qui éteignaient la fade et âcre odeur du sang. Les Barbares vinrent, effroyablement sales et grossiers : ils vidèrent le cirque et la ville ; et sans le christianisme, ils vidaient l'empire, et la mort vidait le monde.

Qui sait si le pauvre Benoît, tout peu clerc qu'il était, n'y pensait pas dans ces nuits du Colysée, qu'il vouait au travail de la prière, élevant ses mains vers Dieu, pour que le monde, puni de ses mollesses par la terreur, ne fût pas destitué de la vigueur des pauvres et des martyrs !

COMMENT ON DEVIENT ATHÉE.

CONFESSION ET THÉORIE DE M. F. SARCEY. UN INTÉRIEUR DE L'UNIVERSITÉ.

---

11 janvier 1868.

M. Francisque Sarcey, rédacteur de l'*Époque*, veut bien apprendre à ses lecteurs comment il est devenu matérialiste et athée.

C'est une chose simple, selon lui, et d'une facilité extrême; il suffit de lire un bouquin d'Allemagne, traduit en très-mauvais français.

Certainement M. Sarcey ne manque pas de raisons pour croire que ce n'est rien de lire du mauvais français, et que ses lecteurs particulièrement y sont faits. Cependant leur nombre restreint donnerait à penser qu'il n'est pas aussi aisé de lire le mauvais français que de l'écrire.

Mal écrire le français est une qualité que M. Sarcey ne se connaît pas : il la possède néanmoins remarquablement. A une lourdeur quasi incomparable, il ajoute une incorrection presque rare. Cette aptitude à écrire mal dénote une aptitude égale à mal penser. Comment

discerner entre les idées si l'on ne discerne pas entre les mots? Nous comprenons bien que M. Sarcey soit ou se croie matérialiste et athée. Tout mauvais écrivain doit arriver là plus vite qu'un autre. Le matérialisme est un fond où le tire son propre poids. Dès qu'il y touche, il ne lui faut plus qu'un peu de vanité, un peu de grosse logique, ou même le simple dessein de faire l'agréable, tentation ordinaire des lourdauds, et il se déclare bravement athée. Ce qu'il en est, Dieu le sait. Nous croyons la plupart de ces pauvres diables bien loin de l'abîme où ils prétendent barbotter. Dieu fera grande miséricorde à leur petit esprit. La justice divine n'écarte pas la circonstance atténuante.

Les dons que M. Sarcey a reçus ne sont pas d'une telle nature qu'il puisse en abuser désastreusement. Il y a moyen de tirer quelque avantage de l'usage qu'il en fait.

Voyons donc sa confession, et sachons de lui-même comment il est devenu matérialiste et athée. Nous disons *comment*, c'est ce qu'il raconte ; nous ne disons pas *pourquoi*, car il ne le dit pas, probablement faute de le savoir.

Son préambule est pour railler M. Jules Favre, lequel ayant fait fi (oratoirement) du matérialisme et de l'athéisme, s'épouvanta de son imprudence, lorsqu'un document public lui révéla l'existence à Paris de quatre cents mâles, dont un homme de lettres, et une femme, qui pratiquent ou du moins professent ces religions-là.

Il en résulte une description de l'épouvante du « Cicéron moderne, » où l'on voit distinctement deux choses : la première, le talent de M. Sarcey dans le genre plaisant, ainsi que la physionomie générale de sa

grammaire; la seconde, l'opinion commune du public touchant les matérialistes et les athées :

« Quel ne dut pas être son étonnement, quand il reçut une protestation, signée de noms jeunes et ardents, et *qu'il* la vit énergiquement appuyée de *journalistes considérables*, tandis qu'il était lui-même défendu de *façon molle ?*

« Je me *figure* qu'il n'*en put croire* d'abord ses yeux et ses oreilles. Eh quoi ! cela était donc vrai ! il *y avait*, dans notre société, en plein dix-neuvième siècle, des hommes instruits, d'un esprit libéral, qui *faisaient* profession de matérialisme et n'en *rougissaient* point ! Ils étaient sans doute athées aussi ! car le matérialisme ne va point sans l'athéisme ! Cette pensée lui faisait dresser les cheveux *à la tête !* elle *était le renversement* de toutes les idées reçues ! Car enfin, qui dit matérialiste et athée, dit gredin, scélérat, homme sans foi ni loi; toutes les abjections de l'esprit, toutes les corruptions du cœur sont enfermées dans ces deux mots cabalistiques : matérialistes et athées. »

L'enjouement de M. Sarcey fournit un argument bien fort contre ceux de ses amis qui considèrent l'homme comme un perfectionnement de cet animal souple et léger qu'on appelle le singe !

Passant au sérieux, le jovial matérialiste se débarrasse sommairement de M. Jules Favre, en le cataloguant parmi les ganaches :

« M. Jules Favre est en retard d'une bonne vingtaine d'années. Il ne se doute guère du travail profond qui s'est sourdement fait dans la jeunesse française. Rien n'est changé dans l'apparence. Les formules du spiritualisme de M. Cousin ont conservé tout leur éclat extérieur, mais elles n'ont plus d'empire sur les âmes. Ce sont des cadres vides. »

Ce qui démontre « les secrètes tendances de la génération présente vers les doctrines matérialistes, » c'est le « prodigieux succès » du bouquin d'Allemagne dont

il a été parlé plus haut, « et qui est en quelque sorte le manuel du matérialisme contemporain. »

L'ouvrage est dur et durement traduit, « hérissé de *termes barbares et de phrases sauvages*, » mais « écrit *avec une clarté parfaite.* » Il contient « tout le suc de la doctrine. » M. Sarcey, qui le lut, y reconnut son étoile et la suivit. On a depuis gâté le style de ce précieux ouvrage, on l'a corrigé. Il en pleure. Sa dévotion honore les barbarismes qui l'ont rendu athée :

« Je garde ma vieille édition avec reconnaissance. C'est là que, pour la première fois, j'ai vu très-nettement formulées, et très-exactement déduites, des idées qui *me flottaient* depuis longtemps dans l'esprit. »

Heureux homme, la *nature* a tout fait pour lui : prédisposé au matérialisme, prédisposé au mauvais français! Les attractions sont proportionnelles aux destinées. Mais il ne connaît pas tout son bonheur : il apprécie mal ce que la bonne Université de France a fait pour seconder ses prédispositions.

Il en était l'enfant, et elle l'avait chargé d'instruire la jeunesse ; elle ne s'en tint pas là : elle le contraignit d'étudier ou plutôt d'enseigner la philosophie. Ce qui suit mérite l'attention :

« C'était en 1857. Je professais la classe de seconde dans un lycée de province. Le recteur qui gouvernait notre académie me fit venir et me proposa de *faire* la philosophie. *On* se rappelle qu'à cette époque la philosophie était vue d'assez mauvais œil dans les lycées ; *on* l'avait, par haine du nom, appelée *logique*, et l'*on* désirait que les élèves s'en occupassent le *moins possible*.

« On ne m'offrait de me nommer à cette classe *que parce qu'on* savait mon goût *spécial* pour les études *littéraires* (!!!). *On* prévoyait *que*, chargé d'enseigner la philosophie, je n'en parlerais

que le *moins possible* : c'était donc un poste important *que* l'*on* me confiait, par l'unique raison *que* l'*on* me supposait tout à fait incapable de le remplir. C'est ainsi *que* l'Université, en ce temps-là, était administrée, et j'ignore si les choses ont beaucoup changé depuis. »

Après ces naïvetés parricides, il raconte qu'ayant pris ses fonctions au sérieux, il s'occupa de devenir philosophe, car il ne l'était pas du tout, et ses supérieurs l'avaient jusque-là bien jugé. Le voilà donc lisant, il a le soin de le dire, *l'une après l'autre* (et non pas toutes à la fois) toutes les parties du programme, et se « nourrissant des livres où était enfermé, sous estampille, l'enseignement officiel. » Cette étude acharnée produisit ce qu'elle devait produire, le néant :

« J'arrivais en classe désespéré..... je ne voyais partout qu'obscurités et contradictions.....

« J'*étais* trop honnête pour ne pas exposer mon embarras à mes élèves. Que de fois il m'est arrivé de commencer une leçon par cette phrase, *qui était* devenue célèbre : « Messieurs, voici « ce que je suis chargé de vous enseigner, et ce que vous devez « savoir pour arriver au baccalauréat ; » et je commençais ; mais à mesure que j'exposais des idées qui me semblaient ou confuses ou absurdes, je m'échappais à dire que je ne comprenais rien moi-même à ma propre leçon. Il fallait voir l'effet. »

L'effet, on l'imagine. Le maître et ses disciples lisaient ensemble les livres désignés par le programme et n'y trouvaient rien du tout, que de l'éloquence, ce qui les touchait peu, surtout le docteur. La *Méthode*, de Descartes, les ennuya principalement. Recueillons cet aveu d'un cartésien d'office :

« C'était pour moi la loi et les prophètes. Tous mes professeurs m'avaient tant répété que la vraie sagesse et toute la phi-

losophie moderne découlaient de ce petit volume ! Je fus saisi d'étonnement quand je le lus à haute voix, interrogeant chaque phrase et presque chaque mot.

« Descartes, certes, est un grand esprit, et qui eut le mérite de pousser contre les préjugés de l'ancienne scolastique le premier cri de révolte, un cri qui ébranla l'Europe. Mais nous donner son *Discours sur la méthode* comme une sorte de catéchisme ! nous contraindre à commenter des subtilités inexplicables, c'était trop, en vérité ! »

Comme Descartes le poussait ainsi sur sa pente naturelle, le hasard, toujours favorable, lui mit Condillac dans les mains. Il admira beaucoup cette fonte. Par le même bonheur, en ce même temps paraissaient « les premiers volumes de Taine. » L'Allemand survint sans doute alors pour mettre la dernière couche, et voilà le professeur de philosophie devenu matérialiste et ce qui s'ensuit.

Peut-être que s'il avait connu quelques-unes des raisons de croire à l'existence de Dieu et entrevu le fait de l'existence de l'Église catholique ; peut-être que si Descartes n'avait pas été tant loué dans l'Université et ailleurs, d'avoir poussé « le premier cri de révolte contre les préjugés de l'ancienne scolastique » auxquels obéit encore M. Jules Favre, qui en sera bien étonné ; peut-être alors, malgré Condillac et « Taine » et l'Allemand, M. Sarcey eût-il mieux défendu son âme.

Mais l'existence de Dieu et l'existence de l'Église ne sont pas dans l'ordre des choses que l'Université veuille affermir, et c'était fini. Désormais M. Sarcey se trouvait assuré :

« Que toutes les spéculations métaphysiques sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et tant d'autres questions inacces-

sibles, n'étaient bonnes qu'à fournir de beaux thèmes à l'éloquence ; *qu'elles étaient indignes d'occuper un esprit bien fait* »

comme le sien !

Il ajoute ceci, qui n'est pas moins drôle en un sens :

« Je ne pouvais me dissimuler qu'un homme qui m'eût jeté au visage les noms de matérialiste et d'athée se serait trouvé dire vrai ; et je lui aurais volontiers répondu : Pourquoi non ? »

On a beau savoir qui parle ainsi, cela donne froid. Néanmoins, reconnaissons au profit de M. Sarcey, que peut-être une certaine sincérité n'est pas ce qui lui manque. Nous lui faisons cette largesse comme nous l'eussions faite à Diogène, tout en l'invitant, dans son intérêt, à tourner vers le mur l'ouverture de son tonneau.

Toujours un peu importuné, quoi qu'il en dise, du poids de l'opinion commune, M. Sarcey termine par une apologie du matérialisme et de l'athéisme. Il prétend savoir que ces doctrines favorisent le développement des vertus « les plus hautes. » A son avis, le livre allemand mal traduit qui enseigne que Dieu ne vit pas et que l'âme, si elle existe, doit mourir, « est *pour les gens qui réfléchissent* un guide aussi sûr de morale que pourraient l'être Bossuet et Fénelon. »

Si M. Sarcey parle de lui-même et de ses propres vertus, nous ne voulons rien objecter ; s'il parle pour tous les matérialistes et athées, la thèse est trop forte pour son génie et pour son français. C'est ce que démontre l'exposition qu'il en fait :

« Au fond que signifient ces deux noms ? qu'on ne s'explique point sur la cause dernière d'où l'univers est sorti, par le motif

assez plausible qu'il est *impossible* d'en rien connaître, et que tous ceux qui ont voulu en parler n'*en ont jamais dit que des sottises*; que l'on n'a pas d'idées très-arrêtées sur une vie future, parce que personne n'en sait ni n'en peut savoir rien de certain, et que l'*immortalité de l'âme est* une *hypothèse* aussi *parfaitement inutile* que *contraire aux faits jusqu'à présent observés.*

« Mais ne peut-on être un fort galant homme sans avoir un fond de doctrine très-précis sur ces points et sur quelques autres de même nature? Je ne saurais m'empêcher de lever les épaules de pitié, quand je vois le vulgaire confondre ces épithètes de matérialiste et d'athée avec celles de malhonnête homme et de gredin. »

On voit qu'il n'est pas de première force et que ses aphorismes d'incrédulité consistent simplement en une négation peu nouvelle de la pensée, attestée sur la seule impuissance de sa pensée à lui-même : Je ne peux aller au delà, donc il n'y a rien au delà !

Puisque tous *ceux* qui ont voulu parler de la cause dernière d'où l'univers est sorti, de la vie future, de l'immortalité de l'âme, *n'en ont jamais dit que des sottises*, M. Sarcey, qui en parle, n'en peut parler que comme les autres, sauf l'éloquence qu'il s'interdit. Dès lors, la discussion est superflue. A quoi bon demander aux gens de dire des *sottises*, pour n'avoir à répondre que des *sottises?*

Néanmoins, M. Sarcey sollicite la discussion. Nous citons encore ce paragraphe, où il déploie toutes les grâces et toutes les puissances de sa manière :

« Il faudrait donc en finir avec le mépris, feint chez les uns, *bête* chez les autres, de ce qu'on nomme aujourd'hui matérialisme et athéisme. Des doctrines que suit *la plus grande partie de la jeunesse instruite* de notre temps, que professent ouvertement *un nombre considérable d'hommes de mon âge,* autour desquelles tournent, sans en avoir conscience, une foule d'esprits

qui sont emportés dans le tourbillon, non, ces doctrines ne peuvent pas être si pourries, si honteuses, si infâmes qu'on veut bien les faire. Elles méritent d'être discutées et non flétries. »

M. Sarcey le prend trop haut et pousse trop à son tour vers l'éloquence. Il ne connaît pas bien la position. Le matérialisme et l'athéisme ont subi la loi générale du temps : ils se sont démocratisés, vulgarisés, on pourrait dire encanaillés, et ils ne paraissent ni ne sont plus de si grandes monstruosités qu'autrefois. Il y avait jadis beaucoup de raisons pour qu'un athée fût un scélérat, il y en a davantage aujourd'hui pour qu'il ne soit qu'un sot. Tant qu'il ne conforme pas sa pratique à sa doctrine, et se gouverne à peu près comme s'il croyait à l'immortalité de l'âme et à l'existence d'un Dieu personnel, rémunérateur et vengeur, il reste « galant homme ; » et sa doctrine inerte, épargnée par la répression, toujours indigne de la discussion, ne relève plus que du sifflet. C'est là surtout à quoi M. Sarcey l'expose.

LES ROMANS DE LA SCIENCE

ET DE L'ÉCOLE NORMALE.

13 janvier 1868.

M. Assolant, publiciste très-vert et libre-penseur déterminé, co-illustre de M. Sarcey dans l'*Époque*, travaille aussi dans la *Bibliothèque rose illustrée*, à l'usage de l'enfance et de l'adolescence. Nous avons été curieux de voir comment M. Assolant, d'ailleurs habile homme, se tirait de ce difficile métier d'écrire pour la toute première jeunesse, et nous avons lu les *Aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran*, deux volumes longuets.

Nous ne croyons pas que l'on puisse moins réussir et se détourner davantage du but. Non que le talent manque. L'auteur en a beaucoup, d'une certaine façon. Nous tâcherons plus loin d'en rendre compte. Il a de l'imagination comme il a de la main ; toutes deux sèches, mais toutes deux approvisionnées, sinon fertiles. La main est rompue à tous les tours, l'imagination pratique avec aisance toutes les « ficelles. » Ces deux volumes sont pleins de choses bien dites, de péripéties bien agencées, de figures bien crayonnées. Rien

de neuf, mais rien qui n'égale ou n'approche ce que l'on a vu de mieux dans le même genre. Les réminiscences ne sont pas crime à un publiciste vert qui s'est mis dans le cas d'écrire deux volumes pour la *Bibliothèque rose*. Il eût d'ailleurs mieux fait de n'en écrire qu'un.

L'unique défaut de ce livre est de ne respecter ni l'âme, ni le cœur, ni le bon sens, ni la sincérité, ni l'innocence, ni l'oreille de ses lecteurs.

M. Assolant travaille pour la jeunesse dans le goût de Voltaire, rafraîchi par M. Taine et par M. About, ses camarades à l'École normale. Il a ce même ton de sarcasme, ce même mépris de la divinité, cette même perpétuelle et haineuse moquerie de l'humanité en bloc et en détail, avec quelque chose de plus contre les situations supérieures ; il ne voit partout que cruauté, méchanceté, fourberie, trahison, avidité, stupidité. Sauf une exception en faveur des ingénieurs et de la mécanique, il ne fait pas même grâce à la science et aux savants pour qui l'école matérialiste, où il est docteur, comme M. Sarcey, professe tant de vénération. Il mord, il mord, et ne se peut assouvir de mordre.

Vu la façon dont ils traitent l'homme, c'est vraiment une sorte de pitié à ces mordeurs de n'y point vouloir reconnaître l'œuvre et la ressemblance d'un Dieu. Après le héros Corcoran, doué de toutes les vertus, et particulièrement de l'indifférence la plus parfaite en matière de religion, il n'y a dans tout le livre de M. Assolant que deux personnages qui ne soient point fous, ou féroces, ou traîtres, ou égoïstes, ou nuls : ce sont deux animaux ; sur le premier plan une panthère, sur le second un éléphant.

M. Assolant ne se proposait pas sans doute d'écrire pour les enfants un livre que les parents dussent écarter, et ses habiles éditeurs ne lui demandaient point de leur préparer ce qu'en langue commerciale on appelle « un bouillon. » Il y a eu des recommandations faites, des précautions prises. La religion n'est moquée que sous le nom de Wischnou, et le christianisme n'est insulté que par son absence. Sans un certain chapitre des amours de la panthère, amours d'ailleurs suivies du plus édifiant mariage, les mœurs seraient à peine frôlées. Cette concession faite aux préjugés de la clientèle, on a cru pouvoir dauber sans gêne la société et l'humanité, et la misanthropie de l'auteur s'est mise au large. Il y a peu de chapitres où quelqu'un ne soit tué, ou roué, ou pendu, ou empalé, ou mangé par la panthère. C'est l'élément comique de la composition. Du moins l'auteur, comme Polichinelle, rit toujours.

Le mépris du bon sens ne se sépare guère du mépris de l'humanité. Tous deux ici marchent de pair. Corcoran, fils d'un pauvre pêcheur de Bretagne, et capitaine au long cours, n'est pas autre chose que l'éternel prince Charmant des contes de fées, un peu goudronné pour l'étiquette démocratique. Car un vrai prince, fils de roi, ne saurait avoir tant de vertus, de qualités et de mérites. On sait que les princes naissent bêtes, sont abêtis par l'éducation, et marchent vite à l'abrutissement, où ils s'enfoncent sitôt qu'ils commencent de régner.

Le capitaine Corcoran, âgé de vingt-cinq ans, est superlativement beau, superlativement fort, superlativement généreux, superlativement savant; il a fait le tour du monde, il parle toutes les langues, notamment celles de l'Inde; il connaît toutes les littératures, il est ferré

en histoire, il possède même des documents secrets sur les plans de Napoléon dans les Indes et se sent capable de les exécuter, etc., etc. De plus, il a un génie familier, cette panthère de Java, âgée de cinq ans, vierge, qui s'est donnée à lui par reconnaissance et par respect : elle est superlativement forte, superlativement agile, superlativement savante, superlativement fidèle ; elle flaire les traîtres, comprend toutes les consignes, les devine au besoin et les exécute avec un bonheur égal à ses talents ; elle surmonte tous les périls, déjoue tous les complots, empêche les mines d'éclater, reparaît quand elle est perdue, ressuscite quand elle est morte, traverse les régiments et tue le général ennemi à la tête de son armée.

Corcoran, chargé d'une mission scientifique par l'académie de Lyon, tombe dans l'Inde au moment de la révolte des Cipayes, se fait reconnaître, épouse la princesse, devient roi de quinze millions de sujets. Aidé de sa panthère et de son éléphant, il bat terriblement les Anglais. Victorieux sur toutes les frontières, il gouverne paternellement ses peuples et leur octroye une charte avec diminution d'impôts. Voyant qu'ils n'en sont que plus mauvais, du moins les « grands », et fatigué de tant de vices, il les met en république et se retire dans les airs au moyen d'une machine que son ami Quaterquem, aussi de Saint-Malo, a fabriquée. Car l'ami Quaterquem est grand ingénieur ; il a découvert le moyen de diriger les aérostats, et sa machine fait trois cents lieues à l'heure très-aisément, montant et descendant à volonté. C'est pourquoi les peuples de l'Inde sont maintenant si persuadés que le roi Corcoran Ier est une nouvelle incarnation de Wischnou. Ils attendent son

retour, et en attendant ils mûrissent. Lorsqu'ils seront mûrs, le règne des Anglais finira, et l'Inde verra du même coup la fin de ses maux, puisqu'elle aura une constitution.

Ces imaginations, saturées des acretés d'un esprit sceptique et mécontent de tout, d'ailleurs essentiellement privé de gaieté, sont aussi propres à fausser l'esprit d'un enfant qu'à fatiguer la raison d'un homme. La fatigue vient vite! C'est un labeur d'arriver à la fin. Voltaire au moins savait se borner : il ne gognenardait pas deux volumes durant sur le même sujet. Ses écoliers n'ont point appris de lui le secret de s'arrêter à propos. Malgré la brièveté voltairienne, *Candide* est déjà lourd au dixième chapitre; l'on peut calculer là-dessus le poids du soixantième chapitre de *Corcoran*. M. Assolant n'a pas le sentiment littéraire plus délicat que le sentiment moral; il gauchit et il excède.

Beaucoup de sages esprits contestent l'utilité des contes de fées au point de vue de l'éducation; plusieurs même les déclarent nettement dangereux, propres à égarer l'enfant autant dans les choses de la raison que dans les choses de la foi. En effet, les unes et les autres sont contrefaites et peuvent être même blessées, particulièrement les choses de la foi, plus respectables et plus délicates. Ces miracles de fées, ces puissances bonnes et mauvaises qui ne relèvent point de Dieu, et qui font tantôt ce que Dieu ne permet pas, tantôt ce que Dieu seul peut faire, sont de nature à jeter du trouble dans une jeune intelligence sur les points capitaux de l'enseignement religieux.

Ce grave inconvénient nous paraît surtout manifeste dans cette nouvelle mode de contes de fées, où il n'y a

point de fées. La « science » remplaçant toutes les fées, y opère de prétendus miracles qui présentent insensiblement les miracles vrais comme des faits purement naturels ; les animaux y sont doués non plus seulement de force et d'instinct, même d'intelligence et même de vertu, en sorte que devant eux c'est vraiment l'homme qui est la bête, et une bête dépravée. Ces paradoxes faux et moroses embarrassent un jeune esprit, ils y frayent le chemin de l'incrédulité mieux que les vieux contes de fées ne le savaient faire. Quiconque voudra examiner ce procédé, en connaîtra l'astuce et sera effrayé de voir tout ce qu'il sape à la fois : le sens humain est atteint comme le sens religieux.

Après avoir lu le livre de M. Assolant, on trouve que son héros lui-même, comblé de tant de vertus rares, et si bien constitué (selon l'auteur) pour dominer le monde, est cependant moins perspicace, moins sérieux, moins fort, moins dévoué que sa panthère et son éléphant, qui ne sont ni plus ni moins dévots que lui. L'éléphant meurt sans se plaindre pour le défendre ; la panthère, pour le suivre, abandonne le cadavre et la vengeance de son « époux ». L'illustre Corcoran, dégoûté de ses peuples après quelques années de règne, les livre aux Anglais, sans autre précaution que de les mettre en république, et, toujours goguenardant, il les plante là, emportant ses trésors. La panthère pleure et n'emporte que le fruit de ses amours.

Revenons à la façon littéraire. Elle est habile, nous l'avons dit. Mais cette habileté même n'empêche pas une infériorité surprenante. On a peine à comprendre comment un homme qui écrit avec tant de précision et de prestesse, et qui enfile et complique une si grande

quantité d'incidents, n'a pourtant que si peu d'idées en propre, et peut-être n'en a pas du tout. Corcoran, la panthère, les autres personnages, les souples Indous, les raides Anglais, l'enlèvement de la princesse, sa délivrance, les assauts, les embuscades, les batailles, tout cela est du domaine public. M. Assolant emprunte même les *mots* qui marquent les caractères et les situations.

Un brahmine parlant de Corcoran, dont il admire l'étoile, dit : « La balle qui doit le tuer n'est pas encore fondue ! » Corcoran lui-même est plagiaire d'éloquence militaire comme un général jeune-italien. Arrêtant ses officiers en fuite, il leur dit : « Vous vous trompez, l'ennemi n'est pas de côté. » Ces propos héroïques sont en circulation depuis la bataille d'Arbelles.

Révérence gardée, nous comparerions volontiers, non pas M. Assolant, mais l'auteur de *Corcoran* et quelques autres auteurs de quelques autres œuvres à un artiste bien connu du public parisien, — l'*Ecuyer quadrumane*, qui brilla au Cirque après Léotard, et le fit oublier.

Cet écuyer poilu faisait tous les tours des plus lestes et des plus hardis bimanes, sautait par-dessus les banderolles, crevait l'obstacle de papier, culbutait sur lui-même, retombait en selle avec une sûreté merveilleuse, n'omettant aucune des finesses du métier. Mais il était quadrumane, n'inventait rien, et parfois se grattait d'une façon étrange, comme s'il n'avait pas su ce qu'il faisait, ni ce qu'il venait de faire, ni en quel lieu il était.

Que de quadrumanes dans la littérature ! Une étude approfondie de ce *genre* expliquerait comment on peut exécuter très-bien deux volumes sans y mettre rien de

son propre fonds, et entreprendre de créer un héros sans produire autre chose qu'un quadrumane.

Il y a aussi le phoque. Dans l'art, c'est celui qui conçoit et qui n'exécute pas. Il a l'idée, il n'a pas la main. L'intelligence trahie ne possède pour s'exprimer que la douceur triste du regard. Le phoque informe et sans membres, a ce regard douloureux de la conception impuissante. Une belle et douce prisonnière à travers les barreaux d'une implacable prison ! Quoi qu'elle fasse, elle ne peut sortir, elle ne sortira pas. Parfois une œuvre grossière et dédaignée, dédaignée, hélas ! justement, est pourtant illuminée de cet œil du phoque. On devine une pensée à qui l'expression n'a pas été donnée et ne le sera jamais. Sauf cet œil, tout est rugueux, difforme, inerte ; le phoque, la prison où gémit, muette et sans espoir, la pauvre captive ! Rien n'excite davantage la compassion, la pitié, et ne fait plus saigner le cœur ; et, toutefois, l'œil du phoque est moins pénible à contempler que la gambade délurée du quadrumane, qui fait tout ce qu'il veut, c'est-à-dire tout ce qu'il a vu faire.

Pour conclure, *Corcoran* nous paraît un très-mauvais livre à mettre aux mains de la jeunesse. Le jeune lecteur n'y apprendrait qu'à croire aux vertus des tigres et aux vertus encore supérieures de la cravache des hommes forts du poignet, laquelle, au besoin, ramène les tigres dans le chemin de la vertu. Si l'on peut augurer que les générations futures, affranchies de nos dernières entraves, connaîtront les tigres et la cravache, ce n'est pas une raison pour leur apprendre d'avance à les adorer. Laissons à nos enfants le choix de leurs dieux !

LE COMTE ZAMOYSKY.

SON ORAISON FUNÈBRE PAR M. DE MONTALEMBERT

26 janvier 1868.

M. le comte de Montalembert s'est chargé d'honorer la mémoire du général comte Ladislas Zamoysky, dont les amis de la Pologne déplorent la perte récente. Ses liens d'amitié avec l'illustre défunt, et son long et fidèle patronage de la cause polonaise le désignaient pour cette tâche sacrée. Il l'a remplie avec tout l'éclat de son éloquence et avec toute l'inextinguible ardeur de son caractère. Les années ni les souffrances n'y ont rien fait : il n'a point vieilli et n'est point fatigué. Personne ne l'écoutera sans lui appliquer les traits de maître par lesquels il caractérise la rare vigueur morale de son héros. Ce sera une consolation pour ceux qui savent que M. de Montalembert n'est pas encore complétement délivré de la cruelle maladie qui nous a fait craindre pour ses jours. Il a contre elle les forces d'une âme vaillante en même temps que celles d'une robuste constitution. Il étudie, il écrit, et couché depuis plus d'un an sur un lit de douleur, il est toujours l'athlète impétueux que l'on a toujours connu.

Nous sommes forcés d'ajouter que certaines traces de cette impétuosité nous paraissent regrettables. Il nous en coûte ici de faire des réserves; le lecteur verra qu'elles nous sont imposées. Tout ce qui regarde le général Zamoysky est admirable. On ne pouvait peindre d'un pinceau plus mâle et plus attendri un homme qui fut vraiment grand dans sa vie et dans son cœur, vraiment bon et vraiment malheureux. M. de Montalembert a bien senti l'étendue de ce malheur, ce long supplice d'un patricien qui pendant près de quarante ans a vu crouler les espérances de sa nation condamnée à périr: il a bien mis en lumière la vertu de cet homme qui pourtant n'a pas voulu désespérer et ne s'est point rendu ; il a parlé en chrétien de cette sublime patience chrétienne, soutenue à travers tant d'âpres vicissitudes et toujours plus forte en face des orages qui s'accumulaient pour la désoler.

Il a retrouvé les plus beaux accents dont il glorifiait naguère la magnanime patience de Lamoricière vaincu, majestueuses paroles que la postérité gardera. Malheureusement dans la notice, donnons-lui son nom, dans l'oraison funèbre de Zamoysky, ces magnificences sont mêlées de retours et de murmures qu'on n'y voudrait pas, de pensées du jeune temps moins sereines et moins sûres.

Nous n'en dirons pas davantage, assez importunés de laisser passer cette critique. Il suffit d'éveiller l'attention du lecteur.

ANGÈLE DE FOLIGNO.

28 janvier 1868.

La librairie Poussielgue publie *Le Livre des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno*, traduit par M. Ernest Hello. C'est un court volume, bien exécuté matériellement, agréable à voir, commode à porter, facile à lire. Nous louons premièrement l'éditeur d'avoir pris ce soin. Peu de livres sont plus faits pour devenir intimes.

Angèle de Foligno compte au premier rang dans le nombre choisi des grands mystiques, parmi lesquels elle a sa physionomie distincte. Jeune, riche, belle, enivrée de la vie, elle acheta de tout ce qu'elle possédait et de tout ce qu'elle aimait, l'inénarrable douleur et l'inénarrable bonheur d'aimer uniquement le Dieu crucifié. Elle se retira héroïquement de la vie mondaine, donna ses biens aux pauvres, et prit victorieuse ce chemin de la parfaite pénitence, que l'*Imitation* appelle justement la voie royale de la croix ; *royale*, car c'est aussi le chemin des triomphants, de ceux qui, vraiment délivrés du souci des choses humaines, ne tiennent plus au monde que par les liens de la charité qui déjà les rattachent au ciel. En entrant dans la douleur, elle en-

tra dans l'extase. Elle vit le Christ vivant, elle lui parla et entendit sa parole ; elle le contempla sur la croix et dans son empire, prince de la pénitence infinie, et souverain distributeur de la miséricorde infinie, comblant de sa divinité ceux qui ont voulu recevoir le bénéfice des souffrances de son humanité.

Le livre d'Angèle est la peinture de ces visions sublimes. Elle ne l'écrivit point, elle le dicta vers le terme de sa vie à un bon et naïf religieux Franciscain, le F. Arnaud, l'un de ceux qui l'entouraient, ses amis, ses disciples et ses témoins. C'était en Ombrie, au siècle du pauvre d'Assises, dans cet âge d'or et dans ce jardin de l'enthousiasme chrétien où tant d'âmes pures voyaient Dieu et conversaient avec lui. Le F. Arnaud, homme simple, confesse lui-même que souvent il ne comprit pas ce qu'il écrivait, et qu'il a laissé échapper beaucoup de choses trop hautes pour son entendement.

Il ajoute que le livre fut relu d'abord par deux frères Mineurs, en présence d'Angèle, qui leur en certifia le contenu, tout en disant que « la hauteur et la douceur des visions ne pouvaient être renfermées dans le langage humain. » Ensuite, neuf des premiers théologiens de l'ordre des Mineurs l'examinèrent à nouveau, et n'y trouvèrent rien à reprendre, mais beaucoup à admirer. Depuis ce temps, le livre de la bienheureuse Angèle n'a cessé d'obtenir dans l'Église le respect que mérite l'œuvre d'une âme sainte, et l'admiration que commandent les dons de Dieu.

Abstraction faite de cette haute origine et de ce long crédit, à ne le regarder qu'au point de vue humain, le livre de la Bienheureuse Angèle serait encore l'un des plus éloquents et des plus émouvants poëmes qui

existent, le poëme de l'amour du Dieu Rédempteur, le poëme de l'amour de la croix. Il y a des contemplations de la Passion du Sauveur que l'on peut relire après les récits de l'Évangile, et après tout ce que les Pères en ont dit de plus tendre et de plus profond.

Ce poëme de l'amour de la croix est aussi le poëme de la science de la croix, et par conséquent de la vraie et haute science de la vie. Autour d'Angèle, ceux qui l'avaient vue de tout temps et qui la voyaient tous les jours, connaissant son défaut d'études, s'émerveillaient de cette science qui l'avait transformée en l'illuminant, et qui l'élevait au-dessus des docteurs après l'avoir pour ainsi dire arrachée d'elle-même.

« Angèle, dit le traducteur, voit l'ineffable douleur de Jésus, qui lui fut accordée et dispensée avec la lumière divine... Cette lumière terrible, par laquelle il voyait dans toute leur horreur sa mort et le crime de sa mort, et le péché et le Calvaire ; cette lumière qui transforma, dit-elle, Jésus-Christ en douleur, et en douleur ineffable, semble avoir révélé à la contemplatrice quelque chose de ce qu'elle révéla à l'âme humaine de Jésus. Et dans la soif qui la dévore, d'autant plus altérée de science et d'amour qu'elle en a bu davantage, tour à tour interrogeant toutes les créatures sur la Passion de leur Dieu crucifié, et tour à tour les défiant de la lui raconter telle qu'elle la voit, elle lance ce cri sublime : « Si quelqu'un me la racontait, je lui dirais : *C'est toi qui l'as soufferte!* » Et dans la sécurité de ses transports, si un ange lui prédisait la mort de son amour, elle répondrait : « *C'est toi qui es tombé du ciel!* »

Il faut l'effrayante aversion que la connaissance de la Croix inspire à la paresse et à l'orgueil de l'intelligence

humaine, pour que ce livre si éloquent et si étrange demeure dans l'espèce d'oubli où le monde l'a laissé. Mais le monde, qui, par curiosité, dévore l'ennui de tant de livres vides ou funestes, est plus lâche encore que curieux : un redoutable instinct l'écarte des curiosités qui pourraient le conduire au seuil du devoir. On ne veut pas connaître, pour n'être pas forcé de bien faire.

M. Ernest Hello a traduit avec amour ce livre conçu et dicté par l'amour. Il l'a transplanté dans notre langue tel qu'il existe, plein de naïveté, de feu et de vie ; il y a mis tout le zèle intelligent d'un disciple accoutumé à ces hauteurs, toute l'habileté hardie d'un artiste puissant. Depuis l'admirable version française des *Confessions de saint Augustin* par M. Louis Moreau, nous ne nous souvenons pas d'avoir lu une traduction qui tout à la fois garde mieux la physionomie de l'original et semble davantage être la conception du second auteur.

Cela est libre, aisé, ingénu, de prime-saut, frappé d'un coup dans le plein de la pensée. En lisant ces pages enflammées et sereines, et qui portent si franchement et si rapidement des choses si grandes et si fortes, maintes fois nous nous sommes souvenu d'un livre fameux il y a quelques années, maintenant mort, le livre misérable de M. Renan.

On a loué, on a admiré la dextérité de cet artisan, ses replis, ses ruses, ses basses audaces, ses grimaces rebutantes ; et cette admiration stupide l'a un moment proclamé vainqueur de Jésus-Christ. Aux lecteurs de M. Renan qui seraient curieux de s'instruire, nous conseillons de lire le livre de la Bienheureuse Angèle traduit par M. Hello. Ils ignoreront moins ce que c'est que Jésus-Christ, et aussi ce que c'est qu'un écrivain.

LOUIS XVII,

PAR M. EMILE LAFON.

---

28 janvier 1868.

On parle, dans le public religieux, d'une œuvre d'art des plus élevées. C'est un tableau représentant Louis XVII dans la prison du Temple, sous la garde du cordonnier Simon, commis par la Convention nationale pour débarrasser la République de ce pauvre enfant.

Nous nous proposions nous-même de parler de cet admirable ouvrage, mais nous n'avons plus à essayer de le décrire après le brillant éloge qu'en fait le rédacteur en chef de l'*Union*.

L'auteur, M. Émile Lafon, notre ancien et cher ami, est un énergique serviteur de l'art, du petit nombre de ceux qui veulent bien servir à leurs dépens, résolus avant tout de se soustraire aux servilités qu'impose volontiers la *commande* privée ou officielle. Quand on refuse de se plier à tous les goûts, on risque fort en ce temps de manquer tous les profits. C'est ce qui est arrivé à M. Émile Lafon, comme à la plupart des artistes qui se sont engagés dans le même austère chemin.

L'occasion de montrer ce qu'ils valent ne leur est pas souvent offerte, et les travaux sérieux sont le plus souvent confiés à des esprits et à des mains gâtés aux œuvres frivoles. M. Lafon a persévéré néanmoins, et il a bien fait. Les suffrages qu'obtient sa dernière œuvre, si grave et si forte, prouvent qu'il y a aussi des succès pour la dignité de la vie et la dignité de la pensée.

Grâce à ces sévères maîtresses, il a donné une page qui restera; il a créé une figure qui aura son nom dans les œuvres de l'art contemporain. Que de grandes toiles bruyamment acclamées et fastueusement payées, mais vides de pensée, d'émotion et de véritable beauté ! que de batailles, que d'orgies, que de tapages passeront avec la circonstance ou avec la mode ! Cette simple figure leur survivra, non pas seulement comme une éloquente et légitime représaille de la conscience publique contre de vils et abominables bourreaux, mais aussi comme une vengeance de l'art honnête et libre, — libre pour rester honnête, — contre un système général de protection qui semble lui demander principalement de l'avilir, et qui ne l'encourage guère que dans la proportion où il consent à se dégrader.

IDÉAL D'UNE LOI SUR LA PRESSE.

3 février 1868.

Une loi de la presse est en gésine et pourrait ne pas venir à terme. Le gouvernement ne s'y intéresse guère, une importante réunion de députés la repousse, ceux qui l'accepteraient témoignent de diverses manières et par diverses raisons plus de résignation que de contentement. On prévoit l'avortement de cette conception laborieuse, et, par là encore, elle causera de nombreux désappointements. Sa destinée est de ne pouvoir apparaître sans apporter partout quelque déplaisir, ni disparaître sans laisser partout quelque regret. A la place il faudra bien, de façon ou d'autre, quelque chose d'analogue, qui très-aisément semblera pire.

Quant à nous, pour ne rien cacher, nous jouissons d'une sorte d'indifférence. Une bonne loi sur la presse devrait être également protectrice de l'autorité et de la liberté. Il y a longtemps que cette bonne loi nous paraît infaisable. Notre raison, M. de Persigny l'a dite : il faudrait des vertus, beaucoup de vertus, plus de vertus encore que ne le pense peut-être M. de Persigny. Vertus d'en haut et d'en bas, vertus pour faire la loi, vertus pour la pratiquer, vertus pour l'appliquer.

Or, si tant de vertus décoraient les hommes qui doivent subir le contrôle de la presse, les hommes qui doivent l'exercer et les hommes qui doivent le juger, à quoi bon une loi, et à quoi bon même la presse?

Une bonne loi de la presse serait une loi de bonne foi. Le gouvernement dirait aux gouvernés : Nous sommes tous les meilleures gens du monde. Assurément vous ne concevrez jamais la pensée de rendre la mission du gouvernement impossible en l'attaquant sans justice; et des hommes capables d'une telle perversité seraient étouffés par vos mépris. La presse est libre! Les journaux, de leur côté, diraient au gouvernement : Vos droits nous sont sacrés, votre probité nous est connue comme à vous la nôtre.

Nous ne ferons pas de ligues, ni de brigues, ni de mensonges; nous n'aurons point d'ambition, nous ne recevrons point de présents, ni de vous qui n'en voudriez pas faire, ni de personne; nous aurons horreur des fausses nouvelles, des diffamations, des calomnies, de toutes les immoralités et même de toutes les indécences. Nous nous contenterons d'éclairer le monde, et nous souffrirons volontiers d'être éclairés nous-mêmes, désirant modestement nous supposer faillibles presque autant que le reste du genre humain. Nous nous informerons consciencieusement des choses dont nous aurons à parler, afin de rester toujours dans le juste et dans le vrai. Que si pourtant nous venons à errer, vous nous donnerez en toute candeur des *communiqués* que nous accepterons en toute innocence, et ainsi se termineront nos différends.

Mais puisque enfin il faut prévoir des aveuglements et des obstinations et avoir des juges, on instituerait

une magistrature *ad hoc*, tout à fait haute, tout à fait immuable, tout à fait purgée des grosses imperfections humaines, surpassant encore en vertus le pouvoir et les journaux; elle agirait d'office, elle serait, à son gré, indulgente ou sévère, elle rendrait des arrêts irréformables.

Et ce serait comme à Salente!

Malheureusement, nous sommes à Paris, et il faut faire comme à Paris.

Dans la réalité, il n'y a pas eu de régime sévère qui ait empêché la presse de devenir toute-puissante; elle n'a jamais été puissante que pour renverser; elle n'a jamais remporté de triomphe décisif, c'est-à-dire provoqué de grande chute, qui n'ait été suivi de sa chute à elle-même, de son asservissement et de son avilissement. Cette abeille, nous dirions aussi bien cette guêpe, laisse dans la plaie son dard brisé et fait pis que mourir.

Elle s'est souvent relevée de ses asservissements, mais de ses avilissements il lui reste toujours quelque chose; et plus la croûte devient épaisse, plus les rechutes deviennent faciles, plus les asservissements nouveaux sont prolongés.

C'est de quoi témoigne assez la situation présente. Il y a lieu de craindre que cette situation ne tente à devenir normale et définitive.

La presse tient dans l'ordre social une place analogue à celle qu'occupent dans la société certaines personnes libres, ou plutôt affranchies, dont l'influence n'est pas médiocre et contre lesquelles sa morale et sa littérature générales ne déploient pas une excessive sévérité. Nous ne disons pas qu'elle en fasse grande estime, mais tout au moins elle les tolère; c'est la force des analogies. La

presse aussi est une puissance d'audace, de hasard et d'habitude; elle aussi amuse et ruine; elle aussi se voit en même temps adorée et haïe. Le privilége de ces personnes est de pouvoir longtemps impunément saccager la maison; mais elles risquent toujours d'être rudement corrigées et jetées dehors. De même la presse.

Toute comparaison cloche, celle-ci comme les autres. On ne doute pas que nous fassions des exceptions; si nous devions entrer dans le détail, nous les ferions plus amples qu'on ne s'y attendrait. Il y a des âmes austères de gouvernantes et des mains intègres de femmes de charge parmi ces troupes de Cydalises: mais enfin la réputation générale ne vaut rien — et n'est pas volée.

Cependant la presse existe, on peut la croire indestructible, on peut la croire nécessaire et indispensable, et nous n'y contredisons pas. En effet, elle est la nécessité mauvaise d'un temps mauvais. Temps mauvais et malheureux entre tous, celui où les choses mauvaises radicalement finissent par devenir nécessaires et par avoir du bon! C'est en quoi la presse se distingue fort des sauterelles qui tout à l'heure nous servaient d'objet de comparaison : elle a du bon; elle sert à former des contre-guerillas, dernière ressource libre opposée au brigandage qui la dévaste et qui la précipitera dans l'abri du despotisme le plus honteux.

Il faut donc reconnaître la presse et lui faire sa part, purifier ses freins et la purifier elle-même par une certaine liberté, car il est de sa nature d'être plus avilie lorsqu'elle est franchement esclave, et plus périlleuse lorsqu'elle est plus avilie. S'il fallait choisir entre la suppression totale de la presse et sa totale soumission à la police, nous n'hésiterions pas, nous choisirions la sup-

pression. Perdant la liberté, ce serait tout profit de perdre encore ce que la police tolère ; et le germe même de la liberté, conservé dans le sépulcre, ne serait pas arraché par ce torrent d'ignominie qui emporte la civilisation aux égoûts.

Le légitime de la liberté, le strict nécessaire, c'est le droit de faire paraître un journal sans autorisation. La liberté est là, c'est là qu'il en faudra venir. Le reste est affaire de règlement. Aux yeux des gens de bon sens et de bonne foi qui se souviennent, qui voient et qui doivent prévoir, toutes les précautions sont trop justifiées. Dans le monde moderne, la société est de règle en guerre avec elle-même, et partant le pouvoir est en guerre avec la société. Cela est constitutionnel et sacré, et il n'y a même que cela qui soit organisé complétement. Qui peut donc exiger, qui peut même demander que le pouvoir demeure sans défense ?

Mais d'un autre côté, si la création d'un journal dépend uniquement de l'autorisation du pouvoir, alors c'est une partie de la société qui n'est plus défendue, c'est une idée qui n'a plus le droit de s'adresser à l'opinion, qui ne peut plus plaider sa cause sous l'unique réserve de respecter les lois.

Il est étrange et inconcevable que ce principe, hors certains moments de trouble et de dictature, puisse être contesté dans un pays qui se glorifie de n'admettre aucune doctrine publique ni aucune règle générale de croyance en quoi que ce soit.

La liberté de créer des journaux sans aucune approbation préalable du pouvoir, voilà donc l'essentiel de la liberté. Cette liberté une fois acquise, les freins qui la doivent régler importent moins, et nous oserions dire

qu'ils n'importent pas. Ils deviennent ce que veulent ceux qui les subissent, et la malveillance même la plus systématique ne saurait les rendre ni mortels ni trop lourds à des hommes qui voudraient se faire honorer.

Que la presse se fasse estimer, ce qui ne dépend que d'elle-même, elle sera libre. Sinon toutes les libertés qu'elle se fera donner ou qu'elle pourra prendre ne la conduiront que plus vite à l'irrémédiable bâillon.

IDÉES D'UN PROTESTANT

SUR ANGÈLE DE FOLIGNO.

8 février 1868.

Le *Temps* est un journal chrétien de la nuance renaniste. Quelquefois il reste en deçà du petit maître de l'impiété française, façon allemande ; quelquefois il va au delà. Ces fluctuations dépendent de motifs insaisissables, d'ailleurs peu importants. En politique, le *Temps* ne manque pas d'une sorte de tenue calviniste. Il est écrit proprement pour la saison. L'on voit qu'il a tiré de Genève plusieurs de ses éléments constitutifs. En pleine sérénité, lorsqu'il plaide pour la vertu, pour le progrès, pour l'ordre et la liberté, pour la fraternité des peuples, pour les droits de l'intelligence, etc., etc., il rappelle très-heureusement feu M. le pasteur Athanase Coquerel, ami de toutes les religions. Mais il ne faut pas qu'un catholique vienne à passer.

L'aspect d'un catholique trouble cette belle placidité coquerellienne ; le *Temps* est agité. Il a un rire amer, il fait de l'esprit, il dit des choses inconséquentes et inconvenantes qui trahissent une perte d'équilibre ; ce n'est plus un Genevois, c'est un camisard, et le pasteur fait place au prédicant.

Le *Temps* a, l'autre jour, aperçu la bienheureuse Angèle de Foligno. Elle n'a pas manqué son effet. Une sainte, un livre de visions, une traduction de M. Hello, une recommandation de l'*Univers*... Voyons cela ! On a mis tout de suite un rédacteur en campagne, et ce rédacteur, — un docteur nommé M. Feyrnet (?) — saisi lui-même du frémissement camisard, s'est empressé d'annoncer qu'il avait des soupçons, ajoutant ce mot profond, qui ne leur échappe pas assez souvent : *Je ne sais pourquoi.*

Nous aurions pu immédiatement l'instruire ; car, sans nous vanter, nous n'ignorons point le pourquoi des *pourquoi* du *Temps*. Mais, du moment qu'un homme déclare ne savoir pas pourquoi il parle, mieux vaut le laisser un peu chercher. On en trouve à qui cet exercice réussit.

Le docte M. Feyrnet, du moins en cette rencontre, n'a pas été de ces hommes-là. Au bout de deux jours il avait déjà lu « le tiers » du livre d'Angèle, et il ne tenait pas encore son pourquoi. Hélas ! quand il aura tout lu, il ne le tiendra pas encore. Il ne saura pas pourquoi ce livre ouvert dans sa main lui est totalement fermé ; il ne saura pas davantage pourquoi ce livre cependant l'agite, l'irrite, rompt la chaîne de ses idées libérales et le contraint de chiffonner ce beau rabat de Genève, qui donne au *Temps* une si intéressante ressemblance avec feu M. le pasteur Coquerel.

Ce serait l'occasion de faire remarquer au *Temps* que le libre examen n'est pas, comme il le pense, une doctrine de curieux, mais une manie de questionner toujours, à condition de n'avoir et de n'agréer jamais de réponse. Le chercheur du libre examen nous représente

un matois de village qui s'obstine à étudier les astres avec ses simples yeux, lesquels ne sont pas faits pour voir tout seuls si haut ; et il se moque finement de l'astronome, parce que celui-ci emploie le secours du télescope. Quand le *Temps* le voudra, nous lui dirons pourquoi la foi est un télescope. Mais revenons à notre sujet.

La bienheureuse Angèle raconte qu'elle quitta la vie mondaine pour la vie pénitente. Afin d'atteindre la vérité entrevue, elle sacrifia tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle aimait, tout ce qu'elle était. Afin de résister à l'attrait du gouffre qui la sollicitait encore avec une violence supérieure aux forces humaines, elle s'attacha éperdûment à la croix où son Dieu avait voulu mourir pour la racheter. Elle fait le détail de ce combat, le plus haut, le plus terrible et le plus noble que puisse soutenir une âme. Elle dit comment, considérant la croix, elle connut l'immensité de l'amour divin : comment elle fut attirée elle-même dans cette immensité ; comment, toujours combattue, elle se sentit enfin transfigurée, transformée, invincible dans son armure d'amour et de lumière.

A ne le prendre que du moindre côté, le livre d'Angèle nous fournit un document psychologique bien autrement sérieux et positif, que les recherches les plus célèbres des simples philosophes et savants. C'est ici que le scalpel rencontre et saisit l'âme. Elle se montre à nu, on voit tous ses ressorts, toutes ses puissances, tout son principe ; nous avons le procédé de la purification, le mystère de la transformation nous devient véritablement sensible.

Un jour, le bon religieux qui écrivait sous la dictée de la Sainte, s'interrompt pour noter un phénomène

maintes fois observé. Elle parlait d'une bénédiction du Christ donnée à ses enfants spirituels : il dit que son visage n'était plus le visage humain, mais quelque chose d'angélique qu'il appelle « la joie glorifiée. » Le lecteur n'a pas besoin de ce témoignage. Les paroles d'Angèle, ces paroles qu'elle trouvait impuissantes et mortes, ont néanmoins conservé assez de feu pour nous faire apparaître le brasier d'où elles ont jailli. Six siècles n'ont pu les éteindre ni les refroidir : autant de siècles passeront sans y laisser tomber de cendres. L'immortel est là, l'immortel amour. Cette amante a connu la Passion du Christ jusqu'à en éprouver, dans son âme et dans son corps, les tortures, les défaillances et l'agonie; elle a connu l'amour du Christ jusqu'à en partager les excès et les délires, car l'amour du Christ est le scandale de la raison humaine. Elle a pu dire comme saint Paul et tous les saints : Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi. Elle a voulu rendre au Christ le même amour que le Christ lui avait donné, offrir à la justice divine la même expiation, et devenir anathème pour le salut des hommes; et c'est pourquoi, le Christ vivant en elle, son visage n'était plus le visage humain, mais transsudait le rayonnement du Christ.

Quelque opinion que l'on se forme de la réalité de ces faits, d'ailleurs si attestés et à certains égards si fréquents, dût-on les qualifier d'illusion, d'hallucination, même de maladie, qu'y a-t-il de plus ingénu, de plus respectable, et nous osons dire de plus aimable? C'est une folie? Soit. Le principe en est infiniment glorieux à l'âme humaine, puisqu'il n'est autre que la recherche héroïque du vrai, du bien et du beau. C'est une épouvante? Soit! Mais cette épouvante est le chemin qui

mène à d'incomparables ravissements. C'est une extase? Soit! Mais qui donc se lèvera pour insulter à soi-même et à la nature humaine en se targuant de mépris devant les extases de cette sublimité de l'amour qui porte le nom divin de charité?

Pure œuvre poétique, la conception d'Angèle serait plus profonde que celle du Dante, son contemporain [1], elle attesterait un effort d'intelligence plus vigoureux pour franchir le seuil de l'invisible. Si la *visionnaire* de Foligno n'était qu'un poète, elle surpasserait par l'audacieuse majesté de la pensée le poète de la *Divina commedia*, qu'elle surpasse déjà par la sincérité de l'enthousiasme et de l'éloquence. Assurément, toute l'admirable machine poétique du Dante n'a rien qui égale la stature ni la structure de ce poëme à deux personnages, Dieu et l'âme humaine, luttant pour combler l'abîme qui les a séparés, remplissant cet abîme, l'un du sang de la rédemption, l'autre des larmes de l'amour, et tous deux victorieux consommant l'union désormais éternelle qui les identifie.

Telle est encore la dictée de la sainte de Foligno, en ne la prenant, nous le répétons, que pour une œuvre de visionnaire, et sans lui reconnaître d'autre titre aux égards de quiconque prétend à quelque commerce avec les choses de l'esprit. Disons à présent ce que le rédacteur du *Temps* y a voulu voir. Il va déparer beaucoup la naïve mais très honnête infirmité de son premier *Je ne sais pourquoi*.

Donc, dans ce chant d'une âme sauvée qui devant la croix découvre généreusement ses plaies guéries par le

[1] Le Dante est mort en 1321, la B. Angèle en 1309.

sang rédempteur, dans ces pages escortées du respect de six siècles, il a plu au rédacteur du *Temps* de voir ou de montrer la chose abjecte qu'on appelle un mauvais livre. Il emploie pour cela le procédé ingénieux et honorable dont Voltaire, Parny, Pigault et tous les autres penseurs de cette forte école se sont servis pour avilir la Bible, et en général la vie et les œuvres des Saints; procédé facile, avantageux, qui par sa nature répugnante se dérobe naturellement à des discussions qu'on ne se sent pas en état de soutenir ni même d'aborder.

A propos des tentations d'Angèle et de la « joie glorifiée » qui couronna le triomphe, M. Feyrnet tire ce fameux mouchoir de Tartufe, qui d'ordinaire les amuse tant. Il nous demande si nous laissons aux mains de nos jeunes filles les livres où l'on trouve de ces choses-là !

Ces effarouchements de duègne pourraient nous surprendre chez les tenants de la libre pensée et du libre examen. Eux aussi connaissent donc des livres mauvais et qu'il faut proscrire? Ils vont donc cesser de mener leurs jeunes filles aux cours de perfectionnement de M. Duruy, à ceux de M. Augier, à ceux de la *Belle-Hélène?* Ils vont donc leur fermer les théâtres, les salons, les musées, et leur interdire jusqu'aux feuilletons du *Temps?* Ils vont donc jeter l'anathème sur tout auteur et sur tout artiste qui ne travaillent pas expressément pour les jeunes filles?

S'ils font ainsi, nous sommes plus larges; s'ils font autrement, ils s'engluent d'une contradiction bien ridicule et d'une bien vaine hypocrisie. Voyez-vous ces vertueux qui se scandalisent des aveux d'une Sainte purifiée au double creuset de la pénitence et de l'amour,

mais qui glorifient les confessions des Jean-Jacques et des *Lélia !*

Nous ne suivrons pas davantage le *Temps* sur ce terrain. A quoi bon? Il s'injurie lui-même plus que personne. Lui aussi fait sa confession. N'en tirons que le parti qui convient, sans manquer de miséricorde envers son affligeante médiocrité. Il a pu rire (de ce rire-là) devant l'aveu de la lutte, il a pu ne pas admirer devant l'aveu de la victoire : c'est la révélation d'un monde moral où la victoire et la lutte même ne paraissent dignes que d'une égale dérision, c'est-à-dire sont également ignorées ! Nous pouvons nous contenter de cette unique réponse, que le *Temps* fait, sans le savoir, à tous ses *pourquoi*.

Laissons-lui cependant un sujet de réflexions.

Dans son ordre de la libre pensée, qui n'est qu'une parodie, mais une parodie complète et constante de l'ordre vrai, il y a aussi des enthousiasmées, des dévouées, des inspirées, auxquelles il donne un haut rang, qu'il traite sans difficulté de prophétesses, de révélatrices, et même, autant qu'il l'ose, de saintes.

Nous avons prononcé le nom de *Lélia*. Inutile de lui désigner davantage ces femmes qu'il admire, ses Angèle, à lui. Elles ont quitté à rebours le train ordinaire de l'existence, elles ont rompu tous leurs liens ; aucune n'a donné ses biens aux pauvres, mais quelques-unes pourtant ont affronté la pauvreté ; elles ont bravé la loi, bravé l'opinion, bravé le sentiment public ; elles ont écrit, enseigné, révélé ; elles ont lutté, non pour s'attacher à Dieu, non pour remonter vers l'honneur, vers la pureté et l'innocence, mais pour descendre toujours plus bas, pour briser les dernières attaches du devoir,

s'affranchir des dernières entraves, et elles ont réussi. S'étant plongées dans le souverain mal du même élan vainqueur qu'Angèle a pris pour se perdre dans le souverain bien! comme il semblait à Angèle que le ciel dût n'être pas assez grand pour les ailes de son amour, elles ont paru craindre que la fange pût n'être pas assez profonde pour leur soif d'ignominie.

Le *Temps* les vénère, et il ne leur doit pas moins : elles sont l'expression dernière de la libre pensée appliquée.

Qu'il compare ce qu'il est contraint de vénérer et ce qu'il a besoin de souiller! Cette comparaison, suivie avec un peu de courage, le mènera loin. Elle lui apprendra des choses qu'il risque autrement d'ignorer toujours ; et si, les ayant entrevues, il continue d'en rire, c'est que son rire est incurable.

Nous n'en aurions pas une surprise extrême, et il ne serait pas à nos yeux le premier libre-penseur qui n'a plus la faculté de penser.

L'ÉTUDIANTISME A CLAMECY

(NIÈVRE).

---

10 février 1868.

Depuis le trépas de M. Dupin, la ville de Clamecy était rentrée dans l'ombre: elle en sort revêtue d'un éclat nouveau. Clamecy se *duruyfie* et du même coup se clarifie. Les *cours* y sont ouverts, et même fréquentés. On parle de soixante, de septante, de quatre-vingts étudiantes, tant mariées qu'à pourvoir. Là, vraiment, messieurs du collége peuvent dire qu'ils siégent parmi les violettes, les lys et les roses. M. Duruy n'a pas trouvé partout à les entourer d'une si vaste et exquise auréole. Qu'il en rende grâces à M^me^ Germenot.

Ce n'est pas par le seul effet de l'heureuse nature nivernaise que presque toute la fleur de Clamecy a d'un coup passé au duruysme. Il existe une raison à tout. Clamecy, qui eut le bonheur de posséder M. Dupin, a l'avantage de posséder aujourd'hui M^me^ Germenot et le pensionnat Germenot. Voyez cette prédestination des choses et des noms !

Dupin, de *pinus*, l'arbre vert-noir, l'avocat, le *linguosus* âpre, piquant et vigoureux, stérile, mais qui peut

atteindre à une certaine hauteur et d'où coule une résine à faire chanter les violons. Sous le règne de M. Dupin, Clamecy récoltait cette résine et les violons chantaient. Germenot pronostique d'autres merveilles. *Germen* et *germinare* ont mille beaux sens. *Germino,* je pousse, je jette des bourgeons. *Antequam litteræ germinassent*, avant Mme Germenot et le pensionnat Germenot, Clamecy, ayant perdu M. Dupin, s'enfonçait dans la nuit ; mais voici les élèves de Mme Germenot, les fruits de sa maturité, *germina autumni,* qui seront tout à l'heure la race d'adoption de M. Duruy, *germina tonantis,* et la gloire de Clamecy se refait.

On écrit de Clamecy au *Journal de la Nièvre*, non sans un certain orgueil, que les professeurs sont écoutés avec intérêt et *recueillement!*

M. le principal du collége confectionne la littérature et l'histoire. M. Joffroy, du collége, a plus de succès : il fait des leçons de chimie « si agréables, » grâce à sa parole « ornée » et aux « nombreuses expériences dont « il a soin d'accompagner ses explications, » que le nombre de ses élèves ne cesse d'augmenter. Ah! la combinaison des gaz! On observe que partout la chimie expérimentale forme le grand attrait de ces cours de perfectionnement moral et littéraire. En quoi la chimie peut-elle enseigner à *porter avec un autre le poids des responsabilités de la vie?* M. Duruy, sans doute, le sait.

Mais la forte toque, l'aigrette et l'honneur des cours de Clamecy, c'est Mme Germenot. Cette dame ne s'est pas contentée de remplir l'auditoire. Payant de sa personne, elle traite de l'économie domestique « avec *charme* et PROFONDEUR ! »

Les Messieurs du collége et Mme Germenot sont assis-

tés d'un excellent apothicaire de la ville : M. Guerreau, « pharmacien et chimiste. » On ne dit pas s'il est profond, mais il sert beaucoup « pour les manipulations de la séance, » et les gaz ne se combineraient pas bien sans lui.

C'est ainsi que Clamecy retourne à reluire, grâce à la parole « ornée » de son professeur de chimie, grâce au dévouement modeste de son pharmacien, grâce surtout au charme et à la profondeur de M^me^ Germenot.

Clamecy espère tout de ses *germenotantes ;* elles seront la consolation de leurs parents, elles s'élèveront très-haut dans les sphères lumineuses, et déjà, malgré la saison peu avancée, les plus petites ont des rudiments d'ailes : *vermiculi pennas germinant*, dit Pline l'Ancien.

UN ÉCRIVAIN

QUI SE FAIT 40,000 FRANCS PAR AN.

14 février 1868.

Un terrible monsieur de lettres, c'est M. Pierre Véron, rédacteur au *Charivari*, au *Siècle*, en vingt autres lieux. D'après une évaluation du *Figaro*, M. Pierre Véron livre annuellement au public pour 40,000 fr. de sa prose, en petites pesées. Même quand l'année avait été neigeuse, l'autre fameux Véron, qui vient de s'éteindre, tirait à peine autant de ses mou-de-veau stomachiques et béchiques. Il y a plus de sots qui lisent que de sots qui s'enrhument !

M. Pierre Véron est démocrate et fort ennemi de « l'ultramontanisme. » Il accuse l'ultramontanisme d'avoir inventé la résignation et propagé l'idée antilibérale des récompenses éternelles « dans un monde hypothétique. » Il estime sans doute que cette idée empêche encore bon nombre de démocrates de lui acheter de la prose.

Quant à lui, ni Dieu ni la postérité ne lui paraissent solvables, il ne veut pas leur faire crédit. Ce ne serait pas mal raisonner si les écrivains de sa sorte pouvaient compter sur l'oubli de Dieu comme sur celui de la posté-

rité. Nous approuvons davantage le mépris de M. Pierre Véron pour les temps antérieurs, les temps barbares des Pascal, des Sévigné, même des Voltaire, et la préférence qu'il donne à ce temps-ci, quoique encore souillé d'ultramontanisme. En quel autre moment de l'histoire aurait-il pu se faire, non des années de 40,000 francs, mais la journée d'un chaussetier ?

Le métier d'écrire met en évidence des malingreux si nuls qu'ils semblent le faire exprès, ou si râflés qu'on les croit victimes d'une triste aventure, ou si monstrueusement déformés qu'on les soupçonne d'avoir étudié dans quelque cour des Miracles. M. Véron laisse une impression plus étrange : l'impression qu'il est venu ainsi. O formidable jeu de la nature : le rien visible ! Et il *fait* quarante mille francs !

Depuis longtemps nous cherchons une image qui aide à se rendre compte de ce phénomène ; mais il faut sortir du réel et tomber dans le fantastique. Le génie tout particulier de M. Pierre Véron s'offre à nos yeux sous la figure d'une grosse éponge.

Elle serait douée (mais comment ?) de quelque faculté de locomotion : elle se traînerait de table en table dans les tavernes basses, elle absorberait tout le résidu qu'elle y trouve, elle le rendrait par une force de contradiction automatique, elle le repomperait aussitôt, elle le réévacuerait immédiatement, et elle ferait cela toujours : et il y aurait quantité de gens qui recueilleraient ce liquide, et des multitudes qui le boiraient par petits verres, à prix d'or !...

Voilà comment nous expliquons le fonctionnement et la fortune de M. Pierre Véron. Nous sentons que c'est absurde et peu clair.

On a beau connaître bien la presse, et ses industries, et ses clientèles : les quarante mille francs de M. Pierre Véron demeurent inexplicables. Les voilà, c'est bien. Pourquoi, alors, *Colletet* cherche-t-il son dîner? Pourquoi *Faret* n'a-t-il pas de chemise? Pourquoi *Damon* n'est-il vêtu que de simple bureau? Sont-ils cléricaux, ont-ils quelque teinture de la politique et des lettres, leur est-il jamais échappé un éclair, une phrase, quoi que ce soit qui fasse suspecter cette belle intégrité du rien qu'on sent tout d'abord en M. Pierre Véron? Nullement. Et cependant ils jeûnent, et M. Véron boulange ses quarante mille francs. Non-seulement rien visible, mais rien créateur! On est pris de vertige.

Encore que M. Véron soit incrédule comme le néant, si ses perpétuels engloutissements et déglutissements lui laissaient le temps de réfléchir, son cas ne l'étonnerait pas peu. Comment explique-t-il qu'il puisse tirer quarante mille francs de sa littérature, et en France? Nous voudrions soumettre la question à un jury d'écrivains, M. Sainte-Beuve en tête, et M. Sarcey à sa place, en queue. Force leur serait bien d'avouer que l'intelligence française subit en ce moment de graves détériorations.

Ou que, suivant les thèses de la génération spontanée, la fermentation du papier imprimé a fait éclore une classe de liseurs qui ne sont plus Français que géographiquement.

Le *Pays*, l'autre jour, a pesé sur l'éponge. Il en est sorti ceci, que nous ramassons pour compléter un portrait peut-être impossible. M. Pierre Véron ne saurait être peint que par lui-même, et encore !

Il exhorte la « démocratie » à se défaire de « l'ultra-

montanisme. » Il a pompé sur une table fortement tachée ; nous le prenons dans un bon moment :

« La même passion ultramontaine qui *a* arraché naguère *à un* ministre son fameux *jamais à* propos de la question romaine, *a* présidé *à* la fusion clérico-autoritaire du département du Nord. Donnant, donnant. On se passe la rhubarbe, on se repasse le séné. C'est trop juste.

« Mais il importe, *à* la veille peut-être des élections générales *qui* décideront des destinées de la France pour une longue période législative, *que* les situations soient nettement *posées*, et *que* la liberté sache bien où est l'ennemi, pour n'être pas *exposée*, en lui ouvrant ses rangs, *à* se trouver prise entre deux feux...

« L'ennemi, c'est l'ultramontanisme, qui signifie recul, absolutisme, asservissement. C'est lui qui *a* créé *à* l'usage de toutes les tyrannies la doctrine de la résignation ; c'est lui qui en faisant miroiter les récompenses d'un monde hypothétique, *a* façonné les peuples *à* l'inertie de la servitude dans ce monde trop réel. Tout ultramontain *a* été et sera toujours doublé d'un autoritaire forcené... »

Rien qu'une petite réclamation. En cueillant cette fleur, M. Paul de Cassagnac cite quelque fragment d'un morceau que nous avions jadis dédié aux anciens du *Charivari* et il l'applique à M. Véron, leur successeur. Certainement les anciens du *Charivari* n'étaient pas, à nos yeux, ce qu'on peut voir de plus brillant, même dans ce petit métier, et depuis que plusieurs se sont élevés d'un cran, ils ne nous paraissent pas encore des aigles ; mais pourtant, quelle différence avec ceux d'aujourd'hui, surtout avec M. Véron !

Ces antiques avaient quelque chose à eux, des fureurs, des rages, des mélancolies qui dénotaient un fond de bonne honte ; ils mettaient généralement leur phrase

sur ses pieds ; ils n'épongeaient pas et ne dégorgeaient pas d'une façon absolument machinale. Ce n'est plus cela ; il n'y a plus lieu de lancer de ce côté la satire, et c'est à peine si l'on se pardonne d'avoir une fois rompu le silence, en considération des quarante mille francs.

LA FEMME FORTE DE M. DURUY.

20 février 1868.

Nous avons raconté ce qui se fait à Clamecy, l'Athènes de la Nièvre, pour la duruyfication du sexe. MM. du collége, assistés d'une vaillante maîtresse de pension et d'un vaillant pharmacien, ont réuni l'auditoire le plus avenant. Il remplit la salle à marier de l'hôtel-de-ville, ornée d'un amour en pendule. L'illustre maîtresse de pension professe l'économie domestique « avec charme et profondeur », les MM. du collége sont écoutés « avec recueillement », le pharmacien de la la localité se rend utile « pour les manipulations de la séance », et cela va bien.

Déjà une dame de Clamecy est totalement duruyfiée, si totalement qu'elle s'en vante et qu'elle s'est proposé de montrer à l'Évêque d'Orléans qu'elle a des ongles. Dans ce but, elle écrit au Prélat, par la voie de l'*Impartial de Nevers*, une lettre où l'amidon voltairien n'est point épargné. Les dames qui s'avouent duruystes sont encore assez rares ; nous ne jetterons pas sans profit un coup d'œil sur ce spécimen, d'ailleurs caractérisé.

Le *factum* est intitulé : *Lettres d'une provinciale*, ce qui rappelle de loin les *Petites Lettres*, de Blaise.

La dame auteur glorifie M. Duruy, sa machine et son outillage; elle en décrit les bienfaits. Ces bienfaits ne sont pas médiocres, d'après la dame auteur.

Elle estime que M. Duruy sauvera la religion; bien entendu « la vraie religion », et non pas celle de l'Évêque d'Orléans. La preuve qu'elle en donne est de poids : c'est elle-même. Car, dans sa reconnaissance, remplie de tout ce que les professeurs lui ont donné à ramasser, tant à Paris qu'en Nivernais, elle parle comme la Samaritaine : — Venez entendre des hommes qui m'ont fait voir ce que j'étais !

Or, l'infortunée était pieuse, mais pieuse à l'ancienne mode, c'est-à-dire sèche, peut-être même acariâtre ! Elle est devenue aimante, et sans doute aimable. Elle le déclare formellement :

« Je l'avoue, Monseigneur, *malgré ma piété*, avant d'é-« tudier les livres et les discours des savants, je n'avais « pour tout ce qui m'entoure aucune affection, aucune « charité. » C'est catégorique !

Et elle n'aimait pas plus Dieu que le prochain :

« La religion qu'on m'avait apprise n'était qu'un « égoïsme habilement calculé, et j'allais à l'église plutôt « par crainte de l'enfer que par amour de Dieu. » Voyez pourtant où peuvent pousser le catéchisme et la criminelle habileté des prêtres ! Ce dernier trait découvre la plaie tout entière : la pauvre femme n'était pas seulement pieuse; elle était dévote !

Mais tout est bien changé depuis qu'elle a « étudié les livres et les discours des savants. » Elle raconte le miracle.

« MM. les professeurs » — les savants en question, — ne se sont pas contentés « d'affirmer la Providence du

haut d'une chaire ; » descendant « au milieu de leurs élèves, » ils leur ont montré et *fait toucher du doigt* cette Providence que l'enseignement religieux laisse invisible. Alors Dieu est apparu « dans les événements de « l'histoire, dans la structure des animaux, dans la con- « formation du globe. » A la vue de ces événements, de ces structures et de ces conformations, l'heureuse étudiante s'est transformée.

On lui a mis dans la main une patte de singe, on lui a montré que cette patte avait été faite pour prendre quelque chose, elle s'est rendue. Ce n'est pas M. le curé, avec ses affirmations prononcées du haut d'une chaire, qui pouvait vaincre un si difficile et fier esprit !

A présent, on ne la reconnaîtrait plus. Elle n'est plus ce qu'elle était, elle est « tout le contraire ; » elle aime ! « J'ai étudié, j'ai vu Dieu, je l'aime. Je l'aime dans ce « ciel si beau et si profond, dans ces fleurs si *délicate-* « *ment peintes*, dans ces animaux si *habilement* organisés, « *dans l'être humain surtout, la propre image de l'Être Su-* « *prême !* » Heureux l'époux de cette dame, s'il connaît son bonheur, et s'il peut le porter !

Ce qui étonne, c'est que la dame, avant d'avoir touché la patte du singe, n'eût jamais aperçu la profondeur du ciel, la délicate peinture des fleurs, l'habile organisation des animaux, et l'art encore supérieur qui brille dans l'*être humain*. L'abrutissement religieux peut à peine expliquer ce phénomène. Il est surprenant aussi que, hantant les églises, elle n'ait jamais vu le prêtre distribuant l'Eucharistie, et que son esprit, si disposé à se rendre compte des choses, n'ait fait aucune considération sur un pareil spectacle. Mais peut-être M. le professeur de chimie lui en a révélé la fraude.

Recueillons le reste de ses intéressants aveux.

Se sentant si bien instruite, la dame insinue qu'elle ne va plus à la messe. C'est la conclusion pratique des belles connaissances qu'elle vient de compiler :

« Je préfère maintenant le sommet d'une montagne « d'où l'on découvre un bel horizon, aux voûtes obs- « cures d'un temple, et je me plais mieux à avoir *la face* « levée vers les astres que servilement courbée vers la « terre. »

On ne le lui fait pas dire ; mais quelle *face*, et quel front!

Elle ajoute un paragraphe pour rendre justice à ses vertus, racontant qu'elle est charitable de la main et du cœur, donnante, aimante, point dénigrante, particulièrement douce aux égarés, bref, qu'elle pratique en tout des sentiments parfaits, bien éloignés de ceux qui lui gâtaient le teint lorsqu'elle était pieuse à l'ancienne mode. « Ces sentiments, Monseigneur, je ne crains pas « de les voir inculqués à ma fille. Ils ont au moins cet « avantage sur ceux qu'on leur oppose, qu'ils ne poussent « pas à la haine, qu'ils ne se traduisent pas en paroles « violentes et injustes, et qu'ils sont parfaitement dé- « sintéressés. »

Ainsi la dame de Clamecy détaille « avec charme et profondeur » les mérites qu'elle acquiert devant Dieu et devant les hommes, depuis qu'elle se considère à la lampe Duruy. Ce système d'illumination intérieure a du moins cet avantage sur ceux qu'on lui oppose, qu'il enseigne à se plaire à soi-même. Il est d'ailleurs ancien ; M. Duruy, qui le propage et qui en use, ne l'a pas inventé.

L'on voit dans l'Évangile (Luc, xxvm) un personnage

absolument bâti sur ce modèle. Il se « plaît mieux *à « avoir* la face levée vers les astres, que servilement « courbée vers la terre, » et l'état de son âme ne lui déplaît pas. *Pharisæus stans*, le pharisien debout disait à Dieu : Je donne aux pauvres, et je ne suis point, comme le demeurant des hommes, particulièrement comme ce servile coquin que je vois là-bas prier à genoux et se frapper la poitrine !

Mais ce souvenir du pharisien nous suggère un doute qu'il faut confesser. Avons-nous vraiment affaire à une dame? Est-ce bien une femme qui débite ces vulgaires et malgracieuses fournitures d'impiété? Assurément on y sent l'ongle féminin : à travers ces glapissements de Philaminte exaspérée, on reconnaît l'intention d'égratigner les voisines qui envoient encore leur fille au couvent, et il y a dans la manière d'écrire nous ne savons quoi qui décèle une main exercée à gouverner profondément les confitures. Mais, d'un autre côté, sous cette voilette qui laisse filer des sons aigrelets, l'on aperçoit aussi un brin de barbe.

Nous croirions volontiers que la lettre est l'œuvre d'une association : le bas-bleu a passé par les mains d'un teinturier de collége. On y retrouve des scurrilités dont ces messieurs de Cuistrerie ont de tout temps moucheté leurs ironies d'esprit fort, particulièrement cette idée saugrenue d'aller prier sur les sommets « d'où l'on découvre un bel horizon. »

Une *penseuse*, une dame de province qui déclare n'être pas fixée sur la question de l'homme singe, qui se met en tête de faire esclandre et d'écrire dans les journaux, est une dame mûre, très certainement. Or, une dame mûre n'a pas l'idée d'aller prier sur la montagne, par la

raison qu'étant mûre, elle ne saurait arriver au sommet sans se mettre en sueur, et que s'exposer en sueur au grand vent, le temps d'une prière, ne serait pas sain. Pour faire une telle imprudence, il faut plus de foi que n'en peut avoir une dame mûre qui étudie encore l'homme et le singe.

Ainsi, c'est notre avis que la lettre, originairement féminine, a été retouchée. Nous en faisons la remarque à la décharge de la dame-auteur, qui est bien, hélas! duruyfiée, mais pas peut-être autant qu'il semble. Si elle s'est donné le tort de vouloir dire ce qu'elle ne sait pas, elle a du moins l'excuse de ne savoir pas ce qu'elle dit. Tout espoir n'est point perdu.

Nous l'engageons à déposer la plume, dans l'intérêt même de M. Duruy, qu'elle livre trop; et surtout, dans son propre intérêt, nous la pressons de réapprendre le catéchisme, si tant est qu'elle l'ait jamais su. Qu'elle retourne à la messe, qu'elle écoute le prône, qu'elle prie le front vers la terre à la bonne façon du publicain justifié. Qu'elle fasse connaissance avec Jésus-Christ, dont elle paraît ne savoir tout au plus que le nom; qu'elle sache pourquoi il s'est incarné, c'est le grand événement de l'histoire, et comment il a réparé ce qui était détruit, et comment, avec son secours, elle peut peindre et teindre son âme aux couleurs éternelles. Plus tard, elle pourra enseigner à ses chers professeurs ces choses essentielles, qu'ils ont grand besoin de savoir, et qu'ils ne savent pas.

Et j'ai bien l'honneur d'être, Madame, votre très-humble serviteur, de tout mon cœur.

M. VILLEMOT

S'ENQUIERT DE LA « MORALE RELIGIEUSE ». — IL DEVIENT SOLENNEL. — IL PROPHÉTISE. — COMMENT CECI BALAIERA CELA.

3 mars 1868.

M. Auguste Villemot défend avec énergie une liberté qui n'est point en péril et dont il fait grand usage, la liberté d'outrager la morale religieuse. A cette occasion, il demande ce que l'on entend par la « morale religieuse? » La vérité est qu'il semble l'ignorer absolument.

Nos lecteurs ont déjà entrevu M. Villemot. C'est le chroniqueur fameux qui fut décoré de l'amitié du duc de Morny, qu'à son tour il décora de ses larmes. On célébrait la canonisation civile de ce demi-dieu demi-monde. M. Villemot, sa demi-plume à la main, y figura la demi-fidélité littéraire ; il posa la demi-couronne d'immortelles et dit d'une voix creuse : *Souvenir et regrets !* Hors cet acte pieux, rien ne témoigne qu'il ait jamais fréquenté la morale religieuse.

Vapereau, dans sa collection des grands contemporains, où nous sommes tous, jusqu'à Vapereau lui-même, n'a pas omis M. Villemot. Il nous le montre en

fleur dès 1835, secrétaire général d'un théâtre, distingué par M. de Cavour qui le sacre chroniqueur, chroniqueur pour Italiens, chroniqueur pour Belges, chroniqueur et rechroniqueur du *Figaro*. A tant chroniquer, où trouver du loisir pour la morale religieuse, et à quoi bon la morale en ce métier? La chronique ne se nourrit pas des moelles d'Épictète; elle entre chez Augias, la fourchette et non pas le balai à la main.

D'après Vapereau, qui seul sait tout, M. Villemot n'a point borné l'effort de son esprit à la confection des chroniques. Aidé de M. Siraudin, confiturier éminent, il aurait fait une comédie pour le théâtre de Baden-Baden. Le titre de cette œuvre, *le Favori de la Favorite*, n'indique pas que l'idée en ait été puisée aux sources profondes de la morale religieuse.

C'est à Baden-Baden que M. Villemot recevait les confidences du duc. Le duc rêvait de fonder « une Capoue! » Il consultait le chroniqueur. Le grand jour de la canonisation, M. Villemot s'est peint, pour l'histoire, accompagnant le duc qui méditait sa Capoue. Belle et symbolique image de grands œuvres de notre temps! Hélas! tout a raté. Le duc est mort, Capoue n'a rien rendu, et M. Villemot, triste comme le vieillard de Paul et Virginie, reste seul pour les pleurer. Sa piété lui fait honneur. Mais enfin, pour opiner sur la constitution de la future Capoue, M. Villemot n'était pas tenu d'étudier à fond la morale religieuse, et l'excellent chroniqueur est fort croyable lorsqu'il confesse qu'il n'y entend rien.

Il tient néanmoins à la vilipender, il y tient extrêmement et c'est tout simple. Dans l'ordre qu'il occupe, il doit, comme tout autre, donner son témoignage au Saint-Esprit. Il le donne par sa passion à vilipender les choses

de l'ordre supérieur d'où il est exclu. Saint Jude, il y a dix-huit cents ans, nous a décrit cette classe d'adversaires, ardents à blasphémer ce qu'ils ignorent, *ignorant, blasphemant.*

M. Villemot ne sait pas d'où lui vient ce goût déraisonnable d'insulter ce qu'il ignore. Il se fait là-dessus des illusions ingénieuses et bizarres. La principale est de se persuader qu'il veut rendre service aux contemporains de Vapereau.

Les contemporains de Vapereau lui paraissent menacés de tomber dans les aberrations de la vie chrétienne, c'est-à-dire menacés de perdre ou leurs vertus ou leur bon sens, les uns étant sur la pente d'imiter Tartufe, les autres disposés à embrasser la vie de Benoît Labre ; car M. Villemot ne peut voir le chrétien que sous ces deux types, qui lui font presque également horreur.

Il a toutefois plus peur de Benoît Labre. Cette antithèse du *duc* l'exaspère comme un abominable outrage à la chère utopie de Capoue. Il en rêve, il y revient avec des fureurs ravivées. On dirait qu'il s'est mis en tête de délivrer la France de Benoît Labre, comme Jeanne d'Arc la délivra des Anglais. Nous ne serions pas surpris qu'il vînt à entendre des voix. Dans le fond, M. Villemot nous semble être ce que l'on appelle *obsédé.* Qu'on en juge.

Par nature et par profession, il est plaisant du genre enfariné. L'*Infarinato* affecte la naïveté de l'illettré et l'impassibilité du sceptique ; il est drôle sous un masque blême, ne rit pas, ne pleure pas, ne s'émeut en aucune sorte ; il va pinçant son monde et jetant sa farine, sans permettre qu'aucune humeur ni aucune bagarre le dé-

monte. Un bon *enfariné* résiste même au sifflet. M. Villemot n'atteint pas cette perfection. Le sifflet le perce ; sa farine se détache sous les poussées de la sueur. — On verra cet effet se produire à sa prochaine sortie. Quoique prévenu, il ne pourra pas se tenir. — Néanmoins, durant des années, il a convenablement rempli son office, et personne ne s'y est acquis plus de considération. *Notre maître à tous!* dit M. de Rochefort, avec une modestie antique.

Maintenant, observez sa manie de toucher aux choses religieuses : ce premier signe trompe rarement. Le plaisant enfariné qui s'en prend à la religion, n'a plus son genre de santé intellectuelle ; quelque *idée* l'a mordu, son scepticisme faiblit, il aspire au sérieux, il tourne à un fanatisme quelconque. Le pauvre M. Villemot en est là. C'est assez de voir comme il se comporte sur ces thèmes religieux, où sa manie le pousse impitoyablement. Quel ton rauque, quel langage toujours offensant et anti-littéraire, quel dénûment total d'esprit et de savoir-vivre, et pour tout dire, quel *désenfarinement!* Il déclame, il rudoie, il fait le fort; c'est un sectaire tourmenté de sa foi farouche. Il nie et injurie en homme qui ne saurait ni lire ni écrire, et qui se persuade que personne n'en sait plus long.

Depuis dix-huit siècles, il y a eu des chrétiens sur la terre ; ils ont rendu compte de leur croyance, et plusieurs, aujourd'hui encore, ne seraient pas embarrassés de soutenir l'assaut de M. Villemot, si quelque jour M. Villemot se trouvait de force à rendre compte de son incrédulité, ou de ses doutes, ou des doctrines dans lesquelles ses méditations l'ont établi. Sans être tout à fait humble, il peut soupçonner que, face à face avec un

frère de la Doctrine chrétienne, par exemple, devant un auditoire suffisamment droit, il serait bien vite essoufflé. Mais il ne fait pas cette réflexion si simple. Muni de la permission de M. de Villemessant, il prononce avec fureur que tous ceux qui font profession de christianisme et ne se targuent pas de mépriser la morale religieuse sont des sots, des dupes, ou des *farceurs*. Il affectionne particulièrement ce dernier mot, oubliant complétement sa condition d'enfariné et sa fonction de chroniqueur, qui ne sont pas ce qu'il y a de plus sérieux au monde.

De cette fièvre mentale au *voyantisme* caractérisé, il n'y a qu'un pas. M. Villemot fera bien d'y prendre garde. Il finira par prophétiser. Il s'y exerce déjà. La chronique qui nous inspire ces réflexions se termine par une prophétie : *Ceci tuera cela ! Ceci*, c'est la chronique, et *cela*, c'est le christianisme. On voit que l'état devient grave. Cet homme d'esprit se mettra quelque jour à prêcher une religion de sa fabrique. Déjà il a perdu de ses petites grâces naturelles ; que sera-ce quand il s'avisera de dogmatiser en forme comme Auguste Comte, ou Charles Fourrier, ou Jean Journet ! M. de Villemessant est sujet à des retours d'opinion lorsqu'il sent par lui-même que l'abonné bâille, et il est terrible dans ces moments-là.

C'est tout ce qu'il nous paraît opportun de dire touchant les objections de M. Villemot contre la morale religieuse. Il peut se croire compétent pour questionner sur ces matières, il ne l'est pas pour recevoir des réponses. Quant aux effets qu'il produit dans le public, la polémique chrétienne n'y peut rien. Le dommage s'accomplit au-dessous des régions de l'intelligence.

dans le sous-sol de la civilisation. La charité sait y descendre, et sauve quelque chose ; la simple raison n'y pénètre point, sa lumière s'éteint dans cet air vicié. Il y a des jours de grand nettoyage qu'il faut attendre. Alors des ouvriers spéciaux apparaissent. D'immenses rateaux sont promenés, d'immenses feux sont allumés. Peut-être nous ne sommes pas bien loin de l'heure où *ceci*, qui est la catastrophe, balayera *cela*, qui s'appelle Capoue.

UN SERMON *RÉVOLUTIONNAIRE*

DE Mgr MERMILLOD, AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

13 mars 1868.

Les correspondances parisiennes des journaux de province nous apprennent que Mgr Mermillod vient de choquer et même d'indigner le « faubourg Saint-Germain. » C'est un sermon prêché à Sainte-Clotilde qui a produit cet effet inaccoutumé. D'après les correspondances, le prélat aurait parlé en révolutionnaire, en socialiste, surtout en ennemi de son noble auditoire, et c'eût été une répétition de ce que raconte Mme de Sévigné après certaines prédications célèbres qu'il fallait parfois subir à Versailles : « Le Bourdaloue frappe comme un sourd, à droite, à gauche : sauve qui peut! » Mais le « faubourg Saint-Germain, » toujours suivant les correspondances, recevrait la correction moins patiemment que ne le faisait le roi Louis XIV. Il se sentirait blessé, il accuserait amèrement l'orateur de grande indiscrétion personnelle et de grande imprudence politique.

Les journaux ne manquent pas de commentaires sur cet incident. L'*Indépendanee belge*, austère et presque

farouche, fait presque des compliments à l'Évêque révolutionnaire ; la *France*, plus sage, le défend contre les reproches du « faubourg Saint-Germain : » elle soutient que l'illustre inculpé n'a prêché que la doctrine et la morale évangélique. Rien de plus vraisemblable. Mais il est certain que l'Évangile et sa morale s'éloignent parfois de l'esprit de conservation politique. Un orateur un peu franc risque d'y prendre des idées et des expressions capables de choquer les personnes tranquillement disposées à jouir de la vie, sans se préoccuper du lendemain. Il y a un *væ vobis divitibus* qui ne passe point sans difficulté à travers le velours et les faux cheveux.

Que ces paroles, si l'orateur les a prononcées, aient fait certains accrocs en circulant dans Sainte-Clotilde, ce ne serait pas merveille. Nous verrons ce qu'il en est. Mais que l'on nous permette d'abord une observation sur le « faubourg Saint-Germain. » Topographiquement, le faubourg Saint-Germain existe, et l'église Sainte-Clotilde y est située. Moralement et politiquement, il n'y a plus de faubourg Saint-Germain.

Le faubourg Saint-Germain est une chose en démolition sous tous les rapports. Dès longtemps la Révolution y avait pris son gîte, installé ses coutumes, sa littérature, ses divertissements. Thérésa y a chanté. En ce moment, M. Haussmann y passe, rasant les derniers hôtels, arrachant les derniers jardins. Là courent ses omnibus, s'élèvent ses maisons de produit. M. Haussmann aura la gloire d'en finir avec cet abri de la société polie et indépendante. Le faubourg Saint-Germain n'est plus une cité de patriciens ; il est comme tout Paris, un caravansérail de nomades locataires et fonctionnaires. On lui décerne encore des injures dictées par un fond

de respect. Hélas ! n'injuriez plus ! Le faubourg Saint-Germain lit la *Revue des Deux-Mondes ;* il figure au Corps législatif sous les traits de M. Guéroult.

Ceux de l'ancien faubourg qui en ont gardé l'esprit, les aborigènes, goûtent fort la doctrine, le zèle, le talent et la personne de Mgr Mermillod. Ils étaient, nous n'en doutons point, au pied de sa chaire, non pas pour le seul plaisir d'entendre sa parole élégante, mais pour écouter utilement ce qu'il a le don et la vertu de dire fermement. Ce ne sont point des gens que la vérité révolte ; ils ont pris l'habitude de la recevoir en face, et personne n'ignore moins quels sont ses retours lorsqu'elle a été ou esquivée ou méprisée.

Si donc l'orateur a prononcé des paroles sévères, ce ne sont point ceux-ci qui en ont murmuré. Ils voient trop de ruines, et privées et publiques ; ils en connaissent trop les causes profondes, ils les ont trop annoncées eux-mêmes pour se plaindre de la dureté des remontrances apostoliques. Ils les voudraient au contraire assez véhémentes pour fléchir ce qui, autrement, sera brisé. En un mot, ils ont l'esprit chrétien. Ce n'est pas l'esprit chrétien qui conteste devant les légitimes messagers de la morale divine ; il écoute, il médite, il acquiesce. L'esprit du monde ne fait pas ainsi ; lorsque le message lui déplaît, ce qui est l'ordinaire, il s'irrite contre le messager.

Or, les églises se remplissent, en certaines occasions, d'auditeurs plus curieux que chrétiens, qui n'y apportent et n'en remportent que l'esprit du monde. Ils demandent au prédicateur de les distraire, nullement de les instruire, encore moins de les corriger. Ils l'écoutent avec une secrète malveillance, ils ne lui pardonnent

point des vérités qu'ils accepteraient volontiers de la bouche d'un poète ou d'un histrion. Harpagon, si on lui donne un billet, ira s'amuser chez Molière, il y prendra même des leçons, et le lendemain il déclamera contre les « exagérations » de Bourdaloue; il dira que ce jésuite le diffame et le veut faire écorcher.

Venons au sermon.

Il existe à Paris un cercle d'ouvriers dont les fondateurs ne peuvent soutenir les charges : œuvre vraiment intelligente, populaire dans tous les meilleurs sens, œuvre de religion et de sociabilité. L'ouvrier chrétien rencontre dans Paris des épreuves particulièrement cruelles et périlleuses, l'isolement, les tentations, les persécutions. Au cercle, il trouve des choses nécessaires qui ordinairement ou lui manquent ou lui sont funestes; il s'y garde chrétien, il y devient plus homme. Mgr Mermillod n'a pas refusé de quitter un moment son troupeau afin de mettre sa parole au service de cette institution excellente. Pour la recommander, il a choisi l'église la plus aristocratique de l'aristocratique faubourg Saint-Germain, parce qu'après tout, malgré toutes les destructions, c'est encore là que son zèle pouvait recueillir de plus généreux secours.

Mais parce que l'on quête, ce n'est pas une raison pour flatter ceux à qui l'on s'adresse ou leur dissimuler la vérité dont ils ont besoin. La religion fait des parts égales : lorsqu'elle sollicite les riches en faveur des pauvres, elle ne dit ni aux uns ni aux autres qu'ils sont sans péchés. Elle reprend les pauvres de leur jalousie, les riches de leur indifférence; elle recommande aux uns de se racheter par la patience, aux autres de se racheter par l'aumône, *peccata tua eleemosynis redime*. De-

vant ces regards qui voient les âmes, le riche apparaît souvent plus dénué que le pauvre dont on lui montre la misère ; la charité qui l'implore se sent pressée de lui faire une aumône infiniment supérieure à toutes celles qu'il peut donner : l'aumône de la vérité.

L'évêque d'Hébron n'ignore point ces choses et n'est jamais d'humeur à les passer sous silence. Ceux qu'elles peuvent étonner ne l'ont pas souvent écouté. Il ne s'est donc pas borné à entretenir ses auditeurs des maux qu'il les engageait à secourir, il leur a parlé de leurs propres maux et les a engagés à se secourir eux-mêmes. En décrivant devant eux les douleurs de la pauvreté, il a voulu qu'ils n'oubliassent point les périls et les responsabilités de la richesse. Il ne les a pas pressés d'assister des êtres inférieurs, mais des frères. Il n'a pas invoqué seulement leur bienfaisance, mais leur justice. Il les a avertis du poids que les sueurs stériles du pauvre pourraient mettre un jour sur les épaules qui n'ont accepté d'autres fardeaux en ce monde que celui des honneurs et des fleurs.

Ces idées sont de l'essence du christianisme, vieilles comme lui. L'Église du Christ les a prêchées à toutes les puissances de la terre, et il n'y eut jamais que des esclaves dans les sociétés où elles n'ont point retenti, car ces sociétés n'ont point connu Dieu ni craint sa justice. A cause de cette ignorance et de ce mépris, elles ont été des sociétés d'esclaves. De temps en temps les esclaves se démusèlent pour dévorer leurs maîtres et museler ensuite d'autres esclaves qui leur feront même destin.

Mais si les idées sont vieilles, toutes les époques suscitent des circonstances qui les rajeunissent. Aujour-

d'hui, ces circonstances ne manquent point. L'orateur n'a pas négligé de les mettre en lumière. Il a parlé du péril social engendré par l'insolence du plaisir, par le débordement des vanités, par le mépris ouvert de Dieu, par le mépris effectif des hommes, caché sous tant de semblants dont on voit trop le mensonge ; en un mot, par l'oubli et par la haine du christianisme. Il a dit qu'il fallait se résigner à devenir chrétiens, que le christianisme n'est plus nécessaire seulement pour le salut de l'âme, mais pour le salut de tout le reste, et que s'il s'écroule, c'est le matériel même de la société qui périt, c'est-à-dire tout ordre, toute loi, toute liberté, toute civilisation.

Quand le christianisme est apparu, le monde était matériellement en perdition. Il n'y avait plus de terme possible à la dégradation et à la destruction de l'espèce humaine. La vie s'en allait de tous les côtés par d'incurables blessures, et tous les jours de nouvelles blessures hâtaient sa fuite. Nous retournons là. Nous avons redescendu la pente, nous sommes au bord de l'abîme où l'ancre du christianisme a retenu l'humanité.

Ce n'est pas la faute du peuple, il n'a pas demandé qu'on lui ôtât le Christ : partout où il a pu lutter, il ne l'a pas laissé diminuer sans résistance ; aujourd'hui encore, il le retrouverait avec joie. La société chrétienne ne peut périr que par la tête. C'est la tête qui a fait le mal, c'est elle aussi qui doit appliquer le remède. Qu'on rende au peuple les œuvres du Christ, le salut sera possible. Mais le temps est venu, et c'est maintenant, et peut-être est-il déjà tard, et rien ne sera tenté avec fruit si le bon exemple n'est donné d'où le mauvais exemple est venu.

Voilà le sermon. Sauf l'éloquence et le choix des détails, c'est le sermon qu'on entend partout; car la même attente formidable souffle partout la même inspiration. Toutes les sentinelles crient que la nuit est profonde et le temps mauvais; elles ont un pressentiment de dernière heure prochaine. Catastrophe définitive ou renouvellement laborieux, quelle autre issue peut-on prévoir? L'Église, qui seule connaît bien les ressources de la nature humaine et qui compte davantage sur les miséricordes divines, ose seule dire toutes ses alarmes, parce qu'elle a seule des espérances raisonnées. Mais ses espérances reposent principalement sur un retour, dont elle doit de toutes ses forces montrer la nécessité générale et absolue.

Mgr Mermillod l'a fait. Il a dit à quelles conditions le retour peut commencer et s'accomplir, à quelles conditions un peuple peut redevenir chrétien, reprendre la règle abandonnée, se soumettre avec patience aux disciplines, aux travaux, aux privations, aux inégalités inséparables de la vie sociale. Si tous ne peuvent être riches, tenir le même rang, porter le même fardeau, il faut que tous soient chrétiens; il faut que la fraternité et l'égalité chrétiennes tantôt comblent et tantôt compensent les différences que l'ordre social lui-même impose, et qui cependant semblent au sens humain si injustes et si criantes. Pourquoi d'un côté tant de biens et de l'autre si peu? Pourquoi ici toutes les joies, et là toutes les amertumes de la vie? Ce problème est éternel; si le christianisme ne le résout pas, il va à la destruction de la société. Il faut donc que le christianisme le résolve et que la solution soit évidente.

C'est sur ce point que le prédicateur a déploy. Nous

citerons quelques-uns des traits qu'on lui reproche. Parlant de l'égalité des hommes devant Dieu, il a dit que l'*humanité ne commence pas au baron*. Peu de gens trouveront cette proposition téméraire ; elle est pour le moins aussi vraie que cette autre, qui pourrait choquer ailleurs : l'humanité ne finit pas à l'ouvrier. A propos de l'oisiveté où trop de barons s'endorment, il a dit qu'un prédicateur avait quelque difficulté à condamner le chômage du lundi, quand les riches oublient la loi du travail et ne considèrent point qu'ils doivent travailler aussi, quoique *payés d'avance*, par une volonté de Dieu qui ne les a point pour cela dispensés du labeur imposé à tous les fils d'Adam. Il a dit encore qu'il ne voyait pas la possibilité d'interdire au peuple les chansons que les gens bien élevés applaudissent, les histrions qu'ils font venir dans leurs salons, les lectures malsaines qu'ils préconisent, les spectacles grossiers et indécents dont ils font la fortune, etc., etc. La simple énonciation de ces arguments les justifie assez, et permet d'apprécier le frivole esprit qui les conteste. Les rumeurs n'ayant point d'autre cause, on peut se dire que la parole apostolique n'a rencontré aucune sérieuse hostilité.

Ce serait le signe décisif de la chute morale, si le grand monde venait à refuser ces nécessaires et inoffensives réprimandes de la charité sacerdotale. Avoir laissé tomber les mœurs chrétiennes, c'est déjà trop : les abjurer tout à fait, y renoncer formellement, ne plus vouloir en entendre parler, que resterait-il alors ? Quel frein donner au scandale, dans une société où il a tant d'empire, et où il est vu de tant d'yeux jaloux ? Une majesté de province, « madame la Baillive ou madame l'Elue, » lit les feuilletons où l'on vante la *peau blanche et*

moite de Mlle F..., la *carnation* espagnole de la « jolie » Mlle R..., les *épaules sculpturales* de Mlle K... : elle se pique d'inspirer les mêmes admirations au journal de sa localité : elle se met dans l'appareil nécessaire, et scandalise toute la ville; mais la semaine suivante elle est imitée. Une autre, sachant qu'on joue la comédie chez les duchesses, monte des tréteaux dans son honnête demeure : on s'indigne d'abord, mais bientôt toute la bonne société de Chignac est en proie au délire des Abdéritains, avec cette seule différence que les grands Chignacquois récitent du Sardou au lieu de réciter de l'Euripide. Autrefois la satire aurait assez puni ces audaces; maintenant elles ont les journaux pour théâtre, le peuple pour témoin et pour commentateur. Il contemple, il s'irrite, il envie. Que lui dire? Et lorsqu'il voit ensuite toutes ces dames à la messe, voilà le christianisme bien recommandé !

Plusieurs journaux rappellent en cette circonstance, certains vieux vers de M. Hugo, très admirés jadis, selon nous emphatiques plutôt que touchants, mais où s'exprime quelque chose d'une pensée vraie. Il décrit la jalousie du « misérable » (il veut dire du pauvre), qui regarde une fête du monde, et qui compare son sort à celui de ces heureux :

« Songez-vous qu'il est là, sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas : Pour un seul que de biens !
A son large festin que d'amis se récrient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient !
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens !
Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme.
. . . . . .

Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ; —
Oh ! que ce soit la charité !

Que ce soit elle, oh ! oui, riches, que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux, toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains. »

En dépit d'un certain accent encore chrétien, ces vers sont d'un futur socialiste, disposé à simuler le Spartiate. A les prendre à la lettre, beaucoup d'ouvriers n'auraient plus rien à faire, et les choses n'en iraient pas mieux. On peut porter des dentelles et des diamants, et même donner des fêtes, sans révolter la conscience du pauvre ; mais il faut que l'indécence ne s'y ajoute pas et que le devoir de la charité soit rempli ; il faut que l'Église puisse venger l'honneur du christianisme en blâmant ces excès d'insolence de la fortune, et en rappelant à ceux qui s'y abandonnent qu'ils n'ont plus beaucoup de jours devant eux. Bossuet répétant une parole de saint Augustin, disait aux riches de son temps : *Ne nous accablez pas de vos mœurs déréglées.* La société avait encore un siècle, qui sait si maintenant elle a encore un jour !

L'ESPRIT CHARMANT DE M. H. ROCHEFORT.

ON INTERROGE M. VILLEMOT.

19 mars 1868.

L'autre jour, dans le *Figaro*, M. Rochefort nous a donné son chef-d'œuvre.

Nos lecteurs doivent savoir que du faubourg du Temple à la Madeleine, M. Rochefort est la fleur de l'esprit français. Tout le monde en convient, et lui-même, quoique grand sceptique, se rend à l'évidence. Sa tenue intellectuelle et littéraire montre qu'il se reconnaît certainement au moins tout l'esprit qu'on peut avoir. Il ne se gêne avec aucune idée, aucun mérite, aucune convenance; il dit tout ce qui lui passe par la tête, il affiche un profond dédain de l'espèce humaine, il va jusqu'à parler de publier un journal qui ne sera rédigé que par lui. Rochefort seul!

C'est ce que l'on peut appeler être sûr de soi-même. M. de Villemessant ne l'oserait.

M. Rochefort nous a donc donné son chef-d'œuvre. Ce n'est point que le morceau soit neuf. Il y a déjà plusieurs années que l'auteur le fait toutes les semaines; il le refera souvent.

Mais cette fois, par l'heureuse rencontre des sujets, il a pu du même coup déployer toute sa forme et montrer tout son fond. Nous avons là, tout entier sous un petit volume, le premier bouffe de l'Empire. Nous osons comparer ce morceau aux petits pots d'*extractum carnis* du docteur Liébig, avec chacun desquels on peut faire du bouillon pour tout l'hôtel des Invalides. Il y a plus, M. Rochefort donnant la note à tous les journaux dits légers, nous avons en lui la forme et le fond, l'essence même de cette sorte de presse qui tient pour longtemps le gouvernail de l'esprit parisien.

Il est bon de jeter, de temps à autre, la sonde dans une civilisation et de voir où l'on en est. Voici qui va nous informer. Très-sérieusement, aucune enquête sur n'importe quel objet des préoccupations publiques, ne révélerait mieux l'état moyen des intelligences. Souvenons-nous seulement que nous avons ici la lecture préférée du suffrage universel dans sa partie la plus cultivée et la plus délicate. Les grands estaminets, les grands cercles, les grandes maisons et les châteaux mêmes, fraternellement unis dans le sein de M. de Villemessant, se délectent de ce que l'on va entendre.

Le but de M. Rochefort est de se moquer de deux personnes et de deux choses qui lui paraissent également ridicules et indignes de l'attention qu'elles excitent en ce moment. Premièrement, le Père Félix, « le *carêmier* » et ses prédications à Notre-Dame; secondement, une dame accusée d'empoisonnement et poursuivie devant la cour d'assises de Niort. Ce double sujet permet au *figarotier* de joindre et d'envelopper dans ses railleries la religion et la justice, le prêtre qui se livre à l'étude pour distribuer la parole de vie, et le coupable qui médite

pour distribuer la mort. C'est avoir la main heureuse aux rapprochements ! L'écrivain qui fait de ces accouplages, qui trouve un journal pour les placer et un public pour en rire, peut se féliciter de son génie et de sa chance.

Cependant M. Rochefort n'a pas su éviter un léger inconvénient. Pressé d'arriver *premier* et de ne point laisser l'empoisonnement à ses joyeux compères, aussi friands que lui de pareils lopins, il a fait son article sur la foi de l'acte d'accusation, avant la fin du procès. Or, le malheur veut que l'accusée soit innocente, et que ses plaisanteries tombent sur une des plus mémorables et des plus respectables victimes de l'erreur judiciaire. Mais on ne peut pas tout prévoir.

Le bon plaisant commence par « l'éternel Père Félix qui vient causer du Père Éternel. » La suite ne dément pas un si aimable début :

« Cette profession de *carémier* est véritablement bizarre. Un homme vêtu d'une robe noire, qui est souvent brune, et quelquefois même blanche, grimpe pendant un mois, tous les dimanches, les escaliers de la tribune de Notre-Dame. Les agences cléricales vous font payer la location d'une chaise de paille deux fois plus que la chaise ne vaut. Les femmes pleurent, plusieurs messieurs s'endorment, quelques autres entrent aux Chartreux ; puis, quand le dernier jour de carême est venu nous convier à manger de la charcuterie, l'homme noir, brun ou blanc disparaît, et il n'en est plus question jusqu'à l'année suivante.

« Je me suis souvent demandé à quelles occupations pouvaient bien se livrer nos différents carêmiers pendant ces onze mois de morte saison. S'amusent-ils à commenter le Pentateuque, ou vendent-ils des légumes dans les rues ? je l'ignore absolument ; mais ne trouvez-vous pas comme moi qu'il y a un caractère singulier dans ces personnages intermittents qui rentrent au bout d'une année révolue dans une ville dont les idées peuvent avoir changé du tout au tout ? »

Il y en a plus long, mais nous pensons que cet abrégé suffit.

Ayant ainsi expédié la prédication, notre *gracioso* vient à la justice :

« Je suis fâché d'être obligé de le reconnaître, mais nous sommes devenus extrêmement difficiles en fait de drames judiciaires. Il nous faut maintenant des complications de toute espèce et des intrigues amoureuses de premier choix. Une veuve déjà très-riche a empoisonné son beau-frère afin de hâter l'héritage qui doit augmenter encore sa fortune. En quoi voulez-vous que cette affaire m'intéresse ? Il en est de ces drames-là comme de ceux qui se jouent à l'Ambigu. Ce que nous leur demandons, ce sont des amants à tous les étages, des maris trompés, en veux-tu ? en voilà, et des lettres brûlantes, lues en pleine audience, qui fassent dire aux dames assises dans l'hémicycle :

« — Cette femme a mélangé d'arsenic les aliments de son époux, c'est incontestable. Mais quand celui qui vous aime pour le mauvais motif vous écrit de si jolies lettres, n'est-il pas permis de se débarrasser d'un gêneur ? voilà la question.

« Ajoutons que si en cour d'assises l'amour est de toute nécessité pour exciter l'intérêt, il pousse également à l'indulgence. Quand un juré aperçoit dans le fond de la salle un jeune homme pâle, qui profite de la suspension des audiences pour passer des tablettes de chocolat à la principale accusée, il a toutes les peines du monde à ne pas admettre quelques circonstances atténuantes.

« Je ne sais pas si les douze jurés n'éprouveraient pas un sentiment de commisération pour cet être singulier qui attaquait les diligences, dans le but de rencontrer un jour le regard de celle dont l'image est gravée dans son cœur ; eh ! mon Dieu ! qui sait ? peut-être même la femme du président dirait-elle le soir à son mari en lui offrant un peu de dessert :

« — Mon ami, sois impartial dans ton résumé. On a remarqué que généralement tu chargeais trop les accusés. Il faut être juste avant tout.

« Quant à la veuve ***, coupable ou non, elle est sans excuse de ne pas avoir fait la part du public, en mêlant à toute cette histoire une passion pour un jeune homme qu'elle voulait épouser en secondes noces, mariage auquel son beau-frère s'op-

posait énergiquement. Mais cette femme, dont la fortune s'élève à neuf cent mille francs, et qui s'expose au dernier supplice pour avoir trois cent mille francs de plus, serait tellement bête, si elle avait réellement commis le crime, qu'elle désarmerait toute indulgence.

« Si la veuve était reconnue coupable, quel exemple à opposer à cette théorie absurde qui veut faire nommer des conseils judiciaires à tous ceux qui ne croient pas que le bonheur et l'honorabilité consistent à fourrer dans des vieux bas de laine et d'antiques pots à beurre, des maravédis ramassés partout et quand même?

« ... J'ai souvent pensé que mon malheureux pays ne se relèverait jamais de son aplatissement, tant qu'il n'aurait pas ce qu'il reproche tant à ceux qu'on appelle les gens sans ordre, c'est-à-dire le mépris de l'argent. — *Henri Rochefort.* »

Telle est présentement l'expression la plus applaudie de l'esprit français. L'on soutient plusieurs années l'admiration publique, on l'emporte sur le *Siècle* par cette force de pensée, cette couleur de morale, ce goût et ces qualités de style.

M. Villemot, collaborateur de M. Rochefort, commence une campagne contre les petits bons livres religieux et nous invite à le seconder. Très-volontiers, s'il en veut faire une autre avec nous contre les petits mauvais livres impies. Convenons seulement, car autrement on n'en finirait pas, que nous laisserons de côté certaines sottises, certaines folies, certaines syntaxes, certaines inepties enfin dont la suppression absolue réduirait trop les droits de l'homme et du citoyen. Que deviendrait la presse s'il fallait pour écrire faire preuve de bon sens, de bon goût et de bonne grammaire?

Nous nous bornerons aux écrits qui peuvent léser l'honneur des gens, l'honneur de la justice et la morale publique.

Cela bien entendu, M. Villemot verra de quel côté il doit vider son carquois.

Certes, nous ne manquons pas de livres religieux très-mal faits ! Il y en a beaucoup d'autres, et incomparablement plus, qui sont aussi misérables et par-dessus le marché fort pervers, mais point du tout religieux.

M. Villemot cite quelques feuilles volantes qui se distribuent dans le peuple de temps immémorial, des formules baroques de prières indiquées comme recettes pour guérir certains maux. Comme littérature, c'est l'équivalent des chansons favorisées qui vantent l'institution de la garde mobile. Ce ne sont point les auditeurs du P. Félix qui distribuent ces formules, ni les chrétiens instruits qui les récitent. Aucun fidèle ne les a reçues des mains de son curé, aucun évêque ne les a promulguées dans son diocèse. Mais après tout, M. Villemot brûle sa poudre aux moineaux. S'il veut y regarder un instant, il s'apercevra qu'un homme de bon sens ne peut s'arrêter à ces misères, et qu'un homme de bon cœur ne réfléchit pas assez lorsqu'il se moque d'un pauvre ignorant qui prie. Nous sommes curieux de savoir ce que M. Villemot proposerait contre les colporteurs de l'oraison pour guérir le mal de dents? Veut-il que l'Église les dénonce au procureur impérial ou qu'elle les excommunie?

Nous lui demandons quel mal fait au monde un pauvre diable qui dit cinq *Pater* et cinq *Ave* et qui ajoute une prière en langue incongrue pour avoir raison de la teigne ou des tranchées de son cheval. Cela est inepte ? Nous le voulons bien pour vous obliger. Après vous être moqué de ce malheureux, faites lui présent d'une visite du méde-

cin ou du vétérinaire, et tâchez de l'envoyer à son curé, qui tâchera de lui apprendre à prier correctement. Nous unirons nos efforts aux vôtres, et nous n'en dirons pas moins nous-mêmes des *Pater* et des *Ave* pour nous guérir de maux plus sérieux, qu'on ne guérit guère par d'autres moyens. Cela aussi, direz-vous, est inepte. Soit ! essayez-en.

Tout inepte que vous paraisse la prière, elle est innocente. Les oraisons hebdomadaires de M. Rochefort, pour ne pas chercher d'autres exemples, sont beaucoup plus publiques, beaucoup plus récitées, et se vendent beaucoup plus cher. Ces oraisons universelles contre toutes les formes que peut prendre la maladie du respect, comment faites-vous pour les trouver moins dangereuses et même moins plates?

LES TITRES DE LA DYNASTIE

NAPOLÉONIENNE.

I

23 mars 1868.

Joseph de Maistre donne quelque part le titre d'un livre à faire : L'*Opinione regina del mondo*. Véritablement ce livre pourrait être admirable ; mais Joseph de Maistre ne l'a point fait, et M. Guéroult, rédacteur en chef de l'*Opinion publique*, ne paraît pas devoir le faire.

L'Imprimerie impériale aussi nous donne un titre de livre intéressant ; mais le livre non plus n'est pas fait. C'est dommage. Exécuté de main compétente, un pareil livre aurait certainement la plus grande influence sur l'*opinione regina del mondo*. Il débrouillerait beaucoup de choses en France, en Europe et ailleurs. Nous sommes convaincu qu'il redresserait même l'*Opinion publique* de M. Guéroult touchant les *Titres de la dynastie napoléonienne*. Ce redressement aurait son utilité.

Nous nommons M. Guéroult préférablement à d'autres. Il est l'homme, l'éditeur le plus serviable et le plus intelligent d'une idée qui fausse notablement les titres de la dynastie napoléonienne, cassant les uns, interprétant les autres, de telle sorte que les votants de frimaire

an VIII, de thermidor an X, de floréal an XII, non plus que ceux de décembre 1851 et de novembre 1852 ne s'y reconnaîtraient jamais.

A ne les prendre que dans la restriction où l'Imprimerie impériale nous les propose, les titres anciens et nouveaux de la dynastie sont fort sérieux. Additionnant les suffrages donnés à diverses reprises par le peuple français, tant à Napoléon Ier qu'à Napoléon III, l'Imprimerie impériale en trouve *trente millions*. Aucun esprit politique, quelles que soient ses pensées et ses pentes, ne regardera ces totaux comme insignifiants. Ils marquent l'assentiment du peuple à certaines vues des Napoléon. *Vox populi, vox Dei!* l'on comprend que l'Imprimerie impériale ait pris pour épigraphe ce dicton païen. Il n'est pas article de foi, mais il renferme une dose de vérité. Les peuples n'ont point de ces vastes idées et de ces longs mouvements en dehors des directions de la Providence, et les Napoléonides règnent parce que Dieu l'a voulu. Il leur reste à régner comme Dieu veut. C'est ce que M. Guéroult ne veut pas.

Nous qui sommes de ceux qui ont dit *oui* au second Napoléon, et qui peut-être aurions dit *oui* au premier, nous nous souvenons d'avoir fait adhésion non pas tant à un homme et à un sang qu'à un programme. Ce programme, nous le connaissons très-bien. L'Imprimerie nationale a eu le tort de ne pas le reproduire intégralement. Dans ses nuances capitales, il est plus conforme aux idées de Dieu qu'à l'idée de M. Guéroult. C'est par l'acceptation qu'elle en fit, que la voix du peuple nous semble avoir été la voix de Dieu.

Assurément, sur les sept ou huit millions de Français qui votèrent comme nous en 1851 et en 1852, fort peu

songeaient à se faire une place ; un nombre moindre encore aspiraient à forger le César de M. Guéroult, tête et Dieu de la démocratie. C'était la France qu'ils voulaient couronner, non la démocratie. Ils voulaient rendre à la France l'épée, mais surtout le sceptre, le bel emblème de la justice et de la liberté civile, et non pas munir la démocratie du brutal marteau qui réduit tout en ignoble poussière. Ils comptaient instituer un monarque pour gouverner des hommes et des chrétiens, espèces résistantes et raisonnables, non pas un despote dont le char pût toujours traîner ce que bon lui semblerait à travers cette poussière démocratique, pourvu que la provende et le fouet ne manquassent point à l'attelage.

Le premier Bonaparte avait fait le 18 brumaire, c'est-à-dire imposé la muselière aux tigres et les menottes aux larrons. La Constitution du 22 frimaire an VIII s'annonça comme fondée sur les droits *sacrés* de la PROPRIÉTÉ, de la *liberté* et de l'*égalité* ; elle prétendit instituer des pouvoirs *forts et stables*. Elle déclara que la Révolution, *fixée aux principes qui l'avaient commencée*, était FINIE. Voilà le premier programme et le premier titre. Le général Bonaparte fut élu consul pour dix ans.

Deux ans après, la Révolution ne paraissant pas aussi *finie* qu'on s'en était flatté, et le Consul étant de plus en plus nécessaire pour en finir, on lui donna le consulat à vie. Seconde édition du programme : « La liberté, « l'égalité, la *prospérité* de la France seront *à l'abri* des « caprices du sort. Le meilleur des peuples sera *le plus heureux*, comme il est le plus digne de l'être, et sa félicité *contribuera à celle de l'Europe entière*... Content d'avoir été appelé à ramener sur la terre l'*ordre*, la *jus-*

« *tice*, l'égalité, j'entendrai sonner la dernière heure « sans regret... » En d'autres termes : La Révolution est finie ; le Consulat à vie, c'est la paix !

Quatre ans après, « la liberté, l'égalité, la gloire sont assurées, » mais l'avenir ne l'est pas. Il y a des « inquiétudes. » Au quinzième anniversaire de la prise de la Bastille, le Sénat avertit le Consul de la nécessité où il se trouve de fonder l'Empire. Le Consul y consent ; trois millions et demi de votants y consentent comme lui. Troisième titre, troisième édition du programme : « Je « monte au trône, le cœur plein du sentiment des « grandes destinées de ce peuple, qu'au milieu des camps « j'ai *le premier* salué du nom de grand. Mes descendants « *ne perdront jamais de vue que le mépris des lois et l'ébran-* « *lement de l'ordre social ne sont que le résultat de la fai-* « *blesse et de l'incertitude des princes.* Vous, Sénateurs, « soyez les soutiens de ce trône *nécessaire* au bonheur « de ce vaste empire. »

Il s'agit toujours de *finir* la Révolution. C'est le fond du programme toujours acclamé par la majorité du pays.

Le premier Napoléon, donc, fut empereur pour ramener et affermir la paix civile, reconnue impossible dans les voies de la Révolution. Il fit à cette fin non pas tout ce qu'il pouvait, ni tout ce qu'il fallait, mais plus peut-être qu'il ne voulait. En dépit de ses penchants au despotisme, trop favorisés par sa Grandesse, par son Administration, par son Université et même par son peuple, toujours épouvanté des bêtes féroces dont il l'avait délivré ; en dépit de ses préjugés anticatholiques, qu'il croyait peut-être seulement, comme on dirait aujourd'hui, anticléricaux, il connut l'urgence de rétablir

l'Église ; il y céda ; il désira le sacre et en fit les serments.

Devant la Révolution, la force, la gloire, le souvenir des malheurs passés ne pouvaient avoir qu'un temps assez court ; pour combattre la sédition immortelle, il fallait laisser autre chose à ceux qui, comme Bonaparte lui-même le disait, « ne seraient que ses héritiers. » L'alliance de la religion lui était indispensable, parce que la religion seule fait des consciences, unique obstacle que la révolution ne puisse pas renverser. C'est pourquoi il releva l'Église. Il la releva le moins qu'il put, n'ignorant pas que la religion, par cela même qu'elle fait des consciences, fait aussi des hommes, et qu'ainsi en relevant l'Église, il se limitait. Mais là où il n'y a point de religion, il n'y a rien qui compte, et il fallait à Bonaparte quelque chose contre la Révolution.

La Révolution peut tolérer ou subir un maître, même un empereur, même un règne, elle n'accepte point une dynastie ; elle abat les statues et proscrit jusqu'à la mémoire de ceux qui l'ont un moment domptée. Rien de grand n'est fait, rien ne dure par la seule main de l'homme.

Le concordat fut, suivant l'expression de Fontanes, « le meilleur papier de Napoléon. » Il lui dut d'être appelé « un nouveau Constantin. » Ce qu'il fit pour le déchirer, sans en venir à bout, on le sait : on sait ce qu'il lui en coûta. Nous n'avons point à en traiter ici. L'Imprimerie impériale ne met pas Savone au rang des *titres* de la dynastie impériale, pas plus que les soufflets de Philippe le Bel et ceux de Louis XIV n'étaient admis parmi les titres dynastiques des Capétiens.

Nous dirons un mot du titre de la gloire militaire. Il fut plus ample qu'on ne le souhaitait. Pour le Consulat

décennal, ce titre avait beaucoup fait; au moment du Consulat à vie, il était peu demandé: au moment de l'Empire, il n'était pas du tout désiré. On en avait suffisamment. Plus tard, il a brillé davantage. Aujourd'hui, ce n'est plus celui qu'on exalte dans le monde des penseurs. M. Guéroult est pacifique; M. de Girardin estime que la gloire militaire ne s'acquiert que par le plus grand des crimes de lèse-humanité. Loin d'admettre le titre de la gloire militaire, il le compte en déficit à la dynastie napoléonienne. L'Imprimerie impériale semble garder une sorte d'entre-deux. Elle met sans doute en ligne de compte la gloire militaire; pourtant, elle n'insiste pas.

Nous ne savons si ce perpétuel et hypocrite tapage de la philanthropie révolutionnaire influe sur notre raison, ou si c'est un effet du naturel féroce que l'*Opinion publique* se plaît à nous reconnaître; mais enfin, sans nous sentir aucun enthousiasme pour le titre de la gloire militaire, nous devons avouer que nous faisions comme le petit peuple, nous ne le récusons pas.

La guerre se rattache au dogme des expiations. Le sens humain la déteste et n'en a point horreur. Un instinct supérieur avertit l'humanité que les grands hommes de guerre sont des envoyés de la justice divine, qu'ils ont une mission. Elle fait plus que leur pardonner les désastres qu'ils promènent sur la terre; ils châtient, mais n'avilissent pas. Le grand homme de tribune qui répéta si longtemps : La *paix partout*, la *paix toujours* et qui couronna son roi d'un simple rameau de chêne, s'est acquis moins de gloire populaire que n'importe quel général de brigade qui fit un mouvement hardi et décida le sort d'une journée.

Il ne faut pas mépriser ces invincibles pentes de l'âme publique. Les hommes glorifieront toujours le chef qui les mena sur les champs de bataille, au-dessus de celui qui les laissa croupir dans les luxures. Il se pourrait qu'à tout prendre, il y eût, pour un pays, plus de véritable profit public à perdre la bataille de Waterloo qu'à gagner la bataille de l'*Exposition*. Qui a jamais vu en dehors des écrivains, quelqu'un du peuple de France qui sût grand gré au premier Napoléon de ses concours décennaux ou bi-décennaux ?

Nous convenons d'ailleurs qu'on peut abuser des meilleures choses, et que ce grand homme a aussi abusé de la guerre, mais le peuple lui remet même l'abus.

Venons aux titres du second Napoléon, qui est Napoléon III.

Nous les trouverons supérieurs à ceux que l'Imprimerie impériale lui reconnaît ; nous examinerons ce qu'ils peuvent lui promettre, et à quoi, selon nous, ils l'engagent envers Dieu et envers le peuple.

II

27 mars 1868.

« Le peuple veut l'hérédité de la dignité impériale « dans la descendance directe, naturelle, légitime et « adoptive de Napoléon Bonaparte, et dans la descen- « dance directe, naturelle et légitime de Joseph Bona- « parte et de Louis Bonaparte. »

Trois millions et demi de suffrages écrits de plein consentement, dit M. Thiers, sur des registres qui res-

terent ouverts pendant douze jours, adoptèrent cette résolution présentée par le sénatus-consulte du 28 floréal an XII et constituèrent une légitimité napoléonienne. On peut croire néanmoins qu'en 1848, le peuple français ne se sentait guère lié par son vote de l'an XII. D'autres votes étaient survenus, et l'ingrédient *légitimité* se trouvait fort affadi. A force de le voir mettre partout et ôter de partout suivant la circonstance, *l'opinione regina del mondo* ne le comptait plus nulle part pour rien. Ils étaient rares sur la terre de France ceux qui, depuis cinquante ans, n'avaient pas plus ou moins fait une légitimité de l'illégitime, et *vice versa!*

Mais si l'héritier de Napoléon ne portait qu'une légitimité infirmée, il portait un nom vivant. Napoléon vivait, sa législation vivait, toutes ses idées vivaient, même les plus contradictoires. Sa gloire surtout vivait; sa gloire présentement odieuse à M. de Girardin, mais alors chère à Béranger et à tant d'autres qui ne s'en vantent plus.

Après trente ans, le peuple « affranchi » dont Napoléon avait tari les veines, se souvenait uniquement d'avoir encore du sang à répandre pour cette idole devant laquelle ses orateurs, ses poètes, ses historiens, ses pamphlétaires, ses magistrats eux-mêmes, et enfin son orgueil se prosternaient. Napoléon avait eu cette dernière fortune de laisser à la France une défaite à venger. Il était le dieu de ce patriotisme barbare que l'esprit de révolution s'efforçait alors d'ériger en religion nationale, comme pour se réserver la joie de renverser encore des autels et d'avilir d'autant la conscience du genre humain. On ne parlait que de frontières à reprendre, que de territoires à annexer, que de peuples à

fraterniser. Napoléon devenait le symbole de la patrie humiliée, mais toujours menaçante, grâce à la vertu de son nom. Aux yeux de ceux-là même qui lui reprochaient la monarchie rétablie et la religion relevée, le sacre de Waterloo l'absolvait du sacre de Notre-Dame.

Depuis sa chute, depuis sa mort, il avait véritablement régné ; plus régné en un sens que durant sa terrible vie, consacrée si l'on peut ainsi parler, aux gros ouvrages de destruction. Et il avait régné doublement, comme pouvoir et comme opposition, par les incarnations diverses des contradictions qui étaient en lui. En effet, cet homme, élu à tant de reprises et d'un tel consentement populaire, pour clore la Révolution, n'a jamais su nettement s'il devait étouffer la Révolution ou l'accomplir, parce que, comme beaucoup d'autres, il n'a jamais su ou jamais voulu savoir nettement ce que c'est que la Révolution.

Combien en sont là aujourd'hui encore, qui ont étudié la Révolution toute leur vie ; qui en ont écrit de longs livres et qui ont cru et voulu sincèrement, tantôt la sauver et tantôt la combattre ! Un jour, Napoléon, empereur, s'écria : « Je suis la Révolution, moi ! » Rien n'a été dit sur lui de plus profond et de plus vrai que cette parole échappée à sa colère. Il était la Révolution, cette Révolution qu'il voulait vaincre et terminer ; et la Révolution qui le savait bien, éprouvait pour lui les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Elle le craignait, le haïssait et le chérissait en même temps. Ils s'embrassaient avec amour, le poignard dans les mains.

La force des choses n'est que l'impuissance dans laquelle l'ignorance ou l'abandon des principes fait tomber les hommes. La civilisation suit à l'aventure le mal et

l'erreur dont elle a conscience, mais auxquels ses guides ne veulent opposer que des palliatifs d'un moment. L'esprit révolutionnaire de Napoléon n'était pas moins dans les hommes d'État conservateurs que dans les partis où ils entreprenaient de le combattre et se targuaient de le vaincre.

Joseph de Maistre disait que Louis XVIII n'avait pas repris son trône, mais occupé celui de Napoleon, et que c'était pourquoi il n'y tiendrait pas. En vérité, cette occupation était une usurpation. Louis-Philippe fit bien pire : il tâcha de s'asseoir sur les deux trônes à la fois et de faire une double légitimité de ces deux illégitimités. En somme, le problème du gouvernement demeurait le même : Faut-il étouffer la Révolution, faut-il l'accomplir ? Et le résultat aussi était toujours le même : on continuait la Révolution.

Elle éclata sans rencontrer de résistance, victorieuse de tout, sauf d'elle-même. On la vit en même temps triomphante et incapable de se contenir. Elle fit peur, on lui chercha un maître. Il ne fallut pas longtemps chercher ! Le maître s'offrit tranquillement et n'eut que son nom à dire : Je me nomme Napoléon Bonaparte : « A la veille d'élire le premier magistrat de la Répu- « blique, mon nom se présente à vous comme un sym- « bole d'ordre et de sécurité. » Le nom du 18 brumaire !

Il ajouta un autre titre, un titre que le premier Bonaparte élaguait de ses programmes officiels, mais que désormais la conscience française exigeait hautement. Il fit une protestation en faveur du Pape exilé de Rome par la Révolution.

Sur sept millions et demi de votants, 5,587,749 suf-

frages, les plus libres qui furent jamais, lui donnèrent la présidence de la République, et l'on vit poindre l'Empire. Déjà un grand nombre de bulletins disaient : *Empereur !*

Sous la Présidence et par la Présidence, fut faite la campagne de Rome, qui rendit au Pape sa ville et son État. Il y eut des détails qui gâtèrent ce bel acte; nous n'avons pas oublié la lettre au colonel Edgar Ney. Mais enfin le Pape fut restauré, malgré la Révolution et contre la Révolution. Sous la Présidence et par la Présidence, fut proposée et promulguée la loi sur l'enseignement, plus favorable à la liberté de l'Église que tout ce qu'il avait été possible, non d'espérer, mais de rêver durant les dix-huit années de Louis-Philippe. Et si l'affranchissement n'a pas été plus complet, ce n'est pas peut-être au Président qu'il faut l'imputer.

Sous la Présidence encore fut prononcée cette parole célèbre, la plus forte, la plus applaudie, la plus politique universellement, et, si elle avait été mieux suivie, la plus féconde du siècle : « *Il est temps que les bons se rassurent et que les méchants tremblent !* » Cette parole se grava dans les esprits, elle fut le véritable titre à l'Empire ; et depuis, malgré d'amères déconvenues, elle est restée pour un grand nombre le principal appui d'une dernière espérance.

Cependant, la Révolution marchait, concluait des alliances, gagnait du terrain, voyait arriver son jour. Le 2 décembre 1851, le Président prit sur lui de prononcer la dissolution de l'assemblée souveraine, qu'il signalait comme un foyer de complots où s'organisait la guerre civile. Il fit appel au peuple, l'invitant à lui fournir les moyens de remplir la *mission* dont le vote du

10 décembre l'avait chargé. Nous allons entendre encore une fois des formules déjà connues, toujours sûres du succès :

« Cette mission consiste à *fermer l'ère des révolutions* en « satisfaisant les besoins légitimes du peuple, et en le « protégeant contre les passions subversives; elle con- « siste surtout à créer *des institutions qui survivent aux* « *hommes*, sur lesquelles on puisse asseoir quelque chose « de durable. »

Le prince proposait une constitution qui lui donnait, sauf le titre, le pouvoir impérial pour dix ans. Par le fait et pour un temps indéfini, la situation l'investissait de la dictature. Il annonçait qu'à ces conditions « la *France et l'Europe* seraient *préservées de l'anarchie.* »

Sur 8,151,689 votants, 7,473,431 répondirent : Oui.

A ceux qui lui présentèrent ce résultat, le prince dit qu'il comptait sur le concours de tous les hommes de bien, sur le dévouement de l'armée, sur la protection du Ciel pour répondre en même temps aux « *instincts démocratiques* de la nation et au besoin universel d'avoir un pouvoir *fort et respecté.* » Ce langage annonçait une rechute dans la contradiction fondamentale où s'étaient épuisés les régimes précédents, finir et tout à la fois continuer la Révolution.

La brochure de l'Imprimerie impériale nous fournit incontinent un trait de cette contradiction, en constatant, d'ailleurs sans aucune amertume, que le bon sens public ne s'y laissait point tomber :

« Le prince espérait que dix années d'autorité ferme « et libérale lui suffiraient pour réparer les ruines qui « avaient été faites et restaurer l'ordre dans la société. « Mais la France *ne voulait pas d'une telle instabilité* dans

« ses institutions ; *le sentiment monarchique* se réveilla en « elle *avec une irrésistible violence*. Au milieu des ovations « qu'il recevait sur son passage en allant visiter les dé- « partements, le prince Louis-Napoléon recueillait par- « tout le désir de voir rétablir l'Empire. Tous les conseils « généraux envoyaient des adresses exprimant le même « vœu... »

Alors fut prononcé le mémorable discours de Bordeaux : *L'Empire, c'est la paix!* L'on se souvient aussi du caractère religieux que Louis-Napoléon voulut donner à ce voyage, de son assiduité à la messe dominicale, de ses allocutions aux évêques, empreintes d'un sentiment tout chrétien. Il sentait que le vrai cœur de la France est catholique, et ce vrai cœur de la France acclamait en lui un prince selon le cœur de Dieu. Certes, on ne l'accusait pas de se mettre à genoux devant les autels uniquement pour ramasser la couronne ; on le glorifiait de se mettre à genoux pour obtenir la grâce de la porter dignement. Dans tous les cas, si la génuflexion semblait nécessaire, si « Paris valait bien une messe, » c'était donc la messe qui pouvait donner le trône, et non pas la Révolution.

Le Président ne tarda pas d'avertir le Sénat. La nation, lui écrivit-il, manifeste hautement sa volonté de rétablir l'Empire. Que vous en semble? Il ajouta les choses ordinaires : fermer l'ère des révolutions et consacrer les conquêtes de 89, *venger* nos revers sans menacer aucune indépendance et sans troubler la paix du monde, etc. Les points noirs!

Le Sénat proposa le rétablissement de l'Empire; 7,824,189 voix répondirent : Oui.

En commentant ce vote devant les grands corps de

l'Etat, l'Empereur prononça ces mots, qu'il est permis de considérer comme la parole d'honneur donnée à la civilisation française, qui venait de lui remettre si pleinement et si cordialement ses destinées :

« Aidez-moi tous à asseoir sur cette terre, bouleversée « par tant de révolutions, un *gouvernement stable* qui ait « pour bases LA RELIGION, LA JUSTICE, LA PROBITÉ, L'AMOUR « DES CLASSES SOUFFRANTES. »

C'était l'écho et le développement des trois mots conservateurs que, depuis 1848, le bon sens politique et chrétien de la France avait opposés aux trois mots révolutionnaires. La Révolution hurlait : Liberté, égalité, fraternité ; la France chrétienne avait répondu : *Religion, famille, propriété.* Et ces trois mots, enfin victorieux, brillaient en tête du dernier et incomparable diplôme que venait de recevoir la quatrième dynastie. Ils impliquaient l'ordre de finir la Révolution, c'est-à-dire d'*en finir* avec elle, et ils en indiquaient le meilleur, l'unique moyen.

La Révolution est née, elle existe, elle combat pour renverser la religion, la famille et la propriété. Tous ses docteurs l'ont dit, toutes ses œuvres l'ont prouvé, toutes ses pentes l'attestent et tendent à constituer un despotisme qui lui soit un marteau pour précipiter cette destruction de la civilisation chrétienne et de l'humanité. Il n'y a qu'un moyen de la vaincre : il faut la nier à son tour, en affirmant la religion, la famille et la propriété, et c'est l'intelligence ou l'instinct de ce besoin qui a fait obstinément le titre national de l'Empire.

La Révolution n'est pas populaire, elle est bourgeoise. C'est le bourgeois qui l'a faite, qui l'a défendue, qui l'a relevée, qui l'a continuée, et qui, pour le malheur et la

ruine de la France, l'achèvera s'il le peut. Depuis cinquante ans, les Assemblées sorties du suffrage bourgeois ont été révolutionnaires; elles ont fait 1830 et 1848. Mis en possession de lui-même, le peuple s'est prononcé contre la Révolution; tous les grands votes du suffrage universel en témoignent, tous les titres que la dynastie napoléonienne tient de lui, depuis le premier jusqu'au dernier, sont contre-révolutionnaires. La bourgeoisie et l'esprit révolutionnaire ont fait asseoir Louis XVIII dans le trône révolutionnaire de Napoléon; le peuple et Dieu demandaient à Napoléon I^er^ et à Napoléon III de s'asseoir dans le trône catholique des nobles rois de France, protecteurs de l'Église et des pauvres, magistrats des nations.

Au milieu de cette grande attente de grandes choses, où la proclamation du second Empire avait mis la France et le monde, attente joyeuse en France, et dans le reste du monde (nous parlons des peuples), l'inévitable point noir révolutionnaire fut posé de la main d'un bourgeois. M. Troplong, dans un rapport explicatif sur le vote, définit l'Empire comme un moyen de mettre « l'ordre dans la Révolution. »

L'*ordre dans la Révolution*, l'ordre dans le désordre, non pas pour supprimer le désordre, mais pour le conserver! Le révolutionnaire ne sort pas de là, même lorsqu'il est préfet de police, et le bourgeois n'en veut pas non plus sortir, même lorsqu'il est sénateur. Il y avait dans Rome, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, de ces vieux païens qui, lorsque Constantin, vainqueur de Maxence, entrait dans la ville, le labarum à la main, le faisaient passer sous un arc de triomphe où ils avaient accroché une inscription en l'honneur des faux dieux.

Si c'était superstition ou prudence politique, nous l'ignorons; mais ils conservèrent le paganisme et le légnèrent à des successeurs qui surent l'entretenir sur le Capitole et dans leurs palais jusqu'au jour de Totila, lequel enfin vida les palais et le cirque, et le sénat et la ville.

Voyons maintenant, autant qu'il est possible, où en est la Révolution, seize ans après le vote populaire qui devait, suivant le peuple et l'Empereur, la *finir*, ou, suivant M. Troplong, *l'ordonner*.

ÉCLAIRCISSEMENT

SUR LES PRÉCÉDENTS ARTICLES, POUR LE *JOURNAL DES DÉBATS*.

7 avril 1868.

A propos de nos réflexions sur les « Titres de la dynastie napoléonienne, » le *Journal des Débats* nous adresse une critique imprévue et qui nous laisse douter qu'il nous ait bien compris.

Suivant nous, la Révolution est bourgeoise et non populaire. Qu'y a-t-il de mieux prouvé par toute l'histoire moderne avant et depuis 89, en France et ailleurs? Toutes les entreprises de contre-révolution émanent du peuple, s'appuient sur le suffrage universel. Ce n'est pas la bourgeoisie qui a donné aux deux Napoléon, dans l'espace de cinquante ans, les trente millions de suffrages qu'additionne la brochure de l'Imprimerie impériale, et qui les a donnés expressément pour « finir la Révolution. » L'effort de la bourgeoisie, — une fois la peur passée, bien entendu, — a été de renouer le fil révolutionnaire, après ces tentatives qui l'avaient brisé. Elle y a réussi sous la Restauration, sous la monarchie de Juillet; elle y travaille et elle y réussira sous l'Empire.

Quand elle a réveillé, préparé, lâché la Révolution furieuse, la bourgeoisie prend peur très sincèrement. Le commerce ne va plus, les *devantures* sont menacées ! Alors elle s'ingénie, se rallie à quelque enseigne contre-révolutionnaire, parle de finir la Révolution ou tout au moins de mettre « l'ordre dans la Révolution. » Elle réussit à chasser la Révolution de la rue, mais aussitôt elle l'introduit dans les bureaux, d'où elle se glisse partout. La bourgeoisie est le chargé d'affaires de la Révolution. C'est un mandataire coûteux, mais d'ailleurs adroit et fidèle. Tous les contrats qu'il propose et qu'il impose, chartes, constitutions, lois, etc., toutes les opérations qu'il fait, toutes les directions qu'il donne, tournent à l'accroissement de son maître ; il ne dédaigne pas, pour le servir, d'employer même la trahison.

Entre tant de voies, au moyen desquelles la Révolution a pénétré et pénètre chaque jour plus profondément jusque dans le peuple, si longtemps réfractaire, on n'en trouverait pas une qui ne fût l'œuvre de la bourgeoisie. Et les plus efficaces sont celles qu'elle a poussées et élargies avec le plus de constance, par les mains qu'on pouvait le moins suspecter. Qui a paru moins révolutionnaire que l'impopulaire M. Guizot et tous ses amis, les ardents conservateurs du temps de Louis-Philippe ? Ce sont ces monarchistes zélés, ces vainqueurs de l'émeute, qui ont surtout relevé et implanté dans le sol la contre-Église imaginée par le premier Napoléon, la fondation césaro-révolutionnaire qu'on appelle l'Université.

Jusqu'en 1830, l'esprit révolutionnaire dans sa forme antireligieuse, n'avait pas encore envahi les campagnes, et l'épouvante de cette époque le faisait baisser même

dans la bourgeoisie. Les licences que prit la haute université, la loi sur l'instruction primaire, qui constitua ce que l'on pourrait appeler le clergé secondaire de la Révolution, lui ont donné des ailes. Le dégât fut incalculable. On vit en 1848 ce qu'il en était. Or, sauf une courte interruption, due au règne du suffrage universel, il y a vingt ans que cela continue avec l'assistance du cabaret et de la presse, autres institutions bourgeoises et même gouvernementales.

Nous négligeons le reste des œuvres de la bourgeoisie sous le régime de 1830, le détail en serait trop long. Il suffit de marquer un point : ce que le gouvernement bourgeois de 1830 faisait contre la religion dans l'intérieur de la France par l'enseignement, il le faisait à Rome par sa diplomatie. Depuis le *memorandum* des puissances, dû à son initiative en 1832, le gouvernement bourgeois n'a cessé, jusqu'au jour de sa chute, d'affaiblir, de calomnier, de désemparer la papauté. Qu'il y ait eu de nobles retours individuels, nous le savions et nous félicitons ceux qui ont su revenir [1]. Mais enfin le gouvernement de Louis-Philippe a été le pionnier du gouvernement de Victor-Emmanuel, le pionnier de Garibaldi : en cela, il a fait l'œuvre révolutionnaire par excellence.

Dans toutes ces œuvres, la part du *Journal des Débats* a été grande. Nous sommes surpris qu'il ne l'avoue point et ne s'en vante point. S'il existe un type achevé de ce rôle d'homme d'affaires de la Révolution, c'est bien le *Journal des Débats*. Il en a tous les caractères, tous les traits, sans excepter les traits et les caractères ridicules,

[1] Allusion à M. Thiers, qui alors!...

notamment celui de la facile épouvante, notamment le don de trouver toujours, tout en fuyant, le chemin qui mène aux bons petits postes bien approvisionnés et bien abrités, et qui ont de bonnes petites portes de sortie.

Cette situation étant si claire, nous ne saisissons pas bien ce que le *Journal des Débats* trouve d'incompréhensible ou de contradictoire dans les conclusions que nous en avons tirées. Pourquoi conteste-t-il la permanence et la perfection de l'esprit révolutionnaire dans la bourgeoisie, dont il est une expression si nette et si connue? Quelle preuve donne-t-il à l'appui de cette négation?

Il nous dit que la bourgeoisie n'a pas fait la Terreur, et qu'elle a fait les journées de Juin. Voilà son argument historique, c'est M. G. de Molinari qui l'a trouvé. Nous engageons M. G. de Molinari à chercher encore.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point les organisateurs de la Terreur, eux-mêmes terrifiés, étaient purgés de l'esprit bourgeois. Danton, Robespierre, Couthon, Barrère, Saint-Just, demi-gens de lettres, avaient des idées de collége fort différentes de celles du peuple chrétien, sur lequel tombait leur couperet; ils tuaient autant de gens du peuple que de bourgeois et de gentilshommes. On publiait en ce temps-là un journal des guillotinés (il recevait des abonnements pour un an), dont les livraisons sont sous nos yeux; l'immense liste de victimes accuse le triomphe de l'égalité, la guillotine fauche dans tous les rangs. Nous convenons d'ailleurs bien volontiers que ces faucheurs bourgeois n'étaient pas la bourgeoisie. Qu'est-ce que cela prouve? La bourgeoisie a déchaîné les idées d'où la Terreur a surgi; elle a subi la Terreur et ne l'a

point faite. Elle n'a point fait non plus la Vendée ! Elle s'est délivrée de la Terreur par la conjuration du 9 thermidor, autre Terreur, qui n'a point fermé et qui ne voulait point fermer la Révolution. Cinquante ans après, aux journées de Juin, voyant la Terreur renaître, elle s'en est délivrée au moyen d'un 9 thermidor préventif, que le *Journal des Débats* a fort célébré, et qui, lui non plus, n'a pu ni voulu finir la Révolution : et de là est né l'Empire.

En un mot, l'Empire a été proposé, acclamé, fait pour *finir* la Révolution, et la Révolution n'est pas finie. Et le *Journal des Débats*, bourgeois, d'accord avec le journal de M. Guéroult, bourgeois, soutient aujourd'hui cette thèse, que si l'Empire doit finir la Révolution, c'est en en finissant avec la Papauté, c'est-à-dire avec l'Église catholique, c'est-à-dire avec la société chrétienne, but unique de la Révolution.

Nous ne trouvons là rien qui nous démontre que la bourgeoisie n'est pas révolutionnaire, ni que M. G. de Molinari, allié de M. Quinet autant que de M. Guéroult, n'a pas l'esprit bourgeois.

SUR CERTAINS FAUX ECCLÉSIASTIQUES.

Mgr Plantier, évêque de Nîmes, avait publié des paroles sévères contre des ecclésiastiques qui écrivaient sous de faux noms dans quelques journaux parisiens où ils soutenaient des doctrines répréhensibles, et que nous avions dû maintes fois combattre. Ces paroles furent relevées, comme ces Messieurs avaient l'usage de le faire. L'*Univers* fit les réflexions suivantes. Elles s'adressaient à des hommes dont plusieurs, depuis, ont fait voir jusqu'où ils pouvaient aller. L'un d'eux était M. l'abbé Michaud, alors vicaire dans une église de Paris, présentement apostat.

25 mars 1868.

. . . . . .

Le parti déplorable dont nous suivons les essais montre ici le fond de son cœur. Il ne réussit jamais très-bien qu'à cacher son visage ; mais le cœur lui-même, moins habile à porter le masque, ne se laisse pas toujours voir aussi clairement.

Le fond du cœur, ce n'est pas une interprétation quelconque dans le sens dit *libéral* de telle ou telle doctrine posée dans les documents pontificaux ; c'est le désir de souffler la révolte dans le clergé de second ordre, « trop exactement, hélas ! appelé le *bas clergé*, »

contre l'autorité des Évêques. Cela vient à propos de l'approbation que Mgr l'Évêque de Nîmes a bien voulu nous donner pour notre persistance à démasquer les anonymes et les pseudonymes soi-disant ecclésiastiques, dont la collaboration enrichit divers journaux plus ou moins ennemis des dogmes, des disciplines et des droits de l'Église. Ces ecclésiastiques ou prétendus tels, si larges dans leurs absolutions, n'absolvent pas pourtant les catholiques qui les contredisent, ou qui seulement témoignent le désir de vérifier leurs papiers.

Ils s'en prennent aux Évêques qui tolèrent ce désordre, et ils invitent le clergé secondaire à se lasser comme eux d'obéir. Dans ce but, ils lui citent saint Paul, et surtout Tacite : *Dedimus profecto magnum patientiæ documentum;* Nous avons donné, certes, un grand exemple de patience ! Mais à la fin, « le clergé » murmure, le clergé « s'étonne hautement de voir ses Évê- « ques, non-seulement disposer à leur gré de l'existence « matérielle et morale des prêtres, mais encore les « vouer, quand cela leur plaît, aux persifflages et aux « flagellations de l'*Univers* et du *Monde*. » On connaît la note, on sait d'où elle sort et où elle va ; nous n'avons pas besoin d'insister. C'est là le fond du cœur.

Quant au raisonnement, comme raisonnement, il est faible, et ces messieurs, que nous ne connaissons pas, n'auraient besoin que de se faire connaître eux-mêmes, pour comprendre les causes de leur peu de crédit. Ils n'ont nul moyen de se faire des partisans avec la logique dont ils disposent.

Que veulent-ils que fassent les Évêques pour les protéger, et comment même les Évêques pourraient-ils ne

pas les blâmer? Qui prouve aux Évêques plus qu'à nous l'authenticité de cette qualité sacerdotale qu'ils se donnent? en vertu de quelle mission sacerdotale écrivent-ils dans la *Patrie* et dans l'*Étendard*?

En quoi la soutane déposée au vestiaire, peut-elle nous obliger de respecter leurs pensées, de tolérer le langage inconvenant ou séditieux dont ils la revêtent, et de les distinguer eux-mêmes de la compagnie où nous avons le chagrin de les voir? Quoi! s'il plaisait au rédacteur du *Siècle*, qui tourne le mieux une chanson, de signer l'abbé François, ou l'abbé de Saint-Paul, ou l'abbé Dollière, nous n'y pourrions plus toucher, et en cas de critique de notre part, l'Ordinaire devrait intervenir et nous excommunier pour nous apprendre à respecter l'oint du Seigneur?

Vous vous qualifiez prêtres, messieurs, et vous avez tort. A la *Patrie*, à l'*Étendard*, en tout lieu de ce genre où vous apparaissez la plume à la main, vous êtes simplement des journalistes; et même, vu vos talents et vos manières, vous ne faites pas l'ornement de la profession. Si vous voulez qu'on excommunie nos écrits, dressez d'abord de telle sorte les vôtres qu'ils n'attirent pas l'interdiction. Si vous croyez avoir un acte de justice à requérir contre ceux qui vous combattent le visage découvert, commencez par ôter vos masques : et nous aussi nous demanderons à l'autorité que vous osez invoquer, justice contre vous, parce que vous nous scandalisez.

Vous êtes bien heureux d'avoir à faire à des catholiques. Nous voyons encore en vous quelque chose qui vous protége, et nous ne disons pas tout ce que nous pensons. Si nous ne considérions que vos mérites de

penseurs, de docteurs et d'écrivains, si nous ne songions qu'aux écoles d'où vous sortez et aux lieux où vous enseignez, si nous ne voulions voir que vos masques, vos détours, vos subtilités, vos entreprises et votre style, alors vous sauriez comment s'exprime l'indignation d'un cœur vrai.

L'INDÉPENDANCE.

15 avril 1868.

Autrefois, quand la langue française était chrétienne, c'est-à-dire logique et sincère, aucun écrivain n'eût attaché un sens laudatif à l'idée d'indépendance telle que nous la prenons maintenant, c'est-à-dire comme sœur de l'idée de révolte. On eût dit : un caractère *probe,* un esprit *fier,* une opinion *ferme*, un jugement *libre*, ou telles autres expressions qui avoisinent et impliquent les sentiments de justice et d'impartialité. De tous les adjectifs dont les journalistes se fussent voulu servir pour se glorifier eux-mêmes, le dernier eût été ce sot et présomptueux *indépendant*, qui coule aujourd'hui perpétuellement de leurs doigts, et peut-être beaucoup plus de leurs doigts que de leur cœur ou de leur esprit.

L'*indépendance,* en matière d'opinion, n'est ni une vertu, ni une qualité, ni un mot qui signifie aucune chose raisonnable. Exprime-t-il même un désir vrai? Mais il caresse l'hypocrisie d'une époque où l'homme se targue d'être complétement libre, de ne relever que de sa propre raison, et même de ne suivre que sa volonté devenue *indépendante* de la raison, ce qui néces-

sairement dégage sa vertu de tout péril de chute devant les influences humaines.

La vérité est que le plus fier de ces titans de cinq pieds deux pouces *dépend* d'une quantité de choses et d'une quantité de gens. La démence même ne l'affranchit pas du joug. Le fol est nécessairement l'être le plus « indépendant, » le seul être vraiment indépendant qui soit sur la terre. Rien ne le gêne plus : il ose se dire Dieu ouvertement et se montrer sans chemise. On l'enferme et on le lie.

Ces liens, que l'ordre public applique au fol, tout homme qui conserve seulement les apparences de la raison se les impose, et là est le témoignage propre de la raison. Aux entraves dont il s'est lui-même chargé, les hommes qui l'entourent, ceux qu'il sert, ceux qu'il emploie en ajoutent d'autres plus rudes; il les sent sur tous ses membres, à chaque instant.

Parmi les hommes que leurs intérêts, leurs passions et la volonté d'autrui enferment, garrottent et insultent, il n'en est guère de plus asservis que les publicistes de l'espèce dite *indépendante*.

L'indépendance qu'ils affectent consiste en ceci, que sauf la loi et les tribunaux, ils ne dépendent point de l'autorité humaine, et, sauf les maladies et la mort, ils sont affranchis de l'autorité divine. Ils attaquent les hommes sur la terre, Dieu dans le ciel. Les uns le font uniquement pour trouver à vivre, mercenaires d'un dessein qui n'est point le leur. Les autres ont un but de fortune et de gloire; ils exploitent certaines idées, certaines passions, certaines pentes qu'ils ont remarquées dans le public, et ils s'attendent que ces idées, ces passions, ces tendances, triomphant un jour, leur

donneront l'empire. En attendant ils servent, et la discipline les limite partout.

En politique, ils sont indépendants (jusqu'à un certain point) du régime actuel, c'est-à-dire qu'ils le combattent et lui nuisent tant qu'ils peuvent; ils sont fort dépendants du régime futur.

En religion, ils sont indépendants de la vérité catholique, mais fort dépendants du mensonge hérétique ou anti-chrétien.

Ils attaqueront leurs adversaires avec une extrême violence, mais en même temps avec une extrême servilité. Quoique la conscience crie, ils ne reconnaîtront aux catholiques aucun mérite, aucune droiture, *aucune* bonne vue en rien. Dans leur parti, c'est tout le contraire, et la louange est servile comme ailleurs la critique et l'outrage. Que les inepties s'ajoutent aux indignités et les crimes aux bassesses, ils ne le verront point. Leur indépendance ne va pas jusque-là.

Voltaire ne pouvait absolument se dépouiller d'une certaine croyance de bon sens à l'existence, à l'immatérialité et partant à l'immortalité de l'âme. Il avouait, en son langage, quelque différence « entre les idées de Newton et des crottes de mulet, » ne voyait pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Iliade*, et confessait que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisqu'on n'oserait pas prétendre qu'un caillou pense. Pour complaire aux *Buchner* de son temps, il se contentait de dire que s'il avait une âme, il n'en savait rien par lui-même; et cette concession l'embarrassait.

Aujourd'hui, qui en doute? Jaloux de montrer son « indépendance » et de conserver son grade parmi les libres-penseurs, Voltaire avouerait que décidément la

même force agissant également dans l'homme, dans la bête et dans la matière brute, secrète également la mousse, les étoiles, le tonnerre, l'*Iliade*, même l'Évangile, et des « crottes de mulet. » Nul moyen, sans cet aveu, d'échapper au rire de Francisque. Il le faut ! Il faut proclamer que l'homme sait par lui-même qu'il n'a point d'âme, que les sécrétions de M. Vacherot l'ont prouvé, que l'Académie de médecine le démontre.

Ce cacochyme qui, avant-hier, le vendredi saint, a pompeusement réuni des gens de lettres d'un ordre inférieur pour leur faire manger des charcuteries, et qui a voulu que cela fût mis dans les journaux, il n'est point naturellement grossier. Jadis, sans être plus chrétien qu'aujourd'hui, il ne faisait point de ces choses brutales, il n'affichait point ce goût impudent pour la charcuterie ; mais il éprouve le besoin d'affirmer son « indépendance ! » C'est « l'indépendance » qui le pousse, à coups de verges, dans ces ribotes d'impiété d'où ses anciennes délicatesses se fussent détournées hautainement, et il profite des remises que la Providence lui accorde, pour ajouter ce bel acte à tous ses trophées. S'ensevelir dans une peau de cervelas vidée le vendredi saint à la face du peuple, le beau et fier rêve!

Ces gens, si fermes contre l'Église, qui ne veulent d'aucune dépendance envers aucun dogme religieux, qui ont des paroles de mépris pour tous les saints et tous les docteurs, voyez avec quel respect ils s'inclinent devant n'importe quelle répugnante figure de l'incrédulité. Vous ne leur arracheriez pas une parole contre les sectaires les plus fanatiques, même contre ceux qui ont cru en Dieu.

Prenez tête à tête un de ces *indépendants*, racontez-lui

la vie d'un Arius, d'un Calvin, d'un Voltaire : pour peu qu'il ait d'honnêteté personnelle, et cela se trouve, il conviendra que ce sont de vilaines gens, de véritables malfaiteurs, il enchérira. Que d'aveux de ce genre on obtient dans l'intimité ! Mais demandez à l'honnête indépendant d'exprimer publiquement ces répulsions vertueuses : Non pas ! la ligne du journal interdit ces justices excentriques. Au même instant, que l'occasion se présente d'insulter Pie IX et de diffamer saint François de Sales : le galant homme ne s'en fera pas plus de scrupule que M. Michelet.

Un des beaux caractères de la presse indépendante, c'est son amour de la morale. Elle est terrible là-dessus. Sans relâche elle surveille. Quel saint courroux lorsqu'elle découvre quelque chose de suspect et qui pourrait donner le mauvais exemple ! Seulement, tout ce qu'il y a d'impures petites feuilles à images, de vaudevilles débordés, de lâches livres obscènes, tout cela est du parentage de cette presse morale et indépendante. Pas une réprobation, pas une observation contre ce travail d'ignominie dont la liberté du pays ne souffrira pas moins que sa dignité.

Pourquoi ces complaisances, dont plusieurs gémissent tout bas? L'*indépendance* l'exige en faveur des *indépendants* qui font de telles œuvres, et qui les font trop souvent par dépendance d'un vice affamé. Dans ce monde libre, on dépend beaucoup de l'indépendance.

Il y a des hommes — en petit nombre — qui ne dépendent ni de leur propre ambition, ni de l'ambition d'autrui, ni d'aucun mensonge, ni d'aucune passion, ni d'aucun vice; des hommes qui disent *non* aux autres

hommes, qui se le disent à eux-mêmes quand la justice le requiert, et ce *non* est invincible. Ces hommes ont fait vœu d'obéissance à toute loi de Dieu; ils se sont donné un joug qui les contraint plus que les chrétiens ordinaires, plus même que les prêtres : ils sont religieux.

Nous n'avons guère vu que ces esclaves volontaires qui fussent bien indépendants.

M. FERRAGUS.

17 avril 1868.

Les spirituels rédacteurs du *Figaro*, un peu pâlissants, se sont adjoint un nouveau, qui est né pâle. Il signe Ferragus, et beaucoup de lecteurs croient reconnaître Gringalet. Il prend ce faux nom pour ne point nuire à une autre réputation qu'il a sous un autre visage et qui lui nuirait. Ferragus, d'ailleurs, comme toute l'équipe actuelle de M. de Villemessant, est un ennemi chaud du clérical. Tous ces moutons sautent du même côté.

Le particulier de Ferragus est un certain philanthropisme douceâtre et même vertueux qui le rapproche du *faire* de M. Louis Jourdan. Jusqu'ici *Figaro* avait échappé à cette perfection du caractère havinien.

Tombé dans l'impiété, il esquivait du moins la vertu. L'y voilà. Conservation des *immortels principes de* 89, amour des *classes souffrantes*, amélioration de la *morale publique*, rien n'y manque. C'est pourquoi il fait la guerre au clérical, « et l'intérêt du ciel est tout ce qui le touche. »

M. de Villemessant l'eût-il voulu croire, que son *Figaro* tiendrait le goupillon à la porte du temple de la libre-pensée?

Ferragus s'est chargé de détruire l'écrit de l'Évêque

d'Orléans sur les écoles de libres-penseuses : grande entreprise pour Gringalet; et Ferragus procède avec précaution : il commence en lançant des ironies, les « flèches » de l'ironie !

Il s'adresse à l'Évêque directement. Depuis la lettre de Rousseau à Christophe de Beaumont, tous passent sur ce pont-là. Ironies de Ferragus :

« Vous ne vous reposez pas d'écrire, parce que vous ne vous reposez pas de haïr... la libre-pensée; et dans les jours de pénitence vous redoublez d'acrimonie pour ajouter aux mortifications du carême. On voit bien, Monseigneur d'Orléans, que vous êtes Évêque au pays du vinaigre, reste à savoir si nous serons confits. »

Il fait une barre, prend haleine et repique. Ce n'est pas tout de suite que le carquois est vidé. Nous disons le carquois, puisque ce sont des flèches. Mais quel sagittaire ! quelles flèches ! On croit voir passer d'affreux madriers, traînés à travers le macadam sur des charrettes attelées de plusieurs paires de bœufs,... sans cornes.

A ce pas indolent succède le pas solennel. Nous entrons dans la prédication pure. Hélas ! Ferragus, que vous êtes ennuyeux !

« C'est assez de M. Veuillot pour faire des athées, » dit Ferragus, reprenant Mgr l'Évêque d'Orléans de ses violences et de ses intolérances. Nous disons, nous : C'est assez de Ferragus pour endormir des gens que la *Revue des Deux-Mondes* laisserait éveillés.

Il entame l'éloge des Messieurs et des Mesdames qui se sont appliqués à éloigner la religion pour détourner plus sûrement les jeunes filles d'entrer dans les corps de ballet, Il les venge des injures et des outrages de

l'Évêque d'Orléans. Il passe à l'apostrophe, à propos d'un enterrement de solidaire et nous montre M. Villemot en pleurs : « N'est-ce pas, M. Villemot, qu'il ne « faudrait pas insister beaucoup sur ce souvenir pour « raviver les larmes que vous avez versées au chevet de « cet ami, sur la tombe duquel on peut écrire : Ci-gît « l'homme qui a le plus obligé de monde dans sa vie! » C'est long, mais il a plus long.

Pour conclure, Ferragus estime que les libres-penseuses croient en Dieu plus que les autres. S'il en est ainsi, elles ont bien raison ; mais lui, il a grand tort d'employer six colonnes à nous démontrer que ce sont des personnes inconséquentes. On ne le niait point.

P. S. — Prière à M. de Villemessant de nous faire savoir par Ferragus — en six colonnes au besoin — si c'est nous qui l'avons détroussé de ses anciens sentiments chrétiens, si c'est par notre fait qu'il est devenu athée, solidaire et le reste, et que son pauvre *Figaro* est si formidablement vertueux.

Pour M. Ferragus, certainement personne ne nous accusera de l'avoir formé, et il était ennuyeux dès avant l'aurore. On ne devient pas ennuyeux comme cela. C'est un don.

UN PRÊTRE ATHÉE.

18 avril 1868.

M. Sainte-Beuve a raconté l'histoire de Daunou, qui s'était engagé dans les ordres sacrés après qu'il eut perdu la foi par les soins de ses maîtres Oratoriens. Autant que je me le rappelle, car il y a longtemps, ce récit est un chef-d'œuvre. La froide figure de l'athée y est peinte à la façon d'Holbein, avec une lumière qui fait entrer le regard jusqu'au fond de l'âme. On en ressent de l'épouvante. Daunou fut de ces athées qui restèrent « honorables » suivant le monde, modérés, point scandaleux, point féroces. Louis-Philippe fit de Daunou un pair de France très-présentable.

Mais il semble que s'il avait eu quelques gros vices, ces vices lui auraient tenu lieu de vertus et qu'il ferait moins horreur. Tel que le peint M. Sainte-Beuve, on aurait plus de pente pour Danton. Je recommande cette lecture, à ceux qui seraient curieux d'éprouver la sensation de sentiment de mort éternelle que communique l'athée complet. Le froid du cadavre n'est rien en comparaison. Il y a dans le cadavre quelque chose qui vous souvient encore de la vie. La vie a été là, elle y demeure d'une certaine façon, elle y reviendra. L'athée

est la mort absolue, non pas le néant, mais un être qui n'a point la vie.

On voit des gens de lettres, des butors, des furieux qui se donnent pour athées. Ce n'est point cela. Leur cas n'est que vanité pure ou pure sottise. Étranges athées qui montrent le poing à Dieu, qui s'imposent mille travaux, qui font des écritures, des discours, des associations, des brigues pour entraîner quelques brutes à les suivre. Je les regarde comme de très actifs prédicateurs de l'existence de Dieu. Ces niais sont convertissables; grâce sera faite à beaucoup d'entre eux si quelques bons chrétiens le veulent comme il faut. Supposez-les dans un village, sans compères autour d'eux, sans gazette, visités par quelque Fille de la Croix : il n'y a plus que la mort subite qui les puisse mettre à couvert des sacrements.

Pour être tout à fait athée, tout à fait mort, tout à fait ce cadavre dont je viens de parler, il faut, je pense, avoir reçu plus que la vie ordinaire, et s'en être défait par un suicide qui exige plus qu'un crime ordinaire de la volonté.

La plénitude de la vie, c'est le sacerdoce. L'onction qui fait le prêtre fait plus qu'un homme. Il est séparé de la foule. S'il renonce à ce caractère divin, il renonce à plus que le baptême; les grâces ordinaires deviennent insuffisantes à lui restituer la vie. Séparé dans la vie, il sera séparé dans la mort. Un bon curé de campagne, une religieuse des champs, un enfant de la première communion, auront raison de l'incrédulité d'un académicien, non de celle d'un prêtre. Ici la séparation devient un mur que la prière ne traverse plus. Le crime a été trop délibéré, trop monstrueux, trop dans le cœur.

Celui qui a été choisi et qui s'est donné, qui a tenu Dieu entre ses mains, qui a vu ses miracles, et qui lui dit : Tu n'es pas! celui-là est vraiment l'athée. Par la puissance formidable de sa négation et de son sacrilége, il peut vraiment et absolument cesser de croire. Alors tout est fini ; il entre dans cette mort victorieuse où M. Sainte-Beuve a connu Daunou.

L'abbé R... avait été génovéfain. Au moment de la Révolution, il prêta tous les serments, sans difficulté et sans emphase, livra de même ses lettres de prêtrise pour être brûlées sur l'autel de la Raison; et afin d'échapper à la réquisition, à l'échafaud et au mariage, il se fit médecin. Au rétablissement du culte, il rentra dans l'état ecclésiastique. Pourquoi? Probablement par le motif de Daunou, pour avoir une profession tranquille. Devenu curé dans un pays peu remuant, il remplit ses fonctions en employé correct, continuant de faire de la médecine, mais seulement pour lui-même.

A dessein de conduire le plus loin possible sa frêle machine, il régla ses repas, ses aliments, son habitation, son costume, ses conversations, ses émotions, si l'on peut dire qu'il eut des émotions. Il faisait ses promenades suivant le temps. Bravant toute espèce de ridicule et de murmure, il ne sortait au soleil d'été qu'avec un mouchoir blanc sur son chapeau. Il se donnait un peu de musique après son repas. Il se poudrait par principe d'hygiène. Naturellement l'hygiène réglait encore son zèle sacerdotal, mais avec un tel caractère de netteté et de tranquillité, qu'il semblait ne faire que son devoir en se refusant à son devoir.

Lorsqu'il crut opportun de quitter le service, il se bâtit une maison savante dans un site bien étudié. Il y

avait chambre d'été et chambre d'hiver, et plusieurs dispositions peu communes, dont il rendait compte très plausiblement. Tout le monde, à commencer par le médecin du pays, le regardait comme un très-grand médecin, sans qu'on se souvînt qu'il eût donné jamais une consultation à personne. Il savait de quelle maladie il devait mourir, et réglait tout en conséquence.

Sa maladie était l'ossification du cœur. Il la combattit jusque vers quatre-vingt-dix ans. Un jour, il dit à quelqu'un avec qui il causait volontiers : « Je ne verrai plus l'été. Ma respiration est déjà difficile, l'hiver m'achèvera. Je mourrai tout d'un coup, dans mon fauteuil, probablement la nuit. » Il en parlait comme d'une chose qui ne l'eût point regardé, sans tristesse et sans bravade.

Il était de mœurs sévères et à l'abri de tous mauvais propos sur ce chapitre ; d'une conversation grave, instructive, digne, ne parlant point de religion, mais ne permettant sur ce sujet aucune parole qu'un homme de son état ne dût pas entendre. Dans le peuple, on ne l'accusait que de ne pas croire en Dieu et un peu d'être sorcier.

Un soir, il appela son notaire, voltairien, mais intègre : « Il est temps, lui dit-il, que je pourvoie aux derniers cas. Je ne veux pas que la pauvre fille qui m'a servi ait rien à débattre, et qu'un peu d'argent que je garde ici soit mis sous les scellés. Voici dix mille francs dont vous ferez l'usage indiqué dans les instructions que j'y joins. — C'est bien, monsieur ; je reviendrai. — Non, emportez la somme, parce que je mourrai cette nuit. »

Le notaire voulut faire quelques observations et rassurer le vieillard. Celui-ci insista, se fâcha presque,

répéta tranquillement qu'il mourrait dans la nuit, et fit emporter la somme. Le notaire alla dire que le vieil abbé devenait fou, mais le lendemain le vieil abbé était mort.

La servante entrant chez lui l'avait trouvé assis dans son fauteuil, déjà froid et rigide, si peu différent de ce qu'il était à l'ordinaire, que d'abord elle ne le crut pas même endormi. Il semblait que cet homme se commandât encore, et voulût être mort comme il avait voulu être vivant.

On vint le voir avec un sentiment de terreur; les libres-penseurs, les incrédules, ceux qui se disaient athées, — il n'en manquait pas dans cette pauvre paroisse, — effrayés, muets comme les autres. Tant s'en fallait qu'ils triomphassent! Ce prêtre qui, se sentant mourir, avait appelé le notaire et non le curé, cet homme plein de force et de raison qui si fermement s'était séparé de Dieu, leur faisait connaître l'athéisme dans toute son horreur. Pour la première fois peut-être l'abbé R... prêcha. Le notaire fut le premier qui se rendit à l'éloquence du sermon. Il alla trouver le curé en exercice, fort digne homme, beaucoup moins respecté que son terrible devancier. — A présent, lui dit-il, je crois en Dieu : sauvez-moi d'une pareille sagesse et d'une pareille mort.

Mais que le pauvre Francisque soit de cette taille, allons donc!

SUR LE VENDREDI-SAINT

DE M. SAINTE-BEUVE.

19 avril 1868.

Figaro défend avec énergie les saucisses du sénateur. Deux articles le même jour, l'un de M. Villemot, qui n'est pas peu de chose, l'autre d'un page qui n'est pas rien ! L'on ne pourrait faire plus pour un homme de la maison. Même, M. Villemot s'est mis en frais de sérieux : il a quelques-unes des gravités de Ferragus évoquant les grands morts. Le page aussi renfle sa petite voix ; sa guimbarde fait par moment l'effet d'un trombonne de Lilliput. Le sénateur passe patriarche ; ses saucisses du vendredi-saint deviennent immenses : elles forment comme deux rayons lumineux sur le front de Joseph Delorme devenu le Moïse de la libre-pensée.

O farces de la destinée littéraire ! Les voilà dévots : cette charcuterie les enlève. M. Sainte-Beuve a servi de meilleurs plats qui n'ont pas si bien réussi ! Lorsqu'il entamait de professer nous ne savons trop quoi dans le pays latin, la jeunesse libérale lui jetait des pommes. De ces pommes, accommodées au lard défendu, la popularité en ramasse aujourd'hui les épluchures.

L'on refusait les leçons de l'écrivain docte et char-

mant, encore qu'elles ne fussent pas très-pures, parce qu'il était soupçonné d'enfiler la venelle du Sénat ; il est sénateur, mais il grignote une charcuterie le vendredi-saint et les peaux de cervelas qu'il jette par les fenêtres deviennent des reliques. *Figaro* les porte en médaillon ; M. Villemot, qui méprise tant les festins de Benoît Labre, découvre sa fière tête argentée, et le petit page s'enivre de voir passer la gloire !

Si l'éditeur de M. Sainte-Beuve voulait donner en prime quelques reliefs du dîner du vendredi-saint, nul doute qu'il n'écoulât très-promptement, par ce moyen, tout ce qui lui reste des *Pensées d'Août*, où se trouve la fameuse pièce des *rayons jaunes;* il ferait également passer les leçons criblées qui restèrent sur le chemin du Sénat. A présent tout est bon. Poète, critique, professeur, sénateur, tout l'homme est sacré — au saindoux !

Mais M. Villemot, et son petit suivant plein de zèle, ont tort de nous maltraiter dans ce tapage de saucisses sénatoriales. D'abord, le sénateur en retire du lustre, et eux-mêmes ne sont pas sans y montrer quelques vertus : on les voit croyants, dévoués, en admiration devant un grand homme, saisis enfin du beau de la chose. Cela leur fait honneur. Ensuite, si ce bruit a pourtant ses fatigues, et si quelques sons de clefs forées percent leurs hosannahs, nous n'en sommes pas la cause. M. Villemot nous traite d'*inquisiteur*, comme si nous avions ouvert le mur derrière lequel M. Sainte-Beuve fricotait au gras, et noté ce que la salle à manger contenait de charcuterie.

C'est fort indélicat de nous attribuer de telles perquisitions et de telles indiscrétions. Passe pour le petit ; il a besoin de se faire connaître et de dire des choses

énormes. Mais M. Villemot devrait s'observer davantage sur le choix des arguments et des expressions. Inquisiteur !

Il y a bien quelques journaux dans Paris, et un entre tous, qui se font peu scrupule d'escalader le mur de la vie privée, de dire ce qui se passe chez l'ennemi, même lorsqu'ils n'en savent rien. M. Villemot est trop instruit des mœurs de la presse pour ignorer que l'*Univers* ne fait point ce métier-là. Le dîner de M. Sainte-Beuve a été divulgué par des fureteurs de profession qui ne haïssent point ce philosophe ni ses sauces, et le *Figaro* n'a aucunement le droit de les condamner.

Si M. Villemot prétend nous interdire de recueillir les faits de ce genre lorsqu'ils sont publiés par d'autres et non démentis, ou s'il croit que nous devons nous abstenir de les apprécier suivant nos convenances, il est beaucoup moins libéral que l'amendement Guilloutet, et il témoigne beaucoup trop de crainte pour la valeur de ses dieux.

Il ajoute un raisonnement qu'on ne peut permettre qu'à son jeune homme.

(Par parenthèse, ce garçon est le même qui, déjà jeune, étant *socius* de M. Renan, livra au *Figaro* tous les secrets de son illustre maître, c'est-à-dire, sa manière de vivre, de boutonner sa redingote, d'attacher les cordons de ses souliers, de monter à cheval en Palestine, de se tenir dans les églises, où il est très-convenable et même édifiant, etc., etc. [1]).

M. Villemot et le jeune homme raisonnent donc : ils disent que M. Sainte-Beuve a le droit de manger et de

[1] Ce paragraphe nous rappelle le nom oublié du *petit*. C'était M. Lockroy, devenu tant de choses.

servir de la viande tous les jours de la semaine, même le vendredi-saint. Sans doute, légalement, et nous ne l'avons pas contesté. Si M. Sainte-Beuve avait commis un délit qualifié, nous eussions certainement pris le parti de n'en point parler puisqu'il y a des juges pour ces sortes de cas. Mais nous ne reprochons pas à M. Sainte-Beuve un délit, nous lui reprochons une grossièreté.

Il n'a pas lésé la loi, il a lésé les convenances. M. Villemot, aidé de son jeune homme, excuse et même admire ce qui lui semble un acte hardi et peut-être opportun de libre-penseur. C'est tout simple à son point de vue. Nous blâmons, et même nous sifflons ce qui nous semble une fanfaronnade d'antichristianisme très-malséante de la part d'un homme constitué en réputation et en dignité. A notre point de vue, c'est tout simple aussi, et nous croyons que ni M. Villemot, ni le jeune homme, ni le sénateur, ni personne n'a rien à dire contre un exercice si légitime du droit de discussion.

Les apparences sont que M. Sainte-Beuve, malade il y a quelque temps, a voulu donner de ses nouvelles et payer de sa personne. Qu'il paye ! S'il a fait gras pour sa santé et pour celle de ses amis, il le dira, et nous ne tirerons plus à cette robe de saucisson qui ne sera plus un drapeau.

M. Villemot peut voir avec quel soin nous nous efforçons d'augmenter ses connaissances et de perfectionner sa logique. C'est une preuve de l'estime que nous faisons de son talent. Il aurait aisément la raison droite, l'expression gaie, un excellent penchant à la vénération ; ces dons sont très-précieux. Mais il lui manque

des lunettes mieux frottées. Nous espérons le convaincre qu'il n'est point du tout facile d'avoir toujours de l'esprit, lorsqu'on veut habituellement se moquer de la religion catholique.

Qu'il considère son jeune homme : voilà longtemps qu'il travaille sans faire aucun progrès ; lui-même très-souvent déchante, et M. Sainte-Beuve, un homme de tant de mérite, favori des peuples et des rois, et qui a étudié la médecine, n'imagine rien de mieux que de manger de la viande le vendredi-saint ! Tels sont les effets de l'impiété, surtout lorsqu'elle veut être plaisante. Il y en a d'autres qui sont à considérer pour des gens de lettres.

« La plaisanterie, dit Voltaire, n'est jamais bonne « dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais « que sur un des côtés des objets, qui n'est pas celui « que l'on considère ; elle roule presque toujours sur « des rapports faux, sur des équivoques ; *de là vient que « les plaisants de profession ont presque toujours l'esprit « faux autant que superficiel.* » .

Ne dirait-on pas qu'il a connu les spirituels rédacteurs du *Figaro* jusqu'aux plus menus, et qu'il s'est connu lui-même ?

LE *FIGARO* PEINT PAR LUI-MÊME.

21 avril 1868.

M. de Villemessant dissipe gracieusement les inquiétudes que plusieurs de ses collaborateurs nous avaient données touchant sa religion personnelle. Soit qu'il ne lise point l'*Univers*, soit qu'il lise peu son *Figaro*, il n'est point devenu athée, ne nous accuse point d'avoir perdu son âme. Entre l'*Univers* qui suffit, selon Ferragus, « pour faire des athées, » et tant d'autres feuilles qui devraient, suivant nous, suffire (si l'on avait de l'esprit) pour faire des chrétiens, le directeur du *Figaro* se conserve libre dans une heureuse insouciance. Habitué aux folies des hommes, il veut être clément. Il aurait même, dit-il, une pente vers nous.

Cet excellent débitant de petite littérature, écoule abondamment le vin rouge, le vin bleu et les absinthes corrosives de la révolution et de l'irréligion. Mais s'abstenant de ces boissons vulgaires, il reste fidèle à une certaine piquette blanche qui allaita sa jeunesse, et qui ne l'a jamais gêné.

Il se présente dans la condition d'un entrepreneur de café-concert, qui n'aurait pas en grande estime son établissement ni ceux qui le fréquentent. Néanmoins, il se

fait une loi d'y attirer la foule, et il ne dissimule pas qu'il croit s'en acquitter avec habileté :

« Je voudrais bien ne pas être obligé de répéter à satiété que le *Figaro* est une espèce de *tribune* libre, ouverte à toutes les opinions et à toutes les croyances ; mais c'est là une des conditions essentielles de son existence et de son succès, et il est nécessaire, de temps en temps, de rappeler au public cette vérité.

« Je puis, du reste, vous assurer que certaines thèses soutenues par les orateurs qui montent le plus souvent à cette tribune ne sont nullement les miennes, et qu'il s'en trouve même quelques-unes dans le nombre qui me sont particulièrement désagréables.

« Pendant mon absence, *mes* rédacteurs, comme vous l'avez pu voir, s'en sont donné à cœur joie, et l'on a, par exemple, émis ici des doctrines religieuses — antireligieuses serait mieux dit — qui m'ont blessé profondément.

« Si j'étais resté à la tête de ma compagnie, j'aurais sans doute atténué toutes ces violences. Mais les aurais-je absolument interdites ? Hélas ! non. J'ai un programme dont le premier article consacre l'entière liberté de mes collaborateurs, et de ce programme il est impossible que je m'écarte. Le jour où je retrancherais comme excessif l'article d'un de mes rédacteurs, je mentirais à la charte que j'ai volontairement promulguée, et je cesserais d'être soutenu par les jeunes et vigoureux talents qui m'entourent.

« Ces explications répondent à un assez grand nombre de lettres que j'ai reçues et dans lesquelles on se plaint, en excellents termes et avec une certaine vivacité de pensée, de l'irrévérence avec laquelle on parle quelquefois *chez moi* des choses sacrées et des sacrés personnages. »

Autrefois on aurait vainement cherché un journal dont les rédacteurs eussent aimé à s'entendre dire de ces choses, et aucun directeur de journal n'eût consenti à proclamer qu'il était dirigé par « ses rédacteurs. » On aurait vainement aussi cherché un public pour un journal qui se proposât uniquement et officiellement de

remplir sa caisse. Les écrivains se groupaient autour d'une idée, dans le but de combattre, de prouver, d'instruire, de renverser et d'édifier quelque chose.

Écrire s'appelait alors « avoir l'honneur de tenir une plume. » Avoir l'honneur de tenir une plume, c'était presque comme avoir l'honneur de tenir une épée. Ainsi l'exigeaient la profession d'écrivain et le public, et quiconque avait l'*honneur de tenir une plume* eût trouvé fort mauvais qu'on lui demandât simplement de monter sur des tréteaux. Ce sont des idées d'autrefois.

M. de Girardin a fait de grandes révolutions dans le journalisme ; il l'a transformé en porteur de nouvelles, qui court portant des affiches sur le dos de M. de Villemessant, prépare des révolutions plus grandes : il dresse les écrivains à faire des tours. Un régisseur préposé à leurs exercices, leur adresse quelquefois en plein public de dures réprimandes pour un saut trop lourd ou pour un grand écart trop léger. Le public s'en amuse et les écrivains sont bien payés, mais l'*honneur de tenir une plume*, est avec les *neiges d'antan*.

Et ce régisseur, ce commandeur de rédaction qui distribue de si clairs coups de trique aux « jeunes et vigoureux talents qui l'entourent », quelle figure politique et littéraire fait-il lui-même? M. de Villemessant vient de nous le dire : il tremble devant une grève générale, et il accepte des choses qui le « blessent profondément. »

Ce rude dictateur, ce despote, qui n'est point impie ni révolutionnaire et qui désire ne point l'être, se laisse néanmoins emporter. Il tombe, s'embarrasse dans les rênes, et va enfin où il ne veut pas,

Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

En vain il crie à ses rédacteurs : Arrêtez ! On le traîne. Pour sauver l'honneur de la direction, il est réduit à répéter le propos de M. Ledru-Rollin, emmené à l'émeute : Puisque je suis leur chef, il faut bien que je les suive !

La conclusion est que le gouvernement de M. de Villemessant ressemble à beaucoup d'autres, et qu'il y a aussi du « gâchis » dans son régime.

Ajoutons que les gens de bien qui craindraient d'affliger un vieux serviteur de la bonne cause en cessant de recevoir son journal, peuvent bien se désabonner au *Figaro*, puisque le directeur, de son propre aveu, est souvent tenté de se désabonner lui-même.

L'EFFRAYANT FERRAGUS.

23 avril 1868.

Ferragus nous donne de ses nouvelles; malheureusement, elles n'ont un peu d'intérêt que pour nous.

Afin de détourner un grand Prélat de combattre les libres-penseurs, Ferragus, libre-penseur lui-même, à ce qu'il prétend, lui disait que M. Veuillot suffit à faire des athées. On devine que nous n'en croyons rien du tout. Mais comme cet argument ne laisse pas d'être souvent employé par Ferragus, par Gringalet et par d'autres, nous avons prié Ferragus de l'appuyer de quelques raisons. Il s'agissait de voir ce qu'il y a au fond de ces bonnes têtes penseuses, et quelles fortes idées les décident à ne pas croire en Dieu.

L'objet ayant de l'importance, nous nous déclarions prêt à subir six colonnes! Ferragus s'est piqué d'honneur et n'en a pris que quatre, mais le traître n'a rien mis dedans..

D'abord, il tâtonne sur l'athéisme, se donnant pour un homme qui se contente de n'être pas chrétien, ce qui nous décharge déjà très-fort à son endroit. En matière de religion, il a peut-être « pleuré avec la foi sur les malheurs d'Eudore et de Cymodocée, » et il aurait été disposé à se faire un catéchisme tiré de « Château-

briand, de Lamartine, de Lamennais, de Lacordaire et de Montalembert ! » Mais cette disposition n'a point abouti. Dans tous les cas, s'il avait voulu poursuivre, il est convaincu que l'*Univers* « n'eût point manqué de le décourager en refusant ce mélange. » Un tel aveu nous doit laisser la conscience en repos. Ferragus a raté, la chose est évidente ! Quelles qu'en soient les causes, nous n'y sommes pour rien.

Il prétend que nous avons « dégonflé les nuées de « Châteaubriand, insulté Lamartine, fourvoyé Lacor- « daire, dégoûté Lamennais, fatigué Montalembert. » Il y a là-dedans des preuves que Ferragus ne sait pas bien de quoi il parle. Dégonfler serait un service. Le christianisme ne vit pas de vent, et M. de Châteaubriand « dégonflé » est mort très-orthodoxe. M. de Lamartine, qui a donné sujet de le combattre, n'a point été insulté. M. de Lamennais était dehors depuis longtemps quand nous sommes entrés. A l'égard de Lacordaire, comme il est mort notre adversaire (en politique), s'il était *fourvoyé* ce serait à notre louange. Le pauvre Ferragus nous fait ici un compliment que nous n'acceptons point. Lacordaire avait des vues *extérieures* qui n'étaient point les nôtres ni celles de beaucoup de nos amis et des siens : sur l'essentiel, il s'est endormi, plein de mérites, dans le sein de l'Église, en fils parfaitement obéissant. Quant à M. de Montalembert, on peut le contrarier sans doute, mais il n'est pas plus en notre pouvoir de *fatiguer* sa foi qu'au sien de fatiguer notre respectueux attachement.

Puisque Ferragus parlait de tous ces grands hommes, il aurait dû ne pas les juger tout à fait à sa mesure. C'est trop les rapetisser que de montrer leur raison

fléchissant non pas devant la raison, mais devant l'accent plus ou moins désagréable d'un contradicteur.

Il cite contre nous un évêque, un orateur et une dame « d'esprit, » qui ont exprimé leurs dissentiments d'une manière rapprochée de la sienne. Ces témoignages ont peu de gravité. On ne franchit pas vingt-cinq années de discussions quotidiennes sans exciter quelques impatiences et sans en éprouver soi-même plus qu'on ne voudrait. Mais cela passe. Dieu merci, l'évêque et l'orateur ont tenu bon dans la foi catholique ; et la dame « d'esprit » non plus n'a point passé à l'athéisme ni même au *ferragutisme*. Elle s'est refaite, nous dit Ferragus, en lisant le *Siècle*.

Enfin Ferragus a connu « un ministre protestant » qui s'est efforcé longtemps de faire recevoir l'*Univers* dans un cercle, parce qu'il ne « connaissait pas de meilleur dissolvant du catholicisme. » Tout le monde a rencontré ce ministre protestant au bras de Ferragus, au bras de Gringalet, au bras de la dame d'esprit. Pour compensation, nous avons M. Rochefort, qui évite de nommer l'*Univers* par crainte de le faire entrer dans les kiosques.

Et le ministre protestant est-il devenu athée? Car enfin, il s'agit de savoir si M. Veuillot fait des athées; et c'est ce que Ferragus, comme on le voit, n'établit point.

Au fond, le grand motif de Ferragus contre nous est qu'il a été comparé à Gringalet. Qu'il nous permette de lui dire que ce motif est frivole. Ferragus et Gringalet sont des noms de guerre. Il y a *Ferragus, chef des Dévorants*. *Gringalet*, plus innocent, nous avait semblé mieux convenir au genre d'esprit de notre adversaire masqué. On ne se connaît pas toujours très-bien. Molière

(voilà un illustre exemple), parfait dans Argan et dans Mascarille, ne se consolait pas de ne pouvoir jouer le Cid. Mais enfin, si notre adversaire a cette faiblesse, et s'il ne faut que cela pour le ramener aux sentiments religieux, ne lui parlons plus de Gringalet. Qu'il soit Ferragus *le Dévorant*, et qu'il aille « pleurer avec foi sur les malheurs d'Eudore et de Cymodocée ! »

Nous aurions d'ailleurs mauvaise grâce à lui refuser ce contentement. Il existe un autre rédacteur du *Figaro*, et un rédacteur bien considérable, M. de Villemessant en personne, qui nous donne raison sur le fond des choses.

Continuant de parler avec cette franchise véritablement rare et louable dont nous avons cité l'autre jour des traits si marquants, M. de Villemessant désavoue le caractère excessif qu'avait pris son journal, et promet d'y veiller :

« Toutes les fois donc que l'exigeront un grand fait, une polémique retentissante, une manifestation bruyante dont l'attention publique sera saisie, il faudra bien que je laisse les écrivains du *Figaro* se prononcer librement sur une question où se confondront les intérêts de la religion et ceux de la politique.

« Sauf ces cas — assez rares — je les prierai de battre d'autres buissons, de respecter toutes les croyances, et de ne plus hasarder sur certains sujets des plaisanteries qui, j'en suis persuadé, froissent les sentiments de la grande majorité de nos lecteurs. Et comme, à tout prendre, mes chers collaborateurs ont autant de bon sens que d'esprit, et ne sont pas aussi diables qu'ils en ont l'air, ils me comprendront, et j'obtiendrai d'eux ces concessions d'autant plus facilement qu'ils sont pour moi plus que des rédacteurs de talent : je veux dire des amis et comme une famille d'élection. »

Devant une déclaration si nette, cessons la polémique. Il faut au moins voir ce que cela deviendra.

M. JULES FAVRE A L'ACADÉMIE.

25 avril 1868.

Dans notre opinion très-anciennement faite, M. Jules Favre n'a aucun mérite littéraire, aucun absolument. Nous eûmes l'occasion une fois d'annoncer qu'il en fournirait la preuve lorsqu'il fournirait son chef-d'œuvre oratoire.

Le voilà, ce chef-d'œuvre. C'est le travail de près d'une année. Ni grâce, ni goût, ni feu, ni correction, ni audace, rien qui simule seulement l'instinct littéraire; une purée de lieux communs fort médiocrement relevée du poivre et du sel affadis de l'allusion politique.

On peut le considérer comme un *compendium* très-complet des grandes pauvretés intellectuelles du temps. M. Favre a été très-applaudi.

Qu'il y ait la part des complaisances dans ces applaudissements, nous n'en faisons pas le moindre doute, mais ici la complaisance prend une autre signification. Il y a une différence entre ne daigner pas contredire et ne l'oser pas. Nous consentons de livrer cette clef et d'indiquer ce point de vue.

M. Jules Favre s'est assez étendu sur M. Cousin pour montrer sa propre nullité comme penseur. L'effort

avec lequel il tourne autour de ce creux peut donner à croire qu'il n'a point voulu le mesurer et le sonder: mais nous croyons plutôt qu'il l'a naïvement pris pour un abîme où la prudence lui conseillait de ne point descendre. Devant la profondeur de l'éclectisme, il est saisi de vertige.

Impuissant à le critiquer et même à le suivre, il ne comprend, ne sent, n'admire en réalité que l'éclat du rhéteur longtemps applaudi : il ferme les yeux sur les causes de ses défaillances, suivies d'un avortement radical et éternel.

Un beau rhéteur, un beau garçon de vingt-trois ans, qui fait du bruit, qui passe pour innover, qui tient de longues années cette posture, quelle merveille! Que tout cela ait fini par un plongeon dans la politique la plus médiocre, suivi d'un autre plongeon dans la plus vaine littérature, et que ce fameux maître à philosopher se soit transformé en peintre de pastels, après n'avoir été ministre que pour imposer sa philosophie, dont il n'était point sûr, le *pourquoi* est introuvable en séance académique, et, dans tous cas, importe peu.

Si M. Jules Favre n'a pu entrer dans les théories de Cousin, il a du moins très-bien saisi la pratique de sa doctrine. Il est déiste.

Il se sépare courageusement des athées en confessant l'existence de Dieu. *Mais ce Dieu c'est un Dieu d'esprit et de vérité*, et M. Favre en tire la conclusion que l'âme immortelle, créée de ce Dieu, *dont elle conserve l'ineffaçable image*, ne lui doit que ce qu'elle juge à propos de lui payer :

« Il m'a fait intelligent et libre, et *la première loi qu'il m'impose, c'est le respect de mon intelligence et de ma liberté*: je lui

suis fidèle en suivant la raison qu'il m'a donnée pour guide, je le méconnais en humiliant cette raison devant des erreurs qu'elle n'accepte point. Mon *droit* est donc de juger et de choisir. Mon devoir est de *repousser ce que ma raison rejette*. De là le *principe* de l'*indépendance absolue* de la pensée, correspondante au principe de l'indépendance absolue de la conscience déjà *consacré* par la loi civile. »

On voit que ce n'est pas gênant, et M. Sarcey, qui est présentement le beau tambour de l'athéisme français, serait bien intolérant, s'il excommuniait M. Jules Favre. Il excommunierait du même coup Voltaire et Rousseau, qui n'étaient pas des déistes plus indépendants, et qui ne disaient point autre chose.

Voltaire :

« Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde, en six jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut composé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts
Et mit sur la nature un voile impénétrable...
Je n'imiterai point ce malheureux savant
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre. »

Rousseau :

« Être des êtres, je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source *que de te* méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de m'anéantir devant toi; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse *que de me* sentir accablé du poids de ta grandeur... Plus je m'efforce de contempler l'existence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela suffit; moins je la conçois, plus je l'adore... »

Les Sarcey du temps (ils étaient nombreux et leur style agaçait fort Voltaire), traitaient de capucin l'amant

d'*Émilie*, et de jésuite l'auteur d'*Émile*. Ils avaient tort : le linge du déiste est nécessaire à la nudité de l'athée. Que les d'Holbach, les Naigeon et les Lamettrie d'aujourd'hui ne donnent pas dans le travers de leurs glorieux ancêtres : ils doivent à M. Jules Favre le baiser de paix qu'il reçoit de tant d'honnêtes gens.

Quant à la religion, suivant la vieille remarque de Pascal, le déiste et l'athée sont deux ennemis qu'elle a l'honneur et la gloire de repousser presque également. Elle ne cherche pas à les diviser : ils le sont par la nature, et même lorsqu'ils s'unissent contre la vérité chrétienne, ils se combattent encore entre eux et se combattent à son profit.

L'athée conclut pour le déiste, forcé d'en demeurer au *que sais-je?* et la vérité est démontrée par l'absurde. On a comparé le combat de ces deux erreurs au choc de deux nuages qui obscurcissent le ciel. La foudre en sort, mais l'obscurité se dissipe et les ténèbres se résolvent en pluie fécondante. *Fulgura in pluviam fecit.*

Ainsi quelque chose de bon pourra tomber du discours académique de M. Jules Favre. Souhaitons-le. Dans tous les cas, — mais c'est un mince inconvénient, — personne n'en tirera rien à mettre dans les cassettes littéraires. Quel style, quelles pesanteurs, quelles cacophonies, et comme ces lieux communs en tous genres, tirés péniblement de toutes les ornières, y versent précipitamment et lourdement !

Souvenez-vous, disait Voltaire, que le substantif et l'adjectif sont ennemis mortels, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas. M. Jules Favre ne s'en est pas souvenu du tout, et semble avoir moins encore compris le style harmonieux et large de Cousin que sa

philosophie. On est même étonné qu'un homme qui a l'habitude de parler en public, et qui se prétend soigneux, ne sache pas mieux éviter les heurts, les somnolences, les platitudes et les chutes.

Il traîne partout des paquets d'épithètes disparates qu'il accroche mal, qui le font trébucher, et qui gênent la respiration même de l'auditeur. Ces paquets tombés, il les ramasse encore. Il y en a dont il porte ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin le cliquant toujours inutile.

C'est Mirabeau, si nous avons bonne mémoire, qui disait : « On ne peut penser juste dans un pays où l'on parle ridiculement. » Il le disait de l'Académie française de Berlin. Mais, depuis Mirabeau, Berlin a appris l'allemand, tandis que et le barreau français, et la tribune française, et la presse française ont appris le berlinois.

M. VILLEMOT

SUR M. JULES FAVRE.

30 avril 1868.

M. Villemot prend de grandes proportions.

Tout le monde sait que M. de Villemessant vient d'enchaîner une tempête et de commander un grand calme. Le calme est servi. Voilà, monsieur! Seul, M. Villemot reste à l'orage. Sans doute, il ne méprise pas absolument le *Quos ego* du patron. Devant le trident, ce flot superbe s'abaisse comme les autres; mais il se laisse voir encore irrité, disposé à battre encore le promontoire de la sacristie. En se retirant, il secoue encore les os de M. Sainte-Beuve. Nous parlons des os que le sénateur a jetés par la fenêtre et qui ont rendu si mémorable le carême de ce mortel distingué.

M. Villemot, se persuade que M. Sainte-Beuve est la victime de l'intolérance. « On ne peut plus, dit-il, manger son jambonneau en famille sans être dénoncé au prône! » Erreur! C'est M. Sainte-Beuve lui-même qui s'est *prôné* ou laissé prôner pour ce fait de cuisine légal et indécent.

Personne n'ignore que si la Révolution de 89 n'a pas fourni à tous les Français la poule au pot le dimanche, elle leur a donné le droit civil de la manger le vendredi ; et le sénateur, ayant du lard, pouvait ajouter du lard. La prédication seule a révolté. Les journaux, qui sont des prônes, M. Villemot l'avouera, passent leur temps à crier au public qu'il ne faut pas imiter les sénateurs dans leur manière de penser et de voter : pourquoi ne crierait-on pas au public de ne point imiter tel sénateur dans sa manière de manger, surtout lorsqu'il laisse distribuer son menu dans tous les carrefours ? Nous rappelons M. Villemot au respect des principes de 89.

Autre trait de mauvaise humeur : M. Villemot n'a aucune passion pour le génie de M. Jules Favre ; le discours que cet avocat vient de prononcer devant l'Académie, lui paraît premièrement « beaucoup trop long ; » secondement, « dans certaines parties, *nuageux,* comme il convient à un avocat qui descend pour la première fois de sa vie dans les profondeurs de la métaphysique, » c'est-à-dire comme il convient à un homme qui ne sait pas très bien de quoi il parle. En vérité, M. Villemot n'aurait qu'un petit sacrifice à faire pour être un homme de grand sens. Mais il y a un *mais*. M. Villemot veut louer M. Favre et son discours.

Il trouve donc que ce discours, *beaucoup trop long*, et par endroits *nuageux*, « est encore un morceau très-recommandable. » Certainement la recommandation est chiche. Cependant quels mérites peuvent recommander un discours long et nuageux? M. Villemot le dit d'une manière humiliante pour sa raison : « Les dépits amers « qu'il soulève dans le monde des séminaristes suffi-

« raient *seuls* à attester sa valeur. » Voilà qui est fin!

Nous voyons bien de certains séminaristes que la pauvreté de M. Favre doit dépiter amèrement. Ce sont ceux dont il est le docteur, les séminaristes de la libre-pensée. Cette population déplore l'évidente médiocrité du discours. Comment cette déploration unanime suffit-elle à en attester la valeur? Et quel « amer dépit » pouvons-nous éprouver, nous autres, parce que M. Favre a fait un discours ennuyeux? Nous serions plutôt contents, par une raison analogue à celle de ce mauvais cœur que n'incommoderait nullement l'odeur de son ennemi pendu. Un contradicteur qui lasse l'auditoire devient délicieux, mais c'est à nous seuls que M. Favre a fait plaisir.

Ainsi M. Villemot raisonne mal; point d'amertume dans le monde des séminaristes touchant M. Favre! Son raisonnement ne serait pas plus juste, quand même M. Favre aurait brillé.

Au point où en sont les choses, un déiste de plus ou de moins ne nous inquiète guère. Le dernier déiste un peu dangereux a été Cousin. Les athées auraient fini par le pousser dans l'Église, si Dieu lui avait donné le temps. Ils rendront aisément le même service à M. Favre, en tout cas d'autres en profiteront. Il n'y a plus de place en philosophie pour le déisme, et bientôt il n'y en aura plus en politique; c'est la démonstration que feront les athées, par des arguments très-grossiers, dont M. Villemot concevra un dépit qui suffira seul « à attester leur valeur. »

Dernièrement, M. Villemot nous disait qu'il aimait à causer avec nous, encore que tout ne fût pas plaisir. Il nous a devancés; nous lui aurions dit juste la même

chose. Il a dû maintes fois s'apercevoir que tel est bien notre sentiment. Nous croyons entrevoir quelque sérieux dans son esprit, quelque recherche, quelque petit tourment du vrai.

Peut-être qu'il ne serait pas fâché de savoir ce qu'il pense, pourquoi il le pense et où il en est. Rien de plus rare en ce temps-ci. Il tient dans la discussion; cette qualité encore est peu commune. Ce qu'il veut prouver, nous ne le savons pas plus que lui ; mais c'est beaucoup de voir ou seulement de pressentir le voile et d'être parfois tenté de le soulever. Peut-être que nous l'y aiderons. Notre désir est de l'amener peu à peu à comprendre que, pour avoir assez d'esprit, il faut avoir assez de bon sens, il faut assez croire en Dieu; que pour croire assez en Dieu, il faut être assez chrétien, et que pour être assez chrétien, il faut être catholique.

Quand il aura suffisamment réfléchi, il sera étonné d'avoir tant attendu, et il se demandera comment le jambonneau du sénateur athée et le discours du tribun déiste n'ont pas suffi pour lui ouvrir tout de suite les yeux.

LES PATAQUÈS DE M. JULES FAVRE,

L'UN DES QUARANTE.

A M. VILLEMOT.

1er mai 1868.

Nous avons pris quelques notes sur le discours académique de M. Favre. Utilisons-les pour faire comprendre à M. Villemot l'avantage général d'être chrétien et catholique. Cette qualité n'est pas du tout superflue pour écrire le beau et mâle français.

Il y a un petit français sec et salé de petits et mauvais plaisants, et un français diffus et bouffi de faux philosophes, qui se passent très bien du sentiment religieux. De ces minerais inférieurs sont forgés les poignards, les couteaux, les épingles et toutes les armes claires et traîtresses de Voltaire ; les assommoirs, les sabres, les coutelas, les couperets et toutes les armes lourdes et gauches de Rousseau. Mais la noble épée française, l'acier ferme, souple, éclatant, qui ne s'ébrèche pas sur les armures et que la rouille n'atteint pas, cette épée-là, cette arme des cœurs droits et des mains fortes, comme elle destinée à d'autres usages, est fabriquée d'un autre

métal, et ne reçoit sa perfection que si elle a reposé sur l'autel. Elle n'est donnée qu'aux grands esprits complets, et il n'y a d'incontestable primauté que pour ceux qui l'ont su manier.

Quant à M. Favre, il pèche même contre la grammaire. Ce ne serait rien, s'il s'en tenait là. Les grammatistes trouvent des taches dans le soleil, et souvent ces taches n'existent que sur leurs médiocres lunettes. Mais d'un bout à l'autre, la pièce laborieusement limée du nouvel académicien, pèche contre le génie du français. Emphases et enflures, longueurs, lourdeurs et maigreurs, aridités, équivoques, platitudes, postiches, tout ce qui compose le mauvais discours s'y trouve à profusion pour blesser à la fois le bon sens, le bon goût et l'oreille ; c'est-à-dire les trois choses que doit d'abord satisfaire le français. Or l'Académie est précisément instituée pour tenir le français en état de fournir ces satisfactions. Nos quarante Messieurs, dans les congratulations dont ils s'entre-régalent, ne manquent pas de se couler pesamment et complaisamment qu'ils l'ont fait. La vérité est que plusieurs d'entre eux ne s'y peuvent pas même essayer et ne sont pas même capables d'en gémir.

Il y eut à l'Académie, dans les commencements, un premier Favre, Favre de Vaugelas, qu'il faut entendre sur la netteté et la pureté du style, sur le choix et la place des mots, sur le rôle d'une compagnie qui s'élève au premier rang des institutions publiques, en veillant à rendre la langue « aussi florissante que l'empire. » Par le travail qui a préparé ou fécondé tant de chefs-d'œuvre, l'Académie française a beaucoup fait pour la civilisation. Plusieurs beaux livres, que sans elle probablement nous n'aurions pas, comptent parmi les

fortes digues qui contiennent encore le flot montant de la servilité démocratique et athée. Ce n'est pas peu, que nul ne puisse être quelque chose dans les Lettres ni dans le monde, sans avoir tout au moins lu Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Pascal, Corneille, Racine, Boileau et d'autres.

Ce Favre de Vaugelas était le parfait honnête homme, plein de bonne grâce et de bon savoir. « Il étudia longuement le langage, et quand il eut pris dessein d'écrire, dit Bouhours, il ne se précipita point pour faire un livre ; il y mit des années. Ses *Remarques* ont une fleur qui manque à beaucoup de livres dont la matière n'est ni sèche ni épineuse ; il ne dit rien qui blesse la pudeur ou la bienséance ; il ne se loue point et ne fait point le docteur. » Thomas Corneille ajoute : « Tous ceux qui « ont lu ces belles *Remarques* (et qui pourrait aimer la « langue française et négliger de les lire ?) ont été « frappés de cet air d'honnêteté que l'on y trouve ré- « pandu partout. » Il y avait aussi les remarques de Bouhours, à propos des *Remarques* de Vaugelas, et les commentaires de Thomas Corneille sur Vaugelas et sur Bouhours, et d'autres remarques et d'autres commentaires par d'autres habiles gens. Heureuse époque, où les académiciens étaient à leur place comme ils s'occupaient d'y mettre les mots, et faisaient la vraie besogne qu'ils devaient faire !

Le second Favre se targue « d'avoir toujours *ardemment* aimé les lettres et poussé aussi *loin* qu'il lui fut possible le sentiment de leur grandeur. » Sur cette seule phrase, il n'y paraît guère ! Pour atteindre à son possible, un maître tel que Vaugelas n'eût pas été de surcroît. Il eût appris de lui, peut-être, à trier les mots, à

discerner les élégances, à borner les périodes, et tout au moins à les garnir de « reposoirs » lorsqu'elles s'abandonnent aux longs circuits. Vaugelas enseigne les secrets du langage pur, *emendata oratio*, et du langage net, *dilucida oratio*. Ce sont des secrets importants. *L'ardent amour* n'a pu les révéler au nouvel académicien.

Dès l'exorde, il trahit sa pauvreté. Avant de tant ramer pour arriver à ne pas expliquer comment le philosophe Cousin n'eut point de philosophie, il veut faire un portrait pittoresque du rhéteur, alors dans tout son luisant. Il en profite pour se dessiner lui-même, en humble adorateur, mais destiné à sortir de l'ombre. Cet exorde, nous fournit le modèle de pompe mal tenue qu'on appelle vulgairement galimatias.

« Il y a juste quarante années, non loin de ce palais, dans *une* enceinte consacrée au plus noble enseignement, se relevait *une* chaire autour de laquelle accourait *en foule une* jeunesse *enthousiaste, avide* d'applaudir *celui qui allait y monter. Une* grande *et* légitime popularité *l'y* avait précédé, *bien qu'il touchât à peine à l'âge mûr.* Sur son *beau* front, *avec* la *flamme* de la *pensée* brillait l'*auréole toujours irrésistible de la persécution.* Sa voix, à la fois harmonieuse *et* puissante, semblait être la vibration d'*un* instrument *pénétré* d'*un* feu *intérieur. Ce feu* animait *aussi son* regard profond *et ferme*, d'où son âme s'échappait en éclairs quand le souffle de l'*éloquence l'agitait.* »

Quel ahan ! mais c'est la marche propre du discours.

Quels adjectifs doubles et doublement superflus ! mais c'est le génie propre de l'orateur. Il ne va pas sans adjectifs, toujours il les étale par paire, souvent par triade, et même par grappes, n'omettant guère que celui qui conviendrait. En dehors de ces vices constitutifs, se rend-on bien compte de ce *beau* front sur lequel, *avec* la

flamme de la pensée, brille l'*auréole* (toujours irrésistible !) de la persécution? de cette voix qui « semble la vibration d'un instrument *pénétré* d'un feu? » de *ce feu* qui anime *aussi* un regard profond *et* ferme, d'*où l'âme s'échappe en éclairs* quand le *souffle* de l'éloquence *l'agite*? O *souffle de l'éloquence*, éternel haillon de l'éternelle friperie oratoire, agitais-tu cette âme ou agitais-tu ce feu? et prétends-tu décrire ici un homme ou une fusée? O souffle de l'éloquence, qui nous dira ce que tu veux dire, et quand donc les gens de rhétorique cesseront-ils de te secouer comme l'homme-orchestre secoue son chapeau chinois?

Mais achevons le paragraphe et passons au geste, naturellement *sobre et contenu*. Le geste « sobre et contenu » est inséparable du *souffle de l'éloquence*, on les trouve partout ensemble avec les *éblouissantes images* et autres tels ingrédients, formant des groupes également connus :

« Son geste sobre et contenu, *l'onction et* la solennité de son débit, la richesse de son langage, l'art *merveilleux avec* lequel il savait tirer des abstractions les plus hautes d'éblouissantes images, faisaient de lui la *personnification* VIVANTE de l'initiateur. A ce moment il était plus encore : il était le champion et le vengeur de la vérité, il en ressaisissait *d'une main libre* le flambeau *divin* qu'une *administration pusillanime* avait essayé d'étouffer, et son auditoire *enivré* le saluait avec une foi respectueuse *et naïve* comme le défenseur de la dignité humaine, comme le précurseur de la liberté. »

« Amas d'épithètes, mauvaise louange ! » dit La Bruyère ; et quand les épithètes sont mauvaises et triviales, la louange n'en vaut pas plus. Dans cette froide queue de lieux communs, on distingue l'énorme pléonasme de personnification *vivante*. Qui dit personne dit

vie ; une personnification morte serait une représentation, une image, un simulacre ; personnification vivante est l'équivalent de personne *personnifiée*.

Une main *libre* est une main affranchie de tout empêchement politique ou rhumatismal. Il n'y a pas grande merveille à saisir d'une main libre un chandelier ou autre chose. Aussi n'est-ce pas ce que l'auteur a voulu dire. Sa pensée requérait un autre adjectif, facile à trouver : une main *vaillante* ou *audacieuse*, ou *forte*. Mais *libre* offrait un effet d'*r* qu'il n'a pas su dédaigner : *librrre!* Cela touche la *fibrre* française. *Librre*, c'est la démocratie. Sur le premier moment, les démocrates s'y sont laissé prendre, et les orléanistes eux-mêmes ont cru entendre la trompette. On a vu tressaillir M. Cuvillier-Fleury.

Comme la *main libre*, l'*onction du débit*, le *flambeau divin* de la vérité, *l'administration pusillanime*, l'auditoire *enivré* (il manque *idolâtre*), la *foi respectueuse et naïve*, sont de ces plats visages qu'on est impatienté de rencontrer partout ; ils fatiguent particulièrement dans cette occasion où ils prennent un faux air de servants d'un faux autel. Les *savait*, les *avait*, les *avec* (trois dans une période) appartiennent au pur berlinois.

Cousin, célébré comme champion et vengeur de la vérité, défenseur de la dignité humaine, précurseur de la liberté, est un trait d'impudence oratoire. On sait de reste que cet homme d'esprit a rôdé toute sa vie autour de la vérité avec le dessein devenu évident de ne la point fréquenter, que sa doctrine la plus soutenue a été l'adoration du succès, et qu'en fait de liberté il a médiocrement aimé la sienne, nullement celle d'autrui.

A la suite du portrait de Cousin, l'on trouve celui de

l'auteur. Il se présente non pas avec un cœur, mais comme un *cœur*, un cœur *palpitant*, palpitant d'*émotion*.

« Au milieu de cette *nombreuse* assemblée où les cœurs débordaient *de cette joie virile* que donne le triomphe d'une cause juste, le moins palpitant d'émotion n'*était pas un jeune étudiant fort obscur*, très-effrayé de la tâche que la vie allait lui imposer et qui se livrait *avec transport* à l'entraînement d'une admiration *passionnée*. *Quelles* n'eussent pas été son *épouvante* (?) et son incrédulité, si *quelqu'un* lui eût prédit *qu'un* jour il serait appelé à l'honneur *insigne* de remplacer au sein de votre illustre compagnie *celui qui lui apparaissait environné d'un si prodigieux prestige!* Depuis, *les temps ont marché, les années accumulées ont poussé l'adolescent vers le déclin de l'âge*, et tandis *que les* (?) fécondant par un travail incessant, l'orateur inspiré, le philosophe ingénieux, l'inimitable écrivain ajoutait sans relâche de nouveaux monuments à sa gloire, son futur et trop insuffisant successeur, absorbé par le tumulte des affaires, s'éloignait de plus en plus des sentiers *lumineux*, où son regard *fasciné* avait un instant suivi le maître *s'avançant* d'un *pas assuré* vers les régions *souveraines* de la science *pure* (?). »

Il nous semble bien que tout cela n'est pas loin d'être amèrement ridicule dans tous les sens, et que si M. Baudrillart ou M. Cucheval-Clarigny tournaient leurs pièces de cette façon, ils n'auraient pas l'honneur de rédiger, l'un le *Constitutionnel*, l'autre la *Presse*.

Les temps ont marché; les années accumulées ont poussé l'adolescent vers le déclin de l'âge. Un grain de poésie mélancolique, mais hélas! combien noyé dans les dimensions de la période! « La longueur des périodes, dit « Favre de Vaugelas, est encore fort ennemie de la « netteté du style. J'entends celles qui suffoquent par « leur grandeur excessive, surtout si elles sont embar- « rassées, et qu'elles n'aient pas de reposoirs. Il serait « importun d'en donner des exemples, qui ne sont que « trop fréquents dans nos mauvais écrivains. »

Poursuivant son portrait, « s'achevant de peindre, » M. Jules Favre exprime sa reconnaissance pour Cousin, et décore sa harangue, sans nécessité aucune, d'un nouveau pléonasme, plus violent que le premier : *Quand je m'examine* MOI-MÊME!... »

Quand, donc, il s'examine soi-même, il trouve que les leçons de Cousin ont communiqué à son esprit « un besoin impérieux de remonter à la raison de tout ce qui le frappe, et d'étudier la *nature des choses* sans tenir compte de *ce qui est admis.* » Quoi, *ce qui est admis?* La présomptueuse et vaine pensée de Descartes ne gagne pas à cette traduction digne de Joseph Prudhomme.

Et ce sont aussi les leçons de Cousin qui ont fortifié « une des tendances natives » de M. Favre, en « lui faisant mieux comprendre, par un éclatant exemple, la *puissance décisive* qu'une forme *incomparable* prête aux manifestations de la pensée. » Voilà de beaux fruits de cet éclatant exemple et de ces précieuses leçons, données par le maître au « si prodigieux prestige! »

La suite nous semble un véritable tour de force de l'impuissante nature. L'orateur veut exprimer qu'étant né avec le goût du beau, développé et fortifié par l'éducation, il est resté durant tout le cours de sa vie sous le charme, toujours croissant; et que cette vieille qualité de fidèle amant des lettres fait son titre académique, à défaut d'ouvrages que sa modestie croit n'avoir pu donner. C'est facile comme le pont des Arts depuis l'abolition du péage, et ils ont tous plus ou moins dit cela. Voici comment notre Isocrate s'en tire :

« *Au reste*, je devais cette *intuition au* bienfait de l'éducation classique, si propre à *faire naître* le goût et le respect du beau.

Aux premières lueurs de mon intelligence, j'avais *subi l'empire* de *cette séduction*, et, depuis, je n'ai cessé de demeurer *sous son* charme. *Aussi*, lorsque, dans mon dénûment absolu *des titres* académiques, je cherche, à défaut *de services* rendus, par quelles bonnes dispositions j'ai *pu provoquer la faveur inespérée* dont j'ai été l'objet, je ne découvre en moi d'*autre mérite*, *et il est bien faible*, *que* celui d'avoir toujours ardemment aimé les lettres et poussé *aussi* loin *qu'il m'était possible* le sentiment de *leur* grandeur. »

En fait de cacophonie et d'obscurité dense, épaissie à couches redoublées sur le rien, l'on peut consulter tous les mauvais auteurs, pas un n'a fait mieux. Nulle part aucune phrase malvenue n'égale *cette intuition* due au bienfait de l'éducation « si propre à faire naître le goût du beau, » et qui tout de suite après se trouve être « *cette séduction* dont j'avais subi l'empire. » *Intuition* appartient au langage théologique. C'est, suivant l'Académie, la vision, la connaissance claire d'une chose; il se dit proprement de la vision de Dieu, telle que les bienheureux l'ont dans le ciel.

En langage philosophique, *vérité d'intuition* est une vérité frappante qui se manifeste d'elle-même à l'intelligence et à la raison. Lorsque l'on veut parler correctement, l'on n'applique pas au goût du beau, tel qu'un écolier peut l'avoir, ce grand nom d'*intuition* qui porte bien au delà et qui ne spécifie nullement une chose que « l'éducation classique » puisse donner; et surtout on ne transforme pas *cette intuition* en *cette séduction*, et enfin on ne dit pas de cette séduction : j'ai demeuré *sous son* charme, comme on dirait d'un homme : j'ai demeuré sous son toit. Tout cela, sans nous arrêter à la cacophonie, qui fait frémir, est du détestable français, ou plutôt n'est pas français.

Et : « J'ai toujours ardemment aimé les lettres et « poussé aussi *loin* qu'il *m'était possible* le sentiment de « leur grandeur ! » Pousser *loin*, c'est aller à l'extrême, presque franchir la limite, glisser vers le bas. Lorsqu'il s'agit d'un noble amour, on pousse *haut* et il n'y a plus de danger, la limite est le ciel. Quel mauvais génie a pu dissuader M. Favre de pousser *haut*, ce qui était l'expression naturelle, et lui souffler ce trivial et plat pousser *loin !* Aussi loin qu'il *m'était possible !* jusqu'à l'ornière.

Il sort de l'ornière par ce coup de collier poétique :

« C'était *leur* attrait (des Lettres) qui *agitait* le *matin de ma vie* lorsque, dans l'illusion de mes rêves, j'appelais, comme le poète, le souffle mystérieux qui me soulèverait de terre et répandrait mon nom dans la mémoire des hommes. Je sentais qu'elles pouvaient me prêter ces ailes *divines*. »

Des ailes divines ! Le voilà en haut, et trop haut. Mais l'ornière n'est pas loin. Rien n'est plus fatiguant et rebutant, et ne sent son mauvais écrivain, comme ces saccades perpétuelles, ce jeu de ballon mal joué. On voit l'expression tantôt traîner, tantôt bondir à la force d'un poignet qui, la plupart du temps, ou la manque ou l'envoie dans une fausse direction; et, soit qu'elle traîne, soit qu'elle s'élève, elle est toujours sans vigueur et sans poids. Exemple :

« L'*idéal* (il s'agit toujours des Lettres) est leur empire. Tantôt e*lles ravissent avec l*es accents *harmonieux* de la poésie, tantôt elles subjuguent par la *mâle* autorité de la dialectique; ici, cachant la vérité sous le voile *ingénieux* de la fiction, *là, l'imp*osant aux intelligences, dégagées de toute entrave, elles sont vraiment les souveraines du monde. »

Souveraines du monde, entendons-nous. Il ne s'agit pas uniquement de faire plaisir à M. Patin, à M. Legouvé

et aux trente-huit autres! Les Lettres sont souveraines du monde à condition de respecter le bon sens, d'observer les lois et de se ménager sur l'adjectif. Nous ne leur trouvons point ici ces mérites nécessaires. « Tantôt elles *ravissent avec* les accents harmonieux, etc., tantôt elles *subjuguent par* la mâle autorité, etc. » Mais *ravir* et *subjuguer* sont des verbes dont l'emploi est réglé par les lois de la grammaire, et ces lois vous obligent de nous dire qui ou quoi les Lettres ravissent *avec*, et qui ou quoi elles subjuguent *par*.

Nous avons dit que l'ornière n'était pas loin. Ce paragraphe sur les Lettres, qui commence dans l'idéal, finit dans un cloaque :

« Elles le gouvernent par le plus légitime des pouvoirs, celui *qui* ne relève que de la libre raison, celui *devant lequel* ont toujours tremblé et trembleront toujours les politiques *qui ont* l'insolente prétention de confisquer la sagesse à leur profit, et de substituer *leur personnalité à l'opinion de leurs contemporains.* »

Flac!

Mais la plus inouïe de toutes les ornières se trouve au beau milieu du discours, dont elle partage les deux parties : l'une, qui est claire, *dilucida oratio*, mais qui n'est pas nette; l'autre qui est plus nette, *emendata oratio*, mais qui n'est pas claire.

Cette seconde partie, concernant la philosophie de M. Cousin, nous n'y entrerons pas, à moins que les admirateurs de M. Favre ne nous en prient chaudement, et nous resterons à l'ornière. La voici :

« Les trésors de sa riche imagination et la pureté de son goût devaient *en faire* un orateur et un écrivain de premier ordre. *Né* à Paris, le 28 novembre 1792, *d'un joaillier peu aisé, mais*

qui, intelligent et républicain zélé, tint à donner à son fils une forte éducation, il fit ses études au lycée Charlemagne, et remporta le prix d'honneur au grand concours de 1810. »

Cela, c'est le ruisseau de la rue Montmartre, et nous disons que l'homme qui a pu écrire une pareille phrase au beau milieu d'un discours académique, n'a pas même l'instinct littéraire.

On peut mal penser, mal raisonner, mal dire, tomber dans l'extravagance, et à travers ces infortunes laisser pourtant voir l'étoffe d'un écrivain. Les journaux sont pleins de ces malheureux qui ont l'*œil du phoque*. Certaines manières de tomber font encore honneur et montrent qu'on aurait pu marcher; il y a des avortements qui témoignent de la faculté de concevoir.

Le discours de M. Favre ne révèle pas un signe de vocation. Nous disons pas un, et pas même l'ombre. C'est la stérilité absolue, l'absence. Stérilité tourmentée et passionnée, honorable en ce point, soit; mais native, constitutionnelle, incurable. Pas une tournure, pas une audace, pas un effort; des tentatives, rien de plus. Des adjectifs, des verroteries enfilées vaille que vaille d'un fil de laiton qui casse partout, voilà le collier.

Il y en a long, mais ce mauvais luxe déclare encore l'indigence. Les mêmes adjectifs servent plusieurs fois. *Libre*, *viril*, *incomparable*, reviennent fréquemment. Il y a des *rr* dans tous ces préférés. Vibrons !

O muses ! ô cruelles ! ô traîtresses ! Ce pauvre avocat qui vous a tant courtisées !

UN DISCOURS DE M. GUIZOT.

2 mai 1868.

M. Guizot vient de célébrer le cinquantième anniversaire de la Société biblique de Paris, dont il est le président. Nous reproduisons les paroles qu'il a prononcées. Elles ont le mérite accoutumé de sa langue saine, solide et transparente, vraiment faite pour le discours public. Voilà l'homme qui sait ce qu'il veut dire, et qui le dit comme il veut, pleinement maître de son talent, assez fier de sa pensée pour s'appliquer à ne lui laisser d'autre ornement que son aisance et sa vigueur.

Ce bref discours est proprement un chef-d'œuvre. Rapproché des pauvretés gonflées que l'Académie applaudissait l'autre jour, il brille comme un marbre antique à côté de quelque plâtre sorti des usines de la photosculpture. Quelle simplicité et quel art! quelle gravité et quelle ardeur secrète! quelle élégance et quelle dignité! Ce serait ici le cas de placer « le souffle de l'éloquence » et « le geste sobre et contenu, » sauf qu'ici le souffle de l'éloquence n'agite pas. Il se contente d'emplir la voile et de pousser majestueusement le majestueux navire. Or, peut-on signaler le souffle de l'éloquence, là où l'orateur n'est point *agité* et ne sou-

lève point la tempête? Si cependant M. Jules Favre pouvait profiter d'une étude littéraire, nous lui conseillerions d'examiner le souffle de l'éloquence chez M. Guizot.

Mais il ne suffit pas d'admirer cet inaltérable talent, où l'âge n'apporte qu'un accent d'autorité tout à la fois plus ferme et plus doux ; il faut honorer la pensée, il faut honorer le sentiment religieux qui l'entretient dans cette merveilleuse plénitude. M. Guizot a noblement voulu faire éclater sa réprobation de chrétien contre les délires qui, depuis quelques années, insultent sans relâche à la conscience humaine. Il a fait une éclatante profession de foi à la divinité des saintes Écritures.

Cette profession de foi entrera dans le trésor des témoignages. Elle s'ajoutera au salutaire recueil des actes libres par lesquels le cœur, l'intelligence et l'expérience des plus grands hommes, dans tous les siècles et dans toutes les circonstances, ont attesté la vérité du Christ rédempteur et sauveur. Elle aura sa valeur parmi les hommes; espérons qu'elle l'aura aussi devant Dieu.

Sans doute, pour M. Guizot et pour ceux à qui il parlait, il s'agit de ce qu'ils appellent la *Bible* et de ce que le protestantisme en sait faire. Ce livre par excellence, ce livre de Dieu, même sans tenir compte des lésions matérielles qu'ils lui ont fait subir, n'est pas le même livre pour eux et pour nous.

La Société biblique n'expédie pas ses colporteurs dans les mêmes intentions que l'Église envoie ses missionnaires, et ces bibles qu'elle répand avec tant de profusion sont pour le moins, quant à ses vues, autant des armes de guerre contre l'Église catholique que des flambeaux contre l'incrédulité et contre l'idolâtrie. Tel

est le but général des sociétés bibliques, sinon le vœu de tous ceux qui les composent. Nous n'accusons pas M. Guizot de s'associer à ce parricide; il sait qu'on l'a tenté, qu'on le tente encore, et dans le sein même du protestantisme il en a vu les effets.

Mais nous ne voulons point entrer dans ces discussions douloureuses. Nous nous bornons à recueillir le témoignage de M. Guizot. Il aura plus d'influence peut-être sur les incrédules que sur les errants qui l'entourent, hélas! et que sur lui-même. Que Dieu lui donne assez de jours pour atteindre le sommet d'où le malheur de son origine l'écarte encore, et d'où son génie eût répandu tant de clartés!

OBSÈQUES D'ARTHUR GUILLEMIN,

A ROME ET A PARIS [1].

I

20 avril 1868.

Lorsque Guillemin est tombé, l'ennemi tenait encore ; il n'a pas vu s'ouvrir la porte où heurtait son sang. Il n'a connu que sa victoire à lui. Depuis huit ans il s'offrait tous les jours. Dans la fleur de sa jeunesse, la mort qu'il désirait lui était fiancée.

A Castelfidardo, il avait donné l'anneau et reçu le baiser des épousailles. Il ne craignait pas que Jésus-Christ fût infidèle, car il ne l'avait pas été. Que lui importait cette victoire où il tombait à la fin de la bataille? Il lança son acte de foi comme une dernière flèche, et il expira tranquille. Le Christ entra en possession définitive de son âme et son âme en possession définitive du Christ.

Oh! les belles âmes radieuses de leur amour! Oh! les beaux témoins de la vérité, triomphants dès ce monde, où ils laissent une gloire vivante et féconde! Par un jugement de Dieu, cet humble sacrifié, tombé le premier, a reçu le dernier les honneurs du combat.

[1] M. Druon, prêtre, ancien condisciple de Guillemin, l'exhuma du champ de bataille de Monte-Libretti pour le ramener en France.

Ressuscité de Castelfidardo pour mourir à Monte-Libretti, il a reparu, afin de clore avec une suprême splendeur cette série de funérailles vivifiantes qui attestent l'admiration et la reconnaissance des cœurs catholiques.

La poussière l'a rendu, il a franchi les murailles au pied desquelles l'ennemi l'avait en vain renversé, il a été porté dans cette église délivrée des envahisseurs, son cadavre y a trouvé libre l'autel pour la liberté duquel il est mort, il y a été salué d'une prière pleine de joie et d'espérance, il est rentré victorieux dans Rome ; on le ramène dans son autre patrie, après qu'il a pris congé de son roi et de son père très-saint, dont il a pour sa part affermi la couronne.

Les lettres qui nous sont adressées de Rome à l'occasion des obsèques de Guillemin respirent toutes le même sentiment d'affection et de triomphe. L'église de Santa-Chiara, appartenant au séminaire français, est située dans le quartier que Guillemin avait presque toujours habité, voisine du modeste logis qu'il a quitté pour aller mourir. On l'y voyait souvent.

C'est là qu'il a reçu les honneurs de l'Église et de Rome tout entière. Le catafalque était entouré de trophées et couvert de fleurs ; on y voyait déposé l'uniforme qu'il portait au combat, taché de son sang et percé d'un coup de baïonnette.

Mgr de Mérode, aumônier du Saint-Père, ancien ministre des Armes, officiait, assisté de Mgr Bastide, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, l'un des tendres amis de Guillemin, et particulièrement cher à tous les Français. Le sous-diacre était un élève du séminaire, ancien zouave, qui fut sergent avec Guillemin.

La foule immense, romaine et française, toute la

journée s'est pressée autour du cercueil. On amenait les petits enfants, on faisait toucher des médailles, des chapelets, des armes, on emportait une fleur des guirlandes funéraires.

Au milieu de cette foule, il arriva qu'un fou se répandit en injures, criant tout haut que les garibaldiens avaient bien fait de tuer cet officier de zouaves. Les zouaves le laissaient dire : il fut arraché de l'église par les hommes du peuple. Nous entendons ici quelques échos de cette fureur stupide ; mais Dieu a donné la gloire, elle reste à qui Dieu l'a donnée.

Nous avons vu dernièrement Pie IX prendre par la main une enfant, l'emmener auprès de lui sur son trône, et ainsi accompagné, parler au monde, comme pour montrer le peu dont il a besoin, protégé de Celui qui a dit : *Sinite parvulos venire ad me*. L'innocence et la prière, une enfant à côté de son trône, un enfant qui meurt pour le défendre, et les armées ennemies reculent.

Quelques martyrs obscurs gardent les remparts de Rome, c'est assez pour que Garibaldi et Victor-Emmanuel ne puissent entrer ; et il importe peu que le monde entier s'en étonne, c'est ainsi. En vérité, comme dit un rédacteur du *Temps*, qui s'amuse de l'*invention* du corps de Guillemin, « le miracle coûte peu au temps où nous sommes ! »

Il coûte peu, sans doute : mais il y faut néanmoins un prix que l'Italie n'y met pas et que les contributions du *Temps* ne lui fourniront pas.

II

28 avril 1868.

Nous avons célébré à Paris les funérailles de M. Guillemin. Nos lecteurs nous permettront de suivre. Paris reçoit toutes sortes d'hôtes et voit passer toutes sortes de pompes ; mais il n'arrive guère qu'il soit traversé par la pompe funèbre d'un martyr.

Dans Saint-Sulpice, la foule était considérable. On y saluait des noms illustres ; nous n'en citerons qu'un : M^me^ de Lamoricière avait voulu honorer le blessé de Castelfidardo, mort à Monte-Libretti. Sur la liste des vingt premiers qui se rendirent à l'appel de Lamoricière, Guillemin était le dix-septième, et de ces vingt premiers la plupart sortaient, comme lui, des écoles ecclésiastiques. Que ce mot en passant suffise sur le caractère national de l'enseignement chrétien. Nous entendons souvent dire que des prêtres ne sauraient donner une éducation virile : Catelfidardo, Monte-Libretti, Mentana et tout le corps des zouaves pontificaux répondent.

Parmi les assistants, beaucoup avaient connu Guillemin à Rome, où il déployait une obligeance infatigable pour ses compatriotes. Il savait montrer cette grande Rome ; il la montrait avec amour, comme il la défendait. Son absorbant métier de soldat ne l'empêchait pas de trouver du temps pour l'étude, et l'on s'apercevait peu à peu, qu'il savait beaucoup de choses. Il visitait de préférence, pour son propre compte, les lieux saints les plus ignorés. Ceux qu'il a guidés vers ces sanctuaires ont vu le fond de son âme pleine de toutes les douceurs ;

et ceux-là, devant son cercueil, ont senti l'invincible regret se mêler à leur allégresse, comme si Rome avait perdu une beauté. Il était vraiment une beauté, une fleur de Rome, ce soldat au cœur mâle et pur à qui les années laissaient les grâces ingénues de l'adolescence. dont sa piété lui conservait les candeurs.

Nous parlons d'allégresse, c'est le mot qui convient. Ce sentiment a resplendi dans les paroles de M. le curé de Saint-Sulpice, solennelles comme l'âge et la dignité de l'orateur, ardentes comme la jeune âme du héros qu'il célébrait.

Belle et auguste scène! Ce vénérable prêtre, dans sa robe blanche, saluant et glorifiant ce pauvre enfant dans son cercueil, robe virginale aussi, c'était bien l'image de la glorieuse et douloureuse maternité de l'Église! Elle pleure ses enfants ravis par une mort cruelle, elle les glorifie et se réjouit elle-même, parce que la mort, les ayant pris dans la fidélité héroïque aux vœux de leur baptême, n'a pu que les rendre à Dieu.

Que pouvions-nous désirer pour lui, et qu'importe ce que l'on appelle autour de nous la mort! La mort a un autre nom qu'il savait dès longtemps. Il l'avait appris de sa mère immortelle, il en pénétrait chaque jour davantage le mystère fortifiant,

Il savait que la mort le mettrait en possession de la seule véritable vie. Il a lutté sept ans, il a mené la dure existence de soldat, loin de sa terre natale et de la douce maison de son père, il a jeté les roses de sa jeunesse sur d'âpres sentiers où elles ne devaient pas refleurir, il a fait tout cela pour conquérir cette mort qu'il avait mérité de désirer uniquement. Il l'a obtenue, et nous célébrons son triomphe.

Le Livre est ouvert ; la page brève et pure rayonne de son sang répandu pour la croix. Le Juge l'interroge : il est mort pour la justice et pour la vérité. Il a prié, il a combattu, il a souffert pour être séparé des parjures, des larrons et des lâches. Il est séparé à jamais, séparé des boucs, placé entre les brebis, *inter oves*. Et tandis que son âme retourne au Ciel, innocente comme elle en était descendue, blanche du baptême, empourprée du martyre, il laisse à la terre, avec son corps, le germe impérissable et fécond du témoignage, semblable au bon grain tombé dans le bon sillon, et qui rendra cent et deux cents pour un.

Oui, la foi jaillissait de son cercueil et courbait les fronts par un instinct de respect et d'amour, et nous en avons été les heureux témoins. A Paris, comme à Rome, on vénérait cette arche où il a plu à Dieu d'abriter glorieusement le juste qui voulut être son soldat, et qui n'espéra pas en vain d'être son martyr. Lorsque le corps est sorti de l'église, la vaste place de Saint-Sulpice était couverte d'un peuple qui laissait voir sa sympathie. Tous les fronts se découvrirent, toutes les mains tracèrent le signe de la croix, et la plupart de ceux qui étaient aux premiers rangs fléchirent le genou.

Un long cortége le suivit. Il était formé d'amis plus intimes, d'anciens compagnons d'armes, de catholiques dévoués qui voulaient reculer le moment de l'adieu. Ceux-là se partagèrent les couronnes dont on avait orné le drap funéraire.

Qu'est-ce que ce cercueil traversant Paris moderne? Les passants étonnés se demandaient pourquoi ces draperies blanches sur lesquelles ils voyaient un sabre et des vêtements militaires? C'est un soldat du Pape, il est

mort pour l'Église. Plusieurs ont pu répondre : Qu'est-ce que le Pape et qu'est-ce que l'Église à présent, et ce soldat s'est montré bien fou de vouloir mourir pour une telle cause ! Ainsi durent parler les derniers fidèles de César aux premiers fidèles du Christ, lorsque pieds nus, enchaînés, battus de verges ou morts, ils traversaient les pompes du Forum.

Les habitants de Monte-Libretti, qui descendirent sur le champ de bataille pour donner en hâte la sépulture aux morts, remarquèrent que la plupart des zouaves avaient la face tournée vers le ciel et les mains jointes. Tous ceux qui ne furent pas tués sur le coup et qui eurent le loisir d'envisager le trépas, prirent cette posture, ou par un effort de leur courage ou par un suprême instinct de leur piété, attestant de la sorte leur invincible obéissance et leur invincible amour. Ce fut ainsi que l'on retrouva Guillemin, frappé de trois blessures, une à la poitrine et deux au visage. C'est ainsi qu'il est entré dans Monte-Libretti, six mois après sa mort ; c'est ainsi qu'on l'a mis au cercueil, ainsi qu'il a paru devant Dieu.

UN PAYSAN IDÉAL.

CE QU'IL Y A DE VÉRITÉS DANS Mme SAND

4 mai 1868.

Mme Sand raconte avec charme la vie d'un républicain champêtre qui fut maire de Châteauroux en 1848, et qui vient de mourir presque exilé. Il se nommait Patureau Francœur. C'était un paysan, mais un paysan de faubourg, né intérieurement homme du monde, très-doué en tous genres, observateur, inventif, réfléchi, éloquent, même poète, et même poli. Sans secours des livres, par l'observation et la méditation, il avait appris quantité de choses, dont il parlait admirablement. Il savait la campagne, s'entendait aux mœurs des bêtes, aux amours des plantes, aux mouvements des astres, à la taille de la vigne qui était son métier, et à la politique, où pourtant il ne réussit point.

Mme Sand rapporte que plusieurs de ses amis qui avaient entendu Patureau Francœur, le nommaient le « paysan idéal. » Tel qu'elle le peint, il avait aussi beaucoup des traits de La Fayette et de ceux du *bonhomme Richard*, et il était certainement proche parent de la *Petite Fadette*.. Tout cela est d'ailleurs bien accommodé. Arrangée ou non, la figure se tient : elle représente à

merveille un bon et vaillant homme. Si Patureau Francœur vivait encore, Mme Sand aurait sujet de lui dire, comme M. Ingres à l'un de ses modèles : Tu peux te vanter d'avoir un joli portrait !

L'effervescence qui avait jeté le paysan idéal sur le capitole de Châteauroux, tomba sous une autre effervescence qui le proscrivit. Ce n'était pas qu'il eût tourmenté ni tutoyé personne, au contraire ; seulement, sa supériorité lui faisait des jaloux. Devenus puissants, ces jaloux se montrèrent implacables. L'excellent Patureau, pointé comme dangereux, fut déporté. Cet endroit n'est pas clair ; l'éloquent panégyriste explique mal tant d'acharnement contre un homme si bon et qui ne manquait point de grands amis bien placés.

Mme Sand elle-même était un patron d'importance. On ne voit point qu'elle soit au plus mal avec les maîtres du monde. Ils ont voulu la faire chevalier de la Légion d'honneur, académicien, premier homme de lettres français. Elle a détourné ces fléaux, mais ses efforts multipliés n'ont pu arracher à la persécution son ami Patureau Francœur innocent. Les jaloux eurent le dessus. Il est désirable qu'elle châtie un jour, en les nommant, ces jaloux si bas par leurs sentiments, si hauts par leur crédit.

Quant à Patureau, la destinée par là le traita en grand cœur qu'il était. Il y gagna le précieux *je ne sais quoi d'achevé que le malheur donne à la vertu.* Exilé volontaire par amour de la paix, non du repos, il se soutint jusqu'à la fin dans la parfaite mansuétude envers ses ennemis, et n'attendit pas l'avertissement de la mort pour leur pardonner tout. C'est le plus haut style de la force morale, le signe magistral de la beauté de l'âme.

Toutefois, Mme Sand va peut-être un peu loin, lorsqu'elle appelle son ami Patureau « l'un des *plus purs* martyrs de l'*idée* évangélique. » *Idée évangélique* est une expression fort mal placée sous sa plume ; et ensuite il faudrait savoir si l'ami Patureau a cru en Jésus-Christ. Ce qu'on nous dit de ses vertus le fait supposer, mais rien de plus.

La plus grande hauteur où puisse atteindre la vertu humaine étant le martyre, Mme Sand nous permettra de ne point accepter de martyr en dehors des règles.

Être martyr, ce n'est pas seulement pâtir, c'est *témoigner*, c'est obéir. Il ne suffit pas d'avoir des principes, il faut croire ; il ne suffit pas d'être modeste, il faut être humble ; il ne suffit pas de prononcer des paroles éloquentes et sublimes, il faut prier ; il ne suffit pas de pardonner, il faut aimer. Quantité de choses déjà belles et augustes ne sont encore pourtant que les œuvres propres de l'homme, et le laissent, misérablement satisfait de lui-même, fort loin du but et du trône où l'appelle la grâce divine.

Le fort vulgaire, l'animal de gloire refuse le secours de Dieu ; il a en même temps une folle appréhension d'en être humilié, et une secrète épouvante des labeurs suprêmes auxquels ce secours le convie. Il combat, il souffre, il s'admire, il est admiré, et il reçoit ainsi sa vaine récompense, avec laquelle il demeure en chemin. Le martyr confesse sa faiblesse, saisit la main que Dieu lui tend, obéit et triomphe, tantôt d'un seul élan, tantôt par un effort de toute la vie. Son triomphe est fécond parmi les hommes où il suscite d'indomptables amours, il est éternel.

L'ami de Mme Sand peut avoir été un de ces vrais mar-

tyrs, un de ces vrais victorieux, plus forts que le monde, plus forts que l'adversité, et ce qui est d'un tout autre prix, plus forts qu'eux-mêmes ; car cette dernière victoire est la vraie victoire, que Dieu seul fait remporter. L'Évangile (non pas l'*idée* évangélique) fera naître toujours et partout de tels hommes ; l'Auteur de l'Évangile a pris ses mesures pour lui assurer partout et toujours cette fécondité avec laquelle il sauve le genre humain. Le genre humain et la terre périront quand l'Évangile sera frappé de stérilité.

Mais l'ami de Mme Sand était-il bien l'enfant, le disciple, le témoin de l'Évangile? A-t-il vécu dans la foi et expiré dans le baiser du Christ? Elle n'en dit rien, et nous savons trop qu'à son estime, malheureusement, ses héros se peuvent passer de cela, ayant assez de l'auréole qu'elle leur donne.

Elle a bien tort, même comme artiste! Cette erreur lui a fait poser la seule touche lourde et décidément fausse qui dépare son tableau, d'ailleurs si avenant.

Parlant des jaloux de Patureau, « gens plus haut « placés sur l'échelle de la fortune et qui ne pouvaient « pardonner à un pauvre diable de leur être supérieur, » elle ajoute, en écolière de M. Duruy :

« Dieu *se trompe parfois étrangement;* il ne tient pas compte des distances sociales. Il donne le génie de la grâce et de la séduction à un petit homme de rien. Dieu est sans principes, il pense mal, il aime quelquefois la canaille avec passion. »

Cette joyeuseté de fort petit style n'est pas seulement une fleur d'esprit excessivement déplacée dans une oraison funèbre, même familière ; elle a l'inconvénient de parodier un magnifique enseignement chrétien.

Mme Sand est élève de couvent. Au fond lointain de

sa mémoire, elle garde quelques airs d'Église qu'elle s'imagine inventer, parce qu'elle les chante sur un autre ton, avec d'autres paroles ; mais malgré ce dégât, ils restent si beaux qu'il y a de quoi charmer et tromper ceux qui l'écoutent, comme elle-même. Ce qu'elle nous dit de l'amour passionné de Dieu pour la canaille ne manque pas absolument de vérité, et n'est pas de son cru. Cela est très-anciennement connu sous le nom d'amour passionné de Dieu pour l'espèce humaine.

En aimant l'espèce humaine, Dieu ne se trompe point. Il sait toujours ce qu'il fait, et Mme Sand, quelle que soit l'incohérence de ses idées sur Dieu, ne feint d'en douter que pour l'enjolivement de la phrase. Seulement elle ne sait point ou elle ne sait plus pourquoi Dieu ne se trompe pas. Il est père, voilà pourquoi il aime. Si Mme Sand connaissait cette raison de l'amour de Dieu, son point de vue changerait sur beaucoup de choses ; et, si elle le disait, elle se brouillerait avec beaucoup de ses amis. Tyran, Dieu tuerait ; indifférent, il laisserait mourir et pourrir ; père, il corrige, il rétablit, il pardonne, il patiente.

Lorsqu'elle applique à l'espèce humaine, créée et à bon escient aimée de Dieu, ce nom familier de « canaille, » Mme Sand fait encore de la littérature, mais il y a encore du vrai.

Depuis la chute, l'espèce humaine n'est plus un exemplaire de toute justice et de toute pureté. Elle laisse voir d'horribles défauts. A quelque moment que l'on y regarde, soit dans la masse, soit dans le particulier, encore qu'il apparaisse aussi des choses admirables, l'ensemble n'est jamais satisfaisant.

Pour le dire en passant, c'est de quoi devraient prendre

plus de souci tant de bons républicains qui font subir au monde l'abondance de leurs programmes et de leurs expériences. Ils proclament volontiers que l'humanité est *canaille*, ils en donnent de bonnes preuves ; et en même temps ils jurent que la félicité générale surgira de l'absolue liberté démocratique, sans tout ce vieil attirail de pouvoir, de hiérarchie, et surtout de culte, dont le genre humain s'est empêtré jusqu'à présent.

Ils prétendent bien que l'humanité, naturellement *canaille*, est tout aussi naturellement bonne et impeccable ; mais il y a contradiction, et leurs aveux trop prodigués du mauvais côté de l'espèce ne sont pas sans péril. Pour mener la canaille, il faut des fouets ; tout le monde se rend à cette évidence. Quand les chrétiens, sans mauvaise humeur, disent simplement que l'humanité est déchue et tombée, ils ouvrent des voies plus douces. Ce qui est tombé peut se relever : il ne faut que de l'aide. On l'a voulu faire, et l'assistance miséricordieuse et respectueuse a remplacé le fouet.

N'insultons pas l'homme. Cette œuvre abîmée est toujours d'un métal précieux et n'a point perdu encore la marque de l'ouvrier. A l'avénement de Jésus-Christ, le genre humain était plus véritablement qu'aujourd'hui ce que l'on peut appeler proprement « canaille. » Il l'était en haut et en bas, et tellement que, non-seulement les plus fins esprits, mais encore les plus fortes âmes se voyaient souvent dans le plus grand avilissement extérieur. Quel amas de souillures ! quels crimes ! quelle haine furieuse de l'homme pour l'homme ! Jésus vit ce spectacle, et ne traita point le genre humain de monstre et de bête féroce à livrer au fouet.

Il l'appela le *malade*, du surnom de clémence que lui

avait déjà donné l'Ancien Testament : Enos, l'énoséen, le *malade*. Et il vint au malade comme médecin : « Ce « ne sont point ceux qui se portent bien qui ont besoin « de médecin ; ce sont les malades. — Sachez ce que « veut dire ce qui est écrit. C'est la miséricorde que je « demande, et non pas le sacrifice : car je ne suis pas « venu appeler les justes, mais les pécheurs. — Allez « aux brebis perdues. » C'est ainsi que le Fils révèle l'amour du Père et son propre amour; voilà l'aveu souvent répété de cette passion de Dieu pour les gens de rien, et pour les gens qui, aux yeux du monde et aux yeux même des justes, semblaient valoir moins que rien. Cette passion l'a conduit à la croix ; elle ne finira pas et le retiendra captif jusqu'à la fin du monde partout où restera debout une pierre d'autel.

Cependant, il y a canaille et canaille. Nous voyons autour de Jésus les premiers appelés, les apôtres, honnêtes gens, mais de la lie du peuple. Il leur donne éminemment cette grâce que Mme Sand, avec sa manie de changer les mots, appelle *séduction*, et le monde entier se remplit du son de leur parole. *In omnem terram exivit sonus eorum!*

Il ne s'en tient pas là : il appelle ceux qui encourent le juste mépris du monde, le publicain, la femme de mauvaise vie. Pour le coup, voilà bien de la canaille! Mais en même temps, quelles âmes généreuses dans la profonde dégradation où elles sont tombées ! Le signe de leur générosité et de leur grandeur, c'est qu'elles se relèvent immédiatement et confessent aussitôt le Dieu de vérité qui les délivre. Elles le confessent et le suivent. Ainsi fait la Samaritaine, ainsi fait Zachée, ainsi fait Marie-Madeleine, ainsi font la plupart de ceux dont la

guérison d'un mal corporel, réellement opérée, figure en même temps la guérison d'une infirmité de l'âme, la grande infirmité du péché.

Donc, ce n'est pas quelquefois, c'est toujours et essentiellement que Dieu aime les petits, les faibles, les malades, les pécheurs ; en un mot, pour parler comme M^me^ Sand, « la canaille. »

Mais il faut observer que dans cette foule méprisée, où rayonnent soudain toutes les grandeurs morales, toutes les beautés de l'amour, il n'y a point d'âmes radicalement basses ; point de gens qui disent que le mal est bien et que le bien est mal, qui renient leur bienfaiteur, qui fassent un autre Évangile. Cette vraie et suprême canaille, cette boue abjecte, pharisiens parleurs et montreurs de vertus, vicieux orgueilleux de leurs vices, docteurs incrédules qui condamneront le juste, brutes insensibles et ingrates devenues bientôt furieuses, qui le flagelleront et l'insulteront sur la croix, tout cela reste mort, et Dieu n'égare pas son amour dans ces fanges qui *veulent* être à jamais réprouvées.

L'AVENTURE DE M. SAINTE-BEUVE

AU SÉNAT.

12 mai 1868.

On traite avec émotion l'aventure de M. Sainte-Beuve parlant devant le Sénat, ou plutôt *derrière*, puisque le Sénat tournait le dos. Cette scène est mémorable. Dans l'histoire des assemblées modernes, on ne voit pas d'exemple d'un discours pareillement refusé. D'autres orateurs ont connu la disgrâce, ont vu qu'ils ennuyaient, ont senti qu'ils déplaisaient. Toujours cette amertume leur a été adoucie par quelques outrages consolants : les amis dormaient au poste, les adversaires s'agitaient, interrompaient, criaient, prenaient la fuite. Mais cette résolution unanime, éveillée et tenace de faire affront, ce sanglant : *Parlez au dos!* voilà de l'inouï. M. Sainte-Beuve en a eu l'étrenne. C'est l'application parlementaire de ce mouvement combiné de l'âme et de l'esprit que M. Renan appelle le « dédain transcendant. » Point de colère et point de formes ! l'écrasement ne laisse pas que d'être considérable, et M. Sainte-Beuve en sort laminé.

Son discours n'offre rien qui explique une aversion

si caractérisée. M. Baudrillart (ou quelque autre) le qualifie de « causerie étincelante. » *Étincelante* est bien obligeant ! La pièce n'est qu'un article *variétés* négligemment teinté en harangue politique. Il y a des somnolences, beaucoup d'intentions ratées, force petite joaillerie littéraire, et, pêle-mêle de grosses machines d'improvisation feinte qui étonnent de ce délicat. « O « France ! patrie des chansons, mère du vaudeville, de « la *Ménippée,* patrie de Paul-Louis Courrier, de Beau- « marchais, de Camille Desmoulins, patrie des *Provin-* « *ciales, où en es-tu venue* DE PAR nos législateurs ? » Cela est d'un goût déclinant. On sent l'huile, on ne voit pas l'étincelle. Vingt autres endroits, aussi laborieux, aussi pâles, sont dignes de l'ami Ferragus.

Toutefois, si M. Sainte-Beuve a fait mieux, le Sénat a entendu pire. Les Pères conscrits, rompus aux peines du métier, ne se cabrent pas pour un opinant qui tombe en littérature ; ils supportent volontiers les orateurs qui ne parlent ni *pour*, ni *contre,* ni *sur* un projet de loi, et qui veulent seulement, comme M. Sainte-Beuve y comptait, prendre le passe-temps de se promener *autour*, toutes grâces dehors. C'est la commune faiblesse des sénateurs de plume. Les autres, songeant que chacun a ses misères, les laissent aller et s'étaler. Ils sont vieux, ils sont sages. Ils savent bien que la punition du paon est de faire la roue, et qu'en tournant sur lui-même pour se faire admirer sous toutes les faces, ce bel oiseau finit par montrer ses côtés moins avantageux.

D'où vient donc que M. Sainte-Beuve a été si malmené ?

Il paraît le savoir. Il a dit en plein Sénat qu'il ne parlait point pour le Sénat. Il voulait faire esclandre :

« Je tiens à avoir mon affront jusqu'au bout, de *même* que j'ai *mon public.* » C'est clairement se proclamer intrus. Dès lors, le Sénat lui a simplement rendu la monnaie de sa pièce. M. Baudrillart n'est pas juste lorsqu'il reprend les sénateurs de n'avoir pas écouté ce personnage du dehors, qui ne montait à la tribune que pour parler par les fenêtres. Il voulait son affront, il l'a obtenu, et la mesure a été bonne. A « son public » d'y mettre du baume.

Que le baume ne soit pas ménagé. Les Baudrillarts le dépensent en encens, ou en charpie. Mais, ou M. Sainte-Beuve a pris des goûts humbles, ou il trouve du mécompte. Un homme de cette valeur littéraire, qui se voit à la tribune, qui écrit, qui se met en position de recevoir en pleine poitrine le « souffle de l'éloquence » et qui fait semblant d'en être agité, devait rêver une autre figure que celle qu'il a faite, une autre physionomie de la séance, un autre accueil à la sortie. En somme, le discours a été mince, la chiquenaude a été drue, et jamais le public français ne frémira d'admiration devant un œil poché. S'il acclame, c'est le coup, pas l'œil.

N'en disons pas davantage sur la « causerie étincelante. » Il suffit que nous la présentions à lire, comme la loi l'exige. L'on y trouve que M. Sainte-Beuve donne aux sénateurs et au Sénat le conseil de cultiver la *réclame,* et de ne point encourir le silence des journaux, sans quoi il n'y a plus rien pour les institutions ni pour les hommes, puisque le public ignore alors que vous existez. C'est le point capital, bien fait pour toucher des personnages si graves ! L'on y trouve encore, combien le sage qui voudrait que le genre humain perdît la

mémoire de l'Évangile, s'épouvante sérieusement à la pensée qu'un article de loi pourrait priver le même genre humain, ou d'une brochure de Proudhon ou d'un article de M. Adrien Marx; et tout cela est dit avec le charme particulier qui caractérise les très-vieux enfants.

C'est triste, bien que l'élément comique n'y manque pas. M. Sainte-Beuve en insurrection contre le Sénat, parlant par les fenêtres, faisant son Coriolan, nous fournit une parodie de l'antiquité qui vaut bien la *Belle Hélène;* le *Constitutionnel* en Véturie, sous les traits de M. Baudrillart, est une figure accessoire tout à fait en harmonie avec celle du héros. Et, toutefois, on ne rit pas comme on voudrait. O France! patrie du bon sens, mère du goût, patrie, etc., où en es-tu venue *de par,* etc.?

L'AGNUS DEI.

24 mai 1868.

Notre correspondant de Rome nous a donné des notes intéressantes sur la bénédiction des *Agnus Dei*. Ces notes étaient purement historiques et explicatives, sans aucune intention polémique. Elles n'en ont pas moins excité les quolibets de deux ou trois fournisseurs d'esprit à bon marché. Nous pourrions laisser passer cela. Ces fournisseurs d'esprit sont l'équivalent des libres penseurs de rue qui argumentent contre les processions par des moyens dont il faut abandonner la réfutation à l'éloquence du sergent de ville. Nous préférons cependant tâcher de les amener à réfléchir. S'ils voulaient un peu s'y prêter, ils éprouveraient un bien-être intellectuel qu'ils ne goûtent pas souvent.

L'Église catholique n'a point d'œuvres arbitraires ni secrètes. En tous sens, elle aime la lumière. Elle agit et parle au grand jour, elle appelle des témoins, elle allume des flambeaux ; quoi qu'elle fasse elle rend pleinement compte de ce qu'elle fait. Tout vient de loin, tout va au plus profond de l'homme, tout veut rattacher l'homme au ciel, tout remonte à Dieu. C'est pourquoi les choses de l'Église, si antiques, si savantes,

si douces et si anciennement vénérées des esprits les plus convaincus et les plus éclairés dans leur conviction, méritent encore au moins les égards de ceux qui n'en admettent pas l'origine et le caractère sacrés. Une intelligence élevée peut les contredire, elle ne les injurie pas.

Que le Pape recueille les restes du cierge pascal et du saint chrême, les mêle à la poussière des martyrs, les marque d'une empreinte symbolique, les bénisse et les distribue aux fidèles sous le nom d'*Agnus Dei*, il n'y a là rien qui impose aucune gêne à aucune incroyance. L'*Agnus Dei* n'est ni article de foi, ni sacrement. En Angleterre, une loi de Henri VIII ou d'Élisabeth, sanctionnée par le Parlement, proscrivit l'introduction des *Agnus Dei* sous peine de mort; le Pape n'a jamais fait à personne l'obligation de prendre ni de garder un de ces objets. L'incrédule les attaque donc sans profit possible pour la raison humaine. Tout simplement il prend le plaisir de vilipender une bénédiction. La force intellectuelle se reconnaît à d'autres signes.

Nos adversaires accorderont que la matière des *Agnus Dei* ne peut nous paraître méprisable. Le reste du cierge pascal, mémorial et symbole de délivrance, le chrême qui sacre le chrétien pour les combats de la vie et qui l'oint pour le passage de la mort, la poussière des martyrs qui ont confessé la vérité et affranchi le monde, doivent avoir quelque prix, du moins à nos yeux. Nous sommes donc excusables de ne point jeter ces choses à la borne. D'autres que nous gardent avec une certaine révérence des objets qui peuvent mériter moins d'estime. Pour s'affranchir entièrement de tout acte de ce genre, il ne suffit pas de n'avoir point d'autel, ce qui est déjà

rare : il faut encore ignorer ce que c'est qu'un berceau, un logis et une tombe, il faut se trouver ou se mettre en dehors de l'humanité.

L'humanité est essentiellement gardeuse de reliques. Ce culte existe dans la sauvagerie et parfois, en pleine civilisation, il se développe jusqu'aux aberrations de l'idolâtrie. Les maisons particulières et les musées sont remplis d'objets dont l'unique valeur est d'avoir appartenu aux ancêtres ou aux grands hommes, héros de la commune famille. Nous voyons fleurir en Europe, sous le nom de « curiosités », un commerce de reliques qui ne laisse pas d'étonner le bon sens. Autographes, papiers imprimés, reliures, faïences, poteries, inutilités de toutes sortes qu'on se dispute à prix d'or. En France, l'État nous fait payer un conservateur des hardes du premier Napoléon. Nous nous procurons et nous conservons à grands frais des linges de momies, des colliers ninivites, des écuelles étrusques, des flèches de Hurons, des calebasses d'Algonquins. La plupart de ces choses sont sans beauté, puériles et gênantes.

Pourquoi les garde-t-on ? Par curiosité pure ? Ce serait purement inepte. Il y a quelque vénération au fond de cette manie. Tout cela est de la main de l'homme, parle de l'homme, a traversé le temps. Dans tout cela l'humanité se contemple, s'honore et s'adore, et voilà le secret du culte ; la libre pensée l'étend vers l'homme à mesure qu'elle se sépare de Dieu. De tout ce bric-à-brac elle espère naïvement quelque chose. Elle espère un miracle. Elle croit qu'à défaut des religions épuisées, ces mémoriaux féconderont l'esprit humain, feront naître des inventeurs, des artistes, des savants pour la délivrer de la laideur, de l'ennui, des ténèbres, peut-

être de la mort! La libre pensée est une dévotion à rebours, qui s'efforce de créer un culte à l'envers.

Il nous paraît difficile d'expliquer *raisonnablement* pourquoi un *Agnus Dei* nous devrait être plus indifférent qu'à d'autres une relique de Voltaire ou de Napoléon, ou de Sardanapale. Nous voudrions savoir comment on prouve *raisonnablement* que la bénédiction du Pape diminue la valeur morale de la matière, de la main-d'œuvre et de l'idée, ou n'y ajoute rien.

Nous croyons, nous autres, que Dieu existe, qu'il nous a créés, qu'il s'occupe de nous, qu'il écoute quand nous lui parlons, qu'il nous aime. Nous croyons qu'il a constitué l'Église pour nous conduire et nous assister, nous faire éviter les abîmes et nous en tirer, nous préserver et nous guérir de toutes les morsures du serpent. Nous croyons que le Pape est le vicaire du Dieu sauveur, le chef inspiré de cette Église divinement instituée en vue de notre bien universel; nous croyons qu'il sait ce qu'il fait, qu'il le fait légitimement et fructueusement, et que lorsqu'il bénit une chose pour un certain but, cette chose est bénie et atteint son but. C'est pourquoi, respectant les *Agnus Dei* par les raisons que nous venons de dire et qui sont celles de tout le monde, nous avons de plus une grande confiance aux vertus que le Pape y veut attacher.

On nous raille. Nos adversaires trouvent cette superstition tout à fait rare et extravagante; ils s'étonnent que nous osions l'avouer.

C'est rare, comme d'honorer père et mère, extravagant comme de croire en Dieu. Quant à l'audace d'en convenir, il paraît que nos messieurs, s'ils éprouvaient des sentiments semblables, n'oseraient pas le laisser voir.

Nous ne pouvons nous expliquer autrement l'étonnement parfois réel que nous leur causons, tout semblable d'ailleurs à celui qu'ils nous causent. Ils expriment crûment les mouvements de leur esprit les plus impies et les plus débordés, ils n'y pensent même pas. D'autres mouvements, s'ils leur venaient, leur sembleraient par trop insolites; ils s'en tairaient ou chercheraient des périphrases. Respecter, honorer, croire, étant à leurs yeux une véritable faiblesse, en faire l'aveu leur paraît une véritable effronterie. Nous ne sommes pas plus effrontés qu'eux, ils ne sont pas moins effrontés que nous. Nous parlons les uns et les autres selon notre habituelle pensée. Un bon sentiment habituel est aussi facile à confesser qu'un mauvais : *Ex abundantia enim cordis os loquitur.*

Ils ont aussi quelque simplicité. Persuadés qu'ils pétillent d'esprit, ils se demandent comment les chrétiens ne craignent pas d'affronter leurs épigrammes. Nous admirons, de notre côté, comment ces messieurs sans verve, sans invention et sans lecture, viennent à croire qu'ils feront reculer nos réflexions, notre foi, et, pour tout dire, nos mépris. Ne sentent-ils pas la sonde entrer dans leur néant? Ils crient pourtant assez!

Ils se révoltent surtout contre les effets matériels que la bénédiction pourrait produire. Quoi! un *Agnus Dei*, un objet inerte et qui ne dégage aucune électricité, pourra, parce qu'il est béni, préserver d'un péril, d'une maladie, d'un dommage quelconque?

Pourquoi pas, grands philosophes, et qui peut raisonnablement nous empêcher de le croire? Avez-vous prouvé que Dieu n'a point créé d'un *fiat* tout l'univers, et ne tient pas toutes choses en sa souveraine main?

S'il a fait cet ouvrage, s'il y conserve ce domaine, si un cheveu ne tombe pas de notre tête sans sa permission, et si nous avons pour nous la foi, la prière et sa bonté, il peut bien nous donner et nous pouvons bien obtenir la sécurité, la délivrance et la vie par l'acte de foi. Pouvez-vous prouver, mathématiquement, que l'acte de foi n'a aucune valeur devant Dieu, et fixer la valeur de l'acte de foi? Dieu nous préserve du péril lorsque nous n'y tombons pas; lorsque nous en sortons, c'est lui qui nous en retire; lorsque nous y restons, c'est par sa volonté plus sage que la nôtre, et alors le dommage du corps deviendra le profit de l'âme. Impuissant contre l'accident physique, l'acte de foi signifié par le préservatif matériel, ne peut, quant au moral, avorter que par notre faute.

En admettant que vous ne portiez jamais d'amulettes, vous faites, sauf au spirituel, autant et plus d'actes de foi que nous. Vous n'abattez pas vos paratonnerres, qui laissent pourtant tomber la foudre. Vous ne renoncez pas à vos talismans chimiques, qui n'empêchent point la peste d'entrer. Vous ne perdez pas confiance en vos médecins, qui ne sont pas toujours maîtres de la maladie et la mort. Vous n'abandonnez totalement que votre âme, et vous ne renoncez absolument qu'aux moyens d'assurer votre salut éternel, qui sont seuls absolument certains. Cette sagesse nous semble totalement et absolument imbécile, et il n'y a point de jolis rires à trois ou quatre sous la ligne qui nous la puissent faire admirer.

En somme, tous vos arguments aboutissent à ceci, que nous sommes insensés de croire en Dieu, parce que vous n'y croyez pas; et lorsqu'on vous sonde, on voit

clairement que vous ne croyez pas en Dieu, non par insuffisance de raison, car toute raison peut monter jusqu'à la claire vue de la foi, mais par paresse d'esprit ou défaillance de cœur. *Noluit intelligere ut bene ageret;* crainte de voir juste par crainte de marcher droit ! Il y a longtemps que cette maladie est connue. Au temps où nous sommes, après avoir reçu l'enseignement universitaire, il faut quelque vigueur de tête et quelque vigueur d'âme pour devenir catholique, — et tant de peines à prendre risquent d'être mal payées !

L'ISLAMISME ALGÉRIEN EN FRANCE.

24 mai 1868.

La *Patrie* publie la lettre suivante :

« Alger, 19 mai.

« Monsieur le directeur,

« Dans un article inséré dans votre journal, au sujet du dissentiment qui s'est élevé entre Mgr l'Archevêque d'Alger et le gouverneur général, on lit le passage suivant :

« Aujourd'hui, une certaine amélioration commence à se faire « sentir dans la situation de la population arabe. Le gouverne- « ment de l'Algérie a pensé, en présence de cette amélioration, « qu'il serait opportun de dissoudre la plupart des orphelinats « organisés par l'Archevêque et son clergé, et de rendre les « jeunes Arabes recueillis par la charité chrétienne à leurs tribus « respectives. »

« Le gouverneur général dément de la manière la plus formelle l'intention qu'on lui a gratuitement attribuée de dissoudre ces orphelinats, qu'il a toujours favorisés. Il a toujours pensé que nous avions tout avantage à admettre les enfants indigènes dans nos établissements et nos écoles, où, par les leçons qu'ils reçoivent et par leur contact avec les enfants européens, ils sont mieux préparés pour arriver un jour à une fusion que poursuit la politique du gouvernement. Il était tellement pénétré de cette idée que, dès le mois de décembre et avant la création des établissements de l'Archevêque, il s'empressa de placer les premiers orphelins qui furent recueillis à l'orphelinat de Bouffarick, dirigé par des jésuites, et à celui de Moustapha, tenu par des sœurs de

charité. Ces enfants, au nombre d'une centaine, sont encore dans ces établissements.

« Les mêmes motifs qui avaient engagé le gouverneur général à confier ces enfants à ces établissements religieux, lui firent accueillir avec d'autant plus d'empressement la proposition faite par Mgr l'Archevêque de recueillir à l'avenir les orphelins et les enfants abandonnés, que, par suite de leur nombre toujours croissant, il devenait difficile au gouvernement de pourvoir à tous leurs besoins.

« Des ordres furent immédiatement donnés à tous les commandants de subdivisions de la province pour recueillir ces enfants et les diriger sur Alger, soit par des transports militaires, soit par les chemins de fer ou les bateaux à vapeur de la côte, aux frais du gouvernement.

« A ces ordres étaient jointes des instructions pour la bonne direction des convois, pour éviter les encombrements, abriter les enfants pendant la route, etc.

« De plus, le gouvernement a mis à la disposition des orphelinats toutes les tentes et les soldats qui lui ont été demandés.

« En un mot, l'autorité et tous ses agents ont toujours et partout porté un concours empressé à l'œuvre entreprise par Mgr l'Archevêque d'Alger.

« Quant à l'opportunité de rendre à leurs tribus les enfants qui ont été recueillis, le gouverneur général n'a jamais eu à se prononcer sur ce sujet.

« Il est vrai que, dans une conversation intime, le Père Aimarne, directeur des frères de la Doctrine chrétienne, demanda un jour au maréchal ce qu'il pensait de l'avenir de l'orphelinat de Ben-Aknoun, dont il venait d'être chargé. A cette question, le gouverneur général répondit que dans son opinion, une partie de ces enfants pourraient être réclamés par leurs parents ou leurs familles après la récolte, c'est-à-dire lorsque les tribus seraient dans des conditions meilleures, et qu'il lui paraissait impossible qu'on pût les refuser si on venait les demander au nom de la loi.

« Le gouvernement ne se reconnaît pas plus le droit d'enlever les enfants aux orphelinats que celui d'autoriser cet établissement à les conserver toujours.

« La justice seule est compétente, en cas de conflit dans cette question.

« Le gouverneur général n'a jamais tenu et ne pouvait pas tenir d'autre langage.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« *Le maréchal de France, gouverneur général de l'Algérie,*

« Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta. »

Au premier abord, les assertions de M. le maréchal de Mac-Mahon, relatives à la protection donnée aux orphelinats, semble contredire celles de Mgr l'Archevêque d'Alger. Elles ne font, au contraire, que les confirmer. Rappelons les paroles du Prélat :

« Pendant que je trouvais, dit-il, dans les officiers « généraux de la province d'Alger, le plus constant « concours en tout ce qui ne dépendait que d'eux seuls, « une influence toute différente, que vous connaissez « bien, messieurs, se faisait sentir ailleurs.

« Elle se manifestait par un rejet constant et persé- « vérant de toutes les demandes directement adressées « par moi au gouvernement général en faveur de mes « œuvres, par le silence profond gardé au Sénat et au « Corps législatif sur nos orphelinats, enfin bientôt par « des paroles que je rappelle dans ma lettre à M. le ma- « réchal, et qui *me révélaient clairement le dessein formé « par les bureaux arabes, pour arrêter notre action.* »

Là est toute l'explication. Les actes de bienveillance dont parle le Maréchal viennent des officiers généraux, lesquels ont accordé tout ce qui ne dépendait que d'eux seuls. Les actes d'hostilité, les sourdes menaces et même les menaces publiques viennent des *bureaux arabes*, dont l'influence est prépondérante sur le gouvernement de l'Algérie. Elle a inspiré à M. le maréchal ce regrettable discours au Sénat, qui a produit partout une impression

si fâcheuse, mais plus fâcheuse qu'ailleurs en Algérie, où les choses et les hommes sont mieux connus. Elle n'est pas étrangère à certaines assertions d'un récent *Communiqué*.

Pour ce qui est de rendre les enfants à leurs parents, s'il leur en reste, on sait qu'aucun dissentiment n'existe entre l'Archevêque et l'autorité militaire. Mgr Lavigerie a déclaré qu'il rendrait aussitôt tous les enfants que réclameraient leurs pères ou leurs mères. C'est ce qui a toujours eu lieu depuis l'institution de l'Orphelinat. Les cas, d'ailleurs, ont été peu nombreux. Bien plus, trois ou quatre enfants plus âgés ayant demandé à quitter la maison, on leur a immédiatement ouvert les portes, et c'est ce que l'on continuera de faire, d'après les ordres de Mgr l'Archevêque.

Quant aux enfants véritablement orphelins qui seraient réclamés *par leurs tribus*, — et c'est toute la question, telle qu'elle a été posée officieusement et *officiellement* — la conduite à tenir n'est plus du tout la même. Les tribus font ce que veulent les bureaux, et elles ont de bonnes raisons pour cela : or, les bureaux ne veulent point de chrétiens.

Le sort de ces enfants rendus aux *tribus* préoccupe l'Archevêque et devrait davantage toucher les bureaux. Pour les filles, elles ne seront et ne peuvent être réclamées que pour être VENDUES sous forme de prétendu mariage, au premier venu, selon l'usage universel des Arabes, consacré, hélas! par l'administration et par les tribunaux algériens. Quant aux garçons, quiconque est au courant des mœurs musulmanes sait trop ce qui les attend s'ils sont livrés sans défense à leurs « coreligionnaires. »

Ici donc une question de haute moralité prime le droit de la tribu ou des parents éloignés qui réclameraient les orphelins. Cette question, la France, nation chrétienne, ne peut l'éluder.

Mais il y a plus : il y a un cas d'indignité, reconnu par toutes les lois humaines et par le Coran lui-même, puisque c'est du Coran que l'on s'appuie.

Car enfin, ces tribus, ou, si l'on veut encore, ces oncles, ces cousins, ont abandonné les orphelins dans le moment où ils avaient plus besoin de secours ; ils les ont laissés là, sauvagement, impitoyablement ; ils les ont livrés à la mort pour ne pas leur partager un reste de pain. Sont-ils en droit de réclamer aujourd'hui une autorité abdiquée de la sorte, surtout lorsqu'ils ne la réclament que pour en tirer de vils et abominables profits ? Ce cas, l'Archevêque, père adoptif des orphelins, le soumet à la conscience et à la loi du pays.

En dernier lieu, il y a encore à résoudre un intérêt politique du premier ordre.

On ne sait pas généralement que c'est le maréchal Bugeaud qui a commencé en Algérie l'Œuvre des orphelinats arabes.

Cet homme de grand sens et de grand cœur, le plus éminent, pour ne pas dire le seul gouverneur général qu'ait eu l'Algérie, avait enlevé dans une razia un certain nombre d'enfants indigènes dont les parents étaient restés sur le champ de bataille. Il fit appeler l'excellent P. Brumauld, et lui dit à sa façon : « Père, élevez-moi ces enfants, et tâchez d'en faire des chrétiens. Si vous réussissez, ceux-là du moins ne retourneront pas dans leurs broussailles pour nous f..... des coups de fusil ! »

En effet, chacun des enfants musulmans élevés dans

nos orphelinats est un ennemi de moins pour la colonie et pour la France. Les renvoyer dans leurs broussailles pour apprendre à nous tirer des coups de fusil, ou pour y contracter des vices dont ils viendront ensuite outrager nos drapeaux, serait prolonger une folie qui a déjà duré, et qui ne peut durer davantage qu'en s'aggravant.

Tant que le christianisme ne l'aura pas modifié dans son caractère, l'Arabe recevra en vain l'éducation française. Un mois de séjour dans la tribu, moins de temps encore suffira pour faire tomber ce vernis. Il ne restera qu'un musulman moins sobre et un ennemi mieux armé. Abd-el-Kader, et même le médiocre Bou-Maza, qu'il fut si difficile de vaincre, n'avaient que des bandes irrégulières et de misérables mousquets. Pourquoi se donner à contenir ou à détruire des forces plus redoutables ?

Et cependant il est bien à croire qu'on y tachera. L'entêtement est si fort, qu'on fera tout au monde pour enlever et rendre à la guerre ces quelques malheureux enfants que la charité chrétienne veut élever et multiplier pour la paix. Les tribus ne s'en soucient guère, les oncles et les cousins pas davantage : car, après tout, cette pauvre chair a peu de prix. Mais le système y met son honneur, et il est facile d'amener les tribus à vouloir ce que les bureaux arabes désirent. Les bureaux arabes sont de puissants bureaux ! Les réclamants n'auront qu'à signer des pièces toutes rédigées, où seront invoqués Mahomet, le Coran et la capitulation de 1830 ; — et l'on réussirait certainement, s'il ne fallait pas vaincre la constance d'un Evêque appuyé sur son Dieu.

26 mai 1868.

Le gouvernement algérien publie un Moniteur franco-arabe intitulé le *Mobacher* (Messager). Outre les actes officiels, on y trouve de la politique et de la littérature. La politique est naturellement satisfaite : Tout est bien, tout va bien. La littérature ne mérite que des éloges : Florian seul en fait les frais. Le *Mobacher* reproduit par petits morceaux l'histoire de Gonzalve de Cordoue, en prose poétique. C'est un trait de caractère. Gessner, Florian, Delile sont encore les auteurs favoris des camps. On a vu des officiers de l'armée d'Afrique se distinguer autant dans l'élégie que dans la razia, et plus d'un chef des bureaux arabes fait à la fois fleurir l'idylle et l'impôt.

Mais le *Mobacher* révèle une autre pente de cette bureaucratie armée dont il est l'organe; pente moins louable et qui parle aux yeux. Le journal officiel est fastueusement illustré de deux symboles significatifs : l'aigle de Napoléon, et au-dessous, le croissant de Mahomet.

Ainsi ce gouvernement qui, du temps de Mgr Dupuch, a voulu arracher la croix des salles d'hôpital et des salles d'école, et qui en a renouvelé la tentative auprès de Mgr Lavigerie; ce gouvernement qui devrait avoir au moins la fierté et la dignité française, à défaut de la foi chrétienne, se fait lui-même l'outrage d'arborer le croissant à la tête de son journal. Il en a décoré aussi l'étendard des bureaux arabes.

Ce signe de l'islamisme, durant la guerre, les Arabes l'imposaient, sous peine de mort, à nos soldats qui

tombaient en leur pouvoir. Tous les déserteurs, tous les reîtres et aventuriers de la légion étrangère qui passaient à l'ennemi, ont pris le croissant, pour marquer qu'ils laissaient la croix et le drapeau. Aux yeux des Français comme aux yeux des Arabes, qui abjurait le christianisme abjurait la France, et c'était aussi la même chose de rester chrétien et de rester Français. Beaucoup de braves gens ont donné volontairement leur vie pour attester qu'ils l'entendaient de la sorte.

Vers 1840, sous le maréchal Vallée, trente ou quarante soldats, ayant laissé surprendre leurs faisceaux, furent entourés et sommés de prononcer la formule de l'Islamisme. L'officier regarda silencieusement un de ses hommes, le plus près de lui. — Mon officier, dit ce brave garçon, pour moi, je ne *renonce* pas. — Ni moi, reprit l'officier. — Ni moi! ni moi! dirent, à l'exception de deux, tous les autres. Ils furent tous décapités sur place, et les deux renégats emmenés captifs. L'un mourut bientôt, déchiré de remords; l'autre put s'échapper, rejoignit nos postes, et l'on connut par lui la gloire de ses compagnons et sa honte.

Nous qui écrivons ceci, nous en avons lu le rapport officiel, écrit de la main de La Moricière, à qui le captif s'était rendu. La Moricière lui-même, alors, ignorait la beauté de ce qu'il racontait, et ne voyait pas le rayon de gloire qu'un pareil trait jetait sur nos drapeaux. C'est ainsi que la prévention aveugle les plus grandes âmes et les mieux faites pour goûter la vérité. Plus tard, il s'est souvenu, et il a confirmé nos souvenirs. La pièce doit se trouver encore dans les archives du gouvernement. Le maréchal Vallée ne la publia point, *pour qu'il ne fût pas dit que quarante soldats français avaient été sur-*

pris par les Arabes, tués et non vengés. Hélas ! fierté philosophique et militaire !

Nous pourrions citer d'autres traits de ce genre. Un vieux zouave, sommé d'apostasier, avait, disait-il, *blagué le bédouin* en baragouinant une plaisanterie de bivouac qui sonnait à peu près arabe. Dans le douar où il était captif, il condamnait ses compagnons et les traitait de renégats. L'un d'eux lui dit que pour avoir évité la formule, il n'en était pas moins renégat tout comme les autres aux yeux des Arabes et aux yeux de Dieu. Le zouave commença par battre solidement ce camarade. Ensuite, la réflexion lui ayant paru juste, il alla trouver le caïd, se déclara chrétien, cria : Vive la France, et reçut la mort.

Puisse, devant Dieu, le sang de ces martyrs compenser la politique déplorable qui, pour gagner les Arabes, feint de renier Jésus-Christ et le renie en effet ! Les Arabes ne se rendront pas à ces vilenies, et Dieu n'en peut être moins courroucé que le véritable honneur.

Les tactiques du *Mobacher* ne paraissent pas plus droites que sa croyance. Dans le numéro que nous avons sous les yeux, — 22 moharrem, an 1285... de l'hégire ! — il parle aux Arabes des œuvres de charité dont ils sont en ce moment l'objet. En premier lieu, il prend soin de ne pas attribuer ces œuvres à l'initiative catholique ; tout semble sortir exclusivement du cœur et de la main de l'administration ; l'Archevêque n'est pas nommé, les prêtres et les sœurs ne figurent qu'à titre de distributeurs employés à ces sortes de choses par l'usage français. En second lieu, il s'applique à *rassurer* les vrais croyants contre l'intervention de ces prêtres et de ces sœurs, suspects de ne pas savoir respecter les

consciences, comme si déjà les Arabes en étaient fort épouvantés! Ce tour de presse officielle mérite d'être vu de près; il découvre le fond des choses et montre parfaitement sur quoi le christianisme peut compter de la part du gouvernement de l'Algérie. Nous citons :

« Presque partout, à la tête de ces établissements, ont été mis des prêtres et des sœurs appartenant, les uns et les autres, à nos ordres religieux, dont la place est toujours au premier rang, là où il y a des malheureux à secourir, du bien à faire.

« En voyant ces prêtres et ces sœurs prodiguer leurs soins à cette jeune population musulmane, l'adopter, en quelque sorte, pour la faire vivre, *on* a cru, *on* a dit que leur zèle, leur dévouement *n'avaient d'autre but que de convertir au christianisme* ces enfants que la volonté de Dieu venait de priver de leurs parents. *On* a pressenti une menace contre l'islamisme, et *on* s'est *effrayé de la voie nouvelle* dans laquelle nous semblions devoir entrer.

« *Que les musulmans se rassurent.* Le gouvernement de l'Empereur qui, en France, couvre d'une protection égale les cultes catholique, protestant et autres, n'a point la pensée de violenter les consciences en Algérie. Pleine et entière liberté est laissée, comme par le passé, aux populations indigènes, à celles qui professent la religion musulmane, comme à celles qui professent la religion juive.

« D'ailleurs, tout le monde sait que le christianisme ne s'est pas imposé par la force aux peuples de la vieille Europe lorsqu'a disparu le paganisme des Romains et des Grecs. *Ce serait méconnaître le grand principe de charité, qui en est une des bases, que de vouloir profiter de la misère du moment, pour chercher à faire de la propagande religieuse parmi les musulmans.* »

L'allusion est assez claire. On ne peut officiellement mieux avouer aux « musulmans » que l'Archevêque d'Alger veut leur voler des âmes par la force; on ne peut mieux avertir l'Archevêque qu'il n'aura pas la permission de « propager le christianisme, » et qu'on saura

bien l'empêcher de « méconnaître le grand principe de charité *qui en est une des bases.* »

Nous nous demandons quelles sortes de « musulmans » éprouvent de telles alarmes et doivent être ainsi rassurés? Ce ne sont pas les pauvres, les infirmes, les vieillards, les enfants : ils viennent d'eux-mêmes se jeter dans les bras de l'Archevêque ; ce ne sont pas les caïds, les grands et les soldats, déjà depuis longtemps suffisamment éclairés pour boire du vin, porter la croix d'honneur et toucher le prêt militaire. Nous ne voyons dans toute l'Algérie qu'un seul musulman qui puisse avoir bien peur : c'est celui qu'on appelle par excellence *le Renégat*, jadis saint-simonien, plus tard correspondant de la presse parisienne, maintenant haut fonctionnaire algérien. Mais cet illustre taleb, quelque déplaisir qu'il éprouve, ne courra pas aux armes parce qu'un arabe ramassera le baptême qu'il a rejeté. Quand un homme s'est fait circoncire en pleine maturité, il est encore plus solide philosophe que bon musulman, et il sait dévorer son chagrin et garder ses gages.

Et puis enfin, tout ce zèle conservateur de l'islamisme a fait son temps et le moment est venu de parler raison.

Nous confierons ici une partie de la défense de la raison à M. Duruy. C'est le *Mobacher* lui-même, toujours dans son numéro du 22 moharrem, an 1285 de l'hégire, qui nous suscite cet auxiliaire imprévu.

On n'a pas oublié le fameux discours par lequel dernièrement M. Duruy célébra le succès de la guerre qu'il livre à l'ignorance, et proclama le « zèle résolu du gouvernement impérial pour le progrès moral et matériel du peuple. » Devant l'éloquence d'un ministre, le *Mobacher*, oubliant son *credo* mahométan, se prend aussi

d'amour pour le progrès. Il propose M. Duruy à l'admiration des Arabes, et nous met dans la main cet axiome auquel il adhère complétement : « Avec les vérités mo-« rales que l'histoire et la philosophie lui découvrent, « l'homme efface les vieilles injustices et réorganise les « sociétés. »

Eh bien, et les musulmans ? Est-ce qu'ils ne seront pas admis au banquet? Est-ce qu'ils devront rester parqués dans le Coran? Est-ce que l'histoire et la philosophie chrétienne, — après le sabre qui leur a tant parlé et le cabaret qui leur est si large ouvert, — n'auront pas le droit de leur découvrir les vérités morales avec lesquelles « l'homme efface les vieilles injustices et réorganise les sociétés ? »

Quand plusieurs des professeurs favoris de l'État ont pleine licence de travailler à rattacher l'homme au singe et s'en occupent activement, est-ce qu'il sera toujours défendu à l'Église catholique de travailler à rattacher les Arabes à Jésus-Christ et à la famille française? Est-ce que tant de sang chrétien et français versé pour cette œuvre sera toujours frustré, pèsera toujours moins que le sang de la circoncision des renégats et l'encre des bureaux arabes?

Véritablement, il faut en finir, c'est-à-dire commencer : finir la guerre et commencer la paix; finir la tuerie et commencer la culture; finir la famine et commencer les semailles, qui mèneront vite à la moisson. Puisque le sabre a vainement labouré, puisque le plomb est stérile et n'a pas même pu (Dieu soit loué !) abattre absolument les corps, efforçons-nous de défricher les intelligences, déchirons les ténèbres, emplissons les âmes du grain lumineux et savoureux de la vérité. Il y

germera plus vite qu'on ne pense, tous les observateurs désintéressés en sont convaincus.

A cet égard, nous nous permettrons de citer encore une anecdote qui nous a toujours paru démonstrative.

Lorsque Abd-el-Kader, par le traité de la Tafna, fut investi d'une sorte de petite royauté, l'on plaça près de lui, comme résident, un jeune officier de notre armée, arabisant déjà très-distingué. Il ne quittait guère l'émir, il admirait sa vigilance en toute chose, et surtout son assiduité aux devoirs religieux. Abd-el-Kader était vraiment le prêtre en même temps que le chef de son armée. Plusieurs fois chaque jour, aux heures prescrites, il faisait lui-même la prière, il ajoutait de fréquentes exhortations, et c'était là sa principale force, le véritable aliment du zèle guerrier.

Or, ces moments de la prière, le jeune résident les comptait parmi les plus pénibles de sa journée. L'acte en lui-même le gênait peu. Pour son compte, il n'était ni musulman ni chrétien. Seulement, il sentait le mépris fort peu dissimulé qu'inspirait son indifférence. On ne lui reprochait pas d'être chrétien, on lui reprochait d'être sans Dieu. — Je ne savais, nous disait-il, quelle contenance prendre ; j'étais ennuyé et même humilié de ma figure d'incrédule parmi tous ces hommes qui, si sérieusement et avec un aspect si grave, s'adressaient au ciel !

Enfin, il n'y put tenir, et un jour au milieu du camp arabe, pendant la prière, pour relever sa considération, peut-être un peu aussi pour soulager son cœur, il fit le signe de la croix et parut de son côté réciter ses prières... qu'il ne savait pas !

Il y a longtemps de cela, il y a vingt-sept ans que le

jeune officier nous en contait l'histoire déjà passée, et bien des changements se sont faits. Notre jeune officier, qui faisait semblant de prier par respect humain, est aujourd'hui sénateur, et nous ignorons ce qu'il pense [1]. Abd-el-Kader, alors si pieux, est devenu libre-penseur ou peu s'en faut, ce qui prouve que les convictions musulmanes ne sont pas inébranlables.

Si elles peuvent tomber dans un tel homme, au seul contact de la civilisation qui ne les remplace par rien, combien plus aisément ne doivent-elles pas céder dans les âmes moins fortes et moins intéressées, au contact de la charité, qui les nourrit d'un double bienfait? Et l'on peut compter que les Arabes, même ceux qui voudront mourir au sein de leurs ténèbres, ne nous haïront plus comme chrétiens lorsqu'ils cesseront de nous mépriser comme impies.

Quant à l'Algérie européenne et civile, quelles que soient ses aspirations, c'est seulement lorsqu'elle sera devenue chrétienne qu'elle pourra devenir une province. Jusqu'alors, sous un nom ou sous un autre, elle ne sera toujours qu'un maréchalat.

29 mai 1868.

Le dissentiment sur la liberté de l'Église en Algérie est en meilleure voie, et même paraît tout à fait apaisé. Par sa nouvelle lettre à Mgr l'Archevêque d'Alger, M. le Ministre de la guerre déclare qu'il n'y avait qu'un « malentendu. » Il sait certainement ce qu'il dit, et le

[1] M. le lieutenant-général Daumas qui m'a conté cette histoire, et c'était la sienne même, n'a pas répondu à l'invitation que je lui faisais.

Prélat, de son côté, trop sûr de n'avoir pas réclamé sans motifs, sait aussi bien ce qu'il doit entendre. S'il est satisfait, nous devons nous réjouir. La religion, la civilisation et par conséquent la colonisation auront fait un pas.

Extérieurement, sauf la bonne grâce des termes, qui fait augurer la bonne grâce des rapports, et c'est beaucoup, il n'y a rien de changé. Le Gouvernement ne promet qu'une chose médiocrement rassurante : il promet de rester ce qu'il était. Il se réserve le droit de tout autoriser; c'est se réserver le droit de tout interdire. Il s'engage à observer la légalité, mais jusqu'ici cette légalité a autorisé tous ses mauvais errements contre la liberté religieuse. En Algérie, sur quantité de matières, la légalité et le bon plaisir se touchent et même se confondent. Entre l'Évêque estimant qu'une œuvre est bonne, et le Gouverneur qui la jugera imprudente, où sera la légalité ?

M. le Ministre parle aussi de la grande bonne volonté du Gouvernement pour les œuvres catholiques. Mais, hélas ! il atteste aussi que cette bonne volonté est ancienne, qu'elle a toujours existé, qu'elle est permanente. Cela ferait trembler ! Les résultats de cette bonne volonté viennent d'apparaître, et tout n'est pas connu. Par mille raisons qui se devinent assez, le tableau des préventions de l'administration algérienne contre l'action catholique, n'a été présenté que fort raccourci et fort adouci. Qui n'a d'autre juge que son propre adversaire, lui parle à voix basse, et lui remet ses plus criantes iniquités. Ce serait mal plaider que se faire étrangler sans remède. Au tribunal du loup l'agneau se contente de plaider son innocence et se tait du reste.

Avec le grand respect du gouvernement algérien pour la légalité, avec sa « bonne volonté » constante, il est arrivé ceci : qu'après trente-huit ans d'occupation militaire et vingt-neuf ans de constitution religieuse, l'Algérie a vu, comme le *Journal des Débats* s'en félicite, plus de chrétiens se faire musulmans, que de musulmans embrasser le christianisme. Ce seul fait dit tout. Il est inouï, et il n'a pu arriver que par l'iniquité de la force.

Et en Kabylie ! Il y a là une population de quatre cent mille âmes, dans un état de détresse physique et morale qui consterne et qui fait rougir. Les Kabyles forment une nation tout à fait à part, qui n'a rien d'arabe, qui fut chrétienne et qui s'en souvient. Ils n'ont ni le respect, ni l'intelligence, ni les préjugés, ni les mœurs du Coran. Depuis six ou sept ans que la Kabylie est conquise, combien y a-t-on pu fonder d'asiles, d'écoles, d'établissements propres à leur communiquer l'Évangile ? Pas un ! Plusieurs villages l'ont demandé, aucun ne l'a obtenu. Ceux qui nous tendaient les bras ont été repoussés, prudemment et légalement. Il en existe des témoignages que ceux qui les possèdent doivent désirer de mettre au jour. Ces témoignages douloureux prouveront combien, si l'on ne veut changer de voie, l'on s'engage peu en promettant de continuer à la religion le secours de la légalité et de la bonne volonté.

Mais nous devons espérer que le zèle de l'Archevêque a plus obtenu qu'il ne semble. Tombé dans ce conflit inévitable, il est tout simple que le gouvernement de l'Algérie, qui est un gouvernement d'épée, en veuille sortir avec les honneurs de la guerre. Il est tout simple aussi que l'Archevêque, ayant sujet de croire qu'on voudra bien le délier un peu, tienne plus aux choses qu'aux

mots. Chacun est ici dans son rôle. L'homme de l'Église a foi dans ses œuvres. Tout ce que Jésus-Christ demande au malade, c'est de vouloir être guéri.

D'ailleurs, les choses doivent changer, parce que les situations sont changées. Voilà jusqu'ici le grand résultat de cette affaire, et il est très-bon. D'une part, l'Église d'Alger possède une force qu'on ne lui connaissait pas : l'opinion est pour elle. D'autre part, et comme conséquence de ce fait important, la question se trouve à l'étude dans le sein du gouvernement lui-même plus qu'elle n'y fut jamais. On peut attendre que les bureaux arabes ne trancheront plus en ces matières aussi lestement qu'ils en avaient coutume. L'éveil est donné et l'Archevêque a tous les moyens de reprendre un débat dont la bonne issue n'importe pas moins à la colonisation qu'à la religion. Ces deux causes sont jointes et savent désormais qu'elles doivent succomber ou triompher ensemble.

Nous demandons à Dieu qu'il soit encore temps, et qu'un Abd-el-Kader ou un Bou-Maza ne s'élève pas un jour du milieu de ces enfants arabes, à qui une folie doublement déplorable s'obstine à fermer l'Évangile et à ouvrir le Coran.

UN TRAIT D'ALFRED DE MUSSET.

25 mai 1868.

Un rédacteur de l'*Indépendance belge*, d'ailleurs plein de tous les respects que la libre pensée doit au libre génie, fait un portrait anecdotique et pittoresque d'Alfred de Musset. Il eut, étant jeune garçon, l'honneur d'habiter le Croisic en même temps que l'auteur de *Rolla*. C'est tout ce qu'il faut pour juger un homme.

Nous citons :

« Dans la chambre de l'hôtel, placée au-dessus de la nôtre, habitait un voyageur qui sortait peu le jour, mais que l'on entendait toutes les heures environ crier sur l'escalier. Cette voix m'est, pour ainsi dire, restée dans les oreilles : une voix éraillée, caverneuse, effrayante, et qui faisait trembler les vitres des fenêtres. Elle appelait régulièrement et toujours sur le même ton : — La bonne ! Puis, après une pause, pour laisser à la domestique le temps de répondre, elle ajoutait d'un accent plus sourd :

« De l'eau-de-vie ! »

Un soir, le narrateur put voir de plus près ce buveur régulier :

« Il se trouvait assis, au milieu du quai, sur un pavé de grès ; son corps, incapable de se tenir ferme, oscillait à gauche et à droite ; ses bras pendaient, inertes, jusqu'à terre ; sa tête roulait

d'une épaule à l'autre. On voyait, par l'ouverture de sa chemise déboutonnée, sa poitrine nue ; son chapeau gisait à quelques pas de lui ; sa redingote, souillée de poussière et de boue, montrait çà et là de larges déchirures. Il était ivre, épouvantablement ivre ! La honte même ne le touchait plus. Parfois il levait sur les passants une œil atone, vitreux et semblable à celui d'un poisson mort. Puis il essayait de se relever ; sa bouche s'entr'ouvrait, et alors, malgré les hoquets et les défaillances de sa voix, sous l'influence de je ne sais quel rêve affreux, il récitait des vers ! Lesquels ? Je ne me souviens plus. Ceux de *Rolla*, peut-être ! »

Le *Figaro*, reproduisant cette photographie répugnante, prend à son tour la parole et chante une complainte :

« Pauvre Rolla ! Qu'était devenu le gentleman un peu raide qui avait plu et déplu à tant de femmes, celui qui disait à d'Althon Shée :

« — Je parie que vous êtes moins ancien gentilhomme que moi ?

« Celui à qui, selon M. Paul Foucher, une faute d'impression, qui défigurait un de ses sonnets, causa trois nuits d'insomnie.

« Pauvre machine humaine ! Du corps qui se paralyse comme celui d'Henri Heine, de l'âme qui s'éteint comme celle d'Alfred de Musset, on ne sait ce qu'il faut le plus plaindre. »

A notre avis, c'est l'âme qu'il faut surtout plaindre, l'âme est à plaindre d'autant plus qu'elle ne s'*éteint* pas précisément, et que lorsqu'elle permet à la « machine » de s'avarier à ce point, elle en doit répondre.

Mais la responsabilité de l'âme devient surtout terrible lorsque c'est elle-même, comme il arrive souvent, qui se grise. L'état de Henri Heine, dont l'intelligence parut jusqu'au dernier moment si vigoureuse, fut en réalité bien autrement lamentable que l'objection matérielle et visible de Musset.

L'âme de Henri Heine s'était fortement grisée, et d'une boisson plus basse que celle qui roulait Musset dans la boue. Henri Heine s'abreuvait de blasphème comme Musset d'eau-de-vie. Ivresse inguérissable, véritablement mortelle.

Quelquefois Musset poussait un cri sublime. L'âme se réveillait un instant, étendait son aile brisée, mais immense, versait une larme, jetait un rayon, et de pures étoiles venaient luire encore à ce front souillé. Quelques-unes sont impérissables :

Il me reste d'avoir pleuré !

Ce vers protégera toujours la mémoire de Musset contre lui-même et contre les injures et les brutalités de l'admiration vulgaire ; il le préservera des dernières sévérités de la conscience humaine.

Dans tout le brillant et immonde langage de Henri Heine, on ne trouvera pas un de ces réveils de l'âme, pas un de ces beaux et purs rayons. Il faut un acte de foi pour croire que Henri Heine avait une âme. Jamais soleil de la poésie n'a touché fange plus profonde et n'y a fait fermenter plus noirs venins.

Musset, contemplant sa ruine, n'accordait de regret qu'aux heures trop rares où il avait connu la joie des larmes ; il s'élevait peut-être au repentir. Cet odieux Henri Heine, aveugle, paralytique, quasi sans souffle, ne vivant plus que par le cerveau, blasphémait encore, appelait avec rage les joies grossières dont il était sevré, et hurlait de n'avoir plus que la pensée pour insulter à Dieu et à la pudeur.

Voilà l'ivresse abominable, l'âme morte ivre ! Musset ne fut qu'un pauvre enfant qui trébucha et se brisa au sortir du premier festin, moins ivre qu'empoisonné.

LE TESTAMENT D'ORSINI.

27 mai 1868.

Le *Figaro* publie une pièce de la plus honnête niaiserie, dont le nom de son auteur fait un document politique et psychologique des plus intéressants. On y voit, peint par lui-même, involontairement et à fond, l'un des types considérables du décousu et du renversement que nous appelons la civilisation moderne. Ce type est le bourgeois conspirateur, non moins sot que le bourgeois gentilhomme, mais hélas ! beaucoup plus tragique.

Il s'agit de Felice Orsini, l'homme des bombes. La pièce est une sorte de *testament moral*, qu'il écrivit sous forme de lettre à ses deux filles encore enfants. Embarqué dans une conspiration nouvelle (*Figaro* dit respectueusement « une mission, ») et ne comptant plus les revoir, il leur envoyait ainsi ses derniers avis, ses derniers embrassements, sa *bénédiction*. Ces avis sont honnêtes et creux ; la tendresse est solide et parle avec le fort accent du cœur.

Il était libre encore, mais libre comme le sont ces esclaves de la société secrète. Lié par ses serments, poussé peut-être, il n'avait plus la liberté de se donner

à son vrai devoir, qu'il n'ignorait pas, car il avait été chrétien. Ayant cessé d'être chrétien, il fallait cesser d'être père.

L'expédition qu'il commençait n'était pas encore celle par où il arriva à l'échafaud, les mains souillées de sang, léguant aux assassins son arme lâche et terrible. On ignore si les *bombes* devaient paraître en cette affaire. En tout cas, Orsini n'y allait pas de bon cœur. Il était accablé de tristes pressentiments, tout le rendait malade; il gémit sur lui-même, il accuse amèrement les hommes et la vie. Marche ! marche ! Quand l'homme ne permet pas que Dieu lui dise cette parole, Dieu la passe à d'autres, et il faut marcher.

Dans la bonne société européenne, Orsini est l'assassin le plus considéré. On fait des réserves sans doute ; mais enfin, il a des manières, « il est bien, » on lui accorde volontiers « une belle âme. »

Ce document nouveau ne lui donne pas une figure. Ni intellectuellement ni moralement, rien de haut. Son crime fut énorme, non pas grand. Orsini était né pour l'honnête ordinaire. Il fut simplement, comme tant d'autres, empoisonné par l'atmosphère du siècle, la plus redoutable aux âmes faibles qui fut jamais.

Ainsi touché des pestes courantes, ébranlé sur ses premières bases, qui étaient bonnes, par quelque rencontre vulgaire, cet homme de rien prit sur lui de changer soudain la face du monde, de tout renverser, en abattant une tête de nation, par un coup de hache, sans savoir aucunement ce qui adviendrait une fois le coup porté, et même doutant fort qu'il en advînt rien de bon! Quelle mesure d'intelligence et quelle mesure de moralité! A la vérité, le temps où de pareils crimes

peuvent abonder en est plus coupable que les débiles mains qui les exécutent.

C'est la circonstance atténuante dont Orsini peut bénéficier. Elle ne le relève pas immensément ! Il soutint avec assez de constance son entreprise dont il doutait, il triompha de sa conscience inquiète ; beaucoup d'autres y parviennent aussi bien. Il mena l'exécution avec assez d'audace et risqua sa vie, tout en prenant les mesures possibles pour ne sacrifier que la vie de son prochain. Le risque de la vie ne constitue pas le martyre ; entre le supplice et le martyre, il peut y avoir l'infini.

Des martyrs, il en existe, grâce à Dieu. Ce temps et ce mode modernes, si généralement abaissés, mais où pourtant la croix demeure, se relèvent du côté de la croix. Sur cette hauteur, dans cette lumière, les martyrs apparaissent. Ils vont aux privations, à l'exil dur et sans fin, à la mort. Ils dévouent leur jeunesse, leur fortune, leur liberté, leur vie. Avec quelle certitude, avec quelle sécurité, avec quelle allégresse ils se dévouent ! Comme ils savent bien ce qu'ils font, et avec quelle liberté victorieuse et rayonnante ils le font ! Leurs lettres intimes nous ont été ouvertes ; nous avons lu dans ces âmes magnanimes. Elles sont douces, sereines, même joyeuses.

Les martyrs ne se plaignent pas, n'accusent pas, ne doutent pas. Ils voient le bien qu'ils ont à faire plus que le mal qu'ils ont à vaincre ; ils veulent combattre, non pas assassiner. Ceux qui devront employer les armes n'en ont pris que de loyales ; les autres, uniquement armés de miséricorde et d'amour, ne demandent qu'une mort plus prompte et plus cruelle qui les couche dans le sillon où leur sang fera germer la vie. Tous ont

remis d'avance aux hommes l'injustice qui les fera mourir, et à Dieu même, si l'on ose parler ainsi, le voile d'angoisse humaine qui pourra peser sur leur agonie.

La lettre d'Orsini à ses filles n'a rien qui soit de cette envergure. Non signée, elle serait de ce que l'on appelle un bon homme et un bon père. Il donne tendrement, avec une certaine emphase, ces ternes et généralement inutiles bons conseils des braves gens qui veulent *avoir de la morale*, et qui en ont sans être parfaitement en état de dire pourquoi.

— Croyez en Dieu, — aimez la patrie, — soyez pures et fidèles, c'est là tout le bonheur de la vie, qui n'est pas grand. — Tuez-vous plutôt que de trahir la foi conjugale, — soyez entendues au ménage. — Dans vos loisirs, faites des lectures intéressantes et morales, etc., etc. Tel est l'enseignement de Felice Orsini, le même en tout que l'enseignement de Joseph Prudhomme.

On a beau voir autour du nom d'Orsini la conspiration, la révolution, les bombes infernales, le sang, l'échafaud, le sacrilége et le spectre encore plus horrible de la folie humaine au temps présent; la figure de Joseph Prudhomme se montre. Ces banalités la mêlent dans ces épouvantes, pâle, furieuse, courroucée, épouvantée, emphatique, stupide.

Joseph Prudhomme, qui a voulu et qui a cru se donner sa science, sa morale, sa religion, son Dieu, qui a discuté, rejeté, corrigé toutes choses, qui a tout refondu sur son modèle, qui s'est investi du droit de vie et de mort sur Dieu, sur le genre humain, sur lui-même; Joseph Prudhomme, gonflé d'une candeur d'orgueil imbécile, né pour vivre bénignement et correctement

dans son petit lieu, qui va conspirer, qui reçoit l'ordre de jeter des bombes, de tuer des rois, de changer le destin des peuples, d'allumer des incendies où il périra ; qui aimerait beaucoup mieux promener ses enfants, et qui néanmoins obéit, qui devient meurtrier avec une grande conviction de sa liberté et une grande estime de sa raison et de sa vertu !

Et tout en obéissant — pour le bonheur de l'humanité — à l'ordre de tuer, le malheureux esclave confesse qu'il a « le cœur et l'esprit envenimés par toutes sortes de choses, » que « la plupart des hommes sont méchants et pervers, » que « le monde est plein de pourriture, de tromperie et d'ingratitude ! »

S'il est sur la terre un spectacle navrant, c'est bien celui-là ! Le spectacle de cette faiblesse humaine arrachée de la règle de foi qui était son armure, l'on dirait volontiers sa carapace naturelle, et ainsi dépouillée, jetée sur le grand chemin où elle se corrompt d'une corruption qui multiplie la mort !

Ce malheureux Orsini avait été chrétien. Il y a quelques années, Pie IX, qui l'a connu et aimé, s'est douloureusement souvenu de lui en parlant à la jeunesse romaine. Ce souvenir trouve ici sa place. Après avoir entendu Pie IX, on comprendra mieux la lettre et la personne d'Orsini.

« O mes fils, considérez les périls qui vous entourent,
« et attachez-vous à la foi. Les pervers vous feront des
« avances, rejetez-les ; ils vous offriront des conseils,
« fuyez-les ; ils vous entraîneront, arrachez-vous de leurs
« mains. Combien n'y en a-t-il pas qui, jeunes comme
« vous, croyaient et pratiquaient la foi, et qu'on a vus
« depuis, séduits par les méchants, tomber dans l'er-

« reur et dans le vice ! Moi-même j'ai connu une de ces « tristes célébrités de nos jours, un jeune homme qui, « il y a vingt ans, s'entretenait avec moi de perfection « et de sainteté, et méditait de se faire religieux dans « un cloître ; je l'ai vu ensuite, entraîné par ses compa- « gnons, se précipiter d'abîme en abîme, laisser en « définitive une renommée d'Érostrate dans l'Europe « et dans le monde, et porter sa tête sur l'échafaud. »

L'ÉMEUTE DES CHARENTES.

8 juin 1868.

Nous n'avons pas besoin d'appeler l'attention sur les scènes qui se passent dans les Charentes. On y sent la conspiration et le mot d'ordre ; elles rappellent les scènes de Buzançais, qui éclairèrent d'une lueur sinistre et inutile les dernières années de Louis-Philippe. A Buzançais, les *Jacques* disaient : Quand le moment sera venu, nous retournerons nos faulx et nous irons aux bourgeois !

La sauvagerie et la stupidité de ces malheureux plaident pour eux et les recommandent à la pitié des juges. Les avocats se sont appliqués à prouver que leurs clients étaient surtout des imbéciles. Personne n'y saurait contredire. Mais la société doit chercher comment il arrive que de tels imbéciles surgissent du milieu de ses splendeurs ; elle doit s'appliquer à connaître les causes dont ils sont le redoutable effet, et savoir à quels esprits plus ignorants encore et plus sauvages ils obéissent. On fait de tous les côtés des enquêtes ; nous n'en connaissons point de plus urgente que celle-ci.

A vrai dire, pour nous, l'enquête est faite. Nous en

trouvons le résultat dans ce passage d'un article de la *Guienne :*

« Pères de famille pour la plupart, les accusés ne s'inquiètent nullement de leurs femmes, de leurs enfants. Une seule pensée paraît les tourmenter : c'est qu'ils ne peuvent pas faucher leurs foins, sarcler et soigner leurs blés. Et toutes les fois qu'ils parlent de leurs terres, on les voit en proie aux préoccupations les plus vives, et ces préoccupations se traduisent par des sanglots. L'amende qu'on va leur infliger, les frais du procès, les honoraires des avocats, les indemnités à payer aux témoins, tout cela fait saigner leurs entrailles. « Hélas ! disent-ils, il nous faudra vendre notre bien ! »

Ces traits sont fort reconnaissables pour nous. Voilà des âmes matérialisées, des âmes qui ne sont plus chrétiennes. Mais il est bon de savoir comment elles en sont venues là, et par quels moyens la sagesse politique croit pouvoir les tirer de là, maintenant qu'elles y sont venues.

La proclamation de M. le préfet de la Charente ne nous paraît pas devoir suffire pour atteindre le but. Ce magistrat leur dit que s'ils continuent à prendre au sérieux des inventions aussi ridicules que celles qui les ont enflammés, « nous nous exposons à faire rire à nos dépens. » Parlant au nom de la civilisation, qu'il représente, il ne dit rien de trop, d'une certaine manière. Ces accidents exposent aussi la civilisation à la risée. Quoi ! elle en est là, en dépit de ses pompes, quand la grande Exposition est à peine fermée, quand il y a tant d'instituteurs, et quand les instituteurs, depuis si longtemps, reçoivent tant de belles circulaires ! Il se prépare une jacquerie ; il se forme des émeutes de six à sept cents hommes qui se jettent, armés de poignards de bois, sur

les prêtres pour les empêcher de rétablir la dîme, et qui se croient à couvert de tout, parce qu'ils prennent soin de crier : *Vive l'Empereur !*

Il y a de quoi rire, sans doute. Mais c'est le petit mal, et il est probable que les paysans qui ont fait cela, et ceux qui leur ont persuadé que le rétablissement de la dîme est une chose résolue et imminente, seront longtemps insensibles au désagrément d'exciter la risée. Il faut trouver autre chose.

15 juin 1868.

Le *Constitutionnel* et le *Journal des Débats* jettent un coup d'œil sommaire sur les émeutes des Charentes. Ils avouent tous deux que la cause en est incompréhensible ; mais ils assurent tous deux qu'on ne s'en occupe plus. Nous croyons toujours que ces émeutes méritent plus d'attention, qu'il en faut découvrir la cause et le remède.

La sagesse publique ne doit pas négliger de tels symptômes de maladie sociale, il importe de savoir ce qu'il y a là-dessous. Puisque le préfet lui-même n'y comprend rien, il convient manifestement de s'enquérir.

Que l'on interroge les curés, les maires, les maîtres d'école, les fonctionnaires communaux, les émeutiers, enfin quiconque peut, de quelque manière, fournir un renseignement. Cette instruction dispensera d'envoyer de nouveau des gendarmes ; elle inspirera des avis et des mesures plus efficaces que la pression judiciaire.

Le *Constitutionnel*, dont M. Baudrillart a renouvelé la jeunesse mais n'a point repoli le style, parle trop en gendarme vainqueur. Il est guilleret ; il se carre devant

l'apaisement apparent des troubles, et il adresse aux autres journaux des leçons que n'autorisent point ses lumières et son génie. Écoutons-le :

« Il est aujourd'hui prouvé que les paysans de Sigogne, de Challignac et des communes circonvoisines ne professent pas le culte des vieilles coutumes de France. La seule vue d'un ostensoir, dont ils ont mal interprété les ornements emblématiques, les a mis en fureur, et le tribunal de Blaye a dû réprimer sévèrement des manifestations qui ne sont plus aujourd'hui qu'un odieux anachronisme.

« Les plus exaltés iront en prison, d'autres paieront l'amende, et l'on ne s'occuperait plus de cette affaire si les journaux de différentes couleurs ne s'avisaient de la faire servir au triomphe de leurs théories *respectives*. »

Cela est court. Le *Constitutionnel* nous permettra de lui dire *respectivement* qu'il badine sans fruit comme sans grâce. La question est grave ; ses pirouettes ne la termineront point. D'une part, il ne peut empêcher les journaux « de différentes couleurs » de traiter « cette affaire » chacun à son point de vue, et il doit s'efforcer de trouver lui-même un point de vue plus juste. D'une autre part, sa fonction l'oblige d'éclairer le gouvernement et le peuple, et de suggérer une solution politique, morale et libérale, qui tourne au bien et à l'honneur de tout le monde. Autrement, où serait la gloire du métier d'officieux? Les rédacteurs du *Constitutionnel* sont sujets à devenir préfets ; qu'ils se montrent gens de ressource et de bon conseil.

Or, nous n'apercevons rien ici qui puisse éclairer le gouvernement ni convertir les durs émeutiers charentais. Des paysans condamnés à la prison, à l'amende et aux frais, s'en souviennent à coup sûr, mais pas avec le

genre de repentir qu'il faudrait. La crainte n'est que le commencement de la sagesse, et en pareille matière, ce commencement de sagesse ne suffit pas pour mener à l'amour. La sagesse tombe aussitôt que la crainte faiblit. Mieux vaudrait donc susciter la raison et le repentir qu'imposer la crainte et planter la rancune. Si la racine du mal subsiste, le mal subsistera, et tout l'aboutissement de la prison et de l'amende sera qu'on ne criera plus : Vive l'Empereur ! Considérez ce point, brigades officieuses ; souvenez-vous de l'angoisse de vos courages quand vos cris ne rencontrent plus d'échos, et ne vous contentez pas que le monde tremble.

Le *Journal des Débats*, non moins raffermi que le *Constitutionnel*, ne manque pas moins de prévision. Ce sénateur a la vue aussi restreinte que ce préfet. A quoi bon, dit-il, une enquête ? M. de la Palisse aurait, du premier coup, deviné ce que l'*Univers* propose d'aller chercher si loin. La cause des émeutes est insaisissable parce qu'elle est absurde ; elle est absurde parce que les paysans sont absurdes ; les paysans sont absurdes parce qu'ils sont très ignorants ; ils sont très ignorants parce que l'instruction ne leur a pas été suffisamment distribuée, et voilà tout le mystère !

En effet, M. de la Palisse aurait trouvé cela.

Mais les trouvailles de M. de la Palisse, quelquefois excellentes, laissent aussi quelquefois à désirer. Celle-ci, par exemple, ne rend pas absolument compte de la situation.

Le *Constitutionnel* espère tout de la prison et de l'amende, le *Journal des Débats* semble tout espérer du maître d'école. Soit ! Mais puisque le maître d'école n'a pu empêcher les choses d'arriver au point où le gen-

darme devient nécessaire, et puisque la prison et l'amende peuvent fort bien les laisser en cet état, il reste à savoir comment l'on pourra perfectionner assez le maître d'école pour que la civilisation française ne repose pas uniquement sur le gendarme.

Pourquoi l'instruction n'est-elle donnée aux paysans que « d'une main trop parcimonieuse? » Vu l'imbécillité des paysans de la Charente, le *Journal des Débats* doute qu'ils sachent lire : pourquoi les paysans de la Charente notamment, gardent-ils si peu du peu qui leur est donné? Que faut-il ajouter à la ration légale de lumière, et par quel procédé obtiendra-t-on que tous les paysans, charentais et autres, en retiennent davantage? Et enfin, et surtout, quelle a été jusqu'à présent la nature de l'instruction donnée à ces hommes qui pratiquent le suffrage universel, qui vivent en pleine civilisation, en pleine France, et qui nous montrent tout à coup la figure, les ignorances, les fureurs de la pleine sauvagerie?

Il nous semble que de bonnes et solides réponses sur toutes ces questions révéleraient toute la plaie, et que la plaie révélerait tout le remède.

Le *Journal des Débats* le soupçonne. Il n'a pas l'entière innocence du *Constitutionnel*. Cette plaie d'ignorance et de crédulité spéciale qu'il affecte tantôt de nier, tantôt de considérer comme constitutive et inhérente à l'espèce humaine, il n'en ignore pas la nature et l'origine, il n'ignore pas qu'elle peut être guérie et qu'elle l'a été. Il existe des remèdes internes et externes, des curatifs et des préservatifs. Le *Journal des Débats* les connaît. Un jour, il les indiquera, il les invoquera. Il n'attend qu'une chose : qu'il soit trop tard. Jusque-là, les remèdes lui feront plus peur que le mal lui-même.

Nous avons parlé d'âmes « matérialisées, » c'est-à-dire détournées de leur nature spirituelle, devenues brutales et animales. Mis sous la main de justice, ces émeutiers pleuraient, non pas de leur faute, mais de ce qu'il leur en allait coûter, calculant avec une douleur renaissante la perte matérielle, insensibles absolument à tout le reste. Le malheur d'exciter la raillerie, signalé en première ligne par le sentiment tout français de M. le Préfet, le chagrin de leurs familles, la honte jadis si redoutée de passer en jugement, toutes ces considérations ne les émouvaient en rien. Tant de prison, tant d'amende, tant de frais, total tant d'argent perdu : c'était leur unique peine. L'avarice avait seule versé le sang, seule elle versait des larmes. Ils pleuraient à sanglots. Des sauvages, des âmes matérialisées! Le *Journal des Débats* a fort bien compris notre remarque. Elle a inspiré ses observations.

Il nous demande si les émeutiers de la Charente étaient d'assidus lecteurs de M. Sée, de M. Vulpian, de M. Sainte-Beuve; si nous attribuons leur brutalité à la méditation trop constante du dictionnaire de médecine de MM. Littré et Robin. Non sans doute? Donc leurs âmes ne peuvent pas être matérialisées!

Nous voyons avec plaisir que le *Journal des Débats* ne méconnaît point l'effet certain de ces lectures; mais s'il croit lui-même à la valeur de son argument dans la question, ce qui nous surprendrait, nous le prions d'interroger les grands médecins qu'il vient de nommer. Ils lui diront que tous les poisons à la fois ne sont point nécessaires pour donner la mort, qu'un peu de grossier arsenic, la piqûre d'un reptile ou d'un insecte, peuvent suffire lorsqu'aucun antidote n'est administré, et qu'enfin

la simple inanition amène le même résultat que les poisons les plus savants.

Nous ignorons si tous les amis de M. Sainte-Beuve ont eu besoin de beaucoup lire pour entrer dans les régions intellectuelles où nous les voyons. Ce qui est certain, c'est qu'il y a des chemins abrégés. On rencontre quantité de matérialistes et d'athées parfaits qui n'ont pas eu le temps de fréquenter beaucoup les livres. D'autres fréquentations font plus vite la besogne, et généralement la font mieux. On est consterné et étonné des choses inférieures qui peuvent avoir plus d'éloquence que tous les Pères de l'Église : et M. Sainte-Beuve, dans les Charentes et même à Paris, ferait plus de conquêtes par son saucisson que par sa plume. Certainement les émeutiers des deux Charentes n'ont pas lu les articles de MM. Littré et Robin, ni ceux du *Journal des Débats*, ni peut-être ceux du *Constitutionnel*, qui seraient plus à leur portée. Mais cette rusticité et cette inculture ne les empêchent nullement d'ignorer les mêmes choses qu'on ignore à l'Institut. Ils sont du « diocèse », et si les Prélats ignoraient encore ce qu'est leur peuple, ils en peuvent juger.

Le *Journal des Débats* trouve assez simple que des paysans ne sachent pas lire, et tout simple qu'ils soient passionnément et exclusivement attachés aux biens de la terre. Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, qu'ils ont ce défaut, et assez d'autres l'ont comme eux. Nous en convenons, les exemples ne manquent pas. Mais alors où est le progrès, et quel sera le progrès?

La Bruyère, plus grand écrivain que grand esprit, borné dans ses vues, outré dans ses expressions, suivant le défaut commun des moralistes et des réalistes, a fait

une sombre peinture du paysan : peinture tout extérieure, exacte si l'on veut, non pas vraie. Le peintre a pris son modèle dans les champs, sous le soleil, un jour de travail et de sueur ; il le montre plus voisin de la brute que de l'homme. Le morceau est fort connu. M. Duruy le récite partout avec une ténacité très agaçante. Il y voit le monument des iniquités et des horreurs de l'ancien ordre social, si heureusement remplacées par les félicités de l'ordre nouveau. Dans ses voyages, M. Duruy n'a jamais regardé que les professeurs et les maîtres d'école, qui sont des êtres heureux et beaux, et ne les a jamais vus qu'en habit de dimanche. Il n'a pas perdu ses regards sur les paysans, c'est l'affaire du ministre de l'Intérieur. Il n'a pas non plus arrêté ses yeux sur les peintures réalistes, cela concerne l'administration des Beaux-Arts. Il croit fermement que le paysan de la Bruyère n'existe plus, que 89 l'a emporté, et il continue de réciter son morceau.

Hélas ! M. Duruy ne se trompe qu'à moitié. Non, le paysan de la Bruyère n'existe plus. Il était courbé, il était terreux, il avait la voix sourde, l'esprit dur, tous ces traits sont encore visibles. Mais un jour par semaine, un au moins, le paysan de la Bruyère devenait le paysan de Florian. Il prenait ses habits propres, il allait à la messe, il avait son église, son cimetière, ses affections et ses espérances éternelles. Il avait son Dieu et son roi, et sa belle couronne d'enfants. Tout cela s'en va, tout cela est parti.

Quand M. Duruy voudra réciter le paysan de la Bruyère, il fera bien de songer au paysan des Charentes ; et le *Journal des Débats* et le *Constitutionnel* feront bien d'y songer aussi. Il y a là quelque chose qui doit inquiéter

les préfets, les sénateurs, les ministres, et même les journaux officieux, et même la sérénité académique et bourgeoise.

20 juin 1868.

Le *Journal des Débats* ramène la grave question soulevée par les émeutes des deux Charentes. Tandis que nous cherchions à lui démontrer la nécessité d'une enquête, il nous apportait des documents, presque un aveu, et, en même temps, il présentait les émeutes comme « un avertissement que tout homme de bon « sens, *à quelque opinion qu'il appartienne*, doit se garder « de négliger. » Nous l'avions dit. Mais, pour profiter d'un avertissement, il importe de bien l'entendre. Or, les interprétations diffèrent. Nous avons la nôtre, le *Journal des Débats* à la sienne, il y en a d'autres; rien n'est bien évident que le péril et l'urgence d'y parer. Quelle conduite tenir? Elle ne peut être indiquée que par la solidité contrôlée des témoignages touchant le mal et touchant le remède. Donc, l'enquête!

Le *Journal des Débats* explique clairement que si les émeutes « paraissent étranges, » elles sont néanmoins très logiques, et même, à son avis, très légitimes.

Pour logiques, aucun moyen d'en douter. Les émeutes sortent des entrailles de la conspiration révolutionnaire comme la bombe sort du mortier; elles éclatent non pas au point de départ, mais au point d'arrivée marqué d'avance, parce que les éléments combustibles s'y rencontrent en quantité plus grande. Toute armée assiégeante vise aux poudrières de la ville attaquée. Selon le *Journal des Débats* l'opération est de bonne guerre, très

opportune pour faire réfléchir l'ennemi. Il avoue également qu'ici la ville à faire sauter, c'est l'Église. Nous considérions hier le *Journal des Débats* comme patron de la « ligue *internationale et permanente de la paix.* » Ce trait l'achève de peindre.

La plume est tenue par M. Bersot, un universitaire, ami du mot pour rire. « L'*Univers*, dit M. Bersot, trouve « que tout le mal vient de ce que les paysans ne lisent « pas assez l'*Univers!* » Dans les polémiques de la liberté d'enseignement, il y a un quart de siècle, nous rencontrions parfois M. Bersot. Il avait déjà de l'esprit. C'est ce que l'on appelle un homme bien conservé. En ce temps-là, il trouvait que l'*Univers* était trop lu, et que c'était la cause du mal. Il a gardé cette opinion comme il a gardé sa belle humeur. Elle lui sert pour éclairer le mystère des émeutes charentaises avec toute la suite, la force et la droiture qu'il avait en ce temps-là.

Il fait d'abord un petit raisonnement : Les paysans sont têtus, les derniers à prendre une idée, les derniers à la quitter. Ils furent les derniers païens. Païens et paysans, c'est le même nom. Dès lors, « pourquoi ne « *veut-on pas* que des passions qui ont précédé et suivi « la Révolution de 1789, pourquoi ne *veut-on* pas que ces « passions couvent encore dans les campagnes? » Or elles y sont, elles couvent; « reste à savoir pourquoi elles se réveillent. »

C'est ainsi que M. Bersot pose la question. Les termes en sont trop brefs ; il nous permettra de les compléter : Pourquoi ces passions d'avant et d'après 89 dont les sujets ni les prétextes n'existent plus? Pourquoi la haine contre les nobles, et les prêtres tués, dépouillés, et qui ne redemandent ni leurs priviléges, ni leurs biens?

Existe-t-il donc une race ennemie de la concorde civile qui entretient le feu et qui pousse à de nouvelles immolations? Si cette race existe, qu'a-t-on fait pour la combattre? Qu'a-t-on fait pour dissiper les ténèbres où sont rentrés ces paysans redevenus païens? Pourquoi l'enseignement public les a-t-il laissés dans cet état déplorable? Pourquoi sont-ils plus sauvages aujourd'hui qu'il y a vingt ans, lorsque, accompagnés de leurs curés, ils allaient par bandes imposantes voter contre l'anarchie?

Écoutons maintenant la réponse du *Journal des Débats*. Elle est significative.

« Ah! pourquoi? Un *certain parti religieux* a fait depuis quelque temps assez de bruit pour que les paysans l'aient entendu. Dans ce bruit, chacun entend ce qui l'occupe : nous, *nous comprenons qu'il s'agit de mettre la main sur la société civile*; mais les paysans s'intéressent peu aux libertés qui nous intéressent; le point sensible chez eux, c'est la propriété, qui leur est si dure à acquérir. Il *suffit donc* qu'en ce moment la *domination des prêtres paraisse se relever* : cette domination signifie pour eux ce qu'elle a signifié il y a cent ans, la dîme. Tandis que nous, par la parole et par la plume, nous défendons ce qui est vraiment en péril, la *liberté de l'esprit, la liberté du citoyen*, eux, ils croient défendre leur propriété et s'en vont fouillant les églises à la recherche de tableaux imaginaires où la dîme est glorifiée; *c'est la traduction en langue rustique des inquiétudes que la société laïque pourrait ressentir*.

« Ces troubles des campagnes, qui semblent si étonnants, ont donc *une cause, et très-simple*, la *même* qui émeut, dans les villes, à Paris, dans les journaux, dans les livres, dans les Académies, au Corps législatif, au Sénat, *des hommes qui savent parfaitement ce qu'ils voient et ce qu'ils disent*; cette cause, c'est l'imprudente ambition d'un parti qui n'accepte pas l'émancipation de la société moderne et croit que tout lui est promis et permis. Tout le monde doit donc faire une sérieuse attention à ce qui vient de se passer dans quelques campagnes; il y a l'indice de passions mal éteintes, qu'il faudrait bien se garder de ranimer en affi-

chant des prétentions qui rappelleraient trop l'ancien régime à des gens qui n'ont rien perdu de leurs anciennes haines. Il est un parti à qui il convient de répéter le mot célèbre de M. Thiers, « qu'il ne lui reste plus de fautes à commettre. » Mais nous espérons peu qu'il l'écoutera. *Mentana amentat.* »

Avons-nous tort de dire que cet article est un document et un aveu? La franchise y manque un peu sans doute; mais la clarté n'y manque pas. Les anciens professeurs de philosophie qui rédigent le *Journal des Débats* ne sauraient parler tout à fait comme les anciens instituteurs qui rédigent l'*Opinion nationale;* ils ne pouvaient pas mieux faire entendre que les essais de jacquerie des deux Charentes sont des représailles très-légitimes de Mentana et des renaissantes discussions sur le caractère du haut enseignement.

On nous demandait l'autre jour, avec un air de grand dédain, si nous trouvions par hasard quelque corrélation entre les doctrines des maîtres matérialistes de Paris et les soulèvements des paysans charentais. Il nous semble que la corrélation et même la solidarité sont confessées assez ouvertement, et qu'on nous donne assez ouvertement aussi le conseil d'y prendre garde et d'en prévoir les suites, et de nous taire. L'émeute est la TRADUCTION EN LANGUE RUSTIQUE DES INQUIÉTUDES QUE LA SOCIÉTÉ LAÏQUE PEUT RESSENTIR. C'est bien notre conviction! Mais si nous l'avions exprimée avec cette netteté, on n'aurait pas manqué de crier à la calomnie. Et peut-être que demain le *Journal des Débats* et M. Bersot lui-même nous accuseront de mauvaise foi.

Nous n'insistons pas sur les insinuations véritablement venimeuses et meurtrières que nous avons soulignées, et qui sont autant d'approbations données à des

sectes dont la sauvagerie nous humilie encore plus qu'elle ne nous révolte. Nous croyons sincèrement que la passion qui s'abandonne à ce point n'a plus conscience des paroles qui lui échappent ; tout ce que l'on en pourrait dire serait superflu. Si le *Journal des Débats* croit qu'il s'agit de mettre la main sur la liberté civile, et que la « domination des prêtres » se relève, il ne raisonne plus ; il est exactement dans la situation des paysans qui se persuadent qu'on veut leur imposer la dîme. S'il n'en croit rien... S'il n'en croit rien, qu'il se juge lui-même, et que la civilisation française sache où elle va !

Ce qui nous frappe en tout ceci, c'est l'horreur des prétendus libéraux pour la liberté, c'est leur goût pour la violence, leur appétit de tyrannie, et partant de servitude. Car enfin, qu'il en soit comme ils disent, et qu'il y ait en France un parti qui n'accepte pas ce que leur obscur jargon appelle « l'émancipation de la société moderne, » quel remède y savent-ils ? Ce parti est formé de citoyens « émancipés » comme les autres, et qui ont droit, comme les autres, de penser, de parler, de vouloir, d'agir dans la limite des lois. Si les libéraux ne savent pas souffrir ces citoyens et leur liberté, s'ils ne peuvent pas les faire bâillonner par la police, ni les faire tuer par le bourreau régulier, ils les donneront donc à écraser sous les pieds des *Jacques*, quitte à baiser ensuite eux-mêmes ces pieds sanglants — et sales !

Nous ne voyons nul autre moyen de se défaire des hommes du « vieux parti » qui refuseraient d'accepter exactement à la façon du *Journal des Débats* « l'émancipation de la société moderne. » Il faut ou s'en remettre à la liberté, ou confier la besogne de l'*émancipation* à un

despote quelconque, et ce despote aura nécessairement tout le reste dans la main. C'est le moyen dès longtemps indiqué par M. Quinet. M. Bersot, devenu quinettin comme tout le *Journal des Débats*, s'y résigne avec une certaine volupté.

C'est ainsi qu'ils défendent et qu'ils veulent sauver « ce qui est *vraiment* en péril, la *liberté de l'esprit.* » Les brutaux émeutiers de la Charente, qui menacent de saccager leurs églises et de tuer leurs curés, sont des protecteurs de la *liberté de l'esprit!*

O implacable et cynique passion du sectaire!

8 juillet 1868.

Voici le paysan de la Bruyère, tant traîné par M. Duruy, qui vient encore une fois expliquer et excuser le paysan des Charentes. *Figaro*, médiocre lecteur des classiques, a pêché cet utile paysan dans Mme de Sévigné, ou quelqu'un l'a pêché pour lui :

Mme de Sévigné écrivait donc, en 1675 :

« M. Boucherat me contait l'autre jour qu'un curé avait reçu devant ses paroissiens une pendule qu'on lui envoyait *de France*: car c'est ainsi qu'ils disent en Bretagne. Ils se mirent tous à crier dans leur langage que c'était la *gabelle* et qu'ils le voyaient fort bien. Le curé habile leur dit sur le même ton : Point du tout, mes enfants, ce n'est point la gabelle, c'est le *jubilé*; en même temps, les voilà à genoux. Que dites-vous de l'esprit fin de ces messieurs? »

Suivant *Figaro*, voilà tout à fait les paysans charentais; par conséquent, c'est tout à fait à tort que l'*Univers* a mis les brutalités et les férocités de ces bonnes gens

sur le compte du matérialisme et même d'une loge maçonnique, adjectif et substantif inconnus dans leurs heureux pâturages.

Mais M. Duruy n'acceptera pas l'argument du *Figaro* et ne se laissera point couler par M. Robert, car il se ferait battre, parce que :

1° L'*Univers* n'a point dit que les paysans fussent matérialistes en théorie, par suite de leurs lectures et de leurs études. Il a dit qu'ils sont *matérialisés* par défaut d'enseignement religieux. L'ignorance crasse les élève tout juste au même état intellectuel où la science crasse élève un grand nombre de professeurs et d'étudiants des Facultés de Paris et de Strasbourg, pour n'en point citer d'autres. Et en outre, cette ignorance crasse les met dans les mains de cette science crasse, qui, par un engrenage fort connu et fort visible, les fait marcher comme elle veut. C'est ce que M. Duruy n'ignore pas, ni M. Robert non plus.

2° Si les paysans de la Charente sont, en 1868, ce qu'étaient en 1675 les paysans bretons, qu'est-ce que la « civilisation » a donc fait depuis ce temps-là? Ce n'était pas la peine de couper tant de têtes, de démolir tant d'églises et de colléges, de voler tant de biens pour arriver à un pareil résultat; et il n'y a pas lieu de glorifier la renaissance de 89, et les écoles et les instituteurs, et les méthodes, et cette épouvantable dépense de sang, de feu et d'encre empoisonnée, qui a laissé la vieille stupidité champêtre en possession de son empire.

3° Non-seulement cet empire n'a pas faibli, mais il s'est fortifié et il est devenu plus féroce. Les paysans de 1675 croient (cela n'est peut-être pas bien sûr) qu'une horloge est la *gabelle*, et ils se fâchent; mais on leur dit

que c'est le *jubilé*, et ils se mettent à genoux. Nous avons perdu ! Les paysans de la Charente se sont laissé persuader que l'invisible tableau à épis était la dîme ; mais si quelqu'un leur avait dit que c'était, au contraire, une bénédiction, ils ne se seraient point calmés. Ils croient bien à la force des sortiléges, mais non pas à la vertu des prières. Pour les faire incliner, il faut des gendarmes, et il faut qu'il y en ait assez.

Est-ce que c'est bien plus noble, bien plus fier, bien plus intelligent?

Puisque l'occasion s'en présente, nous ferons remarquer que le *Journal des Débats*, ni par le spirituel M. Bersot, ni par aucun autre de ses habiles rédacteurs, n'a rien répondu, soit aux observations de M. l'abbé Corbini, soit aux nôtres, sur la véritable cause des troubles de la Charente. Il a parlé comme l'*Opinion nationale* et comme la *Lanterne ;* il a, comme M. Sauvestre et M. Rochefort, diffamé ceux qu'on menace d'assassiner, et il est resté dans ce beau groupe, esquivant toute discussion. Sur cette question et sur les autres, les lecteurs du *Journal des Débats*, aussi bien que ceux de la *Lanterne* et ceux de l'*Opinion nationale*, ne doivent rien savoir au delà de ce que l'on juge à propos de leur dire. Dès qu'ils se sentent faibles devant la raison et devant les faits, sur une question quelconque, ces fiers docteurs déguerpissent, et il n'y a plus d'art ni d'amour-propre qui leur puisse tirer un mot. Ils ont raison comme la censure, contre laquelle ils déclament tant, et l'abonné est dans la situation des « victimes cloîtrées » qui ne peuvent lire que ce qui a été visé au tour. Il faut l'*estampille*, et ces messieurs ne la donnent point sans avoir bien regardé.

DU SABRE.

I.

19 juin 1868.

De temps en temps quelque soldat pris de boisson se prend de querelle, dégaîne son sabre, et taillade quelque pékin. La fréquence de ces accidents importune un certain nombre de journalistes, la plupart très-prompts eux-mêmes à balafrer qui leur déplaît un peu. Ils réclament le désarmement des soldats en dehors du service, prétendant que le militaire n'a pas plus besoin que tout autre mortel de traîner un sabre pour respirer le grand air et boire un coup. Cet argument semble assez fort, surtout avec les apostilles qu'y mettent les soldats en gaieté. Mais un « officier de la garde » fait des observations dont on ne peut méconnaître la justesse. Elles étendent le point de vue et jettent aussi un jour triste sur le paysage de Paris.

Nous laissons parler *Figaro :*

« Sans montrer la moindre aigreur, un officier de la garde nous écrit qu'il y a autour de Paris une région véritablement désolée, où la présence des militaires en armes maintient seule dans le respect des personnes et des choses une population de dix mille gaillards des plus dangereux. C'est la région des forts, où se trouvent aussi les carrières en exploitation, où se fait le

travail du tri des détritus de la grande ville et où s'exercent des industries utiles, mais qui n'emploient pas l'élite de la nation.

« Les militaires armés qui vont et viennent dans ces régions sont la sauvegarde des habitants. L'usage même est que, à tous les trains de nuit de Courbevoie ou de Suresnes, quatre soldats viennent pour assurer la circulation des bourgeois attardés. Les violences dont on s'est plaint avec raison étaient le fait de soldats ivres, inconscients de leurs actes. Mais les violences qu'il y aurait à redouter seraient le fait de tout un peuple de drôles, que la présence de soldats armés peut seule contenir. »

Il résulte de là que les Charentes ne sont pas si loin de Paris, et que tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, le bourgeois du XIX^e^ siècle serait fort en peine de trouver un endroit où le seul progrès des lumières lui pût assurer parfaitement la possession de son mouchoir.

Il y a donc des chances pour qu'on laisse au militaire son sabre, et même pour qu'on lui donne, en plus, un revolver [1].

Nous nous souvenons d'avoir vu, en 1847, dans un canton peu fréquenté de la Savoie, sur le chemin public, une petite statue de la Vierge, posée derrière un léger grillage fermé par une simple clavette. La statue était ornée de médailles, de chapelets et de chaînes d'or offerts par la piété des gens du pays. Nous avons tenu dans nos mains ces modestes bijoux de la madone; il y en avait pour quelques centaines de francs.

Nous pensons bien qu'on ne verrait plus cela aujourd'hui nulle part, et que ces vestiges de l'ancienne barbarie ont disparu de partout.

Des lumières, des lumières, et des sabres, des sabres! Que tout le monde soit assouvi de lumières et de sabres!

[1] En 1871, on a donné les revolvers.

II

Que le port du sabre remplace toutes les vertus.

29 juin 1868.

Le *Constitutionnel* traite « du port du sabre. » Il est pour le port du sabre en temps de promenade comme en temps de patrouille, et sur le champ de foire comme sur le champ de mort. On l'aurait deviné, mais ce qui est curieux, c'est l'ordre et la forme de ses raisons, et le parti qu'il en tire.

Il expose que la défense militaire contre l'étranger repose sur la défense civile contre le compatriote, et toutes deux sur le soldat. Ainsi, dans la civilisation présente, l'objet de première nécessité, l'instrument de tout, la base de tout, c'est le soldat. Mais la vertu du soldat tient au port du sabre. Sans le port du sabre, point de salut.

Le soldat empêche qu'on dépave les rues, le soldat s'oppose aux manifestations politiques, le soldat fait quantité d'autres bonnes œuvres. On ne prétendra pas qu'il les puisse faire sans vertu. Pour avoir ces vertus, il lui faut son sabre.

La fierté, l'enthousiasme, l'*illusion* de la gloire, la *résignation forte et active au devoir*, l'abnégation, etc., telles sont les vertus que le sabre confère. « Ce témoignage « de confiance méritée que l'Etat lui accorde *relève le « moral* du soldat. » Car « *il n'y a rien* qui impose la di- « gnité, la réserve et *la bonne conduite* comme le sabre « au soldat, les galons au sous-officier, et les épau- « lettes. »

Enfin « mille avantages de tous genres résultent du « port du sabre, » et compensent largement quelques bleus et quelques écorchures qui peuvent, par ci par là, tomber sur quelques pékins.

Nous avouons que tout cela n'est pas insensé, quoique tourné bizarrement et parfois tout à fait inattendu. Que dit-on de ce dilemme : « Le sabre n'est pas l'arme la « plus dangereuse dont un homme pris de vin puisse se « servir. Otez au charpentier son compas, au jardinier « sa bèche, au terrassier sa pioche, au forgeron son « marteau, ou laissez au soldat son sabre ! »

Il est bien vrai qu'en vertu de ce principe, le mécanicien de chemin de fer pourrait réclamer sa locomotive pour aller dans le monde : mais de quoi n'abuse-t-on pas ? Il faut se rendre, et confesser que le *Constitutionnel* raisonne assez droit. Laissons donc au soldat son sabre, et prions Dieu qu'il ne faille pas bientôt lui donner encore un bâton.

Mais la haute vertu que le *Constitutionnel* attribue au sabre, jusqu'à en faire un sacrement qui peut remplacer tous les autres tant religieux que civils ; la haute nécessité qu'il y voit, la haute dévotion qu'il lui porte, tout cela montre bien que le progrès du sabre suit le progrès des lumières, et que plus la civilisation acquiert de lumières, plus elle doit acquérir de sabres.

C'est pourquoi nous nous sommes permis de dire : Des lumières, des lumières ! et des sabres, des sabres ! puisque ces deux choses si manifestement vont de pair et croissent ensemble. « Ce qui signifie sans doute, « observe le *Constitutionnel*, que *les* progrès des lumières, « tels qu'on les entend aujourd'hui, n'engendrent que « la révolte dans les esprits, d'où résulte la nécessité

« d'une compression de plus en plus forte. » Oui, et nous faisons compliment au *Constitutionnel* de son interprétation. Elle est parfaite. Seulement, si nous avions voulu exprimer ainsi notre pensée, nous aurions dit « *le* progrès, » pour parler français. N'étant point officieux, rien ne nous conseille de prendre la langue de M. Duruy.

Il est évident que le *Constitutionnel* lui-même, devant l'abondance de la lumière, considère le sabre comme le plus utile et le plus indispensable abat-jour. Par conséquent la lumière ne lui paraît pas aussi saine qu'il le dit. Mais ce qu'il ne sait pas ou ne veut pas savoir, c'est que l'instinct qui fait multiplier le sabre, le multiplie surtout pour servir d'éteignoir.

Jamais plus le *Constitutionnel*, jadis si amoureux de la lumière, ne regardera la lumière avec ces yeux ravis et épris dont il regarde aujourd'hui le sabre. Ce n'est plus la lumière qui engendre toutes les vertus et qui soutient la République, et ceux qui confèrent la lumière ne la confèrent pas dans la joie tendre et pleine de confiance que le sabre leur inspire. Le port de la lumière et le port du sabre sont deux choses différentes; elles produisent, et on leur demande des effets différents.

Si M. Duruy avait l'idée de faire faire des cours pour les soldats comme pour les jeunes filles, par les mêmes professeurs, ou d'autoriser des conférences libres dans les casernes comme il en autorise dans les faubourgs, par les mêmes conférenciers, nous ne croyons pas que le *Constitutionnel* se fâcherait, mais il laisserait percer quelque alarme. A quoi bon? dirait-il. « IL N'Y A RIEN qui impose la dignité et la bonne conduite *comme le sabre au soldat.* »

Le *Constitutionnel*, semblable à beaucoup d'autres,

n'aime pas qu'on lui signale ce contraste dans l'estime qu'il fait des lumières et dans l'estime qu'il fait du sabre. Ce contraste lui déplaît, ce contraste l'embrouille et le met de mauvaise humeur. N'était l'empire qu'il a sur lui-même, il pourrait, dit-il, « céder à la tentation de nous demander si l'obscurité nous paraît meilleure que la lumière et si les torches valent mieux que le sabre. »

Si le *Constitutionnel* venait à nous poser cette question difficile, nous pensons que nous y pourrions répondre assez facilement en lui demandant ce qu'il veut dire. Il y a de bonnes et de mauvaises obscurités, de bonnes et de mauvaises lumières, de bonnes et de mauvaises torches, de bons et de mauvais sabres. La lumière de l'incendie ne vaut pas l'obscurité qu'elle dissipe, et s'il suffisait aux habitants de la banlieue de Paris d'allumer une torche pour regagner tranquillement leurs maisons, ce serait un grand avantage sur l'état actuel, où ils sont obligés de se faire escorter comme dans l'Italie garibaldienne. Dans la banlieue de Paris, les sabres sont précisément des torches, d'excellentes torches, suivant le *Constitutionnel* et suivant nous ; mais elles prouvent, à la honte du gaz, qu'il ne fait pas clair dans la banlieue de Paris.

Nous n'aimons, quant à nous, ni l'obscurité pleine de monstres ni les torches pleines d'incendies. Nous aimons la sereine clarté, le ciel pur, le soleil, la lune et les étoiles, et les cœurs et les esprits éclairés comme le firmament par les flambeaux que Dieu a destinés à cet usage. C'est surtout cet éclairage-là qui est la lumière. Nous voudrions que l'on prît soin de l'entretenir, au lieu de prendre soin de l'éteindre. Nous pensons que le

Constitutionnel nous entend, et que ce vœu ne lui paraît pas contraire aux constitutions de l'Empire.

Et nous ajoutons que plus on soudoiera de professeurs pour éteindre cette vraie lumière, plus il fera nuit en dépit des lumières qu'on allumera pour suppléer le jour disparu, et plus il faudra lever de sabres pour empêcher ces lumières de mettre partout le feu. Mais nous doutons fort qu'ils en viennent à bout, et que le « port du sabre » soit la même chose que l'ancre du salut.

Le feu prend ordinairement durant la nuit, mais il ne dissipe pas la nuit; et quand l'incendie est sérieux, les pompiers peuvent bien abattre la maison, mais non pas ramener le jour.

LA LIGUE DE LA PAIX.

12 juin 1868.

Le *Temps* qui avait ri de l'*Union* ou *Ligue de la paix*, atteste tous ses dieux que les ligueurs de la paix lui sont infiniment respectables, et qu'il a uniquement voulu se moquer de M. Louis Veuillot. Il part de là pour nous dire des injures, qui témoignent de son repentir et de sa douleur; car, enfin, il s'est moqué des ligueurs de la paix.

Il s'en est si bien moqué que nous autres, qui ne les admirons point, sauf en leur ingénuité, nous avons trouvé son article parfait, non-seulement pour raconter leurs petites fredaines, mais encore pour exprimer nos propres sentiments.

Ces sentiments ne sont en rien ceux de la haine. Le *Temps* se trompe s'il croit que nous jetons l'anathème sur les gens de bien à qui l'idée est venue au Havre d'embrasser tout le monde, et d'appeler tout le monde au Havre pour s'embrasser. Nous les trouvons au contraire fort gracieux et fort excusables. Étant au Havre, ayant sous les yeux ce beau bassin et cette vaste mer, ils ont pu croire qu'ils disposent d'assez d'eau pour noyer les deux choses qui empêchent les hommes de

s'embrasser, à ravoir la vérité et la liberté humaine.

Commerçants et industriels, et imbus de cette idée que le commerce et l'industrie bénéficient surtout de la paix, les habitants du Havre, très occupés de leurs affaires, ne prennent point le loisir de sonder la philosophie de l'histoire. Doués de l'heureuse indifférence de notre époque en matière de religion, ils ignorent qu'il y a dans ce monde une vérité et une erreur, une erreur qui préfère généralement la guerre à la paix, et une vérité qu'il faut préférer à la paix et à la vie.

Ils ne considèrent point qu'il y a des hommes encore plus pressés de produire et de placer des idées, qu'ils ne sont pressés de produire et de placer des ARTICLES ; et que les hommes qui portent des idées, quoique peu nombreux, font toujours obéir les hommes qui portent des ballots; et que les idées se nichent jusque dans les ballots. C'est ce qui enfante la guerre. Et il est absolument inutile de convenir qu'on n'aura plus d'idées : les hommes qui ont des idées n'admettront jamais cela.

Notez bien que l'idée de n'avoir plus d'idées, est une idée. C'est l'idée de détruire les idées, — une idée de guerre!

Les ligueurs de la paix prennent exemple des loups. Les loups, disent-ils, ne se mangent pas entre eux ; donc on peut établir la paix perpétuelle parmi les hommes, car les hommes sont plus raisonnables que les loups.

Mais non! Au sens des ligueurs de la paix, les loups sont sinon plus raisonnables, du moins plus raisonnablement organisés que les hommes. La *nature* a mieux réussi dans cet ouvrage en omettant de donner au loup la raison et la liberté, par lesquelles l'homme choisit entre l'erreur et la vérité et se voue à l'une ou à l'autre.

Le loup n'ayant pas la raison, n'a ni la vérité ni la liberté : voilà uniquement pourquoi les loups ne se mangent pas. Du reste, ils mangent les poules et sont mangés par les chiens, ce qui ramène d'un autre côté la guerre et finit par faire aux loups une assez triste vie. Que cette considération raffermisse ceux qui seraient tentés d'accuser les perfectionnements de la « nature, » et qui croiraient que l'homme était plus heureux dans le singe puisqu'il était alors plus rapproché du loup.

Pour revenir à la *Ligue de la paix*, ce qu'elle aurait à faire serait donc d'ôter à l'homme la faculté de connaître le bien et le mal, la liberté de choisir entre la vérité et l'erreur, et le devoir, à ceux qui ont choisi le bien et la vérité, de les propager et de les défendre. C'est une grosse besogne, si grosse qu'elle en devient innocente, malgré l'énormité morale qu'elle implique et qui est tout simplement le mépris de la vérité.

Vu l'époque où nous sommes, il n'y a là, au fond, qu'une injure au bon sens public. Il la juge, et s'en amuse comme d'un épisode burlesque à travers l'exposition d'un drame lugubre. Le rédacteur du *Temps*, qui fait officiellement partie du groupe havrais, en a ri tout le premier. Il a tort de vouloir aujourd'hui retirer sa satire. Il n'en fait pas d'aussi fine tous les jours, et le ton épique qu'il prend pour couvrir cette incartade va moins bien à son fausset. Écoutons-le pour lui rendre le service de l'empêcher de recommencer :

« Et maintenant que l'*Univers* s'en donne à son aise de railler les exercices de la Société universelle d'embrassement, et de faire des gorges chaudes aux dépens du P. Gratry et des ecclésiastiques qui assistaient à ces ridicules exercices !

« Mais railler n'est pas assez ; un peu de courage, doux chré-

tiens : puisque la guerre est chose sainte, décrétez hardiment d'hérésie ces prêtres imbéciles qui osent croire que Dieu et l'Eglise ont horreur du sang, et qu'on peut, sans se damner, empêcher les hommes de s'entr'égorger. — *Feyrnet.* »

Voilà bien des affaires ! Nous trouvons que les ecclésiastiques catholiques figurent mal dans ces honnêtes petits taudis de la libre pensée. Là, les pasteurs et les rabbins du dix-neuvième siècle peuvent se trouver à leur place ; on y fait plus de théophilanthropie que d'autre chose, et c'est ce qui leur convient. Les prêtres catholiques, lorsqu'ils y voudront prendre la parole selon l'incomparable dignité de leur caractère, définiront le Dieu de paix, qui est le même que le Dieu de vérité ; ils diront que *hors l'Église il n'y a point de salut*, et ils se feront exclure. En attendant cette double manifestation de leur esprit et de l'esprit de *la Ligue de la paix*, ils ne sont là que des discoureurs vides, des particuliers bizarres, sur lesquels il est également inutile d'appuyer et de s'appuyer.

Quant au *Temps*, la raison de son dépit est qu'il a laissé passer ce qu'en langue de journaliste on appelle un *serpent*. Le serpent va contre la ligne du journal, et le pire serpent est celui qui pique personnellement les patrons. La Ligue de la paix est une machine protestante. L'empressement et le ton sérieux de M. Feyrnet nous portent à croire qu'il y a quelques actionnaires du *Temps* parmi les principaux ligueurs de la paix. Voilà le serpent.

Dans ces malheurs-là, ce qu'il y a de mieux est de glisser à un autre sujet de conversation ; mais tout le monde n'a pas le sang-froid nécessaire. On raconte qu'un grand poète, causant avec un grand personnage,

laissa échapper non pas un mot, mais un bruit de nature à troubler tout à fait la gravité de l'entretien. Le grand personnage voulut bien demeurer impassible ; le grand poète se troubla, remua, et se donna beaucoup de mal pour mettre le bruit sur le compte de sa chaise. Comme il n'en finissait point, le grand personnage lui dit bénignement : — Cessez, monsieur, cessez ; vous ne trouverez point la rime.

Et vous, monsieur Feyrnet, cessez de vous extasier devant les ligueurs de la paix, fussent-ils grands actionnaires ; vous avez ri...

LES LIGUEURS DE LA PAIX.

CAUSERIE AMICALE AVEC LE *JOURNAL DES DÉBATS*

18 juin 1868.

Le *Journal des Débats* accorde son suffrage aux ligueurs de la paix. Il sait ce qu'il pense de ces amusettes théophilanthropiques, mais elles satisfont un certain nombre de ses plus solides amis, les conservateurs voltairiens. Ce sont d'honnêtes gens, les uns calmés, les autres doucement échauffés, qui reconnaissent le besoin d'inventer Dieu, l'humanité et la charité. Seulement ils veulent que tout cela soit commode, sans mysticisme, sans autre cérémonie que quelques dignes festins ornés de fleurs de rhétorique. Ils ont toujours rêvé de construire leur temple à égale distance de Notre-Dame et de la place de la Révolution, pour contenir l'un par l'autre Robespierre et Jésus-Christ, et mener une petite vie bien tranquille en les exploitant tous deux. Vers le terre-plein du Pont-Neuf, aux environs de l'Institut et de la Monnaie, ce serait le bon endroit. Le *Journal des Débats* habite justement ce canton symbolique.

Si la « Ligue internationale et permanente de la paix » était une confrérie chrétienne ; si les associés devaient réciter les prières internationales et permanentes de

l'Église pour obtenir le progrès des vertus qui enfantent la paix et par lesquelles, même durant la guerre, les hommes, et même les hommes de guerre, peuvent encore vivre et mourir en paix, offrant leur vie pour la paix, alors ce ne serait plus une œuvre sage. Il y aurait là du mysticisme, les consciences délicates de ceux qui ne prient pas seraient blessées, le *Journal des Débats* ne pourrait applaudir. Mais puisque ni Dieu ni l'Église ne sont nommés dans les prospectus des ligueurs de la paix, *nihil obstat!* et le grand inquisiteur de la philosophie consent à viser ces heureux papiers.

Toutefois le *Journal des Débats* a un vieux flair et une plus vieille malice, qui ne lui permettent pas de donner en plein dans l'ingénuité théophilanthropique. L'ironie *serpente* à travers son approbation.

Nous prions les bons catholiques qui se laissent entraîner dans les guinguettes de la charité incrédule, d'écouter un moment. Ils verront combien les *groupes* formés d'un rabbin, d'un pasteur et d'un vrai prêtre représentent peu les trois vertus théologales, même aux yeux de ce public-là.

« L'*Univers*, dit le *Journal des Débats*, trouve les promoteurs de la ligue naïfs et ridicules au dernier point.» *Au dernier point*, non. Mais enfin, le *Journal des Débats* le croit. « Il est, poursuit-il, *permis de penser* que les pas-« sions humaines empêcheront longtemps encore le *rêve* « généreux de la paix universelle. » Donc les ligueurs de la paix ne sont à ses yeux que des rêveurs, et les rêveurs d'un rêve qui sera longtemps encore *empêché*. Voilà le *naïf;* le ridicule semble n'être pas loin.

« L'*Univers* nous apprend que les hommes qui, par un heureux privilége, sont en possession de la vérité absolue (c'est de

lui-même et de ses amis qu'il parle ainsi modestement) ont le droit et le devoir de la faire triompher et de combattre l'erreur. La paix universelle ne sera donc possible que le jour où il n'y aura qu'une seule foi et une seule Église sur la terre. Si réellement la paix ne peut exister qu'à de pareilles conditions, il n'y faut pas trop compter. »

Tout ceci est d'un bon sens admirable, et le *Journal des Débats* n'a pas coutume de nous entendre si bien.

Nous avons en effet le privilége d'être en possession de la vérité absolue. C'est un privilége non-seulement heureux, comme dit le *Journal des Débats*, mais encore très-glorieux; et nous le disons « modestement, » parce que cette vérité n'est pas de votre fabrique. Elle nous a été donnée toute faite, d'une main connue par la perfection et la durée supérieures de ses ouvrages.

Le *Journal des Débats*, qui vit en pleine manufacture de vérités variées pour tous les moments et pour tous les goûts, peut s'enorgueillir de ses confections ingénieuses. Nous autres, nous sommes contents de la vérité que nous suivons, confiants dans la voie qu'elle nous trace, honorés de la suivre, mais nous sommes modestes. Nous savons que nous n'avons pas fait cela. Par un autre privilége de sa situation, le *Journal des Débats* use d'une grande liberté envers ces vérités dont il est le producteur ou le débitant : il en prend, il en laisse, il y fait des retouches, il les met au rebut. Cette commodité nous manque; nous ne pouvons être blâmés de suivre toujours ce que nous avons toujours sujet de croire. Pour nous Dieu est fait depuis longtemps, et la vérité de Dieu depuis longtemps divulguée.

Ayant la vérité, nous prétendons au droit de la faire triompher, nous regardons l'exercice de ce droit comme

un devoir; nous avons aussi le droit et nous embrassons le devoir de combattre l'erreur opposée à cette vérité, qui veut la détruire, qui l'opprime, en attendant, par toutes sortes de moyens. C'est exactement ce que le *Journal des Débats* fait tous les jours pour les vérités particulières qu'il a fabriquées, tant qu'elles n'ont pas cessé de lui plaire. Sa vie est un combat dont la palme est... partout ailleurs qu'aux cieux. Si nous n'avions pas autant de zèle pour la vérité absolue qu'il en a pour ses opinions changeantes, quelle idée prendrait-il de nous?

En sorte donc que « la paix universelle ne sera possible « que le jour où il n'y aura qu'une seule foi et une seule « Église sur la terre. » C'est le *Journal des Débats* qui le dit, et l'on ne saurait mieux dire. Rien de moins nouveau sans doute, mais rien de plus solide.

Le *Journal des Débats* ajoute qu'il y a loin! C'est une vérité moins certaine, mais c'est du moins une très-grande apparence. Tout porte à croire que nous sommes loin de cet accord et de cet amour dans le vrai, où peut seulement s'enraciner et fleurir la paix universelle. A qui la faute? Il est évident que la négation de toute vérité y fait plus d'obstacle que l'affirmation de la vérité absolue, et que par elle-même la méthode du *Journal des Débats* est plus contraire à la paix que la nôtre. Nous faisons un bloc, il fait de la poussière. Quand nous abandonnerions la vérité qui nous unit pour nous éparpiller dans l'erreur qui divise, où serait le profit de la paix?

Cependant, il faut s'unir ou s'éparpiller. Le *Journal des Débats* reconnaît cette alternative; et comme il ne veut pas plus s'unir à la vérité que nous ne voulons nous éparpiller dans l'erreur, il entrevoit un résultat

fort peu pacifique, auquel d'ailleurs il paraît d'avance gaillardement résigné. Ce résultat, c'est l'avénement des guerres religieuses. Nous croyons aussi que le vent tourne très-fort de ce côté-là.

Seulement, le *Journal des Débats* prétend que ce sont les catholiques qui commenceront la guerre. Nous nous séparons sur ce point, d'ailleurs peu important. Le *Journal des Débats* lui-même doit avoir peine à croire que le Pape a attaqué le roi de Piémont, etc., etc. Mais le *Journal des Débats* se conforme aux tactiques de la diplomatie moderne, qui recommande au loup de prendre toujours la défensive et de crier qu'il est égorgé par l'agneau, de quoi le singe rendra bon témoignage.

Voici donc la conclusion des encouragements que le *Journal des Débats* prodigue aux ligueurs de la paix :

« Nous voyons par cette déclaration de l'*Univers* qu'il ne s'agit pas d'une lutte intellectuelle entre sa vérité à lui et l'erreur des autres, mais d'un véritable combat, au sens matériel du mot. Ce sont donc des guerres religieuses que l'*Univers* et son parti nous promettent pour l'avenir. On pourra dire que ce sont là de vaines bravades et des folies inoffensives au fond ; toutefois, en considérant les éléments de combustion qui s'amassent depuis quelque temps, nous croyons qu'il est sage de ne pas trop mépriser les avertissements que l'*Univers* veut bien nous donner. »

Puisque le *Journal des Débats* prend en si grande considération les avertissements très-sincères que nous voulons bien lui donner, nous lui donnerons encore celui-ci :

Il demeure trop près de Saint-Germain-l'Auxerrois. Quand les temps qu'il prévoit d'un cœur si tranquille, s'annonceront tout proches, qu'il change de gîte, parce que la première pierre qui tombera de l'église écrasera les maisons d'alentour.

Ces temps seront difficiles et durs ; de grandes angoisses entreront dans les âmes où n'habite pas la vérité absolue, et les cœurs aussi seront faibles, privés de ce ressort intérieur. Le *Journal des Débats* parle de se préparer. C'est sage. Mais la seule préparation tout à fait opportune et sûre sera de n'avoir rien à sauver, que l'honneur.

Et plusieurs, et des plus habiles, ne sachant pas bien s'y prendre pour sauver l'honneur, ne sauveront rien du tout.

Que le *Journal des Débats* n'en doute pas, les choses se passeront ainsi, et elles dureront assez longtemps pour que pas un des démolis puisse avoir même l'espérance de commencer à rebâtir.

Quant à la ligue permanente et perpétuelle de la paix, si elle subsiste, elle deviendra promptement le noyau d'un club de forcenés, et c'est là surtout que la peur hurlera des *Marseillaises* :

« Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! »

LE BILLET DE CONFESSION.

16 juin 1868.

A propos d'une bénédiction nuptiale qui a fait quelque bruit, l'*Événement*, qui n'en fait pas, étale les largeurs suivantes :

« Les railleries de l'*Univers* sont tout à fait déplacées ; c'est précisément la *seule feuille* qui n'ait pas le droit de se moquer d'un homme *accomplissant un devoir d'une* religion *qu'elle est payée pour prôner* (?).

« Quant aux libres-penseurs, leur intolérance est bien naïve. Ils ne voient pas que dans cette circonstance, s'il y a eu une concession, elle vient de l'Église !

« Aujourd'hui il plaît à un athée de faire bénir son union par un prêtre, on ne lui demande pas la plus petite abjuration de ses doctrines. La confession est exigée au préalable pour que le quatrième sacrement (?) soit administré, on l'en dispense : pour quarante sols on lui donne un papier attestant qu'il a rempli ce devoir. Quoi de moins gênant ? Qui me dit que votre irréligion, le jour où elle triompherait, serait d'aussi facile composition que cette religion ?

« Des protestants, des jansénistes, s'il y en avait encore, ne pourraient jamais s'entendre avec l'Église catholique ; mais ceux dont l'esprit est absolument éloigné de toute religion sont faits pour s'accorder avec elle. Laissons donc aux nigauds le prosélytisme enfantin des gens du *Siècle*, et accommodons-nous d'une religion si commode. Qui sait si le havinisme le serait autant ! »

Le signataire de ces lignes (M. Rogat) abuse de la facilité d'ignorer. Certaines petites choses seraient bonnes à savoir même pour en parler dans les journaux.

Avant de recevoir le sacrement de mariage (qui n'est pas le quatrième sacrement), il faut avoir reçu le sacrement de pénitence. On n'est point dispensé, par conséquent la dispense ne coûte point quarante sols.

Le libre penseur, le sceptique, l'athée, qui demande la bénédiction nuptiale, ne décline aucun de ces titres philosophiques. On lui dirait : « Monsieur, pourquoi voulez-vous recevoir un sacrement chrétien, puisque vous vous vantez de n'être pas chrétien, et quel besoin avez-vous de faire cette injure à Dieu, à d'honnêtes gens qui vous laissent parfaitement libre, et à vous-même? » Il ne s'expose pas à de pareilles observations; il épouse une chrétienne, il se prétend chrétien, il agit comme s'il était chrétien, et il fournit la preuve qu'il a rempli son devoir de chrétien.

Cette preuve, c'est le billet de confession. L'Église n'exige pas qu'il soit sur papier timbré, ni enregistré, ni que la signature du confesseur soit légalisée. Elle se conduit comme avec des gens d'honneur qui connaissent leurs obligations, et qui font ce qu'ils disent.

Si le libre penseur s'est procuré le billet de confession par quelque fraude, cela le regarde. Encore une fois, il fournit son billet de confession au prêtre qui va le bénir. Par ce seul fait qu'il le fournit, il atteste lui-même qu'il s'est confessé. L'Église peut le croire inconséquent, elle n'est nullement forcée de voir en lui un parjure, un profanateur et de le traiter comme tel.

Il est certain que l'Église est indulgente! Elle souffre volontiers d'être trompée. Elle espère contre l'espé-

rance. Elle espère que ses sacrements, quoique non reçus comme ils devraient l'être, auront encore leur effet ; qu'entre deux époux dont l'un est fidèle et l'autre ne l'est pas, le fidèle recevra une force et une vertu qui liera et sauvera l'infidèle. L'Église est une pauvre mère abandonnée : elle veut croire qu'elle n'a pas tout à fait perdu son fils, tant qu'il ne la chasse pas absolument de sa maison et ne la renie pas par un de ces actes formels qu'on peut appeler des voies de fait. Sa tendresse et sa patience ne sont pas toujours frustrées. Celui qui est époux, celui qui deviendra père et qui désormais ne répondra pas seulement de lui-même, mais des autres, celui-là peut changer de voie et modifier son esprit par l'élargissement de son âme et de son cœur. L'Église considère tout : elle songe aux berceaux, elle songe à la tombe ; et tant qu'elle peut, elle verse l'huile dans les gonds de la porte fermée.

Les plaisants de profession sont exposés à se méprendre sur les pensées de cet ordre et l'extrême indulgence de l'Église peut leur sembler comique. Néanmoins, après tout, pour qu'elle consente à être trompée, il ne suffit pas, comme on le voit, de lui payer quarante sous, il faut lui donner l'équivalent d'une parole d'honneur. Tel est le véritable prix, l'unique mais indispensable prix du billet de confession. Les plaisants, mieux informés, qui continueraient de trouver cela « si commode,» sembleraient trop plaisants.

LES VERTUEUX DU *FIGARO*.

I

Le terrible Junius aux trousses des grandes dames.

22 juin 1868.

Le *Figaro* a aussi des vertueux dans sa troupe bien montée, et un *rayon de morale* dans ses magasins bien assortis. Les vertueux ne sont pas ses artistes les plus fins, et les articles *morale* ne sont pas ses étoffes les plus fraîches. On voit tout de suite que la maison n'en fait pas sa spécialité. Mais il faut *tenir* de tout. M. de Villemessant ne veut rien laisser en propre à aucun de ses pauvres confrères. Il est le plus évaporé, il est le plus farouche. Lorsqu'on s'y attend le moins, paf! un vertueux, deux vertueux, trois vertueux sortent de leur rayon relégué et mettent à l'étalage une forte pièce de morale.

Particularité curieuse : le vertueux est masqué comme un bourreau d'occasion, pseudonyme comme un fils de famille qui joue la comédie. On dirait un homme gêné par ses antécédents et qui craint de gêner ses *subséquents*, qui n'a pas toujours fait de la vertu et qui n'en veut pas faire toujours. Il est sévère, c'est de règle. Au

Figaro, la morale n'a pas deux procédés, elle coupe la tête. *Junius*, *Ferragus*, *Nullius*, tous ceux du rayon sont des républicains, des proudhonniens, des austères à faire trembler M. Guéroult, et M. Guéroult tremble. Point de circonstances atténuantes devant leur justice : ils happent le patient, ils le garrottent, ils le rouent, ils le coupent. Généralement il survit. Souvent l'exécuteur, frappant à tour de bras, n'a réussi qu'à couper les ficelles dont il avait lié son homme. C'est un malheur ; l'homme devait être roué et coupé.

L'on exécute aussi les femmes. Ces vertueux sont terribles ! Il en est sorti un l'autre soir, tout nouveau et tout semblable aux anciens, qui se prend à « nos grandes dames, » c'est le titre de l'article. En punition des méfaits qu'il leur impute, tous très vilains, il les fustige d'importance, et pour complément il leur promet la guillotine.

Voici l'arrêt :

« Ah ! vous voulez recommencer cette bombance babylonienne du dernier siècle, où la gentilhommerie française brûlait sa chandelle par tous les bouts, où les grandes dames de Versailles jalousaient les grandes dames de la tour de Nesle, où tout s'en allait emporté dans une mascarade étourdissante et sans fin !...

« A votre aise ! même délire, même frénésie, même dénoûment fatal. Les vents auront bien vite emporté ces jonchées de feuilles mortes. Une litière, rien de plus, et tout sera dit. Les feuilles s'en iront flétries, mais l'arbre restera debout !... La France, ce vieux chêne de la Gaule, a perdu bien d'autres feuillées. Vous n'avez pas sans doute l'orgueil de croire que vous emporterez la patrie à la semelle de vos pantoufles roses. La France, la grande nourricière, n'est pas à bout de souffle et de progéniture.

« Il y a, Dieu merci, dans la nouvelle poussée des générations, des germes vivifiants et généreux. »

On voit que le vertueux n'a pas la moindre envie de rire. Ce qui n'est pas risible non plus pour « nos grandes dames, » c'est que le journal où elles trouvent cet avis motivé est plus que tout autre le journal de tout le monde, et plus que tout autre aussi leur journal.

Non-seulement leur journal, mais leur *Moniteur*, celui qui les a particulièrement formées à la belle vie dont il leur fait entrevoir le couronnement. Et quelle autre lecture, étant ce qu'elles sont, pourraient-elles supporter?

Dans le tableau des torts et des scandales que le rédacteur vertueux du *Figaro* impute aux femmes du monde, il y a des calomnies, des absurdités, des inventions et des emphases de littérateur qui n'a vu la société élevée que fort en gros et de fort loin, et qui ne la peut guère juger que d'après ses bannis. Il y a aussi des traits dont il faut douloureusement confesser la vérité. Nous reproduisons de cette peinture ce qu'elle a de soutenable. Elle dira comment les écrivains les moins suspects de rigorisme religieux apprécient le train de vie des sommités sociales, et comment ces sommités supportent d'être montrées à elles-mêmes et aux rangs d'en bas.

« La capitale du monde n'est plus que le jardin Mabille de l'Europe. Où commence, où finit la grande dame? Cherchez donc la race dans cette Californie implacablement rivée au placer et au million! Cherchez donc le caractère et l'esprit dans cet argot de bas étage et dans cette floraison de petits livres à la Brantôme, qui nous prouve que les salons ont aussi, comme les cours d'assises, leurs Boulaberts [1].

« Plus rien qu'une mêlée écœurante qui amalgame dans une

[1] Romancier dont le nom est momentanément sorti de la fange parce que des assassins avaient pris l'idée et les détails de leur coup dans un de ses livres. Il n'a peut-être manqué à Boulabert qu'un peu

promiscuité sans nom grand monde, demi-monde, quart de monde, grandes dames, cocottes et petits-crevés.

« Pêle-mêle complet. Même fureur de parure et de diamants, nous montrant parfois des colliers et des diadèmes passant des épaules de la matrone aux épaules des filles; même étalage de nudités, et dans le « grand écart » des jardins publics, et dans les « défilés » du *high-life* où l'on se dispute les robes qui déshabillent le mieux; mêmes appétits malsains, mêmes vanités famélliques, même démence qui ne montre plus dans tous ces phalènes d'amour qu'une seule pensée : jouir !

« Et de la femme, plus rien ! La beauté ? Un masque. Le cœur ? Une moquerie. L'amour ? Une risée. Le mariage ? Un marché. La famille ? Un mot. Les enfants, ce ciment de la vie, les enfants ? Un sujet de trouble et d'effarement ! Oui, la fécondité fait peur ! Oui, vous avez pris en horreur ce brisement d'entrailles d'où s'échappe la vie, et devant vous l'on peut redire le mot de Lacédémone à la femme sans enfants : « Je ne me lève pas devant toi, parce que tu ne laisseras personne qui puisse se lever devant moi ! »

« Ah ! le dernier repli de vos rêves, on le connaît. Votre orgueil serait l'orgueil de Cléopâtre avalant une perle, le prix d'un royaume ! Votre idéal serait le triomphe de Phryné devant l'aréopage, et cet idéal, un grand artiste qui connaît bien son temps, vous l'a servi !

« Ne vous étonnez donc pas des anathèmes et des malédictions qui pleuvent sur vous. »

Le moraliste a omis un trait capital. Ce monde qu'il décrit, ce monde du pêle-mêle et des nudités, cette promiscuité des honneurs et des ignominies, le *Figaro* en est le prédicateur d'exemple le plus complet et le plus acharné. C'est lui la cloche de la bacchanale, cloche qui, sonnant toujours le désordre, sonnera un jour le glas et déjà sonne le tocsin. Quelque chose manquerait à la

d'orthographe (il n'en faut pas beaucoup) et un peu d'appui pour placer ce roman dans un journal, et il ne fallait au roman qu'une vignette obscène et une couverture glacée pour entrer dans le monde.

femme dont il nous parle, grande dame ou « cocotte », ou entre les deux, conjointe de « petit-crevé » ; elle ne serait pas achevée si elle n'était lectrice assidue du *Figaro*. Elle n'aurait pas la langue ; elle ne mépriserait pas comme il faut la religion, le mariage, la maternité, tous les devoirs, toutes les pudeurs ; elle ne serait pas fournie à point des globules nécessaires pour empoisonner le peu qui viendrait à remuer encore dans sa petite conscience et dans son petit cerveau.

Mais marquer le goût et les effets de cette lecture appropriée, en conscience le moraliste ne le pouvait guère. Il lui faut trouver bon qu'on lise là où il trouve bon d'écrire. Et voilà comme les meilleurs prédicateurs affaiblissent parfois leurs sermons !

Nous ne voulons pas pour cela nier que celui-ci ne vienne d'un fond honnête et primitivement vigoureux. L'on doit savoir gré de son courage, et même de son inconséquence, à tout homme qui ne dit pas formellement et toujours que le mal est le bien. Au temps présent, la raison et le cœur de l'homme ont d'étranges syncopes. Il y en a qui rient devant le mal, il y en a qui lâchement ferment les yeux, il y en a qui, sans s'amender, publient cependant que le mal est le mal, et appellent sauvagement la justice déjà visible à l'horizon.

C'est un peu le cas du moraliste que nous sert aujourd'hui le *Figaro ;* seulement il se donne le tort d'offrir aux verges le dos des autres plutôt que le sien, et il se prépare le déboire d'avoir trop espéré de ses propres vertus. Ce sont des vertus démocratiques, celles qui inspiraient « l'âpre philosophe du travail, Proudhon, » et qui « dans sa pauvreté austère » guidaient « son regard de justicier. »

Le rédacteur du *Figaro*, vertueux, démocratique et proudhonnien, annonce que la démocratie proudhonnienne, sitôt que les sommités impures auront été balayées, remplira le monde de vertus. On aura des ménagères fécondes, elles produiront beaucoup d'enfants qui ne seront point baptisés, et tout ira bien !

Hélas ! hélas ! très naïf citoyen d'utopie qui venez exécuter votre pas proudhonnien devant les convives de M. de Villemessant, quel désappointement si vous avez ces douces espérances ! La démocratie pourra bien apporter les justices que conseillait le justicier Proudhon ; mais qu'elle se propose de ne plus lire *Figaro*, Balzac ni Boulabert, d'être sobre, de travailler beaucoup pour nourrir beaucoup d'enfants, c'est votre erreur.

Figaro est le catéchisme de la société moderne ; elle le dira davantage à mesure qu'elle s'éloignera davantage de la voie chrétienne et s'enfoncera plus sur le chemin des justices de Proudhon ; elle n'y renoncera que pour en prendre un autre qui sera pire et qui le fera regretter comme il fait regretter lui-même la tenue encore morale et réservée du *Siècle* et la passion brute mais encore sincère du *Charivari*. Car les temps sont venus où les inspirations de M. Havin se trouvent trop au-dessus de la moyenne intellectuelle et morale du monde.

Quant aux vertus, elles se règlent à l'échelle des catéchismes. Elles ont baissé, elles baissent, elles baisseront. La démocratie proudhonnienne n'aura pas les vertus chrétiennes, par la raison toute simple qu'elle rejette le christianisme, et que le christianisme, lorsqu'il se retire, emporte ses vertus. Donc, on ne sera pas sobre, on ne sera pas laborieux, on n'aura pas beaucoup d'enfants.

A moins de dire le *Benedicite*, nul moyen de prendre goût au brouet clair et aux légumes. A moins d'offrir à Dieu le premier épi et la première grappe, nul moyen de se plaire au dur travail de faire le pain et le vin. Et quand les enfants ne devront plus être portés au saint baptême, le métier de père de famille deviendra généralement odieux, et il n'y aura plus guère que des enfants trouvés, espèces, comme on sait, fécondes en vertus civiques!

Il suivra de là que l'austère démocratie, livrée à ses nobles penchants, sentira promptement l'utilité du fouet. Justicière comme Proudhon, mais juste comme Marat, chaste comme Théroigne, sobre comme Barras, cultivée littérairement et moralement par les émules de Boulabert (à la Convention siégeait l'auteur de *Faublas*), elle se jettera avec toutes ses vertus dans les bras de quelque raccourci de César, en le priant de ramener les ris, les jeux et les amours.

Mais enfin, elle aura toujours fait décamper « nos grandes dames, » et il faut bien espérer qu'au moins les dévotes ne reviendront pas!

II

Pas de considération.

26 juin 1868.

Le *Figaro* se glorifie d'être la cour du roi Pétaud, mais il ne tolère pas la critique de ce régime, et il injurie énormément quiconque fait mine d'inspecter la pétaudière. Pour épouvanter les indiscrets, il menace de les faire exécuter dans un taudis inférieur par des gens de

peu, rarement admis au grand service. Voilà une idée ! C'est l'application de la nouvelle méthode anglaise qui relègue les supplices au fond des prisons, de peur que le public ne vienne à prendre parti pour les criminels. Ce système pourrait n'être pas parfait : le bourreau y perdra de sa gloire, et le coupable, ignorant qu'il est mort, continuera de commettre ses crimes de lèse-majesté pétaude.

Ces imaginations effrénées et ce soin furieux de se mettre à couvert, révèlent chez le *Figaro* un certain fonds de malaise qui l'honore, encore qu'il ne sache pas l'exprimer assez honorablement ; et l'on y voit aussi que l'honnêteté publique est vengée.

Le *Figaro* est un journal bien fait pour ce qu'il est et veut être ; il réussit merveilleusement. Il est riche. Une seule chose lui manque, la considération ; mais elle lui manque bien !

Dans les commencements on n'y tient pas ; c'est même gênant, les fonds à mettre de côté pour former cet inutile capital peuvent trouver un meilleur emploi. Et, en effet, on bâtit sans la moindre considération des ouvrages magnifiques, l'on jette un pont sur la mer. Mais, le pont fait, l'habile et hardi constructeur ne peut passer, faute d'un sou pour acquitter le péage : un sou de considération.

Le *Figaro* est certainement le type de la presse sous le second empire. Activité sans pareille, connaissance incomparable des corruptions du temps, adresse et audace suprêmes à les manier. Il peut dire comme la Nérine de l'*Avare* : Je sais traire !... Mais la considération veut être plantée et cultivée.

Il est cavalier et tête-ronde, blanc et rouge, donneur

de contremarques à la porte des cafés-concerts, donneur d'eau bénite à la porte des églises ; il farde les têtes frivoles, demande qu'on les coupe, et leur tire un abonnement. Il est austère comme Proudhon, galant comme M. Faublas ; il fait l'apologie du comité de salut public, il trouve de bonnes raisons au meurtre du duc d'Enghien ; il a « l'honneur d'être monarchiste et catholique, » et en même temps juif de la plus forte odeur, et conservateur napoléonien, et conservateur révolutionnaire, et socialiste à tout brûler... Mais considéré, non !

Cependant il le sait, il en souffre, il le laisse voir, et il rend du moins, quoique de travers, cet hommage à la pauvre vertu.

Que ce mérite lui soit compté !

III

Exécution à mort par le terrible Junius.

28 juin 1868.

L'endroit que le *Figaro* réserve aux exécutions méprisantes, le lieu où doivent expirer ceux qui ne sont plus dignes de la grande mort, est une succursale qui sert aussi d'hôtel des Invalides. Là sont recueillis les Junius, les Ferragus et les Nullius qui ont fait leur temps, et qui ne paraissent plus susceptibles de fournir avec assez d'éclat même l'article *Morale*. Ce lieu se nomme le *Petit Figaro*. Joli nom, et qui donne l'idée d'un joli enfant ! Rien qu'à le prononcer, l'air se remplit d'un baume d'innocence.

Si les exécutions se font là pour achalander l'établissement ou pour désennuyer les Junius en retraite, c'est le secret du prince. M. de Villemessant n'est pas un maître sans entrailles. Il peut vouloir laisser à d'anciens serviteurs l'illusion de servir encore ; et c'est une combinaison très ingénieuse de leur livrer des victimes qui ne peuvent, en bonne justice, ni se défendre d'eux ni se plaindre de lui. *Non dolet.*

L'*Univers* vient d'en tâter. Tout de suite après nos observations sur le fameux article à l'adresse de « nos grandes dames, » nous avons été condamnés au *Petit Figaro*. La chose s'est faite avec un reste d'égards. On nous a donné le ci-devant Junius le mieux conservé. Un athlète encore présentable, très-bien teint, très-soigneux de sa pose, de sa prose, de tous ses postiches et de tous ses affiquets, fastueusement drapé malgré l'extrême chaleur, sans faux-nez pour cette fois, un plumet rouge à son chapeau. Ce sont de ces petits soins qui font toujours plaisir à un supplicié. Le grand *Figaro* avait fait l'annonce en grosses lettres, autre courtoisie.

Ainsi harnaché, le ci-devant Junius a dégaîné en toute pompe son sabre le plus brillant et le plus long, et il a pris l'attitude élégante du bourreau de Jeanne Grey dans le tableau de Paul Delaroche. Sa moustache n'avait pas encore eu le temps de pousser blanche sous le noir qui la rajeunissait ; il était frais, vigoureux, charmant. Il a fait un discours bourré de crin végétal et tout fleuri de roses de Nanterre. Il a déclaré dans ce discours que l'*Univers* n'a ni bonne foi, ni bonne politique, ni bonne morale, ni bonne littérature : et v'lan ! il doit donc mourir, et v'lan ! le voilà donc mort.

Nos amis consternés nous demandent ce que nous en

pensons? Rien d'amer. Nous ne trouvons là que l'opinion commune des gens que nous avons eu parfois l'occasion de siffler. Si cette opinion n'est pas exacte, elle est parfaitement légale et tout à fait concevable. Les gens que nous avons sifflés ne peuvent pas nous trouver parfaits. A la vérité, ce sont eux qui ont commencé, en se donnant à siffler, mais qu'importe!

Le ci-devant Junius dit aussi dans son discours qu'il est bon fils, bon père, bon époux, bon frère. Voilà son épitaphe toute faite. A Dieu ne plaise que nous y contestions un mot. Nous sommes au contraire charmés d'apprendre qu'il porte tant de mérites à la fois. Nous pouvons ajouter que s'il n'est pas très bon écrivain, ce n'est point faute de soigner sa phrase. Il rate, mais l'on voit qu'il prend de la peine. Faisant tant d'efforts pour arriver, il doit nécessairement croire qu'il arrive. C'est ce qui lui persuade toujours qu'il a tué son homme. Cependant il n'est pas de ces entêtés qui nient l'évidence : lorsqu'il voit, tout surpris, que décidément son homme marche encore, il s'y remet et le tue encore. Ainsi le ci-devant Junius vit heureux et triomphant dans les limbes du *Petit Figaro*.

Un si bon fils, un si bon époux, un si bon homme de famille mérite bien de nourrir de si douces chimères.

Oui, Junius, on est mort. Et s'il faut quelqu'un pour attester que vous faites vos phrases avec un labeur devenu trop rare, nous sommes là. Nous sortirons du tombeau pour vous rendre ce service.

Hormis de vous confier la correction d'un article, croyez, Junius, qu'il n'est témoignage d'estime que nous ne soyons prêt à vous donner.

PIERRE ET NÉRON.

23 juin 1868.

L'an passé, l'Église romaine célébrait le dix-neuvième anniversaire centenaire du martyre de l'apôtre Pierre, Vicaire de Jésus-Christ. Cette année, à la même époque, tombe le dix-neuvième centenaire du suicide de l'empereur Néron, vicaire de Satan. On sait quelle a été la fête de l'Église, et comment la Révolution frémissante en a voulu faire les vêpres. Le grand journal de l'Italie catholique, l'*Unita,* rappelle ce souvenir aux révolutionnaires, et les engage à prendre une revanche en célébrant à leur tour le centenaire de Néron. Pourquoi ne le feraient-ils pas, puisque Néron est leur chef, comme Pierre est le nôtre, et que tous deux sont vivants, et luttent encore et se disputent le monde ?

A bien dire, il n'y a dans l'humanité que ces deux personnages, et l'histoire du genre humain est celle de leur combat.

Pierre, l'envoyé du Christ, fils unique de Dieu, combattant Néron, a combattu l'humanité elle-même. Il l'a combattue pour l'arracher aux dieux qu'elle s'était donnés et qui la dévoraient ; et dans sa démence elle les voulait garder, parce qu'elle adorait en eux son ouvrage.

Il a été frappé de verges, il a été crucifié, il est mort et il a vaincu. L'empire romain, qui tuait toujours, qui avait fondé sa force sur la vengeance et sa durée sur la mort, a trébuché sur le cadavre de l'homme de la paix à qui le Christ avait fait le suprême commandement d'aimer plus que les autres et de pardonner toujours. Pierre a pris Rome à Néron et l'a donnée au Christ.

Et Néron aussi combattit l'humanité, divisée et armée contre elle-même. Il combattit l'instinct divin par lequel elle cherchait la lumière, le gémissement par lequel elle appelait Dieu. Une inspiration infernale semblait le guider, lui faisait commettre des crimes plus hideux que n'en avaient encore inventés la corruption de l'homme, plus cyniques que le suprême pouvoir ne s'était encore habitué à en commettre, plus profonds contre la société humaine, contre la nature et contre la divinité. En présence de Jésus-Christ déjà visible dans tout l'univers, il se déclara Dieu.

Dès longtemps, la bassesse païenne sollicitait cet outrage, mais elle n'avait pu l'obtenir que de la folie de Caligula. Auguste, Tibère, Claude, vaincus par l'infamie de la servitude, avaient souffert qu'on leur dédiât des temples ; il fallut attendre Néron pour trouver un homme qui voulût croire à sa divinité. Il se donna des autels, Rome se prosterna ; les grands, les savants, les sages, les fiers : « Et Sénèque et Burrhus » feignirent d'adorer Néron ; et Tacite, résolu de n'avoir que les vertus qui n'empêchent pas d'être sénateur, vit passer Néron et n'alla point au Christ.

Sous ce règne s'étala dans toute son ignominie, sans aucune compensation apparente, toute la fange humaine. Lorsque l'empereur, publiquement livré à d'indicibles

débauches, épouvantable de luxure et de férocité, le maître du monde et son plus ignoble histrion, se montrait sur le théâtre, et lorsqu'on voyait derrière lui, applaudissant, non plus Séjan, non plus Narcisse et Tigellin, mais Sénèque et Burrhus, alors on avait le dernier mot de l'humanité. On savait ce que la tyrannie peut exiger et ce que l'humanité peut fournir.

On avait le dernier mot de la civilisation tout entière, le bilan de la philosophie, de la science, de l'art, de la littérature, de la politique; l'aboutissement de Platon, d'Aristote, d'Homère, d'Alexandre, de Cicéron, de César et de Virgile. Tout cela s'était accumulé pour former ce faquin qui jouait de la lyre en plein théâtre, ayant derrière lui la sagesse de Sénèque et la vertu de Burrhus.

Et s'il avait su qu'il avait en face Tacite, il s'en fût bien soucié ! Il l'eût plutôt laissé vivre, afin que la postérité n'ignorât point la gloire de Néron et pût le haïr. Comme s'il avait connu le commandement d'amour et de clémence donné à Pierre et qui élevait Pierre à la tête du genre humain, Néron proclamait l'esprit et la mission de Satan qui étaient en lui, esprit et mission de haine : « Je veux, disait-il, être haï, et c'est ma gloire, « car il ne dépend pas de moi seul d'être aimé, mais il « dépend de moi seul d'être haï. »

Du reste, plein de la science de son temps, lettré, artiste, humanitaire, bon élève de Sénèque, il faisait des *mots*. Lorsqu'on lui présentait à signer une sentence capitale, il laissait tomber la plume et s'écriait : *Que je voudrais ne savoir pas écrire!* Il se fût engagé dans la Ligue de la paix. Le Sénat louait la sagesse de son gouvernement : *Attendez à me louer que je l'aie mérité!* Il feignit longtemps la douceur et ne cessa pas tout à fait

d'être hypocrite lorsqu'il fut tout à fait connu. C'était bien de cette main que Pierre devait mourir !

Il mourut, à son tour, un an après, non pas du courroux de Rome, non pas du dégoût de l'humanité, mais de la peur qu'il inspirait et de la peur qu'il éprouvait lui-même. C'était la grande cause de mort dans cette fière Rome, la peur ! On mourait de peur et d'ennui. Le Sénat n'osait haïr Néron, le peuple l'aimait. La politique de Néron était de faire trembler les grands et de divertir la canaille. Ce fut assez pour le maintenir quatorze ans. S'il était resté sage comme à ses débuts, peut-être n'eût-il pas tant duré. Il était le maître qu'il fallait à ce monde ! Enfin Galba qui le menace et qui a peur, se soulève dans sa province affamée ; on promet des places ; le Sénat, qui a peur, se déclare pour Galba, et fait chercher Néron pour le mettre à mort. Il avait déjà fui.

Il s'était muni de poison et de poignards. Il balançait à avaler le poison et regardait tristement les poignards, sans pouvoir faire son choix. Les troupes du Sénat paraissent, il se coupe enfin la gorge, mais d'une main mal assurée, et se plaint de mourir de la sorte, lui qui chantait si bien !

Les révolutionnaires italiens sont la monnaie de Néron. Entre eux et lui, les conformités ne manquent pas. La dureté, le luxe, la prodigalité, la rapine, le meurtre, l'infatuation d'eux-mêmes, l'histrionisme, surtout la haine du nom chrétien. Comme Néron, ils ont voulu brûler Rome ; comme Néron, ils ont voulu tuer leur mère, qui est l'Église. Et Sénèque est prêt à faire l'apologie du parricide ; il a déjà commencé. L'analogie ira plus loin. L'on peut prévoir que si la révolution elle-

même ne meurt pas, le gouvernement en qui elle est présentement incarnée finira par un lâche suicide, et périra des coups qu'il se porte lui-même en s'admirant encore. Je chantais si bien, faut-il que je meure! *Qualis artifex pereo!*

Il est donc tout à fait juste que les révolutionnaires italiens célèbrent avec pompe le dix-neuvième centenaire de Néron. Ce bel empereur est leur type. Ils font son œuvre, qui est d'ôter Rome et l'humanité à Pierre, l'homme du Christ, pour les rendre à César, l'homme de Satan.

Quant au succès, ils ne peuvent se le promettre; et parvinssent-ils à rouvrir les catacombes, c'est le grenier d'abondance : le froment du Christ y est encore, il s'y multipliera pour nourrir encore le genre humain.

OU L'AUSTÈRE M. GLAIS-BIZOIN

PARAÎT AU BAL MABILLE, ET SE LIVRE A DIVERSES RÉFLEXIONS POLITIQUES ET MORALES.

---

30 juin 1868.

M. Glais-Bizoin, député du pays breton, publie la joyeuseté suivante, qui nous semble un solo de fifre assez aigu dans le concert des louanges du temps et des espérances de l'avenir :

CORPS LÉGISLATIF

« Paris, le 28 juin 1868.

Communiqué officieux au très-spirituel et très-hardi FIGARO.

« Je dînais hier, avenue de l'Impératrice avec quatorze collègues. Les convives se séparèrent à onze heures et demie ; or, Mabille fermant comme tous les lieux publics à minuit, il m'était difficile d'y passer la soirée, ainsi que l'affirme votre chroniqueur.

« Il est cependant vrai que, à minuit moins un quart, passant devant ce *sanctuaire*, nous y pénétrâmes au nombre de quatre, désireux de connaître l'une des belles institutions sociales de la ville de M. Haussmann. Dans un quart d'heure nous fûmes parfaitement édifiés : nous qui nous plaignons de n'avoir pas assez de libertés, nous nous trouvâmes en plein asile de toutes les licences.

« Pour ne pas effaroucher la pudeur des sergents de ville, on

les tenait probablement derrière le rideau. Et quand on pense que tout cela se passe avec la permission et sous la protection des autorités constituées, catholiques, apostoliques et romaines ! Rien de plus instructif : voilà bien les clubs qui conviennent à un empire ! là est le beau règne des jambes. Les applaudissements de cette jeunesse mâle et femelle semblaient leur dire : *Sic itur ad astra.* Cette passion de lever les jambes chaque soir, fait une heureuse diversion à celle d'élever son âme vers les hautes pensées politiques, religieuses ou sociales.

« Ce n'est qu'à Mabille que l'on comprend toute la profondeur de la loi Pinard, qui défend d'une manière absolue toute réunion politique ou religieuse. C'est avec des institutions *mabilles* que César-Auguste, qui s'y entendait, prépara les règnes des Tibère, des Néron, des Caracalla et successeurs.

« Al. Glais-Bizoin. »

Cette petite chanson témoigne clairement que M. Glais-Bizoin, comme le dit le « spirituel et hardi *Figaro* », est « un homme d'infiniment d'esprit, » et qui aurait une pointe d'austérité. Il croira bien que nous ne contestons pas son esprit visé par le *Figaro*, et surtout que nous ne blâmons pas sa pointe d'austérité attestée par lui-même. Mais il nous plairait fort qu'il prît la peine de raisonner un moment.

Nous nous permettrons de lui poser quelques questions.

Il paraît avoir peu d'estime pour deux choses, qui sont la ville de Paris et la religion catholique ; mais, d'un autre côté, il estime fort le spirituel et hardi *Figaro*, qui est le Parisien pur, plus pur que M. Haussmann, et qui fait profession de lever la jambe autant que qui que soit de n'importe quel sexe, et qui, en outre, est par son rédacteur en chef, monarchiste encore plus que M. Haussmann et catholique autant peut-être que M. Pinard.

Or, nous trouvons là quelque contradiction, ou bien l'austérité de M. Bizoin est aussi accommodante que la dévotion de Tartufe. Il ne nous paraît pas que l'on puisse louer *Figaro* et condamner Mabille, et nous ne pouvons faire aisément la différence entre la dévotion aisée et l'austérité aisée.

Maintenant, nous voudrions savoir ce qui peut porter M. Glais-Bizoin à qualifier les « autorités constituées » de *catholiques, apostoliques et romaines*, et en quel sens il leur fait ce reproche, immérité dans tous les sens.

M. le préfet de la Seine est protestant, M. le ministre de l'Intérieur est catholique en son particulier, comme M. de Villemessant, rédacteur en chef du *Figaro*, mais il n'est pas plus catholique dans son ministère que M. de Villemessant dans son journal. C'est comme ministre qu'il donne à danser, non comme catholique. Et quant au Paris qui danse sous la protection des autorités constituées, M. Glais-Bizoin ne peut le soupçonner d'être plus catholique, apostolique et romain qu'il ne l'est lui-même.

Est-ce une défectuosité politique et morale aux yeux de M. Glais-Bizoin d'être catholique? Il voit qu'on s'en corrige dans la pratique. Est-ce au contraire un tort de ne l'être pas? Alors pourquoi lui-même ne l'est-il pas?

Croit-il que c'est la religion catholique, apostolique et romaine qui crée les institutions *Mabille*, et que les « autorités constituées » autorisent et multiplient ces institutions-là comme œuvres pies, pour l'acquit de leurs péchés et en vue d'acquérir la récompense éternelle? Il se trompe. A Rome, où les autorités constituées sont catholiques, apostoliques et romaines, l'institution *Mabille* n'existe pas. C'est l'un des torts que les

amis de M. Glais-Bizoin imputent au gouvernement clérical, l'un de ses torts capitaux et reconnus dignes de mort.

Mabille entrera dans Rome sitôt que le Pape n'y sera plus. Les réunions Mabille remplaceront les réunions religieuses ; elles les dissoudront, elles les proscriront, et deviendront la pépinière et le contrefort des réunions politiques qui seront instituées du même coup. Alors, on lèvera la jambe à Rome aussi haut qu'à Paris, et si les *virtuoses* manquent, on en fera venir de Florence, de Naples, de toute l'Italie conquise et régénérée par Mabille autant et plus que par Cavour ; et *sic itur ad astra*, c'est ainsi que la révolution montera au Capitole.

L'austérité de M. Glais-Bizoin se jettera-t-elle en travers ? Écrira-t-il une lettre « d'infiniment d'esprit » contre les autorités romaines, mais non catholiques et non apostoliques, qui permettront au peuple romain de se galvauder dans Rome haussmanisée ? Comptera-t-il sur un succès prompt et flatteur auprès des Figaros de là-bas ? car il naîtra aussi des Figaros, et beaucoup. Où il y a du houx, il y a des couleuvres.

Nous serions curieux de savoir comment M. Glais-Bizoin s'y prendrait, et quels titres, quels principes il invoquerait pour décider un peuple libre à ne pas s'amuser, ou à s'amuser mais à ne pas lever la jambe. Fixerait-il l'élévation où le pied des danseurs doit s'arrêter, comme on a tant reproché à un directeur de l'Opéra, sous la Restauration, d'avoir fixé un minimum au jupon des danseuses ? Et cette mesure fut plus funeste à la Restauration que l'exécution des sergents de La Rochelle. L'animosité de maint Glais-Bizoin date peut-être de là.

Nous croyons, pour nous, qu'aujourd'hui même, s'il

devenait « autorité constituée, » M. Glais-Bizoin laisserait Mabille ouvert et n'y ferait pas entrer un sergent de ville de plus, et ne baisserait pas d'un millimètre le vol enthousiaste des pieds. Il craindrait d'avoir affaire aux spirituels et hardis journalistes qui veillent pour et non pas contre la liberté des pieds, des mains, des plumes et des esprits, toutes choses qui doivent voler ensemble et aux mêmes hauteurs ; il craindrait surtout de trahir ses propres idées, et de mériter l'odieux sobriquet de catholique, apostolique et romain.

Il ferait belle figure devant la presse et devant l'opinion parisienne, l'homme d'État qui voudrait supprimer la liberté de Mabille, sous prétexte qu'il aurait donné la liberté des clubs ! — Et la liberté du club Mabille ?

Pour conclure, c'est souverainement une des choses mensongères, déplaisantes et agaçantes de ce temps-ci, que cette perpétuelle grognerie de vertu sur des lèvres non moins perpétuellement occupées à décorer du nom de liberté et d'impeccabilité tous les essors des passions humaines.

Nous trouvons plus qu'inconséquents, nous regardons comme peu sincères, ces hommes qui prétendent arriver au double résultat d'empêcher toute licence et de briser tout frein. Ce n'est pas vrai, ils ne peuvent pas le croire, ou ils nous font et ils se font à eux-mêmes l'injure de parler sans réflexion. En fait de licence, on se fatiguerait à mesurer celle qu'ils tolèrent et que même ils réclament ; en fait de frein, ils n'en veulent détruire qu'un seul, le plus noble, le plus doux, le plus libéral, qui est le frein religieux ; et ils le veulent détruire par force et par fraude, au mépris de toute raison, de toute décence et de toute liberté.

Sans doute, plusieurs d'entre eux, particulièrement ceux qui ont passé l'âge de la danse, essayeraient bien de renforcer la police dans les endroits où la pudeur est trop malmenée ; mais qu'on leur demande de renforcer la pudeur elle-même, et de permettre ce qu'il faut pour que les fascinations de la licence puissent au moins rencontrer quelque obstacle dans les âmes : ils ne veulent pas, ils ont peur, ils refusent, et par-dessus le marché ils raillent ou ils diffament.

En sorte que Paris, la merveille de la civilisation, est une rose entourée d'un feuillage de dix mille gredins, et dans le cœur de laquelle l'institution *Mabille* repose.

C'est, en effet, tout ce qu'il faut pour préparer les règnes qui suivirent celui d'Auguste ; mais si M. Glais-Bizoin croit que lui et ses amis n'y ont pas mis la main autant que d'autres, et que le remède est en leur pouvoir et en leur volonté, il s'abuse.

LE MÉTIER LITTÉRAIRE

ET LES GENS DE LETTRES.

I

2 juillet 1868.

La *Lanterne* n'est plus sans rivale, il y a les préfaces de M. Dumas fils. Ces préfaces sont des appendices, des crinolines dans le goût le plus nouveau, dont le peintre du demi-monde entoure ses anciennes pièces de théâtre, et qui les rajeunissent et les fortifient, à ce qu'on dit, considérablement, pour l'œil. Nous n'en pouvons pas juger à la distance où nous sommes ; mais d'après le nombre et la force des détonations, l'enthousiasme est grand, et il faut croire qu'il existe en ce moment deux hommes sur le boulevard, c'est-à-dire dans le monde : M. Rochefort et M. Alexandre Dumas fils.

Si l'heure était venue de faire entre eux un parallèle à la manière classique, et si nous avions pu nous livrer aux études nécessaires, nous dirions que l'un a plus de facilité pour écrire et l'autre moins de difficulté pour penser. M. Rochefort fait scintiller et tinter un verre de Bohème qui semble plein d'une liqueur de feu, mais c'est tout au plus de l'eau tiède ; M. Dumas tient une coupe lourde, dont la matière est grossière et le travail

bizarre, mais il la remplit d'un certain vin. On crie que c'est le pur nectar; nous ne croyons pas qu'aucun dégustateur en convienne; pourtant ce jus coule de la vigne et il porte au cerveau.

Comme main-d'œuvre, on ne voit pas beaucoup de choses aussi curieuses. Ce style a l'air d'avoir été fabriqué avec des pinces, des marteaux, des aiguilles, toutes sortes d'outils, excepté la plume. Tout est ajusté, plaqué, faufilé, cloué : ni le dessin ni la couleur ne font partie de l'étoffe; et s'il y a une étoffe, on ne le sait pas. Les matières employées sont multiples et disparates. Des verroteries, du cailloutage, du plomb, du fer, du bois blanc, du plâtre, des pierres précieuses en moindre quantité, de l'or quelquefois. Cependant, l'ensemble, raffiné et barbare, produit une surprise qui n'est pas sans attrait. Les ingrédients de la pensée, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, ne sont pas moins incohérents et divergents. Cette pensée existe et ne peut s'exprimer : elle se cherche et ne se trouve pas; elle se sent généralement à l'envers, et l'effort douloureux qu'elle prolonge pour se retourner n'aboutit qu'à mettre à l'envers les parties qui étaient naturellement venues à l'endroit. La sensation que ce contre-sens fait éprouver est particulière. L'on voudrait s'éloigner, et l'on s'arrête, dans un mélange de compassion et d'irritation, sans pouvoir démêler si l'on contemple un effet de l'impuissance ou un acte propre de la volonté. Et l'auteur le sait-il lui-même? Sait-il ce qu'il pense? Dit-il ce qu'il croit, ou veut-il croire ce qu'il dit?

On assure que M. Dumas prend beaucoup de peine à lisser et cahoter sa prose; il rature, recopie, et suit à la lettre le conseil de Boileau. Véritablement, son travail

sent l'huile — l'huile de pétrole ! — comme tout travail qui ne glisse pas. Sans doute, le conseil de Boileau est bon ; seulement il faut avoir en soi un certain jour que la lampe ne supplée pas, le jour qui fait que « l'on conçoit bien. » C'est peu de porter la lumière sur l'objet, il faut que l'objet soit dans la lumière, que la lumière le lie à tout ce qui l'entoure et l'illumine lui-même intérieurement. Ce jour, cette clarté manque aux comédies de M. Dumas et manque aussi à ses préfaces.

Et l'absence de jour, si funeste à l'art, n'est pas moins funeste à la pensée. Comme le jour, la charité et l'espérance sont absentes. M. Dumas juge avec une étrange amertume ce qu'il admire et veut faire admirer. Semblable à tous les fils de ce siècle, il est sauvagement et implacablement ennemi de la civilisation présente. Dans la civilisation présente, il poursuit d'un mépris plus abondant et plus aigu ce qu'il considère, nous n'en doutons pas, comme son titre de gloire le plus éclatant et sa puissance la plus salubre, c'est-à-dire l'homme de lettres et le métier littéraire.

On nous a souvent reproché nos critiques et nos peintures du peuple écrivant. Il est vrai qu'elles ont été fréquentes et sévères, mais nous croyons n'avoir jamais infligé à cette misérable foule un portrait aussi général, aussi violent et aussi désespéré que celui qu'en fait M. Dumas. Nous le prenons dans le *Figaro*, qui en atteste « la réalité navrante, » et qui a qualité pour donner ce témoignage :

« Le voyez-vous, ce malheureux jeune homme, au visage contracté, aux tempes jaunies, à la bouche grimaçante, aux yeux vagabonds ? Il était né pour marcher libre et joyeux derrière une charrue, en semant avec un geste fier le grain de la moisson

prochaine ; le soir, il eût mangé devant l'âtre le pain gagné dans le jour ; chacun de ses pas, de ses mouvements eût donné la vie ! Regardez-le dans la grande ville, pressant, le jour et la nuit, sa tête dans ses deux mains, la pétrissant et lui faisant suer des récits, des aventures, des combinaisons pour une foule affamée qui le dévore, et passe à un autre quand elle ne peut plus tirer rien de lui. Pendant un temps plus ou moins long, cet homme fera épouser Henriette par Arthur, surprendre l'amant par le mari, empoisonner celui-ci, guillotiner celui-là, avec intérêt habilement suspendu à la fin du chapitre ou du feuilleton. *Il va vendre successivement de l'amour, de la jalousie, des larmes, de l'histoire, de la gaudriole, de l'argot, de la satire, de la morale, de l'éloge, de l'insulte, de la politique, du progrès, du sentiment, de l'obscénité, de la religion, de la copie* enfin, de deux sous à cinq sous la ligne, selon le goût du lecteur, les tendances du journal et le cours du moment. Quand il aura mangé son fonds, il vivra sur le fonds d'autrui ; il rafistolera les vieilles comédies, rapiécera les vieux romans, réchauffera les anas des vieux siècles.

« Il mangera les bibliothèques ! il avalera les quais ! Il lui faut des idées, des anecdotes, des mots, du plaisir, de la notoriété, de l'argent. Dépêchons-nous, il s'agit d'être célèbre. Une fois célèbre, on est coté ! une fois coté, on est riche ! une fois riche, on est libre ! Libre ! voilà le rêve de toutes les minutes, rêve irréalisable ! Mais le journal est pressé ! mais le théâtre ne peut attendre ! nous nous mettrons deux, nous nous mettrons trois ! nous passerons les nuits ! Et la force ! nous prendrons du café. Et l'inspiration ! Nous boirons de l'absinthe. Va, cervelle humaine, rend des pages, des phrases, des lignes, retourne-toi cent fois par jour, fais des évolutions sur toi-même, gonfle-toi comme une éponge, pressure-toi comme un citron jusqu'à ce que tu te dessèches subitement, que ta folie te secoue comme un arbre dans une plaine, que la paralysie survienne, que l'hébétation arrive et que la mort termine tout. »

Après cette figure de l'ignominie, nous avons les figures de la gloire. M. Dumas en compte quatre actuellement vivantes, qu'il prend naturellement dans son ordre littéraire, le reste n'existant pas. Ce sont Lamar-

tine, Hugo, George Sand et Dumas père. Il leur donne un nom qui exprime bien sa manière de voir les choses, il les appelle les *Forçats de la pensée,* et les considère comme de belles victimes de l'ingrate humanité, indigne d'avoir reçu du ciel de pareils présents. Nous nous contenterons d'en regarder deux, ils suffiront à faire connaître le ton que prend l'admiration dans cette âme mécontente et contournée.

« Ah ! tu as été roi de France, poète ! Ah ! tu as voulu émanciper ton pays ! Ah ! tu l'as cru digne de la liberté ! Ah ! tu nous as nourris de ta pensée, de ton sang, de ta chair, et tu as été assez imprévoyant pour ne pas battre monnaie, au milieu de nos désordres, avec notre enthousiasme et notre reconnaissance, que tu savais bien ne pouvoir être durables ! Ah ! tu ne t'es pas enrichi de nos dépouilles, maladroit, et tu viens nous demander assistance et secours, et tu veux mourir au foyer paternel ! Rentre dans le brancard, malheureux ! reprends le harnais, misérable ! tire ton ancien camion, redeviens homme de lettres, donne-nous de l'histoire, de la critique, des souvenirs, des mémoires ; mets ton cœur et ton passé en volumes, en chapitres, en paragraphes ; si ça nous amuse autant qu'un petit journal et si ce n'est pas aussi cher qu'un grand, nous te paierons peut-être les vingt francs que tu nous demandes ; mais ne comptes pas sur autre chose pour le présent. Plus tard, quand nous serons sûrs que ça ne nous coûtera rien, quand tu seras bien mort, bien enterré, nous t'élèverons des statues, et si quelque autre pays se vante de ses poètes, ou si la France elle-même en produit un, nous battrons les uns et nous démolirons l'autre avec le chantre d'Elvire et l'auteur des *Girondins*. Jusque-là, bonhomme, permets que l'on t'immole à Hugo, le seul peut-être, à cette heure, qui te reconnaisse pour son maître !

« Gloire à celui-là ! S'il était resté sur le sol natal, s'il était à la portée de nos coups, Dieu sait ce que nous lui jetterions à la face ; mais la fortune, dans sa bizarrerie, en a décidé autrement. Il s'est constitué centre au milieu de l'Océan, les pieds sur un rocher, le front dans la nue. C'est trop loin et c'est trop haut ! Nos armes ne portent pas là. Patience ! Il aura bien, un jour ou l'autre,

son heure de négligence, d'oubli, de folie. Il sortira de ses brumes; il descendra de son piédestal; il s'aventurera sur les flots; il verra alors ce qui se passera ! Ah ! tu nous as imposé le respect, l'admiration, la distance ! Ah ! tu t'es fait victime ! Ah ! tu étais riche ! Ah ! tu ne travaillais que quand tu voulais et tu ne disais que ce qu'il te plaisait de dire ! Ah ! nous n'étions pas de ta taille ! Ah ! tu as été le géant Athos, tu as retourné une île anglaise, tu t'y es taillé une montagne et tu t'es planté au sommet, dieu, autel et prêtre, et tu redescends parmi les hommes ! A notre tour, et rira bien qui rira le dernier. Meurs là-bas, je te le conseille, change-toi bien vite en statue :

Couvrant cette île de ton aile,
Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté !

que ton Calvaire soit ton tombeau comme il a été ton temple ! »

Voilà ce que l'on appelait autrefois « suer de grand ahan. »

Il y a aussi un paragraphe sur le théâtre contemporain. Les journaux en citent quelques lignes, que nous abrégeons, pour cause. Elles ouvrent une vue sur la décadence et la dégradation de cette société, qui cependant possédait pour se guider vers les hauteurs, Lamartine, Hugo, George Sand, Dumas père et quantité d'autres flambeaux.

« Ceux-ci (les auteurs dramatiques contemporains) sont les malins. Ils se sont fait ce raisonnement : « Ah ! dix-neuvième siècle, égoïste, glouton, ingrat, tu as usé, dévoré, rejeté tous ceux qui se sont sincèrement dévoués à toi. Tu es vieux à cette heure et tu t'ennuies ! Attends un peu ! Nous avons ce qu'il te faut, et puisqu'il n'y a plus moyen de te sauver et que tu n'as plus la force de te défendre, nous allons t'achever d'abord et te dépouiller ensuite. Tiens ! voilà des plaisanteries de carrefour, de la musique de sauvages, des chansons de cabaret, des lazzis crapuleux, des danses obscènes, de la gaîté épileptique, quelque

chose qui tient du cimetière et de la Courtille, le carnaval de la fosse commune. L'homme, pour te faire rire, s'avilira jusqu'à se disloquer ; la femme... Ah ! tu veux être grisé, empiffré, abruti !...

« Et le théâtre se fait tréteau, et le comédien se fait pître, et l'actrice se fait... tout ce qu'on veut. »

Voilà des « odeurs de Paris » que l'on ne peut accuser d'aucune addition cléricale destinée à les rendre plus fortes, et qui feront paraître, ce nous semble, assez fades celles que les cléricaux avaient débouchées. Mais la compassion, mais l'espérance, mais l'attente et l'indication d'un remède quelconque, où les trouvera-t-on ?

Quant à la conclusion, le *Figaro* s'est chargé de la donner. Elle n'est pas d'une littérature exquise ni d'une portée consolante, mais l'exactitude n'en saurait être justement contestée :

« Cette préface est, à elle seule, un beau et grand livre, une étude complète des misères de la vie d'écrivain et une histoire de la littérature française, pleine d'enseignements, d'enivrement, d'amertume, de courage et de défaillance.

« Il reste, après la lecture de ce morceau capital, une profonde tristesse dans l'âme. On devrait faire lire cette préface à tous les jeunes gens qui se jettent étourdiment dans le bagne des lettres. Quant aux autres, rivés à leur chaîne depuis de longues années, ils n'en tireront aucun profit, mais ils y puiseront une grande douleur.

« Il en est de la carrière littéraire comme du chemin du crime. Quand on y a mis un pied, il faut marcher en avant quand même.

« C'est ainsi que les uns arrivent sur l'échafaud et les autres à l'hôpital. »

Nous ne disons pas *Amen*. Mais nous disons que voilà des gens qui ont sujet d'être bien fiers de ce qu'ils sont,

de ce qu'ils font, et du point où ils ont su attirer la société et parvenir eux-mêmes! Dans ce triomphe de leur sagesse, il fait beau les voir mépriser les temps anciens, injurier le christianisme, conspuer l'Église et moquer le futur Concile! Et que d'autres aveux du même genre eux et leurs frères prodiguent chaque jour! Et quel effroyable bilan de la situation sociale on pourrait dresser en ne consultant que leurs comptes! Quelle faillite, quelle banqueroute, quel dégoût, quel désespoir!

II

Les pleutres.

11 juillet 1868.

Ces professeurs qui sont matérialistes et qui l'avouent, mais qui nient d'être athées, prétendant qu'en enseignant la seule existence de la matière ils n'enseignent pas la non-existence de Dieu, l'on s'étonne qu'ils donnent une pareille marque de faiblesse intellectuelle et morale. Ils ne trompent personne, ils n'ont nul besoin de tromper. C'est leur droit civique d'être athées, c'est leur titre scientifique. Ils ne seraient rien s'ils ne l'étaient pas. Ni le ministre ne les trouverait assez savants, ni la jeunesse ne les trouverait assez intéressants; ni le ministre assez sages pour bâtir, ni la jeunesse assez forts pour démolir. Cependant ils nient. Pourquoi! Parce qu'en dépit de l'autorité et de la popularité, leur brutale erreur révolte le sentiment chrétien et ne blesse pas moins le sentiment de la justice.

Ils ont le droit personnel d'être matérialistes et athées, ils ne jouissent de leur instant de mauvais crédit que pour avoir donné dans ce travers — qui est aussi un chemin de traverse. — Mais s'ils avouaient carrément ce qu'ils sont, il faudrait tout de même déguerpir devant l'indignation générale. La haute complicité qui les soutient en feignant de les contenir, y perdrait sa mimique : elle devrait sévir pour tout de bon ou déguerpir pareillement.

On s'arrange à moins de frais ; la vergogne n'est pas ce qui gêne. Le délinquant nie son méfait, le gendarme redouble de vigilance, et délinquant et gendarme trinquent ensemble quand la pièce est jouée. Mais la conscience publique reçoit au moins ce soulagement de leur infliger l'hypocrisie.

Soulagement d'ailleurs médiocre et triste de voir passer le mensonge, le mensonge arrogant! C'est la chose peut-être qui offense d'une laideur plus odieuse le regard de la conscience et de l'honneur. Or, en ce temps-ci, l'on s'y connaît à mentir avec arrogance. L'impudent mensonge, le mensonge à front levé, le laquais devenu maître et resté laquais! Personne ne le croit, il le sait lui-même, et bien plus, il tient à n'être pas cru. Il se produit avec une infâme insolence, assuré de rencontrer une infâme complaisance.

Il y a présentement l'histoire de cet apprenti médecin qui avait mis dans sa noble cervelle d'insulter toute la population d'un hôpital, à l'occasion de la Fête-Dieu. L'aumônier, la supérieure, le supplièrent de ne pas donner ce scandale : il tint bon et prit le lustre de bourrer sa pipe, la tête couverte, devant le Saint-Sacrement, devant les pauvres qui priaient Jésus, *Pater pauperum!* Il

fallut le punir, on le fit avec l'indulgence que méritait sa stupidité. On le mit à pied pour quelques semaines, et il perdit une inscription. Aussitôt voilà notre Polyeucte à rebours qui pleure, jurant qu'il n'a *rien fait*, que *c'est pas vrai*, qu'on l'accuse à tort, qu'on le persécute pour ses opinions ; et une douzaine de fiers journaux libres-penseurs se lèvent pour cette innocente victime, déplorant le sort de son pauvre vieux père, forcé de débourser le prix de l'inscription perdue.

Une défaite si basse n'offre-t-elle pas quelque chose de plus répugnant que l'avanie même qui l'a précédée ? On aimerait mieux que ce gars, n'ayant pas la vaillance de demander noblement pardon, eût soutenu son mauvais coup de tête folle, qu'il eût dit : « J'ai prémédité de le faire, et je suis content de l'avoir fait. » Il y a plus de ressource dans un fanatique que dans un pleutre. Mais on est pleutre ! On veut bien insulter Dieu, et ses prêtres, et ses vierges sacrées, et ses malades, et ses pauvres : on ne veut pas perdre une inscription de cent francs, et l'on nie que l'on ait commis l'offense et voulu la commettre ; et s'il faut aller solliciter au ministère une remise ou quelque autre faveur, on tirera le chapeau avant d'entrer dans l'antichambre, et on éteindra la pipe avant de pénétrer dans la cour.

Cette hypocrisie est partout ; on la rencontre même dans les journalistes et dans les journaux qui font profession d'antichristianisme et d'incrédulité. Nous prenons pour exemple M. Villemot, du *Figaro*. L'on ne nous accusera pas de rendre notre démonstration trop facile en l'appuyant sur quelque pauvre diable inconnu qui ne sait pas bien ce qu'il pense et qui a quelque difficulté de marmite à résoudre. M. Villemot est un homme

fait, il a une situation faite, un talent proclamé et en plein rapport, il tranche et brille parmi les antichrétiens de la presse. Il a eu assez de puissance pour briser la foi catholique et monarchique de son rédacteur en chef contre l'écueil du désabonnement ; c'est par lui surtout que *Figaro* a complétement licencié les bons principes qu'il avait dans le sang et dans le cœur, et cherche fortune dans les gras pâturages du pays « mal élevé. »

Eh bien ! M. Villemot n'est pas sans avoir sa pointe d'hypocrisie dévote. Nous l'étonnons, mais il en va convenir.

Le christianisme est la seule religion que ce libre-penseur avéré injurie toujours. Il a donc sa religion à lui, son dogme, ses mystères, ses pratiques. Il veut vivre et mourir d'une certaine façon, par de certaines raisons plus hautes que les choses de ce monde. C'est une religion, cela. Quelle est cette religion ? La fermeté de le dire lui manque encore. Pourquoi ?

D'après M. Sarcey, autre écrivain connu, il existe dans Paris un ou deux milliers de « pignoufs » (c'est son mot), qui sont résolûment matérialistes et athées. M. Sarcey, homme, il faut l'avouer, sans nulle feintise, se vante d'appartenir à cette confession, où l'on trouve aussi un charcutier, et aussi M. le baron de Ponnat, et c'est là que M. Sainte-Beuve pontifie.

Si M. Villemot en est, s'il a embrassé l'athéisme ou le *pignoufisme*, qui le retient de s'en déclarer ? Ah ! la pudeur vient à ce moment-là. « Mal élevé, » à la bonne heure ! Athée, pignouf, c'est trop. Et puis *Figaro*, outre la révolte de ses vieux principes, *Figaro* ne le pourrait pas avouer sans perdre la pratique de l'homme à la barbe d'or ; et à raser les pignoufs (ceux qui se rasent) on ne

gagnerait pas son savon. Il y en a, des raseurs authentiqués de pignoufs :

« ... Cancres, hères, et pauvres diables
Dont la condition est de mourir de faim. »

On prend un détour. On ne veut pas, on ne peut pas se dire athée (pignouf !), on ne veut pas être chrétien, et l'on dit : Je ne suis pas chrétien parce que Benoît Labre a été canonisé et parce que M. Veuillot fait un journal ; autrement vous me verriez plein d'amour et de respect pour l'Évangile.

C'est à peu près ce que fait entendre M. Villemot chaque fois que nous relevons les impiétés dont il dépare son esprit, et qui le mènent, par parenthèse, plus vite que nature, sur la pente où l'Archevêque de Grenade perdit sa bonne humeur et son succès dans l'homélie. Il fait alors une sorte de signe de croix, et il se hâte de crier qu'il trouve quelque chose de vraiment beau et de vraiment sublime dans la doctrine du Christ. Mais Benoît Labre et l'*Univers* gâtent tout, surtout l'*Univers*.

En est-il bien sûr ? S'il pouvait nous persuader cela, nous en serions peiné. Mais plusieurs considérations tendent à nous prouver qu'il s'abuse.

Pourquoi M. Villemot, et d'autres qui exploitent cet argument bizarre, n'ont-ils pas profité du temps où l'*Univers* ne paraissait plus pour aller se confesser ?

Et Voltaire, est-ce nous qui l'avons empêché d'être chrétien ? et Luther ? et Mahomet ? et Arius ? et Pilate ? et Hérode ? et Caïphe ? et Judas ? et toute la Synagogue ? Nous trouverons tout à l'heure que c'est Jésus-Christ qui a empêché le monde d'être chrétien.

L'argument prouve trop ! M. Villemot, qui a tant

d'intérêt à dire des choses neuves, devrait se dépêtrer de ces lieux communs. Il remarquera que M. de la Bédollière lui-même les dédaigne, à moins que l'heure ne le presse tout à fait.

Que M. Villemot fasse plus d'honneur à son esprit. Qu'il dise tout uniment qu'il n'est pas chrétien parce qu'il ne veut pas l'être, ou parce qu'il est autre chose, ou parce qu'il trouve plus commode de n'être rien.

Oui, mais alors on serait « pignouf, » et c'est mal porté, et l'homme à la barbe d'or, la barbe qui repousse abondamment, croirait que le Barbier lui veut couper le cou, et retirerait sa pratique.

Tout ceci prouve combien nous avons raison de dire que la France est un pays conquis par le matérialisme et par l'impiété ; et le matérialisme et l'impiété le traitent en pays conquis, mais encore frémissant. On écrase ceux qui résistent, il faut encore ménager les autres.

Nous ne prétendons pas, du reste, nier que la conquête ne soit très explicable et l'affront très mérité. Il suffit de considérer les vainqueurs.

LA MONTRE DE M. VILLEMOT.

27 juillet 1868.

M. Villemot voudrait augmenter son instruction religieuse, et ce n'est pas sans besoin. Il questionne beaucoup, mais il prend le malin plaisir de ne pas entendre, il fait la tête dure. Cet homme d'esprit que le problème divin surplombe, n'a pas l'esprit de s'avouer que la religion est plus forte que lui. Il prétend la renverser à coups de sifflets ! Elle tient bon, il s'irrite, et il laisse échapper des paroles inélégantes qui désolent le cœur « comme il faut » de M. de Villemessant. Il ne ménage pas non plus ses adversaires, il méconnaît le fonds de bienveillance qui les anime, il leur jette des accusations stupéfiantes. Ne va-t-il pas jusqu'à dire qu'on l'a, ici, traité de « pignouf? »

Cette passion le rend difficile à manier, mais je m'entête. Il m'intéresse, et je lui en donnerai aujourd'hui la preuve. Je suis en vacances, dans un aimable pays, sur le bord de la noble mer. Par ce clair soleil, par ce vent frais qui joue avec la mer paisible et qui la fait doucement chanter en agitant ses crinières de brillants, donner une matinée à la polémique, c'est se résoudre à prendre presque un bain de rue. M. Villemot obtiendra

ce sacrifice. Il m'interroge sur l'extrême-onction, il aura les éclaircissements qu'il désire. S'il veut croire que j'en ferais autant pour un *pignouf*, c'est estimer trop ma charité.

Mais il faut d'abord que je m'explique sur pignouf; je ne peux digérer cette imputation.

Si j'avais pris *pignouf*, j'aurais dépouillé M. Sarcey!

M. Sarcey a donné ce joli nom de pignoufs au gros du troupeau de M. Sainte-Beuve. J'en ai conclu que l'athéisme pouvait se nommer aussi *pignoufisme*, et je me suis enquis de M. Villemot s'il avait embrassé cette religion-là. Mais de ce que le pignouf est volontiers athée, d'après M. Sarcey, je ne conclus pas que tout athée soit pignouf. Je suppose que, dans le sein même du pignoufisme, on n'appelle pas pignoufs les gens distingués. M. Sarcey ne donne pas du pignouf à M. Sainte-Beuve, et peut-être il n'use pas de cette familiarité envers lui-même; par quelle absence me la serais-je permise envers M. Villemot?

D'ailleurs M. Villemot se défend d'être athée; il se prétend déiste. Ici, il y a un peu de creux. « Le déiste, selon Bonald, est celui à qui le temps a manqué pour devenir athée. » Le joli M. Renan, dont on ne peut nier la compétence, écrit ces paroles d'or : « Le déisme, qui « a la prétention d'être scientifique, ne l'est pas plus « que la religion; c'est une mythologie abstraite, *mais « c'est une mythologie*. Il exige des miracles : son Dieu « intervenant dans le monde ne diffère pas au fond de « celui de Josué arrêtant le soleil. Ajoutons que des « dogmes étroits, secs, n'ayant rien de plastique et de « traditionnel, ne prêtant à aucune interprétation, sont « pour l'esprit humain une bien plus étroite prison que

« la mythologie populaire. » Cette sentence du joli M. Renan, à laquelle j'adhère tout à fait, — sans dissimuler qu'elle provoque, suivant l'usage, une certaine envie de danser sur l'auteur, — servira de réponse à une question que m'adresse M. Villemot.

Il ne discerne pas bien « l'intérêt que je peux avoir à « établir que ceux qui se proclament déistes sont des « athées. » Aucun autre intérêt que le leur même, tout homme ayant intérêt à ne se point déguiser qu'il devient ou qu'il est déjà en réalité ce qu'il voudrait avec raison ne pas être. Entre le christianisme et l'athéisme, le déiste se fait un dogme mélangé de ce qu'il reproche le plus à l'un et à l'autre, mais en penchant du côté qui l'effraye davantage. Il croit trop en Dieu et n'y croit pas assez; il se fabrique un dieu absurde, un dieu qui le laisse glisser dans le néant. Cette situation n'est ni à l'honneur de sa raison ni au profit de son âme. Quel chrétien peut voir un déiste, le bandeau sur les yeux, tâtonnant des pieds et des mains au bord de l'abîme, et ne pas lui crier : *Casse-cou!*

J'avertis le déiste, et néanmoins je le félicite de son inconséquence. En s'accrochant obstinément à l'idée de Dieu, il témoigne que quelque chose de la grâce du baptême lui peut rester encore. L'abîme lui inspire plus d'épouvante que la hauteur, il voudrait peut-être remonter. Qu'il tienne bon, qu'il ne lâche pas, que sa constance dans cet instinct du salut oblige la miséricorde d'accourir et de désarmer la justice!

« Je crois à un Dieu créateur, dit M. Villemot, parce « que j'assiste au spectacle de la création, de même que, « en remontant ma montre, je crois à un horloger. » Cette bonne grosse raison est déjà très-distinguée pour

ce temps-ci. L'imbécillité du pigoufisme ne peut s'élever jusqu'à voir l'horloger dans la montre ; la faiblesse et l'insolvabilité intellectuelle du déisme consistent à ne pas pousser son raisonnement jusqu'au bout. Si la montre atteste l'existence de l'horloger, l'existence de l'horloger atteste qu'il peut réparer la montre ; et voilà tout le christianisme, qui n'est qu'un permanent et universel travail de réparation.

Le déiste croit au miracle de la création, et l'athée le houspille ; il refuse de croire au miracle de la réparation, et le chrétien le prend en pitié.

Si je peux me permettre cette image, le chrétien est le riche à sa table abondamment servie de délicatesses exquises ; l'athée est le gueux qui fait ventre de tout et se remplit de choses abominables et malsaines ; le déiste est le parasite affamé qui va de l'un à l'autre, également tenté par l'odeur des deux festins. On lui dit d'entrer et de s'asseoir. Il hésite. C'est une question de costume. A la table chrétienne, on exige une robe blanche qui lui semble un peu lourde ; à l'autre table, on veut qu'il dépouille même la légère guenille bariolée qui lui sert de vêtement. Ce bariolage est sa gloire, il le trouve beau, il le garde, et se nourrit d'épluchures. Cependant la faim augmente, il devra choisir. On peut parier qu'il choisira mal. Un jour de Vendredi-Saint, il ira où il verra des saucisses ; la pente du déisme est à la charcuterie. Et dans ce moment violent, ayant cassé le ressort de sa montre, il avouera décidément qu'il n'y a pas d'horloger.

Ceci m'amène à la principale question de notre joyeux bourgeois. Elle concerne l'agent réparateur par excellence, le sacrement de l'Extrême-Onction.

Ce sacrement préoccupe beaucoup M. Villemot, mais non pas, hélas! comme je l'aurais souhaité. Son unique vue est de persécuter un Évêque. Il veut savoir si l'Évêque est en droit de *retirer* l'Extrême-Onction quand le ministre compétent l'a donnée. Il questionne là-dessus, il presse, exige une réponse.

Je crois que je me tirerais suffisamment d'affaire en lui demandant ce que cela lui fait? et ce qu'il y a de commun entre lui, déiste, et les sacrements catholiques? et s'il sait très-bien ce que c'est qu'un sacrement? Mais cette fin de non-recevoir ne lui apprendrait pas suffisamment que sa montre, qui va mal, peut être raccommodée.

Voici le cas. Un pécheur public tombe frappé d'apoplexie; il est administré sans connaissance, il expire.

L'Extrême-Onction, qu'il ne demandait pas, lui a été appliquée : a-t-il reçu le sacrement? accordera-t-on les honneurs de la sépulture chrétienne à cet impénitent surpris par le jugement de Dieu? L'Évêque est consulté. Ayant considéré toutes choses, il décide que l'Église restera fermée au mort, qui se l'est lui-même fermée vivant. Un pasteur protestant prend le cadavre, l'embaume de sa réthorique, l'enfouit. Tout le monde est content : M. Villemot proteste.

— Nous avions l'Extrême-Onction, dit-il, et l'on nous devait la messe. Je demande la messe en vertu de l'Extrême-Onction! Pourquoi nous a-t-on *retiré* l'Extrême-Onction? Je prie qu'on ne se mette pas à nous retirer les sacrements, lorsque nous les tenons. Je déclare que cette soustraction de sacrements est intolérable! Où allons-nous? Serons-nous donc débaptisés? Serons-nous donc démariés?... Enfin des *patati* et des *patata* qui ne

manquent pas de comique, si l'on réfléchit que cet avocat de l'inamissibilité des sacrements étant lui-même déiste, se retire en fait tous les sacrements. Pour un moqueur de profession, c'est prendre un assez gros ridicule :

« Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même. »

M. Villemot fera bien de ne point s'obstiner, il n'aura point raison. L'Église peut refuser ses sacrements, elle ne les reprend jamais. Si une procédure lui démontre qu'ils n'ont pas été administrés dans les conditions requises, elle ne les retire pas, elle ne les annule pas, elle déclare simplement que le sacrement n'existe pas. S'il existe, elle le maintient invinciblement, souvent contre le gré de ceux qui en furent enrichis. Combien voudraient n'être pas mariés et le demeurent ! Ce fut l'objet de mille et mille terribles procès. Ainsi le mariage de Henri VIII, le mariage de Napoléon Ier, et tant d'autres. Il y a quelques années, l'Europe tout entière s'est ameutée pour contraindre le Chef de l'Église à retirer un sacrement, le baptême du jeune Mortara ; le Pape y mit sa couronne temporelle, il y aurait mis sa tête.

On reste baptisé, on reste marié, on reste prêtre, et quand le sacrement de l'Extrême-Onction a été reçu, il reste. L'Évêque ne l'a pas retiré à l'homme de M. Villemot, par la raison toute simple que cet homme, ne s'étant pas mis dans les conditions de le recevoir, ne l'avait pas reçu, et, selon toutes les apparences, l'aurait refusé. Il s'agissait de le faire entrer dans l'Église avec une fausse clef, l'Évêque a mis le verrou. Voilà toute l'affaire.

A présent qu'elle est jugée, M. Villemot me permettra bien, pour la peine que j'ai prise, de l'instruire un peu sur le sacrement de l'Extrême-Onction lui-même. Je ne suppose pas qu'il en sache grand'chose. Je le prie de se représenter le moment où l'Extrême-Onction n'est plus du tout un sujet de chronique amusante, quand les choses de la vie changent de face si profondément et quand le désaveuglement est si net, que l'on voit alors des gens de lettres condamner leurs livres, et même des poëtes brûler leurs vers.

Comme le baptême est la porte d'entrée, l'Extrême-Onction est la porte de sortie; seulement, cette porte de sortie est aussi une porte d'entrée, et plus grave en un sens que la première. Il faut sortir, nous le savons. Mais où entrons-nous par cette porte de sortie? Dans la nuit ou dans le jour? Il y a longtemps que le genre humain s'en inquiète.

« La mort, c'est le sommeil... C'est le réveil peut-être. »

Le *peut-être* est de poids! M. Sarcey tient pour le sommeil, attendu que personne n'est revenu prouver le contraire. J'ai trouvé cette raison dans le travail où M. Sarcey m'a révélé le *pignoufisme*. Elle n'est pas toute neuve, et jamais elle n'a satisfait tout le monde. Beaucoup de ces gracieux « pignoufs » chez lesquels elle a principalement cours, au moment de fermer l'œil, se dédisent. Ils pensent en ce moment-là, fort sensément, que personne n'est sûr de rien « puisque personne n'en est revenu. » On peut être retenu par force! Et ils suivent l'instinct très-considérable qui les presse de s'arranger pour le réveil. Pignouf ou non, ainsi vient de

faire le vieux Viennet. Et puis « la Science, » l'infaillible science prononce que rien ne meurt, que tout retourne à quelque chose. Qui empêche que l'âme, créée comme la matière, ne soit soumise à cette loi de la matière et ne *retourne,* elle aussi ? Est-ce parce que l'âme est immatérielle qu'elle ne serait pas immortelle? Sans doute, M. Sarcey nie l'existence de l'âme. Il en donne pour garants certains fabricants de squelettes qui disent n'avoir jamais rencontré aucune âme dans aucun cadavre. Mais c'est une platitude. Le cadavre est la maison de la mort, non plus de la vie. L'âme a quitté le gîte, cherchez ailleurs. Du reste, en étudiant la maison, tout autre qu'un disséqueur voit assez qu'elle fut faite pour quelque chose, ou plutôt pour *quelqu'un* qui n'y est plus. Où le scalpel a-t-il vu le *lieu* de la conscience, du génie, de l'enthousiasme, de l'amour ? où le lieu précis du mouvement? où ce qui produisait le tonnerre de Bossuet et le rire grêle de Scribe ? Tout cela, tout à l'heure, habitait là pourtant, et était l'*être*, tellement que, n'y étant plus, le reste en quelques heures n'est plus. S'il n'y avait pas eu là quelqu'un, il n'y aurait pas là quelque chose. Une ruine dans le désert ne prouve pas que le désert ne fut point habité, elle ne prouve point que l'habitant est mort ; et M. Villemot, quand sa montre s'arrête, n'en croit pas M. Sarcey, qui soutient que l'horloger, s'il exista jamais, vient au même instant de se dissoudre dans l'air.

Même en dehors des assurances de la foi, toutes les probabilités que fournit la raison naturelle sont donc pour le réveil, et la mort n'est plus une fin, mais une entrée, un commencement. Passé ce seuil, c'est la vie.

Quelle vie? Heureuse, malheureuse, ou mêlée de

douleur et de joie? L'un des trois, certainement : vie de récompense, vie de punition ou vie de réparation et de purification. Nous autres, catholiques, croyant à la responsabilité de la vie actuelle et à l'éternité de la vie future, nous avons sujet de remercier Dieu : il met à notre disposition un moyen qui, tout à la fois, nous facilite le dur passage et accomplit la purification dont tout homme sent la nécessité.

Tout homme! l'incrédule, le déiste, l'athée, l'idolâtre, le sauvage. C'est un trait général de l'humanité. Au moment de la mort, l'homme a l'instinct de la purification ; il sent l'approche de la souveraine lumière ! Il confesse ainsi la chute, la liberté persistante, la responsabilité, la justice, enfin l'immortalité ; il marque en même temps sa foi et son espérance, qui lui persuadent que la purification est possible, en dépit de l'impossibilité des réparations exactes et matérielles. Voilà le témoignage de l'âme « naturellement chrétienne » dont parle Tertullien. Tout le christianisme se révèle dans ce mouvement quasi instinctif du moribond, qui réclame une purification indispensable. On peut comprendre comment le christianisme, malgré ses rudesses et ses mystères, a conquis l'âme humaine. Elle est faite pour lui, il est fait pour elle, et tous deux ont le même auteur : pas une de ses règles que nous ne sentions bienfaisante, pas un de ses mystères qui ne réponde à une de nos aspirations.

Donc, à ce grand labeur et à ce grand problème de la mort, pour soutenir la détresse du corps, pour assister la détresse de l'esprit, pour subvenir à la détresse de l'âme, pour combler le vide des œuvres de justice, pour laver la souillure des œuvres d'iniquité, nous avons un

moyen. Ce moyen, c'est le sacrement de l'extrême-onction.

Le sacrement est une parole visible, une parole de Dieu qui nous confère la grâce de Dieu, c'est-à-dire une force pour parvenir à notre fin, laquelle est de nous unir à Dieu. Cette force nous est premièrement donnée au baptême, par lequel, devenant enfants de Dieu, nous sommes infiniment élevés au-dessus de la pure nature humaine, et investis d'une aptitude particulière à recevoir les bienfaits divins, comme un enfant trouvé sans parents et sans patrie qu'un acte d'adoption met en possession de tous les avantages de la famille et de la cité. Tout cela est connu des pâtres et des mousses que je rencontre ici, mais il faut en instruire les publicistes parisiens. Après le baptême, et à cause du baptême, la grâce nous est continuée, elle est ravivée, renouvelée, spécialisée au besoin par les autres sacrements. Elle s'accroît par la confirmation, elle renaît par la pénitence et par l'eucharistie. Le sacrement de l'ordre est constitué pour en ouvrir les canaux et en distribuer l'abondance ; le sacrement du mariage purifie la source de la famille et l'entoure de bénédictions. Enfin, cette miséricorde divine, qui semble ne pouvoir se résoudre à abandonner l'homme que s'il le veut absolument par l'abus prolongé de sa liberté, lui ménage une dernière et abondante source de grâce au dernier moment, une force suprême pour le suprême effort : la grâce épuisée et perdue dans les secousses d'une longue vie, peut renaître toute pleine, comme au baptême, à l'approche de la mort, par la réception correcte du sacrement de l'extrême-onction. *Quelqu'un parmi vous est-il malade*, dit l'apôtre saint Jacques, *qu'il appelle les prêtres de l'Église*,

et que ceux-ci prononcent sur lui des prières, en lui faisant des onctions avec de l'huile, au nom du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade, le Seigneur lui donnera du soulagement, et s'il a des péchés ils lui seront remis.

M. Villemot me dispense assurément des détails. S'il en veut savoir davantage, il n'a qu'à lire un catéchisme un peu développé. Je me permets de lui conseiller cette lecture utile et nécessaire, même pour écrire dans les journaux. En attendant, il admettra bien, sans autre preuve, que le sacrement de l'extrême-onction n'a pas traversé dix-huit siècles sans subir beaucoup d'assauts, et n'est pas resté debout sans avoir été défendu par de bonnes raisons. Je crois difficile aujourd'hui de trouver une objection à laquelle il n'ait pas été répondu de façon à contenter tout esprit sincère. La religion n'est pas connue, voilà le grand malheur des intelligences en notre temps. Du reste, il me semble que tout ce que M. Villemot pourrait dire de sérieux est d'avance renversé par son unique article de foi, je parle du seul qu'il nous ait fait connaître : tant qu'il croira que la MONTRE a été faite par un horloger, il devra croire que l'horloger sait et peut et veut *réparer* la montre, et qu'il faut faire comme il a dit.

Quant aux objections plaisantes, elles sont toujours possibles, et il y a toujours aussi possibilité de répondre, même plaisamment. Mais si M. Villemot veut avoir quelque bonté pour moi, il ne se donnera pas ce tort et ne m'infligera pas cet ennui. Mieux vaut s'amuser d'autre chose. Encore que je désire, après l'énorme paquet que voici, ne pas le fatiguer de quelque temps, mon spirituel adversaire, s'il est pressé, me retrouvera

bien, peut-être irai-je le chercher. Je ne réponds pas de moi. Sur le terrain où nous sommes, je désire qu'il regarde l'heure qu'il est, que nous nous donnions la main, et que ce soit fini.

UNE PIÈCE DE M. DE BEUST

CONTRE LE PAPE.

—

FAIBLESSE EXCESSIVE DES HOMMES D'ÉTAT DE L'EUROPE. LE VRAI MAITRE DU MONDE.

31 juillet 1868.

La pièce « diplomatique » de M. le baron de Beust, en réponse aux réprimandes du Saint-Père, n'est pas nouvelle. Il y a longtemps que les chancelleries éditent cette pièce-là. Tantôt plus doucereuse, tantôt plus formellement injurieuse, toujours aussi impertinente, elle a été signée, notamment depuis un siècle et demi, par tous les représentants des régimes césariens qui ont aspiré à faire du Vatican la sacristie de leur chapelle domestique. Ils l'avaient héritée de Byzance, par l'empire gibelin. Généralement, elle est un signe de fin prochaine.

Si M. de Beust se croit inventeur en ceci, il se flatte ; s'il s'attend à mieux réussir que ceux qu'il copie, il s'abuse. En France, en Portugal, en Italie, en Autriche, à des plaintes non moins fondées, il a été répliqué non moins superbement. On a dit au Chef de l'Église qu'il

s'oubliait, qu'il méconnaissait la majesté des gouvernements, qu'il méconnaissait l'intérêt de sa propre situation, trop heureuse encore et trop « privilégiée. »

On lui a conseillé de modérer son ambition et de mesurer son langage ; on l'a accusé d'ingratitude, on l'a menacé de lui retirer une protection qu'il ne savait pas mériter. On lui a fait entendre qu'il a besoin de tout le monde, et que personne n'a besoin de lui. Finalement, on lui a donné l'assurance que ses protestations n'auraient aucun effet, que les choses iraient leur train contre l'Église, comme on l'avait réglé, et même d'autant plus vite que l'Église se plaindrait plus haut. *Andremmo al fondo!* Le roi Victor ne sait pas tout ce qu'il a traduit de pièces diplomatiques et de prophéties par ce seul mot. Ainsi ont parlé les Choiseul, les Pombal, les d'Aranda, les Tanucci, les Florida Blanca, les Kaunitz, les Cavour, et tant d'autres. Défunt notre monsieur Thouvenel, au lendemain de l'invasion des Romagnes, a mis tout cela dans une pancarte fameuse. Le Vatican a un carton pour ces dépêches, et la terre des tombeaux pour ces titans.

M. le baron de Beust, avec le serein inséparable de son esprit, répète ces jolies choses, auxquelles la Providence a ménagé tant de succès ; il les fait présenter au Saint-Père par le catholique zélé que le choix de son Souverain lui avait imposé comme ambassadeur. Les derniers mots de la dépêche qui inflige au loyal baron de Meysenbug cette répugnante commission, peuvent passer pour un chef-d'œuvre de fine grossièreté : « Votre Excellence voudra bien se rendre l'interprète *fidèle* de ces sentiments, et *elle ne fera ainsi que se conformer aux vues de l'Empereur*, notre auguste maître. »

Nous défions le plus habile de débrouiller si « ces sentiments » sont ceux de la dévotion personnelle de l' « auguste maître » manifestée par le caractère privé de l'ambassadeur, ou ceux du mépris de son gouvernement envers Rome, formulé avec une sorte de volupté et comme goutte à goutte dans toute la dépêche. Peut-être aussi que M. de Beust, fidèle au dualisme, a voulu exprimer à la fois l'un et l'autre, de même que notre monsieur Baroche exprime tout à la fois son amour pour le Concordat et sa vénération pour les articles organiques. Quoi qu'il en soit, l'on comprend que, chargé d'une pareille ambassade, le baron de Meysenbug ait eu hâte de prendre son congé. Échec à l'auguste maître.

Nous disions récemment que nous étions en France, nous autres catholiques, le peuple conquis. Ce n'est pas seulement en France ; l'Espagne exceptée (pour le moment), c'est partout ; et la mission de M. de Meysenbug en est un exemple éclatant pour le ci-devant empire apostolique. Là, le catholique véritable ne peut pas être ambassadeur à Rome, ni ministre, et c'est une question sur laquelle François-Joseph sera bientôt fixé de savoir s'il y peut tenir quelque autre emploi. Le pauvre empereur ! Forcé de faire remettre au Saint-Père, par l'homme même qui doit attester sa bonne volonté, cette pièce d'où suinte l'apostasie !

Il est vrai, en Autriche, l'Église est encore propriétaire. On lui laisse ses biens ; M. de Beust en fait la remarque dans un paragraphe qui a une odeur particulière de bassesse. Et en France, le *Journal des Débats*, l'autre jour, nous priait aigrement d'observer qu'on nous laisse nos temples, et que même on nous les répare. Nous ne

savons pas pourquoi le *Journal des Débats* néglige d'ajouter qu'on nous laisse aussi la vie, le droit de payer l'impôt, l'honneur de servir dans les armées, l'agrément de subventionner M. Haussmann, M. Duruy et l'Opéra : nous n'aurions pu que reconnaître l'exactitude du fait. Mais le fait n'empêche pas cet autre fait, qu'un catholique ne pourrait en Autriche occuper la place de M. de Beust, ni en France les places de MM. Baroche, Duruy, Moustier, Sartiges, etc., etc., et qu'il en est de même ailleurs pour les places dominantes; d'où il suit que l'Europe est conquise par l'antichristianisme. Nous disons conquise, nous ne disons pas possédée. Reste à voir la fin, puisqu'il faut que cela finisse, suivant la destinée des choses humaines.

A dire toute notre pensée, nous nous étonnons que les hommes d'État de l'Europe n'en mènent pas plus fièrement l'entreprise. Ils rusent, ils feignent, ils ajournent, ils inspirent des brochures, ils rédigent des dépêches, ils font même des serments, ici pour aveugler et corrompre le sentiment des peuples, là pour surprendre la prudence du chef de l'Église, ou intimider sa faiblesse, ou désoler sa patience. A quoi bon? Du temps de la persécution des Jésuites, commencement de tant de grands desseins, le glorieux Charles III d'Espagne, « le roi catholique, » entretenait à Rome un ministre *ad hoc* que les taquineries et les procédures des autres cours indignaient. Interprétant les sentiments de son auguste maître : « Pourquoi, disait-il, tant tourmenter ces pauvres gens? Ils ne veulent pas se transformer, nous voulons les abolir, c'est bien simple : détruisons-les ! » Celui-là au moins avait du cœur.

Nous offrons ce modèle à M. de Beust et à tous ceux

qui prennent tant de moyens ingénieux, mais inutiles, pour décider Pie IX à faire de la barque de Pierre un radeau. Sans doute un radeau résisterait moins à la mer et à l'orage, les flots le disjoindraient plus vite, disperseraient plus aisément les débris.

Mais quoi! Pie IX n'opérera jamais cette transformation. Il gardera la barque : telle qu'elle lui a été confiée, telle il la rendra, sans souillure d'esclavage volontaire. Il ne la mettra pas à la remorque, il ne laissera pas tomber à son bord, sous aucun prétexte, les amarres qui l'assujettiraient trop, il laissera dénouer et briser celles qui ne voudraient la protéger qu'à la condition de suivre le chemin du monde et non plus le chemin de Dieu. Il porte l'âme des peuples et la grande part de leur liberté, il ne les livrera pas, lui! Sa résolution est prise, elle est annoncée, elle est éternelle. Que le fier vaisseau de l'État, qui ne l'entend pas ainsi, passe donc sur la barque obstinée, et qu'il la coule!

Allons, messieurs, un coup d'éperon, et ce sera fait, et vous aurez un moment de gloire incomparable! On illuminera dans Vienne, dans Florence, dans quelques coins mal famés de Rome et de Paris. Qui sait? Peut-être que M. Rochefort voudra bien vous accorder un paragraphe dans la *Lanterne;* et alors le peuple conquérant, enfin victorieux, s'attellera à vos voitures, et vous ne mourrez plus. Vous entrerez presque dans le *Credo*, comme Pilate. Car on continuera de réciter le *Credo.*

Et voilà l'embarras! Il y aura toujours le peuple conquis, il y aura de plus le peuple conquérant, il y aura de moins beaucoup de choses sans quoi les dynasties ni même les peuples ne peuvent vivre; et l'on se demande si, le coup fait, l'on se trouvera aussi fort, aussi

sage, aussi habile qu'on l'est encore tant que l'on hésite encore.

Dès qu'il s'agit de la doctrine du Christ et des droits du Christ sur les âmes rachetées de son sang, le Pape parle en maître, parce qu'il est le maître. Il parle en maître à quiconque, fût-ce l'Autriche et fût-ce autre chose, à quiconque, homme ou empire, se fait un jeu du salut des âmes et du respect qu'exige la vérité. Quoi ! l'on impose à un peuple catholique des lois antichrétiennes, on outrage le sacrement du mariage, on jette à l'hérésie et à la perdition une partie des enfants, suivant le hasard de la croyance des parents, et M. de Beust entend que cela passe en petites protestations de chancellerie, comme si ce n'était rien ; et il demande ce qu'a donc le Pape à se plaindre si haut d'un pays où l'Église conserve ses propriétés territoriales !...

Tous les jours les journaux nous fournissent de ces notes sur la force des hommes d'État de l'Europe moderne. Et ces hommes se croient très forts, et ils ont une grande confiance en eux-mêmes.

Du reste, M. de Beust se tromperait s'il croyait que nous le mettons bien au-dessous de M. de Bismark ou de tel ou tel autre. Il ne fait que partager une erreur générale. Il croit, comme presque tout le monde, que la politique est une intrigue, et que l'on est un politique parce que l'on fait un coup heureux ou retentissant.

Le vrai politique, le maître du monde est celui qui maintient l'empire de la vérité. Celui-là peut attendre et perdre des batailles. Les autres sont des aventuriers à qui parfois la fortune donne un jour de ripaille. M. de Beust et M. de Bismark ne diffèrent pas beaucoup de deux oisifs qui jouent leur terre à l'écarté dans un

recoin de tabagie. L'un perdra tout, l'autre ne gagnera rien. La terre est d'avance à celui qui viendra l'ensemencer et la rendre féconde. Ni M. de Bismark, ni M. de Beust n'est de taille à jouer ce jeu-là, et gagnant et perdant, ils seront bientôt enfouis stérilement l'un et l'autre dans le sol qui ne leur appartient pas. Jésus-Christ reprendra son bien, et le donnera à son peuple renouvelé, après l'avoir débarrassé de ces hommes de jeu qui trahissent les destinées divines du genre humain.

UN DISCOURS DE M. BONJEAN

ET M. BONJEAN LUI-MÊME.

I.

17 août 1868.

On sait que M. Bonjean fut pris par la commune au poste où il était resté pour faire son devoir, et périt assassiné avec les autres otages. Sa fin fut courageuse, et l'on dit qu'il se confessa. Je n'ai pas cru que cette tragédie fût un motif suffisant pour me faire supprimer des articles où je crois avoir peint avec exactitude ce type des fonctionnaires de l'Empire et des parlementaires gallicans.

Le temps de la distribution des prix est proprement la saison de la mauvaise éloquence. Elle pleut, elle grêle, elle inonde. Partout des eaux limoneuses charrient les parties du bon sens et les parties du discours affreusement fracassées. L'on voit reparaître les fragments les plus décriés de la poterie grecque et romaine; pas de métaphore connue, de lieu commun récusé, de platitude authentiquée mille fois, qu'on n'entende hurler dans l'insipide saturnale. Ce sont les sages, les doctes et les posés de la société civile qui donnent ce sabbat!

Malheur à qui fréquente en ce moment les journaux de préfecture, particulièrement le *Moniteur*. On y rencontre, *in extenso*, les grands personnages commis par M. Duruy pour présider aux distributions des grands établissements. Les hauts universitaires, les anciens ministres, les sénateurs, tous ces dieux qui se gabent désormais de la pauvre engeance humaine, ce sont ceux-là qui en disent, qui se prolongent, qui tripotent, d'une voix lourde et impertinente, les oreilles de l'auditoire excédé ! Le simple professeur s'observe encore : il bâtit son morceau, nettoie sa période, s'efforce d'être court ; à défaut de modestie, il a des chefs dont il craint la censure, et des égaux dont il redoute la satire. Mais ces passementés et chamarrés d'or qui n'attendent plus rien, ne se refusent rien : ils sont arrogants et négligés ; ils déploient avec un sans-gêne deux fois injurieux le faste de leur insuffisance et l'insolence de leur fortune.

Ainsi s'est entre tous étalé, cette année, au lycée Charlemagne, M. Bonjean, sénateur, président d'une cour de justice, orateur disgracieux même lorsqu'il s'étudie. Il a pris soin de dire en commençant qu'il était une fleur de l'enclos, un *camarade*. — Moi, messire Bonjean, que vous voyez dans les étoiles, je suis de Charlemagne ; et toi, Charlemagne, tu n'es pas le dernier entre tes frères, tu as formé messire Bonjean ! Il est parti de là pour glorifier furieusement l'enseignement laïque et dénigrer avec plus de furie l'enseignement religieux.

L'enseignement laïque arrachant la noble France aux étreintes « du passé » armé des griffes noires de l'enseignement religieux, tel est le thème garibaldien de messire le bon camarade Bonjean, sénateur et président d'une cour de justice. Il l'a mené de façon à prouver

que le sentiment des convenances n'est pas ce que l'on enseigne à Charlemagne avec succès.

Peut-être que l'on pourrait signaler encore d'autres choses dont l'éducation de Charlemagne n'a pas muni M. Bonjean, mais cette lacune apparaît en premier lieu.

Dans une solennité universitaire, M. Bonjean apporte sa politique de parti, sa religion de parti, sa passion d'homme de parti ; il diffame la pensée d'un grand nombre de ses concitoyens qui ne peuvent lui répondre : il fait le coup de poing comme un soudard vulgaire contre une institution légale, et tout cela en présence d'un auditoire d'écoliers ! C'est ce que nous qualifions d'inconvenance très-blâmable, et nous disons qu'un homme investi de deux grandes magistratures devrait se mieux tenir devant la jeunesse. N'a-t-il pas le coin de son feu et la tribune pour manifester les opinions agressives de M. Bonjean ?

Au lycée, il n'avait pas le droit d'être M. Bonjean. Il était essentiellement un lustre à l'usage de tout le monde, en terrain neutre; il ne devait se permettre qu'un langage mesuré. Si quelqu'un l'avait invité à fournir une ration de sa politique personnelle à ces jeunes gens pour les sustenter durant les vacances, il aurait dû refuser. Sa fonction était simplement de leur faire un peu de morale, à leur portée ; sa dignité l'y obligeait, quelques-uns en auraient pu profiter. Il a préféré leur souffler la haine universitaire contre l'enseignement religieux. Probablement qu'aucun d'eux n'en avait besoin. Cette jeunesse est déjà garibaldienne.

Dans les régions hautes on se donne volontiers la figure révolutionnaire et anti-cléricale. On parle en vainqueurs irrités et inquiets, on prend l'attitude de

gens qui combattent plutôt que de gens qui gouvernent ; on exhorte à l'antagonisme et l'on en donne l'exemple, là où il faudrait se borner à exciter l'émulation. Ainsi faisait récemment M. Baroche, ainsi fait habituellement M. Duruy. Mais M. Duruy fait son jeu de soupape. Il n'a pas été institué pour rendre la justice et parler raison.

M. le Premier de la cour d'appel de Riom, sénateur, devrait remplir un autre rôle. Lorsqu'on s'est poussé si vite et si haut dans les magistratures, sans aucune attestation d'un mérite supérieur, il faudrait s'efforcer de prouver que les coups de vent et les chemins de traverse n'ont pas tout fait, et que si l'on a eu le malheur de grimper sous quelque casaque de parti, on a su du moins, au terme, dépouiller cette défroque et revêtir l'impartialité. Vous êtes assis, c'est fait, et nous sommes en un temps où arrivent fréquemment de telles aventures. A présent, d'homme de parti devenez homme public, et faites excuser votre fortune en honorant votre emploi. Mais non, la nature persiste. Quel que soit le lieu, quelle que soit l'occurrence, on reste homme de parti, on montre les dents, on montre le poing, on injurie, on triomphe. En vérité, voilà bien le moyen de calmer les esprits et les cœurs, de consoler les consciences, d'affermir la paix civile, de planter enfin quelque chose !

M. Bonjean a toute la passion de ces haïsseurs de la liberté d'enseignement qui, sous Louis-Philippe, n'admettaient pas que l'on pût pratiquer la moindre brèche au monopole. Il parle de l'Université comme en parlaient tous les fanatiques de l'institution impériale. Il dirait volontiers la sainte Université, comme on dit à Moscou la sainte Russie. L'Université fait tout le bien désirable ;

le bien qu'elle ne fait pas, ou nul ne peut le faire, ou nul ne le fait bien, ou c'est un bien qu'il importe de ne pas faire. Elle enseigne ce qu'il faut, comme il faut, et elle seule forme les hommes qu'il faut; elle leur donne la religion qui convient, et c'est la seule manière de religion qui convienne; et il n'y a pas le moindre doute à élever sur tout cela : et ceux qui désirent autre chose sont des fous pour ne pas dire des traîtres :

« L'Université ne se borne pas à faire des hommes instruits, elle forme des *citoyens* fortement *imbus* des idées de leur siècle et de leur pays... Et c'est là ce que ne sauraient lui pardonner *ceux* dont le *fol entêtement* rêve encore aujourd'hui le retour d'un passé que la France ne supporterait plus. »

On a dans ces quelques lignes toute la pensée de M. Bonjean, toute son argumentation, toutes ses preuves et à peu près tout son style, lourd et le plus malvenu du monde. Après les longues discussions sous lesquelles le monopole, reconnu indéfendable, a enfin succombé, nous osons dire que les idées de M. le sénateur Bonjean ne sont plus dignes de controverse. Du reste, s'il fallait un *compendium* exact des sophismes que la passion universitaire (passion de servitude comme toutes les passions révolutionnaires), a opposés à la liberté, on le trouverait ici. M. Bonjean, faible inventeur, n'en a pas omis un seul. Il n'a rien appris, mais il n'a rien oublié. C'est le pur universitaire de 1847. Pour attester sa fidélité, il suffit de citer cette raison qu'il apporte à la charge de l'enseignement religieux :

« Par qui avaient été *instruits* Voltaire *et Rousseau?* Par les Jésuites. »

Donc...

Le camarade sénateur et premier président est même

si satisfait de cet argument majeur, qu'il le rajeunit et le corrobore par une allusion au fameux auteur de la *Vie de Jésus*, élève, comme on sait, de la charité ecclésiastique. « Aucun fils de l'Université, dit-il, n'eût été capable d'un pareil livre. » Il n'est guère au courant! Mais laissons ce point. Reste à savoir si ce sont bien les Jésuites qui ont *instruit* Voltaire et Rousseau dans la science qu'ils ont pratiquée, si c'est bien le vénérable abbé Le Hir qui a *instruit* M. Renan à se servir de l'hébreu comme il fait. Il nous semble qu'alors M. Bonjean devrait demander compte à Notre-Seigneur Jésus-Christ des trafics de Judas avec la Synagogue.

Nous ne voulons pas pousser plus loin la discussion contre le discours de M. Bonjean. Il y aurait de tristes et cruelles observations à faire sur sa religion plus que tempérée, sur son histoire, sur sa logique. Ce serait long, et de mince profit. L'inconvenance, qui est le défaut fondamental de toute la harangue, en serait sans doute mieux mise en lumière; mais nous croyons qu'on la voit assez.

Disons un mot de la forme.

Elle est étrangement rude, maussade et cacophonique, pleine de gravats et de détestables vétustés. Citons quelques phrases :

« Mesdames, messieurs, et vous que j'ai bien le droit d'appeler *mes chers camarades*, puisque je suis comme vous *fils de notre commune mère* intellectuelle, l'Université de France. »

Les « fils d'une commune mère » sont *frères* et non pas *camarades*, et lorsqu'on est sénateur, premier président d'une cour impériale, blanchi et doré, on ne se dit pas le *cher camarade* d'une troupe de marmots.

« Je voudrais vous présenter *quelques* réflexions *que* votre légitime impatience excusera, je l'espère, si vous pensez comme moi *qu'en ces* solennités, il est bon *que cette* jeunesse entende l'un de ses anciens rappeler *quelques*-unes de *ces* vérités *qui* forment le lien entre la génération *qui va* bientôt disparaître et celle *qui doit* lui succéder sur la scène de la vie. »

Avant de monter sur son siége, un juge se fait la barbe ; de même, l'orateur public avant de produire son discours doit le raser. Ce sont des choses qu'il convient d'apprendre aux jeunes gens, afin qu'ils respectent les autres et se respectent eux-mêmes.

« Mais auparavant j'ai à remplir un devoir *fort agréable : celui* de féliciter les maîtres et les élèves du lycée Charlemagne des brillants succès par lesquels au concours général il vient d'*affirmer* une fois de plus sa vieille renommée. »

Réclame *fort agréable* peut-être à l'établissement, mais malséante et fort peu agréablement tournée. O maîtres ! ô jeunes gens ! ces choses-là veulent une main délicate. Et « *affirmer* une fois de plus sa vieille renommée » est d'un chétif français.

« Napoléon voulait que le collége fût pour *la jeunesse* l'image et l'apprentissage de l'*état social dans lequel elle* devait vivre *plus tard.* »

Jusqu'à quel âge, monsieur le Premier, la jeunesse est-elle la jeunesse ? Et vous rendez-vous bien compte de cette idée du grand Napoléon, qui voulait que la jeunesse du collége vécût au collége comme la jeunesse de *plus tard* vivrait dans l'*état social* ? Sans doute on aperçoit bien la pensée, et elle n'est pas juste ; mais la tournure est macarronique, et vous ne respectez pas assez les jeunes gens.

Pour le reste et partout, toutes les herbes de la circonstance audacieusement prodiguées ; la *légitime impatience*, *notre société française*, la *vieille renommée*, la *scène de la vie*, les *jeunes générations*, les *lauriers qui ne coûtent de larmes à personne,* etc., etc. L'orateur n'a pas non plus manqué les bonnes citations qui montrent qu'on a de la littérature : il a introduit fort à propos le *dieu poursuivant sa carrière*. Ce dieu, c'est l'enseignement laïque qui verse des torrents de lumière sur son obscur blasphémateur, l'enseignement religieux. Il a cité également l'*Os sublime dedit :* mais ce dicton fameux, nous le retenons pour notre usage et nous le replantons devant l'universitaire têtu, afin de lui *affirmer une fois de plus* la nécessité de l'enseignement religieux et sa victoire future.

> « ... *Os sublime dedit, cœlumque tueri*
> *Jussit...* »

Oui, oui, monsieur le Premier, malgré vos réquisitoires et malgré vos arrêts, l'enseignement religieux luttera, subsistera, vaincra, précisément par cette raison que l'homme n'est pas fait pour marcher à quatre pattes !

II

18 août 1868.

Revenons au discours de M. Bonjean. Nous avons parlé de sa religion « plus que tempérée ; » il ne faut pas croire qu'elle est au-dessous de zéro, ce serait la diffamer. M. Bonjean n'est pas sans religion, il est sim-

plement sans église. Quant à la religion, il en a une, et peut-être plusieurs. Un des charmes de l'Université à ses yeux, c'est qu'elle enseigne toutes les religions également ; par conséquent, chaque religion y trouve son compte, en même temps que la religion vaste et supérieure qui se forme du mélange de tout ce que les religions particulières ont de plus exquis.

M. le Premier décrit très naïvement cette cuisine devant ses « camarades » de Charlemagne :

« Du premier au dernier jour de leur séjour au Lycée, les internes y reçoivent l'instruction religieuse des ministres des cultes auxquels chacun d'eux appartient : tous les droits, tous les intérêts, ceux de la religion comme ceux de la science, ceux de la famille comme ceux de l'État, se trouvent donc pleinement sauvegardés. »

Si vous n'êtes pas content, vous n'êtes pas sage ! Vous n'êtes pas même un bon citoyen ; vous appartenez au passé, vous vous séparez de « notre France, » qui brise avec le passé. Le culte du passé est un culte interdit. Ainsi décide M. Bonjean.

Que si l'on veut savoir quelle est au fond la religion de M. Bonjean, tout ce que l'on peut découvrir en regardant bien, c'est qu'il n'est pas athée. Il garde dans son gousset la montre de M. Villemot, qui prouve l'existence d'un horloger, bourgeois de Paris, mais arrêtée à la préface de l'Encyclopédie du dix-huitième siècle. Il fait une vigoureuse sortie contre l'athéisme, et il croit un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur. C'est le dieu de Voltaire, quand Voltaire se souvient qu'il a été « instruit » par les Jésuites. Créateur, pourquoi ? rémunérateur et vengeur, comment et de quoi ? questions

oiseuses, questions du passé! Un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur, voilà le certain et l'utile.

... Le reste est arbitraire.

M. le Premier daigne développer un peu sa pensée. Ce développement paraîtra douloureux si l'on considère la qualité du personnage et la composition de l'auditoire; mais le comique n'y manque pas, pourvu que l'on regarde la forme, et si l'on se rappelle l'intention de l'orateur qui veut glorifier l'enseignement philosophique sur lequel l'Université assied et borne son enseignement religieux :

« *Par* l'observation attentive des phénomènes psychologiques qui se produisent en nous, la philosophie nous conduit, *par* des déductions irrésistibles, à la connaissance des lois qui régissent, à notre insu, les opérations de notre esprit; à celle de cette sainte loi du devoir que l'homme n'a point créée, mais qu'il trouve en sa conscience, *comme cette lumière dont parle l'apôtre, qui n'est refusée à aucun homme venant en ce monde.* Elle nous élève ensuite à la notion de l'Être infini, éternel, invisible, mais présent en notre âme, père et juge suprême de l'homme, souverain arbitre des sociétés humaines...

« Cet enseignement est, en même temps, essentiellement *religieux,* dans le sens *le plus élevé* de ce mot. Si, en effet, par sa nature, qui est de démontrer la vérité avec le seul secours de la raison, la philosophie ne peut chercher son point de départ dans les dogmes d'aucun culte particulier, *elle les sert tous également,* en imprimant profondément dans le cœur et l'esprit de la jeunesse les grandes vérités sur Dieu et l'âme, qui sont la base commune de *toutes les religions positives, reconnues par les peuples civilisés* »

Telle est la religion du camarade sénateur, celle du moins qu'il prêche à ses petits *copins* de Charlemagne ; et c'est la religion universitaire telle qu'elle a toujours

été prêchée. Les spécialistes, prêtres, pasteurs et rabins y badigeonnent leur nuance, selon que l'élève doit communier, faire la cène ou gruger des azymes. Pour dogme, l'admission du Dieu reconnu par les nations civilisées ; pour pratique, l'indifférence.

Quant à nous, nous tenons fermement que la nation où un magistrat de l'ordre le plus élevé peut parler de la sorte devant des enfants sans exciter aucun murmure ni aucune surprise, n'est pas loin de l'état sauvage. Cette nation a beau avoir des assemblées, des tribunaux, des académies, des armées, et M. Bonjean et M. Rochefort : là où les hommes ne savent plus ce qu'ils doivent à Dieu, ils n'ont plus de vérité morale. Peu de temps leur est nécessaire pour arriver à ne plus savoir ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et ce qu'ils doivent à autrui.

Nos lecteurs auront remarqué la manière dont M. le Premier interprète la grande parole de saint Jean annonçant le Christ fils de Dieu, *lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* C'est-à-dire que le Verbe, Dieu vivant, est la raison de toute vie dans le monde, l'illuminateur divin, l'auteur de la révélation et du salut. De cette vérité qui, un jour, pour beaucoup, sera terrible, M. Bonjean ose faire un axiome du déisme ! S'il a lu la page où se trouve le texte sacré qu'il se permet de détourner, nous espérons pour lui qu'il méconnaît simplement et ne méprise pas, *et lux lucet in tenebris, et tenebræ eam non comprehenderunt.* Quoi qu'il en soit, l'Université et la société font exactement le contraire de ce que veut l'Église et le contraire de ce qu'elle dit : en négligeant d'enseigner le Christ, elles voilent, elles refusent la lumière qui doit être donnée à tout homme

venant en ce monde ; elles font plus, elles l'éteignent dans une quantité de jeunes âmes qui la possédaient.

Réduire la religion à l'admission officielle de l'existence de Dieu, c'est à peu près comme si l'on faisait consister toute la probité à ne pas couper les bourses ; M. Bonjean est juge, il sait que ce strict nécessaire ne constitue pas encore l'homme de bien, et que le Code pénal n'enseigne point l'honnêteté *dans le sens le plus élevé du mot*. Mais il n'y regarde pas de si près, et le but de sa chère Université lui paraît bien préférable aux minuties de la religion du Christ. Il faut l'entendre là-dessus :

« Napoléon voulait que la jeunesse française, sans distinction d'origine et de religion, le fils de l'ancien seigneur comme celui de l'ancien vassal, le catholique, le protestant, l'israélite, confondus dans nos écoles sous la même discipline, apprissent à s'aimer, à oublier les sanglantes discordes de leurs pères, pour ne former désormais qu'une nation homogène, unie dans un même sentiment : l'amour de la patrie. »

Et plus loin, il parle des « persécutions impies qui durant des siècles ont fait couler au *nom de la religion* le sang *le plus pur* de la France. »

Sans nous arrêter à relever la fausseté de ces paroles au point de vue simplement historique, et sans examiner jusqu'où elles sont susceptibles de nous faire un esprit « homogène, » nous y voyons que l'Université est instituée pour établir une religion nouvelle qui s'appelle l'*amour de la patrie*, et un Dieu ou tout au moins un Souverain Pontife nouveau qui ne peut être que le chef de la patrie. C'était certainement la pensée de M. Napoléon, c'est certainement celle de M. Duruy, et certainement aussi celle de M. Bonjean : nous la lui laissons pour ne

pas envenimer la dispute ; mais il nous permettra de dire qu'il a tort de vouloir excommunier, jeter hors de la patrie tous ceux qui ne se rangent pas à son sentiment.

Il aurait fort à faire !

M. le Premier ne voit que les gens « du passé », mais il y aussi les gens du présent et les gens de l'avenir. Qu'il interroge M. Duruy, il le trouvera plein de doutes et même d'inquiétudes. L'Université ne fait pas autant de fidèles que l'on voudrait, et parmi les dissidents, dont le nombre croît tous les jours, les hommes du « passé » sont encore les plus commodes. Ils observent la parole de l'Apôtre qui leur commande sans doute de servir Dieu, mais qui leur dit aussi d'honorer le roi.

L'on devrait davantage ménager cette espèce, de plus en plus rare.

22 août 1868.

On nous avertit d'une erreur où nous sommes tombé au sujet et au préjudice de M. le sénateur Bonjean. Matériellement cette erreur ne lui fait pas tort d'un sol, mais elle diminue sa stature et voile assez grièvement sa splendeur. Nous l'avons qualifié de premier président de la cour impériale. Voilà beau jour qu'il a cessé d'être si peu ; il est plus haut de plusieurs coudées.

M. le sénateur Bonjean est président de chambre à la Cour de cassation, grand prêtre de la loi, l'un des princes parmi le petit nombre de ceux qui ne peuvent chopper. Quand il passe la robe de juge, il revêt l'infaillibilité. S'il dit oui, c'est oui ; s'il dit non, c'est non ; ce qu'il confirme est confirmé, ce qu'il casse est cassé. Il y a plus d'infaillibilité sous la toque de M. Bonjean qu'il n'en

veut reconnaître sous la tiare ; ses arrêts fussent-ils rédigés dans le même français que ses discours, ils sont irréformables, et le monde s'incline.

Son style de ville en avertit bien un peu. Il est cassant ! Nous n'y avons pas pris garde, nous n'y avons vu que l'un des caractères, et, il faut bien le dire, l'une des infirmités ordinaires de l'habit brodé. Que si l'on nous demande comment nous ignorions que M. Bonjean détient l'une des présidences de la Cour suprême, c'est que nous n'avons pas la dernière édition de Vapereau. Nous confessons qu'un journaliste est inexcusable de n'avoir pas la dernière édition de Vapereau ; il n'y a que ce moyen de se tenir au courant des situations officielles, et de savoir à quel échelon en sont les hommes qui s'entendent à monter. Le Vapereau de 1858 laisse M. Bonjean sénateur. En le mettant premier président de Riom, nous pensions dire ce que tout le monde ne savait pas. Bah ! il était déjà loin par delà ce faîte.

Elle est intéressante, cette petite notice de Vapereau sur M. Bonjean. Elle ne fait pas pressentir les présidences, mais elle explique diverses autres choses :

« Bonjean (Louis-Bernard), jurisconsulte français, « ancien ministre, sénateur, né à Valence (Drôme) en « 1804, *était* fils (nous pensons qu'il l'est toujours) d'un « menuisier de cette ville. » En 1830, il donne des répétitions de droit, il est docteur en droit, il reçoit la croix de Juillet « pour avoir pris une part active au triomphe « de la révolution. » Il n'est pas nommé sous-préfet, ce qui l'honore. Il concourt « plusieurs fois » pour une chaire à la Faculté de droit. Ayant échoué, « malgré les études sérieuses qu'il avait faites, » il se décide à acheter

une charge d'avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation (1838).

Il se jette en même temps dans l'écriture et publie un *Traité des Actions*, « exposition historique savamment « ordonnée de l'organisation judiciaire de la procédure « civile chez les Romains. » Vapereau ne mentionne pas une seconde édition de ce bel ouvrage, mais il exprime un regret ingénu : « *Il est fâcheux* que *le Corps diploma-* « *tique*, autre ouvrage de l'auteur, et dont *quelques li-* « *vraisons* ont paru en 1845, n'ait pas été continué. Ce « travail devait, *assure-t-*on, *mettre le sceau* à la réputation « d'habile jurisconsulte de M. Bonjean. » Vapereau, quand il est bien renseigné, est plein de ces compassions et de ces douceurs. En ce qui regarde M. Bonjean, il doit être consolé maintenant. Le *Corps diplomatique* est resté dans les vieux papiers, mais le sceau a été mis tout de même, et quel sceau !

Vapereau poursuit et devient lumineux. « La révolu- « tion de 1848 *arracha* M. Bonjean à ses patientes re- « cherches. » Arracha ! on l'entend gémir. « Il se pré- « senta comme candidat républicain aux électeurs de la « Drôme, qui l'envoyèrent... siéger à la Constituante. Il « se rangea bientôt dans l'opposition de droite et devint « un des membres les plus ardents du comité de la rue « de Poitiers.

« Dès le 29 mai 1848, il dessina sa ligne politique, » en appelant le blâme de l'Assemblée sur les actes de M. Carnot, ministre de l'instruction publique. Ce n'est pas ce que Vapereau admire, ce n'est pas ce que nous blâmons. Mais à présent que M. Bonjean se « dessine » duruyste, c'est Vapereau qui sera content.

M. Bonjean se représenta devant les électeurs de la Drôme. Ils étaient toujours républicains, et au lieu de l'envoyer siéger, ils l'envoyèrent... promener. Il s'offrit aux Parisiens, les Parisiens le remercièrent. « A cette époque, » il « s'était rapproché de l'Élysée, et dans un « remaniement ministériel on lui confia *pendant quelques* « *jours* le portefeuille de l'agriculture et du com- « merce. » M. Bonjean fut ministre du 9 au 24 janvier 1851, quinze jours. Ces quinze jours lui suffirent pour faire connaître son mérite. On le vit, en 1852, conseiller d'État, des premiers; puis, « quelque temps après, » président de section; puis, en 1855, sénateur; puis premier président à Riom; puis, en 1865, l'un des présidents de la Cour de cassation.

Cette biographie se résume par des échecs qui ont le résultat le plus plaisant du monde. Échecs (plusieurs) devant la Faculté; échecs (deux) devant les électeurs; échec (un) au ministère; échec devant les libraires (deux au moins; Vapereau parle d'une *Encyclopédie des lois*, inachevée comme le *Corps diplomatique*); — et pour terminer, un siége de primat dans la magistrature infaillible, et lestement! En 1851, sortie du ministère; en 1865, entrée aux présidences de la Cour de cassation.

De chute en chute, il monte...

Dans sa harangue aux « camarades » de Charlemagne, M. le président Bonjean a chanté, si le mot se peut dire, un véritable dithyrambe à la Révolution qui a fait en lui ces grandes choses. Nous avons remarqué son interprétation de saint Jean. Puisque la circonstance nous y amène, écoutons son *Magnificat*. Nous ne croyons pas

nous tromper en disant que l'imitation ou la parodie est faite à dessein :

« Bénissez donc, mes jeunes amis, bénissez la sagesse de vos parents qui vous assure le bienfait de cette forte éducation nationale dont l'Université est l'incontestable dépositaire.

« Et nous, messieurs, nous tous chefs de famille, faisons-nous un devoir de défendre notre Université, car en elle, il n'est plus permis d'en douter aujourd'hui, c'est notre société moderne elle-même qui est attaquée.

Cette société moderne qui, en proclamant la liberté de conscience, a rendu impossibles ces persécutions impies qui, durant des siècles, ont fait couler au nom de la religion le sang le plus pur de la France ;

« Qui nous a élevés de l'humble condition de *sujets* à la dignité de citoyens d'un peuple libre ;

« Qui a détruit les injustes priviléges de caste et de naissance, pour ouvrir à tous l'accès de toutes les carrières, sans autre titre de préférence que le mérite personnel ;

« Qui a rétabli la justice dans la famille en abolissant le droit d'aînesse, qui condamnait les puînés et les filles à la dépendance ou au couvent ;

« Cette société moderne, qui du travail, autrefois considéré comme dérogeant à la noblesse, a fait le titre de la seule noblesse devant laquelle elle consente à s'incliner ;

« Cette société, enfin, si véritablement chrétienne, puisque plus qu'aucune autre elle a réalisé dans la pratique le précepte de fraternité du Divin Maître :

« Aimez-vous les uns les autres, car vous êtes tous enfants d'un même Père, qui est Dieu. »

Si l'on veut relire avec soin cette petite poésie d'homme *arrivé*, et la bien comparer à l'esquisse biographique dont Vapereau nous a fourni les éléments et les couleurs, on y trouvera quelque chose de plus remarquable encore, à notre avis, que l'absence de toute littérature, de tout bon sens et de toute convenance. On y verra la peinture,

à la fois très-triste et très-comique, de l'une des grandes misères de notre temps, la figure saisissante de l'homme qui sait marcher, mais qui ne sait pas s'asseoir. C'est cet homme-là, cet homme toujours tremblant sur la solidité de ses conquêtes, toujours irrité, toujours menaçant et toujours irritant, c'est lui surtout qui empêche que rien se puisse rasseoir dans le monde.

Nous concevons que M. Bonjean déteste le passé. Il n'aurait nul plaisir à se retrouver héros de Juillet, répétiteur de droit, sans place et sans libraire... Mais qui parlait de le ramener là? Et si quelqu'un ou quelque chose l'y pouvait ramener, ce serait précisément cette révolution qu'il caresse, et non pas ce passé miséricordieux auquel il montre si révolutionnairement le poing. De ce côté, personne ne demande aux parvenus qu'une seule chose, qui est de se régulariser et de se faire absoudre.

Il faudrait se taire. Ce parti seul serait sage. Le silence favorise l'oubli. Toute parole évoque trop de souvenirs, tout souvenir indigne trop de consciences et fait trop éclater les dérisions révolutionnaires.

Quoi! plus de priviléges, plus de castes, et le mérite personnel est devenu le seul titre qui donne accès aux grandeurs humaines?...

Et qui donc, et quoi donc vous a portés quasi tous dans les magnificences où nous vous admirons?

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA PRESSE FRANÇAISE SOUS L'ÈMPIRE.

I.

26 août 1868.

Quelques tribus de la presse viennent de subir, pour cause de lèpre, un traitement judiciaire dont l'effet ne paraît pas merveilleux et dont l'éclat ne laisse point de nuire à la réputation du peuple tout entier. Le rempart si nécessaire de la considération publique est ébranlé de plus en plus. On y connaissait des endroits faibles par où la servitude et la mort peuvent entrer dans le camp ; les médicaments correctionnels de diverses sortes qu'il a fallu subir nous semblent avoir aggravé le mal.

Nous avons peu parlé de ces aventures. L'usage et la prudence commandent également de ne point déranger la justice lorsqu'elle opère, et de ne point s'introduire dans le champ-clos lorsque les champions sont aux mains. Ici d'ailleurs les combattants, journaux, pouvoir, journalistes, nous inspiraient le même genre de sympathie. Qu'ils se déchirent, qu'ils s'assomment, qu'ils se mangent, au point où en sont les choses, il importe peu qui sera vainqueur ou vaincu. La lutte se continuera longtemps ; à travers les vicissitudes auxquelles elle

donnera lieu, les rôles changeront maintes fois, et il n'y aura que ce seul changement. Les mêmes passions qui poursuivent aujourd'hui le pouvoir poursuivront un jour la liberté; les mêmes passions qui poursuivent aujourd'hui la liberté poursuivront un jour le pouvoir. La liberté s'exerçant essentiellement contre le pouvoir, il s'ensuit que le pouvoir s'exerce essentiellement contre la liberté. C'est le fonds de l'histoire révolutionnaire, et la preuve très-certaine que l'état révolutionnaire est également exclusif du pouvoir et de la liberté.

Pour revenir à nos malades, puisque les voilà maintenant purgés, le moment est venu de leur dire ce que nous pensons. Ils ont entendu maint et maint réquisitoire; présentons-leur des réflexions contre lesquelles ils pourront plus librement se défendre, qui leur coûteront moins, et qui, s'ils le veulent, leur seront plus utiles. Il s'agit de leur situation et de l'avenir de la presse. Dans le fond, nous n'espérons pas grand fruit de notre peine. La presse prétend corriger tout le monde, et n'avoir elle-même aucun besoin de correction. Cet esprit n'empêche pas les journalistes de faire à l'occasion un grand *distinguo*, et de solliciter aussi pour leur compte l'intervention de la police correctionnelle. Mais le difficile est de les amener à raisonner contre leur caprice et contre leur passion. Essayons pourtant.

Le *Figaro* était, il est encore, le journal le plus lu de France, c'est-à-dire le plus important. Il le savait bien, et il sait aussi qu'en lui rendant cet hommage, si c'en est un, nous ne voulons ni ne pensons le flatter. A cette importance personnelle, il ajoutait un appoint devenu soudain plus considérable que lui-même, la *Lanterne* de M. Rochefort. Nous ne voulons ni ne pensons pas non

plus flatter M. Rochefort. Parvenu à ce faîte, le *Figaro* s'en faisait peut-être un peu accroire. Ce qui est certain, c'est qu'il ne se gênait aucunement et cultivait sa fortune par les mêmes procédés qu'il l'avait acquise. Très-familier et leste envers toutes gens et toutes choses, familier et leste aussi envers lui-même. Ses rédacteurs s'étaient fait une douce habitude du déshabillé le plus léger ; ils contaient au public leurs petites histoires les plus intimes, leurs voyages, leurs attachements, leurs détachements, leurs appointements. Rien ne leur coûtait moins que de distribuer des chiquenaudes. Ils donnaient aussi des leçons et des prix de vertu, décernant des apothéoses, décrétant des piloris. Pour autant qu'il peut se trouver des lions dans le temps et dans le pays où nous sommes, ils leur déclaraient la guerre, et généralement les contraignaient de fuir, soit par des piqûres répétées, soit par une certaine odeur que plusieurs d'entre eux savent répandre. Ils étaient redoutables même aux autres moucherons et les faisaient évanouir. Que dirons-nous ? Dernièrement, l'un de ces « écrivains » racontait qu'étant allé voir le ministre de l'Intérieur, ce grand personnage lui avait offert ses meilleurs cigares, s'était entretenu longtemps avec lui, et n'avait pas manqué de le reconduire jusqu'au perron en lui serrant beaucoup la main.

Mais tout cela s'est embarrassé dans une toile d'araignée et noyé dans une goutte d'encre, si le liquide à écrire qui a servi en cette occasion peut s'appeler de l'encre.

Fouetté tout à coup d'une averse effroyable, *Figaro* a tout de suite envoyé promener les principes. On se mettait à le traiter comme il traitait lui-même, depuis assez longtemps, les hommes de lettres, les hommes du monde, les hommes d'État, les hommes d'Église. Il n'a

pas hésité : il s'est bravement couvert du parapluie Guilloutet, dans lequel il avait donné jusqu'alors tant de coups de rasoir. Nécessité fait loi. Ces artistes qui, par plaisir ou par profession, s'occupent ordinairement de percer, non pas toujours avec des vrilles fines, le mur de la vie privée, se sont démenés furieusement pour le bâtir autour d'eux, et non-seulement pour le bâtir, mais pour le crépir et le palissader par la responsabilité des imprimeurs. Alcindor a lâché les huissiers, Almanzor s'est impétueusement confié à son bras. On sait quels dos à dos ont satisfait aux plaintes réciproques. Nous avons lu que ces jugements avaient excité dans le public une grande indignation. La vérité est que l'indignation ne nous a pas paru générale, et qu'une certaine hilarité s'y mêlait pour une forte part. Dans ce personnage de pince-sans-rire si gravement rempli, grugeant l'huître et donnant à chacun des plaideurs une coquille, dame Justice n'a point manqué d'approbateurs. On s'est rappelé un autre jugement conservé au greffe de La Fontaine :

« Car, toi, loup, tu te plains qu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande. »

Encore qu'elles obtiennent un certain succès de vente, *Figaro* ne trouve pas que ces histoires soient jolies. Il a bien raison. Elles manquent de décence, dit-il. Oh, oui ! Il ajoute qu'elles diffament au fond toute la presse. Nous sommes bien de cet avis-là ! Il observe que les grands journaux, c'est-à-dire les journaux à trois sous, desquels il a l'honneur d'être, l'ont abandonné peu fraternellement. C'est encore vrai. Il donne à entendre qu'il n'aurait pas été fâché de recevoir quelque assistance. On le comprend.

Mais les grands journaux ont eu leurs raisons pour planter là le *frater* incommodé.

Nous n'avons point méprisé le *Figaro*. Considérant son vaste débit, cent fois nous avons entrepris de lui parler raison. Il nous a mal reçu, criant que nous voulions nous faire honneur en discutant avec lui. Nos vues étaient moins intéressées. Aujourd'hui qu'il est dans la peine, sans rancune de son mauvais accueil, nous désirons le mettre à même de faire un bon examen de conscience, pratique excellente dans les cas de grosse maladie. S'il veut nous suivre, il saura pourquoi la presse sérieuse l'a renié quoiqu'il donne fort dans l'opposition, et avec un art très-perçant et des plus ingénieux.

Selon la mythologie une certaine dame du demi-monde olympien, un jour, par suite de quelque demi-mariage, mit au monde plusieurs chiens très-méchants, lesquels, sans relâche, dévorent leur mère. Il y a aussi un dieu qui, tout au contraire, avale avec soin ses enfants. Nous retrouvons là nos histoires. *Figaro* a cherché les moyens d'être ce dieu consommateur de sa progéniture, mais il est, en attendant, cette mère dévorée par sa portée. Situation désagréable, non pas absolument injuste.

Ces embryons, ces follioles, ces follicules qui le mordent si âprement, ce sont ses propres petits. Ils ont son accent, sa manière, ses allures, sauf quelque chose d'un peu plus sauvage. S'ils réussissent à l'absorber, ils deviendront gros, et ce sera lui tout à fait. Lui-même, étant maigre, il a grièvement entamé notre commune mère, la Presse, divinité, hélas ! sujette à l'inconduite, Danaé de trop de Jupins !

Pourquoi a-t-il engendré, pourquoi a-t-il éduqué de

la sorte cette engeance parricide? Il s'était donné l'excellent conseil de devenir le journal des gens « bien élevés, » mais il a suivi d'autres pentes. Il a pris, avec un beau succès d'ailleurs, des poses qui n'étaient pas faites pour propager le goût de la retenue dans la jeunesse littéraire. Il recueille à présent le fruit de ses exemples et des façons auxquelles il a su accoutumer le public. On cherche contre lui le succès dans la même voie, on fait tout pour forcer la vente, et comme il est dodu, on le croque. Ah! vous n'aimez pas les journalistes bien élevés? En voici qui sont exempts de ce vice.

Il y a un *crescendo* sans doute. On se sert contre lui d'un vocabulaire, on le poursuit d'un système de diffamations qu'il n'eût pas voulu se permettre, et que ni le public ni la loi n'eussent alors toléré. Mais sans user de ces moyens, il a fait tout autant, il a fait pire.

Qu'il se relise. Il verra quantité de choses et de gens, et dignes d'autant d'égards qu'il en peut mériter, envers lesquels il a violé les lois du respect, celles de la justice, celles de la décence; il verra la religion, la société, les bonnes mœurs, calomniées, bafouées, vilipendées grossièrement, odieusement, persévéramment; il verra tous les fiels de la destruction couler de ses mains, et non par fanatisme, puisqu'il se targue de n'avoir pas d'opinion, mais tout simplement pour s'amuser. Nous ne voulons pas croire qu'il ait eu principalement le dessein de spéculer.

Ses torts sont plus graves que ceux dont il se plaint. Ils atteignent tout le monde; ceux que l'on se donne envers lui n'atteignent que lui, et par leur excès même, l'atteignent peu. N'étant les représailles de personne, ils sont un peu l'amusement de tout le monde, surtout à

cause de ses beaux gémissements. On ne croit pas qu'il ait volé l'Obélisque, ni qu'il appartienne à la police, et ses persécuteurs ne l'ont pas tué. Mais il est houspillé, et le public prend à ses dépens, un peu plus poivré, le passe-temps qu'il a coutume de recevoir de sa main. Jamais Bartolo ne saura plaindre Figaro engraissé, piqué aux jambes, et forcé de sauter à son tour.

Le *Figaro* est un café chantant assez médiocre, mis en vogue par une combinaison qui atteste plutôt le génie de l'inventeur qu'elle n'honore l'esprit public. Chacun des artistes rassemblés là prétend croire à quelque chose et vient *jouer* son faible *credo*; un autre vient le battre, pour être à son tour battu par un autre.

Qu'ils soient tous sincères, nous le voulons bien. Il est certain seulement que le jeu se donne pour la distraction d'un parterre indifférent à tout *credo*, et pour le profit spécial de l'entrepreneur, lequel, se vantant de croire à tout ce que sa troupe déchire avec le plus d'acharnement, consent généreusement à être toujours battu. Il est la *tête de Turc* sur laquelle tous les poings s'exercent dans ce lieu de plaisance, où tout le monde est tête de Turc pour quelqu'un.

Ce n'est pas beau, ce n'est pas sain, ce n'est même pas gai. Tout se passe avec de petits rires froids et un petit argot d'ironie, assez correct et assez plat, qui semble avoir été appris dans quelque pension *ad hoc*. Et quelles haleines parfois laissent échapper ces sourires! On devine là des Robespierre de la première manière, capables d'abandonner les fleurs artificielles et le madrigal pour travailler à une meilleure distribution de la justice dans la société.

En vérité, le *Figaro* ne peut pas exiger que la presse

se lève tout entière pour défendre un établissement de ce genre, quand même le gouvernement y serait plus efficacement étrillé qu'ailleurs, quand même la Révolution en tirerait plus de profit, quand même il rapporterait l'adorable 15 p. 100. Il y a des personnes qui ne manquent pas de courtisans, mais qui manquent d'amis. Lorsqu'elles se plaignent de quelque injure même excessive, on leur répond : Que voulez-vous que j'y fasse?

Les mêmes observations s'appliquent à M. Rochefort, plus maltraité en un sens, puisque sa liberté succombe; plus heureux d'un autre côté, puisqu'on lui fait un renom de force et de talent qui lui promet de belles revanches s'il parvient à le soutenir.

L'admiration et la compassion ne sont pas générales non plus à l'endroit de M. Rochefort. Une brochure, attribuée à M. Carraguel du *Journal des Débats*, nous fait voir M. Rochefort, « le vrai Rochefort, » au comble de la gloire légitime. Ouvrant à deux battants les volets de la vie privée, elle nous le montre digne de l'amour du monde, bon fils, excellent père, amateur de tableaux. Assurément, l'on est heureux de savoir ces secrets. Mais quand même ce serait M. Carraguel qui en rend témoignage, il n'est pas question de cela. Ce ne sont point les vertus naturelles et acquises de M. Rochefort que l'on cherche dans la collection de sa *Lanterne* et dans ses précédents ouvrages, rarement relus. A un écrivain si célébré, l'on demande des idées, ce qu'il veut, ce qu'il propose, quelle conception il a d'une grande civilisation, d'une bonne liberté, d'un juste et noble gouvernement. Or, voilà où M. Rochefort ne donne que des renseignements minces et de peu d'inté-

rêt. Tourner en dérision toutes choses, la religion, l'ordre social, le pouvoir, les mœurs ; conseiller aux jeunes ouvrières la débauche plutôt que le suicide, comme s'il n'y avait pas un entre-deux qui s'appelle la vertu ; et pour tout mérite littéraire dans cette absence totale de pensée, rajeunir un peu, très-peu, les sons aigres du vieil instrument charivarique ; c'est une industrie médiocre. Les applaudissements de cent mille lecteurs n'y font rien ; plus de gens encore ont chanté le *Sire de Framboisy* et *l'Pied qui r'mue*. En somme, le talent et le caractère politiques de M. Rochefort paraissent verts pour son âge de trente-cinq ans.

Il a fait un cavalier seul très-brillant sans doute. Sa pyrrhique n'est néanmoins qu'une danse, et les écarts obligés qui en ont fait le succès, l'auraient probablement essoufflé bien vite, s'ils ne l'avaient plus vite encore livré aux surveillants. On ne voit pas que rien de juste et de bon soit intéressé dans sa cause, et la liberté doit reprocher à cet ardent soliste d'avoir, pour le seul plaisir de la galerie, trop donné prise aux pinces qui l'ont interrompu.

Encore a-t-il eu la chance d'être poursuivi sur un chef qualifié politique ! S'il avait été recherché pour ses fameux conseils aux jeunes ouvrières, qui eût osé dire un mot en sa faveur.

Quant aux parricides, dont le *Figaro* s'est trop effrayé, ils ont reçu leur compte. Bornons-nous à ajouter qu'ils ont fait voir jusqu'où peut aller la presse et ce qu'elle peut devenir.

Voilà bien la danseuse du mardi-gras qui amuse la foule, et qui se fait empoigner aux applaudissements de la foule ! Son professeur lui-même, l'inventeur du

pas, crie au gendarme et la fait prendre. Mieux eût valu lui donner d'autres exemples. A présent, l'élan est donné. C'est le *pas* que le public demande : il sera dansé quoi qu'on fasse, et par là même le gendarme restera maître du terrain et *empoignera* tout lorsqu'il le voudra.

Pauvre presse! pauvre liberté!

II

29 août 1868.

Le *Figaro* se défend contre les observations que nous ont inspirées ses récentes disgrâces. Le rédacteur chargé de ce soin laisse percer un peu d'humeur, bien naturelle, après les malheurs dont il eut sa part. Du reste, point de signe de conversion. *Figaro* continue de se déclarer juste. En attestant ses vieilles vertus, il conteste amèrement l'iniquité qui ne les a voulu couvrir que d'un franc d'amende. C'est la plaie du cœur. Nous convenons qu'un franc n'est pas une robe traînante! Pourquoi ce cheval s'est-il fait monter par la justice pour atteindre ses ennemis? Il connaît la chanson qui lui conseillait de n'y pas aller, et nous avons écrit nos observations à dessein de lui expliquer les causes de l'accident. S'il n'en profite pas, il fera bien de laisser au vert le cheval Thémis et au fourreau le parapluie Guilloutet. D'ailleurs, les vertus de ses adversaires, dans une détresse au moins égale, n'ont pas été mieux pourvues.

A propos de ces terribles petits, qui l'ont si rudement fourragé, il nous accuse d'avoir voulu faire entendre qu'ils étaient de sa maison. Nullement. Nous n'avons point dit qu'ils sortissent de sa maison, nous disons qu'ils sortent de ses entrailles. On sait bien que les enfants de Jean-Jacques ne furent pas nourris chez leur père.

Un seul point de la réponse du *Figaro* tourne au sérieux, quoique toujours en dehors de la question, et veut être éclairci. Il s'agit de démarches personnelles que nous aurions faites pour placer chez le barbier quelques jeunes gens sans ouvrage ; jusqu'à trois, dit-on. Le plaisant, c'est que la chose est vraie ; mais il y a des détails. Premièrement, l'auteur de l'article laisse involontairement supposer que nos démarches ont été faites près de lui, et nous avons la certitude de ne nous être point donné cet honneur. Secondement, il tire de ces démarches plusieurs conséquences outrées, entre autres celle-ci, que le *Figaro* était donc loin de nous paraître une si funeste école, puisque nous ne redoutions point d'y introduire notre jeunesse. Ceci ne nous est pas indifférent, et nous aimerions que le public sût bien à quoi s'en tenir. Il y a un moyen simple d'arriver là. *Figaro* a la prudente coutume de garder les lettres qu'on lui écrit ; il a sans doute conservé les nôtres, et elles ne sauraient être d'une longueur démesurée ; nous le prions de les publier. Nous nous en rapportons pleinement à M. de Villemessant pour la pureté du texte. Ensuite, si nous sommes en faute, nous ferons les satisfactions nécessaires.

Nous ne voyons rien qui nous oblige de raisonner plus longtemps sur la réponse du *Figaro* et sur son auteur. Certainement cet auteur fait ce qu'il peut, mais « nos remarques subsistent. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME

Pages.

Lettres de Rome sur les fêtes du centenaire de saint Pierre et l'annonce du concile :

Vue de l'Italie régénérée 1
Rome, Pie IX et le Concile 7
Le rôle du journaliste..... 12
Vues de Rome. — La chaire de saint Pierre. — La fête. 17
Audience de Pie IX..... 25
Le compte-rendu du *Moniteur* (*Journal officiel*)..... 29

Préliminaires de Mentana..... 37
Othon, ancien roi des Grecs..... 41
Un livre pour l'enfance. — Mme Testas..... 45
La science à propos de M. Sainte-Beuve..... 48
Souvenir de M. de Morny, fondateur de villes 77
Mort de Ch. Baudelaire..... 82
Le Zouave guérisseur..... 83
M. Villemot. — Ses six motifs d'incrédulité..... 90
M. Plée, du *Siècle*, dans les étoiles..... 95
Usages singuliers de la diplomatie..... 100
Les juifs allemands. — Idées d'un protestant prussien . 104
L'Espagne. — M. de Mazade, Bulozien éminent..... 108
Les corrections de M. Renan..... 115
Le scapulaire et la croix d'honneur :

Courte instruction pour M. de la Bédollière..... 119
Supplément d'instruction..... 125

M. Villemot en paix avec l'*Univers*. — Eclaircissement sur le culte des saints..... 130

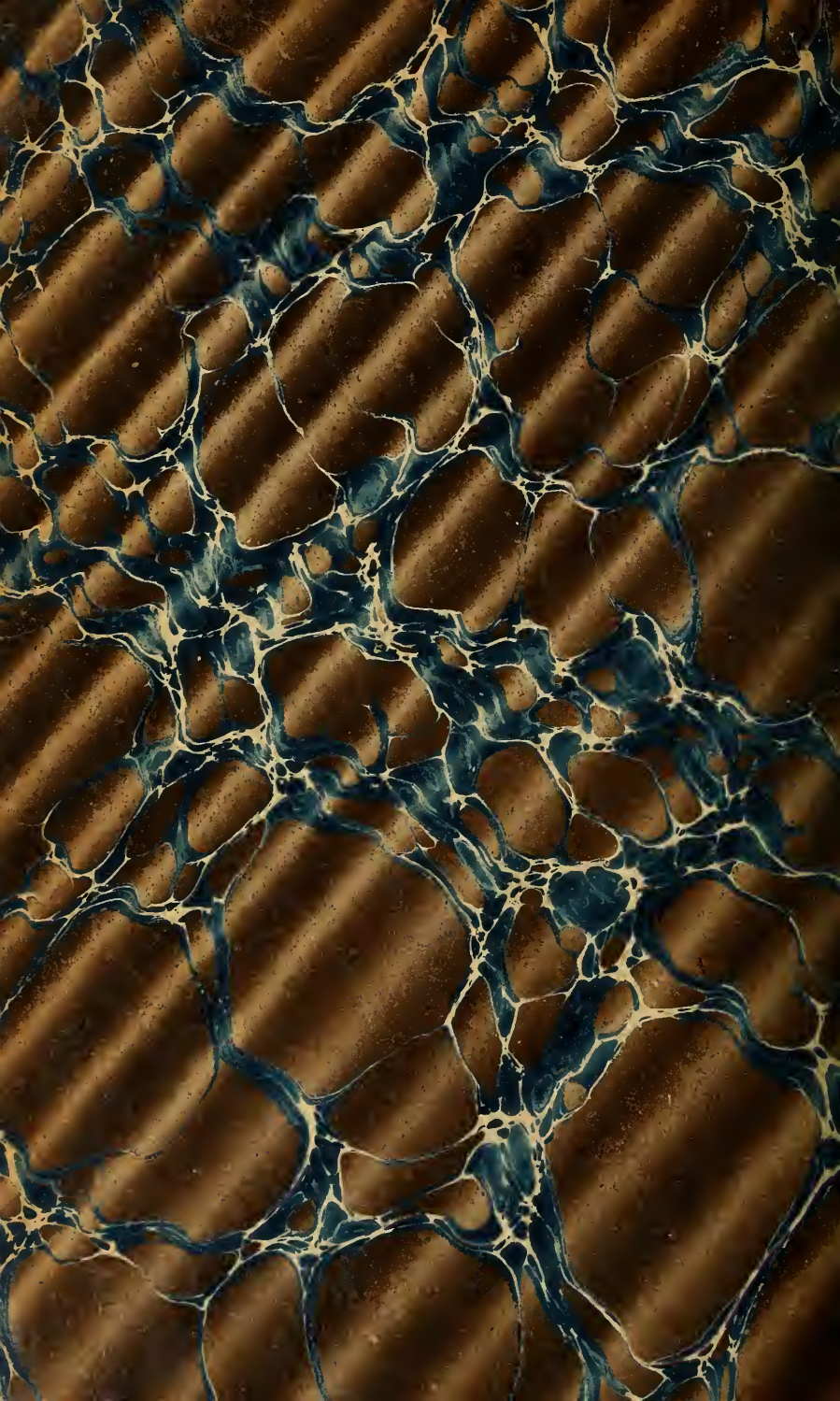
Le *Siècle* demande l'abolition de l'échafaud et celle du mariage. — M. Louis Jourdan. — M. Plée. 134
Un croyant de Garibaldi..... 139
Les Filles de la Croix. — Histoire de la fondatrice, Elisabeth Bichier des Ages..... 143
Voltaire..... 152
Affaires d'Italie. — Une brochure de Mgr l'Évêque d'Orléans. 162
Arrestation de Garibaldi. — Ses motifs et ses conséquences..... 165
Garibaldi dans les fers..... 170
Affaires de Rome et de l'Italie. — Droits du monde catholique sur Rome. — Echecs prochains et châtiments certains..... 174
L'entreprise Garibaldienne :
Premières défaites des Garibaldiens. — Figure de M. Rattazzi..... 183
M. Labbé, de l'*Opinion nationale*, réclame contre la férocité des catholiques..... 195
Conséquence de l'abandon du Sonderbund..... 198
La prise de Nerola..... 201
Conséquences de la bataille de Mentana..... 203
On nous rappelle au respect des vaincus..... 206
Le préfet Haussmann, violateur du dimanche..... 211
L'empereur d'Autriche à Paris. — Pourquoi les rois s'en vont..... 215
Au fond de la conscience du *Journal des Débats*. — Que la France ne doit pas donner sa démission dans les mains de M. Veuillot..... 219
Projets de Congrès. — Son importance et son utilité. — Les Italies..... 226
Inquiétant discours du trône. — L'Empereur parle de l'unité italienne..... 232
L'hôpital militaire à Rome..... 237
Les libres-penseuses..... 241
M. André Lefèvre flûte de Pan..... 249
Le brillant M. Yung, de la jeune Université..... 254
M. Quinet..... 257
Les ironiques du *Journal des Débats*..... 260
Témoignages en faveur du pouvoir temporel..... 264

M. Emile Ollivier... 268
M. Duruy sous le voile... 278
Honoré d'Albert de Luynes... 287
Devoirs des journaux catholiques envers les évêques... 291
Messieurs les beaux athées... 295
Le comte Darius Poniatowski... 299
Une Vierge de Raphaël... 301
Farces duruythiques à Marseille... 305
Apologie pour les peuples sales, contre un voltairien nettoyé. — Benoît Labre et Voltaire... 311
Un évêque pouilleux... 321
Comment on devient athée. — Confession et théorie de M. F. Sarcey. — Un intérieur de l'Université... 332
Les romans de la science et de l'École normale... 341
Le comte Zamoysky. — Son oraison funèbre, par M. de Montalembert... 349
Angèle de Foligno... 351
Louis XVII, par M. Emile Lafon... 355
Idéal d'une loi sur la presse... 357
Idées d'un protestant sur Angèle de Foligno... 363
L'étudiantisme à Clamecy (Nièvre)... 371
Un écrivain qui se fait 40,000 francs par an... 374
La femme forte de M. Duruy... 379
M. Villemot s'enquiert de la « morale religieuse. » — Il devient solennel. — Il prophétise. — Comment ceci balaiera cela... 385
Un sermon révolutionnaire de Mgr Mermillod, au faubourg Saint-Germain... 391
L'esprit charmant de M. H. Rochefort. — On interroge M. Villemot... 401
Les titres de la dynastie napoléonienne... 408
Eclaircissement sur les précédents articles, pour le *Journal des Débats*... 424
Sur certains faux ecclésiastiques... 429
L'indépendance... 433
Ferragus... 439
Un prêtre athée... 442

Sur le Vendredi-Saint de M. Sainte-Beuve 447
Le *Figaro* peint par lui-même 452
L'effrayant Ferragus 456
M. Jules Favre à l'Académie 460
M. Villemot sur M. Jules Favre 465
Les pataquès de M. Jules Favre, l'un des Quarante 469
Un discours de M. Guizot 481
Obsèques d'Arthur Guillemin, à Rome et à Paris 484
Un paysan idéal. — Ce qu'il y a de vérités dans Mme Sand. 491
L'aventure de M. Sainte-Beuve au Sénat 499
L'Agnus Dei 503
L'islamisme algérien en France 510
Un trait d'Alfred de Musset 527
Le testament d'Orsini 530
L'émeute des Charentes 536
Du sabre 553
La ligue de la paix 560
Les ligueurs de la paix. — Causerie amicale avec le *Journal des Débats* 565
Le billet de confession 571
Les vertueux du *Figaro* 574
Pierre et Néron 585
Où l'austère M. Glais-Bizoin paraît au bal Mabille, et se livre à diverses réflexions politiques et morales 590
Le métier littéraire et les gens de lettres 596
La montre de M. Villemot 609
Une pièce de M. de Beust contre le Pape. — Faiblesse excessive des hommes d'Etat de l'Europe. — Le vrai maître du monde 621
Un discours de M. Bonjean, et M. Bonjean lui-même 628
Pour servir à l'histoire de la presse française sous l'Empire. 646

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.



402460

LF
V594me

Veuillot, Louis François
Mélanges religieux, historiques,
politiques et littéraires.
Series 3 Vol 2

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED